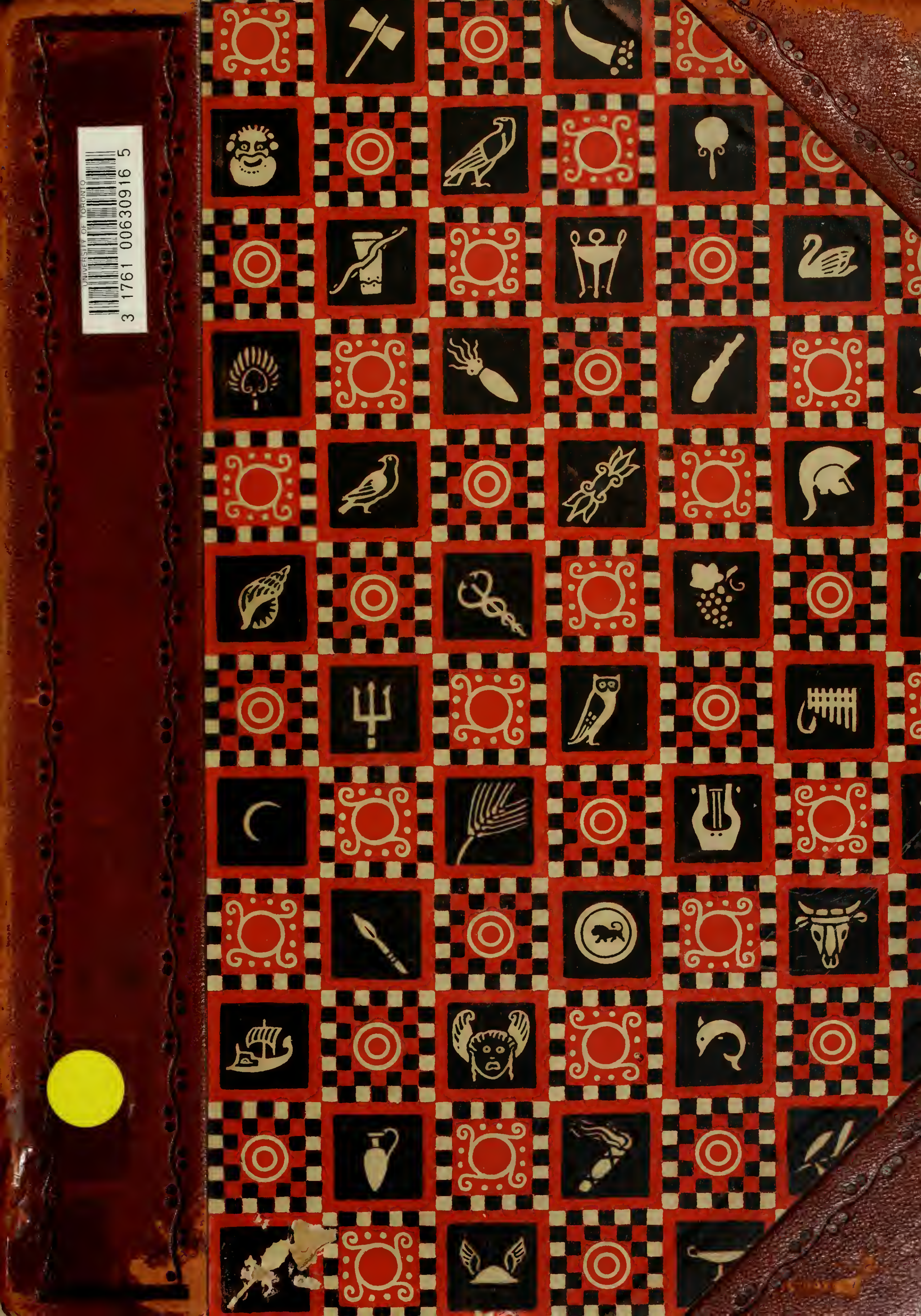
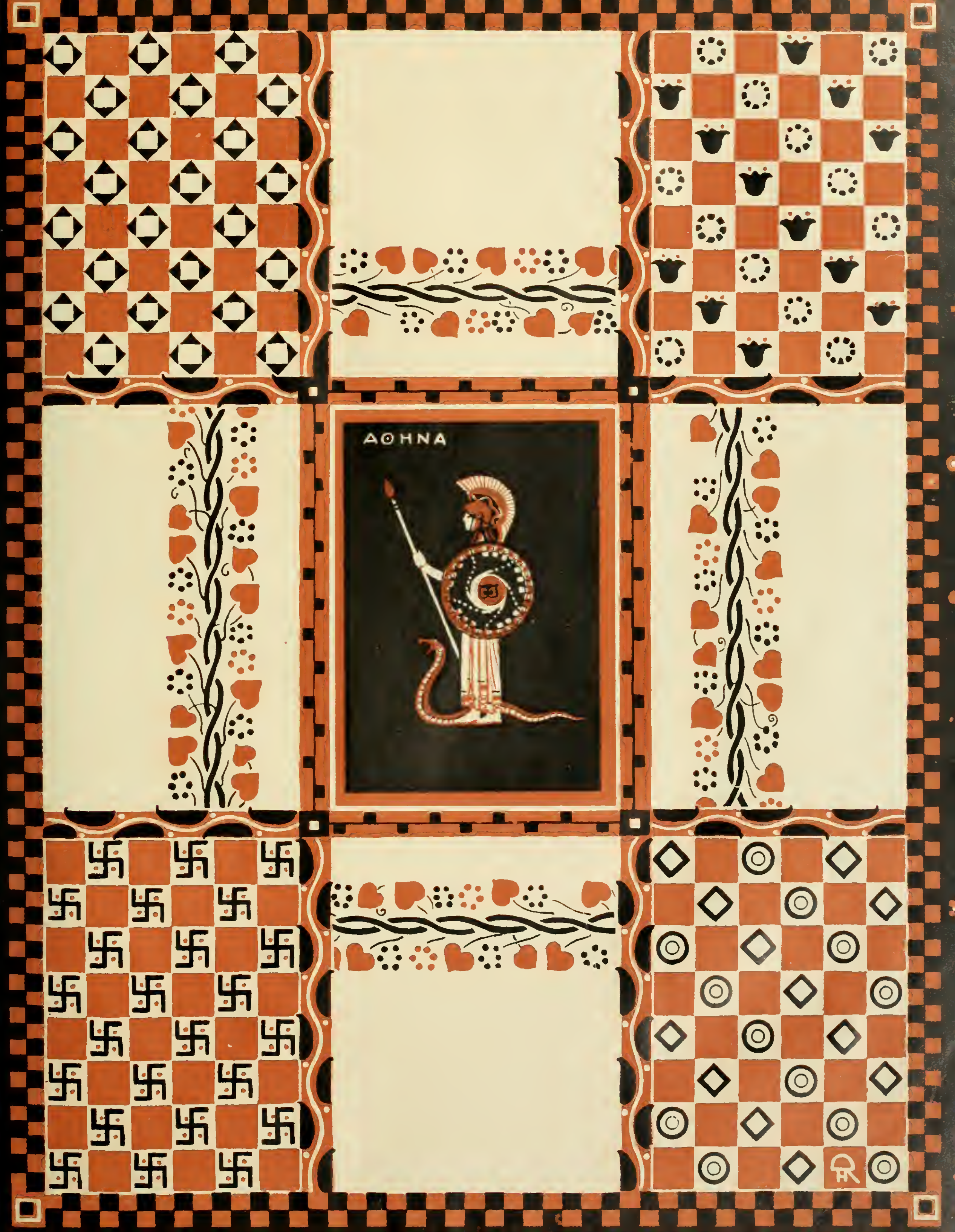



ΑΦΡΟΔΙΤΗ


ΑΘΗΝΑ

NOUVELLE

MYTHOLOGIE ILLUSTRÉE

TOME II

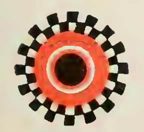


HERAKLÈS ET LE LION DE NÉMÉE

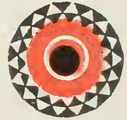
NOUVELLE MYTHOLOGIE ILLUSTREE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
de Jean Richepin
de l'Académie
Française

H. RAPIN



LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT ANDREA & L. MARCEROU
110 BOULEVARD St GERMAIN - PARIS VIe





JUPITER ET THETIS

D'après le tableau d'Ingres. Musée d'Aix.

(Phot. Giraudon.)



Gæa, déesse de l'abondance.

CHAPITRE XIV

LES DIVINITÉS DE LA TERRE

I. — GÆA

Il a été fréquemment question, dans les chapitres précédents, d'une divinité qui joue un rôle dans un assez grand nombre de mythes, mais qui n'a pas été jusqu'ici l'objet d'une étude particulière. C'est Gæa, la Terre. Dans la Théogonie d'Hésiode, elle apparaît immédiatement après le Chaos. « Avant tout, fut le Chaos ; puis Gæa au large sein, éternel et inébranlable soutien de toutes choses. » Elle engendre d'abord Ouranos « qui devait la couvrir de toutes parts de sa voûte étoilée et servir éternellement de séjour aux bienheureux immortels ». Un hymne homérique, dont il est impossible de préciser la date, même d'une façon approximative, célèbre de la manière suivante les louanges de « Gæa, mère de tous ».

« Je vais chanter Gæa, la mère universelle, assise sur de solides fondements, très antique ; elle nourrit, sur son sol, tout ce qui existe. Tout ce qui marche sur le sol divin, tout ce qui vit dans la mer, tout ce qui vole se nourrit, ô Gæa de ta richesse. De toi, vénérable, naissent les hommes qui ont beaucoup d'enfants et les arbres féconds en fruits ; c'est à toi qu'il appartient de donner ou d'ôter des aliments aux mortels humains. Heureux celui qu'en ton cœur tu honores bénévolement ; toutes choses sont en lui en abondance ; son champ fertile est chargé de moissons, ses pâturages sont riches en bestiaux, sa demeure est remplie de biens. Ceux que tu protèges règnent par de justes lois sur les villes aux belles femmes ; la félicité et de nombreuses richesses les assistent ; leurs fils se complaisent dans la joie du jeune âge, et les vierges, leurs filles, forment avec gaieté des chœurs florissants, dansent sur les tendres fleurs de la prairie. Tel sera le sort, vénérable déesse, riche divinité, de ceux que tu honoreras. »

Plutarque a résumé les conceptions des anciens sur Gæa dans ces quelques lignes. « Tandis que les hommes ont divinisé l'eau, la lumière et les saisons, en un mot tout ce qui correspond à leurs besoins communs, ils n'ont pas seulement considéré la Terre, comme chose divine, mais ils en ont fait une véritable divinité ».



Gæa dans la Gigantomachie.
(Conze, *Heroen und Göttergestalten*.)

ROLE DE GÆA DANS LA MYTHOLOGIE

GÆA ET OURANOS. Mère et épouse d'Ouranos, Gæa engendre avec lui une nombreuse postérité, comme on l'a déjà vu dans le chapitre I[er] de cet ouvrage (voir Tome I[er], p 2). Ce sont d'abord les six Titans et les six Titanides, puis les trois Cyclopes, Brontes, Stéropes et Arges, enfin les Hékatonchires ou Centimanes, Kottos, Briarée et Gygès. Il a été question de tous ces personnages dans la lutte des dieux contre les Titans.

Nous avons également déjà eu l'occasion de raconter comment, désolée de voir Ouranos précipiter ses enfants dans le Tartare, Gæa se concerte avec son dernier-né, Kronos, qui met un terme à la fureur procréatrice de son père en le mutilant. Son rôle de mère n'était cependant pas encore terminé, car de son union avec Pontos naquirent Nérée, Thaumas, Phorkys, Keto et Eurybia qui jouèrent un rôle comme divinités de la mer.

GÆA DANS LA SECONDE ET LA TROISIÈME DYNASTIE DIVINE. Tandis qu'Ouranos, après sa mutilation disparaît presque complètement de la scène, Gæa continue à occuper dans la mythologie une place qui, d'ailleurs, diminue de plus en plus d'importance. C'est grâce à elle que Zeus échappe au sort de ses frères et sœurs que Kronos, dans l'espoir de ne pas être détrôné à son tour, avalait au fur et à mesure de leur naissance. Elle ne se contente pas d'emporter le dernier-né en Crète pour le soustraire à la voracité de son père. Quand les Titans, par un retour offenif, veulent renverser Zeus de son trône, Gæa lui enseigne le seul moyen de mettre un terme à cette lutte qui menace de se prolonger indéfiniment. Sur ses conseils, le futur maître de l'Olympe délivre les Cyclopes et les Hékatonchires des chaînes qui les maintenaient dans le Tartare. Zeus triomphe, mais Gæa qui jusqu'ici a favorisé tous ses desseins, s'insurge à son tour contre lui. Elle trouve trop cruelle la conduite du maître des dieux à l'égard des

Titans, relégués au fond du Tartare. Pour le combattre elle suscite un monstre horrible, le géant Typhœus. On a lu plus haut (voir Tome I[er], p. 8 et 9), comment Zeus après de multiples péripéties réussit à vaincre ce dernier adversaire. Il semble bien que désormais Gæa renonce à toute hostilité envers le roi de l'Olympe. C'est en effet sur ses conseils que, pour ne pas être détroné comme Ouranos et Kronos, il avala Métis dont devait naître un fils qui enlèverait le pouvoir à son père. On sait que c'est à la suite de cette ingestion que Zeus donna naissance à Athéna, son enfant de prédilection.

DIFFÉRENTES VERSIONS RELATIVES AU ROLE DE GÆA.

A côté de cette version la plus généralement admise, c'est-à-dire celle rapportée dans la Théogonie d'Hésiode, certains auteurs anciens nous en présentent d'autres où le rôle de Gæa apparait sous un aspect un peu différent. D'après Apollodore d'Athènes, par exemple, ce seraient les Cyclopes et les Hékatonchires qui furent les premiers enfants de Gæa et d'Ouranos. Les uns et les autres furent précipités par leur père dans le Tartare. Les Titans et les Titanides ne vinrent qu'ensuite. Apollodore cite même une septième Titanide, car à Theia, Rhea, Themis, Mnémosyne, Phœbé et Téthys, il ajoute Dioné. S'apitoyant sur le sort des Cyclopes et des Hékatonchires. Gæa incite les Titans à se soulever contre Ouranos. Kronos mutile son père ; des gouttes du sang qui s'écoulent de la blessure d'Ouranos naissent les Erinyes. Gæa prédit à Kronos le sort qui l'attend, mais ne joue aucun rôle dans les circonstances qui accompagnent la naissance et l'éducation de Zeus. Par contre elle intervient dans la lutte contre les Titans et c'est à son instigation que Zeus appelle à son secours les Cyclopes et les Hékatonchires dont l'intervention décide de sa victoire définitive. De même qu'Hésiode, Appollodore d'Athènes nous montre ensuite Gæa indignée de voir les Titans enfermés dans le Tartare, se soulever contre le maître de l'Olympe. Pour le combattre, elle engendre les Géants, aux pieds de serpents. Elle veut leur conférer l'immortalité en leur faisant manger une herbe magique, mais Zeus, prévenu de ses desseins, défend au soleil, à la lune, à l'aurore, de paraître, et va couper en secret l'herbe merveilleuse. Gæa fait une dernière tentative



Gæa couchée.

pour empêcher la victoire de Zeus. Elle engendre Typhœus qui finalement subit le même sort que les autres Géants. Reconnaissant l'inutilité de ses entreprises, l'épouse d'Ouranos se range aux côtés du maître incontesté de l'Olympe.



Gæa remettant Erichthonios à Athéna en présence de Cécrops.

On attribuait à Gæa une infinité d'enfants parmi lesquels les Moires, les Euménides, la Gorgone, les Harpyes, Echidna, Briarée, Tityos qui tous jouèrent un rôle dans la mythologie.

ATTRIBUTIONS ET CULTE DE GÆA

GÆA DIVINITÉ UNIVERSELLE.

Personnification d'un principe cosmique, Gæa est considérée comme la mère universelle des dieux et des hommes. Aristote écrit à ce sujet : « Il s'est trouvé des philosophes, qui ont choisi comme principe universel des choses, les uns le feu, les autres l'eau, d'autres encore l'air : pourquoi ne parlent-ils jamais de la Terre, comme le fait le vulgaire des hommes pour qui celle-ci est tout ?.... Hésiode dit que la Terre est le premier des corps, tellement est ancienne et populaire cette opinion.... La Terre qui se pare de végétaux de toute espèce, d'où jaillissent toutes les sources, qui est foulée et parcourue par les animaux, qui met

au monde tous les êtres en leur temps, les nourrit et les reçoit, qui produit en eux mille formes et mille transformations, garde cependant une substance qui ne vieillit pas ».

Sa valeur comme divinité ressort de ce fait que les dieux eux-mêmes l'invoquent dans leurs serments prêtés dans des circonstances mémorables. Quand Hera veut se défendre contre les reproches de Zeus qui l'accuse de favoriser les Troyens, elle s'écrie : « J'atteste Gæa, le vaste ciel qui est au-dessus de nos têtes et les ondes infernales du Styx.... ». Homère nous représente également Agamemnon qui « ayant achevé sa prière, lève les yeux au ciel et s'écrie : « J'atteste d'abord Zeus, le plus puissant et le meilleur des dieux, j'atteste Gæa, Helios et les Erinyes qui sous la terre, font expier aux humains les serments trompeurs ». Enfin, quand il est question de terminer la guerre entre les Grecs et les Troyens par un combat singulier entre Ménélas et Pâris, le mari d'Hélène dira : « Quel que soit celui de nous qu'attendent la mort et le destin, qu'il meure et que les autres aussitôt cessent de combattre. Amenez deux agneaux : l'un blanc, l'autre noir, pour les sacrifier à Gæa et à Helios. »



Gæa d'après un bas-relief carthaginois (Paris, *Musée du Louvre*)

Le titre de « mère universelle » que donne à Gæa l'hymne homérique cité plus haut, lui vaut l'adoration de tous les hommes qui lui doivent non seulement leurs richesses, mais encore le bonheur familial. C'est elle que, d'après Pausanias, les habitants de l'Attique invoquaient en cas de sécheresse, et ils lui offraient des sacrifices à l'occasion des mariages. Lors des noces de Zeus et d'Hera, elle apporte aux jeunes époux, comme cadeau de mariage, les pommes d'or du jardin des Hespérides. Nous avons déjà raconté (voir Tome Ier, p. 76) la part prise par Gæa à la naissance d'Erichthonios qui fut, d'après la légende, le premier habitant de l'Attique. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les Athéniens rendissent un culte particulier à cette déesse.

La protection de Gæa s'étendait aux hommes même après leur mort. C'est ce qui explique la cérémonie, en usage dans l'Attique, dans laquelle on offrait, après l'enterrement, des fruits à la déesse pour appeler sa bienveillance sur le défunt. « Ceux que tu protèges règnent sur les villes, » dit l'hymne homérique à Gæa. La déesse est donc aussi considérée comme veillant à l'observation des règles de l'équité, et on a déjà vu plus haut, que les dieux et les hommes l'invoquent dans leurs serments, en appelant sa vengeance sur ceux qui essayeraient de se soustraire aux engagements pris d'une façon aussi solennelle ; elle est donc une divinité de la justice souveraine.

GÆA ET LA DIVINATION.

« Gæa, dit M. Bouché-Leclercq, devait être aux yeux des premiers Hellènes la divinité prophétique par excellence. Les grottes, les sources, les tombeaux mêmes, tout ce qui fixe les oracles au sol, après avoir été une condition plus ou moins symbolique de leur activité, finit par être donné comme la cause efficiente de la mantique. » On croyait même qu'à une certaine époque le nombre de ces oracles telluriques était illimité. D'autre part, nous avons déjà parlé des circonstances dans lesquelles Gæa fut appelée à mettre ses conseils au service des compétitions divines. C'est elle qui inventa le piège où son époux Ouranos perdit sa virilité ; elle qui avertit Kronos de s'attendre à être détrôné par son fils et qui corrigea l'effet désastreux de cet avis en aidant Rhea à soustraire Zeus à la voracité intéressée de Kronos : elle qui, plus tard, prédit à Zeus la victoire sur Kronos et les Titans à condition qu'il prendrait pour auxiliaires les Cyclopes et les Centimanes ; elle enfin, qui enseigna à Zeus le moyen de ne pas avoir de successeur parmi ses enfants.

A Olympie il y avait eu, dès la plus haute antiquité, un oracle de Gæa et l'on montrait dans le temple un gouffre par où la déesse avait fait entendre sa voix prophétique. De même, elle avait précédé à Delphes Téthys et Apollon. « On racontait tantôt que la déesse prophétisait elle-même ; tantôt qu'elle rendait ses oracles par l'intermédiaire d'une *promantis*, la nymphe Daphné qu'elle avait eue du fleuve Ladon et qu'elle fit rentrer dans son sein pour la dérober aux poursuites d'Apollon, tantôt qu'elle avait pour interprète le monstrueux Python. » Enfin, à Dodone, on retrouve également la trace d'un oracle de Gæa, antérieur à celui de Zeus. Elle y était considérée comme l'épouse même du maître de l'Olympe et son nom avait été conservé dans l'invocation archaïque des Péléïades. Evincée de tous ces centres fameux, Gæa jouait cependant encore un rôle, comme divinité prophétique à Ægira et à Patræe, deux localités de l'Achaïe, voisines l'une de l'autre. A Ægira une prêtresse de Gæa prédisait l'avenir en descendant dans une grotte, après avoir bu du sang de taureau. Elle ne devait avoir connu qu'un seul homme. « Avant de lui conférer le sacerdoce, on éprouvait la postulante en lui faisant boire du sang de taureau. On prétendait qu'au cas où elle aurait menti cette boisson devait la tuer immédiatement. »

Voici ce que nous raconte Pausanias au sujet de l'oracle de Patræe où Gæa était associée à Déméter. « C'est un oracle très véridique, non pas pour toute question indifféremment, mais pour les maladies. On attache à une cordelette mince un miroir circulaire et on le fait descendre en équilibre

dans la source, de façon à ce qu'il ne s'y enfonce pas par la tranche, mais que l'eau l'effleure seulement sur le contour. Après avoir invoqué la déesse et brûlé des parfums, on regarde dans le miroir et on y aperçoit le malade, soit vivant, soit mort. »

LES LIEUX DE CULTE. Malgré l'universalité de son culte, Gæa ne possédait pas, comme d'autres divinités, quelques-uns de ces sanctuaires fameux qui, par moments, attiraient une foule d'adorateurs. D'après Thucydide et Pausanias, le plus ancien lieu de culte de la déesse se trouvait dans l'enceinte du temple d'Olympie. Mais c'est à Athènes que Gæa était l'objet de la plus grande vénération. Les auteurs anciens mentionnent l'existence dans cette ville de plusieurs temples de Gæa. Dans l'un, situé sur le versant sud de l'Acropole et consacré en même temps à Zeus, il y avait, nous dit Pausanias, un très ancien xonaon de la déesse qui semblait supplier Zeus de faire pleuvoir. Un autre sanctuaire s'élevait sur l'Acropole, non loin du temple de la Victoire. On célébrait, en l'honneur de la déesse, différentes fêtes relatives à la naissance et à la mort d'Erichthonios qui, au dire de certains auteurs, aurait été le premier à établir le culte de Gæa à Athènes, tandis que d'autres attribuent cette institution à Cécrops. Les offrandes faites à la déesse consistaient principalement en céréales et en fruits ; il n'y avait des sacrifices sanglants qu'au cas où l'on invoquait Gæa comme divinité du châtiment.



Cybèle et Attis (D'après de Longpérier, *Œuvres.*)

On trouve encore des traces du culte de la déesse à Dodone, à Patræe, à Ægira, dont il a été question plus haut. Nous avons déjà parlé de l'oracle de Gæa à Delphes. Dans le Péloponèse, elle été principalement honorée à Sparte.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Suivant Pausanias, il y avait dans les temples d'Ægira et de Patræe de très anciennes statues de Gæa, mais il ne nous donne aucune indication à leur sujet. C'est un bas-relief de Carthage, actuellement au Louvre, qui nous permet peut-être de nous faire l'idée la plus exacte des premières représentations artistiques de la déesse. Assise sur un rocher, elle tient deux enfants sur ses genoux, tandis qu'à ses pieds on voit un mouton et une vache. On a voulu représenter ici la mère nourricière des hommes et des animaux. On retrouve le même sujet sur deux vases à figures noires. D'autre part, on a beaucoup discuté sur le point de savoir si la femme assise, portant un enfant sur chaque bras qui se trouve sur le fronton ouest du Parthénon était Gæa, et si la déesse figurait, sur le fronton opposé, dans la scène de la naissance d'Athéna. Les avis sont très partagés. La présence de Gæa a été reconnue dans plusieurs groupes représentant la naissance d'Erichthonios ; le plus ancien semble être un relief en terre cuite trouvé dans un tombeau à Athènes, sur les bords de l'Ilissos. La déesse, dont la partie supérieure du corps sort de la terre, remet à Athéna, en présence de Cécrops, l'enfant né de la manière que nous avons racontée dans un chapitre précédent (voir Tome I[er], p. 83), Enfin, le même sujet (naissance d'Erichthonios) se retrouve sur plusieurs peintures de vases.



Cybèle (Clarac, *Musée*.)

D'autre part, la participation de Gæa à la lutte des dieux contre les Géants a également été traitée par des artistes grecs. La déesse figure à l'intérieur de la coupe d'Aristophane, suppliant Poseidon d'épargner le Géant Polybotès. On l'a reconnue également sur la frise de l'autel de Pergamme, où elle tient une corne d'abondance. Remarquons, en terminant, que toutes les œuvres plastiques représentant Gæa datent de l'époque romaine, mais sont probablement des imitations d'originaux grecs dont aucun n'est malheureusement parvenu jusqu'à nous.

II. RHEA — CYBÈLE

RHEA, LA TERRE DIVINISÉE.

A côté de Gæa, apparaît de bonne heure une autre déesse qui, elle aussi, est la terre divinisée. C'est Rhea, fille de Gæa ; elle est une des six Titanides, née du couple divin primordial. Elle épouse Kronos et donne à son tour naissance aux dieux de la troisième dynastie. Comme sa mère Gæa, elle est blessée dans son amour maternel en voyant ses enfants, non pas précipités dans le Tartare, mais avalés au fur et à mesure de leur naissance par Kronos. Nous avons déjà raconté par quel subterfuge elle soustrait, avec l'assistance de Gæa, son dernier-né, le futur Zeus, à la voracité paternelle. Elle le met au monde en Crète, dans l'antre de

LE PARNASSE

D'après le tableau de Mantegna. Paris. Musée du Louvre.

Dycté d'après la légende la plus généralement admise. Plus tard, on voulut transporter le lieu de naissance de Zeus dans la Grèce proprement dite. D'après Callimaque, le futur maître de l'Olympe serait né en Arcadie, à Parrhasia sur le mont Lycée. On racontait qu'ayant déposé son précieux fardeau, Rhea avait cherché de l'eau courante pour y baigner le nouveau-né. Mais l'Arcadie ne possédant alors aucune rivière, Rhea avait invoqué sa mère Gæa et avait fait jaillir un cours d'eau d'un rocher. Toujours d'après le même auteur, Rhea remit son enfant à une nymphe qui le porta en Crète, à Cnossos, où les Curètes, comme dans la légende primitive, empêchèrent Kronos, par leurs danses guerrières, d'entendre les vagissements du jeune Zeus. On allait même jusqu'à placer en Arcadie la scène de la supercherie grâce à laquelle Rhea fit avaler à Kronos une pierre emmaillotée à la place de son dernier-né. La chose se serait passée sur le mont Thaumasion. Les Eléens, de leur côté, prétendaient que Rhea avait accouché de Zeus à Olympie et avait appelé de Crète les Curètes pour veiller sur lui ; les habitants de Messène, d'Aigion et d'Olène, élevaient la même prétention.



Cybèle. (Clarac, *Musée*.)

RHEA DANS L'ASIE MINEURE. CYBÈLE.

Le mythe de la naissance de Zeus se retrouve également en Asie-Mineure. Rhea met au monde le futur maître de l'Olympe, tantôt sur le mont Sipyle, près Smyrne, tantôt sur le Tmolos, aux environs de Sardes. Or, dans ces endroits, on vénérait une déesse qui portait le nom de Cybèle et dont le caractère et les attributions sont absolument identiques à ceux de Rhea. On a donc identifié les deux divinités quoiqu'elles aient eu tout d'abord une personnalité distincte.

Cybèle, désignée sous le nom de mère des dieux et plus simplement encore sous celui de Grande Mère, était adorée sur tous les hauts sommets de l'Asie-Mineure, l'Ida troyen, le Sipyle de Mysie, le Tmolos lydien, ainsi que sur les montagnes de la Phrygie et de la Bithynie. On l'appelait la « déesse montagneuse ». Elle représentait la Terre divinisée dans ce qu'elle a de plus sauvage, et on la voit figurer sur les monuments, accompagnée de deux lions, les plus farouches et les plus majestueux des animaux.

CYBÈLE ET ATTIS.

On racontait au sujet de Cybèle, une légende qui a beaucoup d'analogies avec le mythe d'Aphrodite et d'Adonis, lui aussi de provenance asiatique, comme on l'a vu plus haut. Elle nous est rapportée de plusieurs manières par différents auteurs.

Suivant Pausanias, Zeus aurait eu pendant la nuit ce que les médecins appellent une perte séminale, dont le produit serait tombé sur la terre. Il en naquit un être hermaphrodite qui reçut le nom d'Agdistis. Les dieux l'ayant ligotté, l'émasculèrent. Le membre ainsi coupé donna naissance à un amandier. Or, la fille du fleuve dieu Sangarios, ayant cueilli le fruit de cet arbre, le cacha dans son sein et au bout de quelque temps se trouva enceinte. Elle exposa l'enfant qu'elle mit au monde et qui fut, dit-on, élevé par un bouc. En grandissant, cet enfant, dont la beauté était surnaturelle, attira les regards d'Agdistis qui s'en éprit. Ses proches parents cependant l'envoyèrent dans la ville de Pessinonte pour y épouser la fille du roi. Déjà on avait chanté l'hyménée quand Agdistis apparut. Frappé de démence, le jeune époux s'émascula lui-même, et le roi de Pessinonte en fit autant. Agdistis supplia Zeus de ne pas permettre que le corps de sa malheureuse victime entrât en décomposition, et le maître de l'Olympe exauça sa prière.

Arnobe nous donne de ce mythe une version qui diffère surtout dans les détails de celle que nous venons de rapporter. Sur une montagne de la Phrygie, Cybèle était née d'une pierre. Zeus voulut l'honorer de ses faveurs, mais la déesse le repoussa. De la tentative infructueuse du maître de l'Olympe, naquit un être hermaphrodite, Agdistis. Dionysos l'ayant énivré, le malheureux fut émasculé. Son sang donna naissance à un grenadier. C'est encore la fille du dieu fleuve Sangarios, et qui s'appelait Nana, qui, ayant caché le fruit de cet arbre dans son sein, devint grosse et ordonna d'exposer l'enfant qu'elle mit au monde. Le nouveau-né, recueilli par un passant, fut nourri de miel et de lait de bouc *(lac hirquinum)*. Devenu grand, Attis est fiancé à Ia, la fille de Midas, roi de Pessinonte. Mais sa beauté avait enflammé d'amour à la fois Agdistis et Cybèle. Ils se disputèrent ses faveurs, et Agdistis, dans un accès de jalousie, frappe de démence Attis et son entourage. Le malheureux se dépouilla lui-même de sa virilité sous un pin. Cybèle ensevelit le membre retranché du corps d'Attis ; des gouttes de sang qui s'en écoulèrent poussèrent des violettes, dont le pin fut couronné. La fiancée d'Attis se tua de désespoir ; des gouttes de son sang, on vit également naître des violettes. Ces fleurs ayant été enterrées par Cybèle, on vit apparaître un amandier, le symbole de l'amertume et de la tristesse. Sur les prières d'Agdistis, Zeus accorda que le corps d'Attis ne tombât point en décomposition ; ses cheveux continuèrent à pousser et son petit doigt à remuer.

Dans ses *Fastes*, Ovide rapporte le mythe d'Attis et de Cybèle de la façon suivante : Attis était un jeune phrygien dont l'extraordinaire beauté séduisit Cybèle. Elle l'attacha au service de son temple en lui imposant une chasteté et une fidélité exemplaires. Mais Attis, manquant à ses engagements, aima la nymphe Sagaratis. La colère de Cybèle ne se fit pas attendre. Elle tua la nymphe Sagaratis, tandis qu'Attis, frappé de démence, escalade les pentes du mont Dictyme et s'y dépouille lui-même de sa virilité pour se punir d'avoir désobéi à Cybèle. Enfin, d'après Diodore de Sicile, Cybèle, fille du roi de Phrygie et de Lydie, exposée par ses parents sur une montagne, est nourrie par des animaux sauvages. D'une beauté merveilleuse, elle est aimée d'Attis, et quelque temps après, reconnue par ses parents, elle est reçue dans leur palais. Son père cependant, s'étant aperçu qu'elle était enceinte, tue Attis, dont le corps reste sans sépulture. Cybèle, frappée de démence,

erre à travers tout le pays en exhalant ses plaintes. D'affreuses maladies s'abattent sur la Phrygie, les champs ne produisent plus de récoltes. Les Phrygiens ne voient d'autre moyen de mettre fin à cette calamité que d'accorder les honneurs divins à Attis et à Cybèle. Citons, pour terminer, une autre version d'après laquelle, Attis, fils du Phrygien Kalaos, était venu en Lydie et avait introduit dans ce pays le culte de Cybèle. Mais Zeus, jaloux, envoya un sanglier qui tua Attis.

De même qu'Adonis, Attis était l'objet d'un culte où l'on a vu l'image de la végétation qui à une certaine époque de l'année semble presque totalement disparaître pour réapparaître triomphalement au printemps. La mort et la résurrection de l'amant de Cybèle étaient célébrées par les Phrygiens dans des fêtes au sujet desquelles certains écrivains anciens nous ont laissé d'intéressants détails. On abattait un pin qu'on couronnait de violettes et aux branches duquel on suspendait des cymbales, des tambourins, etc... Cet arbre était ensuite transporté dans le sanctuaire de Cybèle où les prêtres éclataient en lamentations. Aux sons de la flûte phrygienne, ces prêtres procédaient, d'après la légende, à leur propre mutilation, en souvenir du même acte accompli par Attis, mais il est probable qu'en réalité ils se contentaient de s'ensanglanter les bras.



Rhea avant la naissance de Zeus. (Rome. Bas-relief de l'Ara Capitolina).

Etroitement rattaché à celui de Cybèle, le culte d'Attis était répandu non seulement en Phrygie, mais encore en Lydie et en Bithynie. D'autre part, d'après Pausanias, il y avait un sanctuaire commun aux deux divinités, en Grèce, à Dymé et à Patras, et on a retrouvé des traces de ce culte au Pirée.

LE CULTE DE CYBÈLE EN GRÈCE.

Il n'est pas possible d'établir à quelle époque le culte de Cybèle fut introduit dans la Grèce proprement dite par l'intermédiaire des colonies helléniques de l'Asie, ni comment ce culte s'identifia avec celui de Rhea. Nous savons qu'à

Athènes on avait élevé à la « Grande Mère », un temple, le Metroon, où l'on déposait les archives de l'Etat et où se trouvait une statue de la déesse due au ciseau de Phidias. On disait que ce sanctuaire avait été édifié dans les circonstances suivantes. Un prêtre de Cybèle qui avait voulut introduire dans Athènes les cérémonies, de caractère orgiastique, du culte de la « Grande Mère », fut expulsé par les Athéniens ou, suivant une autre version, jeté dans le barathron, puits où l'on précipitait les condamnés. Sur l'avis de l'oracle de Delphes et pour expier ce crime, on édifia le Metroon. Un temple de même nom s'élevait à Olympie. Cybèle était également honorée à Agrai (Attique), à Thèbes où Pindare lui avait consacré un sanctuaire, en Arcadie, en Messénie et en Laconie, ainsi que dans les iles de Théra et de Delos.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES DE RHEA ET DE CYBÈLE.

Nous ne connaissons de figurations de Rhea dans l'art grec que celles relatives à la mise au monde de Zeus par la déesse. Suivant Pausanias, un bas-relief archaïque d'un autel à Tégée représentait cette scène, conformément à la légende arcadienne. A Platées, il y avait une statue de Rhea par Praxitèle qui avait représenté la déesse tenant la pierre emmaillotée qu'elle devait faire avaler à Kronos. L'Ara Capitolina nous offre deux bas-reliefs, dont l'un figure Rhea courbée, sur le point de donner naissance à Zeus, tandis que l'autre (reproduit à la page 4 du Tome Ier de cet ouvrage), nous montre l'épouse de Kronos tendant à son mari la pierre, entourée de langes, censée représenter son dernier-né. On a voulu voir Rhea dans d'autres représentations artistiques, mais ces attributions sont toutes hasardeuses.

En ce qui concerne Cybèle, nous savons que Phidias l'avait représentée dans le Metroon d'Athènes, assise, un tympanon à la main, des lions à ses pieds. On a retrouvé un bas-relief votif, datant probablement du IVe siècle, où l'on voit la déesse tenant d'une main un tympanon, de l'autre une coupe, avec un lion à ses pieds. Devant elle se tient une femme avec un flambeau. Il existe en Grèce, en particulier au musée d'Athènes, un assez grand nombre de représentations figurées du même genre.



Déméter et Koré sur la frise du Parthénon.

III. — DÉMÉTER ET PERSÉPHONE-KORÉ

A côté de Gæa, divinité un peu vague et de caractère cosmogonique, apparaît de très bonne heure dans la mythologie une autre personnalité en qui les Hellènes vénéraient également la Terre. C'est Déméter. Certains écrivains prétendent que cette déesse n'est qu'une forme spéciale de Gæa. « Gæa, dit François Lenormant, est la terre prise dans sa réalité matérielle la plus absolue, ou envisagée comme chez Hésiode, en tant que puissance cosmogonique primitive ; Déméter, au contraire, est la terre envisagée spécialement comme productrice de la végétation et des fruits nécessaires à la nourriture de l'homme, d'où découle son triple caractère de déesse de l'agriculture, de celle qui préside à la constitution des sociétés humaines et en particulier à l'établissement des lois du mariage, enfin de divinité infernale qui préside au sort des défunts descendus dans les régions infernales ».

Selon M. Paul Foucart, il y a, au contraire, une opposition très nette entre l'essence des deux divinités qui nous occupent. « La Terre, de même qu'Ouranos et Hélios, appartient au premier âge des divinités encore voisines du chaos, dont elles sont à peine dégagées. Elle est la Mère universelle.

Elle produit et nourrit tous les êtres ; tout ce qui vit est sorti d'elle et y retourne. Sa fécondité est inépuisable, mais désordonnée et presque automatique ; indifférente à leurs destinées, elle enfante sans relâche le bon et le mauvais, les dieux et les titans, les monstres et les animaux utiles, les plantes nourricières et les poisons. Le culte de la Terre a existé dans tout le monde grec et n'a jamais disparu. Mais elle est à peine une personne et son image n'a pas de traits arrêtés.

« Déméter n'est ni la Terre, ni une forme de la Terre. Elle fait partie du cycle des divinités plus jeunes qui supplantent les vieilles divinités, de celles qui ont une personnalité, une histoire, des attributs déterminés et une puissance dont elles ont conscience. A peine peut-on la ranger parmi les divinités telluriques ; sa demeure n'est pas dans les entrailles de la Terre, mais dans l'Olympe ; comme la Terre, elle a pour attribut la fécondité, mais une fécondité réglée et bienfaisante. Elle a pour domaine les courbes superficielles du sol, elle les transforme par la culture ; elle est la force qui donne la vie aux semences utiles, les fait croître et prospérer. Elle a enseigné aux hommes l'art de les cultiver et inventé pour eux les instruments nécessaires ; elle leur a montré aussi à domestiquer les animaux qui les secondent dans leur travail ou leur fournissent une nourriture assurée. A ces progrès matériels s'ajoute le bienfait d'une vie plus civilisée. On fait honneur à Déméter des lois qui ont fondé la famille par l'institution du mariage régulier et le respect des parents, qui ont fixé les premières règles des cités naissantes ».

M. Foucart ajoute encore cette remarque intéressante. « Les divinités grecques sont presque toutes belliqueuses et se préoccupent avant tout de leurs honneurs, de leurs intérêts, de leurs passions. Déméter est une déesse essentiellement pacifique ; ce qui domine en elle, c'est la bonté et le souci de l'humanité ; elle invente, elle protège tout ce qui peut rendre la vie plus douce et plus heureuse. La mission de son héros favori, Triptolème, a moins pour but d'étendre sa puissance dans le monde que de répandre en tous pays ses bienfaits, l'agriculture et la civilisation ».

Le même auteur prétend que la figure de Déméter n'est pas un produit de l'imagination hellénique, mais a été importée, à une époque très ancienne, d'Egypte, où on la retrouve sous le nom d'Isis. M. Foucart appuie son opinion sur des arguments très solides, mais elle n'a pas été acceptée par la majorité des écrivains contemporains. L'un des plus récents, M. Brillant, écrit : « Avec un grand nombre d'historiens de la religion, je pense que la déesse si humaine de l'hymne homérique est sortie, s'est dégagée lentement d'une forme divine vague et mystérieuse, l'esprit de la Terre, la puissance chthonienne et végétative. Je ne veux pas dire qu'elle en soit sortie d'une façon quasi automatique et il est fort possible que des influences extérieures aient agi puissamment sur cette évolution, et par exemple celle de divinités déjà nettement personnelles, qui auraient « contaminé » l'antique Déméter ».

Nous ne nous arrêtons pas plus longtemps à ce problème qui sera sans doute, pendant longtemps encore, l'objet de discussions ardentes entre les savants. Qu'elle soit d'origine étrangère ou purement hellénique, Déméter n'en occupe pas moins une place tout à fait spéciale et extrêmement importante dans la mythologie.



Tête de Déméter, terre cuite décorative (Rome, *Musée Kircheriano*). Phot. Alinari, Florence.

MYTHES RELATIFS A DÉMÉTER

GÉNÉALOGIE DE DÉMÉTER. SES RELATIONS AVEC LES AUTRES DIVINITÉS.

Fille de Kronos et de Rhea, Déméter avait subi le même sort que ses sœurs Hera et Hestia et que ses frères Hadès et Poseidon. Victime de la « voracité intéressée » de son père qui l'avait avalée, elle avait ensuite revu le jour quand Kronos eût été vaincu par Zeus. On a déjà vu dans des chapitres précédents que la déesse fut en proie aux poursuites de deux de ses frères, Zeus et Poseidon et les suites qu'eurent ces aventures. Il est nécessaire d'y revenir ici.

D'après une légende rapportée par Arnobe, Zeus, pour abuser de Déméter, aurait pris la forme d'un taureau. De cet accouplement naquit Perséphone, dont, comme on le verra dans la suite de ce récit, la personnalité deviendra inséparable de celle de sa mère. D'autre part, Poseidon s'énamoura, lui aussi, de sa sœur. Pour se soustraire à ses recherches, Déméter se métamorphosa en jument et se mêla au troupeau de chevaux du roi Onkeïos, fils d'Apollon. On disait que s'étant contemplée sous cette forme dans le Styx, elle en rendit l'eau toute noire. Pour arriver à ses fins, le roi de la mer prit à son tour la forme d'un étalon et la déesse dût subir son étreinte. D'abord en proie à une violente colère, Déméter s'apaisa après avoir pris un bain dans le Ladon. Elle eut de Poseidon une fille « dont on n'osait pas prononcer le nom » et le cheval Arion. De là les épithètes d'Erinys et de Louisa, dont l'une expliquait l'irritation de la déesse et l'autre son apaisement.

DÉMÉTER ET IASION.

Dans les deux aventures que nous venons de raconter, Déméter est l'objet d'un viol de la part de ses deux frères, Zeus et Poseidon. Nous trouvons dans les auteurs anciens le récit d'une légende où la déesse se montre moins cruelle vis-à-vis d'un simple mortel. « Déméter, divinité puissante, dit Hésiode, goûta les charmes de l'amour avec le héros

Iasion au sein d'un champ labouré trois fois, dans la fertile Crète ; là, elle engendra le bienfaisant Ploutos qui, parcourant l'immensité de la terre et le vaste dos de la mer, prodigue aux mortels que le hasard amène sous sa main, la richesse et la prospérité ». Ovide, d'autre part, écrit à ce sujet : « La déesse de Crète avait aperçu, au pied du mont Ida, Iasion, dont la main sûre perçait les bêtes fauves ; elle le vit et soudain une tendre flamme s'alluma dans ses veines. D'un côté la pudeur et de l'autre l'amour se disputaient son cœur ; la pudeur dut céder à l'amour. Alors vous eussiez vu les sillons se déssécher et la terre ne donner qu'à peine autant de grains qu'on lui en avait confié. Les hoyaux retournèrent sans relâche le sol des champs ; le soc de la charrue déchira le sein endurci de la terre ; les larges sillons reçurent la semence accoutumée et le cultivateur confiant vit tous ses vœux déçus.



Déméter et Koré. (Fronton oriental du Parthénon).

« La puissante déesse des moissons errait dans l'épaisseur des bois ; de sa longue chevelure étaient tombées ses couronnes d'épis. Tous les lieux par où la déesse avait passé étaient couverts de moissons ; l'Ida lui-même voyait ses bois se remplir d'épis et le sanglier féroce se repaissait de blé dans ses forêts. Le législateur Minos souhaita à sa patrie bien des années pareilles et à Déméter un amour éternel ».

Quel était cet heureux rival de Zeus et de Poseidon ? Les uns en font un fils de Minos et de la nymphe Phronée ; d'autres lui donnent pour parents Corybos et Electre. D'après Homère il aurait été foudroyé par Zeus. « Lorsque Déméter aux belles tresses, cédant au désir de son âme, s'unit d'amour à Iasion dans les guérets d'un champ fertile, Zeus ne l'ignora pas, et il lança sur lui les traits enflammés de la foudre ». D'autres écrivains, il est vrai, racontent qu'Iasion subit ce sort, soit pour avoir osé prétendre aux faveurs de Déméter, soit pour avoir insulté une statue de la déesse, ou bien encore parce qu'il avait voulu violer son fantôme.



(Phot. Alinari. Florence).

BAS-RELIEF D'ELEUSIS.

Athènes Musée national.

DÉMÉTER ET ERYSICHTHON.

Ovide nous raconte tout au long l'histoire d'Erysichthon, fils de Triopas, auquel Déméter infligea le plus cruel des supplices, celui de la faim, pour avoir osé abattre un chêne consacré à la déesse.

« Erysichthon affectait pour les dieux un mépris sacrilège et ne faisait jamais fumer d'encens sur leurs autels. C'est lui, dit-on, qui, la hache à la main, osa profaner un bois consacré à Déméter, et porter un fer coupable sur des troncs respectés par les siècles. Là, s'élevait un chêne immense et vénérable, formant à lui seul une forêt ; la piété reconnaissante avait paré son tronc de bandelettes, de vers et de guirlandes, témoignages des bienfaits de la déesse. Ce ne fut point assez encore pour éloigner de ce tronc sacré le fer impie du fils de Triopas ; il ordonne à ses serviteurs de l'abattre, et comme il les voit hésiter, il arrache la cognée des mains d'un esclave, en ajoutant ces paroles criminelles : « Que cet arbre soit cher à Déméter ou qu'il soit Déméter elle-même, il touchera la terre de sa cime verdoyante. » A ces mots, il lève la hache et la balance sur les flancs du chêne ; l'arbre tremble et gémit, on voit pâlir ses feuilles, ses glands et ses longs rameaux ; aux premiers coups qui déchirent son tronc et font voler son écorce en éclats, des flots de sang coulent de sa blessure. Ce prodige glace tous les témoins d'épouvante. L'un d'eux (un seul eut cette audace) veut arrêter le crime et retenir la hache dans sa main cruelle ; le Thessalien lui jetant un regard de colère : « Reçois, lui dit-il, le prix d'un zèle pieux. » Et, lui portant le coup qu'il destinait à l'arbre, il lui trancha la tête ; puis sa hache retombe sur l'arbre à coups redoublés. On entendit alors sortir du creux de l'arbre une voix qui prononça ces paroles : « Nymphe chère à Déméter, ce tronc était mon asile ; tremble, ma voix mourante t'annonce le châtiment de tes forfaits. Il s'apprête et ta mort me consolera de la mienne ». Cette menace n'arrête point sa criminelle ardeur ; ébranlé enfin par les coups qui l'accablent, et cédant à l'effort des cordes qui l'attirent, le chêne tombe et dans sa chute écrase une grande partie de la forêt. Indignées et pleurant leur injure dans l'injure de la forêt, pleurant le trépas de leurs sœurs, les Dryades vont, en habit de deuil, demander à Déméter le châtiment d'Erysichthon. Déméter l'accorde et le mouvement de sa tête divine fait trembler les guérets chargés de moissons abondantes. Pour punir le coupable, elle invente un supplice qui le rendit digne de pitié, si la pitié était faite pour de pareils forfaits : elle veut le livrer aux tourments de la faim.



Déméter. (Fragment d'un bas-relief votif attique)

« Un tourbillon de vent porte la faim au seuil du palais d'Erysichthon ; elle entre et va droit à sa couche. Il était nuit, l'impie était plongé dans un profond sommeil ; elle l'enveloppe de ses ailes, lui souffle ses poisons, remplit de son haleine sa bouche, son gosier, sa poitrine, creuse et affame ses entrailles ; sa tâche accomplie, elle quitte un séjour ou règne l'abondance, et regagne son désert et son antre stérile. Le doux sommeil caressait encore Erysichthon de ses ailes paisibles. Abusé par un songe, il demande à manger ; sa bouche s'ouvre et se ferme sans cesse ; ses dents se fatiguent sur ses



Déméter sur un char. Hydrie archaïque. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*).

dents, son gosier s'acharne sur des mets imaginaires, et le vide est la seule nourriture qui s'offre à sa voracité. A son réveil, sa faim est une rage qui dévore sa bouche avide et se déchaîne dans le gouffre de ses entrailles. Au même instant, il ordonne que l'air, la terre et les eaux soient dépeuplés pour lui ; au sein de l'abondance, il se plaint de la disette qui l'affame ; les mets chargent sa table, et sans cesse il appelle des mets ; ce qui suffirait à nourrir des villes et des peuples entiers ne saurait lui suffire ; il sent ses désirs croître à mesure que les aliments s'engloutissent dans son sein.... Pendant que les viandes se pressent dans sa bouche, il demande d'autres viandes ; chaque morceau qu'il mange allume en lui un nouveau désir et l'abîme qu'il veut combler ne fait que de se creuser davantage. Au fond de ses entrailles, que tourmente la faim, avait déjà disparu son patrimoine sans qu'il eût, ô faim cruelle, émoussé ton aiguillon ni calmé le feu qui dévore sa bouche. Après avoir dévoré ses richesses, il ne lui restait plus qu'une fille, digne d'un autre père ; dans sa détresse, il la vend aussi, mais Métra, qui avait été jadis séduite par Poseidon, fait appel au dieu de la mer qui, pour la soustraire à l'esclavage, la métamorphose en la personne d'un vieux pêcheur. Elle revint auprès de son père qui la vend à

nouveau. Métra est transformée tour à tour en jument, en génisse, en cerf. Malgré les ressources qu'il tire des ventes successives de sa fille, Erysichthon, de plus en plus en proie à son supplice, finit par dévorer ses propres membres. »

DÉMÉTER ET KORÉ-PERSÉPHONE.

La divinité à laquelle Déméter se trouve le plus étroitement associée, au point de ne plus pouvoir en être séparée, c'est sa fille qui porte les deux noms de Koré et de Perséphone. On s'est demandé si l'on se trouve en face d'une même divinité, ou si ces deux noms représentent deux déesses différentes dont les personnalités se seraient fondues. Dans cette dernière hypothèse, Perséphone serait plutôt l'épouse d'Hadès, le roi des enfers, Koré, la « déesse de la jeune végétation, ou surtout la fille et le doublet de cette Déméter qui lui est étroitement associée et qui permet rarement à son culte de vivre une vie indépendante ». Mais ce ne sont là que des conjectures, et de très bonne heure Koré et Perséphone ne forment qu'une seule et même personne. Faut-il d'autre part admettre que Koré représente une « différenciation » de Déméter et qu'elle est sortie par dédoublement du concept de la déesse-mère ? ». On a longuement discuté ces questions, mais aucune des théories mises en avant n'est absolument convaincante.



L'enlèvement de Perséphone. Peinture murale d'un tombeau à Ostie. (Rome, *Musée du Latran*).

LE MYTHE DU RAPT.

L'enlèvement de Perséphone par Hadès, dieu des régions souterraines, est un des mythes les plus célèbres de la Grèce. Il n'en est question ni dans l'Iliade ni dans l'Odyssée, mais l'un des plus longs parmi les hymnes homériques lui a été consacré. L'auteur de cet hymne à Déméter nous fait assister aux différentes péripéties du drame : l'enlèvement, les courses errantes de Déméter à la recherche de sa fille, son arrivée à Eleusis dans la maison

de Celeos et de Métanire, sa retraite dans le sanctuaire qui lui a été élevé en cet endroit, enfin sa réconciliation avec les Olympiens et le retour, sous conditions, de Perséphone. Il est nécessaire d'insister sur ces différents points, si l'on veut bien comprendre ce qu'étaient les mystères d'Eleusis dont il sera question à la fin de ce chapitre.

LOCALISATION DU RAPT DE PERSÉPHONE.

Nous avons déjà cité, dans le chapitre relatif à Hadès (voir Tome Ier, p. 288), la partie de l'hymne homérique qui nous raconte les circonstances de l'enlèvement de Perséphone. On se rappelle comment la jeune déesse, jouant avec ses compagnes dans la plaine de Nysa, vit soudain apparaître à ses yeux un narcisse d'une beauté merveilleuse. Au moment où elle s'apprêtait à cueillir cette fleur, la terre s'entr'ouvrit et Hadès, avec le consentement de Zeus, se saisissant de la fille de Déméter, l'emporta au fond de son sombre royaume, malgré ses cris et les appels qu'elle adressait à sa mère.



L'enlèvement de Perséphone. (D'après un fragment de sarcophage).

Si l'hymne homérique indique Nysa comme lieu où se fit l'enlèvement de Perséphone, d'autres auteurs anciens ne sont pas d'accord avec lui sur ce point. Une des traditions les plus accréditées plaçait le théâtre de cet événement en Sicile, près de la ville d'Enna. Voici comment Ovide décrit ces lieux et rapporte les circonstances du rapt de la fille de Déméter :

« Il est une île qui prolonge au sein de la mer ses trois promontoires ; on l'appelle Trinacrie ; sa forme lui a fait donner ce nom. C'est un séjour agréable à Déméter, elle y possède plusieurs villes, parmi lesquelles on compte Enna aux fertiles campagnes. La froide Aréthuse avait convié les mères des dieux à un festin sacré. La blonde Déméter s'y était rendue. Sa fille, suivie des compagnes ordinaires de ses jeux, errait, pieds nus, à travers les prairies de son domaine. Au fond d'une sombre vallée, il est un lieu où des eaux tombant des rochers entretenaient l'humidité et la fraîcheur. Là, brillaient toutes les couleurs qui existent dans la nature ; la terre était émaillée de mille fleurs éclatantes. A cet aspect Perséphone s'écrie : « Venez, mes compagnes, remplissez comme moi vos robes de fleurs. » Ce butin léger charme les jeunes filles ; elles oublient la fatigue et ne sentent plus

que le plaisir. L'une emplit les corbeilles tressées avec le jonc flexible ; l'autre dépose les fleurs dans son sein, une autre dans les plis flottants de sa robe. Celle-ci cueille des soucis, celle-là préfère les violettes, celle-là coupe avec l'ongle la tige du pavot. L'hyacinthe retient les unes, l'amaranthe arrête les autres ; le thym, le romarin, le méliot, sont préférés tour à tour, la rose est surtout moissonnée et avec elle mille fleurs sans nom. Quant à Perséphone, elle choisit le safran délicat et le lis à la blancheur sans tache. Cependant les jeunes filles s'éloignent peu à peu, entraînées par leur ardeur ; le hasard veut qu'aucune d'elles n'ait suivi sa maîtresse. L'oncle de Perséphone l'aperçoit et aussitôt l'enlève en toute hâte, et des coursiers azurés l'emportent vers le royaume d'Hadès. « Io ! mère chérie, s'écria-t-elle, on m'enlève ! » Et elle déchirait ses vêtements. Cependant Hadès vole sur le chemin des enfers ; car jusque-là ses chevaux avançaient à peine, éblouis par la lumière du jour, trop vive pour leurs yeux. Les corbeilles sont pleines de fleurs. Le chœur des jeunes filles s'écrie : « Perséphone, viens recevoir nos présents. » Cet appel reste sans réponse ; alors elles remplissent la montagne de cris perçants, et d'une voix désespérée elles se frappent le sein. »



Perséphone dans l'Hadès. (D'après un sarcophage).

LA LÉGENDE DE CYANE. D'après l'hymne homérique, personne ne s'opposa à l'enlèvement de Perséphone. Ovide au contraire nous montre Cyane, « la plus renommée des nymphes de Sicile » essayant de barrer la route au ravisseur. « Vous n'irez pas plus loin, dit-elle ; voulez-vous être par la force le gendre de Déméter ? Il fallait demander Perséphone et non la ravir. Moi-même, s'il m'était permis de comparer la bassesse à la grandeur, moi-même je fus aimée d'Anapis et ce ne fut qu'après avoir été désarmée par ses prières et non pas par la terreur, que je fus son épouse. » « Elle dit, et les bras étendus des deux côtés, elle barra le passage à Hadès. Le fils de Kronos ne peut contenir sa colère ; il presse ses terribles coursiers, et son sceptre, lancé d'un bras vigoureux, plonge au fond du gouffre ; la terre ébranlée du coup, lui ouvre un chemin jusqu'au Tartare et reçoit son char qui roule dans l'abîme. Cyane déplore l'enlèvement de la déesse et l'injure faite à son onde violée ; l'âme atteinte d'une blessure secrète et sans remède, elle se fond toute en pleurs, et se résout goutte à goutte dans ces mêmes eaux, dont elle était naguère la divinité tutélaire ; on voit alors ses membres s'amollir, ses os devenir flexibles et ses ongles perdre leur dureté : les parties les plus délicates de son corps, ses cheveux d'azur, ses doigts, ses jambes, ses pieds, sont les

premières qui deviennent liquides ; car pour ces membres déliés la métamorphose en une onde glacée est rapide. Puis son dos, ses épaules, ses flancs, son sein s'écoulent en ruisseaux. Enfin, ce n'est plus un sang plein de vie, c'est de l'eau qui coule dans ses veines transformées ; il ne reste plus rien que la main puisse saisir. »

Suivant d'autres traditions, l'enlèvement de Perséphone aurait eu lieu dans l'Attique, soit près d'Eleusis, soit près de Colone. Les habitants d'Hermione, en Argolide, prétendaient que c'était près de leur ville qu'Hadès avait accompli son forfait. Les Phénéates élevaient la même prétention. Enfin, l'île de Crète qui joue un si grand rôle dans la légende mythologique, passait, elle aussi, pour avoir été le théâtre du rapt de la fille de Déméter.

DÉMÉTER A LA RECHERCHE DE SA FILLE. SON ARRIVÉE A ELEUSIS.

L'événement s'est accompli à l'insu de Déméter. Elle n'entend que les derniers échos des plaintes de sa fille. « Alors, dit le poète, une douleur aiguë la saisit au cœur ; elle déchira de ses mains les bandeaux qui retenaient sa chevelure, elle jeta sur ses épaules un sombre voile et s'élança, comme un oiseau, sur la terre ferme et sur les vagues, cherchant au hasard. Mais nul ne voulut lui dire la vérité, ni parmi les dieux ni parmi les mortels humains ; nul augure, nul messager digne de foi ne se présenta à ses regards. Pendant neuf jours, la vénérable Déméter parcourut la terre, tenant en ses mains des torches enflammées ; toute contristée, elle ne goûta ni ambroisie ni nectar ; elle ne plongea pas son corps dans les bains. » Le dixième jour elle rencontre Hécate. Celle-ci l'emmène auprès du Soleil, seul capable de la renseigner sur le sort de Perséphone. En effet, aux questions de Déméter, le Soleil répond : « J'ai compassion de ta douleur au sujet de ta gracieuse fille. Nul autre des immortels n'est coupable que l'assembleur des nuages, Zeus, qui l'a accordée à son frère Hadès pour qu'il l'appelle sa florissante épouse. Celui-ci l'a conduite sous les épaisses ténèbres, après l'avoir enlevée dans son char malgré ses hauts cris. Mais, déesse, fais trêve à tes longs gémissements, il ne te convient pas de conserver ici une vaine et impuissante colère ; ce n'est pas parmi les immortels un gendre indigne de toi qu'Hadès, roi d'un populeux empire ; il est aussi ton frère, issu des mêmes parents. » Ces paroles consolatrices restent sans effet sur la douleur de Déméter. Elle refuse de rester dans l'Olympe et « s'enfuit jusqu'aux cités des hommes et à leurs grasses cultures ; elle effaça longtemps sa beauté, nul des hommes ni des femmes aux larges ceintures en la voyant ne la reconnut, avant qu'elle arrivât au palais du prudent Celeos, qui était alors le roi de l'odorante Eleusis ». S'étant assise près du puits Parthénios, Déméter vit arriver les quatre filles de Celeos : Callidice, Clésidice, Demo et Callithoé qui venaient chercher de l'eau. Les jeunes filles l'interrogent et l'invitent à entrer dans la maison de leurs parents. Déméter leur répond qu'enlevée de son pays natal, la Crète, par des pirates, elle a pu s'échapper et arriver jusqu'en ces lieux qui lui sont inconnus. Elle offre ses services. « Je puis, dit-elle, porter dans mes bras un enfant qui vient de naître et lui bien préparer sa nourriture ; je puis encore garder la maison, ou dresser les lits des maîtres, dans le lieu le plus secret de leur chambre nuptiale, ou enseigner aux suivantes les travaux de leur sexe. » L'une des filles de Celeos, Callidice

« vierge fière et pure » apprend à l'étrangère quels sont ses parents. Ceux-ci ont un fils « fruit de leur vieillesse, tardif rejeton » dont ils voudraient peut-être lui confier l'éducation. Métanire, l'épouse de Celeos, consultée, accepte avec empressement cette proposition. On arrive à la maison. « Or, la déesse de ses pieds franchit le seuil, et sa tête atteint les solives, et elle répand sur les portes un éclat divin. Le respect et l'admiration et la pâle terreur saisissent Métanire ; elle lui cède son siège et l'invite à s'asseoir. »

DÉMÉTER ET IAMBÉ.

L'auteur de l'hymne homérique raconte qu'après avoir refusé de s'asseoir sur le trône de Métanire, la déesse « resta debout en silence, baissant les yeux, jusqu'à ce qu'enfin la prudente Iambé lui eût offert un siège solide qu'elle recouvrit d'une blanche toison. La déesse, après s'y être assise, étendit de ses mains son voile ; et toute contristée, elle se tint muette, immobile, sans dire un mot, sans faire un geste, sans sourire, sans goûter ni mets, ni breuvage. Elle se tint assise, consumée par le regret de sa fille à la riche ceinture, jusqu'à ce qu'enfin la prudente Iambé, qui devait plus tard lui plaire par son heureux naturel, ayant fait de nombreuses bouffonneries, amenât la chaste, la vénérable déesse à prendre un air riant, puis à rire, puis à se sentir l'âme joyeuse. »



Statue de Déméter. *(Musée de Berlin).*

D'après une tradition qui ne remonte pas à une époque très ancienne, Iambé était la fille de Pan et de la nymphe Echo. Les vers qu'elle chanta à Déméter auraient été l'origine de la poésie iambique. Les Orphiques substituèrent au nom de Iambé celui de Baubo. Suivant eux, les gestes par lesquels cette servante réussit à dérider Déméter auraient eu un caractère obscène. Les Pères de l'Eglise n'ont pas manqué d'insister sur ce point. Clément d'Alexandrie cite les vers suivants comme étant d'Orphée :

« En disant cela, elle leva sa robe et fit voir les parties de son corps qu'il convient le moins de montrer ; le jeune Iacchos arrive et promène en riant sa main sur ce que Baubo montrait ; à cette vue, le cœur de la déesse s'épanouit de joie et elle reçut le vase où était le kykéon. »

Ce breuvage, composé, d'après l'hymne homérique, d'eau, de farine et de pouliot (plante

aromatique du genre menthe), fut la seule chose que Déméter consentit à accepter des mains de Métanire. Il en sera question plus loin à propos des Mystères d'Eleusis où il joue un rôle important.

DÉMÉTER NOURRICE DE DÉMOPHON. Le poète de l'hymne homérique raconte comment Déméter, ayant accepté la proposition de Métanire d'élever son fils Démophon, celui-ci « croissait, semblable à une divinité, sans être allaité, sans prendre d'aliments. Déméter l'oignait d'ambroisie, et, le tenant dans ses bras, elle soufflait doucement sur lui. La nuit,



Le char de Koré. (Amphore tyrrhénienne).

elle l'enveloppait de la force du feu, comme une torche enflammée, à l'insu de ses père et mère. Pour eux, c'était une grande merveille de le voir pousser vigoureusement et ressembler aux dieux. Et elle l'eût mit à l'abri de la misère et de la mort sans l'imprudence de Métanire, à la belle ceinture, qui, une nuit, de sa chambre parfumée, observa et vit ; soudain elle jeta un grand cri, et craignant pour son fils, elle se frappa les deux cuisses, et en son âme elle commit une grande faute. » La déesse, en effet, de ses mains immortelles, retira du feu et loin d'elle déposa sur le sol, l'âme violemment courroucée, l'enfant chéri que Métanire avait conçu dans son palais. Cet enfant, dit-elle, « je l'aurais mis pour toujours à l'abri de la vieillesse et de la mort, je l'aurais associé aux honneurs impérissables ; et maintenant il n'est plus possible de le soustraire à la mort, ni aux Moires. »

VERSION D'OVIDE. Le poète des Métamorphoses raconte d'une façon un peu différente la légende de l'arrivée de Déméter chez Celeos et de son séjour à Eleusis. Il nous montre le vieillard « portant à sa cabane des glands, des mûres cueillies sur les buissons et le bois sec qui doit réchauffer son foyer ». Sa jeune fille chassait devant elle deux chèvres qui descendaient de

(Phot. Alinari. Florence.)

L'ENLÈVEMENT DE PERSÉPHONE

D'après Lucas Giordano. Florence. Palais Riccardi.

la colline. Il avait aussi un fils en bas âge, malade dans son berceau. « Mère, dit la jeune fille (et ce nom fait tressaillir la déesse), où allez-vous sans guide, au milieu de ces coteaux solitaires ? ». Le vieillard s'arrête, quoique chargé d'un lourd fardeau, il prie Déméter d'entrer sous l'humble toit de sa chaumière. Déméter s'était déguisée en vieille ; une bandelette cachait ses cheveux. Elle refuse ; il insiste ; alors elle prononce ces paroles : « Jouis longtemps de la vie et du nom de père ; pour moi, j'ai perdu mon enfant. Combien ton sort est plus heureux que le mien ! ». Elle dit, et une goutte limpide, pareille aux larmes (car les dieux ne versent point de larmes), tombe sur son sein brûlant. La jeune fille et le vieillard, attendris, versent aussi des pleurs, et le vertueux vieillard lui répond ainsi : « Puisse n'être pas perdue pour toi la fille qui t'a été ravie ! Lève-toi et ne dédaigne pas d'entrer dans ma pauvre cabane ». « Conduis-moi donc, dit la déesse ; tu as trouvé les paroles qui pouvaient me persuader ». Elle quitte le rocher et suit le vieillard ; celui-ci raconte chemin faisant combien son fils est malade, et comme ses nuits se passent sans dormir, comme la souffrance ne lui laisse aucun repos. Avant de pénétrer dans l'humble demeure, Déméter cueille dans les champs le doux pavot qui invite au sommeil ; mais, en le cueillant, on dit que, par mégarde, elle le porta à sa bouche et mit ainsi fin à sa longue abstinence. Comme ce fut à l'entrée de la nuit qu'elle rompit ce jeûne, les initiés ne prennent de la nourriture qu'au moment où les étoiles paraissent.


Statuette de Koré. (Rome. *Musée Chiaramonti*).

« A peine Déméter a-t-elle passé le seuil, qu'elle voit partout l'image de la douleur ; on n'avait plus aucun espoir de sauver l'enfant. Elle salue Métanire (c'est le nom de la mère) et daigne coller sa bouche à la bouche de l'enfant. Soudain la pâleur disparaît ; une force nouvelle vient animer ce corps épuisé, tant il y a de puissance dans le souffle même des dieux ! Toute la famille est dans la joie, et toute la famille, c'est le père, la mère et la jeune fille : ils composent toute la maison. Bientôt on sert le repas : du lait caillé, des fruits, de tendres rayons remplis d'un miel doré. La puissante Déméter s'abstient d'y toucher ; et, pour assoupir l'enfant, elle lui fait boire du lait tiède mêlé au suc des pavots. On était au milieu de la nuit ; partout régnaient le silence et le sommeil ; Déméter prend l'enfant sur son sein, trois fois elle le caresse de la main, trois fois elle répète des paroles magiques

que la bouche d'un mortel ne saurait prononcer ; elle approche du foyer le corps de l'enfant, le couvre de charbons enflammés, pour que le feu purifie et développe son enveloppe mortelle. La mère se réveille en sursaut et, aveuglée par sa tendresse, elle s'écrie hors d'elle-même : « Que faites-vous ? » Et elle arrache des flammes le corps de son fils. « Trop d'affection, lui dit la déesse, t'a rendue dénaturée, ta frayeur maternelle anéantit tous mes bienfaits : ton fils ne sera qu'un simple mortel ; mais, le premier des hommes, il labourera, il sèmera et les moissons qu'il coupera dans les campagnes seront le prix de ses travaux ».

DÉMÉTER RÉVÈLE SA PERSONNALITÉ A SES HOTES.

Suivant l'hymne homérique, la déesse, après avoir montré à Métanire toute l'étendue de sa faute, ajoute : « Je suis Déméter, comblée d'honneurs, charme et très grand profit des dieux et des mortels. Mais allons, que tout le peuple me bâtisse sous la ville et le superbe rempart, au sommet du Callichoros et de la colline dominante, un vaste temple qui contiendra un autel. Moi-même je vous initierai à mes mystères, afin que désormais vous en pratiquiez les rites et que vous apaisiez mon esprit ».

« A ces mots, la déesse changea de taille et d'aspect, elle repoussa la vieillesse, et autour d'elle respira la beauté. Un parfum délicieux se répandit de ses voiles odorants, et loin de son corps immortel l'éclat de la déesse resplendit, et sa blonde chevelure flotta sur ses épaules, et la forte demeure fut remplie de ses rayons, comme si la foudre l'eût sillonnée ; enfin elle sortit du palais ».

DÉMÉTER DANS SON TEMPLE A ELEUSIS.

Docile aux ordres de Déméter, Celeos « ayant convoqué à l'agora le peuple d'origines diverses, lui commanda de bâtir pour Déméter à la belle chevelure, sur la colline dominante, un riche temple et un autel. On est docile à sa voix, on s'empresse de lui obéir, on se met à bâtir comme il l'a demandé ; par la volonté des dieux, l'édifice s'élève rapidement. Cependant, la blonde Déméter y fait son séjour, loin de tous les bienheureux, consumée du regret de sa fille à la belle ceinture. Or, elle prépara pour les hommes, sur la terre fertile, une année terrible et cruelle ; la terre ne fit germer aucune semence, car Déméter les avait toutes cachées. Les bœufs, au labourage, traînèrent vainement de nombreuses charrues recourbées. De nombreuses graines d'orge blanche tombèrent vainement sur le sol et furent perdues. Alors la race entière des humains eût péri sous les atteintes de la faim cruelle ; elle eût privé de l'honneur des récompenses et des sacrifices les habitants de l'Olympe, si Zeus n'y eût songé et n'eût réfléchi en son âme ».

INTERVENTION DE ZEUS. LE COMPROMIS.

Complice du rapt de Perséphone, Zeus, devant la menace de voir le genre humain périr de famine, essaye par tous les moyens d'apaiser la rancune de Déméter. Il lui dépêche d'abord Iris « aux ailes d'or ». La messagère des dieux échoue dans sa mission. Ce fut ensuite le tour de « tous les dieux éternels, bienheureux ». « Ils lui firent de nombreux et magnifiques présents ; ils lui offrirent tous les honneurs qu'elle désirerait parmi

les divinités immortelles. Mais nul ne put persuader l'esprit ni la pensée d'une mère courroucée en son cœur ; elle repoussa obstinément leurs prières ; elle promit de ne point monter à l'odorant Olympe, de ne point permettre à la terre de produire des fruits avant qu'elle eût vu de ses yeux sa fille aux regards attrayants ».

Zeus se décide alors à intervenir auprès de son frère Hadès pour qu'il donne satisfaction à Déméter en lui rendant sa fille. Il envoie auprès de lui le plus subtil des dieux, Hermès, qui lui adresse le discours suivant : « Hadès, aux cheveux noirs, roi de l'empire des morts, mon père Zeus m'ordonne d'emmener de l'Erèbe et de conduire parmi les dieux l'illustre Perséphone, afin que sa mère de ses yeux l'ayant vue, calme sa colère et son terrible courroux contre les immortels, car elle médite une effroyable action : elle veut détruire les faibles tribus des humains nés de la terre, en cachant sous le sol les semences, et en anéantissant les honneurs des immortels. Une terrible colère la possède ; elle ne se mêle point aux dieux, mais elle est assise à l'écart, au fond d'un temple odorant, dans l'âpre Eleusis ».



Hermès venant chercher Perséphone chez Hadès. (D'après un sarcophage).

Hadès s'incline devant l'ordre de Zeus ; il consent à laisser partir Perséphone, « mais l'ayant attirée à part, il lui donna des grains de grenade, doux fruit qu'il lui fit manger secrètement, pour qu'elle ne restât pas toujours auprès de sa mère vénérable ».

Ovide nous raconte d'une façon toute différente l'épisode de la grenade : « Perséphone avait enfreint la loi qui lui prescrivait l'abstinence. Errant dans les jardins d'Hadès, la jeune déesse, avec toute la simplicité de son âge, cueillit, sur un arbre qui pliait sous les fruits, une grenade dont ses lèvres pressèrent sept grains tirés de leur pâle écorce. Ascalaphos seul la vit, Ascalaphos qu'une des nymphes les plus célèbres de l'Averne, Orphné, aimée de l'Achéron enfanta, dit-on, dans un antre obscur. Il la vit ; et, par une cruelle révélation empêcha son retour. La reine de l'Erèbe gémit, et change ce témoin indiscret en un oiseau sinistre ; et sur sa tête arrosée des eaux du Phlégéton, elle fait naître un bec, des plumes et de grands yeux. Dépouillé de sa première forme, il s'enveloppe d'ailes jaunâtres ; se tête grossit ; ses ongles s'allongent et se recourbent. Il peut à peine agiter les

plumes nées sur ses bras engourdis : il n'est plus qu'un oiseau hideux, messager de deuil et de larmes, un morne hibou, qui n'apporte que de funestes présages ».

Or, les premiers mots que Déméter adresse à sa fille revenue auprès d'elle sont pour lui dire : « Enfant, n'as-tu pris aucune nourriture ? parle... en revenant ainsi. . tu vas habiter avec moi et avec le père, maître des sombres nuées, fils de Kronos, tu seras honorée de tous les immortels. Mais si tu as goûté (des grains de grenades) tu retourneras dans les profondeurs de la terre ; tu y résideras un tiers de l'année, et les deux autres tiers tu les passeras avec moi et les autres immortels. Lorsque

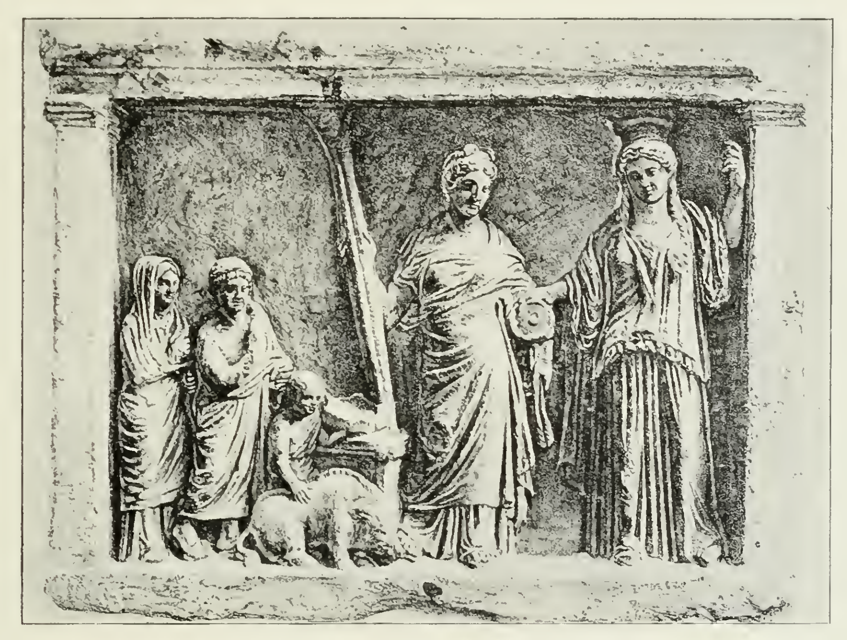


Le retour à la lumière (anodos) de Perséphone. (D'après une peinture de vase).

la terre se couvrira de toutes les fleurs odorantes du printemps, tu sortiras de nouveau des épaisses ténèbres, grande merveille pour les dieux immortels et pour les mortels humains... Mais par quelle ruse le roi insatiable a-t-il pu te tromper ? ». Perséphone raconte à sa mère comment les choses se sont passées. Pendant que la mère et la fille se livrent ainsi à de doux épanchements, Rhea, envoyée par Zeus, arrive auprès d'elles. S'adressant à Déméter, elle lui dit : « Viens ma fille, Zeus t'invite à te rendre parmi la tribu des dieux ; il a promis de te donner dans l'Olympe les honneurs que tu exigeras, et, d'un signe de tête, il a consenti à ne laisser ta fille sous les épaisses ténèbres que le tiers de l'année... ».

Déméter accepte ce compromis. « Soudain, elle fit produire les champs cultivés. Toute la terre gémit sous le poids des feuilles et des fleurs. La déesse, en partant, instruisit les rois gardiens de la

ustice : Triptolème et Dioclès, dompteurs de coursiers, et le fort Eumolpe, et Celeos, chef des peuples ; elle leur enseigna le ministère sacré, elle les initia tous (Triptolème et Polyxène et surtout Dioclès) à ses augustes mystères qu'il n'est pas permis de négliger, ni de sonder, ni de divulguer, car le profond respect des dieux retient la voix. Heureux parmi les hommes qui habitent la terre celui à qui les choses saintes ont été dévoilées ; l'homme non initié aux mystères et qui n'y participe point, n'a pas une semblable destinée, même après sa mort, sous les épaisses ténèbres ».



Sacrifice à Déméter et à Koré. Bas-relief votif d'Eleusis.

Ces derniers vers de l'hymne homérique consacrent l'institution des mystères d'Eleusis dont il sera question plus loin. Ces mystères constituent la partie principale du culte de Déméter, mais avant d'en aborder l'exposé, il est nécessaire d'étudier les autres aspects de la religion de la grande déesse, répandue depuis une époque très ancienne, sur les points les plus divers du monde hellénique.

LE CULTE DE DÉMÉTER EN DEHORS DES MYSTÈRES D'ELEUSIS

PRINCIPAUX CARACTÈRES DU CULTE.

Un auteur ancien, Isocrate, a nettement établi les deux caractères de la religion de Déméter. « Elle rappelle aux Athéniens, dit M. Foucart, le double bienfait que leurs ancêtres ont reçu de la déesse : l'agriculture, qui les a fait passer

de la vie sauvage à la vie civilisée, et l'initiation, qui leur donne une ferme espérance de bonheur dans la vie future ».

Plusieurs fêtes, très anciennes, étaient célébrées en l'honneur de Déméter, déesse de l'agriculture. Au premier rang viennent les *Eleusinia*, qu'on a souvent confondues, à tort, avec les Mystères célébrés dans la ville d'Eleusis. D'après Aristote, c'étaient les jeux les plus anciens fêtés dans toute la Grèce. Les *Eleusinia* avaient lieu d'abord tous les cinq ans ; plus tard, on en célébra d'autres tous les trois ans. C'était une fête « d'un caractère très simple, sans aucune cérémonie mystérieuse ; elle avait pour but de remercier la déesse qui avait fait connaître le blé ». Au concours gymnique primitif s'ajoutèrent ensuite des concours musicaux et équestres. Les prix consistaient en un certain nombre de mesures de l'orge récoltée dans la plaine de Raria, le premier champ ensemencé par Triptolème sur l'ordre de la déesse. Ce dernier fait était également rappelé par le rite du Labourage sacré que M. Foucart fait aussi remonter à l'époque primitive. Il aurait eu lieu dans trois endroits distincts de l'Attique. « Ce n'était pas un labourage effectif de toute la plaine (de Raria), mais un simulacre ; il répétait le travail qu'en ce même endroit Triptolème avait exécuté pour la première fois, d'après les instructions de la déesse ; il rappelait aussi que Déméter n'avait pas seulement donné le blé et l'orge, mais qu'elle avait aussi enseigné l'art de les cultiver et l'usage des instruments agricoles, en premier lieu de la charrue, dont l'invention était due à la divinité ».

Les *Chloia* étaient une fête du printemps célébrée « au moment où le blé et l'orge commencent à sortir de terre, où les champs se couvrent d'une verdure naissante ». Elles étaient accompagnées de sacrifices ; une des principales victimes était le bélier. La fête de *Kalamaia* avait lieu à peu près à la même époque « alors que se formait la tige du blé ». Elle comprenait une procession et un sacrifice. M. Foucart suppose qu'il y avait encore d'autres cérémonies et d'autres sacrifices « par exemple, lors de la formation et de la maturation des épis et surtout quand commençait la moisson ». Nous ne possédons aucun renseignement à cet égard, mais les auteurs anciens nous parlent de la fête des *Haloa*, célébrée à la fois à Eleusis et à Athènes, en l'honneur de Déméter, de Koré et, croit-on, de Dionysos. On n'en connaît pas exactement le caractère et on a émis à leur sujet plusieurs hypothèses. Suivant M. Foucart, « l'objet de la fête semble avoir été de célébrer la fécondité de la terre et de la race humaine due à l'union de Déméter et de Dionysos, de glorifier Eleusis qui avait reçu des deux divinités le privilège d'une nourriture plus civilisée et qui l'avait fait connaître au genre humain ». Il y avait une procession, ainsi que des sacrifices publics et privés. Un grand banquet était exclusivement réservé aux femmes. « Le vin y coulait en abondance ; les tables étaient chargées de toutes les productions de la terre et de la mer, à l'exception de certains aliments, proscrits pour des raisons mystiques. Des gâteaux étaient façonnés à l'image des organes des deux sexes. Les femmes, portant des simulacres de même nature, échangeaient entre elles des injures et des propos licencieux ».

La fête des *Proërosia*, fut, d'après le lexicographe Suidas, instituée en 760 av. J.-C., dans les circonstances suivantes. La Grèce étant désolée par la famine, on consulta l'oracle de Delphes.

La Pythie ordonna aux Athéniens d'offrir, au nom de tous les Grecs, un sacrifice à Déméter, avant de commencer le labour. Ce sacrifice annuel eut lieu à Eleusis. « Les Athéniens, dit M. Foucart, avaient sauvé les Grecs de la famine en se chargeant pour tous de sacrifier à Déméter. En récompense, ceux-ci devaient envoyer à Eleusis les prémices de leurs récoltes ».

LES THESMO-PHORIES. La fête la plus importante consacrée à Déméter, déesse de l'agriculture et de la civilisation, c'était celle de *Thesmophories.* Hérodote écrit à leur sujet : « Pour les cérémonies secrètes que les Grecs appellent Thesmophories, je dois aussi observer un silence religieux, excepté sur ce qu'il est permis de dire à leur sujet. Ce sont les filles de Danaos qui ont apporté ces cérémonies d'Egypte et qui les ont enseignées aux Pélasges ». Les autres écrivains anciens n'ont guère été plus prodigues de détails sur ces fêtes que le célèbre historien. Elles étaient pourtant célébrées dans toute la Grèce. Exclusivement réservées aux femmes mariées (un Cyrénéen nommé Battos ayant voulu s'y mêler, fut mutilé), les Thesmophories duraient trois jours. Elles comprenaient une procession, un jour de jeûne et se terminaient par les *Kalligeneia* qui ramenaient l'allégresse. Pendant la durée de la fête, les femmes étaient tenues à la continence. Ovide écrit à ce sujet : « C'était l'anniversaire des fêtes de Déméter, de ces fêtes solennelles où, revêtues d'habits éclatants de blancheur, les femmes portent à la déesse, en guirlandes dorées, les premiers fruits de la moisson. Pendant neuf jours elles se refusent à Aphrodite, aux joies que la chasteté condamne ». Pour calmer leurs sens, les adoratrices de Déméter s'étendaient pendant la nuit sur des couches faites de feuilles de gattilier, arbrisseau de la famille des verbénacées, plus connu sous le nom d'*agnus castus.* A côté de cela, on retrouve dans les Thesmophories, l'usage de l'échange de propos obscènes entre les femmes. « Cet usage, au premier abord, nous paraît d'autant plus surprenant que ni les esclaves ni les femmes de mauvaise vie n'étaient admises, mais seulement les femmes mariées. Deux d'entre elles étaient élues par leurs compagnes du dème pour présider et accomplir les actes prescrits ; leur honorabilité et la considération du mari, qui subvenait aux frais, étaient les titres ordinaires à cet honneur. I faut donc penser que ces propos grossiers qui revenaient régulièrement à chaque fête n'avaient rien de spontané, mais faisaient partie du rituel et avaient un but religieux. » (Foucart). Peut-être, comme on l'a suggéré, s'agissait-il



Statue de Koré, de Cnide.
(Londres. *British Museum*).

de rappeler les plaisanteries d'Iambé ou les gestes plus accentués de Baubo, qui avaient arraché un sourire à Déméter, accablée de tristesse.

L'explication la plus plausible de la fête des Thesmophories, semble être celle qui lui attribue comme but principal de demander à la déesse la fécondité de la nature et de la race humaine.

PRINCIPAUX LIEUX DE CULTE



Déméter. (D'après une peinture murale).

MULTIPLICITÉ DES SANCTUAIRES.

Une étude détaillée de la distribution géographique du culte de Déméter et de sa fille Koré dans le monde hellénique, nous entraînerait à des développements hors de proportion avec le cadre de cet ouvrage. Nous nous bornerons donc d'exposer dans ses grandes lignes l'extension prise par ce culte sur les principaux points du territoire grec.

On est généralement d'accord pour considérer comme un point de départ de la religion de Déméter la plaine de Dotion, située en Thessalie. C'est là qu'est localisée la légende d'Erysichthon. « Les Pélasges, dit Callimaque, y avaient consacré à Déméter un bois délicieux, planté d'arbres touffus impénétrables au jour, lieu charmant que la déesse aima toujours à l'égal d'Eleusis, de Triopion et d'Enna ». D'autres sanctuaires, également très anciens, se trouvaient à Pyrasos et à Antron.

En Béotie, Déméter et sa fille étaient particulièrement honorées à Thèbes. Cette ville, disait-on, avait été donnée en cadeau de noces par Zeus à la fille de Déméter. A Potniai, il y avait un bois consacré aux deux déesses qui possédaient également des sanctuaires à Platées, à Coronée, à Lébadée et à Tanagra.

Laissant momentanément de côté l'Attique dont il sera plus longuement question plus loin, nous arrivons à Mégare dont les habitants se vantaient d'avoir les premiers élevé des temples à Déméter, d'où le nom de *Megara* donné à ces sanctuaires. C'était le roi Kar qui avait, disait-on,



(Phot. Giraudon).

HADÈS ET PERSÉPHONE. OFFRANDES A UNE STÈLE

Amphore funéraire apulienne. Paris. Musée du Louvre.



Déméter de Cnide. (Marbre de Paros).

construit sur la citadelle le temple de Déméter, en un endroit où la déesse s'était arrêtée pendant qu'elle errait à la recherche de sa fille. Les femmes mégariennes célébraient des mystères rappelant ce mythe.

On s'est posé la question de savoir de quelle manière le culte de Déméter avait pénétré dans le Péloponèse, sans pouvoir y répondre d'une manière très satisfaisante. Ce qu'il y a de certain c'est que ce culte était très répandu dans cette partie de la Grèce. Il s'y rattache un certain nombre de légendes locales d'un caractère tout à fait particulier.

A Sicyone on racontait que Déméter avait, sous les traits d'une femme étrangère, nourri Orthopolis, le fils du héros Plemnaios, qui perdait l'un après l'autre tous ses enfants. A Phlios, le culte de Déméter avait été, d'après la tradition, introduit par Dysaulès, frère de Céléos.

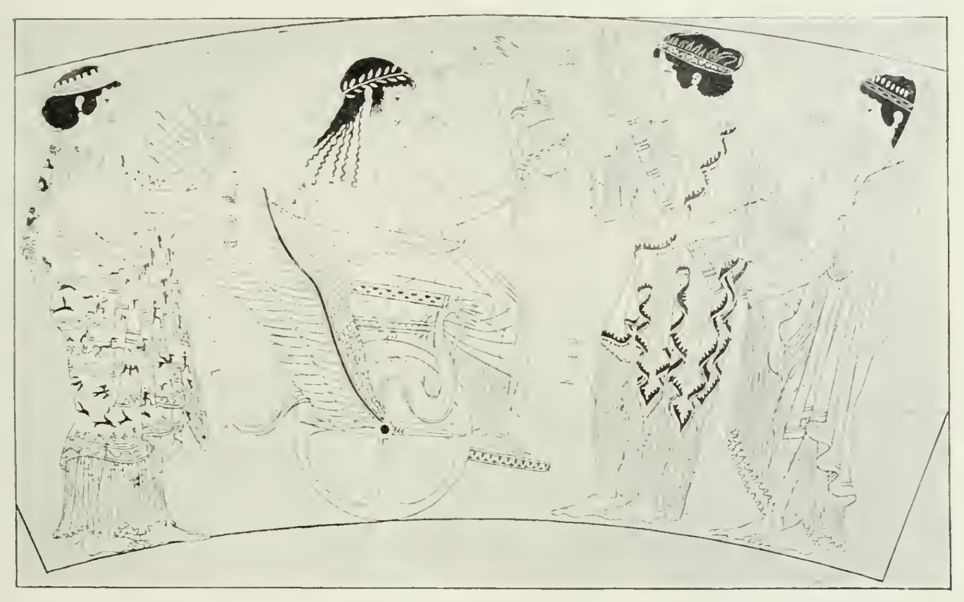
Argos prétendait avoir un temple de Déméter fondé par Pélasgos qui, lui aussi, avait offert l'hospitalité à Déméter errante. Un autre sanctuaire, sans toit, s'élevait en l'honneur de la déesse, et aurait été fondé par Mysios qui avait fait bon accueil à Déméter. Près d'Hermione se dressait un temple de Déméter Chthonia dont la construction était attribuée à Klyménos, fils de Phonoreus, et à sa sœur Chthonia. Une grande fête y était célébrée en été, à laquelle participaient des femmes et des enfants, tous vêtus de blanc et couronnés de fleurs. On y sacrifiait une vache qui était immolée par de vieilles femmes, armées de faucilles.

Le culte de Déméter et de Koré se retrouvait également à Trézène et sur plusieurs points de Laconie où les sanctuaires des deux déesses étaient des filiales d'Eleusis. Il en était de même en Messénie, où le principal temple de Déméter s'élevait dans la ville d'Andania. En Elide, on localisait près d'Olympie l'endroit où Hadès avait disparu en enlevant Perséphone et il y avait dans l'altis du temple de Zeus un autel consacré à la déesse *Despoina*, fille de Déméter, dont il sera question à propos de l'Arcadie.

L'Achaïe renfermait plusieurs sanctuaires de Déméter et de Koré. Une légende racontait que c'était dans la plaine fertile de Patras que Triptolème, sur l'ordre de Déméter, avait fait les premières semailles. Outre le temple d'Ægion, il y en avait un autre près de Pellène auquel se rattachait une légende relative aux tribulations de Déméter à la recherche de sa fille. Dans un petit bois voisin, on célébrait des fêtes qui rappellent beaucoup les Thesmophories. Elles duraient sept jours ; le troisième jours l'accès du sanctuaire était interdit aux hommes et aux animaux mâles. Le lendemain, les deux sexes se retrouvaient et c'était un échange de quolibets et d'apostrophes satiriques.

Isolée des pays environnants, peu accessible aux influences extérieures, l'Arcadie possédait des divinités de la terre dont le culte remontait à une très haute antiquité. Le mythe de Déméter se présente, dans ce pays, sous une forme particulière dont il a déjà été question précédemment. Ce n'est pas aux poursuites de Zeus, mais à celles de Poseidon que Déméter fut en butte d'après la légende arcadienne. Déméter eut du roi des mers une fille qui portait le nom de *Despoina*. Nous avons déjà parlé des légendes qui avaient valu à Déméter les épithètes d'*Erynis* et de *Lousia*. Un des sanctuaires les plus célèbres était celui de Phigalie, au sujet duquel Pausanias a écrit : « A Phigalie,

il est un antre consacré à Déméter et dans cet antre il y avait autrefois un xoanon. La déesse était représentée assise sur une pierre. Elle ressemblait à une femme pour le reste du corps, mais elle avait une tête et une crinière de cheval. Des serpents et toutes sortes de fauves étaient attachés à sa chevelure. Elle était vêtue d'une tunique qui lui tombait jusqu'aux pieds. Elle avait un dauphin dans la main droite, une colombe dans la main gauche. On l'avait surnommée *Melaina* à cause de son vêtement noir. » Le même auteur nous rapporte des détails non moins curieux au sujet du sanctuaire de Telphousa. « A Telphousa, dans le temple de Déméter, il y a deux statues, toutes



Koré versant la libation à Triptolème. Kylix d'Hieron. (Rome. Coll. Castellani).

deux en bois, avec les mains, les pieds et le visage en marbre de Paros. Celle de l'Erynis, tenant la ciste dans la main gauche, et dans la droite la torche, a environ neuf pieds de haut. Celle de Lousia paraît en avoir six. Ceux qui regardent cette statue comme une Thémis et non comme Déméter Lousia, se trompent complètement. C'est Déméter qui eut de Poseidon une fille dont le nom ne doit pas être révélé. » Enfin on rencontre encore des sanctuaires de Déméter arcadienne à Phénée, à Lycosoura, à Mantinée, à Mégalopolis.

Il semble bien qu'en Arcadie, il y a eu à l'origine une déesse de la terre, objet d'un culte spécial, qui fut plus tard identifiée avec Déméter, dont les sanctuaires les plus récents en ce pays étaient des filiales d'Eleusis.

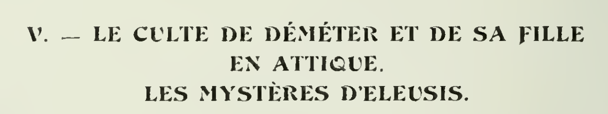
Il n'est guère de pays ayant été en relations avec la Grèce proprement dite où l'on ne constate pas la présence d'un culte de Déméter avec des légendes appropriées à cette déesse. C'est

le cas de la Crète où est localisé le mythe de Iasion ; c'est aussi celui des iles de la mer Egée, des Cyclades, de Thasos, de Samothrace. La Sicile, où l'on plaçait aussi le lieu du rapt de Perséphone, était un des pays d'élection du culte des deux déesses. En Asie Mineure, Déméter ne réussit qu'imparfaitement à supplanter une autre déesse de la terre, Cybèle, dont nous avons parlé plus haut. Elle avait cependant des sanctuaires à Cnide, à Halicarnasse, ainsi que près de Milet et d'Ephèse, à Smyrne, dans l'île de Samos. Les traces du même culte se retrouvent encore en Lydie, en Phrygie, en Carie, en Cilicie, où l'on disait que Triptolème avait fondé la ville de Tarse.



Statue de Koré. (Naples. *Musée national*).

Enfin l'Egypte qui, pour certains auteurs, est le pays d'origine de Déméter (appelée ici Isis) a vu, à une certaine époque, se développer le culte proprement dit de la déesse grecque, en particulier à Alexandrie.



V. — LE CULTE DE DÉMÉTER ET DE SA FILLE EN ATTIQUE. LES MYSTÈRES D'ELEUSIS.

L'ÉTABLISSEMENT DES MYSTÈRES.

C'est en Attique et en particulier dans le bourg d'Eleusis que le culte de Déméter et de Koré atteignit son apogée en y prenant un caractère tout à fait spécial. C'est là que furent établis les fameux Mystères sur lesquels nous ne possédons malheureusement que des données insuffisantes à satisfaire notre curiosité.

Au début du livre où sont résumées des recherches poursuivies au cours de plus de vingt années, M. Paul Foucart, l'un des savants qui honorent le plus la science française, écrit les lignes suivantes : « Les mystères d'Eleusis ont été l'objet de nombreux travaux ; je n'oserais pas dire que ceux-ci ont obscurci la question ; mais à coup sûr, ils ne l'ont pas éclaircie. Après avoir lu tout ce qu'on a écrit sur la matière, le lecteur, troublé par la diversité et le vague des explications proposées, se demande, sans trouver une réponse précise, en quoi consistait l'initiation et quel en était le but ; ce qu'on apprenait aux mystes et de quelle manière. » Cependant, d'après notre auteur, la solution du problème n'est pas impossible, à condition de suivre une marche différente de celle adoptée jusqu'ici. « Il faut, avant tout, rechercher l'origine des mystères ; si l'on parvient à savoir d'où ils sont venus, la connaissance de la religion qui leur a



Scène des Mystères d'Eleusis. Terre cuite de l'époque d'Auguste. (Rome. *Museo nationale delle Terme*).
(Photo Alinari, Florence).

donné naissance aidera certainement à comprendre quels en ont été la tendance et l'esprit général. »

Pour M. Foucart, le culte de Déméter est d'origine égyptienne. C'était déjà l'opinion d'Hérodote, de Diodore de Sicile et de Plutarque. On sait d'autre part que les relations entre l'Egypte et la Grèce remontent à une antiquité bien plus reculée qu'on ne le supposait avant les découvertes faites en ces dernières années. S'en suit-il que M. Foucart ait raison ? Ce n'est pas l'avis de M. Briliant qui écrit : « L'hypothèse n'est pas récusable *a priori*, elle manque simplement de preuves décisives et elle est d'ailleurs inutile, puisque nous trouvons dans les pays grecs eux-mêmes de quoi expliquer tout Eleusis, du moins tout le premier culte d'Eleusis. »

On a, en effet, distingué dans la religion éleusinienne, deux éléments très différents l'un de l'autre et n'ayant pas coexisté dès l'origine. D'un côté il y a l'élément agraire, qui fait de Déméter une divinité de la terre productrice de tous les biens d'où découlent les bienfaits de la civilisation. Nous avons déjà relaté les différentes fêtes qui, dans toute la Grèce, servaient à honorer la déesse à ce point de vue : Thesmophories, Haloa, etc.... Le second élément, d'origine plus récente, était, ce qu'on a appelé l'élément eschatologique, c'est-à-dire qui a trait aux fins dernières de l'homme, à sa vie future. Nous nous trouvons là, en face de préoccupations plus élevées qui, à partir d'une certaine époque, ont occupé une place considérable dans la pensée des Grecs qu'on est trop habitué à considérer comme un peuple léger, peu porté à se soucier de l'au-delà.

LE SENS DES MYSTÈRES.

Dans l'hymne homérique, Déméter dit elle-même à ses hôtes d'Eleusis, au moment de les quitter : « Je vous initierai à mes mystères, afin que désormais vous en pratiquiez les rites et que vous apaisiez mon esprit. » A la fin du poème, il est encore écrit :

« Déméter leur enseigna le ministère sacré, elle les initia tous à ses augustes mystères, qu'il n'est permis ni de négliger, ni de sonder, ni de *divulguer*, car le profond respect des lieux retient la voix. » Cette recommandation n'a que trop bien été observée par les auteurs anciens qui sont restés muets sur des cérémonies connues cependant de milliers d'hommes. Si nous possédons des renseignements assez précis sur le côté extérieur des fêtes d'Eleusis, c'est-à-dire sur ce qui se passait en dehors de l'initiation proprement dite, nous en sommes réduits aux conjectures quand nous arrivons aux points les plus intéressants, à l'essence même du culte.

On a beaucoup parlé de l'influence de l'orphisme sur les Mystères d'Eleusis. M. Foucart n'y croit pas. Les doctrines de l'orphisme, dit-il, « se sont traduites en des systèmes successifs de cosmogonie et de théogonie, confus et incohérents, qui embrassent les origines et l'explication de l'univers entier. Les Mystères, au contraire, se restreignent à ce qui touche la religion de Déméter ; ils se bornent à reproduire les épisodes les plus marquants de sa vie, et à assurer aux mystes (initiés), avec la protection de la déesse, le privilège d'une survie bienheureuse. En outre, comme nous le verrons plus loin, ils enseignent des sortes de recettes ou de formules pour se diriger au milieu des périls d'outre-tombe. » C'en était assez pour donner à ces cérémonies un irrésistible attrait qui ne s'est pas ralenti au cours de longs siècles.

SUBDIVISION DES MYSTÈRES. LES PETITS MYSTÈRES D'AGRA.

Le but principal des fêtes d'Eleusis, c'était l'initiation aux Mystères. Il y avait deux degrés dans cette initiation. Le premier était une sorte de « préparation éloignée » des candidats qui se faisait pendant les *Petits Mystères*, ou Mystères d'Agra, du nom d'un faubourg d'Athènes où avait lieu cette cérémonie au début du printemps. Ils auraient été institués pour permettre l'initiation d'Héraklès désireux d'assister aux cérémonies d'Eleusis. On en a conclu que les Petits Mystères étaient de date plus récente que les Grands Mystères et avaient été fondés à Athènes avant qu'Eleusis n'eût été réunie à l'Attique. Nous ne savons d'ailleurs que peu de choses au sujet des cérémonies des Petits Mystères. « D'une manière générale, dit M. Foucart, les Petits Mystères étaient considérés comme une préparation aux Grands par l'enlèvement des souillures et la mise en état de pureté rituelle. » On y aurait représenté une sorte de drame liturgique qui mettait en scène l'histoire de Dionysos, soit la naissance, la mort, la seconde naissance du dieu, ou encore son union avec Koré. Les candidats à l'initiation étaient instruits, au début par l'hiérophante, le prêtre suprême d'Eleusis, dans la suite par les « mystagogues » choisis dans les familles éleusiniennes des Eumolpides et des Kéryces. Nous savons aussi qu'il y avait des cérémonies purificatrices, qui comprenaient un bain dans l'Ilissos destiné à laver les initiés de leurs souillures.

LES GRANDS MYSTÈRES D'ELEUSIS.

Ils commençaient vers la fin du mois d'août et duraient une dizaine de jours. Une trêve sacrée, annoncée par des envoyés appelés *spondophores*, précédait et suivait ces fêtes. D'autre part, une loi interdisait aux créanciers,

même armés d'un jugement, de mettre la main sur les biens ou la personne de leurs débiteurs pendant toute la durée des Mystères.

Les différentes cérémonies qui se déroulaient au cours de ces fêtes étaient les unes publiques et avaient lieu au grand jour, les autres secrètes et si bien préservées de la curiosité des profanes, qu'on ne peut émettre à leur sujet que des conjectures.



Déméter, Koré et Triptolème. Cratère de la Collection de Luynes.

M. Foucart a établi de la façon suivante l'ordre dans lequel avaient lieu les différentes cérémonies publiques :

Départ des Ephèbes d'Athènes pour Eleusis. Les *hiera* (objets sacrés) partent d'Eleusis et arrivent à l'Eleusinion d'Athènes ;

Agurmos (rassemblement) et *prorresis* (proclamation énumérant ceux auxquels était interdit l'accès aux mystères) ;

Alade Mustai (les mystes à la mer) ;

Epidauria ;

Procession de Iacchos et arrivée à Eleusis.

Les Ephèbes ou jeunes gens « accomplissant une période d'instruction que l'on peut comparer, mais non fort exactement à notre service militaire, se rendaient d'Athènes à Eleusis pour former le cortège des objets sacrés ou *hiera*, qu'on transportait solennellement à Athènes,

d'où l'on devait ensuite les ramener à Eleusis ». Qu'était-ce que ces *hiera*? Comme ils restaient soigneusement voilés pendant le transport et que le reste du temps ils étaient enfermés dans une partie du temple accessible au seul prêtre d'Eleusis, l'hiérophante, qui, à un moment donné, les montrait aux initiés, nous en sommes réduits aux conjectures. Suivant l'opinion la plus généralement admise, c'étaient de très vieilles et grossières statues des divinités ou quelques-uns de leurs attributs. Ils devaient certainement « différer des représentations connues de la foule, autrement il n'y aurait pas eu de raison pour les cacher si soigneusement et pour en réserver la vue aux initiés, comme l'une des plus grandes révélations des Mystères ».



Statue de Déméter. (Rome. Villa Albani).

Durant le trajet d'Eleusis à Athènes (environ vingt-deux kilomètres), les *hiera* étaient enfermés dans de grandes corbeilles d'osier dont le couvercle était assujetti par des bandelettes de laine teintes de pourpre. Le soin du transport revenait aux prêtresses de Déméter et de Koré et se faisait sur un char attelé de bœufs. « Aucun détail, dit M. Foucart, ne nous est parvenu sur l'itinéraire, jusqu'au moment où la procession s'approchait d'Athènes. Arrivée au faubourg du Figuier Sacré, qui est à deux kilomètres de la porte Dipyle, elle faisait une pause. Suivant la coutume des ancêtres, le *phaiduntès*, qui servait de chambellan aux deux déesses, entrait alors en ville pour se rendre auprès de la prêtresse d'Athéna, la déesse patronne de la cité ; il lui annonçait officiellement la visite des Objets Sacrés. Pour leur faire honneur, les magistrats, les citoyens avec leurs femmes et leurs enfants, allaient à leur rencontre et les conduisaient en grande pompe à leur demeure qui était l'Eleusinion d'Athènes. » Ce sanctuaire s'élevait aux pied de l'Acropole; c'est tout ce qu'on sait à son sujet, car les fouilles pratiquées jusqu'ici n'ont pas donné de résultats certains.

L'*agurmos*, ou rassemblement des mystes dans le Poecile, était suivi de la *prorrésis* ou interdiction solennelle contre les canditats frappés d'exclusion à l'initiation. Cette exclusion s'appliquait à ceux « dont les mains étaient souillées, c'est-à-dire aux criminels, aux sacrilèges, aux meurtriers, catégorie dans laquelle les Athéniens faisaient rentrer les Barbares, en souvenir des Guerres Médiques. Ils ne sont pas exclus comme moralement coupables, mais comme étant dans un état d'impureté que repousse la



(Phot. Giraudon.)

LA VOIE LACTÉE

D'après le tableau de Tintoret. Londres, National Gallery.

divinité ». L'interdiction s'étendait aussi à ceux dont la voix n'était pas « intelligible », c'est-à-dire aux « gens qui ne pouvaient prononcer les formules consacrées d'une façon nette et peut-être dans le *ton* exigé ».

Alade Mustai. Cette cérémonie extrêmement curieuse, consistait en une course à la mer, chaque myste entraînant avec lui un porc, « sorte de bouc émissaire chargé des impuretés humaines », en compagnie duquel il prenait un bain. « L'eau salée, dit M. Foucart, mieux encore que celle des sources et des fleuves, effaçait les souillures. Dans cet état déjà grand de pureté, les mystes procédaient au sacrifice des porcs mystiques, purifiés eux aussi par l'immersion dans la mer. Le sang de ces animaux était réputé l'agent le plus énergique de purification. Il était convenu qu'il attirait d'une manière irrésistible les esprits malfaisants logés dans le corps de l'être humain et qu'ils ne pouvaient plus quitter le corps de la victime pour retourner à leur première proie. »

On a beaucoup discuté sur la fête des *Epidauria* qui se célébrait le lendemain et le surlendemain de la course des mystes à la mer. Avait-elle un rapport quelconque avec les Mystères? Suivant certains auteurs, elle était destinée aux candidats à l'initiation arrivés en retard, et s'appuyait sur une légende d'après laquelle Asklépios, le dieu de la médecine, serait arrivé à Athènes après le commencement des Mystères. Pour lui permettre de se faire initier, on aurait institué un second sacrifice analogue à celui du jour précédent. Tout ce qu'on sait, c'est qu'après la peste de 431, les Athéniens firent venir dans leur ville le dieu d'Epidaure. Il y fut d'abord l'hôte, soit du grand Sophocle, soit d'un certain Télémachos, suivant une inscription trouvée dans l'Asklépieion. Ce qui semble bien établi, c'est que les mystes ne prenaient pas part aux Epidauria et que d'autre part, il y avait un sacrifice, une procession au cours de laquelle les statues de Déméter et de Koré étaient portées dans le temple d'Asklépios.

La plus importante des cérémonies extérieures des Mystères, était celle du retour des *hiera* d'Athènes à Eleusis. Cette procession portait le nom d'*Iacchos*, sorte de génie, conducteur du cortège des mystes, chargé de diriger la troupe des initiés et, la torche à la main, de donner le signal des danses et des chants. La statue d'Iacchos placée sur un char et accompagnée par un prêtre, venait en tête du cortège et était suivie du chariot qui transportait les *hiera* sous la conduite des prêtresses de Déméter. Immédiatement après suivaient les personnages qui jouaient le plus grand rôle dans la célébration des Mystères et qui prétendaient descendre des familles auxquelles, suivant, l'hymne homérique, Déméter elle-même avait conféré l'initiation, l'hiérophante, le dadouque, ainsi que les autres prêtres et prêtresses du temple, les Eumolpides et les Kéryces et les autres familles attachées au culte de Déméter et de Koré. Près de ces personnages se pressaient les mystes, suivis d'une foule immense, sans doute plusieurs milliers de personnes, qui se rendaient à Eleusis pour faire acte de piété et rendre aux deux déesses l'hommage qui leur était dû. C'était toute la population d'Athènes qui défilait ainsi sur la Voie Sacrée. « Aux premiers rangs du cortège, dit M. Foucart, devaient figurer les magistrats, investis des charges civiles et religieuses, puis venait l'aéropage, le Conseil des Cinq Cents, enfin la masse des citoyens avec leurs femmes et leurs enfants, rangés par

tribus et par dèmes, sous la direction des démarques. Une place distincte avait dû être assignée aux théories des villes étrangères qui envoyaient à la fête des députations sacrées, marque de piété envers les déesses et d'amitié à l'égard du peuple athénien. Les métèques, qui était fort nombreux, ne pouvaient se mêler aux rangs des citoyens. »

Tout le monde ne s'astreignait pas à faire à pied les vingt-deux kilomètres du parcours, et certains particuliers déployaient même, dans leurs moyens de transports, un luxe qui ne pouvait manquer de choquer l'esprit démocratique des Athéniens. Aussi l'orateur Lycurgue fit-il, au



Départ de Triptolème. (D'après une amphore).

IVe siècle, voter une loi qui défendait aux femmes de se rendre à Eleusis en voiture, sous peine d'une amende de six mille drachmes. Sa femme fut d'ailleurs la première à enfreindre cette loi et dût payer l'amende.

Le parcours entre Athènes et Eleusis ne se faisait pas d'une seule traite. A mainte reprise, la procession interrompait sa marche pour offrir des sacrifices et des libations, chanter des hymnes, danser devant les temples ou les chapelles des dieux et des héros qui avaient été en rapport avec Déméter. A la traversée du pont du Céphise, les fidèles et les assistants échangeaient entre eux des plaisanteries et des brocards grossiers appelés *géphyrismes* du mot grec *géphyros,* pont. Suivant un lexicographe, c'était un seul homme qui, « assis sur le parapet du pont, le visage masqué, lançait des quolibets aux citoyens illustres ». On n'est pas davantage d'accord sur le sens de ces quolibets. M. Foucart n'y voit qu'une satisfaction donnée aux instincts démocratiques de la foule. D'autres auteurs leur attachent au contraire une signification religieuse.

Ce n'est qu'assez tard dans la soirée que le cortège arrivait à Eleusis. Une dernière cérémonie se déroulait auprès du puits Callichoros où l'on chantait des hymnes en agitant des torches enflammées. Puis les objets sacrés étaient replacés dans la chapelle mystérieuse qui leur servait d'abri et la statue d'Iacchos transportée en grande pompe, soit dans un temple, soit dans la maison d'un pieux particulier.

LA PARTIE SECRÈTE DES MYSTÈRES. Avec l'arrivée à Eleusis, commençait la célébration des Mystères proprements dits. Ici nous en sommes réduits aux conjectures et nous nous trouvons en face des opinions les plus diverses. M. Foucart a cependant très nettement établi qu'il fallait distinguer dans l'ensemble de ces cérémonies deux éléments : d'un côté les cérémonies en l'honneur de Déméter, de l'autre, celles relatives à la vie d'outre-tombe. Voici dans quel ordre, d'après le savant auteur, se déroulaient les différentes parties des Mystères.



Déméter et Koré.

Après une nuit de repos, sacrifice solennel dans le péribole (enceinte du temple) — peut-être pèlerinage aux lieux consacrés par les souvenirs de Déméter, — actes rituels et déclarations des mystes.

Au cours de la nuit suivante, drame liturgique de Déméter et de Koré, initiation du premier degré dans le Telesterion.

Vingt-quatre heures après, toujours pendant la nuit, drame liturgique de Zeus et de Déméter, initiation au second degré ou époptie.

Le dernier jour, cérémonie des *Plémochoai*. Deux vases de terres étaient remplis d'eau ; on levait l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident et on répandait le liquide en prononçant une formule mystique.

L'INITIATION. Elle comprenait deux degrés dont le second, l'époptie, ne se conférait qu'après un stage d'un an.

Avant de pénétrer dans le Telesterion, les futurs initiés devaient accomplir plusieurs rites dont le principal se trouve résumé dans cette formule célèbre que nous a conservée Clément d'Alexandrie. « J'ai jeûné, j'ai bu le kykéon, j'ai pris dans la ciste, et après avoir goûté (aux aliments) j'ai remis dans le kalathos, j'ai repris dans le kalathos et remis dans la ciste. »

Le kykéon était un breuvage, mi-solide, mi-liquide, d'eau et de farine, avec addition de pouliot, sorte de menthe sauvage « qui passait pour efficace contre les troubles cardiaques. » Le kalathos et la ciste étaient des corbeilles en osier, le premier d'une forme un peu évasée par le bout et qui devint une des coiffures de Déméter, le second avec un couvercle plat ou bombé. On suppose qu'outre les objets sacrés, ces corbeilles contenaient des gâteaux faits de substances variées et de forme emblématique.



Triptolème et Hermès (D'après une peinture de vase).

Quelle était la portée de l'acte accompli par les mystes en buvant le kykéon et en goûtant aux gâteaux de la ciste ? « Ils ne s'imaginaient pas, dit M. Foucart, avoir absorbé une substance divine ou s'être incorporé quelque parcelle de Déméter.... C'étaient des aliments, non pas divins, mais sacrés, à la consommation desquels les Déesses attachaient une grâce particulière. Sacré était le kykéon, parce que Déméter elle-même l'avait bu et en avait prescrit la composition ; sacrés étaient les gâteaux tirés de la ciste, parce qu'ils étaient faits avec le blé et l'orge, dons de la déesse, parce qu'ils avaient été fabriqués par ses ministres, distribués par eux, en son nom et dans son temple. » Cette cérémonie était suivie de celle de l'imposition des bandelettes par le prêtre ou la prêtresse de Déméter sur la tête des initiés.

C'est seulement ces rites une fois accomplis qu'il était permis aux mystes de pénétrer dans la partie du temple appelée *Telesterion*, salle des initiations. Que s'y passait-il ? D'après la croyance générale, c'était là, dit M. Foucart « que la déesse, en vertu du pacte qui désormais les liait à elle, révélait aux mystes les secrets des régions d'outre-tombe et les munissait des moyens qui devaient assurer leur salut dans cette redoutable épreuve. »

Un premier drame liturgique se déroulait qui avait pour sujet « le rapt de Koré, la douleur de Déméter, ses recherches inquiètes à la lueur des torches et le retour de la jeune déesse saluée par les acclamations des mystes. » Les assistants étaient fortement impressionnés par ce spectacle où, selon l'expression de Plutarque, on voyait « d'abord des courses au hasard, de pénibles détours, des

marches inquiétantes et sans termes à travers les ténèbres. Puis, avant la fin, la frayeur est au comble ; le frisson, le tremblement, la sueur froide, l'épouvante. Mais ensuite une lumière merveilleuse s'offre aux yeux, on passe dans des lieux purs et des prairies où retentissent les voix et les danses ; des paroles sacrées, des apparitions divines inspirent un respect religieux. »

Un autre auteur parle d'emblèmes et d'apparitions, tantôt terrifiantes, tantôt rassurantes qui se montraient pendant le passage des mystes dans le Telesterion. Il est impossible de savoir s'il s'agissait de statues, de mannequins, de toiles peintes ou de jeux de lumière. Du fait qu'il y avait « passage des ténèbres à la lumière, succession de la crainte et de la sérénité », il est permis de supposer avec M. Foucart « que les initiés voyaient la région de l'autre monde, ses habitants et la route qui devait les conduire en présence des maîtres de l'enfer ».


Départ de Triptolème. (D'après une amphore).

A la vision de terreur de la descente aux enfers, succédait celle de l'arrivée « dans les riantes prairies des Champs-Elysées, éclairées d'une lumière merveilleuse » où les mystes « voyaient une image du séjour fortuné que les deux Déesses avaient promis à leurs fidèles ». A ce moment avait lieu l'acte le plus solennel de l'initiation. L'hiérophante ouvrait la porte de l'*anactoron* ou chapelle où étaient renfermés les objets sacrés, et au milieu d'une lumière éclatante, les montrait aux mystes. Nous avons déjà parlé plus haut des *hiera* ou objets sacrés. D'après M. Foucart, le plus important était une très ancienne statue de Déméter. « Le hiérophante la présentait, couverte de bijoux, enveloppée de riches vêtements qui cachaient le grossier tronc de bois, tenant des emblêmes et des attributs inconnus des profanes et son apparition remplissait les mystes de joie et d'espérance. Ils croyaient se trouver en présence de Déméter elle-même sortant de sa demeure pour venir à leur rencontre et leur promettant sa protection dans le royaume souterrain dont elle était la souveraine. »

L'hiérophante prononçait alors certaines paroles servant de commentaire à ce que les mystes voyaient, « simples affirmations, acceptées sans preuve, comme des articles de foi. » Parmi ces *apporèta* ou paroles secrètes il y avait probablement « des formules destinées non seulement à instruire les fidèles, mais à leur procurer les armes nécessaires ». Grâce à ces formules, les initiés pouvaient parcourir sans danger la route dangereuse et semée d'obstacles qui conduisait au séjour des bienheureux. Mais il ne suffisait pas de reproduire exactement les mots prononcés par l'hiérophante, il fallait le faire avec le même ton que le prêtre donnait à cette mélopée. Sans cela, ce formulaire pour se guider dans l'autre monde restait inefficace.

L'ÉPOPTIE, SECOND DEGRÉ DE L'INITIATION.

A côté du premier degré de l'initiation dont nous venons d'exposer les principales cérémonies, il y en avait un second qui portait le nom d'*époptie*. Il était beaucoup moins important et nullement indispensable. Un intervalle d'un an devait s'étendre entre l'initiation simple et l'époptie. Celle-ci ne nous est d'ailleurs que très imparfaitement connue. Le passage de Saint-Hippolyte où il en est question a donné lieu à des interprétations très différentes. « Les Athéniens, dans l'initiation d'Eleusis, montrent aux époptes, le grand, l'admirable, le plus parfait mystère de l'époptie : un épi de blé moissonné en silence. » S'appuyant sur des comparaisons avec certaines traditions de la religion égyptienne, M. Foucart émet l'hypothèse que dans l'époptie il ne s'agit plus de Déméter, mais de la mort et de la renaissance de Dionysos, mais d'un Dionysos venu d'Egypte. Il est certain que la religion de Dionysos a exercé une influence sur les Mystères d'Eleusis, mais rien ne démontre d'une façon péremptoire que la vie de Dionysos fournissait la matière des cérémonies de l'époptie.



Déméter et Koré.
Bas-relief votif d'Eleusis. (Photo Giraudon).

L'HIÉROGAMIE DE ZEUS ET DE DÉMÉTER.

Outre le drame liturgique représentant le rapt de Koré et les courses de Déméter à la recherche de sa fille, il y en avait un second qui mettait en action le mariage sacré ou hiérogamie de Zeus et de Déméter. M. Foucart qui a été le premier à mettre ce fait en lumière écrit à ce sujet : « L'union de Zeus et de Koré était donnée en spectacle aux initiés, elle était représentée par la prêtresse de Déméter et le hiérophante. Ceux-ci ne doivent pas être considérés comme des acteurs jouant un rôle ; ils accomplissaient un acte de leurs fonctions et incarnaient les divinités dont ils avaient revêtu le costume. Pour les spectateurs, c'étaient les dieux eux-mêmes, vivant et agissant, et les choses se passaient comme elles avaient eu lieu aux

temps mythologiques. Zeus, entraînant violemment Déméter, descendait dans une retraite obscure. Les torches étaient alors éteintes et l'union des deux divinités se consommait dans l'obscurité, au milieu de l'attente anxieuse des assistants. » D'après Saint Hippolyte, le hiérophante qui s'était réduit à l'impuissance en buvant de la ciguë, s'écriait en reparaissant : « La divine Brimo a enfanté Brimos, l'enfant sacré, c'est-à-dire la Forte a enfanté le Fort. » Cet enfant, c'était suivant l'hypothèse de M. Foucart, Ploutos, qui comme on l'a vu précédemment était d'après Hésiode né des amours de Déméter et de Iasion. Le savant auteur, dont les travaux ont été la principale source de ce chapitre termine par ces lignes l'important ouvrage qu'il a consacré aux Mystères d'Eleusis :



Déméter avec la constellation de la Vierge.
Bas-relief antique.
(Paris. Musée du Louvre)

« Voici donc, à mon avis, le sens et la portée qu'il convient d'attribuer aux drames mystiques que le sacerdoce d'Eleusis faisait représenter dans les veillées sacrées. Ils renouvellent en toute réalité les deux événements les plus marquants de la vie de Déméter, et, par là, ils perpétuent les deux grands bienfaits de la déesse : l'agriculture et l'initiation. Mais, les effets de l'action divine s'épuisant dans l'espace d'une année, il est indispensable de les ranimer par une rénovation périodique. Les deux drames étaient les rites essentiels, constitutifs des Mystères ; leur abandon ou la négligence dans leur célébration aurait entraîné la défaillance de l'action divine et, avec elle, se seraient évanouis les avantages dont Déméter avait gratifié Eleusis, et par l'intermédiaire d'Eleusis, la Grèce et le genre humain. Aussi n'est-il pas surprenant que, malgré leur forme surannée ou leur réalisme choquant, le sanctuaire des deux Déesses ait vu, pendant des siècles et jusqu'aux derniers jours du paganisme, jouer chaque année les deux drames liturgiques de l'Enlèvement de Koré et de l'Union de Zeus avec Déméter. »

LES AUTRES DIVINITÉS D'ELEUSIS ASSOCIÉES A DÉMÉTER.

Au cours des fouilles faites à Eleusis par la Société archéologique d'Athènes, on a découvert deux bas-reliefs consacrés au *dieu* et à la *déesse*, sans désignation de nom. Quel est ce couple mystérieux ? A quelle époque fut-il introduit à Eleusis ? Les savants ont émis à ce sujet plusieurs hypothèses. Fidèle à sa théorie sur l'origine égyptienne du culte de Déméter, M. Foucart croit que nous nous trouvons en présence du couple d'Osiris et d'Isis que les colons égyptiens apportèrent en Grèce avec l'agriculture. Selon lui, ce couple donna « naissance au groupe de divinités qui le perpétua

à Eleusis, en se transformant suivant les nécessités des cultes locaux et les tendances nationales. De très bonne heure, la Déesse se dédoubla en Déméter et Koré. Dans les Cyclades ioniennes, le Dieu est adoré avec elle sous le nom de Zeus Eubouleus. En Attique, il disparaît presque, démembré en plusieurs personnages divins : Eubouleus, Pluton, Dionysos. »

Une autre divinité très ancienne d'Eleusis, Daeira, était, d'après la tradition, fille de l'Océan et aurait eu d'Hermès le héros éponyme de la ville d'Eleusis. D'abord ennemie et rivale de Déméter,



Triptolème partant en mission. (D'après une peinture de vase).

elle fut dans la suite absorbée dans le nouveau culte et assimilée à la fille même de la déesse, à Koré. Celle-ci joue dans la religion éleusinienne, où elle ne figure d'ailleurs pas dès l'origine, un rôle beaucoup moins important que Déméter. On sait, que sous le nom de Perséphone, elle était considérée comme l'épouse d'Hadès et reine des morts. On s'est demandé « si Perséphone et Koré sont deux noms d'une même divinité ou si elles représentent deux déesses différentes dont les personnalités se font fondues. On s'arrêterait volontiers à cette seconde hypothèse, Perséphone apparaissant plutôt comme reine des Enfers, Koré comme déesse de la jeune végétation, ou surtout comme fille et presque doublet de cette Déméter qui lui est étroitement associée, et qui permet rarement à son culte de vivre d'une vie indépendante. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à Eleusis, la fille de Déméter porte toujours le nom de Koré et jamais celui de Perséphone. M. Foucart y voit une création nouvelle. « Bien différente de la sombre et dure compagne d'Hadès, la nouvelle venue



(Phot. Alinari. Florence.)

LES TROIS GRACES

D'après le tableau de Rubens. Florence. Galerie des Offices.

montre la douceur et la bonté qui caractérisent sa mère Déméter. » Selon lui, Koré ne serait qu'un dédoublement et un reflet de Déméter et pour expliquer ce fait il suggère l'hypothèse que « le concept et le nom même de Déméter impliquant l'idée de fécondité et de maternité, il aurait été contradictoire de l'imaginer stérile, et on en vint naturellement à lui attribuer une fille ».

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les œuvres d'art les plus anciennes, il est souvent très difficile d'affirmer si la déesse représentée est Déméter ou Koré, et quand elles sont deux, laquelle est Déméter et laquelle est Koré. Dans le culte même, les deux divinités sont étroitement associées, mais la fille est toujours dans la dépendance de la mère. On a bien retrouvé — en dehors d'Eleusis — des traces d'un culte de Koré seule, et on a supposé que les Petits Mystères d'Agra lui étaient spécialement consacrés, mais cette dernière hypothèse n'est pas acceptée de tous les auteurs.

Le ravisseur et l'époux de Perséphone-Koré, le dieu des enfers, Hadès-Pluton, était lui aussi l'objet d'un culte à Eleusis où l'on a retrouvé son temple. Sa personnalité reste néanmoins assez effacée et apparaît sous des traits distincts de celle du maître farouche du royaume des Ténèbres, comme un dieu du monde inférieur, bienveillant et bienfaisant, favorable à l'agriculture, répandant parmi les humains les richesses que renferment les entrailles de la terre.

On trouve dans la religion éleusinienne une autre divinité infernale que dès l'antiquité, on avait assimilée à Pluton. C'est Eubouleus. Nous possédons à son sujet plusieurs légendes. D'après l'une, Eubouleus était une simple porcher « dont le troupeau avait été englouti en partie lorsque la terre s'était entr'ouverte pour livrer passage au char d'Hadès enlevant Perséphone ». Au cours de la fête des Thesmophories, on sacrifiait à Eubouleus des porcs en souvenir de cet épisode. Suivant une autre tradition, ce personnage aurait été le fils de Trochilos, prêtre de Déméter à Argos, qui se réfugia à Eleusis et fut en même temps le père de Triptolème. On le retrouve en dehors d'Eleusis associé à Déméter et à Koré sous le nom de Zeus-Eubouleus, tandis que dans la cité même des Mystères, il passa presque inaperçu.

Nous avons déjà parlé précédemment d'Iacchos que M. Foucart réduit au rôle secondaire de génie, conducteur des mystes lors de la procession qui ramenait les *hiera* d'Athènes à Eleusis. Nous ne reviendrons pas davantage sur le rôle joué dans les Mystères par Dionysos. A côté d'eux, il nous reste à mentionner un dernier personnage en qui l'on voyait « le premier agriculteur et le propagateur ou missionnaire du blé » et qui, suivant M. de Saussure, personnifiait l'aire à fouler le grain. C'était Triptolème.

LA LÉGENDE DE TRIPTOLÈME.

D'après l'hymme homérique à Déméter, Triptolème était au nombre de ceux qui à Eleusis avaient « le pouvoir et les honneurs ». Il est parmi les « rois gardiens de la justice » auxquels la déesse « enseigne le ministère sacré » et qu'elle initie à ses augustes mystères. Il était généralement considéré comme fils de Celeos et de Métanire, et à un moment donné on le substitua à Démophon, l'enfant dont le soin avait confié à Déméter quand elle était arrivée

à Eleusis, déguisée en vieille femme. On lui donnait encore d'autres parents, et d'après la légende argienne il était frère d'Eubouleus. Favori de Déméter, inventeur de la charrue, c'est lui qui le premier avait semé dans le champ de Raros, à Eleusis, le froment et l'orge, et l'on montait l'aire où il avait foulé la première moisson. Il avait un temple et un autel à Eleusis, ainsi qu'à Athènes. Dans cette dernière ville, on lui consacrait, en même temps qu'à Déméter et à Koré les prémices des récoltes au cours de la fête des Eleusinia, et c'est à lui qu'on attribuait l'introduction de la fête des Thesmophories



Triptolème sur un char ailé. D'après un vase peint.

dans la cité placée sous la protection d'Athéna. Il passait également pour avoir donné ses lois à la ville et on disait qu'après sa mort, il était devenu l'un des juges des Enfers.

Suivant la tradition, Triptolème ne s'était pas borné à gratifier de ses bienfaits les habitants de l'Attique. Sur l'ordre de Déméter, qui lui avait fait présent d'un char ailé, attelé de serpents, il avait parcouru le monde entier, en lançant sur la terre les graines destinées à faire germer les moissons. Aussi son culte se répandit-il dans tout le monde hellénique, jusqu'en Thrace, en Asie Mineure et particulièrement en Sicile. D'autre part, les artistes grecs, en particulier les peintres de vases et les sculpteurs, ont fréquemment représenté la légende de Triptolème dans leurs œuvres dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous.

La scène qu'on trouve le plus souvent figurée sur les vases est celle du départ de Triptolème recevant des déesses les graines fécondes et la libation propitiatoire du kykéon. Il tient à la main des

épis et est assis sur un char parfois ailé. Le monument sculptural le plus important, ayant trait à Triptolème, est l'admirable bas-relief trouvé à Eleusis en 1859, où l'on voit Triptolème, sous les traits d'un jeune homme, recevant des mains de Déméter sa première glane de blé, en présence de Koré.

V. — DÉMÉTER ET PERSÉPHONE-KORÉ DANS L'ART

LES DIFFÉRENTS TYPES.

Nous ne possédons que de rares données au sujet des représentations figurées les plus anciennes de Déméter et de sa fille. D'après Pausanias, les deux déesses avaient un monument dans le temple de Phlius et dans le temple d'Hera à Olympie. Nous avons cité plus haut le passage où le même auteur parle de la statue de Déméter dans le sanctuaire de Phigalie, statue qui avait une tête et une crinière de cheval. Ayant disparu, cet antique xoanon avait été remplacé par un monument dû au sculpteur Onatas, qui fut à son tour enseveli sous un éboulement de la voûte du souterrain de Phigalie. A Enna, en Sicile, il y avait une statue en bronze de Déméter tenant des flambeaux. On croit pouvoir en reconnaître le type dans une terre cuite trouvée dans un tombeau d'Egine et actuellement au British Museum. D'autres terres cuites, trouvées à Camarina, représentent Déméter, non pas assise, mais debout et tenant d'une main un jeune porc. Certaines monnaies, en particulier celles de Métaponte, en Sicile, représentent en particulier la tête de Déméter avec ses attributs caractéristiques. D'autre part, sur les vases à figures noires, on reconnaît Déméter et sa fille, spécialement dans les scènes mythologiques, comme le départ de Triptolème.

Perséphone, en tant que déesse souterraine et épouse d'Hadès, a été l'objet d'un certain nombre de représentations, en particulier de bas-reliefs laconiens archaïques (voir Tome I[er], p. 289). La fille de Déméter apparaît aussi sur les vases à figures noires ; sur l'un d'eux, on la voit assise, tenant des épis dans sa main gauche.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE.

Les maîtres de la sculpture grecque à l'époque classique ont consacré à plusieurs reprises leur talent à la représentation des deux grandes divinité d'Eleusis. Nous trouvons dans les auteurs anciens mention de différentes statues dues à Euclide d'Athènes, à Damophon de Messène, la première dans le temple de Bura en Achaïe, la seconde dans le temple de Mégalopolis. Phidias et ses élèves ne pouvaient d'autre part avoir manqué de représenter les deux déesses sur les frises du Parthénon. On est en effet généralement d'accord pour reconnaître Déméter et Koré dans un groupe du fronton oriental du Parthénon. Les deux déesses, semblablement vêtues, sont assises sur des sièges carrés, sans dossier; Koré appuie sa main gauche sur l'épaule de sa mère. C'est à la même époque qu'appartient probablement aussi le fameux bas-relief d'Eleusis dont il a été question plus haut.

Le rival de Phidias, Praxitèle, exécuta, dit-on, cinq statues différentes de Déméter, soit seule,

soit dans des groupes. Le type qu'il créa exerça une influence définitive sur les représentations postérieures de la mère de Koré. Ce qui caractérise ce type, c'est l'aspect souvent juvénile de la déesse, dont l'expression a quelque chose de plus humain que les monuments consacrés aux autres grandes divinités.

Le Louvre possède un bas-relief votif où l'on voit Déméter coiffée du calathos, et tenant dans la main droite non des épis mais une coupe. La statue colossale du musée du Capitole, trouvée sur



Les divinités éleusiniennes. (D'après un sarcophage de la Rotonde du Vatican).

l'Aventin en 1750 et où l'on vit d'abord une Hera nous offre le type d'une Déméter à l'aspect matronal. On en a reconnu un assez grand nombre de répliques.

Les savants ne sont pas d'accord au sujet de la statue de la villa Albani à Rome. Les uns y voient Déméter, les autres Koré. La même indécision règne relativement à deux statues du musée de Naples qui, dans leur ensemble, rappellent celle de la villa Albani.

Le plus souvent Déméter est représentée assise. C'est le cas de la statue conservée dans la Glyptothèque Jacobsen à Copenhague et qui est probablement une réplique d'un marbre de la fin du v[e] siècle. La Déméter dite de Cnide est également assise et constitue le monument le plus parfait de la déesse qui nous ait été conservé.

Le musée de Naples conserve une statue de Koré, dont la belle tête juvénile rappelle celles d'Aphrodite et d'Artémis. Elle se trouve reproduite sur plusieurs monnaies, en particulier sur un tritrachme de Syracuse.

On connaît un certain nombre de terres cuites représentant les deux déesses, soit seules, soit dans des groupes et provenant principalement de Préneste et de Camarina.



Les divinités d'Eleusis. D'après une plaque en terre cuite. (Athènes. Musée National). (Phot. Giraudon)

Déméter et Koré figurent sur des vases peints à figures rouges, surtout dans la scène du départ de Triptolème, et ne peuvent pas toujours être distinguées l'une de l'autre avec certitude. C'est généralement Déméter qui remet les épis à Triptolème, tandis que Koré tient des torches dans les mains.

On croit aussi reconnaître Perséphone avec son époux Hadès sur le fronton ouest du Parthénon. La fille de Déméter apparaît fréquemment, en qualité de reine du monde souterrain, sur les vases peints de l'Italie méridionale, ainsi que sur des sarcophages romains.

Les scènes mythologiques dans lesquelles Perséphone joue un rôle et qui sont le plus fréquemment représentées, sont le rapt de la jeune déesse et son retour à la lumière du jour. La première de ces scènes est retracée sur plusieurs peintures de vases et se retrouve également sur des monnaies, sur des peintures murales et des mosaïques, ainsi que sur des bas-reliefs de sarcophages. Le retour ou *anodos* de la jeune déesse est représenté sur plusieurs vases et des monnaies de Lampsaque et d'Elaia.



Les Muses. (Conze, *Heroen und Goettergestalten*).



Les Muses. D'après un sarcophage romain (Paris. Musée du Louvre).
(Phot. Giraudon).

CHAPITRE XV

LES DIVINITÉS SECONDAIRES. LE CORTÈGE DES OLYMPIENS. LES DIVINITÉS DES ASTRES.

NOUS avons successivement étudié, dans les chapitres précédents, le rôle joué dans la mythologie grecque par les grandes divinités du Panthéon hellénique. Autour d'elles gravitent des satellites de moindre importance, mais qui n'en méritent pas moins d'attirer l'attention par les légendes et les croyances auxquelles ils ont donné naissance, ainsi que par les œuvres d'art qu'ils ont inspirées aux artistes de l'antiquité. Il y a là quelques-unes des figures les plus gracieuses inventées par le génie grec, ce qui ressort déjà par ce fait que presque toutes revêtent la forme féminine. Servantes des grands dieux de l'Olympe, elles contribuent souvent à égayer le lieu de séjour des immortels : leur nom même n'évoque que des idées de grâce et d'harmonie.

I. — IRIS

LA MESSAGÈRE CÉLESTE.

Nous ne reviendrons pas ici sur le rôle attribué dans la vie des dieux à Phébé, la fille d'Hera, qui, à un moment donné, se vit évincée par Ganymède dans des circonstances rapportées au début de cet ouvrage (voir Tome Ier, p. 60),

C'était un rôle d'ailleurs tout secondaire en comparaison de celui qui revenait à une autre divinité, Iris, la messagère des dieux.

Suivant Hésiode, Iris avait pour père Thaumas, né lui-même de Gæa et de Pontos. Sa mère était l'Océanide Electra qui donna également naissance aux Harpyes. La plupart des auteurs anciens en faisaient une vierge et la légende de son union avec Zéphyre, dont serait né Eros, n'a pas trouvé beaucoup de crédit. Iris nous est surtout connue par les différents incidents de la vie des dieux auxquels elle a été mêlée.

Le rôle joué par Iris se présente à nous sous plusieurs aspects. Tantôt elle sert d'intermédiaire entre les dieux, tantôt c'est aux hommes qu'elle va porter les messages célestes. On lit dans la Théogonie attribuée à Hésiode, ce passage : « Quelquefois, la fille de Thaumas, Iris aux pieds légers, vole, messagère docile, sur le vaste dos de la mer lorsqu'une rivalité ou une dispute règne parmi les dieux. Si l'un des habitants de l'Olympe s'est rendu coupable d'un mensonge, Iris, pour consacrer le grand serment des dieux, va chercher au loin dans une aiguière d'or, cette onde fameuse qui descend, toujours froide, du sommet d'une roche élevée. » Il s'agit ici de l'eau du Styx sur laquelle les dieux prêtent le grand serment et l'on sait les conséquences terribles qu'entraîne pour eux le parjure.



Iris entre deux satyres. Vase peint antique. (Paris. Musée du Louvre). (Phot. Giraudon).

C'est dans l'Iliade que nous voyons Iris accomplissant ses fonctions de messagère céleste. Le poète nous la montre allant porter les ordres de Zeus aux autres divinités, en particulier à Poseidon. « Iris, au pieds rapides comme vent, docile à la voix de Zeus, descend de l'Ida vers les champs sacrés d'Ilion. Comme tombe du haut des nues, sous le souffle glacé de Borée, la neige glacée ou la grêle, aussi rapide vole, pleine d'impatience, la légère Iris. » Ailleurs, on la voit se rendre auprès de Thétis pour décider la mère d'Achille à venir dans l'Olympe. « Iris se lève, messagère rapide comme le vent ; entre Samos et l'âpre Imbros, elle saute dans les sombres flots de la haute mer, et les rivages gémissent ; elle glisse au fond de l'abîme, semblable au plomb qui, fixé aux cornes d'un bœuf sauvage, va porter la mort aux poissons. »

Quand il s'agit d'intervenir auprès des hommes, Iris se présente à eux sous la forme d'un de leurs semblables. « Cependant Iris, aux pieds rapides comme le vent, envoyée par Zeus, apporte



(Phot. Alinari. Florence.)

DÉTAIL DU PARNASSE DE RAPHAËL

Rome. Palais du Vatican.

aux Troyens un triste message. Elle prend la figure de Polite, fils de Priam. » Pour pénétrer auprès d'Hélène, elle apparaît « sous la figure d'une de ses belles-sœurs, la plus belle des filles de Priam, de Laodicé, épouse du puissant Hélicaon, fils d'Anténor ».

Dans l'hymne homérique à Apollon, Iris intervient pour que Latone puisse déposer son précieux fardeau. On sait qu'Hera, pour empêcher sa rivale d'accoucher, retenait dans l'Olympe Ilithye « arbitre des douleurs ». « Les autres déesses, dit le poète, envoyèrent alors Iris, afin qu'elle ramenât Ilithye, promettant à celle-ci un grand collier de neuf coudées, noué de fil d'or. Elles avaient ordonné à Iris de l'appeler à l'insu d'Hera, de peur qu'en parlant, elle ne fût détournée par des discours. Lorsque l'agile déesse, aux pieds légers comme le vent, les eut entendues, certes, elle s'élança rapidement, et bientôt elle eut franchi l'espace. A peine arrivée au séjour des dieux, à l'Olympe escarpé, elle se hâta d'appeler Ilithye à la porte du palais et elle lui répéta, en brèves paroles, tout ce que lui avaient prescrit les divinités olympiennes. Elles partent, semblables en leur marche, à de timides colombes. »



Iris, la messagère de Zeus. Kalpis à figures rouges. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*).

A l'occasion, cependant, Iris se met également au service de Hera. Lorsque Hector, après avoir tué Patrocle, veut s'emparer du corps de son ennemi, Iris, à l'instigation de la reine de l'Olympe, se rend auprès d'Achille pour le décider à réapparaître sur le champ de bataille. « Auguste Iris, — lui demande le jeune héros, — quelle divinité t'envoie auprès de moi ? — C'est, reprend Iris, Hera, illustre épouse de Zeus. Son glorieux époux l'ignore et personne ne le sait parmi les immortels qui habitent les sommets neigeux de l'Olympe. » Iris, d'autre part, semble particulièrement bien disposée en faveur d'Achille. Quand celui-ci invoque Zéphyre et Borée pour activer la flamme du bûcher qui doit dévorer la dépouille de Patrocle, la légère Iris entend ces vœux ; elle s'élance afin de presser les vents. Ceux-ci sont réunis chez l'impétueux Borée à un grand festin, lorsque Iris arrive au seuil de leur grotte ; à la vue de la déesse, tous se lèvent et l'invitent à s'asseoir, mais elle refuse et leur dit : « Point de repos ! Je retourne sur les bords de l'Océan chez les Ethiopiens, qui offrent des

hécatombes aux immortels ; je veux aussi prendre part à ce banquet sacré. Mais Achille prie le retentissant Borée et Zéphyre d'accourir. Il leur promet de solennels sacrifices s'ils veulent exciter la flamme du bûcher où Patrocle est étendu, entouré de tous les Grecs en larmes. »

A une époque postérieure, Iris semble plus exclusivement consacrée au service d'Hera. Callimaque nous la montre « assise au bas du trône de la déesse ; ainsi le chien d'Artémis, après une course rapide, se repose à ses pieds, les oreilles toujours droites et attentives à la voix de sa maîtresse, telle la fille de Thaumas est aux genoux d'Hera. Jamais elle ne quitte cette place, pas même dans les instants où le dieu de l'oubli lui couvre les yeux de ses ailes, mais sur les marches même du trône, la tête penchée, elle dort d'un sommeil léger, sans ôter sa ceinture ni ses brodequins, crainte d'un ordre subit de la reine ».



Iris offre une libation à Apollon. Vase peint antique. (Paris. Musée du Louvre). (Phot. Giraudon).

On ne retrouve mention dans les auteurs anciens que d'un seul lieu de culte pour Iris : c'était la petite île d'Hécaté, voisine de Delos.

Iris personnifie-t-elle l'arc-en-ciel, comme on n'a pas manqué de le prétendre, sous prétexte que dans Homère, le mot *iris* désigne ce phénomène ? Rien de moins certain. Dans aucune des représentations artistiques dont elle a été l'objet et qui nous ont été conservées, la déesse n'a été représentée sous cet aspect. Il n'en est pas moins vrai que, même dans notre langue, le mot *iris* est devenu synonyme d'arc-en-ciel et qu'on l'emploie pour désigner la partie colorée de l'œil placée au devant du cristallin. Tout le monde connaît la plante appelée iris, et l'emploi du verbe iriser est fréquent en poésie.

IRIS DANS L'ART.

Comme on l'a fait remarquer, Iris est la seule divinité à laquelle Homère prête des ailes. Elle est donc facile à reconnaître dans les représentations artistiques et quand cet attribut lui manque, la présence du caducée nous permet facilement de l'identifier. Néanmoins elle a été très souvent confondue avec Eris d'un côté, avec Niké de l'autre, auxquelles les artistes confèrent des attributs analogues.

C'est principalement sur les peinture de vases que nous apparaît Iris. On la voit figurer en tête du cortège qui va chercher Thétis (vase François) pour l'emmener chez Pélée. Ici, elle n'a pas d'ailes. On la retrouve également dans d'autres scènes, comme par exemple celle où Achille s'apprête à rentrer en lice pour venger Patrocle, dans l'enlèvement du cadavre de Memnon par les vents (vase de Paraphaïos). Iris figure aussi dans un jugement de Pâris, dans un groupe où Hera allaite Heraklès, entre Zeus et Hera (vase polychrome de Ruvo). Ses fonctions de messagère céleste sont nettement indiquées sur un vase à fond noir du musée du Louvre, cù de la main droite elle tient le caducée, de la gauche des tablettes entourées d'un ruban. Elle est généralement vêtue d'une tunique courte et a quelquefois aux pieds des brodequins ailés.

D'après Pausanias, Iris figurait sur l'autel d'Amyclées, à côté de Poseidon et d'Amphitrite. Certains écrivains croient d'autre part reconnaître la déesse sur les frises du Parthénon, debout à côté d'Hera, et dans d'autres figures dont l'identification n'est pas sans présenter des difficultés.

Enfin, nous possédons plusieurs peintures de vases où Iris apparaît dans des scènes d'un caractère satyrique. Sur le vase dit de Brygos elle est aux prises, en même temps qu'Hera, avec une bande de satyres. Deux autres vases s'inspirent du même sujet. Mentionnons pour terminer une peinture de vase qui représente Iris au milieu des Centaures.

II. — LES GRACES OU CHARITES.

LES CHARITES DANS LA MYTHOLOGIE.

Le génie grec n'a rien produit de plus idéalement pur ni de plus attrayant que ces divinités qui personnifiaient avant tout le don de plaire. Elles ne font l'objet d'aucun mythe plus ou moins grossier ; on ne leur prête pas d'aventures scabreuses. Leurs rapports avec les autres divinités n'ont rien d'équivoque. Leur nom même vient du mot grec *charis* que signifie grâce, joie, bienfait, agrément, amabilité. Chez nous, le mot grâce répond à l'idée d'agrément qui réside dans une personne ou est répandu dans les choses, et l'on connaît le vers de La Fontaine

La grâce plus belle encor que la beauté !

Suivant Hésiode, le père des Charites était Zeus lui-même et leur mère l'Océanide Eurynome. D'autres auteurs remplacent Eurynome par Hera, Eunomia, Harmione ou Harmonia, Lethe. On donne même parfois aux Charites une origine plus ancienne en les disant filles d'Ouranos. Enfin,

d'après une autre tradition, ce serait Dionysos qui aurait été le père des Charites qu'il aurait eues de son union avec Aphrodite ou Coronis.

La même incertitude règne au sujet des noms et du nombre des Charites. Homère ne nous fournit aucun renseignement sur ce point. Dans l'Iliade, il nous représente la « belle » Charis, comme l'épouse de l'illustre Héphaistos, parée d'élégantes bandelettes ». Dans un autre passage Hera dit à Hypnos (le Sommeil) : « Suis-moi, et je t'unirai à l'une des plus jeunes Charites ; tu donneras enfin le doux nom d'épouse à Pasithea, que tous les jours tu désires. » La plupart des auteurs admettent, avec Hésiode que les Charites s'appelaient Aglaia, Euphrosyne et Thalia. On trouve cependant mention d'autres noms comme ceux de Peitho, Pasithea, Kléta et Phaenna (à Sparte), Auxo et Hégémonè, Thallo, Auxo et Karpo (à Athènes), etc. Il est de même très difficile d'établir si, primitivement, il n'y eut qu'une seule Charite ou si, dans certains endroits, elles étaient au nombre de deux. La tradition la plus généralement adoptée est celle qui nous présente ces déesses comme trois sœurs inséparables les unes des autres.



Les Charites. Bas-relief de l'autel Borghèse. (Paris. Musée du Louvre). (Phot. Giraudon).

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DES CHARITES. LEUR CULTE.

Parlant des Charites, Pindare dans une de ses Olympiques s'écrie : « Tous les biens, tous les plaisirs dont jouissent les mortels sont des bienfaits de votre bonté ; et si quelque homme a en partage la beauté, la sagesse ou la gloire, c'est encore à vous qu'il le doit. Jamais sans les Charites décentes, les festins et les

chœurs ne plairaient aux dieux. Dispensatrices augustes de tous les plaisirs du ciel, assises auprès d'Apollon à l'arc d'or, vous offrez sans cesse d'éternels hommages à votre père, l'immortel roi de l'Olympe. Charmante Aglaé, Euphrosyne amie des chants et des poètes, filles du plus puissant des dieux, prêtez l'oreille à nos accents ; et vous Thalia, pour qui la musique a tant de charmes, jetez un regard favorable sur cet hymne qui vole d'une aile légère, dans ce jour heureux et prospère. »

Dispensatrices de tous les biens, les Charites ont été dès l'origine des divinités de la nature, du monde végétal, source de toute prospérité pour l'homme. Leurs principaux attributs sont les fleurs et les fruits. Elles se confondent souvent avec des divinités d'essence et d'attributions analogues, les Hores et les Nymphes. Cependant, elles sont surtout connues comme déesses de la grâce, du charme, du plaisir décent qui contribuent à ennoblir la vie humaine. « Sans les Charites, dit Théocrite, qu'est-ce que les hommes peuvent aimer ? » Elles-mêmes sont parées des plus beaux dons, comme l'expriment les nombreuses épithètes dont les poètes accompagnent leur nom : « à la belle chevelure, à la brillante coiffure, aux belles joues, aux joues blanches, au visage semblable à un bouton de fleur, aux bras, aux mains de rose, au large sein, brillantes, florissantes, qui cueillent la fleur de la beauté, dignes d'être aimées, dignes d'exciter les désirs, inimitables ». (L. Gsell.)



Les Charites. (Conze, *Heroen und Göttergestalten.*)

La poésie, l'éloquence, la musique, la danse, doivent leur charme et leur grâce aux Charites souvent associées aux Muses. Leurs relations avec les autres divinités sont empreintes des mêmes caractères. Pas de fêtes dans l'Olympe auxquelles elles ne participent. C'est avec Aphrodite, la déesse de la beauté et de l'amour que les Charites se trouvent surtout en rapports. Quand après l'aventure ridicule où Arès s'est trouvé enchaîné avec son amante dans les filets tendus par Héphaistos,

Aphrodite se réfugie à Paphos, « les Charites, dit l'Odyssée, la plongent dans un bain, la parfument d'une huile incorruptible, comme celle dont se servent les dieux éternels, et la couvrent de vêtements précieux d'un aspect admirable ». Elles remplissent le même office auprès de la même déesse lorsque celle-ci se prépare à aller séduire Anchise. « Les Charites la plongèrent dans le bain et l'oignirent d'une huile incorruptible comme celle dont se servent les dieux éternels, divine, précieuse, qui lui avait été offerte en sacrifice. » Aussi Pausanias a-t-il pu écrire avec raison : « Les Charites appartiennent à Aphrodite plus qu'à tout autre divinité. » Elles sont également associées à Apollon. Lorsque celui-ci, à peine né, fait retentir sa cithare sur l'Olympe « les Charites aux belles tresses forment un chœur de danses » en compagnie des Hores, d'Harmonia, de Phébé et d'Aphrodite. La sœur d'Apollon, Artémis, nous est montrée, dans un hymne homérique, entrant à Delphes dans le temple de son frère « pour former l'aimable chœur des Muses et des Charites. Là, après avoir suspendu son arc et ses traits, revêtue d'une gracieuse parure, elle prend la tête et dirige les chœurs. Toutes d'une voix divine célèbrent Latone... »

On a déjà vu plus haut qu'Homère donne pour épouse à Héphaistos la belle Charis. D'autre part, les Charites sont associées à Dionysos qui, d'après certains auteurs était leur père. Enfin, on trouve encore les Charites à côté d'Hera, d'Athéna, de Déméter. Ce qui ressort toujours dans ces associations, c'est le caractère de pureté et de décence inhérent aux déesses. « Dans les festins, dit un poète, la première coupe appartient aux Charites, aux Hores et à Dionysos, la seconde à Aphrodite et de nouveau à Dionysos, mais dès la troisième on voit apparaître la Violence et la Folie. » Les Charites sont ennemies de tout excès. Ajoutons enfin que le mot grec *charis* signifie aussi reconnaissance et que cette idée se retrouve dans le culte dont les Charites étaient l'objet en certains endroits.

PRINCIPAUX LIEUX DE CULTE

C'est en Béotie, à Orchomène que, d'après la tradition, se trouvait le sanctuaire le plus ancien des Charites. Il avait été fondé, à une époque très reculée par le roi Etéocle, fils de Kephissos ou d'Andreus. Trois pierres, tombées du ciel, furent pendant très longtemps adorées comme représentant les Charites et ce fut seulement au temps de Pausanias qu'on consacra aux déesses de véritables statues. Leur temple se trouvait dans le voisinage de la ville, dans la fertile vallée du Céphise, à proximité d'un sanctuaire de Dionysos et de la source d'Akidalia consacrée à Aphrodite. Les cultivateurs des alentours apportaient au temple des Charites la dîme de leurs récoltes. En leur honneur on célébrait la fête des *Chariteia* à l'occasion desquelles il y avait des concours de musique et de poésie et des danses nocturnes qui se terminaient par une distribution de gâteaux de farine et de miel. On a émis l'hypothèse que c'était là de véritables *Mystères*. Ce qui est certain, c'est qu'à Orchomène les Charites étaient vénérées comme de vraies divinités de la nature.

On retrouve également des traces du culte des Charites à Choronée, à Platées, à Thèbes, près de Tanagra et à Delphes. Les Athéniens d'autre part ne se contentaient pas de placer les Charites parmi les divinités invoquées dans le serment des éphèbes. Un temple leur était consacré sur l'Acropole; dans un autre elles étaient honorées en même temps que *Demos*, et en outre elles étaient

associées aux cultes d'Artémis et d'Hermès. Le sculpteur Speusippos leur avait dressé des statues dans l'Académie et on attribuait à Socrate le groupe des Charites qui se trouvait à l'entrée de l'Acropole.

Dans le Péloponèse, le culte des Charites était pratiqué en un assez grand nombre d'endroits dont nous trouvons mention dans les auteurs anciens. En Argolide, Melampos avait consacré, sur le mont Akron, un sanctuaire à Artémis et aux Charites après la purification des Proitides. A Sparte, outre un temple où les Charites étaient vénérées en même temps que les Dioscures, il y avait un sanctuaire fondé près du fleuve Tiasa par Lacédaemon et consacré à Kleta et Phaenna, assimilées par Pausanias aux Charites. On trouve également ces déesses associées au culte de Dionysos à Olympie, ainsi qu'à Elis où elles étaient représentées par des statues de bois, avec le visage, les pieds et les mains en marbre, et les vêtements dorés.



Les Charites. D'après un bas-relief antique. (Rome. Musée du Vatican).

Dans les îles, on constate la présence du culte des Charites à Egine, à Delos, à Lemnos, à Lesbos, à Melos, à Naxos, à Thasos. Apollodore d'Athènes raconte que Minos était en train de sacrifier aux Charites, quand on vint lui annoncer que son fils Androgeos, après une brillante victoire aux concours des Panathénées, avait été tué en combattant le taureau de Marathon. Minos termina son sacrifice, mais ensuite arracha de sa tête la couronne qui l'ornait et ordonna aux joueurs de flûtes de se taire. Depuis lors on aurait sacrifié aux Charites à Paros, sans flûtes ni couronnes.

Enfin, on retrouve des traces du culte des Charites sur plusieurs points de l'Asie Mineure et jusqu'en Libye.

LES CHARITES DANS L'ART. Les Charites ont fait l'objet d'un assez grand nombre de représentations artistiques depuis une époque très ancienne jusqu'à nos jours. On a déjà vu plus haut qu'à Orchomène elles étaient représentées par de simples pierres, tombées du ciel, disait-on. Suivant Pausanias, chacune des statues du temple qui s'élevait sur l'Agora d'Elis, tenait à la main un attribut, une rose, un dé et un branche de myrthe. On cite encore des statues des Charites dans les

temples de plusieurs autres divinités, dans celui d'Hera à Argos et de Nemésis à Smyrne, sur la main d'Apollon à Delos. Elles servaient de support aux fameux trône d'Amyclées, figuraient dans la couronne qui ornait la tête d'Hera sculptée par Polyctète, ainsi que sur le trône du Zeus d'Olympie par Phidias. Dans toutes ces représentations, les Charites ne se tenaient pas par la main comme ce sera le cas plus tard, car elles portent généralement des attributs assez variés.

Dans l'art archaïque, les Charites paraissent toujours vêtues de longs vêtements. Sur les bas-reliefs, on les voit s'avancer de gauche à droite, la main dans la main, d'un pas de danse. Ce type se conserva pendant très longtemps. Après une période de transition où les Charites sont représentées, la ceinture dénouée, avec un chiton d'étoffe transparente, nous voyons les artistes de l'époque hellénistique adopter définitivement le type des Charites nues, dont les meilleures représentations nous ont été conservées sur des peintures murales et des pierres gravées.



Les Hores, déesses des saisons. (Conze, *Heroen und Göttergestalten*).

III. — LES HORES.

Assez souvent associées aux Charites avec lesquelles elles se confondent parfois, les Hores sont des divinités secondaires encore plus difficiles à caractériser dans leur essence et dans leurs attributions. Leur conception a subi, au cours des temps, des transformations qui finalement ont abouti à en faire, comme on le verra, la personnification des saisons. Pendant longtemps on leur attribua un rôle tout différent.

Dans Homère, les Hores nous apparaissent comme les gardiennes des portes du ciel. « Ces divinités veillent sur le vaste ciel de l'Olympe; elles écartent ou rapprochent le nuage qui en ferme

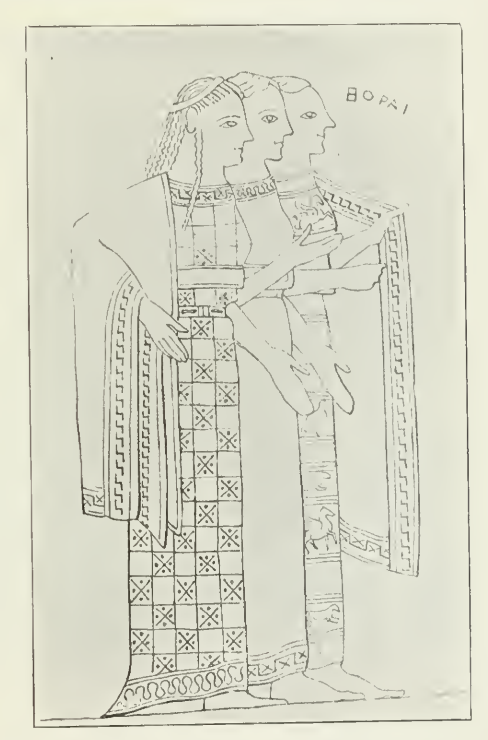


(Phot. Bulloz.)

APOLLON COURONNANT LES ARTS

D'après le tableau de Boucher. Musée de Tours.

l'entrée. » Ailleurs, nous les voyons au service d'Hera dont elles « dételle les coursiers à la belle crinière, les attachent devant les crèches divines, et appuient le char contre le mur éclatant ». Ce sont elles, qui, d'après l'hymne homérique, reçoivent Aphrodite que « le souffle humide de Zéphyre » a poussée sur le rivage de Chypre. « Les Hores aux bandelettes d'or, l'accueillirent avec joie et l'enveloppèrent de vêtements immortels ; sur sa tête, elle posèrent une couronne d'or resplendissante, d'un travail merveilleux ; elles passèrent dans ses oreilles percées des fleurs d'orichalque et d'or précieux ; elles ornèrent son cou délicat et sa poitrine blanche des colliers d'or dont elles-mêmes étaient parées, lorsqu'elles se mêlèrent, dans le palais de leur père, aux gracieux chœurs des divinités. Mais bientôt elles ont achevé sa parure ; alors elles la conduisent parmi les immortels. »



Les Hores. (D'après un vase peint).

Suivant l'auteur de l'hymne homérique, les Hores sont donc les filles de Zeus. Hésiode précise ce point. « Zeus, dit-il, épousa la brillante Thémis. Thémis enfanta les Hores, Eunomia, Dikè et la florissante Eiréné qui veillent sur les travaux des humains. » Eunomia, c'est la légalité, l'observation des lois ; Dikè, la justice, l'équité; Eiréné, la paix. Pindare invoque à plusieurs reprises ces déesses auxquelles il assigne comme séjour la ville de Corinthe. « C'est dans ses murs qu'habite Eunomia avec ses sœurs, Dikè ferme appui des cités, et Eiréné, sa fidèle compagne. Ces trois illustres filles de Thémis, aux conseils salutaires, dispensent aux mortels la richesse et écartent loin d'eux l'insolence, mère audacieuse de la satiété. »

Les Hores sont donc à la fois des divinités de la nature dont elles symbolisent les dons envers l'humanité, distribués à des époques régulières, et des divinités morales qui font régner parmi les hommes la justice et l'équité. Chacune d'entre elles n'a pas d'attributions spéciales malgré les noms différents que leur a donnés Hésiode. Elles sont inséparables l'une de l'autre et agissent toujours de concert. C'est ainsi qu'on les voit dans leurs relations avec les autres divinités, vis-à-vis desquelles elles jouent toujours un rôle subordonné mais bienfaisant. Elles sont toujours à leurs ordres. C'est à elles que sera confié le fils d'Apollon et de Cyrène : Aristée. « Ces déesses, dit Pindare, recevront l'enfant divin sur leurs genoux, feront couler sur ses lèvres le nectar et l'ambroisie et le rendront immortel comme Zeus et le chaste

Apollon. » Une autre tradition nous les montre couronnant de lierre Dionysos à sa naissance, tandis qu'ailleurs nous les voyons emmailloter Hermès nouveau-né. Elles assistent à la création de Pandore qu'elles « couronnèrent des fleurs du printemps » et figurent dans le cortège de Perséphone revenant à la lumière.

Ce type des Hores se transforma complètement à l'époque hellénistique. Insensiblement, on en vint à faire d'elles des personnifications des saisons, ayant chacune ses attributions nettement distinctes et délimitées. De trois, elles deviendront quatre et on finira par multiplier leur nombre pour désigner les divisions du jour et arriver ainsi à la signification actuelle du mot « heure ».



Les Hores. Bas-relief de l'autel Borghèse. (Paris, Musée du Louvre). (Phot. Giraudon).

LE CULTE DES HORES. Il est certain que le culte des Hores remontait à une très haute antiquité, mais nous ne possédons à ce sujet que de très rares indications. Nous ne savons rien du sanctuaire qu'elles possédaient, croit-on, à Athènes. Dans cette ville, elles étaient associées à Hélios ou à Apollon. Dans la fête des récoltes, où l'on promenait les *eiresones*, branches d'olivier entourées de laine et auxquelles étaient suspendus des fruits, on faisait aux Hores des offrandes pour obtenir des conditions climatériques favorables à l'agriculture et on leur offrait les prémices des récoltes. La viande des victimes qu'on leur sacrifiait était bouillie et non rôtie. C'est en leur honneur, en même temps qu'en celui des Charites, qu'on vidait la première coupe dans les festins. Ici, elles étaient au nombre de deux et portaient les noms de Karpo et de Thallo. Honorées à Mégalopolis et en Arcadie, les Hores, suivant Pausanias, avaient un temple à Argos, et, d'après le passage de Pindare cité plus haut, devaient être l'objet d'un culte spécial à Corinthe.

LES HORES DANS L'ART. Nous possédons un certain nombre de représentations artistiques qui nous permettent de suivre assez exactement l'évolution du type des Hores depuis une assez haute antiquité jusqu'à l'époque gréco-romaine. Sur un vase archaïque à figures noires, actuellement au musée de Wurtzbourg et qui représente la scène de la délivrance de Phineus (voir

tome Ier, p. 300) on voit deux Hores. Sur le vase François, les Hores, au nombre de trois, assistent aux noces de Thétis et de Peleus. On les retrouve encore sur d'autres vases archaïques en compagnie de différentes divinités, et on les reconnait aux couronnes qu'elles portent sur la tête ou aux fleurs qu'elles tiennent dans la main. D'autre part, les artistes, emploient les Hores comme sujets décoratifs dans des œuvres de haute envergure. C'est ainsi que, d'après Pausanias, elles étaient représentées sur le dossier du trône d'Amyclées et y faisaient pendant aux Moires. Phidias avait également



Deux Hores. (D'après un vase antique).

placé les Hores et les Charites sur le trône du Zeus d'Olympie et elles figuraient sur le diadème qui ornait la tête de la statue d'Hera par Polyclète dans le célèbre sanctuaire de la déesse à Argos.

Un vase à figures rouges de la première partie du Ve siècle, dû à un artiste athénien, Sosias, nous représente les trois Hores en compagnie d'Amphitrite, Hestia, Hermès, Artémis et Heraklès, chacune avec des attributs divers. Ici, les Hores apparaissaient déjà comme la personnification des saisons avec leurs différents dons. Il en est de même des trois figures de l'autel Borghèse. Dans tous ces groupes les Hores avancent généralement dans un mouvement de danse gracieux et léger.

Quand on eut établi la division de l'année en quatre saisons, les artistes se crurent obligés de se conformer à cette indication, et désormais ce ne sont ni deux, ni trois, mais quatre Hores qu'ils nous représentent. L'allégorie prend dès lors le dessus et se traduit en des représentations qui nous éloignent de plus en plus de la conception primitive de ces déesses.



Les Muses. (Sarcophage d'Ostie).

IV. — LES MUSES.

TYPE PRIMITIF DES MUSES.

La question de l'origine des Muses est l'une des plus difficiles à élucider parmi celles qui se posent dans la mythologie grecque. L'opinion la plus généralement admise est celle qui voit dans ces divinités de simples nymphes des montagnes et des eaux, insensiblement passées au rang de déesses d'un caractère particulier, aux attributions d'abord très vagues et qui ne se sont précisées qu'à la longue. Comme on le verra, c'est à une époque relativement récente que chacune des neuf Muses s'est vu attribuer un domaine spécial, nettement délimité. Et il n'y a pas davantage accord entre les auteurs anciens sur leur nombre que sur leur origine et leurs fonctions.

C'est dans Homère que nous trouvons les premières données relatives aux Muses. S'adressant à elles, le poète de l'Iliade s'écrie : « Dites-moi maintenant, Muses qui habitez l'Olympe (car vous êtes déesses, vous êtes présentes à tout, vous savez tout, tandis que nous n'entendons, nous, que la renommée et nous ignorons les choses mêmes) ; dites-moi quels furent les princes et les chefs des fils de Danaos. »

Plus loin, il invoque encore leur secours dans ces termes : « Muses, habitantes des palais de l'Olympe, dites-moi maintenant quel héros parmi les Troyens ou les illustres auxiliaires, s'avança le premier contre Agamemnon. » Tout ce que nous apprenons dans Homère, c'est que les Muses habitaient l'Olympe, qu'elles étaient les filles de Zeus, sans que le nom de leur mère soit prononcé ; leur nombre n'est indiqué que dans un unique passage de l'Odyssée où il est dit : « Les neuf Muses font tour à tour entendre de lugubres chants. » Enfin, l'Iliade rapporte encore l'aventure du Thrace Thamyris qui s'était glorifié « de triompher même des Muses, filles du dieu qui porte l'égide. Mais les déesses, irritées, le privèrent de la vue, lui ravirent la divine poésie, et lui firent oublier les sons de la lyre. »

Les indications que nous fournit au sujet des Muses la Théogonie attribuée à Hésiode, sont déjà plus précises. « Dans l'Olympe, dit le poète, les Muses charment la grande âme de Zeus et marient les accords en chantant les choses passées, présentes et futures. Leur voix infatigable coule de leur bouche en doux accents, et cette harmonie enchanteresse au loin répandue, fait sourire le palais de



Trois Muses. (Musée national d'Athènes).
(Phot. Giraudon)

leur père qui lance la foudre. D'abord, épanchant leur voix divine, elles rappellent l'auguste origine des dieux engendrés par Gæa et le vaste Ouranos, et chantent leurs célestes enfants, auteurs de tous les biens. Ensuite, célébrant Zeus, ce père des dieux et des hommes, elles commencent et finissent par lui tous leurs hymnes et disent combien il l'emporte sur les autres divinités par sa force et sa puissance. Enfin, quand elles louent la race des mortels et des gens vigoureux, elles réjouissent dans le ciel l'âme de Zeus. »

Hésiode nous raconte ensuite la naissance des Muses. « Dans la Piéride, Mnémosyne qui régnait sur les collines d'Eleuthère, unie aux fils de Kronos, mit au jour ces vierges qui procurent l'oubli des maux et la fin des douleurs. Durant neuf nuits, le prudent Zeus, montant sur son lit sacré, coucha près de Mnémosyne, loin de tous les immortels. Après une année, les saisons et les

mois ayant accompli leur cours et des jours nombreux étant révolus, Mnémosyne enfanta neuf filles animées du même esprit, sensibles au charme de la musique et portant dans la poitrine un cœur exempt d'inquiétude ; elle les enfanta près du sommet de ce neigeux Olympe où elles forment des chœurs brillants et possèdent des demeures magnifiques. »



Trois Muses. (Musée national d'Athènes).
(Phot. Giraudon)

Le poète de la Théogonie énumère enfin les noms des neuf Muses : « Clio, Euterpe, Thalia Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Ourania et Calliope, la plus puissante de toutes, car elle sert de compagne aux rois vénérables. »

La plupart des auteurs anciens ont adopté la version de la Théogonie. Quelques-uns cependant, de date d'ailleurs plus récente, nous rapportent des traditions différentes. L'un d'eux, faisant remonter plus loin encore l'origine des Muses, dit qu'au nombre de trois, elles étaient filles d'Ouranos et de Gæa. Suivant un autre, elles étaient filles du roi de Macédoine Pieros, tandis qu'un troisième attribue leur paternité à Apollon. Leur nombre varie également ; on en compte tantôt trois, tantôt quatre ; parfois sept et huit. Il n'est pas jusqu'à leurs noms qui ne nous soient rapportés de façons différentes, mais toutes ces inventions n'ont trouvé qu'un crédit relatif dans l'antiquité.

LIEU D'ORIGINE DU CULTE DES MUSES.

Comme on l'a vu, Homère assigne l'Olympe comme lieu de séjour aux Muses. Le point de départ réel de leur culte semble avoir été la Piérie, située au nord de la Thessalie et habitée par les Thraces. C'est l'opinion du Strabon qui écrit : « On peut s'en convaincre par les lieux où les Muses sont honorées. Piérie, Olympe, Pimpleia et Libethra étaient anciennement des cantons ou des montagnes de la Thrace qui sont maintenant occupés par les Macédoniens. » Leur sanctuaire le plus ancien était, disait-on, celui de Libéthrion, sur les pentes orientales du mont Olympe. Celui de Pimpleia se trouvait dans le canton de Dion. De là, le culte des Muses se répandit de bonne heure en Béotie, pays qui en devint le centre principal. On y retrouve les mêmes noms qu'en Piérie, un mont Libéthrion (partie de la chaîne de l'Hélicon située



Les Muses. (Sarcophage du British Museum).

près de Coronée), deux sources, Libéthrias et Piéra « qui ressemblent à des mamelles de femmes et versent une eau douce comme le lait ». Le nom de la principale montagne consacrée au culte des Muses, l'Hélicon, était celui d'un fleuve de la Piérie.

La ville d'Ascra, patrie d'Hésiode, fut la première où l'on honora les Muses. Les habitants de la localité voisine de Thespies détruisirent Ascra et le culte des filles de Zeus et de Mnémosyne passa sous leur surveillance. Il n'y avait pas de temple proprement dit, mais des autels et des statues disposés çà et là sous les ombrages. On y voyait, d'après Pausanias, les groupes des Muses de Céphidosote et de Strongylion, une statue de Thamyris aveugle, avec une lyre brisée à la main, une autre d'Hésiode assis, la cithare sur les genoux. Le texte des poèmes du fameux aède était conservé sur des lamelles de plomb. Les sacrifices faits aux Muses avaient un caractère particulier. On ne leur immolait pas d'êtres vivants et d'autre part le vin ne devait pas entrer dans les libations offertes. Sur un autel recouvert de branches d'olivier, on brûlait de l'encens et des grains de froment pétris de miel, on y versait ensuite la libation, eau ou mélange d'eau et de miel. Les plantes consacrées aux déesses étaient la rose, le serpolet, le lierre.

Tous les cinq ans, les Thespiens célébraient des jeux, les *Mouseia*, en l'honneur des Muses. Les renseignements que nous possédons à leur sujet se rapportent à une époque relativement récente

(III[e] siècle avant J.-C.). Ils nous apprennent que c'étaient des concours exclusivement musicaux et poétiques dont les prix consistaient en une simple couronne. Le programme de ces jeux subit, au cours des siècles, d'importantes transformations. Sans atteindre à la renommée des quatre autres grandes fêtes helléniques, les Mouseia, n'en attiraient pas moins une foule de curieux et leur existence se prolongea jusqu'au troisième siècle de l'ère chrétienne. Rappelons enfin que c'est en allant à Thespies que Pindare, encore enfant, fut l'objet de l'aventure racontée par Pausanias. Fatigué par la chaleur, il s'était endormi au bord de la route. Des abeilles, messagères des Muses, vinrent se poser sur ses lèvres pour y former leurs rayons.



Terpsichore. D'après Fragonard. (Phot. Bulloz).

Nous avons déjà rapporté plus haut la tradition qui fait d'Apollon le père des Muses. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'à Delphes, centre de la religion apollinienne, le culte des Muses ait pris un grand développement. Le dieu qui joue de la cithare ne pouvait manquer d'être étroitement associé aux déesses de la poésie et de la musique. « Les dieux, dit l'Iliade, ne manquent pas non plus de la lyre gracieuse que tient Apollon, ni des chants des Muses qui, tour à tour, font entendre leur belle voix. » Apollon conduisait le chœur des Muses, d'où son nom de *Musagète*. Le culte des déesses à Delphes finit par se confondre complètement avec celui du fils de Zeus et de Leto.

A Orchomène, c'était de Dionysos que la tradition rapprochait les Muses. Dans les fêtes de *Agrionia*, « les femmes qui célébraient les mystères dionysiaques et qui représentaient dans une sorte d'action dramatique les principaux épisodes de la vie du dieu, semblaient à un certain moment chercher partout Dionysos qui s'était enfui ; elles s'arrêtaient ensuite en disant qu'il s'était réfugié près des Muses et qu'il se tenait caché près d'elles ».



(Phot Alinari, Florence)

AMAZONE.

Sculpture ancienne. Athènes. Musée national.

Pour flatter l'amour-propre de ses concitoyens, le poète Euripide disait que c'était dans leur ville que les neuf Muses avaient vu le jour. Ce qui est certain, c'est qu'à Athènes, les déesses étaient honorées d'une façon spéciale. On avait donné le nom d'Hélicon à une colline qui se dressait sur le bord de l'Ilissos (d'où l'appellation de Muses *Ilissiades*), et celui de Mouseion à un autre sommet voisin de l'Acropole. Le grand philosophe Platon leur avait dressé un autel dans l'Académie et on voyait leurs statues dans le temple de Dionysos *Melpomenos*.

Parmi les sources consacrées aux Muses, celle de Pirène à Corinthe n'était pas moins célèbre que celles d'Hippocrène et d'Aganippé sur l'Hélicon béotien. Le culte des Muses se retrouvait d'autre part à Trézène, où elles étaient honorées sous le nom d'*Ardalides*, à Sicyone, à Sparte où on leur offrait des sacrifices avant les batailles, à Olympie où elles possédaient un autel, à Tégée et à Megalopolis. C'est à Dorion, en Messénie, que se place la légende de Thamyris et des Muses rapportée plus haut.



Calliope. (Rome. Musée du Vatican).
(Phot. Brogi)

Parmi les îles grecques où l'on retrouve des traces du culte des Muses, il faut citer Téos, Théra, Paros et Lesbos. A Aptera, en Crète, les Sirènes, d'après la légende, avaient provoqué les Muses à un concours de chant, et vaincues, avaient été transformées en rocher. Enfin, plusieurs villes de la Grande Grèce, Crotone et Métaponte, ainsi que Syracuse, en Sicile, honorèrent les Muses et l'on sait qu'à Alexandrie d'Egypte, le fameux établissement d'enseignement fondé par les Ptolémées, reçut le nom de *Musée* et était dirigé par un grand-prêtre qui y représentait le culte des Muses.

DIFFÉRENTES TRANSFORMATIONS DE LA CONCEPTION DU TYPE DES MUSES.

Dans Homère, les Muses semblent être presqu'exclusivement les déesses de la mémoire. Le poète les invoque à différentes reprises pour qu'elles l'aident à retrouver ses souvenirs. « Vous êtes présentes à tout, vous savez tout, tandis que nous, nous n'entendons que la renommée et nous ignorons les choses mêmes », dit l'Iliade.

Hésiode nous montre les neuf sœurs « charmant la grande âme de Zeus et mariant les accords en chantant les choses passées, présentes et futures ». Elles forment un chœur dont les différentes parties sont inséparables et chantent ainsi aux noces de Thétis et de Peleus ainsi qu'à celles de Cadmos et d'Harmonia. On avait même conservé, disait-on, le vers suivant de l'épithalame en l'honneur de ces derniers époux :

On aime ce qui est beau, ce qui n'est pas beau on ne l'aime pas.

Les Muses sont donc à l'origine les déesses du chant et l'on sait l'union intime qui existait aux époques primitives de la Grèce entre la poésie et la religion. « Les premiers prêtres des Muses, a-t-on écrit avec raison, furent en même temps des poètes qui chantèrent les déesses et ces hymnes primitifs étaient conservés dans quelques familles sacerdotales. » Dans son *Phèdre*, Platon rapporte le mythe suivant : « A la naissance des Muses, quand fut créée la musique, quelques hommes de ce temps-là furent saisis d'une volupté si grande que, toujours chantant, ils oublièrent de manger et de boire et moururent doucement, sans douleur. C'est d'eux que sont venues les cigales, race privilégiée des Muses, qui vivent sans souffrir de la faim, et qui, sans jamais manger, ni boire, chantent dès le premier jour jusqu'à leur mort, puis, s'en allant vers les Muses, rapportent à chacune d'elles le nom de leurs fidèles d'ici-bas. »



Clio. (Rome. Musée du Vatican).
(Phot. Anderson)

Pendant de longs siècles, le chœur des Muses resta indissoluble. C'est petit à petit seulement qu'on arriva à attribuer à chaque Muse un domaine littéraire et artistique spécial auquel elle présidait. Encore y a-t-il souvent confusion entre ces différentes attributions. La distinction généralement admise à la fin de l'antiquité et devenue classique, n'en a pas moins quelque chose d'arbitraire et d'un peu rigide, souvent en contradiction avec le témoignage des écrivains anciens. Elle fut l'œuvre des philosophes et des rhéteurs qui ne sont pas toujours d'accord entre eux.

Clio, après avoir eu successivement dans ses attributions les hymnes et le panégyrique des héros, est finalement devenue la Muse de l'Histoire. Ses principaux attributs sont la trompette, la clepsydre et surtout un manuscrit (*volumen*) qu'elle déroule.

Euterpe, semble avoir primitivement fait partie du cortège dionysiaque. Elle a en effet pour attribut la double flûte et c'est au jeu de cet instrument qu'elle présida finalement.

Thalie, dont Virgile dit qu'elle « n'a pas rougi d'habiter les forêts » fut primitivement une divinité agreste et la Muse de la poésie pastorale. On la voit présider aux banquets champêtres et jouer un rôle dans les Dionysies rurales d'où naquit la comédie grecque. Elle devint finalement la Muse de la comédie ; ses principaux attributs étaient le masque qu'elle tenait de la main gauche et le bâton de la main droite, tandis que sa tête était couronnée de lierre ou de pampre.

L'attribution définitive de *Melpomène*, la tragédie, semble également découler des relations de cette Muse avec Dionysos. Le dieu du vin porte en effet le surnom de Melpomenos et, dit Pausanias, « on lui applique cette dénomination pour la même raison qu'on donne à Apollon l'épithète de Musagète. ». Ses principaux attributs sont le masque tragique et la massue d'Heraklès, parfois la peau de lion du même héros et elle a souvent, comme Dionysos, la tête couronnée de pampre.



Euterpe. (Rome. Musée du Vatican). (Phot. Anderson)

Terpsichore, eut d'abord dans ses attributions les chœurs de danse et les chœurs dramatiques. Finalement elle devint la Muse de la poésie lyrique avec, pour attribut, la cithare.

Le même instrument se retrouve entre les mains d'*Erato*. C'est également une déesse de la poésie, mais d'une poésie d'un genre spécial. Elle est la Muse de l'hyménée et par suite de la poésie érotique.

Les attributions de *Polymnie* semblent avoir varié avec le temps. Au début elle aurait été la Muse inspiratrice des hymnes ou des chants en l'honneur des dieux et des héros. Suivant Plutarqne, elle aurait présidé à la faculté d'apprendre et de se souvenir. Finalement, à l'époque romaine, elle devint la Muse de l'art mimique, de la pantomime. Elle n'avait aucun attribut spécial, mais était généralement représentée avec une expression songeuse de la physionomie, parfois un doigt sur la bouche. « Ces doigts qui parlent, ce silence éloquent, ces récits du geste, passent pour être l'invention de la Muse Polymnie ; elle voulait montrer que les hommes peuvent exprimer leur volonté sans le secours de la parole. » (Cassiodore.)

Ourania, était la Muse de l'astronomie. Elle a pour attributs le globe céleste, un compas ou une baguette avec lesquels elle désigne sur la sphère la position des astres.

Calliope, la plus vénérée et la première des Muses, fut avant tout la déesse de la poésie épique. On en a fait également la Muse de l'éloquence, mais c'est sa première attribution qui est la principale. On lui donne pour attributs le ***stylus*** et les tablettes.

LES MUSES DANS L'ART.

Bien que considérées comme divinités de second ordre, les Muses n'en ont pas moins été l'objet d'un assez grand nombre de représentations artistiques depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Les moins intéressantes ne sont pas celles qui ont été découvertes au cours des cinquantes dernières années. On peut même espérer que l'avenir nous réserve encore d'agréables surprises, car les fouilles n'ont pas dit leur dernier mot, et peut-être mettra-t-on encore à jour quelques chefs-d'œuvre de l'art antique qui iront enrichir nos musées.

Hésiode décrit de la manière suivante la façon dont les Muses étaient représentées sur le bouclier d'Heraklès. « Ici on contemplait le chœur sacré des immortels ; au milieu de ce chœur le fils de Zeus et de Latone tirait de sa lyre d'or des sons ravissants qui perçaient la voûte de l'Olympe, séjour des dieux. Autour de la céleste assemblée s'élevait en cercle un monceau d'innombrables trésors, et dans cette lutte divine, les Muses de la Piérie chantaient les premières, comme si elles faisaient entendre une voix harmonieuse. » Dans sa description du coffret de Cypselos (datant de la seconde moitié du VIIe siècle av. J.-C.), Pausanias parle également du chœur des Muses conduit par Apollon. Le nombre des divinités n'est pas indiqué, et il n'est pas question de leurs attributions dans ces deux représentations, les plus anciennes qui nous soient connues. C'est le Vase François qui nous offre la représentation authentique des Muses la plus vieille en date. Les déesses accompagnent le cortège des dieux dans les noces de Thétis et de Peleus. Elles sont au nombre de neuf, dont huit, de profil, ne se distinguent en rien l'une de l'autre, tandis que Calliope, qui vient en tête, est de face et joue de la syrinx. Enfin, Pausanias cite encore une représentation des Muses sur l'autel d'Hyacinthe à Amyclées, mais sans nous donner aucune explication précise.



Thalie (Rome. Musée du Vatican).
(Phot. Alinari. Florence)

Parmi les vases à figures rouges, on en compte une vingtaine qui représentent les Muses avec Apollon et une dizaine où les déesses figurent seules. Leur nombre, leurs attributs et jusqu'à leur nom varient, de même que leurs attitudes et leurs gestes.

Les statues les plus anciennes représentant les Muses dont il nous ait été conservé mention se trouvaient à Sicyone et étaient l'œuvre des sculpteurs Aristoklès, Canachos et Hagéladas. Les déesses étaient au nombre de trois et portaient chacune un attribut particulier, l'une une lyre, l'autre un luth

(barbiton), la troisième une flûte. D'une époque un peu postérieure (Ve siècle), était l'œuvre de Praxias, sur le fronton oriental du temple d'Apollon à Delphes. Tout ce que nous savons à son sujet, c'est que les Muses étaient ici groupées avec Leto et ses deux enfants Apollon et Artémis. Sur l'Hélicon se dressaient deux groupes de neuf Muses, le premier du sculpteur Cephisodotes, le second du même artiste en collaboration avec Strongylion et Olympiosthènes. On a également émis l'hypothèse que les *Thespiades* de Praxitèle, qui se trouvaient à Thespies, représentaient les Muses. Transportées à Rome par Mummius, ces statues placées dans le temple de la Félicité, échappèrent sans doute à l'incendie qui détruisit ce monument, mais nous ne savons pas ce qu'elles devinrent. Sans doute ont-elles servi de modèle pour les nombreuses statues de Muses qui virent le jour à partir du IVe siècle et ont toutes entre elles un grand air de parenté.



Melpomène. (Rome. Musée du Vatican).
(Phot. Anderson)

Pausanias raconte qu'à Mantinée, sur la base d'un monument représentant Leto et ses deux enfants, et dû à Praxitèle, était figurée la lutte d'Apollon et de Marsyas, en présence des neuf Muses. Or, en 1887, des fouilles exécutées par notre école d'Athènes à qui l'on doit tant de précieuses découvertes, mirent à jour trois bas-reliefs qui, tournés à l'envers, avaient servi de dalles à une église byzantine. Ces bas-reliefs semblent correspondre à l'œuvre de Praxitèle, avec laquelle on les a identifiés. Le premier nous montre à gauche Apollon assis, richement habillé, tenant la cithare, à droite Marsyas nu, jouant de la flûte ; entre les deux un soldat scythe. Sur les deux autres bas-reliefs, on voit chaque fois trois Muses. Une seule est assise, tenant un instrument qui ressemble à une guitare. Les cinq autres sont debout, l'une tient la double flûte, deux ont à la main un *volumen*, une autre tend une cithare, une autre, drapée dans un manteau, ne porte aucun attribut. On s'est naturellement demandé s'il n'avait pas existé un quatrième bas-relief représentant les trois dernières des neuf Muses.

Le bas-relief *Chigi* (ainsi appelé du nom de son propriétaire) est également une œuvre d'art précieuse datant d'une époque où les attributions des différentes Muses étaient encore indistinctes. C'est un groupe de treize figures. Outre les neuf Muses, on y voit deux autres formes féminines, ainsi qu'un éphèbe debout et un homme barbu assis. Comme attributs on ne reconnaît que la lyre et les tablettes de cire. Les différents personnages du groupe semblent s'entretenir paisiblement entre eux.

A partir de l'époque alexandrine, les artistes font de visibles efforts pour établir une classification

des Muses, en délimitant nettement les attributions de chacune des neuf déesses. Ils n'y réussissent d'ailleurs pas du premier coup et, sur plusieurs monuments importants, on distingue encore un grand



Polymnie. (Rome. Musée du Vatican).
(Phot. Anderson)



Ourania. (Florence. Galerie des Offices)
(Phot. Alinari. Florence)

flottement dans la répartition des attributs. Les deux plus remarquables de ces monuments sont une base d'autel découverte à Halicarnasse et le bas-relief d'Archelaos de Priène, appelé l'apothéose d'Homère, auxquels il faut ajouter le groupe des Muses d'Ambracie dont on peut se faire une idée d'après les monnaies du Ier siècle avant J.-C.. On y voit apparaître pour la première fois des attributs nouveaux : les masques tragique et comique ainsi que la sphère.

A l'époque romaine, le nombre des représentations figurées des Muses se multiplie pour ainsi dire à l'infini : bas-reliefs de sarcophage, peintures murales, statues, mosaïques. Citons le bas-relief du sarcophage Pacca et celui du musée du Louvre. Notre grand musée possède également des peintures murales d'Herculanum où l'on voit huit figures, au bas de chacune desquelles est inscrit le nom et la fonction de la Muse représentée. Parmi le très grand nombre des statues de l'époque romaine dont beaucoup sont sans intérêt, les plus remarquables sont celles du Vatican. Enfin, il existe un certain nombre de mosaïques dont l'étude présente quelque intérêt au point de vue de la dénomination des Muses.



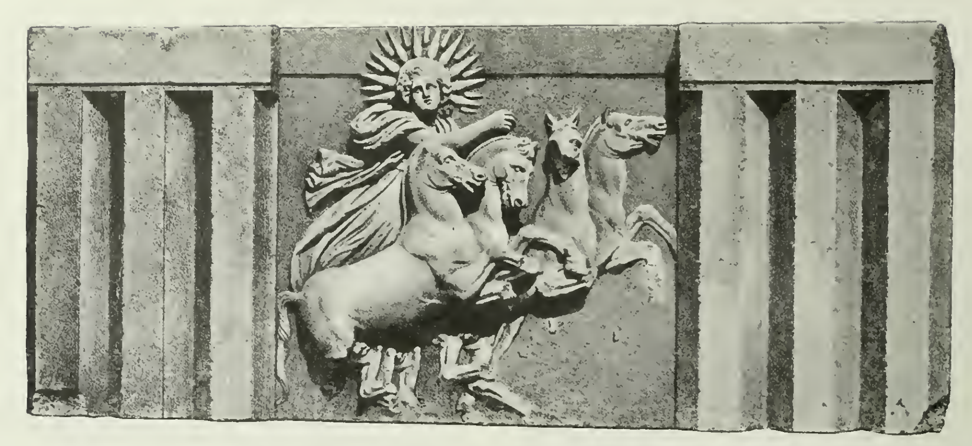
Le lever du soleil. D'après un vase peint de la collection Blacas. (Londres. *British Museum*).

V. — HÉLIOS.

Ce sont les dieux de l'Olympe qui, dans la mythologie grecque, produit de l'anthropomorphisme, tiennent la première place. Zeus et son cortège ont tout effacé, tout absorbé. D'autres divinités qui, à une époque très reculée, occupaient le premier rang, n'ont pas complètement disparu, mais passèrent au second plan. C'est en particulier le cas d'Hélios, le soleil, d'Eos, l'aurore, de Séléné, la lune, personnifications des météores célestes. Ils n'ont été l'objet que d'un nombre relativement restreint de mythes, leur culte ne fut florissant que sur un petit nombre de points et leurs représentations artistiques n'atteignirent jamais un développement considérable.

HÉLIOS DANS LA LÉGENDE. SES ORIGINES. SA DESCENDANCE.

D'après la tradition la plus généralement admise, Hélios était le fils du Titan Hypérion qui lui-même avait pour parents Ouranos et Gæa. Hypérion, époux de sa sœur Theia ou d'Euryphaeisa, eut pour descendants, outre Hélios, Eos et Séléné. « Hypérion, dit un hymne homérique, épousa l'illustre Euryphaeisa, sa sœur ; elle lui donna de beaux enfants : Eos aux bras de rose, Séléné aux belles tresses et Hélios infatigable, semblable aux immortels, qui, traîné par des chevaux, répand sa lumière sur les hommes et les dieux ; celui-ci, de ses yeux, lance de terribles regards, sous un casque d'or, et lui-même resplendit de ses rayons éblouissants ; sur ses tempes, les côtés du casque, éclairés par la tête, couvrent son gracieux visage dont l'éclat s'étend au loin ; autour de son corps, de légers vêtements brillent agités par le souffle des vents, et, sous son char sont attelés des chevaux mâles. Là, où le soir il arrête son char d'or et ses coursiers, il les envoie du ciel à l'océan. »



Hélios conduisant son char. Métope trouvée sur l'emplacement de la Nouvelle-Ilion.

D'après la légende, Hélios s'était uni à l'Océanide Persé dont il avait eu Circé et Æetès, auxquels on ajoute parfois Pasiphaé, Perses, Aloeus et même Calypso. On prêtait également au fils d'Hypérion d'autres aventures amoureuses. Les plus connues sont celles qui mettent en scène Rhodos et Leucothoé. La première était une fille d'Aphrodite. D'après Pindare, Hélios ayant été absent lors du partage de la terre, fut oublié. Zeus s'aperçut de la chose et voulut procéder à une nouvelle distribution. Hélios le pria de n'en rien faire, mais de seulement lui assurer la possession d'une île qu'il voyait émerger du fond de la mer. C'était l'île que nous connaissons sous le nom de Rhodes qui lui vint de Rhodos, l'amante d'Hélios. Sept fils naquirent de l'union de Rhodos et d'Hélios. Ce furent les Héliades : Ochimos, Kerkaphos, Aktis, Makar (Makareus), Kandalos, Triopes et Tenages. Kandalos est parfois remplacé par Phaeton. Kerkaphos eut à son tour trois fils : Lindos, Ialysos et Kameiros qui fondèrent, dans l'île de Rhodes, les trois villes portant leur nom.

L'aventure d'Hélios avec Leucothoé, nous montre le dieu en proie à une passion suscitée par la vengeance d'Aphrodite. Furieuse de ce qu'Hélios eût révélé à Héphaistos ses relations avec Arès, la déesse de l'amour fait naître dans le cœur du fils d'Hypérion qui à ce moment honorait de ses faveurs Clytie, une flamme nouvelle pour Leucothoé, fille du roi Orchamos et d'Eurynome. C'est dans les Métamorphoses d'Ovide que nous trouvons le récit de cet épisode. « Que peuvent, écrit le poète, ô fils d'Hypérion, ta beauté, ta chaleur et l'éclat de tes rayons ? Oui, tes feux brûlent au loin de la terre, mais toi-même, tu brûles d'un feu nouveau ; tes regards doivent tout embrasser et tu ne vois que Leucothoé ; tu fixes sur une seule nymphe tes regards que réclame le monde entier. » Pour s'approcher de son amante, Hélios prend les traits de sa mère Eurynome. « Au milieu de douze compagnes, il voit Leucothoé qui, à la clarté



(Phot. Giraudon).

BACCHANTE.

Par Joseph Bernard.

d'un flambeau, agitait un brillant fuseau. D'abord il lui donne de tendres baisers comme une mère à sa fille chérie ; puis il ajoute : « Il s'agit d'un secret ; esclaves retirez-vous et n'ôtez pas à une mère de droit de parler seule à sa fille. » Elles obéissent. Le dieu se voyant sans témoin ; « Je suis, dit-il, celui qui mesure la longueur de l'année ; c'est moi qui vois tout et par qui la terre voit tout, je suis l'œil du monde ; crois-moi tu me plais. » La nymphe tremble ; la crainte qui fait tomber sa quenouille et ses fuseaux de ses doigts privés de tout ressort, rehausse



Le char du Soleil. D'après Vasari. (Photo Alinari, Florence).

encore sa beauté. Le dieu reprend à l'instant sa forme et sa splendeur accoutumée. Effrayée de ce changement soudain, mais vaincue par l'éclat du dieu, Leucothoé cède à la violence sans proférer aucune plainte.

Clytie abandonnée par Hélios court avertir Orchamos, père de Leucothoé, du déshonneur de sa fille. Celle-ci se voit condamnée au plus cruel des supplices, à être enterrée vivante. « Elle a beau élever ses bras vers le Soleil et s'écrier qu'il a triomphé par la force ; son père, toujours inexorable, l'enferme au sein de la terre, et le sable élevé en tertre l'accable de son poids. » Hélios accourt au secourt de Leucothoé, mais il est trop tard. Ses rayons dispersent le sable du tertre sous lequel est ensevelie la fille d'Orchamos, mais il fait de vains efforts pour la rappeler à la vie. « Jamais, dit-on, le maître des agiles coursiers du jour, ne vit depuis l'incendie qui dévora Phaéton, de spectacle plus douloureux pour son âme. D'abord il essaie de ranimer par la force

de ses rayons la chaleur vitale dans les membres déjà glacés de son amie ; mais le destin résiste à ses efforts. Alors il répand sur ses restes et sur le sable qui la couvre un nectar odorant. Après de de longues plaintes il s'écrie : « Tu monteras au ciel. » Soudain les membres de la nymphe trempés dans l'essence divine s'amolissent et la terre est baignée de parfums ; une tige qui recèle l'encens pousse insensiblement des racines dans les entrailles de la terre, s'élève et brise la barrière que le tombeau lui oppose. »

Non moins tragique fut la destinée de Clytie qui avait cru regagner la tendresse d'Hélios en perdant sa rivale. « L'amour, dit Ovide, pouvait excuser le ressentiment de Clytie, et le ressentiment sa révélation ; néanmoins le père du jour ne parut plus auprès de cette nymphe ; dès lors sa tendresse pour elle finit. En proie à son amour insensé, elle dépérit et ne peut plus vivre au milieu de ses compagnes. Exposée à l'inclémence de l'air, nuit et jour elle est couchée sur la terre sans vêtement et laissant flotter au hasard ses cheveux négligés : pendant neuf jours sans eau, sans nourriture, elle n'eut que la rosée et ses larmes pour soutenir sa faim. Jamais elle ne souleva ses membres au-dessus de la terre, contemplant sans cesse le dieu qui parcourait sa carrière et tournant toujours ses regards vers son front ; son corps s'attacha, dit-on à la terre. Une pâleur mortelle couvrit ses membres changés en une tige sans couleur ; sa tête devint une fleur brillante comme la violette, et quoiqu'une racine l'enchaîne au sol, elle se tourne vers le Soleil qu'elle adore, même après sa métamorphose. »

On trouve encore mention dans les auteurs anciens de l'union d'Hélios avec un certain nombre de compagnes qui lui donnent des enfants illustres dans la légende. Séléné, dont il sera question plus loin, aurait eu du Soleil les Hores, Aiglé les Charites. Suivant les localités, les descendants d'Hélios ont des mères différentes. Æetes, par exemple, est tantôt fils de Perse, d'Antiope ou d'Asterope. Pasiphaé a pour mère soit Perse, soit Krete, Lampetie, Neaira ou Rhode, fille du fleuve Asopos. Enfin, le fils le plus célèbre d'Hélios, Phaéton a lui aussi une généalogie variable.

LE MYTHE DE PHAÉTON.

Phaéton nous est représenté tantôt comme le fils d'Hélios et de Rhode, tantôt comme celui du même dieu et de Prote, fille de Nérée, tantôt comme petit-fils d'Hélios et fils de Mérope. La légende la plus généralement admise est cependant celle qui en fait le fils du Soleil et de l'Océanide Clymène qui épousa ensuite le roi d'Ethiopie Merops. On trouve mention de la légende de Phaéton dans quelques indications d'Hygin qui se réfèrent à des fragments d'Hésiode, et le même sujet a été traité par Eschyle dans ses *Héliades* ainsi que par Euripide dans un de ses premiers drames intitulé *Phaéton*. Cependant, c'est le poète des Métamorphoses qui nous a laissé le récit le plus complet de la tragique aventure du fils d'Hélios.

D'après Ovide, Phaéton « disputant l'avantage de la naissance » à Epaphos, petit-fils d'Inachos, se vanta d'être fils d'Hélios. « Insensé, lui dit Epaphos, sur la foi des discours de ta mère, tu nourris ta fierté du mensonge d'une illustre origine. » Bondissant auprès de sa mère, Phaéton lui raconte l'outrage qui vient de lui être infligé et la supplie « de lui faire connaître son père par des signes certains ». Clymène, levant les mains au ciel et les yeux fixés au soleil : « Par ces rayons étincelants,

s'écrie-t-elle, par cet astre qui nous voit et qui nous entend, je te le jure, ô mon fils, ce Soleil que tu contemples, ce Soleil arbitre du monde, est ton père. Si je t'abuse, puisse-t-il me retirer sa lumière, et luire à mes yeux aujourd'hui pour la dernière fois. L'Orient où il réside, touche à cette contrée. Si tu le désires, monte à son palais, et va l'interroger lui-même. »

Phaéton se rend auprès d'Hélios qui l'accueille avec bonté. Le jeune homme demande au dieu de lui donner quelque gage éclatant qui le déclare son fils. Hélios s'y engage, en jurant par le Styx. Phaéton demande le char de son père, et le droit de guider, un seul jour, les rênes de ses chevaux ailés. Cette demande effraye Hélios qui essaye de faire renoncer le jeune imprudent à son entreprise et lui en expose tous les inconvénients. « Pour te croire issu de mon sang, lui dit-il, tu demandes un gage certain ; en est-il un plus certain que le trouble où je suis? » Rien n'y fait. Phaéton n'a de cesse qu'il ne soit monté sur le char de son père. Celui-ci lui conseille la plus grande prudence. « Fais plus souvent usage des rênes que de l'aiguillon, lui dit-il. » Les chevaux qui, à la légèreté du char reconnaissent qu'il n'est pas monté par leur maître lui-même, se ruent dans une course désordonnée, par des chemins inconnus. « Du haut des airs, l'infortuné Phaéton a vu la terre disparaître dans un profond éloignement ; il pâlit, ses genoux tremblent d'une terreur profonde, et ses yeux, au sein même de tant de clartés, se couvrent de ténèbres. Ah ! qu'il voudrait n'avoir jamais touché les guides de son père ! Qu'il regrette de connaître son origine et d'avoir triomphé par ses prières !... Il est emporté comme un vaisseau battu par le souffle furieux de Borée, et dont le pilote, vaincu par la tempête, abandonne son gouvernail aux dieux et le salut à la tempête. » Dans ses courses vagabondes, le char du Soleil porte partout l'incendie et la flamme. Phaéton voit l'univers entier en proie à l'incendie, il n'en peut plus longtemps soutenir la violence. Il ne respire plus qu'une vapeur brûlante semblable à l'air qui sort d'une fournaise profonde ; il sent déjà son char s'échauffer et blanchir au contact de la flamme. Déjà les cendres et les étincelles qui volent jusqu'à lui le suffoquent et l'oppressent ; une fumée ardente l'enveloppe de toutes parts. Où va-t-il ! Où est-il ? Au milieu de l'épais brouillard qui l'entoure, il ne peut le découvrir et se laisse emporter au gré de ses fougueux coursiers. »



Hélios sur un quadrige. Amphore bachique.

Finalement, les rênes lui échappent ; la terre entière et le ciel lui-même sont embrasés. Dans ce désarroi général, les astres cherchent à s'enfuir. La Terre lève ses bras vers Zeus en implorant son secours. Pour éviter une catastrophe, le père des dieux se décide à foudroyer l'imprudent Phaéton dont le corps est précipité dans l'Eridan.

LES TROUPEAUX D'HÉLIOS. Suivant la légende, le Soleil possédait de merveilleux troupeaux dont l'Odyssée place le lieu de séjour dans l'île de Thrinacie. « C'est en cet endroit que paissaient les bœufs et les riches brebis d'Hélios. Le dieu a autant de grands troupeaux que de



Le lever du Soleil

bergeries ; sept de chaque sorte, tous de cinquante têtes ; ils n'ont point de rejetons et sont à l'abri de la mort et de la vieillesse. Deux nymphes aux cheveux élégamment tressés prennent soin de ces troupeaux ; Phaétuse et Lampetie, filles d'Hélios et de la divine Maira. Lorsque leur auguste mère les eut enfantées et nourries, elle leur donna pour séjour l'île lointaine de Thrinacie, et leur confia la garde des brebis et des bœufs superbes de leur père. » On sait, qu'au cours de ses tribulations, Ulysse arrive près de de l'île où séjournaient les troupeaux d'Hélios. Averti par Circé, Ulysse fait prêter à ses compagnons le serment qu'ils ne toucheront pas aux bœufs ni aux brebis du Soleil. A l'instigation de l'un d'entre eux, Euryloque, les malheureux enfreignent ce serment. Lampetie en avertit immédiatement Hélios qui « le cœur gonflé de courroux » s'adresse aux immortels : « Puissant Zeus, et vous dieux bienheureux, éternels, punissez les compagnons d'Ulysse, fils de Laerte ; dans leur orgueil ils viennent d'immoler les bœufs qui réjouissaient mes regards, lorsque je remontais au ciel ou redescendais sur la terre. Si vous ne m'accordez pas une juste vengeance, je m'en irai chez Hadès, et désormais j'éclairerai les morts : — Hélios, répond le dieu qui rassemble les nuées, continue à

éclairer les dieux et les frêles humains sur la terre fertile ; je ne tarderai pas à frapper le vaisseau d'Ulysse des rayons ardents de la foudre et je le briserai au milieu des sombres flots. »

Ulysse, pendant le sommeil duquel le sacrilège s'est accompli, n'arrive que pour constater que « le mal est sans remède. Les bœufs n'existent plus, et déjà les signes des dieux éclatent. Les peaux rampent, les chairs rôties ou crues mugissent autour des broches ; c'est comme si les bœufs eux-mêmes mugissaient. »

C'est en Sicile qu'on plaçait le lieu de pâturage des bœufs d'Hélios et un auteur ancien nous rapporte qu'on montrait cet endroit près d'Artémision. D'autre part, d'après Aristote, le chiffre de 350 constitué par les 7 troupeaux, aurait correspondu aux 350 jours de l'année lunaire.



Hélios et Eos sur un quadrige placé dans une barque et conduit par Phosphoros. D'après une amphore. (Paris. Musée du Louvre).

AUTRES MYTHES RELATIFS A HÉLIOS.

Le Soleil ne joue qu'un rôle assez effacé dans la Gigantomachie. Nous avons déjà raconté dans le tome 1[er] de cet ouvrage (voir p. 7), comment pour empêcher les géants de se nourrir d'une herbe magique qui devait les rendre immortels, Zeus défendit à Hélios de paraître. Le dieu est encore mêlé à une autre histoire de géant et de plante magique, la *molu* dont il a déjà été question dans un autre chapitre de cet ouvrage. On racontait qu'après la défaite de ses congénères, le géant Pikoloos s'était réfugié dans l'île habitée par la magicienne Circé, fille d'Hélios qu'il avait voulu expulser de son domaine. Le dieu avait tué l'intrus dont le sang donna naissance à la molu. La fleur de cette plante était blanche à cause d'Hélios et noire à cause du sang du géant.

On racontait aussi qu'au cours de la lutte des dieux contre les géants, Héphaistos, accablé de

fatigue, avait été emporté par Hélios sur son char. Comme on l'a déjà vu, c'est également par Hélios que le divin boîteux fut informé de son infortune conjugale et que Déméter apprit le nom du ravisseur de sa fille.

Très jaloux de sa puissance, Hélios se montrait impitoyable envers ceux qui osaient se comparer à lui. Un fils de Nérée, Nérite, se vanta d'être plus rapide à la course qu'Hélios lui-même. Pour sa punition, il fut métamorphosé en un mollusque (testacé bivalve) qui porte son nom. La chasseresse Argé, voyant courir un cerf s'écrie qu'elle le rattraperait lors même qu'il irait aussi vite que le Soleil. Elle fut changée en biche.

Hélios joue également un rôle dans la légende de Phineus dont il a déjà été parlé à propos des Harpyes. Phineus aurait été frappé de cécité parce qu'ayant à choisir entre une longue vie et le don de la vue, il avait opté pour la première de ces alternatives. On racontait encore qu'il avait encouru la colère d'Hélios parce qu'il était meilleur devin que le dieu lui-même, ou parce qu'il avait enseigné à Phrixos le chemin de la Colchide, contre le gré d'Æetes, fils d'Hélios, Æetes avait maudit Phrixos, et Hélios avait exaucé ses malédictions en privant Phineus de la vue.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LA PERSONNALITÉ D'HÉLIOS.

Pour Homère, Hélios est le dieu qui voit et qui entend tout, auquel rien n'échappe. On l'invoque comme témoin et comme vengeur des crimes dont aucun, même le plus secret n'est à l'abri de ses regards. D'une pureté immaculée, il ne souffre aucune souillure ; le coupable ne saurait le regarder en face. Dispensateur de tous les biens, il donne à l'homme la richesse et le bonheur. Tout ce qui est beau vient de lui ; il est le dieu de la vérité et de la sagesse. En le regardant, l'homme accroît son acuité visuelle. Aristote raconte que l'aigle tournait vers le Soleil ses petits à peine sortis de l'œuf et les tuait quand ils ne pouvaient pas supporter cette épreuve.

Il est capable de guérir de la cécité comme on l'a vu dans la légende d'Orion et prive de la vue ceux qui comme Phineus l'ont offensé.

Toute la vie de la nature dépend d'Hélios. Sa lumière est nécessaire non seulement aux hommes mais encore aux dieux. Il menace ceux-ci de se retirer chez Hadès et d'éclairer les morts, s'ils ne consentent pas à punir les compagnons d'Ulysse qui ont immolé quelques-uns des bœufs du troupeau sacré. Par là même, il avoue sa subordination à des divinités plus puissantes puisqu'il ne peut pas exercer lui-même sa vengeance. Dans un autre passage de l'Iliade, Homère nous dit qu'Hera « envoie, *contre son gré*, l'infatigable Hélios, sous les flots de l'Océan ».

Cette épithète d' « infatigable » est celle qui caractérise le mieux l'essence d'Hélios. Sa légende nous le représente accomplissant chaque jour son voyage à travers l'espace céleste.

Il est monté sur son char qui, primitivement peut-être, était attelé de taureaux, mais que la légende nous montre traîné par des chevaux qui soufflent du feu et sont parfois ailés. Leurs noms varient suivant les auteurs : Eôos, Aithiops, Bronté, Stéropè, ou Eôos, Aithon, Phlegon, Lampos Phaeton, Xanthos. Leur nourriture est une plante magique qui croît dans l'île des Bienheureux.

Le char, œuvre d'Héphaistos est en or, de même que les rênes. L'Océan est le point de départ et le point d'arrivée d'Hélios. Il en sort chaque matin à l'Orient et s'y plonge chaque soir à l'Occident. Son palais est situé à l'Orient, près de la mer Erythrée. Pour expliquer comment Hélios disparaissait le soir dans l'Océan à l'Occident, émergeait le matin à l'Oiient, on disait que pendant la nuit il voyageait soit dans une barque, soit dans une coupe qu'Héraklès lui empruntera pour traverser l'Océan, après l'avoir menacé de ses flèches.



Hélios sur un quadrige. D'après un vase peint.

LE CULTE D'HÉLIOS.

C'est en général sur des sommets qu'étaient situés les quelques sanctuaires d'Hélios dont les auteurs anciens font mention, sans d'ailleurs nous fournir beaucoup d'indications au sujet du culte dont le dieu était l'objet. Nous savons seulement qu'en certains endroits on lui sacrifiait des chevaux blancs, et qu'ailleurs les offrandes consistaient en de simples libations à base de miel.

A Athènes, le culte d'Hélios n'occupe qu'une place secondaire et n'apparaît qu'incidemment dans des fêtes consacrées à d'autres divinités. Par contre, à Corinthe, on racontait que la région avait été disputée entre Poseidon et Hélios. Briarée, appelé comme arbitre, avait donné l'Acrocorinthe au fils d'Hypérion et le reste de l'isthme au dieu de la mer. Hélios avait ensuite

cédé sa part à Aphrodite. Une autre légende disait que les divinités avaient conservé en commun la possession de l'isthme tout entier et avaient de concert fondé les jeux isthmiques. Il y avait à Corinthe plusieurs autels et statues d'Hélios. Le roi Æetès ainsi qu'Alceus étaient, d'après la légende, des fils d'Hélios et d'Antiope, entre lesquels le dieu avait partagé le territoire. Médée, fille d'Æetès, était donc une petite-fille d'Hélios qui était en même temps l'ancêtre des principaux héros corinthiens.

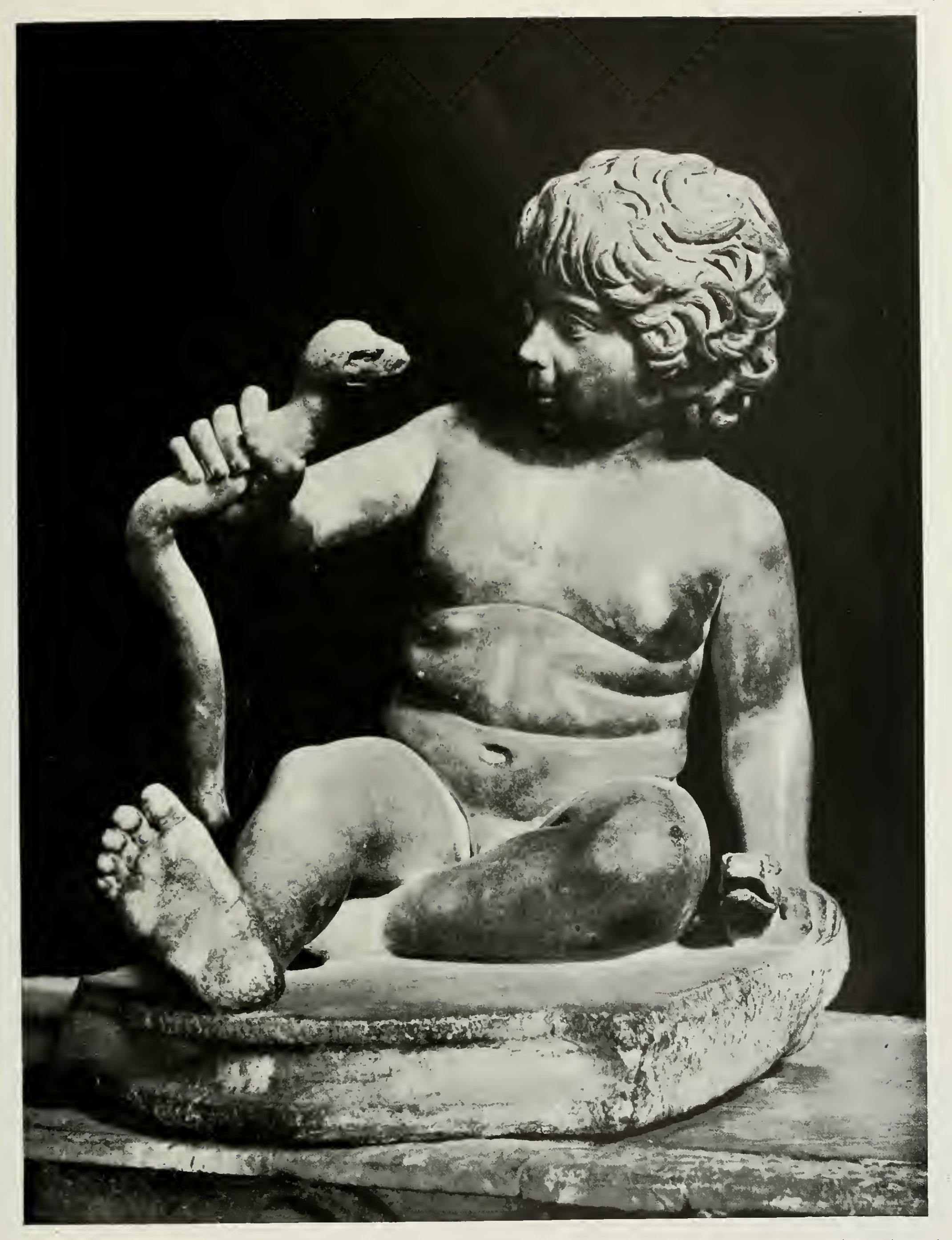
On retrouve également des traces du culte d'Hélios à Sicyone, ainsi que sur plusieurs points du Péloponèse : à Argos, à Epidaure, à Mégalopolis, à Elis. Au Ténare, on conservait un troupeau de brebis consacré à Hélios, auquel on offrait des sacrifices sur le sommet du Taleton, contrefort du Taygète. Dans l'île de Crète, on suppose qu'Hélios fut à une époque très ancienne honoré sous la forme d'un taureau et on a essayé d'expliquer par là la célèbre légende de Pasiphaé dont il sera question dans un autre chapitre.

Le centre le plus important du culte d'Hélios était l'île de Rhodes. On a déjà lu plus haut la légende d'après laquelle Hélios, n'ayant pas assisté au partage de la terre, avait obtenu de Zeus la possession d'une île sur le point d'émerger. C'était l'île de Rhodes qui, d'après la légende, devait son nom à Rhodos, fille d'Aphrodite et de Poseidon, dont Hélios tomba amoureux et dont il eut sept fils. Répandu dans toute l'île, le culte d'Hélios était surtout pratiqué dans la ville de Rhodes, fondée à la fin du V[e] siècle sur l'emplacement même du sanctuaire primitif du dieu. Celui-ci y possédait un grand temple où l'on célébrait tous les cinq ans la grande fête des *Hélieia* à laquelle on accourait non seulement de toutes les parties de l'île, mais des régions les plus lointaines. Il y avait d'abord une procession et des sacrifices, puis des concours gymniques, des courses de chevaux et de chars, des concours musicaux et littéraires. Les prix consistaient en couronnes de peuplier blanc, arbre consacré à Hélios. A côté de ces grandes fêtes, d'autres solennités, moins importantes, étaient célébrées chaque année. C'était sans doute à cette occasion qu'on précipitait à la mer, comme offrande à Hélios, un char attelé de quatre chevaux. C'était à Rhodes que s'élevait la statue colossale d'Hélios par Charès et les monnaies de la ville rappellent également le culte dont le dieu était l'objet de la part des Rhodiens.

L'île de Crète, qui joue un si grand rôle dans les conceptions mythologiques de la Grèce, pratiqua de très bonne heure le culte d'Hélios, d'une manière particulière. Le dieu y fut honoré sous la forme d'un taureau. Pasiphaé, l'épouse de Minos, dont il sera plus longuement question dans la suite de cet ouvrage, était une fille d'Hélios et de Perse. Le géant Talos, au corps de bronze qui étouffait dans ses bras tous les étrangers abordant dans l'île, semble avoir été dans la conception crétoise le dieu Hélios lui-même. D'autre part, nous savons que dans la ville de Gortyne il y avait encore, à l'époque historique, des troupeaux consacrés à Hélios.

HÉLIOS DANS L'ART.

Les représentations figurées d'Hélios dont nous trouvons mention dans les écrivains anciens ou qui nous ont été conservées ne remontent pas à une époque



(Phot. Alinari Florence.)

HERAKLÈS ENFANT ÉTRANGLANT UN SERPENT

Sculpture antique. Rome. Musée Capitolin.

très ancienne. C'est sur des vases peints que nous les voyons apparaître d'abord. Au début, le disque solaire n'est pas entouré de rayons : il constitue le signe distinctif du dieu, à côté ou au-dessus duquel il figure. A partir du V[e] siècle, les artistes prennent l'habitude d'entourer la tête d'Hélios d'une couronne radiée. Les principales scènes représentées et dans lesquelles Hélios est toujours associé à d'autres personnages, en particulier à Séléné, sont le lever du soleil ainsi que ses aventures avec Heraklès. Le mythe de Phaéton a également exercé l'imagination des artistes grecs.



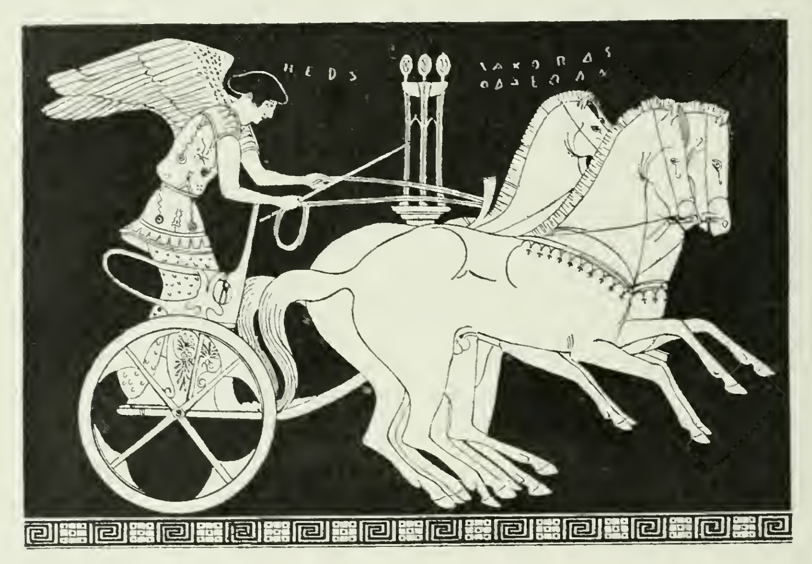
Eos poursuivant Céphale. (Cratère de la collection Blacas.)

Hélios apparaît généralement sous les traits d'un personnage jeune et beau. Il guide un char attelé tantôt de deux, tantôt de quatre chevaux qui sont parfois ailés. C'est ainsi qu'il avait été représenté sur le fronton oriental du Parthénon et sur la base du trône de Zeus à Olympie. On a d'autre part retrouvé un certain nombre de bronzes et de torses d'une époque plus récente, ainsi qu'un masque colossal d'Hélios qui se trouve au musée du Louvre. Il faut y ajouter une métope trouvée sur l'emplacement de la nouvelle Ilion. L'île de Rhodes, centre principal du culte d'Hélios, abondait en monuments consacrés au Soleil. Là, se trouvaient une œuvre fameuse de Lysippe et le célèbre colosse dû à Charès de Lindos. Cette dernière statue s'écroula cinquante-six ans après son érection au cours d'un tremblement de terre. Enfin, les monnaies de la ville de Rhodes nous ont conservé des têtes d'Hélios d'un type très expressif.

VI. — EOS OU L'AURORE

PRINCIPAUX MYTHES.

On a déjà vu plus haut que la tradition faisait naître de l'union d'Hypérion et de Theia, en même temps qu'Hélios, deux filles, Eos et Séléné. De même qu'Hélios personnifie le Soleil, Eos est l'Aurore « aux doigts de rose », déesse toujours jeune et brillante qui, d'après Homère « quitte chaque matin sa couche et le beau Tithon, pour ramener la lumière aux dieux et aux mortels ». L'hymne homérique à Aphrodite nous raconte que Tithon, l'époux d'Eos, avait été enlevé par celle-ci et que la déesse « alla



Eos ailée sur un char. Stamnos à figures rouges.

demander au fils de Kronos qu'il fût à l'abri de la mort et qu'il vécût toujours. Zeus, d'un signe de tête, y consentit : il accomplit ses désirs. L'insensée ! La vénérable Eos ne songea pas en son esprit à demander pour lui la jeunesse, et à le préserver de la vieillesse odieuse. Aussi longtemps qu'il conserva l'aimable jeunesse, charmé de la belle Eos, il demeura sur les rives de l'Océan, aux confins de la terre. Mais lorsque les premiers cheveux blancs descendirent de sa belle tête et que son menton blanchit, la vénérable Eos s'éloigna de sa couche. Toutefois, le gardant dans son palais, elle le nourrit d'ambroisie et d'aliments divers et elle lui donna de riches vêtements. Mais quand la hideuse vieillesse l'eut tout à fait accablé, qu'il ne put plus mouvoir ses membres ni se tenir debout, ce parti en son âme parut le meilleur à la déesse : elle le relégua dans un appartement dont elle ferma les portes brillantes. Là, sa voix coule insaisissable ; elle

n'a plus rien de la force qui animait ses membres flexibles. » Finalement Tithon fût métamorphosé en cigale.

De son union avec Tithon qui, d'après la légende, était fils du Troyen Laomédon, Eos eut deux fils, Memnon et Emathion. Roi d'Ethiopie, Memnon, revêtu d'une armure sortie des forges d'Héphaistos, vient prêter secours aux Troyens dans leur lutte contre les Grecs. Il tue Antiloque, fils de Nestor, mais succombe à son tour sous les coups d'Achille. La mort du « plus beau des



Eos sur un char attelé de chevaux ailés. D'après un vase peint.

hommes qui aient paru devant Troie » causa à Eos un chagrin dont rien ne pût la consoler. Elle obtint de Zeus l'immortalité pour son fils.

EOS ET CÉPHALE. Nous trouvons dans les auteurs anciens plusieurs traditions différentes relatives à l'aventure d'Eos et de Céphale. L'un nous dit « Eos étant tombée amoureuse de Céphale l'enleva et lui accorde ses faveurs en Syrie ; elle eût de lui Tithon qui fut le père de Phaéton ». Une autre légende au contraire nous montre Céphale résistant à Eos qui se vengea en lui inspirant l'idée de mettre à l'épreuve la fidélité de son épouse Procris. Ce dernier thème donna à son tour naissance à plusieurs versions dont chacune offre un intérêt particulier au point de vue mythologique.

D'après Apollodore d'Athènes, Céphale était le fils d'Hermès et d'Hersé, fille de Crécops ; une autre généalogie le fait descendre de Deion, l'un des Deucalonides. Il avait épousé Procris, la fille d'Erechthée. Ovide nous raconte les circonstances dans lesquelles Céphale fit la rencontre d'Eos. « Le second mois s'écoulait depuis notre hymen ; je tendais les filets aux cerfs orgueilleux de leurs bois, lorsque, du haut de l'Hymette, toujours couronné de fleurs, l'Aurore, aux doigts vermeils, chassant les ténèbres devant son char, m'enlève malgré moi.... J'aimais Procris, Procris était dans mon cœur ; son nom remplissait ma bouche. J'alléguais les droits de l'hymen, mon ivresse encore récente, la couche nuptiale dont je venais de goûter les douceurs, et le premier bonheur de son lit solitaire. La déesse s'indigne de mes scrupules : « Cesse tes plaintes, ingrat, garde Procris, dit-elle ; si je sais lire dans l'avenir, un jour tu voudras ne l'avoir jamais possédée. » Soudain elle me chasse, irritée contre Procris. Céphale en proie au soupçon rentre dans sa demeure sous un déguisement. Il offre à Procris de riches présents en échange de ses faveurs. « Combien de fois sa vertu repousse mes attaques, que de fois elle me dit « j'appartiens à un seul ; en quelque lieu qu'il soit, c'est à lui seul que je veux devoir mon bonheur ». Quel homme raisonnable n'eût vu dans ce langage une preuve de sa fidélité ! Je ne sais pas m'en contenter, j'offre tous mes trésors ; j'exagère à un tel point qu'elle me paraît chanceler enfin.... Je m'écrie : « J'avais pris un masque et sous les dehors d'un adultère se cachait un véritable époux ! Perfide, je suis moi-même témoin de ta trahison. Elle ne répond rien, mais ensevelissant sa honte dans le silence, elle fuit à la fois son époux injuste et la demeure à son honneur fatale. Enveloppant tous les hommes dans la haine que je lui inspire, elle erre sur les montagnes et se livre aux



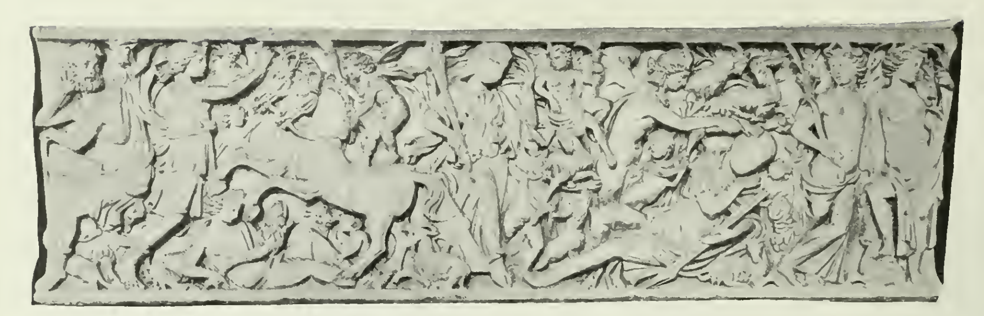
Céphale. Bronze antique. (Paris. Bibliothèque nationale).
(Phot. Giraudon)

exercices de Diane. Ainsi délaissé, je sens un feu plus violent circuler dans mes veines ; j'implorais mon pardon, j'avouais ma faute répétant que j'aurais moi-même succombé à de si grands présents si on me les eût offerts. Ces aveux vengent sa pudeur outragée. Procris m'est rendue, nos jours s'écoulent au sein de la concorde. »

Suivant une autre légende, Procris s'était enfuie en Crète où elle avait reçu de Minos un chien auquel aucune proie ne pouvait échapper et un javelot « inévitable », présents qui d'après certains auteurs lui venaient d'Artémis. Elle se fait couper les cheveux, s'habille en homme et revient en Attique où habitait Céphale. Celui-ci devient son compagnon de chasse. Il supplie Procris de lui céder ce chien et ce javelot merveilleux qui lui permettent d'accomplir tant d'exploits. Procris refuse. Céphale lui offre la moitié de ses États, mais c'est en vain. Elle feint enfin de céder, à condition que Céphale lui permette d'assouvir sur lui une passion contre nature. Le misérable y consent. Procris se fait alors reconnaître et après de sanglants reproches consent à se réconcilier avec son époux et à lui donner le chien et le javelot objets de ses désirs. Céphale en profite pour s'adonner à son sport favori, la chasse. Procris en prend ombrage et soupçonnant son époux d'infidélité va l'épier. Elle se cache dans un buisson ; le bruit qu'elle fait attire l'attention de Céphale qui lance son javelot. Procris est tuée. D'après Apollodore d'Athènes, le meurtrier involontaire cité devant l'Aréopage fut condamné au bannissement, tandis que suivant une autre version, en proie à un désespoir inconsolable, il se précipita dans la mer du haut du cap Leucas.

La légende attribuait encore à Eos d'autres aventures amoureuses, en particulier avec Clitos et Orion. Du premier nous savons seulement que fils de Mantios et descendant du devin Melampos il fut enlevé par Eos « éprise de sa beauté et transporté parmi les immortels ». Quant à Orion, dont il a déjà été question dans un chapitre précédent, il l'emportait sur tous les autres hommes non seulement par sa beauté, mais encore par sa taille gigantesque, supérieur à ce dernier point de vue aux Aloades, Otos et Ephialtès. Eos l'enleva, mais s'attira la jalousie des dieux, en particulier d'Artémis qui tua le géant dans l'île d'Ortygie. Dans l'Odyssée nous voyons Orion « qui chasse encore dans la prairie d'Asphodèle (les enfers) les bêtes fauves que jadis il a tuées dans les montagnes incultes ; il tient sa massue d'airain qui ne peut être brisée ».

Les différentes légendes relatives à Eos ont été représentées sur un certain nombre de peintures de vases. Le plus souvent ailée, la déesse apparaît conduisant un char attelé de deux ou quatre chevaux, ou bien encore tenant ces chevaux par la bride et précédant le Soleil. Les principales scènes dans lesquelles elle joue un rôle ont trait à ses aventures avec Tithon, Céphale, Orion, Clitos, au combat entre Achille et Memnon et à la mort de ce dernier héros.



Séléné et Endymion. Sarcophage de Bordeaux. (Phot. Giraudon).

VII. — SÉLÉNÉ OU LA LUNE.

SÉLÉNÉ, SŒUR D'HÉLIOS ET D'EOS.

De même que le soleil et l'Aurore, la Lune occupait une place dans les conceptions mythologiques des Grecs sous le nom de Séléné qui désignait à la fois l'astre et la déesse. Un hymne homérique nous parle de « Séléné aux ailes étendues, dont la clarté qui se montre au ciel part d'une tête immortelle et enveloppe la terre ; elle orne toutes choses de sa splendeur et l'air ténébreux est illuminé par sa couronne d'or. Ses rayons se répandent au loin, lorsque le soir, au milieu du mois, la divine Séléné, après avoir baigné son beau corps dans l'Océan, revêtue de vêtements splendides, ayant attelé ses chevaux lumineux, les pousse en avant avec ardeur ; elle est alors dans son plein ; elle s'est entièrement accrue et elle lance des cieux sa plus vive lumière, signe et présage pour les mortels. »

D'après la tradition la plus répandue, Séléné était la fille d'Hypérion et de Theia (ou Euryphaessa), par conséquent la sœur d'Hélios et d'Eos. Dans l'hymne homérique à Hermès, Séléné est appelée « fille du roi Pallas, fils de Méganèdes » ; on a émis l'hypothèse que ce Pallas était le héros éponyme de la ville arcadienne de Pallantion. Parfois aussi on donne pour père à Séléné le Soleil ou Hélios, tandis que dans d'autres auteurs elle a pour parents Zeus et Leto, généalogie provenant d'une confusion de la déesse avec Artémis.

L'hymne homérique à Séléné cité plus haut ajoute : « Le fils de Kronos s'unit d'amour avec elle, et ayant conçu, elle enfanta Pandia, remarquable par sa beauté, parmi les immortels. » D'autre part, de son union avec le maître de l'Olympe, la déesse eut encore deux autres filles Némée et Herse. On lui donnait également pour époux Hélios lui-même par qui elle serait devenue la mère des Hores.

On prêtait à Séléné plusieurs aventures amoureuses dont la principale est celle qui a

donné naissance au mythe d'Endymion, localisé en Elide et en Carie. Sa merveilleuse beauté attira l'attention de Séléné, un jour qu'il s'était endormi dans une caverne du mont Latmos. Cinquante filles naquirent de l'union de la déesse et d'Endymion. D'après une autre tradition,



Séléné et Pan.

Endymion, reçu dans l'Olympe, avait été précipité par Zeus dans l'Hadès pour avoir osé porter les yeux sur Hera, l'épouse du maître de l'Olympe, ou bien encore avait été condamné à un sommeil éternel en expiation de cette faute. Cependant, la légende la plus généralement admise est celle d'après laquelle Endymion ayant obtenu de Zeus le droit de choisir le genre de vie qu'il préférait, demanda de dormir éternellement, sans jamais vieillir. Séléné, amoureuse de lui, venait chaque nuit l'admirer dans son sommeil et l'embrasser.

Une tradition arcadienne nous montre Séléné séduite par Pan, le dieu des troupeaux. Malheureusement nous ne possédons à ce sujet d'autre indication que celle donnée en passant par Virgile dans ses Géorgiques. « C'est grâce à l'éclat de sa blanche toison, s'il faut en croire la renommée, que Pan, dieu de l'Arcadie, put te séduire, ô Lune, et t'abuser en t'appelant au fond des bois : et toi, tu ne fus pas sourde à son appel. »



Séléné sur un char attelé de deux chevaux.
(Kylix du Musée de Berlin).

CULTE DE SÉLÉNÉ.

Il est fort probable que d'origine très ancienne, le culte de Séléné avait peu à peu presque entièrement disparu chez les Grecs pour faire place à d'autres rites consacrés à des divinités plus récentes. Nous savons seulement qu'on adressait à la déesse des salutations et des invocations, qu'on lui offrait des libations d'eau pure, des gâteaux, ou galettes de forme ronde, etc.... C'est dans le Péloponèse que le culte de Séléné semble avoir été principalement répandu. On localisait en Elide la légende d'Endymion et Pausanias nous raconte que sur le marché d'Elis se dressaient les statues d'Hélios et de Séléné, cette dernière avec des cornes sur la tête. A Patras se rattachait l'aventure de Séléné et de Pan dont le souvenir nous a été conservé par une monnaie de cette ville et cette tradition était également localisée en Arcadie. On sait d'autre part que les Spartiates tenaient un grand compte pour

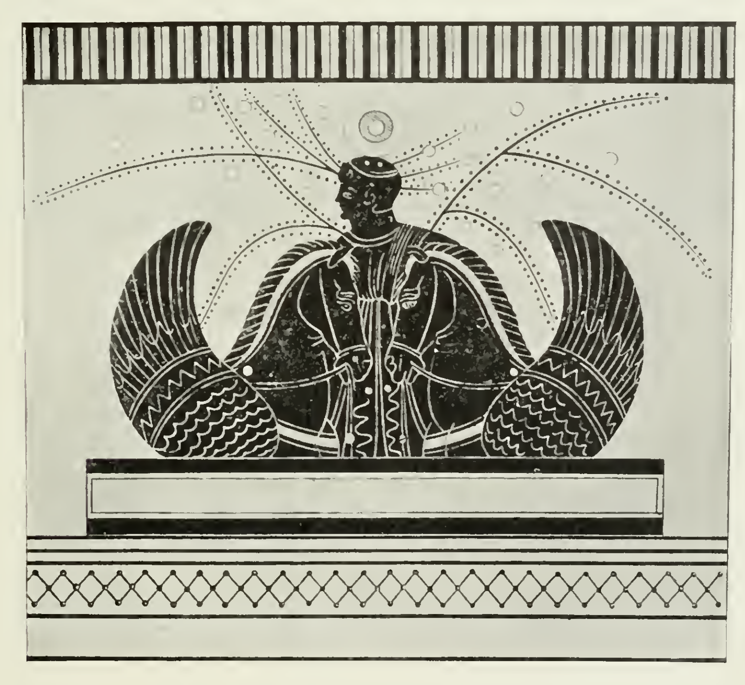


(Phot. Alinari. Florence).

HERA ALLAITANT HERAKLÈS

Sculpture antique. Rome. Musée du Vatican.

leurs entreprises de l'observation des phases de la lune. Près de la ville de Thalamae se trouvait un oracle d'Ino ou de Pasiphaé où les éphores allaient passer la nuit « pour prendre les conseils oniromantiques de la déesse ». Pausanias écrit à ce sujet : « En venant d'Octylos à Thalamae, on rencontre sur le chemin un sanctuaire d'Ino qui est aussi un oracle. On y consulte en dormant, et tout ce qu'on désire apprendre la déesse le montre par des songes. Dans l'hypaèthre (partie découverte) du temple se trouvent des statues de bronze, l'une de Pasiphaé, l'autre d'Hélios. Il



Séléné sur un char attelé de deux chevaux. D'après un vase peint

y coule aussi d'une source sacrée, une eau agréable à boire : on l'appelle source de Séléné, Pasiphaé n'étant pour les indigènes qu'un génie indigène. »

En Argolide, une très ancienne légende racontait que le fameux lion de Némée tué par Heraklès, était né des amours de Zeus avec Séléné et la déesse avait certainement été l'objet d'un culte spécial dans la ville de Némée.

Les Athéniens offraient à Séléné des libations dites sobres (néphaliai), c'est-à-dire d'eau pure et non de vin, ainsi que des galettes de forme ronde (selènai) et des croissants (bous).

Enfin, on trouve encore des traces du culte de Séléné dans plusieurs colonies grecques, en particulier à Alexandrie, à Rhodes, à Héraclée, ville dans le voisinage de laquelle se trouvait

la chaîne du Latmos avec la grotte où Endymion, dormant son éternel sommeil, recevait chaque nuit la visite de sa divine amante.

Dans l'imagination des Grecs, l'influence exercée par Séléné s'étendait aux domaines les plus divers. C'est à elle qu'on devait la rosée, d'où le mythe d'après lequel Herse qui personnifiait ce phénomène était la fille de Zeus et de Séléné. La déesse exerçait également une action sur la menstruation des femmes ainsi que sur leur accouchement. Elle hâtait de même la croissance des plantes et des animaux et d'autre part la bonne ou mauvaise santé des hommes dépendait d'elle en partie. Enfin Séléné était aussi une déesse de l'amour, comme on l'a vu par les principaux mythes se rattachant à ses aventures, et son union avec Hélios était le prototype du mariage.

La comparaison du croissant de la Lune avec une corne de taureau ou de vache avait amené les anciens à se représenter Séléné à cheval sur un taureau ou assise sur un char traîné par des vaches ou des taureaux. On la voit aussi juchée sur un bélier, sur un cheval, sur un mulet, sur un cerf ou une chèvre. Le lion lui était également consacré, de même que le cynocéphale, attribution d'origine égyptienne. Citons encore le coq, l'abeille, l'écrevisse, la musaraigne et parmi les plantes la pivoine. Comme objets représentant le symbole de Séléné, il faut nommer l'argent, l'or, le croissant de lune, les cornes de taureau, le nimbe, le disque, la roue, la couronne radiée, le flambeau, le carquois et les flèches.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Pausanias nous raconte que sur le marché d'Elis une statue de Séléné faisait vis-à-vis à celle d'Hélios. La déesse est rarement représentée toute seule sur les peintures de vase qui nous ont été conservées. Parfois ailée, nous la voyons conduisant un bige ou char attelé de deux chevaux, le quadrige étant plutôt consacré à Hélios. On a émis l'hypothèse qu'elle avait figuré de cette manière sur le fronton occidental du Theseion et il est certain que Phidias l'avait ainsi représentée sur les frises du Parthénon. On constate cependant, à partir d'une certaine époque, la préférence des artistes à nous la montrer montée sur un taureau, un cheval ou une mule. C'est ce dernier animal qui lui servait de monture sur la base du trône du Zeus d'Olympie par Phidias. Le type de Séléné équestre se retrouve sur un grand nombre de vases anciens qui représentent les scènes les plus variées de la mythologie grecque.



Dispute du trépied delphique. Fronton du trésor de Cnide. Musée de Delphes.
(Phot. Giraudon)

CHAPITRE XVI

LES HÉROS

A côté des dieux et des déesses, la mythologie grecque nous offre un assez grand nombre d'autres personnages de second plan, connus sous le nom de héros. Les philologues, comme dans beaucoup d'autres cas, ont échoué dans leurs tentatives d'explication de l'étymologie du mot *héros*. On est cependant généralement d'accord pour admettre qu'il est synonyme de fort, puissant, vigoureux, robuste, noble, digne, majestueux, intelligent, beau, qualités par lesquelles le héros se distingue du reste des hommes et se rapproche des dieux. De là, l'expression de demi-dieu appliquée aux héros qui constituent comme un degré intermédiaire entre les divinités et l'humanité. Ils sont aux habitants de l'Olympe, ce que les saints, dans la religion catholique, sont à Dieu. Aujourd'hui nous appelons héros celui qui se distingue par ses exploits, sa haute valeur, son dévouement et pour lequel on a inventé l'expression de « surhomme ».

LES HÉROS DANS HOMÈRE ET DANS HÉSIODE.

Comment les Grecs sont-ils arrivés à concevoir l'idée de héros ? Nous assistons ici à un phénomène inverse de celui par lequel l'anthropomorphisme hellénique a fait les dieux semblables aux hommes. L'héroïsation, en effet, consiste à rendre certains hommes semblables aux dieux en les revêtant de leurs principales qualités. Pour accentuer cette ressemblance, la légende donne à beaucoup de héros un dieu pour père et une mortelle pour mère, tandis que nous ne connaissons qu'un seul exemple du cas contraire, celui d'Enée, né des amours d'Aphrodite, la plus belle des déesses, avec un mortel, Anchise. Néanmoins l'idée de héros ne nous apparaît pas si nettement tranchée dans Homère, où elle est encore flottante ; elle ne se traduit pas tout à fait de la même manière dans l'Iliade que dans l'Odyssée. Dans le premier de ces poèmes, le mot héros est généralement synonyme de guerrier ; dans l'Odyssée, il s'applique à des hommes supérieurs aux autres par leur sagesse ou la noblesse de leurs origines. Sous l'un et l'autre de ces deux rapports, les héros ne semblent pas encore avoir été, à l'époque homérique, l'objet d'un culte qui devait plus tard prendre une extension considérable. Ce culte remonte cependant à une très haute antiquité. La preuve en est dans ce fait qu'en plusieurs endroits l'adoration d'un héros a précédé celle d'un dieu qui l'a évincé, tandis qu'on constate beaucoup plus rarement l'éviction d'un dieu par un héros.

Dans *les Œuvres et les Jours*, Hésiode après avoir parlé des trois premières générations d'hommes qui vivaient familièrement avec les dieux, écrit : « Zeus, fils de Kronos, créa sur cette terre fertile une quatrième race plus juste et plus vertueuse, la céleste race des héros que l'âge précédent nomma les demi-dieux dans l'immense univers. La guerre fatale et les combats meurtriers les moissonnèrent tous, les uns lorsque devant Thèbes aux sept portes, sur la terre de Cadmos, ils se disputèrent les troupeaux d'Œdipe, les autres lorsque, franchissant sur leurs navires la vaste étendue de la mer, armés pour Hélène aux beaux cheveux, il parvinrent jusqu'à Troie où la mort les enveloppa de son ombre. Le puissant fils de Kronos leur donnant une nourriture et une demeure différentes de celles des autres hommes, les plaça aux confins de la terre. Ces héros fortunés, exempts de toute inquiétude, habitent les îles des Bienheureux, par delà l'Océan aux gouffres profonds, et trois fois par an la terre féconde leur prodigue des fruits brillants et délicieux. »

Malgré le soin qu'Hésiode prend de distinguer les héros de ces autres personnages qu'il appelle les « démons », il n'y en a pas moins entre ces deux catégories de très grandes ressemblances et, à une époque ultérieure on verra même la notion de démon remplacer celle de héros. Voici comment le poète d'Ascra raconte la naissance des démons :

« Quand les hommes et les dieux furent nés ensemble, d'abord les célestes habitants de l'Olympe créèrent l'âge d'or pour les mortels doués de la parole. Sous le règne de Kronos qui commandait dans le ciel, les mortels vivaient comme les dieux ; ils étaient libres d'inquiétudes, de travaux et de souffrances ; la cruelle vieillesse ne les affligeait pas ; leurs pieds et leurs mains conservaient sans cesse la même vigueur, et loin de tous les maux, ils se réjouissaient au milieu des festins, riches en fruits délicieux et chers aux bienheureux immortels. Ils mouraient comme

enchainés par un doux sommeil. Tous les biens naissaient autour d'eux. La terre fertile produisait d'elle-même d'abondants trésors ; libres et paisibles, ils partageaient leurs richesses avec une foule de vertueux amis. Quand la terre eut renfermé dans son sein cette première génération, ces hommes appelés les génies terrestres, devinrent les protecteurs et les gardiens tutélaires des mortels : ils observent leurs bonnes ou leurs mauvaises actions, et enveloppés d'un nuage parcourent toute la terre en répandant la richesse : telle est la royale prérogative qu'ils ont obtenue. »



Le départ du héros. Amphore attique. (Paris. Musée du Louvre). (Phot. Giraudon)

L'ÉVOLUTION DU CONCEPT DE HÉROS.

C'est en effet à leur caractère de génies tutélaires qui, d'après Hésiode, appartenait exclusivement aux démons, que les héros doivent d'être l'objet d'un culte dont les origines remontent à la plus haute antiquité et se confond sous certains rapports avec un autre culte, celui des ancêtres. Dans son admirable *Cité antique*, Fustel de Coulanges a très nettement établi ce fait :

« Ces Génies ou ces Héros, étaient la plupart du temps les ancêtres du peuple. Les corps étaient enterrés soit dans la ville même, soit sur son territoire, et comme d'après les croyances que nous avons montrées plus haut, l'âme ne quittait pas le corps, il en résultait que ces morts divins étaient attachés au sol où leurs ossements étaient enterrés. Du fond de leurs tombeaux ils veillaient sur la cité ; ils protégeaient le pays et ils en étaient en quelque sorte les chefs et les maîtres. Cette expression de chef du pays, appliquée aux morts, se trouve dans un oracle de la Pythie adressé à Solon : « Honore d'un culte les chefs du pays, les morts qui habitent sous terre. » Ces opinions venaient de la très grande puissance que les antiques générations avaient attribuée à l'âme humaine après la mort. Tout homme qui avait rendu un grand service à la cité, depuis celui qui l'avait fondée jusqu'à celui qui lui avait donné une victoire ou avait amélioré ses lois, devenait un dieu pour cette cité. Il n'était même

pas nécessaire d'avoir été un grand homme ou un bienfaiteur ; il suffisait d'avoir frappé vivement l'imagination de ses contemporains et de s'être rendu l'objet d'une tradition populaire, pour devenir un héros, c'est-à-dire un mort puissant dont la protection fût à désirer et la colère à craindre. Les Thébains continuèrent pendant des siècles à offrir des sacrifices à Etéocle et à Polynice. Les habitants d'Acanthe rendaient un culte à un Perse qui était mort chez eux pendant



Le héros et un suppliant. (Musée national d'Athènes).
(Phot. Giraudon)

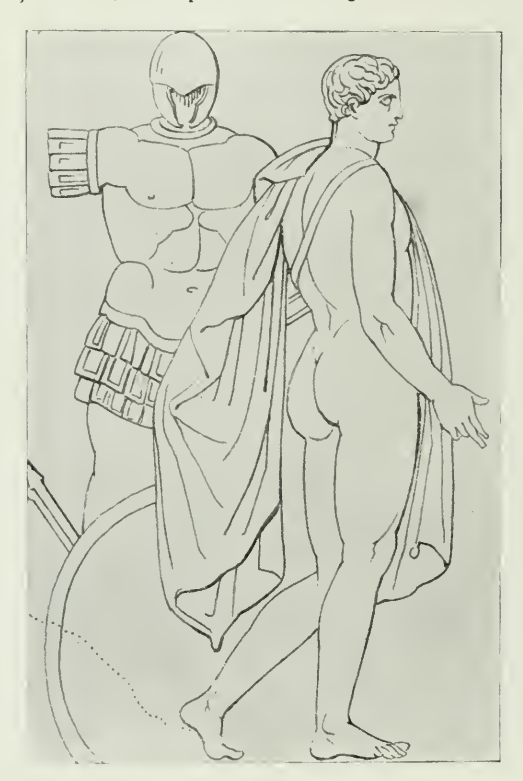
l'expédition de Xerxès. Hippolyte était vénéré comme dieu à Trézène. Pyrrhus, fils d'Achille, était un dieu à Delphes, uniquement parce qu'il était mort et qu'il y était enterré. Crotone rendait un culte à un héros pour le seul motif qu'il avait été de son vivant le plus bel homme de sa ville. Athènes adorait comme un de ses protecteurs Eurysthée, qui était cependant un Argien ; Euripide explique la naissance de ce culte, quand il fait paraître sur la scène Eurysthée près de mourir et lui fait dire aux Athéniens : « Ensevelissez-moi dans l'Attique, je vous serai propice, et dans le sein de la terre je serai pour vous un hôte protecteur. » Toute la tragédie d'Œdipe à Colone repose sur cette

croyance : Créon et Thésée, c'est-à-dire Thèbes et Athènes, se disputent le corps d'un homme qui va mourir et devenir un dieu ; Œdipe, d'après la légende, se prononce pour Athènes, il marque lui-même la place où il veut être enterré : « Mort, je ne serai pas, dit-il, un habitant inutile de cette contrée ; je vous défendrai contre vos ennemis ; je vous serai un rempart plus fort que des milliers de combattants, mon corps endormi sous la terre, s'abreuvera du sang des guerriers thébains. »

Les morts, quels qu'ils fussent, étaient les gardiens du pays à condition qu'on leur offrit un culte. « Les Mégariens, dit Pausanias, demandèrent un jour à l'oracle de Delphes comment leur ville serait heureuse ; le dieu répondit qu'elle le serait s'ils avaient soin de délibérer toujours avec le plus grand nombre ; ils comprirent que par ces mots le dieu désignait les morts qui sont en effet plus nombreux que les vivants ; en conséquence ils construisirent leur salle de conseil à l'endroit même où était la sépulture de leurs héros. » C'était un grand bonheur pour une cité de posséder des morts quelque peu marquants. Mantinée parlait avec orgueil des ossements d'Arcas, Thèbes de ceux de Geryon, Messène de ceux d'Aristomène. Pour se procurer ces reliques précieuses on usait quelquefois de subterfuge. Hérodote nous raconte comment les Spartiates l'emportèrent sur les habitants de la ville de Tégée grâce à un stratagème qui les mit en possession des ossements d'Oreste. La Pythie leur avait déclaré que leur victoire était à ce prix. Un Lacédémonien, du nom de Lichas s'étant rendu à Tégée « entra chez un forgeron où il regarda battre le fer ». Comme cela lui causait de l'admiration, le forgeron, qui s'en aperçut, interrompt son travail et lui dit : « Lacédémonien, vous auriez été bien plus étonné, si vous aviez vu la même merveille que moi, vous pour qui le travail d'une forge est un sujet de surprise ! Creusant un puits dans cette cour, je trouvai un cercueil de sept coudées de long. Comme je ne pouvais me persuader qu'il eût jamais existé des hommes plus grands qu'aujourd'hui, je l'ouvris. Le corps que j'y trouvai égalait la longueur du cercueil. Je l'ai mesuré puis recouvert de terre. » Persuadé que ce devait être le corps d'Oreste, Lichas, nous dit Hérodote, retourne à Sparte où « il raconte son aventure à ses compatriotes. On lui intente une accusation simulée, il est banni. Lichas retourne à Tégée, conte sa disgrâce au forgeron, et fait tous ses efforts pour l'engager à lui louer sa cour. Le forgeron refuse d'abord, mais s'étant ensuite laissé persuader, Lichas, s'y loge, ouvre le tombeau, et en tire les ossements d'Oreste qu'il porte à Sparte. Les Lacédémoniens acquirent depuis cette époque une grande supériorité dans les combats toutes les fois qu'ils s'essayèrent contre les Tégéates. » Dès qu'Athènes eut acquis de la puissance, le premier usage qu'elle en fit, fut de s'emparer des ossements de Thésée qui avaient été enterrés dans l'île de Scyros et de leur élever un temple dans la ville pour augmenter le nombre de ses dieux protecteurs.

« Le héros, dit M. Bouché-Leclerq, est le produit hybride d'une union, ménagée par l'amour, entre la nature divine et la nature humaine ; il vit au milieu des hommes comme un être supérieur dont l'excellence se traduit par des exploits merveilleux, mais qui doit vieillir et mourir ». L'imagination populaire des Hellènes n'accepta pas le système d'Hésiode qui « pour assurer aux héros de l'âge épique une immortalité bienheureuse, les déportait en masse au-delà de l'Océan.

Elle voulait avoir ses héros à sa portée et enfermait leurs ombres dans le sein de la terre natale. Les héros sont donc, dans le royaume de Hadès, les premiers d'entre les morts, comme ils ont été les premiers parmi les vivants, mais à l'état d'ombres sans force et à peu près vides de pensées. » Ces ombres héroïques conservent cependant « dans cette existence diminuée dont elles jouissaient, leurs aptitudes et leurs goûts antérieurs ». Elles peuvent même acquérir des aptitudes nouvelles, comme celle de la prévision de l'avenir. L'écart qui les séparait de l'homme tendit à diminuer de plus en plus, non seulement par suite de la diffusion des idées démocratiques, mais encore par le fait même de la foi, de jour en jour plus vive à l'existence réelle des héros. Ceux-ci en effet, au lieu de planer à l'état de figures idéales dans les perspectives lointaines de l'épopée, étaient devenus des réalités palpables, dont on touchait encore les reliques et dont on rencontrait les descendants. Les astrologues savaient le jour et l'heure où ils étaient nés et les grandes familles pouvaient dire au juste à combien de générations elles se trouvaient de leur ancêtre héroïque. Le culte des héros « qui a été sous diverses formes, la grande dévotion de la décadence » se développe de plus en plus « mais les héros n'étaient plus en somme que des morts illustres. Pendant que l'idéal s'abaissait ainsi, des expériences nouvelles élevaient jusqu'à lui le niveau moyen de la condition humaine. L'immortalité consciente et agissante était mise à la portée de tous. » Le nombre des héros se multiplia donc de plus en plus, leur culte prit chaque jour une extension plus grande, au point de presque supplanter celui des dieux. C'est ce que nous montre une anecdote caractéristique rapportée par un auteur ancien. En 375 avant Jésus-Christ, Athènes échappa à un tremblement de terre qui causa de grands dégâts dans d'autres parties de la Grèce. Un grand nombre d'Athéniens étaient persuadés qu'ils devaient leur salut à l'intervention du héros Achille. Celui-ci était apparu en songe à l'hiérophante Nestorios, qui, malgré l'interdiction des magistrats, avait caché sous la statue d'Athena une statuette du fils de Thétis et de Pelée. Un


Héros devant un trophée. (Clarac. Musée).



(Phot. Giraudon).

HERAKLÈS ET LE LION DE NÉMÉE.

Paris. Musée du Louvre.

simple héros avait été en cette occasion plus puissant que la déesse protectrice de la ville. D'autre part les héros « après avoir été en quelque sorte confinés dans les localités dont ils étaient les patrons, soit parce qu'ils y étaient nés, soit parce qu'ils y étaient morts, se transformèrent peu à peu en protecteurs de l'humanité, ou tout au moins de la grande famille hellénique ». L'étude des principaux de ces personnages présente donc pour la mythologie grecque un intérêt capital qui ne le cède en rien par la multiplicité des mythes à l'histoire des dieux proprement dits.



Offrande à un héros. D'après un bas-relief antique.

LES DIFFÉRENTES CATÉGORIES DE HÉROS.

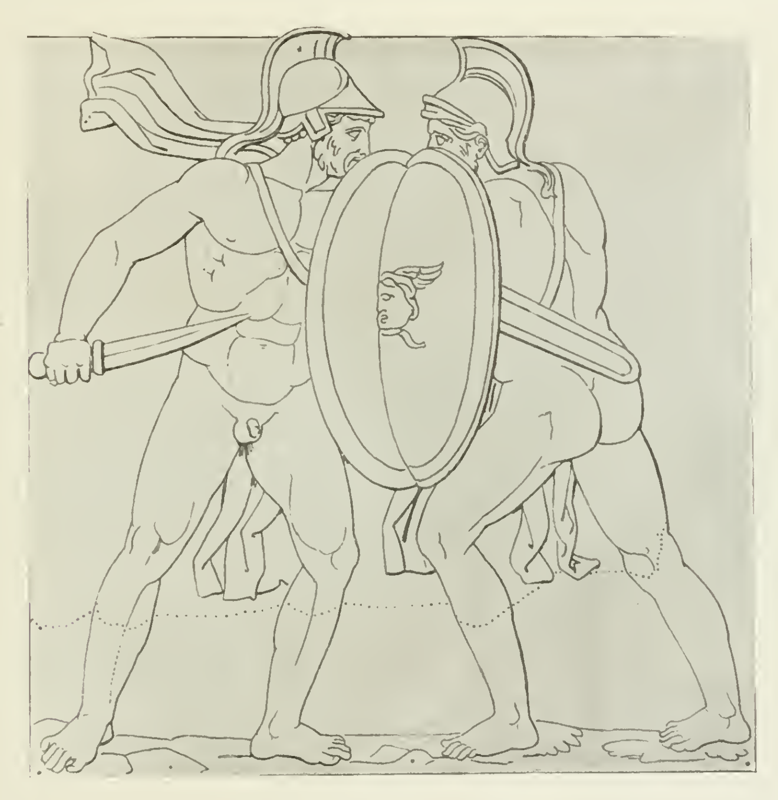
Comme on a déjà pu le voir par ce qui précède, il y avait plusieurs genres de héros dont l'action s'étendait aux domaines les plus divers et dont l'intervention dans la vie des hommes se traduisait sous les formes les plus variées. Leur activité s'exerçait à toute heure et en tout endroit. S'ils se distinguent par des exploits admirables, ils ne rougissent pas, d'autre part, de s'adonner aux plus humbles besognes. Ils ne se bornent pas à intervenir dans les affaires de l'Etat, mais jouent à chaque instant un rôle dans la vie familiale. Ils interviennent sur terre et sur mer, en temps de guerre et en temps de paix. Leur action généralement bienfaisante peut être nuisible. Rien ne leur échappe : le héros peut aider à rétablir la santé compromise et favoriser les passions humaines, en particulier l'amour. Comme on le verra plus loin, le don de prévoir l'avenir n'appartient pas seulement aux héros qui en ont joui

de leur vivant mais à tous ces personnages en général et quelques-uns d'entre eux ont eu des oracles célèbres dans l'antiquité. Finalement, l'empire des héros comprend la nature tout entière.

Il y avait toute une catégorie de héros qui présidaient aux occupations quotidiennes de l'homme, comme par exemple aux repas. A Sparte, les esclaves chargés de cuire le pain et de préparer les boissons pour certaines fêtes, honoraient les héros Daiton et Keraon qui possédaient des autels ou des statues. Deipneus jouait le même rôle en Achaïe; Daètes dans la Troade, Akratopotes à Munychie, Akratos à Athènes étaient les héros des beuveries excessives. La mouture du grain, le pétrissage et la cuisson du pain avaient également leur héros, et, dans un ordre d'idées plus élevé, Euptémos présidait à l'éloquence et Sigelos au silence. Supérieurs aux hommes, les héros ont été les premiers à inventer et à pratiquer tous les arts utiles. Myles avait inventé le moulin, Derkylos le filet, Atristos le tissage, Aletes l'exploitation des mines. L'homme est entouré d'une quantité de héros qui veillent sur sa maison en général et sur les différentes parties de sa demeure en particulier. Il y a un héros pour la porte, Epistothmos, un autre pour la clef de cette porte, Klaikophoros, un troisième pour le toit, Epitegios, un quatrième pour l'entrée, Propylaios, un cinquième pour le foyer, Epiklalamos. Teichophylax veille sur les murs, Euodos sur les chemins, Horophylax sur les frontières, etc. De nombreux héros portent un nom dérivé de celui des localités sur lesquelles s'étend leur protection. Theros, Salamis, Egine (îles) ; Thessalos, Boiotos, Lacédémon, Messène, Arkos (régions) : Orchemonos, Eleusis, Megaros, Corinthos, Lampsaque (villes); Marathos, Paralos, Aigialeus, Stenyklaros (villages et autres localités) ; Ardettos, Parnasos, Taygetos (montagnes).

Le trait prédominant des héros c'est la bienveillance qui se manifeste de toutes les manières. Ils protègent non seulement les citoyens mais encore l'Etat tout entier contre les dangers qui les menacent. On les voit combattre contre les ennemis de leurs adorateurs ; ceux-ci les invoquaient avant la bataille et emportaient leurs images ou leurs symboles quand ils entraient en campagne. Les Spartiates, par exemple, emportaient leurs images en bois des Dioscures. On se prêtait même ces images entre alliés. Hérodote nous raconte que dans leur guerre contre les Athéniens, les Thébains reçurent des Eginètes les images des Eacides. Nombreux sont les exemples d'intervention des héros dans les batailles. Dans une bataille entre les Crotoniates et les Locriens d'Italie, le héros protecteur de ces derniers porta au chef ennemi une blessure dont celui-ci ne se guérit qu'après avoir fait un pèlerinage au tombeau d'Ajax dans l'île de Lenké. A la bataille de Marathon, le héros Echetlos avait abattu un grand nombre de Perses à coups de soc de charrue et ce même jour Thésée était, disait-on, sorti de terre pour prêter main forte aux Athéniens. Aux Thermopyles, c'était le héros Aisopos qui avait combattu du côté des Grecs. On racontait qu'au moment où l'armée de Xerxès s'approchait de Delphes, elle avait été mise en déroute par les deux héros Plylakos et Antonoos. Avant Salamine, les Grecs avaient appelé les Eacides à leur secours et envoyé un navire pour les chercher. Ce seraient ces héros qui auraient engagé le combat qui décida de la victoire de l'hellénisme sur la Perse. On disait aussi qu'on avait vu des hommes armés venant d'Egine qui étendaient sur les

trières helléniques des mains protectrices. Le héros salaminien Kychreus avait combattu contre les Perses sous les dehors d'un serpent et une forme féminine avait encouragé les Hellènes à la lutte. Aussi, était-ce avec raison qu'on faisait dire à Thémistocle après la bataille de Salamine que ce n'étaient pas les Grecs, mais les dieux et les héros qui avaient remporté la victoire. Un autre exemple d'intervention d'un héros dans une guerre est celui d'Heraklès dans la lutte entre Thèbes et Sparte.



Héros combattant. (Clarac, Musée.)

Le fils de Zeus et d'Alcmène avait été chercher des armes dans son temple pour combattre dans les rangs des Thébains. A la bataille de Leuctres, le héros messénien Aristomène s'était également rangé du côté des Thébains. Delphes, d'après la légende n'avait été sauvée de l'attaque des Gaulois que par l'intervention des héros protecteurs de la ville.

Les héros interviennent encore dans des circonstances moins solennelles, mais très importantes, par exemple quand il s'agit de triompher de démons malfaisants ou de dangereux fléaux. A Argos, on vénérait le héros Koroibos, objet d'une curieuse légende. On racontait que Psamathé, fille du roi,

avait eu d'Apollon un fils qu'elle avait soit exposé, soit remis à un berger pour qu'il l'élevât. L'enfant avait été dévoré par les chiens de ce berger et Psamathé elle-même mise à mort par son père. Apollon envoya aux habitants d'Argos un monstre qui faisait périr tous les enfants. Koroibos tua ce monstre, mais il en apparut un second. Le héros se rendit alors à Delphes et s'offrit comme victime expiatoire du meurtre qu'il avait commis. La Pythie lui ordonna de prendre dans le temple d'Apollon un trépied, de marcher jusqu'à ce que cet objet lui tombât des mains, d'élever en cet endroit un temple au dieu de Delphes et d'y demeurer. C'est sur le territoire de Mégare, que Koroibos fonda, dans ces conditions, le bourg de Tripodiskoï.

Les habitants de Temessa avaient lapidé un compagnon d'Ulysse, Polites qui ayant abordé chez eux avait, dans un accès d'ivresse, violenté une jeune fille. L'âme de Polites étrangla un grand nombre de gens. On alla consulter l'oracle de Delphes. Celui-ci répondit qu'il fallait construire un héroon en l'honneur de Polites et lui livrer chaque année la plus belle vierge de l'endroit. Euthymos, fils du dieu fluvial Kaikinos, étant venu à Temessa au moment où l'on venait de conduire dans le temple la victime annuelle, alla la voir. Elle lui promit de l'épouser et alors Euthymos se précipita sur le démon qu'il vainquit et força à se plonger dans la mer. Le héros épousa la jeune fille délivrée et disparut de terre, après une très longue vie, sans être mort à proprement parler.



Héros à Calydon. (Clarac, Musée.)

A Aliphera, les Cercodiens offraient des sacrifices au héros Myiogros qui chassait les mouches.

Les héros étaient considérés comme des sauveurs sur l'aide desquels on se reposait quel que fût le danger que l'on courût. Leurs sanctuaires et leurs tombeaux étaient un lieu d'asile inviolable pour les fugitifs. L'épithète de *soter* était aussi bien appliquée aux héros qu'aux dieux. Dans certaines villes comme Patrae et Aizion il y avait des sanctuaires consacrés à une héroïne Soteria.

On attribuait aussi à certains héros le pouvoir de guérir des maladies. Asklépios et ses descendants, les Asklépiades, occupaient à ce point de vue le premier rang. On citait surtout Machoon à Gerania en Laconie et Podaleirios en Messénie et parmi les trois filles d'Asklépios Hygieia. Parmi les autres héros médecins on nommait encore Telesphoros et Euamerion. A Athènes même, on honorait trois héros comme guérissant de la maladie, d'abord le héros *iatros* (médecin) qui avait un

sanctuaire dans le voisinage du Theseion. On suppose qu'il s'était appelé Aristomachos et qu'originaire de Marathon, son culte avait dans la suite été introduit à Athènes. La légende de Toxaris, où certains auteurs ne voient qu'une invention de Lucien, le seul auteur qui en parle est un exemple de l'adoption par les Hellènes de héros d'origine étrangère, Toxaris venant probablement de Scythie.

LES HÉROS ET LA PRÉDICTION DE L'AVENIR.

On croyait en général que les héros conservaient après leur mort leurs aptitudes et leurs goûts antérieurs. Ceux qui d'entre eux avaient de leur vivant joui du don de prédire l'avenir gardaient donc cet attribut dans leur nouvelle existence. Cette faculté de prédiction passa insensiblement à tous les héros en général, qui furent élevés à l'état de prophètes, non plus par suite d'une vocation spéciale, ni même en raison de leur origine surhumaine, mais comme habitant du monde souterrain où ils contemplent les ressorts cachés de l'univers. De là l'institution d'un certain nombre d'oracles, dont quelques-uns furent parmi les plus célèbres de l'antiquité.

L'ORACLE DE TROPHONIOS.

Le personnage de Trophonios nous représente l'exemple d'un dieu déchu de sa dignité antérieure et passé au rang de héros, car par ses attributs, il offre beaucoup de ressemblances avec Hermès Chthonios. On lui prêtait la généalogie la plus variée, en lui donnant alternativement comme père Zeus, Apollon, Erginos, roi d'Orchomène, ou Agamèdes généralement considéré comme son frère. Trophonios et Agamèdes furent de grands architectes et construisirent plusieurs temples entre autres celui d'Apollon à Delphes. « Quand Trophonios et Agamèdes, dit Plutarque, eurent bâti le temple de Delphes, ils demandèrent à Apollon le salaire qui leur était dû, et il déclara qu'il le leur donnerait le septième jour, les engageant à faire bonne chère jusque-là. Ils se conformèrent à cette recommandation et, la septième nuit, ils s'endormirent du sommeil de la mort. »

Voici dans quelles circonstances fut fondé l'oracle de Trophonios à Lébadée. Une sécheresse terrible désolait la Béotie depuis deux ans. La Pythie consultée ordonna d'aller demander à Trophonios, à Lébadée, le moyen de faire cesser le fléau. Or, il n'y avait pas d'oracle à Lébadée. L'un des délégués, Saon d'Akraephida « comme illuminé par une inspiration surnaturelle, eut l'idée de suivre un essaim d'abeilles qui le conduisit dans une grotte où Trophonios lui enseigna son rite et son oracle. »

L'accès de la grotte présentait d'assez grandes difficultés. « La plate-forme circulaire par laquelle on accédait à l'ouverture, était entouré d'un petit parapet de marbre blanc, long d'une coudée et surmonté d'une grille de bronze. On descendait au moyen d'une échelle, dans un caveau qui n'avait pas plus de quatres coudées de largeur, sur huit de profondeur. Dans une des parois de l'excavation, à mi-hauteur environ, aboutissait une galerie horizontale d'une section à peine suffisante pour livrer passage à un corps humain. Cette galerie allait s'enfonçant vers les régions mystérieuses où

résidait l'antre de Trophonios. » Avant la consultation, il fallait accomplir un certain nombre de rites, séjourner dans la chapelle du Bon Génie et de la Bonne Fortune, se purifier par des ablutions, faire des sacrifices à Trophonios et à ses fils, à Apollon, à Kronos, à Zeus Basileus, à Hera Heniaha et à Déméter Europa. L'inspection des victimes apprend si la consultation est possible ou non, puis la nuit même où doit se faire la descente, on immole un bélier noir au-dessus de la « fosse d'Agamède ».

Quand toutes ces formalités sont accomplies, « le consultant est conduit par deux jeunes garçons de treize ans environ au ruisseau d'Herkyna, lavé, frotté d'huile, puis préparé par la dégustation des eaux de deux fontaines, celles de Léthé et celle de Mnémosyne, à oublier tout ce qui le préoccupait auparavant pour se souvenir de tout ce qu'il verra dans la grotte. On dévoile ensuite pour lui une antique statue de Trophonios, sculptée par Dédale, qui reçoit ses adorations et ses vœux, après quoi il se met en marche pour la grotte, vêtu d'une tunique de lin, ceint de bandelettes et chaussé de sandales du pays. Il descend alors par l'échelle jusqu'au niveau de l'ouverture latérale dans laquelle il introduit les jambes, ayant soin de tenir en même temps dans chaque main un gâteau de miel destiné sans doute à satisfaire la gloutonnerie des monstres infernaux. A ce moment commençait le drame mystérieux qui laissait dans l'âme des hardis clients de Trophonios les traces, parfois indélébiles, d'une profonde épouvante. Il paraît qu'à peine les pieds du patient avaient pénétré dans la galerie, « le reste du corps était aussitôt entraîné par une sorte d'attraction comparable à celle d'un tourbillon formé par le plus violent et le plus rapide des fleuves ». Une fois arrivé dans l'adyton intérieur, tous n'apprenaient pas l'avenir de la même manière : il y en a qui ont vu et d'autres qui ont entendu. Mais tous retournent en arrière de la même façon et sont rejetés de l'ouverture les pieds en avant. »

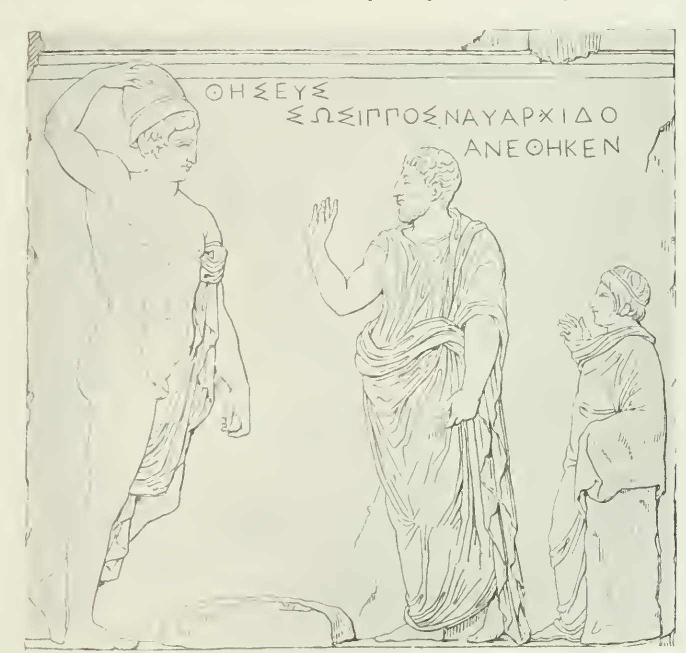


Héros chasseurs. (Clarac, Musée.)

« Pausanias, qui avait lui-même consulté l'oracle, se montre ici bien discret sur ce qu'il a vu ou entendu. Plutarque rapporte, sans paraître y ajouter foi pour son compte, les visions de Timarque de Cheronée, un contemporain de Cébè et de Platon. » « Quand je fus descendu dans l'oracle, dit Timarque, je me trouvai d'abord entouré d'épaisses ténèbres. Je fis une prière et restai longtemps couché sur le sol. Je ne me rendais pas bien compte à moi-même si j'étais éveillé ou si je faisais un

songe. Seulement, il me sembla qu'à la suite d'un bruit qui éclatait, je recevais un coup sur la tête, et que les sutures de mon crâne, s'étant disjointes, laissaient passage à mon âme. » Suit un voyage en esprit, qui, pour Timarque, dura deux jours et deux nuits.

L'évanouissement et le délire du consultant ne se prolongeaient pas d'ordinaire aussi longtemps: les prêtres évitaient de pousser trop loin ces dangereuses expériences. « On dit que nul de ceux qui sont descendus chez Trophonios n'y a péri, à l'exception d'un des doryphores de Démétrius. Cet individu, à ce qu'on dit, n'avait voulu se soumettre à aucune des prescriptions établies par la liturgie du sanctuaire ; du reste, il ne descendait pas pour consulter le dieu, mais bien pour emporter de l'adyton l'or et l'argent qu'il espérait y trouver. On raconte que son cadavre reparut à un autre endroit et ne fut pas rejeté par l'ouverture sacrée. » (Pausanias.) Ce sont là des explications bien embarrassées. On devine qu'il était arrivé un accident, et que les prêtres s'étaient tiré d'affaire en rejetant la responsabilité de ce malheur sur leur victime. Il semble même que leur apologie ne convainquit pas tout le monde, car Pausanias ajoute discrètement : « On raconte aussi d'autres choses concernant ces hommes mais j'ai relaté ce que j'ai trouvé de plus remarquable. »



Adoration de Thésée. D'après un bas-relief antique.

« Une fois remonté de chez Trophonios, le consultant est porté par les prêtres sur le siège dit de Mnémosyne, qui se trouve près de la grotte et questionné par eux sur ce qu'il a vu et appris. Une fois informés, les prêtres le remettent aux siens qui le portent encore tout glacé de terreur, n'ayant aucune conscience de lui-même ni de son entourage, dans la chapelle de la Bonne Fortune et du Bon Génie où il avait séjourné en arrivant. Au bout d'un certain temps, la raison lui revient entière et le rire aussi. » (Pausanias.) Le rire pourtant ne revenait pas toujours aussi vite. Cette commotion nerveuse laissait en général derrière elle une sorte de mélancolie proverbiale, et l'on parle

d'un certain Parméniscos, un Pythagoricien de Métaponte, qui fut obligé d'aller ensuite demander à l'oracle de Delphes le moyen de recouvrer sa gaieté perdue. Pendant que le patient se remettait de ses émotions, un prophète rédigeait l'interprétation officielle de l'oracle qui était la réponse du dieu. Il arrivait parfois, à titre de prodige, que le consultant rapportait lui-même de chez Trophonios la réponse écrite. C'est ainsi qu'un certain Eutychide reparut un jour avec des tablettes de bronze où il était question des affaires de Rome et Apollonius avec un livre pythagoricien.

LES HÉROS MALFAISANTS.

Si la bienveillance envers les hommes est le trait principal du caractère des héros, ceux-ci n'en savent pas moins, à l'occasion, manifester leur réprobation et leur colère quand ils s'estiment offensés d'une manière quelconque. Cette croyance était très ancienne comme le prouve la coutume des offrandes et des sacrifices par lesquels on cherchait à apaiser et à adoucir les héros. Un certain nombre de ceux-ci étaient particulièrement redoutés à ce point de vue. A Olympie on croyait que Torasippos faisait prendre le mors aux dents aux chevaux de course. Le héros attique Anagyros faisait s'écrouler toutes les maisons voisines de son sanctuaire. A Thasos, Theagenès envoie de mauvaises récoltes. On sait qu'à la suite du meurtre d'Orphée par les femmes de Thrace, la peste s'abattit sur le pays. A Temessa, les habitants sont tués par un héros. Le roi d'Argos, Cléomène, fut frappé de folie et poussé au suicide par le héros Argos pour avoir osé mettre le feu à un bois qui lui était consacré. Stésichore avait été, disait-on, frappé de cécité par Hélène pour avoir parlé d'elle d'uue manière impie. Il recouvra la vue lorsqu'il eût fait amende honorable dans un nouveau poème. Une des manières les plus communes dont les héros se vengeaient, c'était l'envoi à leurs victimes de troubles mentaux et particulièrement de l'épilepsie. L'apoplexie, l'entorse, la mutilation volontaire pouvaient aussi être des effets de la malveillance des héros.

AMPHIARAOS HEMITHEA AMPHILOCHOS.

Célèbre par ses aventures dans la guerre contre Thèbes, Amphiaraos, petit-fils du devin Melampos, fut un des héros dont on venait le plus volontiers consulter l'oracle. La légende racontait que, poursuivi par Périclymène qui allait le frapper de sa lance, Amphiaraos ne dut son salut qu'à l'intervention de Zeus. D'un coup de sa foudre, le maître de l'Olympe entr'ouvrit la terre dans laquelle Amphiaraos disparut avec son char et ses deux chevaux Thoas et Dias. L'endroit qui avait été le théâtre de ce drame prit le nom de *Harmo* (char). Pendant longtemps deux villes, Thèbes et Oropos revendiquèrent l'honneur de posséder le véritable Harmo. D'abord plus important, l'oracle thébain vit peu à peu sa réputation décliner au profit de celle du sanctuaire d'Oropos. « On y voyait le temple d'Amphiaraos, sa statue de marbre blanc et deux sources sacrées ; l'une, la « source d'Amphiaraos » marquait l'endroit où le héros était sorti transfiguré des entrailles de la terre et il était interdit d'employer ses eaux à un usage quelconque ; l'autre appelé « Bains d'Amphiaraos » fournissait une eau excellente et propre à tous les usages. Un grand autel, divisé en cinq parties, était une sorte de panthéon

HERAKLES ET LE LION DE NÉMÉE

(Phot. Giraudon).

D'après une tapisserie française du XVIe siècle. Paris. Musée des arts décoratifs.

consacré à un nombre considérable de dieux et de héros, parmi lesquels figurait Apollon Paean. C'est là que les consultants offraient les sacrifices préalables exigés par la liturgie. »

Après s'être abstenu de vin pendant trois jours et avoir jeûné une journée entière, les consultants immolaient un bélier et passaient la nuit dans le temple d'Amphiaraos couchés sur la peau de l'animal qu'ils avaient sacrifié. Ils avaient, disait-on, des visions surnaturelles et étaient guéris de leurs maladies. En reconnaissance, ils devaient jeter dans la source d'Amphiaraos des monnaies d'or ou d'argent.



Bas-relief de Chrysapha.

L'oracle d'Hémithea (la demi-déesse) à Castabos, dans la Chersonèse de Carie, avait, comme celui d'Amphiaraos, un caractère médical. La légende de cette héroïne est assez embrouillée. Une première version nous raconte que fille de Cycnos, roi de Colone en Troade, elle avait été jetée à la mer avec son frère Tenes et avait abordé dans l'île de Ténédos. A Costabos, elle passait pour l'une des filles de Staphylos qui joue un rôle dans les aventures de Dionysos. Chargée avec ses sœurs de garder le vin de la dernière récolte, elle l'avait par négligence laissé se répandre. Redoutant la colère de leur père, les jeunes filles avaient escaladé des rochers du haut desquels elles s'étaient précipitées dans la mer. Emu de pitié, Apollon avait sauvé les malheureuses et les avaient transportées en Carie où Hemithea était devenue l'objet d'un culte à Costabos. Voici ce que Diodore de Sicile nous raconte au sujet de cet oracle : « La déesse apparaissait aux malades et leur indiquait clairement les moyens de guérison ; beaucoup d'infirmes atteints de maladies désespérées, ont ainsi retrouvé la santé. En outre la déesse est propice aux

femmes dont les accouchements sont laborieux et les sauve du danger. Aussi son temple est-il rempli d'offrandes qu'on y conserve depuis les temps les plus antiques. »

A l'oracle de Mallos en Cilicie, à l'embouchure du Pyramos, se rattachait la légende des deux devins Mopsos et Amphilochos. Ceux-ci avaient fondé en commun la ville de Mallos, mais à la suite d'un désaccord, Amphilochos était retourné à Argos sa ville natale. Il revint de nouveau à Mallos dont Mopsos prétendit lui interdire l'accès. On en vint aux mains et les deux rivaux succombèrent. On les enterra sur les bords du Pyramos, de façon à ce que de l'une des tombes on ne pût pas apercevoir l'autre. Il y eut donc pour ainsi dire deux oracles jumeaux qui subsistèrent au moins jusqu'au IIIe siècle après J.-C.. Plutarque nous raconte à ce sujet une histoire assez caractéristique :



Bas-relief de Chrysapha.

« Le gouverneur de Cilicie, dit un témoin oculaire, avait été jusque-là irrésolu à l'égard des choses divines, ce qui tenait, je pense, au peu de fondement de son incrédulité même. Homme d'ailleurs familiarisé avec l'injustice et le mal, il avait, de plus, autour de lui un certain nombre d'Epicuriens répandant sur ces sortes de questions religieuses ce qu'ils appellent leur sublime raison naturelle. Il s'avisa d'envoyer un affranchi pourvu d'instructions comme on en aurait donné à un espion qui pénètre chez des ennemis, et lui avait confié un billet cacheté où il était écrit une question que personne ne savait. Cet envoyé passa la nuit dans le temple, comme c'est la coutume, et, après s'y être endormi, il raconta le lendemain le songe qu'il avait eu. Un homme d'une beauté merveilleuse s'était présenté, lui avait dit ce seul mot : « noir ! », et sans rien ajouter, avait aussitôt disparu. La chose nous sembla des plus bizarres et nous embarrassait fort : mais le gouverneur en question fût frappé d'un tel saisissement qu'il tomba à genoux et adora le dieu. Puis, ayant ouvert le billet, il nous montra la

question qui s'y trouvait écrite : « Est-ce un taureau blanc que j'immolerai ou un taureau noir ? » Aussi les Epicuriens étaient-ils confondus. Notre homme accomplit le sacrifice et ne cessa d'avoir Mopsos en grande vénération. »

APPARENCE EXTÉRIEURE DES HÉROS.

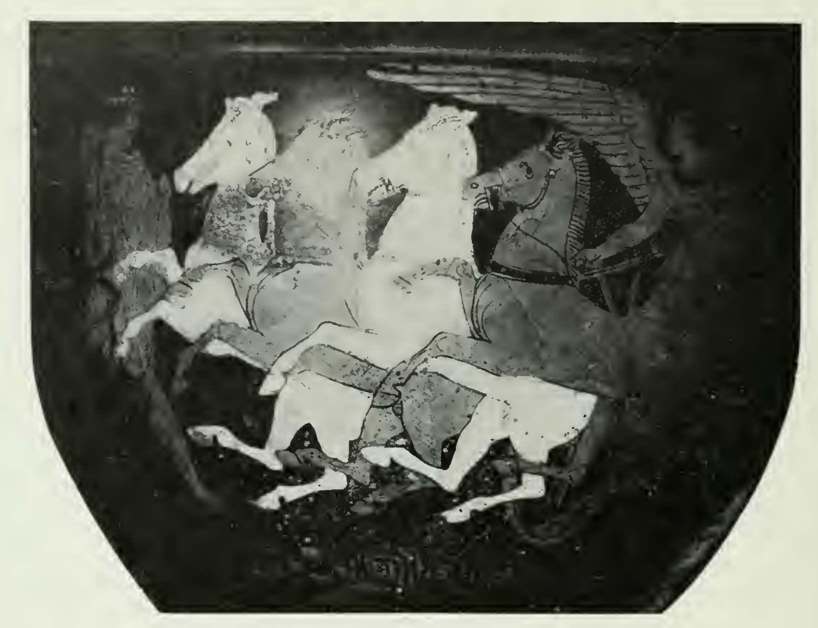
Comment les Grecs se représentaient-ils les héros ? Etres surnaturels, ils étaient doués d'une force extraordinaire et leur taille était gigantesque, dépassant de beaucoup celle des hommes. On racontait qu'un pêcheur d'Erétie, en ramenant son filet y trouva une omoplate de dimensions prodigieuses provenant, disait-on, de Pélops. On a déjà lu plus haut ce qu'Hérodote raconte au sujet des ossements d'Oreste découverts à Tégée. Dans certains cas cependant on se représentait les héros sous la forme d'enfants. Il en était particulièrement ainsi de Sosipolis à Elis, d'Archemoros à Némée, de Charila à Delphes, des enfants de Médée à Corinthe, etc....

Généralement un héros apparaît tel qu'il était de son vivant, l'un en guerrier avec ses armes, tel autre, comme Erechtlos en paysan, Hippolyte en chasseur, Protesilaos en vigneron. Comme les dieux, les héros possèdent la faculté de se métamorphoser pour mener à bien leurs entreprises. Pour obtenir les faveurs de la femme d'Ariston, Astrabatos se présenta à elle sous les traits de son mari. D'autre part, les héros apparaissent parfois sous la forme d'un animal et principalement sous celle du serpent. On citait principalement à ce point de vue Erichthonios à Athènes, Sosipolis à Elis, Kychreus à Salamine. On racontait que ce dernier héros, lors de la bataille de Salamine avait prêté son concours aux Grecs sous les dehors d'un serpent. Nous ne connaissons que de rares exemples de héros imaginés comme des loups ; c'est sous cette forme que les Athéniens honoraient le héros Lykos, protecteur des tribunaux. Enfin, on connaît des légendes racontant la métamorphose de certaines héroïnes en animaux : les sœurs de Méléagre et les compagnes de Diomède en oiseaux, Hécube en chien.

LE CULTE DES HÉROS

Le centre du culte des héros, c'est généralement le tombeau de ces personnages. On croyait connaître l'emplacement exact des tombes d'un grand nombre de héros ou de héroïnes célèbres : Achille, Agamemnon, Ajax, Enée, Tydeus, Néoptolème, Pénélope, Calixte, Egisthe, Menalippos, etc. Il y avait même des héros dont plusieurs villes revendiquaient l'honneur d'abriter les restes : c'était le cas de Jason, de Diomède, d'Ulysse et du poète Hésiode. La possession du tombeau d'un héros était considérée comme une source de bonheur pour le pays qui avait cette aubaine. Parfois on cachait aux étrangers l'emplacement de ces tombes et c'est ainsi que personne ne savait où se trouvait à Corinthe le tombeau de Néleus. On attachait la même idée de protection surnaturelle aux ossements des héros. Nous avons déjà raconté plus haut comment les Spartiates parvinrent à s'emparer des restes d'Oreste ensevelis à Tégée. La manière dont les Athéniens entrèrent en possession des ossements de Thésée n'est pas moins originale. Le grand héros était enterré dans l'île de Scyros dont les habitants étaient, à en croire Plutarque, très

féroces. La Pythie ayant ordonné aux Athéniens « de recueillir les ossements de Thésée, de les placer dans le lieu le plus honorable de leur ville et de les garder avec soin », Cimon se rendit dans l'île de Scyros. Pendant qu'il cherchait le tombeau de Thésée, « il aperçut, dit-on, un aigle qui frappa à coups de bec sur une élévation de terre, et qui s'efforçait de l'ouvrir avec ses serres. Cimon, saisi tout à coup comme d'une inspiration divine, fit fouiller cet endroit ; on y trouva la bière d'un



Apothéose d'Heraklès. Oxybaphon. Paris. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon).

homme de grande taille, avec le fer d'une pique et d'une épée ». On connaît encore plusieurs autres cas de héros dont les ossements furent ainsi transportés loin du premier lieu de leur sépulture : Hector passa de la Troade à Thèbes, Œdipe de Thèbes à Athènes, etc.... Il s'établit ainsi un véritable culte des reliques, analogue à celui qui se développa dans certaines basiliques chrétiennes. On citait particulièrement la Toison d'or, la peau et les défenses du sanglier de Calydon, une défense du sanglier d'Erymanthe, l'œuf de Léda, la lance d'Achille et celle de Méléagre, les boucliers d'Agamemnon et d'Euphorbe, les ailes de Dédale, le collier d'Harmonia, la flûte de Marsyas.

Tout ce qui rappelait le souvenir d'un héros était entouré de vénération et de respect. On montrait à Thèbes les maisons de Cadmos, d'Harmonia et de Sémélé, à Sparte celles des Dioscures et de Ménélas, à Elis celle d'Oinomaos, à Trézène la hutte d'Oreste, à Aulis le seuil d'airain de la tente d'Agamemnon, et à Salamine le rocher sur lequel s'asseyait Télamon.

Ces tombeaux occupaient le même emplacement que ceux des simples mortels, aux différentes

époques, c'est-à-dire qu'ils se trouvaient près du foyer, près de la porte ou sous son seuil, dans le Prytanée, sur le marché ; on en trouvait aussi dans les temples consacrés à des divinités connues. Au-dessus de ces tombes s'élevait généralement un autel et, dans la suite, les héros les plus importants furent vénérés dans des chapelles, *heroa*, ou même dans des temples. Chaque *héroon* était ordinairement entouré d'un petit bois d'oliviers ou de cyprès auxquels il était défendu de toucher sous les peines les plus sévères.

Le culte des héros se distinguait sur plusieurs points de celui rendu aux dieux proprement dits. Cela ressort surtout de la manière dont on pratiquait les sacrifices. Avant d'égorger les victimes offertes aux héros, on leur courbait la tête vers le sol, alors que dans les sacrifices aux dieux, la tête de la victime était renversée en arrière. L'autel sur lequel avait lieu le sacrifice était d'une forme spéciale ; le mot que les auteurs grecs emploient pour le désigner, *eschara*, signifie à la fois foyer et autel. Il était entouré d'un fossé qui servait à l'écoulement du sang des victimes censé parvenir de cette manière jusqu'aux héros ensevelis au-dessous de l'autel. Dans l'Odyssée, nous voyons Ulysse saisir les victimes et les égorger au-dessus de la fosse où ruisselle un sang noir. Les animaux offerts en sacrifice aux héros étaient surtout le taureau et le bélier auxquels vient, dans quelques cas, s'ajouter le cheval. Ils devaient être de couleur noire. Les héroïnes se voyaient sacrifier des brebis. Il était interdit aux assistants de toucher à la chair des victimes qui étaient brûlées tout entières. On offrait également aux héros des libations de lait, de miel, de vin, de la farine, des fruits, et on tendit petit à petit à remplacer par ce genre d'offrandes les sacrifices d'animaux.

Le culte des héros se distinguait encore de celui des dieux en ce qu'il était pratiqué, non pas de jour, mais le soir. Outre les sacrifices et les offrandes dont il vient d'être question, on adressait aux héros des prières destinées, soit à invoquer leur secours, soit à conjurer les manifestations de leur hostilité. Il n'y avait d'ailleurs pas de règle générale pour les honneurs à décerner aux héros ; cela variait d'après l'importance et le rang qu'on leur accordait. Dans la vie d'Aristide, Plutarque nous raconte comment les Platéens célébraient l'anniversaire de la mort des Grecs qui avaient péri à la bataille de Platées. « On commence dès le point du jour une procession, précédée d'un trompette qui sonne un air guerrier ; il est suivi de chars remplis de couronnes et de branches de myrte. Après ces chars marche un taureau noir, derrière lequel sont des jeunes gens qui portent des cruches pleines de lait et de vin, libations qui sont d'usage pour les morts, avec des fioles d'huile et d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre ; car il n'est permis à aucun esclave de s'employer en rien à une cérémonie consacrée à des hommes morts en combattant pour la liberté. Cette marche est fermée par l'archonte des Platéens, qui, dans tout autre temps, ne peut ni toucher le fer ni être vêtu que de blanc, mais qui, ce jour-là, paré d'une robe de pourpre, traverse la ville ceint d'une épée et portant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le greffe public ; il se rend ainsi dans les lieux où se trouvent les tombeaux. Là, il puise de l'eau dans une fontaine, lave lui-même les colonnes qui sont sur ces tombeaux, les frotte d'essence et immole le taureau sur un bûcher. Après avoir fait ses prières à Zeus et à Hermès Chthonios, il appelle à cette fête et à ces effusions funéraires, les âmes de ces

vaillants guerriers morts pour le salut de la Grèce. Enfin, remplissant de vin une coupe, il la verse en disant à haute voix : « Je présente cette coupe à ces hommes courageux qui se sont sacrifiés pour la liberté des Grecs. »

Le moyen le plus efficace de se rendre les héros propices consistait, dans la croyance des Grecs, à leur offrir des repas en commun avec leurs fidèles. On sait d'autre part que tout ce qui tombait de la table n'était pas ramassé et appartenait aux héros. C'étaient là des conceptions par lesquelles le culte des héros se rattachait à celui des ancêtres. La loi de Dracon, de 620 avant J.-C., ordonnait d'ailleurs d'honorer en commun les dieux et les héros « à la façon des ancêtres », ce qui est une preuve de l'antiquité du culte héroïque. D'autre part, les héros sont, de même que les dieux, fréquemment pris à témoins dans les serments. Eux aussi sont considérés comme les gardiens du droit et leur châtiment s'abat sur ceux qui se rendent coupables d'infractions aux règles de l'équité. C'est à ce titre que, pendant les guerres médiques, ils sont sortis de terre pour aider au triomphe de la civilisation sur la barbarie.

Par qui était assuré le culte des héros ? Nous connaissons bien des prêtres d'Heraklès, des Dioscures, d'Hippolyte et de quelques autres héros, mais la plupart de ces personnages n'avaient personne qui fût spécialement affecté à leur culte. Les sacrifices annuels offerts aux héros étaient faits par des personnages officiels ; les pratiques ordinaires du culte ne sortaient pas du cadre de la famille et d'autre part c'étaient souvent les prêtres chargés de servir les dieux qui s'occupaient en même temps des héros. Dans les familles où le sacerdoce était héréditaire, on honorait comme un héros l'ancêtre qui passait pour avoir institué le culte de la divinité dont ses descendants continuaient à être les prêtres. Tel était à Athènes le cas des Butades et des Etéobutades, et on retrouve des exemples de ce genre dans d'autres villes encore.

LES HÉROS DANS L'ART. Les héros ont été dans l'art grec l'objet d'un grand nombre de représentations figurées dont les principales seront reproduites dans les chapitres spéciaux relatifs à chacun de ces personnages. Ce qui nous permet le plus facilement de reconnaître des héros dans les personnages représentés, ce sont leurs symboles au premier rang desquels figure le serpent ; il faut y ajouter le cheval, ainsi que le chien. Le plus souvent conçu comme un guerrier, le héros apparaît fréquemment en armes. Enfin, de même que les dieux, les héros sont dans un grand nombre de cas pourvus d'un ustensile destiné à recevoir les libations ; c'est le canthare qui est le plus fréquemment représenté.

Les principaux monuments figurés consacrés aux héros sont les bas-reliefs votifs dont un assez grand nombre nous sont parvenus. On les a divisés en quatre groupes : type du héros à cheval, debout, assis sur un trône, couché sur un lit de repos. Les scènes où les héros sont ainsi représentés sont surtout des repas funéraires. A côté de ces stèles qui figuraient sur les tombeaux mêmes, il faut placer les tables votives trouvées dans les sanctuaires.



Heraklès à Delphes. Amphore archaïque

CHAPITRE XVII

HERAKLÈS

Le type du héros grec par excellence, c'est Heraklès. Il n'en est pas dont les exploits soient plus fameux ni dont les aventures aient été l'objet d'un plus grand nombre de mythes. Fils de Zeus et d'une mortelle, sa carrière terrestre terminée, il est appelé dans l'Olympe où, divinisé, il siège désormais au milieu des immortels. On lui donne indifféremment le nom de héros ou celui de dieu.

L'étymologie du nom d'Heraklès a été expliquée de plusieurs manières dont aucune n'est satisfaisante. Les savants ne sont pas davantage d'accord sur l'origine et la formation de la légende d'Heraklès. Elle présente de grandes analogies avec celle du dieu phénicien Melkart, mais il n'est pas facile d'établir le degré de parenté qu'il y a entre les deux personnages. Il ne manque d'ailleurs pas d'écrivains pour soutenir que cette parenté n'existe pas, qu'Heraklès est un héros purement grec, héros national de la race dorienne, dont le culte s'est répandu au fur et à mesure que s'étendait le domaine des Doriens.

Quoiqu'il en soit, la popularité d'Heraklès dans les pays de langue hellénique remonte à une très haute antiquité. Il n'était pas exclusivement l'incarnation de la force brutale qui

triomphe de tous les obstacles. C'est lui, qui comme l'a écrit M. Pottier, symbolisait le mieux l'humanité souffrante et laborieuse, la force unie à la bonté, le juste soumis à la tyrannie du lâche et du méchant. Chez lui les qualités du cœur rachètent ce qui lui manque du côté de l'intelligence. Cependant cette philanthropie même a beaucoup nui au prestige d'Heraklès et d'autre part, les Athéniens, par orgueil national, essayèrent à une certaine époque de placer au premier rang des héros Thésée auquel ils attribuaient la réunion des douze bourgs de l'Attique en une seule cité. La comédie et la satire n'épargnèrent pas le fils de Zeus et d'Alcmène. « Insensiblement, dit M. Pottier, il avait glissé au rôle de brave homme dont on se moque. » Aujourd'hui encore, ajoute le même auteur « pour la plupart des gens son nom évoque le type d'un lutteur de foire, et si nous cherchons à nous représenter sa figure, nous pensons tout d'abord à l'une des plus laides effigies que l'art antique nous ait léguées, à l'Hercule de Glykon, dit l'Hercule Farnèse, avec ses muscles cotonneux et son air de brute fatiguée ». Anatole France place dans la bouche de M. Bergeret un certain nombre d'appréciations au sujet d'Heraklès qui confirment tout à fait cette manière de voir :



Herakès et Athéna. Œnochoé. Paris. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon).

« Il y avait en cet homme fort une douceur singulière. Et puisqu'il lui arrivait, comme à chacun de nous, dès que nous entrons dans l'action, d'assommer sans y prendre garde les innocents avec les coupables, les faibles avec les violents, il en éprouvait sans doute quelque regret. Peut-être même plaignait-il les malheureux monstres qu'il avait détruits pour le bien des hommes, le pauvre taureau Crétois, la pauvre hydre de Lerne, ce beau lion qui



HERAKLES ET L'HYDRE DE LERNE

D'après l'esquisse de Gustave Moreau. Paris. Musée Gustave Moreau.

lui avait laissé un manteau bien chaud. Plus d'une fois après son travail, au déclin du jour, sa massue dut lui peser.... Il était robuste, il était faible.... Nous l'aimons parce qu'il nous ressemble.... Sa vigueur causait sa faiblesse. Il était sous la dépendance de sa propre force qui l'obligeait à manger des moutons entiers, à vider des amphores de vin noir et lui faisait faire des sottises pour des femmes qui ne valaient pas grand'chose. Mais ses faiblesses, ses expériences malheureuses, ses fautes, lui agrandirent l'âme, la lui ouvrirent sur la diversité de la vie et trempèrent de douceur sa bonté terrible. »



Heraklès et Hermès.
Œnochoé. Paris. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon).

I. — NAISSANCE ET ENFANCE D'HERAKLÈS

HERAKLÈS FILS DE ZEUS ET D'ALCMÈNE.

Nous avons déjà raconté précédemment (voir Tome 1er, p. 36) les circonstances de la naissance d'Heraklès. Nous trouvons à ce sujet quelques détails intéressants dans le poème intitulé « *le Bouclier d'Heraklès* » et attribué à Hésiode.

« Alcmène surpassait toutes les femmes au sein fécond par la beauté de son visage et par la grandeur de sa taille. Aucune de ces femmes que les mortelles enfantèrent en s'unissant à des époux mortels ne pouvait lui disputer le prix de la sagesse. Dans sa haute chevelure, dans ses noires paupières respirait une grâce semblable à celle d'Aphrodite à la parure d'or, et dans le fond de son cœur, elle aimait son époux comme jamais femme n'avait aimé le sien. » Elle était fille d'Electryon, lui-même fils de Persée et d'Andromède, roi de Mycènes. Son mari, Amphitryon, ayant involontairement tué Electryon avait quitté l'Argolide et était venu s'établir à Thèbes où Alcmène l'avait suivi mais en lui refusant

ses faveurs avant qu'il eût tiré vengeance du meurtre de ses frères par les Taphiens. C'est au moment où Amphitryon allait rentrer à Thèbes, après avoir défait ses ennemis que Zeus, le devançant, « s'unit d'amour avec la fille d'Electryon, Alcmène aux pieds charmants ». Amphitryon arrive à son tour. « Amoureusement domptée par un dieu et par le plus illustre des mortels, Alcmène enfanta dans Thèbes aux sept portes, des jumeaux doués d'un esprit différent, quoique frères ; l'un inférieur au reste des hommes, l'autre courageux et terrible parmi tous les héros, le puissant Heraklès. Tous deux avaient été engendrés, Heraklès par Zeus qui rassemble les sombres nuages, Iphiclès par Amphitryon, chef belliqueux des peuples. Leur origine n'était pas la même : leur mère avait conçu l'un d'un mortel et l'autre du fils de Kronos, de Zeus, maître de tous les dieux. »

LA JALOUSIE D'HERA. La vindicative et jalouse épouse de Zeus va s'acharner d'une façon particulière sur l'enfant qui naîtra des amours de son époux et de la femme d'Amphitryon. Elle s'attaque à lui, avant même sa naissance. Homère nous raconte en effet dans l'Iliade, le subterfuge par lequel Hera réussit à subordonner le fils d'Alcmène à un autre mortel, Eurysthée, avant qu'il eût vu le jour. Il nous montre Zeus, joyeux à l'idée de l'enfant qui va naître, tenant aux dieux de l'Olympe le discours suivant :

« Ecoutez-moi tous, dieux et déesses, je veux vous apprendre ce qu'en mon sein mon âme m'inspire. Aujourd'hui même Ilithye, arbitre des douleurs, va mettre en lumière, parmi les hommes issus de mon sang, un enfant qui dominera tous ses voisins.

« Tu nous trompes, s'écrie l'auguste Hera, le cœur plein d'artifices ; tu ne veux point accomplir ce que tu nous annonces ; mais allons, jure-moi, affirme par un irrévocable serment, qu'il dominera en effet sur tous ses voisins, l'enfant issu de ta race qui aujourd'hui sortira des entrailles d'une femme.

« Elle dit : Zeus, sans soupçonner la fraude, prononce le formidable serment, et il fait une grande faute. Hera aussitôt se précipite des sommets de l'Olympe et descend dans Argos dans l'Achaïe : elle n'ignorait pas que la noble épouse de Sthénélos, fils de Persée, portait dans son sein, depuis sept mois un fils chéri ; et prématurément elle le mit au jour. Cependant elle suspendit les douleurs d'Alcmène, et retarda ses couches. Puis, retournant auprès du fils de Kronos, elle lui dit : « Zeus, toi qui lances la foudre, j'ai à déposer dans ton âme une grave parole : cet homme illustre qui vient de naître, c'est Eurysthée, fils de Sthénélos ; il sort de ton sang et il n'est point indigne de la souveraine puissance. » Elle dit, et frappe d'une douleur aiguë le cœur profond de son mari. »

Quand Alcmène a mis au monde les deux enfants qu'elle porte dans son sein, dont l'un, Iphiclès est le fils d'Amphitryon, tandis que l'autre, Heraklès a pour père Zeus, Hera ne désarme pas. Elle essaye de faire périr l'enfant de sa rivale en envoyant deux serpents pour l'étouffer dans leurs replis. Théocrite nous a laissé un récit imagé de cette scène.

« La nuit avait déjà tourni la moitié de sa carrière, l'Ourse était à son déclin, et près d'elle Orion montrait ses larges épaules, quand l'impitoyable Hera envoie vers le palais deux horribles serpents hérissés d'écailles azurées, pour dévorer le jeune Alcide.

« Les deux monstres, avides de sang, rasent la terre, déroulent leurs larges replis, s'avancent de front ; de leurs yeux jaillissent des étincelles d'un feu sinistre, et leur gueule distille un noir venin.

« Ils approchaient, dardant leurs langues empoisonnées ; alors les fils chéris d'Alcmène se réveillent (car rien n'échappe aux yeux de Zeus) et une lueur soudaine éclaire le palais.

« Iphiclès aperçoit sur les bords du bouclier ces monstrueux serpents prêts à le dévorer. A la vue de leurs dents horribles, il jette un cri, renverse avec ses pieds la toison qui le couvre et cherche à fuir. Mais Heraklès, qui ne connaît déjà d'autre défense que son courage, saisit de ses mains enfantines ces affreux reptiles, presse leur gorge enflée d'un noir poison, haï des dieux même. C'est en vain qu'ils enlacent dans leurs mille replis cet enfant dont Hera a retardé la naissance, et qui, quoique au berceau, ne connut jamais de pleurs. Bientôt, épuisés eux-mêmes par d'inutiles efforts, ils se déroulent et cherchent à se délivrer de la main qui les broie. »



Heraklès et Athéna. Amphore de Nola.

Alcmène, qui a entendu les cris d'Iphiclès, appelle Amphitryon, son mari, qui s'arme en hâte et met sur pied tous les esclaves du palais, va, court à la chambre où reposaient les deux enfants. « A la vue du jeune Heraklès tenant les deux serpents étroitement enlacés dans ses jeunes mains, tous à la fois poussent un cri d'horreur ; mais lui, dans les transports de sa joie enfantine, montre les serpents à Amphitryon et les jette en riant à ses pieds, étouffés et sans vie. »

« Alcmène, effrayée de ce prodige, consulte le devin Tirésias qui lui dit : « Votre fils devenu homme, héros invincible, s'élancera vers la voûte étoilée après avoir détruit les monstres des forêts et fait tomber sous ses coups les guerriers les plus redoutables. Les Destins lui ont imposé douze travaux, après lesquels déposant sur le bûcher de Trachine sa dépouille mortelle, il sera conduit au palais de Zeus. Là on le nommera gendre de ces mêmes divinités dont le courroux a tiré ces monstres de leur antre sauvage pour dévorer ce jeune enfant. Un jour viendra où le loup affamé, voyant le faon timide couché dans sa tanière, n'osera plus lui faire de mal. »

Une légende d'origine relativement récente nous montre Hera allaitant pendant quelques instants Heraklès. Elle nous est racontée de plusieurs manières différentes. Suivant l'une de ces versions, Alcmène ayant exposé Heraklès aussitôt après sa naissance, par crainte d'Hera, cette

déesse vint à passer avec Athéna ; elle fut tellement frappée de la beauté de cet enfant, qu'elle se laissa engager par Athéna à lui donner à téter. Mais comme il tirait la mamelle avec force, il lui fit mal et elle le laissa tomber. Athéna, alors, le reporta à sa mère et lui recommanda de l'élever avec le plus grand soin. D'après Pausanias, on montrait à Thèbes le champ où s'était passé cette aventure. Un autre auteur dit que ce fut Hermès qui, à l'instigation de Zeus, approcha Heraklès du sein d'Hera. Celle-ci s'étant retirée dès qu'elle avait reconnu l'intrus, laissa tomber une goutte de lait qui forma la Voie Lactée. Enfin, d'après un autre auteur, ce serait Zeus lui-même qui, voulant conférer à son fils l'immortalité par l'absorption de quelques gouttes de lait d'une déesse, aurait approché Heraklès du sein d'Hera endormie. Le nourrisson téta abondamment, puis, rassasié, laissa le sein et le lait continua à couler. Ce qui tomba dans le ciel forma la Voie Lactée et ce qui tomba sur la terre donna naissance aux fleurs de lis.

L'ÉDUCATION D'HERAKLÈS.

Théocrite, dans une de ses *Idylles,* nous raconte quelle fut l'éducation d'Heraklès.

« Cependant, le jeune Heraklès, toujours regardé comme le fils d'Amphitryon, croissait sous les yeux de sa mère, tel qu'un jeune arbre dans un verger. Le vieux Linos, fils d'Apollon, mentor vigilant, héros infatigable, lui donna la science des lettres ; Eurytos, héritier des immenses domaines de ses pères, lui apprit à tendre un arc et à diriger vers le but une flèche assurée ; Eumolpos, fils de Philammonide, forma sa voix brillante et conduisit ses doigts sur les cordes de la lyre.

« Cet art d'entrelacer ses jambes dans les jambes d'un vigoureux adversaire, qu'inventa la souplesse des lutteurs argiens pour terrasser un rival, les ruses du pugilat, les finesses du ceste, à l'aide desquelles l'intrépide athlète, penché vers la terre, cherche à accabler son antagoniste, lui furent enseignés par le fils d'Hermès, Harpalykos de Phanope, dont nul combattant n'osa jamais, dans l'arène même, soutenir le regard, tant son épais sourcil imprimait l'épouvante sur son terrible front.

« Amphitryon lui-même apprit à cet enfant chéri à conduire dans la carrière des coursiers unis à un char, à ménager l'essieu en tournant avec adresse autour de la borne... Tenir la lance en arrêt, s'abriter derrière son bouclier, attaquer son rival, parer ses coups, ranger une armée en bataille, disposer une embuscade pour fondre sur l'ennemi, conduire un escadron, c'est ce que lui montra Castor.

« Telle était l'éducation que la meilleure des mères donnait à Heraklès. Enfant, son lit était près du lit de son père. Il aimait à dormir sur la peau d'un lion. Le soir, il prenait dans la corbeille des viandes rôties, et un large pain dorique qui seul eût suffi pour rassasier le mercenaire le plus avide, et le jour, des mets crus et légers. Ses vêtements étaient simples, sans broderie et ne couvraient que la moitié de la cuisse ».

C'est au cours de cette éducation qu'Heraklès va commettre son premier meurtre, sur la

personne de Linos. Un auteur comique, Alexis, raconte qu'invité par son maître à choisir un livre dans tout un monceau de volumes, Heraklès prit le *Parfait Cuisinier*, de Simon. Linos éclata en reproches violents sur ce manque de goût. Heraklès irrité, ramassant le premier objet qui lui tomba sous la main, son plektron selon Elien, sa cithare suivant Apollodore d'Athènes et Diodore de Sicile, frappa son maître et le tua. Pour s'excuser, il invoqua une loi de Rhadamante, garantissant l'impunité à celui qui se défend contre une attaque injuste. « Etant poursuivi devant les tribunaux pour ce meurtre, il se défendit en citant la loi de Rhadamante



Heraklès et Koré. Amphore bachique.

qui absout celui qui en tue un autre, en repoussant la force par la force. En conséquence de cette loi, il fut renvoyé ». (Apollodore d'Athènes).

Craignant de nouveaux incidents, Amphitryon envoya Heraklès vivre au milieu de ses pâtres, sur le Cithéron. Il y devint bientôt, dit Apollodore, d'une force et d'une grandeur extraordinaires. « Son aspect était terrible, comme fils de Zeus ; il avait quatre coudées de haut, le feu sortait de ses yeux, il ne manquait jamais son but, soit à l'arc, soit à la lance ».

LE PREMIER EXPLOIT D'HERAKLÈS. LES FILLES DE THESTIOS.

Au cours de son séjour sur le Cithéron, Heraklès eut l'occasion de prouver sa force en tuant un lion qui exerçait de terribles ravages parmi les troupeaux d'Amphitryon et de Thestios, roi des Thespiens. Nous ne savons pas grand'chose au sujet de cet exploit. Apollodore d'Athènes écrit simple-

ment : « Etant venu à bout du lion, il se revêtit de sa peau et se servit de sa tête en guise de casque ».

C'est à la même époque que se place l'aventure d'Heraklès avec les filles de Thestios, qu'Apollodore raconte de la façon suivante : « Heraklès resta cinquante jours chez Thestios. Celui-ci avait eu cinquante filles de Mégamède, fille d'Arnaeos, et il désirait beaucoup qu'elles eussent des enfants d'Heraklès. C'est pourquoi tant qu'il demeura dans sa maison, au retour de la chasse, il en mettait une dans sa couche. Heraklès, croyant que c'était toujours la même, eut affaire avec toutes ». D'après Pausanias et d'autres auteurs, ce serait en une seule nuit qu'Heraklès aurait rendu mères les filles de Thestios, et l'auteur d'une épigramme de l'Anthologie dit avec raison que ce fut le plus rude de ses travaux. Pausanias ajoute que suivant les Thespiens, une seule des filles de Thestios se refusa aux embrassements d'Heraklès qui, pour la punir, la condamna à rester fille et à servir de prêtresse dans un temple qu'il éleva à Thespies.



Heraklès poursuivant Athéna. Stamnos à figures rouges.

HERAKLÈS ET ERGINOS. LE PREMIER MARIAGE DU HÉROS

Au retour de la chasse du lion du Cithéron, Heraklès se signala par un exploit qui mit fin à la servitude que les Minyens d'Orchomène avaient imposée aux Thébains, dans les circonstances suivantes : au cours des fêtes célébrées en l'honneur de Poseidon à Oncheste, Klymène, roi d'Orchomène, avait été frappé d'une pierre lancée par le conducteur du char du Thébain Menoikos. Rapporté expirant à Orchomène, Menoikos avait en mourant, recommandé à son fils Erginos de venger sa mort. A la tête d'une armée, Erginos marcha contre les Thébains qu'il vainquit grâce à sa cavalerie. Il leur imposa un traité par lequel Thèbes devait, pendant vingt ans, lui payer un tribut de cent bœufs chaque année. Les hérauts qu'il envoya pour réclamer ce tribut ayant rencontré Heraklès revenant du Cithéron, le fils d'Alcmène les attaqua, leur coupa le nez et les oreilles, leur attacha les mains au cou en disant que c'était là le payement du tribut. A cette nouvelle, Erginos leva une armée et marcha contre Thèbes. Heraklès s'avança contre lui, revêtu d'une armure qu'il avait reçue d'Athéna, seul d'après une version, à la tête de nombreux guerriers, parmi lesquels Amphitryon, d'après Apollodore d'Athènes. On ajoute même que comme les forces des Minyens consistaient principalement en cavalerie, Heraklès, pour les rendre inutiles, boucha avec de grosses pierres, l'ouverture dans laquelle le Céphise s'engouffrait avant de se jeter dans la mer, le fit ainsi refluer dans la plaine qui devint, dès lors, impraticable pour la cavalerie. Erginos

fut tué, ses troupes mises en fuite, et les Minyens durent payer aux Thébains un tribut double de celui qu'ils avaient exigé. Amphitryon périt dans la bataille, ainsi que deux fils d'Œdipe et de Jocaste, Phrastor et Laonystos. Suivant Pausanias, Erginos ne fut pas tué, fit la paix avec Heraklès et vécut longtemps encore. Il travailla à réparer les ruines de la guerre, et redevenu riche, souhaita d'avoir des enfants. Sur les conseils de la Pythie, il épousa une jeune femme dont il eut Trophomios et Agamèdes qui, d'après d'autres auteurs, auraient eu pour père Apollon.

Pour commémorer la victoire d'Heraklès, les Thébains lui consacrèrent des sanctuaires et lui élevèrent des statues. L'une d'elles était dédiée à Heraklès *Rinokloustès* (celui qui coupe le



Les exploits d'Heraklès. Relief de la scène du théâtre d'Heraklès.
Musée de Delphes. (Phot. Giraudon).

nez), l'autre à Heraklès *Hippodetès* (qui attache les chevaux). D'autre part, le roi de Thèbes récompensa le vainqueur des Minyens en lui donnant la main de sa fille aînée, Mégare ; Iphiclès épousa la seconde fille de Créon.

LA FOLIE D'HERAKLÈS.

De son mariage avec Mégare, Heraklès eut plusieurs enfants, trois suivant les uns, huit d'après les autres. Apollodore d'Athènes cite les noms de trois fils issus de cette union : Therimachos, Creontiades et Deikoon. Ils moururent prématurément, de la main même de leur père, suivant la version la plus répandue. Hera, continuant à poursuivre Heraklès de sa haine, le frappa de démence. Il saisit ses enfants ainsi que deux fils d'Iphiclès et les massacra à coups de flèches et de massue. Euripide avait traité ce sujet dans sa tragédie *Heraklès furieux*, en transformant notablement l'ancien mythe. Suivant le poète, Heraklès avait

quitté Thèbes pour aller se mettre au service d'Eurysthée, laissant Mégare et ses enfants à la garde d'Amphitryon. Pendant que le héros est descendu aux enfers pour en ramener le chien Cerbère, un usurpateur, Lykos, s'empare de Thèbes, tue Créon et ses trois fils. Il veut faire subir le même sort à Mégare et à ses enfants. L'épouse d'Heraklès se prépare à mourir noblement, quand le héros survient et tue Lykos. Pendant qu'il s'apprête à offrir aux dieux un sacrifice expiatoire, il est frappé de folie, tue non seulement ses enfants, mais encore Mégare. Il va faire subir le même sort à Amphitryon, quand Athéna l'en empêche en lui lançant une pierre dans la poitrine. D'après la légende thébaine, Heraklès n'aurait pas tué Mégare, mais se séparant d'elle, l'aurait donnée comme femme à Iolaos, fils d'Iphiclès et d'Antoméduse, qui devait devenir son inséparable compagnon.

LA SERVITUDE D'HERAKLÈS. LES DOUZE TRAVAUX.

HERAKLÈS ET EURYSTHÉE.

Après le meurtre de ses enfants, Heraklès s'étant fait purifier de son crime involontaire par Thestios, se condamna lui-même à l'exil. Il alla demander à l'oracle de Delphes en quel endroit il devrait désormais habiter. « Ce fut là, dit Apollodore d'Athènes, qu'il reçut pour la première fois de la Pythie le nom d'Heraklès, car il s'appelait Alcide auparavant. Se faisant le complice d'Hera, l'oracle d'Apollon ordonna au héros de se rendre auprès d'Eurysthée, roi de Mycènes et de Tirynthe, et de se mettre à son service ». On a vu plus haut le subterfuge grâce auquel l'épouse de Zeus avait obtenu du maître de l'Olympe qu'Eurysthée né avant le fils d'Alcmène « dominerait sur tous ses voisins » et serait par conséquent supérieur à Heraklès lui-même. Les auteurs anciens nous représentent Eurysthée comme un personnage faible et couard. Il tremble à l'idée d'être dépossédé du pouvoir par le plus vaillant des héros et c'est pour se débarrasser de lui qu'il lui impose des tâches qui semblent inexécutables et où il espère qu'Heraklès trouvera la mort. Telle est sa frayeur qu'il ne permet pas à son vassal de venir à Mycènes et de se présenter devant lui. Pour lui communiquer ses ordres, il se sert de l'intermédiaire de son héraut Copreus. Au retour de ses expéditions, Heraklès devait déposer ses trophées devant les portes de la ville habitée par Eurysthée. Mentionnons aussi une version d'après laquelle la soumission d'Heraklès aurait été due à la passion qu'il éprouvait pour Eurysthée. Quand le fils de Zeus et d'Alcmène, ses travaux terminés, voulut s'établir avec les siens à Tirynthe, Eurysthée s'y opposa. Après la mort du héros, son persécuteur reporta sa haine sur ses enfants qu'il poursuivit jusqu'en Attique. Il périt avec tous ses fils au cours de cette expédition.



(Photo. Bulloz.)

L'HYDRE DE LERNE

D'après le tableau de Gustave Moreau. Paris. Musée Gustave Moreau.

LES DOUZE TRAVAUX.

Le cycle des douze travaux ne s'est pas constitué d'un seul coup, et il n'est pas exact, comme on l'a prétendu, qu'un poète rhodien du VI[e] siècle, Pisandre, ait été le premier à établir ce cycle dans son *Heraklée.* C'est seulement à partir du IV[e] siècle qu'on parle des douze travaux sur lesquels viennent d'ailleurs se greffer



Heraklès et l'hydre de Lerne. Amphore archaïque.

un certain nombre d'épisodes qui n'existaient pas dans les traditions primitives. Apollodore d'Athènes fut probablement le premier à établir une classification chronologique des douze travaux d'Heraklès que le héros mit, d'après lui, huit ans et un mois à accomplir. Cette classification est devenue classique et c'est elle que nous allons suivre.

LE LION DE NÉMÉE.

LA PREMIÈRE ÉPREUVE.

Eurysthée demande d'abord à Heraklès de lui apporter la peau du lion de Némée. C'était un animal fabuleux, né suivant les uns d'Echidna et d'Orthros, suivant les autres du géant Typhoeus. Une autre version le fait tomber de la lune. « Je tire mon origine de la lune à la belle chevelure qui, en frémissant d'horreur, secoua loin d'elle le monstrueux lion qu'elle plaça à Némée pour plaire à l'auguste Hera. » Un auteur ancien avait même tiré de cette légende la conclusion que la lune était habitée. Ce lion, dit Apollodore d'Athènes, était invulnérable. « Heraklès allant l'attaquer, s'arrêta à Cléones, où un nommé Molorchos, qui vivait du travail de ses mains, lui donna l'hospitalité. Son hôte voulant faire un sacrifice, il lui dit d'attendre trente jours, et qu'alors,

s'il était revenu victorieux du lion, il sacrifierait à Zeus Soter (sauveur) et que s'il y mourait, il lui sacrifierait à lui comme à un héros. Arrivé à Némée, et ayant trouvé le lion, il essaya d'abord de le percer à coups de flèches. Voyant qu'il était invulnérable, il le poursuivit avec sa massue. Le lion s'étant réfugié dans un antre qui avait deux entrées, Heraklès en boucha une et ayant poursuivi le monstre par l'autre, il le saisit par le cou et l'étrangla. Il le mit ensuite sur ses épaules et le porta à Mycènes. Il trouva Molorchos prêt à lui rendre les honneurs dûs aux morts, le dernier jour étant expiré. Il offrit lui-même un sacrifice à Zeus Soter, et porta le lion à Mycènes ».

VERSION DE THÉOCRITE.

Théocrite place dans la bouche même d'Heraklès le récit de sa lutte contre le lion de Némée. « Je pars aussitôt, tenant d'une main mon arc flexible et mon carquois plein de flèches, et de l'autre une forte massue dont le bois était encore revêtu de son écorce : je l'avais faite moi-même d'un olivier que j'avais arraché tout entier, avec ses fortes racines, au pieds de l'Hélicon.

« Arrivé près du repaire du monstre, je prends mon arc, tends la corde et y place une flèche meurtrière, pendant que mes yeux, se portant de tous côtés, cherchent à prévenir les regards de mon redoutable ennemi. Déjà le soleil était au milieu de sa course et je ne voyais aucune trace du lion, je n'entendais pas ses rugissements ; je n'apercevais dans la campagne ni berger ni laboureur que je pusse interroger ; la pâle crainte les tenait tous enfermés dans leurs cabanes. Je parcourus alors la forêt, impatient de rencontrer le monstre, d'essayer soudain mes forces contre lui.

« Enfin vers le soir, rassasié de chair et de sang, il revenait vers son antre sauvage. Sa crinière, sa hideuse tête et sa poitrine étaient dégoûtantes de sang et de poussière, et de sa langue il léchait encore ses lèvres ensanglantées. Posté sur un rocher couvert d'arbrisseaux touffus, je l'attends au passage. Au moment où il s'avance, mon trait part et l'atteint au flanc gauche, mais en vain : le fer aigu ne peut percer son impénétrable peau et tombe inutile sur le gazon. Aussitôt le lion étonné relève sa tête affreuse inclinée vers la terre, promène çà et là des regards étincelants, ouvre sa gueule et montre ses dents horribles.

« Indigné du mauvais succès de ma première attaque, je lui décoche un second trait qui le frappe à la poitrine, à l'endroit de la respiration ; mais il effleure à peine son cuir épais et aussi inutile que le premier, le dard tombe à ses pieds.

« Animé par le désespoir, je vais lancer une troisième flèche, quand ce monstre épouvantable, roulant de tous côtés ses regards enflammés, m'aperçoit enfin. Alors sa longue queue bat ses jarrets et soudain il s'apprête au combat. Son cou s'enfle de fureur, la rage hérisse sa crinière, son dos s'élève et se courbe comme un arc, son corps se replie sur les reins et les flancs, tel un figuier sauvage qu'un artiste essaye de courber en l'amolissant par le feu pour en former la roue d'un char, si le rameau plié avec effort s'échappe de ses mains, il bondit

au loin : tel le lion avide de mon sang s'élance sur moi. Alors le bras enveloppé de mon manteau, d'une main je lui présente une flèche, et de l'autre levant ma massue, je la fais tomber avec force sur son front. Le sauvage olivier, malgré sa dureté, se brise en deux éclats sur le crâne d'airain de cette bête indomptable. Le monstre allait fondre sur moi, déjà ses pieds ne touchaient plus la terre ; mais il chancelle et tombe, tant a été terrible le coup qui a ébranlé sa tête, et un nuage épais se répand sur ses yeux.

« Le voyant étourdi par la force de la douleur, je jette à terre mon arc et mon carquois, et sans lui donner le temps de reprendre ses esprits, je m'élance sur lui. D'une main vigoureuse j'étreins son cou par derrière, dans la crainte qu'il ne me déchire avec ses griffes ; je presse ses pieds sous mes pieds, mes cuisses compriment ses flancs, je lui arrache la vie et l'enfer vit son âme hideuse errer sur ses sombres bords.

« Bientôt je cherchais le moyen de le dépouiller de sa dure peau, entreprise pénible, car ni le fer, ni le coin, ni la pierre ne pouvaient l'entamer. Dans ce moment, un dieu m'inspira la pensée de me servir des griffes mêmes du lion pour le déchirer. Je réussis, j'arrachai ce cuir plus dur que le fer, je m'en couvris les épaules et m'en fis une armure impénétrable aux traits homicides des ennemis ».

On racontait aussi qu'au cours de sa lutte avec le lion, Heraklès avait perdu un doigt, dévoré par le fauve. On avait élevé à Sparte un tombeau consacré à ce membre du héros, et sur ce tombeau on avait placé un lion en marbre.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Il n'est guère de sujet que les peintres de vases grecs aient traité plus souvent que l'épisode d'Heraklès luttant contre le lion de Némée. Contrairement à ce qu'on a voulu établir, on ne peut constater ici aucune trace d'emprunt fait par l'art grec à l'art oriental. Au début, Heraklès et le lion sont représentés se tenant à une certaine distance l'un de l'autre, puis insensiblement ils se rapprochent. Heraklès brandit la massue, à laquelle on substitue plus tard une épée. Le type le plus souvent figuré sur les vases attiques anciens à figures noires est celui du héros s'avançant à droite et étouffant du bras gauche le lion maintenu debout. La main droite tantôt tient une épée, tantôt sert à maintenir la patte gauche du lion, ou bien encore, jointe à la main gauche, accentue le mouvement d'étouffement du lion.

Vers la fin du VIe siècle, les peintres de vases prennent l'habitude de représenter Heraklès se jetant sur le lion et l'étouffant de ses bras vigoureux. Ce type prévaudra définifivement dans l'art grec, avec des variantes plus ou moins ingénieuses et intéressantes.

L'HYDRE DE LERNE.

LE SECOND TRAVAIL D'HERAKLÈS.

« Le second des travaux qu'Eurysthée ordonna à Heraklès, fut de tuer l'hydre de Lerme » (Apollodore d'Athènes). Hésiode fait naître cet animal fabuleux de Typhoeus et d'Echidna, mais il ne dit pas qu'il avait plusieurs têtes, comme le firent les auteurs postérieurs. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas d'accord



Heraklès et l'hydre de Lerne. Stamnos à figures rouges.

sur le nombre de ces têtes qui oscille entre neuf et cent. La version la plus généralement admise est celle d'Apollodore d'Athènes qui fait de l'hydre un animal de grandeur démesurée, avec neuf têtes « dont huit étaient mortelles et la neuvième immortelle ». Vivant dans les marais de Lerne, l'hydre en sortait pour aller ravager les campagnes environnantes et détruire les troupeaux.

Dans sa lutte contre l'hydre de Lerne, comme dans plusieurs autres de ses travaux, Heraklès est assisté de son fidèle compagnon Iolaos, fils d'Iphiklès et d'Antomeduse. C'est lui qui conduit le char du héros. Tous deux arrivent à Lerne où Iolaos arrêta ses chevaux. « Ayant trouvé, dit Apollodore d'Athènes, l'hydre sur une petite élévation près de la fontaine Amymone où était son repaire, Heraklès la força à en sortir en lui lançant des traits enflammés.

Il la saisit alors et l'arrêta, mais s'étant entortillée autour d'un de ses pieds, elle l'entravait lui-même. Il frappait ses têtes à coups de massue et cela ne servait de rien, car pour une qu'il abattait, il en renaissait deux ; de plus, un cancre monstrueux prêtait secours à l'hydre en le mordant au pied. Il commença par tuer le cancre ; il appela ensuite à son secours Iolaos, qui ayant mis le feu à une partie de la forêt voisine, brûlait avec des tisons enflammés les têtes à mesure qu'elles repoussaient et les empêchait de renaître. Etant ainsi parvenu à détruire ces têtes renaissantes, il enterra celle qui était immortelle sur le chemin de Lerne à Eléonte et mit une grosse pierre dessus. Ayant ensuite ouvert son corps, il trempa la pointe de ses flèches dans son fiel ».

Suivant certains auteurs, Iolaos aurait été blessé par l'hydre et Heraklès aurait subi le même sort. Etienne de Byzance raconte que le fils de Zeus et d'Alcmène, couvert d'ulcères produits par les morsures de l'hydre alla consulter l'oracle de Delphes. La Pythie lui dit d'aller à l'Orient jusqu'à ce qu'il eût trouvé une plante qui ressemblât à l'hydre et que cette plante le guérirait. Il se mit en marche et il arriva vers un fleuve où il trouva la plante qu'il cherchait et grâce à laquelle il guérit. En souvenir de ce fait, il fonda en cet endroit une ville à laquelle il donna le nom d'Akè (guérison).

Apollodore d'Athènes ajoute qu'Eurysthée « ne voulut point que cette action comptât parmi les douze travaux parce que, pour détruire l'hydre, Heraklès avait eu besoin du secours d'Iolaos ».

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

On distingue nettement deux types principaux dans la représentation de cet épisode par les artistes anciens. Dans le premier, Heraklès est seul à lutter contre l'hydre. Descendu du char conduit par Iolaos, le héros commence à combattre à coups de flèches, de massue ou d'épée, tandis que son compagnon assiste de loin à ce spectacle. On voit Athéna soutenant le héros que le crabe cherche à mordre. Dans le second type, Heraklès est assisté d'Iolaos armé de brandons, tandis que le héros s'attaque à l'hydre à coups de serpe. L'hydre est représentée sous la forme d'un serpent au corps extraordinairement gros d'où se détachent des cous de serpents et des têtes.

LA BICHE CÉRYNITE.

LE TROISIÈME TRAVAIL.

La biche Cérynite, qu'Eurysthée ordonna à Heraklès de lui rapporter vivante n'était pas comme le lion de Némée ou l'hydre de Lerne un monstre horrible et malfaisant. Consacré à Artémis par Taygète, fille d'Atlas, cet animal fabuleux avait des cornes d'or et des pieds d'airain. Infatigable à la course, la biche Cérynite n'avait jamais pu être rejointe par personne. C'est donc une lutte de vitesse qui s'engagea entre elle et Heraklès. Son gîte se trouvait soit sur le mont Cérynée, soit à Ocnoé dans un temple consacré à Artémis. La poursuite ne dura pas moins d'un an. En traînant Heraklès derrière elle, la biche courut sans répit jusqu'au pays des Hyperboréens, suivant Pindare, puis revint sur ses pas. Au moment où elle allait traverser le fleuve Ladon pour se réfugier dans le sanctuaire d'Artémis, Heraklès, d'après Apollodore d'Athènes, l'en empêcha à coups de flèches et s'empara d'elle. Suivant le même auteur, Heraklès « ayant mis la biche sur ses épaules, l'emporta à travers l'Arcadie. Artémis accompagnée d'Apollon s'étant rencontrée sur son chemin, voulut lui ôter la biche, elle le blâma même de ce qu'il s'était exposé à tuer un animal qui lui était consacré. Il s'excusa sur la nécessité et dit que la faute devait retomber sur Eurysthée. Ayant ensuite apaisé la colère d'Artémis, il reprit la biche et la rapporta vivante à Mycènes ».



Heraklès et la biche Cérynite. Groupe en bronze trouvé à Pompéi. Palerme. Musée National. (Photo Brogi).

Suivant une autre version, Heraklès aurait simplement pris la biche dans un filet.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Les peintres de vases représentent généralement Heraklès au moment où il a pu enfin s'emparer de la biche. Il marche à côté d'elle en la tirant par les cornes. Parfois aussi on voit Artémis accourant au secours de l'animal qui lui était consacré. Sur une amphore à figures noires, la biche est arrêtée sous un pommier, à côté duquel se tiennent deux jeunes filles. Heraklès semble vouloir attirer à lui l'animal. D'autres monuments représentent Heraklès luttant avec Apollon au



Heraklès et les centaures. Amphore archaïque.

sujet de la possession de la biche, sujet analogue à la dispute du trépied. Enfin, sur les métopes du temple d'Olympie et du Théséion, Heraklès est représenté maintenant la biche à terre, un genou posé sur le dos de l'animal que des deux mains il tient par les cornes. Comme on l'a fait remarquer, les artistes ont souvent substitué un cerf à la biche de la légende.

LE SANGLIER D'ERYMANTHE.
HERAKLÈS ET LES CENTAURES DU PHOLOÉ.

LE QUATRIÈME TRAVAIL.

A la légende de la capture du sanglier d'Erymanthe se rattache celle des centaures du Pholoé qui, à l'origine formait vraisemblablement un mythe distinct. Certains auteurs placent d'ailleurs cette aventure à un autre moment et l'intercalent dans le mythe d'Heraklès et de Geryon. Cependant, c'est généralement la version d'Apollodore d'Athènes qui est adoptée par les mythographes.

En allant à la recherche du sanglier qu'il devait rapporter vivant à Eurysthée et qui descendait du mont Erymanthe pour ravager toute la Psophide, Heraklès, dit Apollodore d'Athènes, traversa le pays du Pholoé et y fut reçu par le centaure Pholos, fils de Silène et d'une nymphe méliade. Il servit à Heraklès des viandes rôties, mais celui-ci aimait mieux les manger crues. Le héros ayant soif lui demanda à boire. D'après une légende dont il a déjà été question dans un chapitre précédent, Pholos pris comme arbitre entre Héphaistos et Dionysos qui se disputaient l'ile de Naxos, s'était prononcé en faveur du fils de Zeus et de Sémélé. En récompense, il avait reçu de Dionysos un tonneau de vin, avec la recommandation de n'y pas toucher avant l'arrivée d'Heraklès. Suivant Apollodore, ce tonneau était le bien commun des centaures, et Pholos ne consentit à l'ouvrir que sur l'assurance d'Heraklès qu'il n'aurait rien à craindre de la part de ses congénères. Cependant ceux-ci « attirés par l'odeur, arrivèrent bientôt armés de pierres et de sapins à la caverne de Pholos. Heraklès mit d'abord en fuite Anchios et Agreios, les deux premiers qui osèrent entrer ; il poursuivit les autres à coups de flèches jusqu'à Malée, d'où ils se réfugièrent auprès de Chiron qui, ensuite chassé par les

Lapithes du mont Pélion, était venu s'établir près de Malée. Heraklès continuant à tirer des flèches, un trait passa à travers le bras d'Elatos et alla blesser Chiron au genou. Affligé de cet événement, Heraklès accourt et ayant retiré la flèche, mit sur la blessure un baume que Chiron lui donna ». On sait déjà, que ne pouvant se guérir de cette blessure, Chiron qui était immortel préféra cependant mourir et demanda à Zeus de conférer à Prométhée le privilège de l'immortalité auquel il renonçait. « Le reste des centaures, continue Apollodore, s'enfuit de côté et d'autre : quelques-uns se retirèrent sur le mont Malée, Eurythion se réfugia à Pholoé, Nessos vers le fleuve Evenos et Poseidon cacha les autres dans la montagne Eleusine. Heraklès étant retourné à la caverne de Pholos le trouva mort avec beaucoup d'autres. Il avait arraché une flèche d'un corps mort et voyait avec étonnement qu'une aussi petite pointe eût put détruire d'aussi grands corps ; la flèche lui échappa des mains, tomba sur son pied et le fit périr sur-le-champ. Heraklès l'enterra ».


Heraklès et Pholos. Amphore archaïque.

Après la défaite des centaures, Heraklès se mit à la poursuite du sanglier. Celui-ci s'était réfugié dans un taillis d'où le héros le fit sortir. « Il le poursuivit avec des cris à travers la neige qui était fort haute, jusqu'à ce qu'il l'eût fatigué. Il le prit alors et le porta à Mycènes ».

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

La légende de la capture du sanglier d'Erymanthe a été fréquemment traitée par les peintres de vases antiques. Les spécimens les plus anciens qui nous aient été conservés remontent à la seconde moitié du VIe siècle. Le sujet représenté nous montre Heraklès, portant le sanglier sur l'épaule gauche, arrivant devant un *pithos* ou grand vase destiné à contenir le vin, enfoncé dans le sol et où le héros s'apprête à décharger son fardeau. Du pithos émergent la tête et les bras d'Eurysthée épouvanté. Parfois le héros est accompagné d'Iolaos qui porte ses armes, la massue et l'arc ; Athéna et Hermès figurent également assez souvent en compagnie d'Heraklès. Le peintre Euphronios qui appartient à la période de transition entre le VIe et le Ve siècle, nous montre Heraklès seul, en face des parents honteux et apeurés d'Eurysthée. Sur un bas-relief attique de la même époque environ, on voit Heraklès seul avec le sanglier. Des vases attiques d'une époque postérieure, représentent Heraklès courbé sur le sanglier qu'il empoigne pour le charger sur son épaule.



HERAKLÈS ET LA BICHE AUX PIEDS D'AIRAIN

D'après le tableau de Gustave Moreau. Paris. Musée Gustave Moreau.

L'aventure d'Heraklès et du centaure Pholos fait l'objet d'un assez grand nombre de peintures de vases (on n'en a pas compté moins de trente-deux). Le sujet le plus fréquemment traité nous fait voir Heraklès ouvrant le fameux tonneau de vin ou y puisant. Parfois, le héros est seul ; le plus souvent il est en compagnie d'un ou deux centaures et dans la reproduction que nous donnons, Athéna et Hermès assistent à la scène. Les artistes ont également représenté Heraklès luttant contre un ou plusieurs centaures. Ce sujet est traité sur un relief en bronze archaïque d'Olympie et figurait sur le coffre de Cypsélos, ainsi que sur le trône d'Amyclées. Sur les vases peints, le combat d'Heraklès contre les centaures est beaucoup moins souvent représenté que son arrivée chez Pholos et la dégustation du vin dont l'odeur devait attirer les centaures, ce qui fut, comme on l'a vu, la cause de leur perte.



Heraklès chez le centaure Pholos. Amphore archaïque.

LES ÉCURIES D'AUGIAS.

LE CINQUIÈME TRAVAIL.

« Le cinquième travail qu'Eurysthée imposa à Heraklès, fut, dit Apollodore, de nettoyer les étables d'Augias ». Celui-ci était roi d'Elide et avait pour père Hélios suivant les uns, Poseidon suivant les autres, tandis que Pausanias le fait descendre d'Elenios. On le disait aussi fils de Phorbas. Il est question de lui dans l'Iliade où Nestor raconte que Neleus ayant envoyé « quatre de ses coursiers, dressés à la course, avec leurs chars, pour disputer un trépied, Augias les retint, et ne renvoya que l'écuyer, navré de la perte de ses chevaux ». Il fut également au nombre des Argonautes. Augias possédait d'innombrables troupeaux, don de son père Hélios. D'après Pline, il aurait été le premier qui imagina de fumer les terres pour les rendre plus productives, mais l'Elide étant un pays naturellement gras et fertile, une trop grande accumulation de fumier l'avait rendu stérile. » Heraklès s'étant présenté à lui sans faire mention des ordres d'Eurysthée, lui proposa d'enlever tout le fumier de ses étables en un seul jour, s'il voulait lui donner la dixième partie de ses bestiaux. Augias, ne croyant pas la chose possible, consentit à sa demande. Heraklès ayant pris Phileus, fils d'Augias, à témoin de ses promesses, abattit un mur de ses étables, détourna le fleuve Alphée et le Pénée qui coulaient auprès, les fit passer à travers et les nettoya par ce moyen ». Quand Heraklès réclama d'Augias l'exécution de ses engagements, le roi d'Elide, à l'instigation de Lepreus, lui opposa un refus, sous prétexte que le héros avait agi par ordre d'Eurysthée. Il alla même jusqu'à

nier qu'il eût fait aucune promesse et lui offrit de porter le différend devant un tribunal. Heraklès invoqua le témoignage de Phileus, qui ne craignit pas de déposer contre son propre père en disant la vérité. Sans attendre la sentence des arbitres, Augias ordonna à son fils et à Heraklès de quitter immédiatement ses Etats. Le héros ne tarda pas à revenir à la tête d'une armée, mais étant tombé malade, ses troupes furent vaincues par celles d'Augias, à la tête desquelles étaient ses neveux Eurytos et Kleatos. Au cours d'une seconde expédition, Heraklès réussit à battre ses ennemis ; Augias et ses enfants furent tués, Phileus, qui s'était retiré à Dulichion, fut mis sur le trône de son père.

Apollodore d'Athènes raconte qu'obligé par Augias de quitter l'Elide, Heraklès se rendit à Olene, auprès du roi Dexamenos. Celui-ci avait une fille, Mnésimache, dont il avait été forcé de promettre la main au centaure Eurytion. Dexamenos implora le secours d'Heraklès qui tua Eurytion. Suivant Apollodore, le héros épousa Mnésimache. On verra plus loin que cette aventure présente beaucoup de rapports avec celle de Déjanire dont Hygin fait d'ailleurs la fille de Dexamenos. « Eurysthée ne voulut pas compter le curement des étables d'Augias parmi les douze travaux, sous prétexte qu'Heraklès l'avait fait pour un salaire ».



Heraklès chez le centaure Pholos. Amphore archaïque.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES. Nous ne possédons qu'un très petit nombre de figurations de la légende des écuries d'Augias. Aucune peinture de vase archaïque consacrée à ce sujet ne nous est parvenue. Sur une métope du temple d'Olympie, Heraklès, en présence d'Athéna, est occupé à refouler le fumier à l'aide d'un balai et d'une pelle. Le même sujet est traité sur d'autres bas-reliefs d'une époque relativement récente.

LES OISEAUX DU LAC STYMPHALE.

LE SIXIÈME TRAVAIL. « Il y avait à Stymphale, ville d'Arcadie, un marais appelé Stymphalis, couvert d'arbres et de broussailles épaisses ; des oiseaux énormes s'y retiraient, craignant que les loups n'enlevassent leur proie ». (Apollodore d'Athènes). Suivant une autre tradition, ces oiseaux se nourrissaient de chair humaine ; ils avaient des plumes d'airain qu'ils lançaient contre les passants comme des flèches. Pour les faire sortir de leur marais, Heraklès se servit de cymbales, œuvre d'Héphaistos, que lui donna Athéna. Se plaçant sur une montagne voisine, il fit tant de bruit avec cet instrument que les oiseaux s'envolèrent de leur retraite, ce

qui permit à Heraklès de les abattre à coups de flèches. D'après un autre auteur, les oiseaux du lac Stymphale ne furent pas tués par Heraklès, mais se réfugièrent dans l'île d'Arretias, d'où ils furent chassés par les Argonautes.

Citons encore une version d'après laquelle les Stymphalides n'étaient pas des oiseaux, mais les filles de Stymphalos, fils d'Arkas et d'une femme nommée Ornis. Elles se seraient attiré la colère d'Heraklès pour lui avoir refusé l'hospitalité, alors qu'elles avaient bien accueilli ses ennemis, les Molionides.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Sur des vases attiques à figures noires, on voit Heraklès combattant les oiseaux du lac Symphale avec une fronde ou armé d'un bâton. Son fidèle compagnon, Iolaos est à ses côtés. Une métope d'Olympie nous montre Heraklès apportant à Athéna, assise sur un rocher, un des oiseaux qu'il vient d'abattre. Ailleurs, Heraklès apparaît, un genou en terre, lançant une flèche contre les oiseaux qui s'envolent.

LE TAUREAU DE CRÈTE.

LE SEPTIÈME TRAVAIL.

La Crète était désolée par un taureau furieux, le même, suivant un auteur ancien, que celui qui avait servi à l'enlèvement d'Europe. L'opinion la plus généralement admise est cependant celle qui met en scène Poseidon et Minos. Ce dernier avait promis au dieu de la mer ce qui sortirait de la mer. Poseidon fit émerger des flots un taureau. Cet animal était si beau que Minos ne put se résoudre à le sacrifier et en immola un autre à sa place. Outré de cette supercherie, Poseidon rendit le taureau furieux. Heraklès reçut d'Eurysthée l'ordre de lui amener le taureau vivant. Il arrive en Crète. Minos lui permet de s'emparer du taureau s'il peut le dompter. Le héros captura sa proie à l'aide d'un filet, le chargea sur ses épaules, puis, traversant la mer, l'amena à Eurysthée. Remis en liberté, le taureau « ayant parcouru le pays de Sparte et toute l'Arcadie, traversa l'isthme et se rendit à Marathon, dans l'Attique, où il fit beaucoup de ravages ». Comme on le verra dans un chapitre suivant, ce fut Thésée qui mit fin à la carrière du monstre.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Sur les vases attiques à figures noires, la capture du taureau de Crète est représentée de trois manières différentes. Tantôt le héros ayant atteint le taureau le saisit par une corne ; tantôt l'animal a les jambes entravées dans un lacet sur lequel Heraklès tire et maintient ainsi sa victime agenouillée. Pour être plus libre

de ses mouvements, le héros a déposé ses armes ainsi que ses vêtements, qui sont suspendus à un arbre.

Dans le troisième mode de figuration, Heraklès également nu, empoigne le taureau par les cornes et le force à s'agenouiller. Parfois Athéna et Hermès assistent à cette scène. Dans la suite on introduisit quelques modifications dans la représentation de cet épisode. Sur une métope du temple de Zeus à Olympie, qui se trouve au musée du Louvre, Heraklès tient le taureau



Heraklès apporte à Eurysthée le sanglier d'Erymanthe. Amphore archaïque.

par un lacet qui lui entrave une patte de devant et lui enserre le museau. Un bronze trouvé à Dodone traite le sujet d'une manière analogue.

LES CAVALES DE DIOMÈDE.

LE HUITIÈME TRAVAIL.

Diomède, comme on l'a déjà vu dans un chapitre précédent, était fils d'Arès et de Cyrène. Il régnait sur la peuplade thrace des Bistones, et possédait des cavales auxquelles il donnait en pâture les étrangers jetés sur les côtes de son royaume par la tempête. Un auteur ancien nous a laissé les noms de ces chevaux : Podargos, Lampon, Xanthos et Denos. Ils étaient attachés avec des chaînes et avaient des mangeoires en airain. Ayant reçu d'Eurysthée l'ordre de lui amener les juments

de Diomède, Heraklès s'embarqua pour la Thrace avec quelques compagnons. Il s'empara des cavales malgré la résistance de leurs gardiens, puis les confiant à Abderos « Locrien d'Oponte et fils d'Hermès dont il était amoureux », il se mit à la poursuite des Bistones. Pendant son absence, les cavales de Diomède déchirèrent le malheureux Abderos. Pour commémorer le souvenir de son compagnon, Heraklès après l'avoir enterré, fonda la ville d'Abdère. Il battit les Bistones, et selon Apollodore d'Athènes tua leur roi Diomède. D'après une autre version, le féroce fils d'Arès subit le supplice même qu'il avait fait endurer à de nombreux étrangers : Heraklès le fit dévorer par ses cavales. Celles-ci furent amenées à Eurysthée qui les mit en liberté. « Elles allèrent sur le mont Olympe et y furent dévorées par les bêtes féroces ».


Heraklès nettoyant les écuries d'Augias.
Métope du temple de Zeus. Olympie.

Une autre version dit que les juments de Diomède n'étaient autre chose que ses filles qui étaient fort laides. Leur père forçait les étrangers qui passaient dans ses Etats à accorder leurs faveurs à ces laiderons et les tuait ensuite. Clavier fait remarquer que le mot grec *hippos* qui signifie jument, s'employait souvent pour désigner une femme débauchée, ce qui pourrait donner quelque vraisemblance à cette légende.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Cet épisode ne paraît pas avoir beaucoup inspiré les artistes de l'antiquité ; du moins, les monuments qui nous sont parvenus sont-ils assez rares. Figurait-il sur le trône d'Amyclées ? Le passage de Pausanias qui en parle manque de clarté. Sur une métope mutilée du Théseion on voit Heraklès tenant par la bride un cheval et brandissant probablement une massue de la main droite. Le même mode de représentation figurait sans doute sur une métope du temple de Zeus à Olympie. Un groupe en bronze, trouvé à Préneste et actuellement au British Museum, représente Heraklès entre deux chevaux qui se courbent. Les monuments de l'époque romaine sont un peu plus abondants, mais moins intéressants.

LA CEINTURE D'HIPPOLYTE, REINE DES AMAZONES.

LE NEUVIÈME TRAVAIL

Hippolyte, reine des Amazones, possédait une ceinture merveilleuse qui lui venait, disait-on, d'Arès. Admète, fille d'Eurysthée, désirant cette ceinture, Heraklès reçut l'ordre d'aller la chercher.

Les Amazones qui forment, au point de vue féminin, le pendant des centaures ont été l'objet d'un grand nombre de légendes. L'une d'elles en fait les filles d'Arès et d'Harmonia. Suivant Apollodore d'Athènes, elles habitaient sur les bords du Thermodon (dans la région du Pont) près de Thémiscyra. Elles constituaient un état dans lequel le pouvoir appartenait exclusivement aux femmes. Pour perpétuer leur race, elles avaient, une fois par an, des relations avec leurs voisins, les Gargaréens. Des enfants qui naissaient, elles ne gardaient que les filles ; les enfants mâles étaient soient tués, soient mutilés, ou renvoyés à leurs parents. A ces filles « elles comprimaient le sein droit pour qu'elles ne fussent point gênées en lançant leurs dards et leur laissaient le gauche pour allaiter leurs enfants ». L'art grec représente les Amazones sous les traits de femmes jeunes, belles et courageuses. Leur costume était celui des guerriers barbares. On les voit vêtues d'un costume collant, couvrant presque entièrement le corps, avec une sorte de pantalon disparaissant dans la chaussure. Leur buste est couvert d'une courte tunique à manches, serrée à la taille par une ceinture, par-dessus laquelle elles portent un manteau flottant. La coiffure consiste en une mitre phrygienne, un casque ou un bonnet de fourrure. Leur arme principale était l'arc qu'elles savaient manier avec une habileté extraordinaire. Elles combattaient le plus souvent à cheval, mais quelquefois aussi à pied. Leur arme défensive était un bouclier rond. La ceinture qu'Heraklès était chargé de rapporter à Eurysthée pour sa fille Admète, était l'insigne du commandement. Le mot grec *zoster*, signifie à la fois ceinture, ceinturon, baudrier.

Dans cette expédition, Heraklès eut de nombreux compagnons, parmi lesquels il faut citer Thésée, Peleus, Télamon, etc... Il aborde dans le pays des Amazones et tout semble d'abord devoir se passer sans effusion de sang. La reine des Amazones, Hippolyte (d'autres l'appelent Ménalippe) fait bon accueil à Heraklès et se montre disposée à lui céder la fameuse ceinture. Mais l'implacable ennemie du héros, Hera, n'entend pas que les choses se passent ainsi. Sous les traits d'une Amazone, elle ameute les sujettes d'Hippolyte en leur disant qu'Heraklès et ses compagnons veulent enlever leur reine. Les Amazones courent aux armes et, montées sur leurs chevaux, se précipitent au bord de la mer, auprès du navire d'Heraklès. Une lutte s'engage ; un grand nombre des farouches guerrières succomba et parmi elles, d'après Apollodore d'Athènes, Hippolyte à laquelle Heraklès prit sa ceinture. Suivant Diodore de Sicile, la reine des Amazones ne fut pas tuée, mais faite prisonnière, et acheta sa liberté au prix de la fameuse ceinture.

HERAKLÈS A TROIE. LA LÉGENDE D'HÉSIONE.

Avant de rentrer à Mycènes, Heraklès, d'après Apollodore, aborda à Troie. L'Iliade fait, à plusieurs reprises, mention de cette expédition. Un fils d'Heraklès, Tlépolème, dit à son adversaire Sarpédon : « Heraklès, mon inébranlable père, au cœur de lion, vint ici jadis, à cause des coursiers de Laomédon, fils de Tros ; avec six navires et une poignée de combattants, il renversa la grande Ilion et fit de ses rues un désert ». Ces vers font allusion à un épisode dont il a déjà été question dans un autre chapitre de cet ouvrage. Apollon et Poseidon, au service de Laomédon, lui avaient proposé d'élever les murs de Troie en échange d'un salaire. Le travail terminé, Laomédon refusa de tenir sa promesse, Apollon et Poseidon punirent cette perfidie, le premier en répandant la peste sur le pays, le second en faisant sortir de la mer un monstre horrible qui enlevait les hommes dans les champs. L'oracle consulté répondit que « cette calamité cesserait lorsque Laomédon aurait exposé sa fille Hésione pour être dévorée par le monstre ». La malheureuse jeune fille est attachée sur un rocher. C'est alors qu'apparaît Heraklès. Il promet à Laomédon de délivrer Hésione, s'il veut lui céder les chevaux que Zeus avait donnés à Tros comme compensation du rapt de Ganymède. Le roi de Troie accepte la proposition. Hésione est délivrée, mais son père joue à Heraklès le même tour qu'à Apollon et à Poseidon et refuse de tenir ses engagements. Le héros s'éloigne, la menace à la bouche. Revenu quelques temps après, il met le siège devant Ilion.



Heraklès et les oiseaux de Stymphale. D'après une peinture de vase.

La ville ne tarde pas à succomber. Laomédon est tué. Heraklès donne Hésione à Télamon qui avait le premier pénétré dans Troie. La captive obtient de son maître l'autorisation de choisir parmi ses compatriotes une personne à son gré pour l'emmener. Hésione désigna son frère Podarkes, dont elle racheta la liberté au prix de son voile, *ios*, d'où le nom de Priamos (Priam) qui lui fut donné dans la suite. Télamon épousa Hésione et en eut un fils, Teukros. Plus tard, Priam réclama le retour de sa sœur à Troie ; le refus des Grecs fut, d'après certains auteurs, la cause de la guerre qui se termina par la ruine d'Ilion.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Heraklès et les Amazones. — Dans l'art archaïque grec, on ne voit pas apparaître de représentation du combat d'Heraklès et d'Hippolyte, mais des scènes d'ensemble où le héros et ses compagnons luttent contre les Amazones. Heraklès est représenté saisissant d'une main une Amazone en fuite, par son casque, son bouclier, son bras, son épaule ou par les cheveux, tandis que la main droite tient le glaive. A partir du Ve siècle, c'est Thésée que les peintres de vases attiques s'ingénient à montrer combattant contre les Amazones. Les sculpteurs, par contre, donnent une place sur leurs frises à la lutte d'Heraklès contre les fameuses guerrières. C'est le cas de la frise de Phigalie où Heraklès tient d'une main la massue, de l'autre l'arc ; sur le mausolée d'Halicarnasse, le héros saisit une Amazone par les cheveux. Pausanias nous dit que cette scène était également retracée sur le trône de Zeus à Olympie. On en vint aussi, à la même époque (Ve siècle) à représenter Heraklès aux mains avec la reine des Amazones, Hippolyte. Ce combat singulier figure sur une frise mutilée du temple d'Olympie où Heraklès tient l'Amazone par les cheveux, sur le Théseion où l'Amazone est tombée sur les genoux et enfin sur une métope du temple de Sélinonte. Une belle hydrie attique du Ve siècle nous montre Hippolyte tendant sa ceinture à Heraklès assis.

Heraklès et Hésione. — Nous ne possédons qu'un nombre très restreint de représentations figurées de cette légende. Citons une gemme antique où Heraklès lance une flèche contre le monstre déjà blessé et derrière lequel apparaît Hésione et un bas-relief de sarcophage du Musée de Bonn. Hésione est encore enchaînée à son rocher, tandis qu'Heraklès, brandissant la massue et la peau de lion sur l'épaule gauche, se tient à côté du monstre qu'il vient de tuer.

HERAKLÈS ET LES BŒUFS DE GÉRYON.

LE DIXIÈME TRAVAIL.

Comme dixième épreuve, Eurysthée ordonna à Heraklès de lui amener les bœufs de Géryon. Hésiode rapporte déjà ce mythe dans la Théogonie. « De Callirhoé, fille de l'illustre Océan, Chrysaor eut Géryon aux trois têtes. Heraklès vainquit ce monstre dans l'île d'Erythie, près de ses bœufs au pied flexible, au large front, le jour où, les enlevant après avoir tué au fond de leur étable obscure, ceux qui les gardaient, le chien Orthros et le pasteur Eurytion, il les chassa devant lui, à travers l'Océan et les conduisit dans la ville sacrée de Tirynthe ». Apollodore d'Athènes nous dit de Géryon qu'il « avait trois corps qui n'en formaient qu'un seul ; ils se réunissaient vers le ventre et se séparaient de nouveau à partir des flancs et des cuisses ». Eurytion était un fils d'Arès et d'Eryteia. Le chien Orthros était, comme Cerbère, né de Typhoeus et d'Echidna. Il avait deux têtes, auxquelles, d'après une autre version, il faut ajouter sept têtes de serpent.

Pour arriver à l'île d'Erythie, Heraklès, dit Apollodore d'Athènes, traversa l'Europe où il trouva beaucoup de peuples sauvages et entra en Libye. Après avoir passé Tartessos, il planta



(Phot. Alinari. Florence).

HERAKLÈS

Sculpture antique. Rome. museo Ludovisi Boncompagni alle Terme.

deux colonnes en mémoire de ce voyage sur les deux montagnes opposées qui terminent l'Europe, l'Afrique et l'Océan. » C'est ici que se place l'épisode de la lutte d'Heraklès contre Hélios. Incommodé par le soleil, Heraklès, d'après Phérécyde de Samos, « tendit son arc comme pour lui tirer dessus ; mais Hélios lui ordonna de se tenir tranquille, et Heraklès craignant ses menaces s'arrêta. Hélios, pour le récompenser de son obéissance, lui donna la coupe qui, lorsqu'il est couché, le transporte pendant la nuit avec ses chevaux, à travers l'Océan, à l'endroit où il se



Capture du taureau de Crète. Amphore archaïque.

lève. Heraklès s'embarqua dans cette coupe pour se rendre dans l'île d'Erythie. Lorsqu'il fut en pleine mer, l'Océan pour éprouver son courage, parut agiter la coupe. Heraklès se mit alors en demeure de lui tirer dessus ; l'Océan eut peur et apaisa les flots. »

Où se trouvait cette île d'Erythie dont parle déjà Hésiode ? Les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur ce point. Les uns situent Erythie près d'Ambracie, les autres près d'Appollonie d'Epire, ou encore dans le pays des Æenianes, tous territoires s'étendant à l'Ouest de la Grèce, sur les bords de la mer Ionienne. D'après l'opinion la plus répandue. Erythie était dans l'Océan, puisque Heraklès avait traversé le détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique et avait navigué au-delà dans la coupe du Soleil.

Après avoir débarqué, Heraklès passa la nuit sur le mont Abas. Le chien Orthros l'ayant flairé se précipita sur lui. Il fut assommé à coups de massue. Le berger Eurytion, accouru, subit le même sort. Heraklès se mit en demeure d'emmener le troupeau de Géryon. Ce dernier, averti de ce qui se passait par Menœtios qui gardait les bœufs d'Hadès, se précipite à la rencontre d'Heraklès qui l'abat à coups de flèches. Le héros embarque les bœufs dans la coupe du Soleil qu'il restitue à son propriétaire après son arrivé à Tartessos.

Pour revenir à son point de départ, Heraklès traversa un grand nombre de pays où il devint le héros de légendes locales plus ou moins inventées après coup. En Celtique où il passa en venant de l'Ibérie, il fonda, dit-on, Alésia et rencontra une très vive résistance parmi les populations riveraines du bas Rhône. Ses adversaires étaient si nombreux qu'après avoir épuisé toutes ses flèches et reçu lui-même plusieurs blessures, il se trouva réduit à toute extrémité. Il implora alors le secours de Zeus son père, qui fit tomber une grêle de pierres et ces pierres lui servirent à repousser ses ennemis. Ce serait là l'origine des cailloux de la Crau. Un auteur

latin dit qu'il y en a une telle quantité qu'ils semblent être tombés en forme de pluie. D'après un passage d'Eschyle, cité par Strabon, Prométhée aurait prédit cet événement à Heraklès. On racontait aussi que la fille d'un des rois du pays, célèbre par sa beauté et qui jusqu'alors avait méprisé tous les hommes, tomba amoureuse du héros, lui cacha ses bœufs et ne consentit à les lui rendre qu'au prix de ses faveurs. Il en naquit un fils nommé Galatus suivant les uns, Celtus suivant les autres, qui donna son nom au pays. En Ligurie, deux frères, Alebion et Derkynos, fils de Poseidon, essayèrent de dérober à Heraklès les bœufs qu'il ramenait d'Erythie. Ils furent tués. Près de Rome, Heraklès eut à lutter contre le géant Cacus, dont il sera question plus loin. C'est d'autre part dans les champs Phlégréens, près de Cumes, qu'Heraklès prit part à la fameuse lutte contre les géants et on lui attribuait la construction de la chaussée séparant de la mer le lac des Avernes et des Lucrins.



Heraklès et le taureau de Crète. Peinture de vase archaïque.

Quand Heraklès atteignit la pointe extrême de l'Italie, un de ses bœufs s'étant échappé, traversa à la nage le détroit qui sépare ce pays de la Sicile. Il aborda sur le territoire qui appartenait à Eryx, fils de Poseidon ou de Butes et d'Aphrodite qui provoquait au pugilat tous les étrangers ayant le malheur de se trouver sur son chemin. Cet Eryx mit parmi ses troupeaux le bœuf échappé à Heraklès. Ayant confié la garde du reste de son troupeau à Hephaistos, le fils de Zeus et d'Alcmène, se mit à la recherche de l'animal qui lui manquait. « L'ayant retrouvé dans les troupeaux d'Eryx, il le lui demanda. Eryx dit qu'il ne le rendrait pas que d'abord Heraklès ne l'eût vaincu à la lutte. Heraklès l'ayant terrassé trois fois, le tua et reprit son bœuf qu'il conduisit avec les autres dans la mer Ionienne. » Le passage du héros en Sicile fut, d'après Diodore de Sicile, signalé par un certain nombre de faits remarquables dont les principaux sont l'endiguement du fleuve Tymbris, la fondation du culte des deux Déesses auprès de la fontaine de Cyane, l'érection de sanctuaires en mémoire de Géryon et d'Iolaos

à Argyrion. C'est pour lui que les nymphes font jaillir les sources chaudes d'Himère et d'Egeste.

Revenu en Italie, Heraklès parvint enfin en Grèce et aborda à Ambracie. Au moment où il croyait toucher au terme de sa course, « un taon envoyé par Hera, dispersa les bœufs dans les montagnes de la Thrace. Heraklès les poursuivit et en ramena une partie vers l'Hellespont. Les autres restèrent et devinrent sauvages. Ayant enfin ressemblé ses bœufs avec peine et le fleuve Strymon qui était alors navigable lui ayant donné quelque sujet de plainte, il combla son lit de pierres et le rendit impraticable. » On disait qu'Heraklès parvenu jusqu'en Scythie, s'y était uni à Echidna, ce monstre horrible dont il a déjà été question à plusieurs reprises et qu'il en avait eu trois fils, Agathyrsos, Gélonos et Scythès, ancêtres de la nation scythe. C'est seulement après toutes ces tribulations qu'Heraklès arriva enfin à Mycènes. Eurysthée sacrifia à Hera le troupeau de Géryon qu'Heraklès avait eu tant de peine à lui amener.



Heraklès et le taureau de Crète. Vase archaïque.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

La lutte d'Heraklès contre Géryon est représentée sur un certain nombre de vases archaïques et de vases attiques à figures noires. On y voit Heraklès vêtu de la peau de lion, combattant à coups de flèches contre Géryon aux pieds duquel git le cadavre du chien Orthros, tandis que le berger Eurytion est tombé derrière lui. D'après Pausanias, ce sujet figurait sur le coffre de Cypsélos. On le retrouve encore sur les métopes du Théseion, et sur une métope du temple de Zeus à Olympie dont l'état de conservation laisse malheureusement beaucoup à désirer.

LES POMMES D'OR DU JARDIN DES HESPÉRIDES.

ONZIÈME TRAVAIL.

Le voyage d'Heraklès à la recherche des pommes d'or du jardin des Hespérides n'est pas moins fertile en péripéties que son entreprise pour ramener les bœufs de Géryon. Ici encore un certain nombre de mythes secondaires sont venus se greffer sur la légende principale, à tel point que cette dernière passe parfois au second plan.

Où était situé le jardin des Hespérides ? Hésiode le place à la limite occidentale de la terre, là où le jour et la nuit se rencontrent, dans une île de l'Océan. C'est la version la



Combat d'Heraklès contre les Amazones. Cratère.
Paris. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon).

plus généralement admise, à l'encontre de celle qui situe le fameux jardin dans le pays des Hyperboréens, c'est-à-dire dans l'extrême Nord.

Les Hespérides étaient, d'après Hésiode, les filles de la Nuit ; d'autres auteurs leur donnent comme parents soit Zeus et Thémis, soit Phorkys et Kéto ou bien les font descendre d'Atlas. Leur nombre varie également : elles sont tantôt deux, tantôt trois, tantôt quatre ou cinq. Apollodore d'Athènes cite leurs noms : Aiglè, Erythie, Aréthuse, Hestia (il faut probablement lire Hespere). Elles étaient chargées de garder les pommes d'un arbre merveilleux, symboles de la fécondité et de l'amour. D'après Phérécyde de Samos, ces pommes ou plutôt les pommiers qui les portaient avaient été donnés en cadeau de mariage à Gæa lors de son union avec Zeus. La déesse, suivant un autre auteur, trouva ces fruits si beaux, qu'elle ordonna de planter les fameux pommiers dans le jardin des dieux qui était chez Atlas. Les filles de ce dernier ayant pris l'habitude de dérober toutes les pommes, Hera confia la garde du jardin à un dragon immortel à cent têtes, fils de Typhoeus et d'Echidna suivant Apollodore d'Athènes, de Phorkys et de Kéto, d'après Hésiode.

Sur son chemin, Heraklès va rencontrer un certain nombre d'adversaires qui tous succomberont sous ses coups. Ce sera d'abord, près du fleuve Echedore, un fils d'Arès et de Cyrène, le géant Kyknos qui provoqua Heraklès et fut défait malgré l'assistance de son père, le dieu de la guerre. Zeus dut intervenir pour mette fin à la lutte entre Arès et Heraklès. Nous trouvons un récit assez détaillé de cet épisode dans le *Bouclier d'Heraklès*.

« Cependant Kyknos, ce dompteur de coursiers, et Arès, insatiable de combats, s'avançaient de front, semblables à la flamme ou à la tempête. Les chevaux des deux chars, arrivés les uns devant les autres, poussèrent des hennissements aigus qui perçaient les échos d'alentour.



Heraklès combattant contre une Amazone.
Métope du temple de Sélinonte. (Phot. Alinari, Florence).

« Heraklès somme Kyknos de détourner son char et de lui céder le chemin. Kyknos refuse. Aussitôt le fils du grand Zeus et le fils du terrible Arès s'élancèrent du haut de leurs solides chars... ; ils s'entrechoquèrent en poussant d'incroyables clameurs. Le prudent Zeus fit gronder au loin son tonnerre et laissa tomber du ciel des gouttes de sang, pour donner à son fils intrépide le signal du combat.... Kyknos, impatient d'immoler le fils du puissant Zeus, frappa son bouclier d'un javelot d'airain mais sans pouvoir le briser, car la présence d'Hephaistos défendait Heraklès. Le fils d'Amphitryon, le puissant Heraklès, lançant rapidement sa puissante javeline, atteignit Kyknos au-dessous du menton, entre le casque et le bouclier, à l'endroit où le cou restait découvert ; la pointe homicide lui trancha les deux muscles, car le vainqueur l'avait accablé d'un coup violent. Il tomba comme un chêne ou un roc élevé frappé par la brûlante foudre de Zeus. Le fils patient de Zeus abandonna sa victime, et voyant avancer Arès, ce fléau des humains, lui lança de farouches regards.... Arès s'avança, la douleur dans l'âme, et tous deux, en criant fondirent l'un sur l'autre.... Heraklès soutint le choc avec fermeté. Athéna intervient et ordonne à Arès de cesser le combat. Le dieu de la guerre, sans l'écouter, se précipite sur Heraklès, impatient de l'immoler, et furieux du trépas de son fils ; il atteignit de sa lance d'airain le vaste bouclier. Mais Athéna aux yeux bleus, se penchant hors de son char, détourna le choc impétueux de la lance. Arès, en proie à une vive douleur, tira son glaive acéré et se

jeta sur le généreux Heraklès. Tandis qu'il accourait, le fils d'Amphitryon, insatiable de combats et de carnage, frappa d'un coup violent sa cuisse restée à découvert sous le magnifique bouclier. Armé de la lance, il déchira sa chair de part en part, et le renversa au milieu de l'arène. Soudain Phobos et Deinos firent avancer leur char agile et ses coursiers ; puis l'enlevant de la terre aux larges flancs, ils le portèrent sur un char magnifique, frappèrent du fouet les chevaux et remontèrent dans le vaste Olympe. »

Après avoir traversé l'Illyrie, le héros arriva sur les bords de l'Eridan. Là, les nymphes, « filles de Zeus et de Thémis », lui enseignèrent par quel moyen il pourrait apprendre où se



Heraklès et Géryon. Amphore archaïque.

trouvait le jardin des Hespérides. Pour cela, il lui fallait s'emparer du dieu marin Nérée, dépositaire du secret. « Heraklès l'ayant trouvé endormi le lia, et quoi qu'il prit toutes sortes de formes, ne le lâcha point qu'il ne lui eût dit où se trouvaient les pommes d'or et les Hespérides. »

HERAKLÈS ET ANTÉE.

S'étant mis en route, Heraklès arriva en Libye, où régnait Antée, fils de Gæa et de Poseidon. C'était un géant dont la taille n'atteignait pas moins de soixante coudées. Il provoquait à la lutte tous les étrangers, les tuait et, avec leurs ossements, construisait un temple en l'honneur de Poseidon son père. D'après la légende il était invincible, parce que chaque fois qu'il touchait la terre, il reprenait de nouvelles forces. Pour en venir à bout, Heraklès le souleva dans ses bras et « le tua en lui brisant plusieurs côtes ».

On localise cet épisode près de Tingis (Tanger), en Maurétanie, ville qui aurait été fondée par Tinge, femme d'Antée. D'après la tradition, on voyait en cet endroit le tombeau du fameux géant, et il suffisait d'en remuer la terre pour faire tomber la pluie. Sertorius fit, dit-on, ouvrir cette tombe qu'il ordonna ensuite de refermer, disant qu'elle contenait vraiment des ossements d'une grandeur prodigieuse. On disait même que Heraklès s'était uni à Tinge, et avait eu d'elle un fils nommé Palémon.

Une autre légende raconte qu'Heraklès s'étant endormi après sa victoire sur Antée, fut assailli par une troupe de nains, les Pygmées, qui habitaient des fourmillières dans le sable, et

étaient, dit un auteur, les frères du géant vaincu. S'étant réveillé, Heraklès captura les assaillants et les retint prisonniers dans sa peau de lion.

HERAKLÈS ET BUSIRIS.

A son arrivée en Egypte, Heraklès fut fait prisonnier pour le souverain de ce pays, Busiris, fils de Poseidon et de Lysianassa. Ce cruel monarque sacrifiait sur l'autel de Zeus tous les étrangers que leur malheur amenait en Egypte. Voici, à la suite de quels événements il avait, d'après la légende, adopté cette pratique. Une famine terrible



Heraklès et Géryon. Amphore archaïque.

sévissait sur le pays depuis neuf ans, quand un devin, nommé Phrasios, venu de l'île de Chypre, déclara au roi que le fléau cesserait à condition qu'on immolât chaque année un étranger à Zeus. Aussitôt Busiris ordonne qu'on s'empare de Phrasios et fait de lui la première victime. Heraklès va-t-il subir le même sort ? Il a été enchaîné et, couronné de fleurs, il est entraîné vers l'autel de Zeus, son père, pour y être sacrifié. A ce moment, le héros se débarrassant de ses liens, abat son poing puissant sur tous ceux qui l'entourent. Busiris, son fils Amphidamas, le hérault Chalbes sont les premiers à mordre la poussière.

Suivant une autre version, Busiris avait envoyé des pirates enlever les sept Atlantides ou Hespérides. Heraklès rencontra ces pirates, sur leur chemin de retour, les tua, délivra les captives et les ramena à Atlas, leur père.

HERAKLÈS ET ÉMATHION PROMÉTHÉE.

D'après l'itinéraire décrit par Apollodore d'Athènes, Heraklès « ayant ensuite traversé l'Asie, aborda à Thermydres, port de l'île de Rhodes. Il y rencontra un bouvier qui conduisait un char attelé de deux taureaux ; il en détela un, le sacrifia et le mangea. Le bouvier, trop faible pour lui résister, se retira sur une hauteur et se mit à l'accabler d'injures. C'est pourquoi, encore aujourd'hui les Rhodiens, quand ils sacrifient à Heraklès, l'accablent d'imprécations. »

En Ethiopie ou en Arabie, d'après Apollodore d'Athènes, où nous retrouvons ensuite le fils de Zeus et d'Alcmène, il tua Emathion, roi du pays, fils d'Eos et de Tithon, et donna le trône à son frère Memnon. Il traverse ensuite le désert de Libye où il tue un grand nombre de bêtes féroces. Grâce à la coupe du Soleil, Heraklès peut traverser l'Océan et aborder en Asie. Au Caucase, il délivre Prométhée après avoir tué à coups de flèches l'aigle qui rongeait le foie du Titan. Des légendes, d'une invention beaucoup plus tardive, font traverser à Heraklès les pays de l'Inde, expédition qui offre beaucoup d'analogies avec celle de Dionysos dans la même région.

HERAKLÈS AU JARDIN DES HESPÉRIDES. ATLAS.

Accompagné de Prométhée, Heraklès arrive enfin près de l'endroit où se trouve Atlas, fils de Japetos et de l'Océanide Clymène, d'après Hésiode : « Par une dure loi, relégué aux extrémités de la terre, non loin des harmonieuses Hespérides, Atlas soutient de sa tête et de ses infatigables mains la voûte immense du ciel. C'est le prudent Zeus qui lui assigna cette destinée. » Sur le conseil de Prométhée, Heraklès n'alla pas lui-même chercher les pommes d'or, mais pria Atlas de se charger de ce soin, prenant pendant ce temps le ciel sur ses épaules. Atlas accepte la proposition, va cueillir trois pommes, mais déclare à Heraklès qu'il ira lui-même les porter à Eurysthée. Le héros va-t-il rester prisonnier du fardeau qui pèse sur ses épaules ? Prométhée lui suggère une ruse. Heraklès feint d'entrer dans les vues d'Atlas. Il le prie de reprendre pendant quelques instants le ciel sur ses épaules, « jusqu'à ce qu'il eût fait un bourrelet pour mettre sur sa tête ». Atlas se laisse prendre à ce subterfuge et Heraklès ayant saisi les pommes s'éloigne.

Une autre version dit que ce fut Heraklès lui-même qui alla chercher les pommes dans le Jardin des Hespérides. Il tua le dragon préposé à leur garde et Apollonius de Rhodes raconte que les Argonautes aperçurent, non loin du lac Tritonis, le cadavre du dragon ainsi que les Hespérides attristées. Mentionnons enfin une légende d'après laquelle les Hespérides auraient volontairement remis à Heraklès les pommes qu'il venait chercher et endormi le fameux dragon.

En possession de son butin, Heraklès revient enfin à Mycènes. Il remet les pommes d'or à Eurysthée qui les lui rend. Le héros les donna alors à Athéna qui les reporta dans le jardin des Hespérides, « car il n'était pas permis qu'elles fussent ailleurs ».



(Phot. Alinari. Florence.)

HERAKLÈS DIT HERCULE FARNÈSE

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Heraklès et les Hespérides. — Le sujet est traité d'une manière différente sur un certain nombre de vases peints. Tantôt on voit Heraklès cueillant lui-même les pommes d'or, tandis qu'ailleurs ce sont les Hespérides elles-mêmes qui lui tendent ces fruits. D'après Pausanias, le sculpteur Theocles avait taillé dans le bois cinq Hespérides qui se trouvaient avec Atlas et Heraklès dans le Trésor des Epidamniens à Olympie et furent plus tard transportées par les Eléens dans leur Heraion. Le peintre Panainos avait représenté le



Heraklès et Cerbère. Amphore tyrrhénienne.

même sujet sur le trône de Zeus dans le temple d'Olympie. Les plus célèbres des vases peints, sur lesquels a été traité ce sujet, sont connus sous le nom de vase de Midias et de vase d'Achemoros.

Heraklès et Atlas. — Sur le coffre de Cypselos, Heraklès apparaissait marchant sur Atlas, le glaive à la main. Une métope d'Olympie nous montre Atlas soutenant le ciel. Nous ne connaissons pas de peintures de vases archaïques traitant le même sujet, qui ne tenta que très rarement les artistes grecs.

Heraklès et Prométhée. — La délivrance de Prométhée par Heraklès a du être un motif assez fréquemment représenté dès l'époque la plus ancienne, mais nous ne connaissons que trois peintures de vases où figure cette scène.

Heraklès et Kyknos. — La lutte entre Heraklès et le fils d'Arès se voyait sur le trône d'Amyclées et se retrouve également sur un assez grand nombre de vases peints archaïques et classiques. Quelquefois les deux combattants sont seuls, mais le plus souvent ils sont assistés l'un d'Athéna, l'autre d'Arès. On voit aussi les deux adversaires combattant du haut de leurs chars et quelques artistes ont représenté Zeus mettant fin à la lutte entre Arès et Heraklès en lançant sa foudre.

Heraklès et Antée. — Suivant Pausanias, Praxitèle avait représenté la lutte d'Heraklès et d'Antée sur le fronton du temple d'Heraklès à Thèbes, et Polyclète avait traité le même sujet. Celui-ci ne se retrouve pas sur les vases archaïques, mais seulement sur les vases attiques à figures noires et à figures rouges. A l'époque classique, les peintres de vases renoncent à représenter cette scène, du moins nous n'en connaissons aucun spécimen. Plus tard, on s'attacha surtout à représenter Heraklès soulevant de terre son adversaire.

Heraklès et Busiris. — On voit apparaître ce sujet sur les vases attiques à figures rouges de la fin du VIe siècle. Le plus généralement, les artistes représentent Heraklès, emmené vers l'autel où il doit être immolé, se précipitant sur ceux qui l'entourent et les massacrant.

HERAKLÈS ET CERBÈRE.

LE DOUZIÈME ET DERNIER TRAVAIL.

La dernière tâche imposée par Eurysthée à Heraklès et qui semblait la plus difficile, fut de descendre dans le royaume d'Hadès et d'en ramener le chien Cerbère. Nous avons déjà effleuré ce sujet dans le chapitre relatif au dieu des enfers. On sait que le chien chargé de garder l'entrée des ténébreuses régions, né comme Orthros de Typhoeus et d'Echidna « avait trois têtes, une queue de dragon et sur le dos des têtes de dragons de différentes espèces ». D'après Apollodore d'Athènes, Heraklès, avant de commencer cette entreprise alla trouver Eumolpos à Eleusis pour se faire initier. Il n'était pas permis alors d'initier les étrangers ; il fut donc obligé de se faire adopter par Phylios. Comme il était encore souillé du meurtre des centaures, il ne pouvait voir les mystères ; il se fit donc purifier et fut initié par Eumolpos.

C'est près du cap Ténare, en Laconie, que, d'après la tradition la plus généralement admise, Heraklès pénétra, par un gouffre, dans l'empire d'Hadès. Il était accompagné d'Athéna et d'Hermès. « Les ombres s'enfuirent toutes lorsqu'elles le virent, à l'exception de celle de Méléagre et de celle de la Méduse. Il tire l'épée contre la Gorgone comme si elle eût été encore vivante, mais Hermès l'avertit que ce n'était plus que son ombre. A l'approche des portes de l'enfer, il trouva Thésée et Peirithoos ; ce dernier avait osé demander Perséphone en mariage et il était enchaîné à cause de cela. Ils lui tendirent les mains, comptant sur sa force pour leur délivrance. Il délivra effectivement Thésée en le prenant par la main, mais la Terre

ayant tremblé lorsqu'il voulut prendre Peirithoos, il le laissa. Il leva ensuite la pierre sous laquelle était enseveli Ascalophos ». Celui-ci avait été l'unique témoin qui avait vu Perséphone goûter aux grains de grenades dont l'absorption l'empêcha de rester perpétuellement auprès de sa mère. Pour donner à boire aux âmes des défunts, Heraklès égorgea un des bœufs du troupeau d'Hadès. « Menoitès qui les menait paître, l'ayant défié à la lutte, Heraklès le saisit par le milieu du corps et, lui ayant brisé les côtes, le laissa aller à la prière de Perséphone ».



Heraklès et Kyknos. Amphore tyrrhénienne.

Arrivé devant Hadès, le héros lui expose le but de son voyage aux enfers. Le dieu lui permet d'emmener Cerbère, s'il peut s'emparer de lui sans faire usage de ses armes. « Heraklès, revêtu de sa cuirasse et de sa peau de lion, l'ayant trouvé vers les portes de l'Achéron, le saisit par le cou, et quoique mordu par le dragon qui formait sa queue, il ne lâcha point prise, de manière que le chien, se sentant étouffé, fut forcé de le suivre. Il l'emmena donc avec lui, remonta sur la terre à Trézène et l'ayant montré à Eurysthée, il le reconduisit aux enfers ».

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES. Nous avons déjà reproduit dans le chapitre sur *Hadès* (voir Tome Ier, page 299) une peinture de vase très caractéristique. On y voit Heraklès, tout nu, l'arc dans la main droite, menaçant dans son palais même le maître

du royaume souterrain qui s'enfuit épouvanté, tandis que son épouse Perséphone a une contenance beaucoup plus digne. Hermès assiste à cette scène. Cerbère, qui ici n'a qu'une tête, mais du corps duquel se détachent six serpents, se tient à l'entrée du palais. Le sujet le plus fréquemment traité sur les vases attiques à figures noires, d'époque postérieure, représente Heraklès à la sortie du palais d'Hadès, brandissant de la main droite la massue et entraînant de la main gauche Cerbère enchaîné. Il figurait dans la même attitude sur les métopes du temple d'Olympie et du Théseion.

AUTRES MYTHES RELATIFS A HERAKLÈS.

Heraklès mit, dit-on, huit ans et un mois à exécuter les douze travaux qui lui furent imposés par Eurysthée. Là ne se borna pas l'activité de notre héros. Sa vie terrestre est fertile en exploits et en aventures de toutes sortes devenus très populaires et qui occupent une grande place dans la mythologie grecque. Le fils de Zeus et d'Alcmène n'y apparaît pas uniquement comme la personnification de la force physique, comme un autre dieu de la guerre. Il est aussi un héros bienfaisant auquel on applique l'épithète de *soter*, sauveur, préservant l'homme du mal et des dangers. Avant son apothéose finale, il est lui-même soumis à de terribles épreuves et endure de cruelles souffrances. D'autre part, il n'échappe pas au ridicule. On le représente comme excessif en tout ; son appétit ne connaît pas de bornes. Il peut avaler un bœuf entier et vider un tonneau de vin. Ses vices égalent presque ses vertus, sa brutalité et son intempérance ont donné naissance à des mythes tout aussi bien que sa bravoure et sa bienveillance envers les mortels.

LES RAPPORTS D'HERAKLÈS AVEC LES AUTRES DIVINITÉS. HERA ET ARÈS.

Fils de Zeus, Heraklès, comme on l'a déjà vu, est l'objet d'une haine implacable de la part de Hera. Avant même sa naissance, elle arrive par le subterfuge que l'on connaît, à le subordonner à un simple mortel, à Eurysthée. Enfant, elle essaye de le faire étrangler par des serpents. Adolescent, quand il s'est marié avec Mégare, Hera le frappe d'un accès de démence pendant lequel il massacre sa femme et ses enfants. Puis, ce sont les douze travaux imposés par Eurysthée, au cours desquels l'intervention de la jalouse épouse de Zeus se traduit à plus d'une reprise d'une façon préjudiciable aux entreprises du héros. Le fils d'Hera, le farouche dieu de la guerre, Arès, partage les mauvais sentiments de sa mère à l'égard d'Heraklès. Il ne lui pardonne pas de purifier la terre des êtres monstrueux qui lui doivent le jour et veut leur prêter assistance dans leur lutte contre le héros. Zeus est obligé d'intervenir, et l'on a vu dans l'épisode de Kyknos que le beau rôle ne reste pas toujours à Arès.

HERAKLÈS ET APOLLON.

Une lutte éclata, à un moment donné, entre le fils de Leto et celui d'Alcmène. S'étant rendu coupable d'un meurtre, Heraklès se rendit à Delphes

pour consulter l'oracle. La Pythie refuse de monter sur un trépied. Le héros irrité emporta ce trépied, les uns disent simplement hors du temple, les autres jusqu'à Gythion au fond du Péloponèse, ou à Phénée en pleine Arcadie. Apollon se met à la poursuite du ravisseur et veut lui reprendre le trépied. Zeus met fin à cette dispute fratricide en faisant tomber la foudre entre Apollon et Heraklès. Ce dernier restitue le trépied, avec lequel il voulait peut-être, comme l'a dit M. Bouché-Leclercq, se créer « un oracle à lui ». Du reste, s'il a agi ainsi « ce n'était pas de sa part malice noire, mais dérangement d'esprit ». On verra plus loin que



Heraklès et Kyknos. Amphore de Nola.

s'il y eut des oracles d'Heraklès, ils ne jouèrent qu'un rôle effacé à côté de celui de Delphes qu'on venait consulter de tous les points du monde hellénique.

HERAKLÈS ET ATHÉNA. DIONYSOS.

L'enfant préférée de Zeus, Athéna, prêta en plus d'une circonstance son affectueuse assistance à Heraklès. C'est elle qui lui apporta les cymbales grâce auxquelles il réussit à faire sortir des buissons, où ils se tenaient cachés, les oiseaux du lac Stymphale. Elle se tient aux côtés du héros dans sa lutte contre Arès et lui permet ainsi de remporter la victoire. Quand Heraklès descend aux enfers, pour en ramener le chien Cerbère, Athéna l'accompagne. Sur de nombreux vases attiques, on voit le héros

marchant à côté du char sur lequel se trouve Athéna, ou inversement la déesse se tenant à côté d'Heraklès monté sur son véhicule.

Les mêmes rapports d'amitié existèrent entre le fils d'Alcmène et Dionysos dont plusieurs aventures ont un caractère commun. Plus tard, on associe même les deux personnages dans certaines expéditions, et l'on voit par exemple Heraklès accompagner Dionysos aux Indes, faire partie de son cortège dont il n'est pas le personnage le moins bruyant ni le moins aviné. On sait enfin qu'un autre dieu, Hermès, accompagna Heraklès dans sa descente aux enfers dont il lui enseigna le chemin.

HERAKLÈS DANS LA GIGANTOMACHIE.

D'après une prédiction de Gæa, les dieux ne devaient triompher dans leur lutte contre les géants, que grâce à l'intervention d'un mortel, qui n'est autre qu'Heraklès. Il eut pour principal adversaire Alcyonée, d'une force prodigieuse, qui d'un seul coup ensevelit sous un rocher douze quadriges montés par vingt-quatre compagnons du fils d'Alcmène. Celui-ci perce d'une flèche le terrible géant qui ne succombe pas à cette blessure, car chaque fois qu'il touchait le sol natal, il reprenait de nouvelles forces. Athéna révéla ce secret à Heraklès qui entraîna son adversaire hors du territoire de Pallène, ce qui le fit mourir. Le frère d'Alcyonée, Porphyrion, succomba également sous les flèches d'Heraklès. Nous avons déjà mentionné la légende d'après laquelle Aphrodite attirait dans une grotte les géants pour les livrer ensuite aux coups d'Heraklès.

On verra plus loin comment Heraklès fut divinisé après sa mort et prit rang parmi les habitants de l'Olympe.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Heraklès et Hera. — Un vase datant de la fin du Ve ou du commencement du VIe siècle et un miroir étrusque représentent les rapports d'Heraklès et d'Hera sous un aspect particulier. Sur le premier, on voit Hera attaquée par des satyres et le héros qui a eu tant à se plaindre de l'épouse de Zeus, accourant à son secours, la massue levée. Sur le miroir étrusque, Hera est représentée allaitant Heraklès.

La dispute du trépied. — Cet épisode est retracé sur un certain nombre de vases où l'on voit Heraklès et Apollon saisissant chacun l'une des anses du trépied. Parfois Athéna et Hermès assistent à la scène. Le plus souvent, cependant, Heraklès est représenté le trépied sur l'épaule et poursuivi par Apollon.

Heraklès et Athéna. — Des vases attiques à figures noires nous montrent Athéna tendant une fleur ou une branche à Heraklès, ou ces deux personnages se tenant par la main. Plus tard, les artistes prirent l'habitude de représenter la déesse versant à boire au héros. Ce motif fut également traité à l'époque classique, et au IVe siècle on voit apparaître Heraklès divinisé, en compagnie d'Hébé.

Heraklès dans la Gigantomachie. — Heraklès est généralement représenté venant prêter

main-forte aux dieux dans leur lutte contre les géants, et dans le voisinage immédiat de Zeus. Sur les vases attiques à figures noires, le héros encore debout sur le char du maître de l'Olympe, ayant quelquefois à ses côtés Athéna, lance une flèche sur un géant. Un vase attique de la fin du Ve siècle, qu'on suppose inspiré d'une composition de Phidias, retrace la participation d'Heraklès à la lutte contre les géants. Descendu de son char, le héros, à côté duquel se trouve Athéna, lance une flèche sur un géant déjà frappé par la foudre de Zeus. Certains écrivains ont voulu retrouver Heraklès sur les métopes du Parthénon qui figurent la Gigantomachie, mais leurs affirmations n'ont pas été admises.

HERAKLÈS ET EURYTOS. IPHITHOS. IOLE.

HERAKLÈS A ŒCHALIE.

Apollodore d'Athènes nous dit qu'Heraklès, après avoir terminé les douze travaux, revint à Thèbes. Il donna Mégare en mariage à son fidèle compagnon Iolaos, puis se mit en route pour Œchalie. Où se trouvait cette ville ? Strabon en connaît cinq auxquelles on donnait ce nom : l'une dans l'île d'Eubée, l'autre dans la Trachinie, la troisième dans la région de Tricca et d'Ithome en Thessalie, la quatrième en Arcadie et la cinquième en Etolie. Œchalie aurait été fondée par Melaneus, fils d'Apollon, réputé pour son habileté au tir à l'arc et qui donna à la nouvelle cité le nom de sa femme. Leur fils Eurytos, lui aussi archer habile, eut pour enfants Deïon, Klytios, Toxeus, Iphitos. Il avait proclamé qu'il ne donnerait la main de sa fille Iole qu'à celui qui le vaincrait, lui et ses fils, dans l'art de tirer de l'arc. Heraklès sortit victorieux de l'épreuve, mais quand il en réclama le prix, on lui refusa Iole. « Iphitos, l'aîné des fils d'Eurytos, voulait qu'on la lui donnât ; mais Eurytos et ses fils s'y refusèrent, dans la crainte, disaient-ils, que s'il venait à avoir des enfants, il les fit encore périr ».

Nous possédons sur la suite de cette aventure plusieurs versions différentes. D'après l'une, Heraklès, pour venger l'injure dont il a été victime, revient avec une puissante armée, met le siège devant Œchalie, prend la ville et tue Eurytos, ainsi que ses fils. Iole, emmenée en captivité, épousa Hyllos, le fils aîné d'Heraklès et de Déjanire. Suivant une autre version, qui elle-même nous est rapportée avec différentes variantes, Iphitos, fils d'Eurytos, à la recherche d'un troupeau de bœufs et de juments, dérobés par Autolykos, vint demander à Heraklès de lui prêter secours dans son entreprise. Le héros y consentit et lui donna l'hospitalité. « Mais bientôt après, étant tombé dans un nouvel accès de fureur, il le précipita du haut des murs de Tyrinthe ». Dans l'Odyssée, la fin d'Iphitos nous est racontée de la façon suivante : « Iphitos vint à Messène, comme il cherchait douze belles cavales et autant de mules qu'il avait perdues, et qui furent bientôt cause de sa mort ; car il se présenta ensuite chez le fils de Zeus, Heraklès, célèbre par ses travaux, et celui-ci, quoiqu'il fût son hôte, le tua dans sa demeure. L'insensé ! il ne craignit

pas la vengeance des dieux, il ne respecta pas la table où l'infortuné s'était assis, mais il l'immola et retint ses vigoureux coursiers ».

Le meurtre d'Iphitos eut pour Heraklès de terribles conséquences. Le héros voulut se faire purifier par Neleus, roi de Pylos, qui lui opposa un refus, à cause de ses relations d'amitié avec Eurytos, le père de la victime. Plus heureux à Amyclées, où il fut purifié par Deiphobe, fils d'Hippolyte, Heraklès tomba en proie à une grave maladie. Il alla consulter l'oracle de



Heraklès et Antée. Amphore archaïque.

Delphes qui se refusa à lui répondre. C'est ici que se place l'épisode du trépied raconté plus haut. La querelle terminée par l'intervention de Zeus « Apollon rendit un oracle à Heraklès et lui dit que sa maladie cesserait, lorsqu'après avoir été vendu comme esclave et avoir donné à Eurytos le prix de cette vente en indemnité de la mort de son fils, il aurait servi pendant trois ans entiers ».

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Nous ne possédons que de rares monuments relatifs à cet épisode. Un cratère corinthien nous montre Heraklès, invité à la table d'Eurytos et servi par Iole. Iphitos est à côté de lui, avec ses frères et son père. Sur une



(Phot. Alinari. Florence.)

HÉRAKLÈS IVRE

D'après le tableau de Rubens. Musée de Dresde.

amphore attique à figures noires, on voit Heraklès qui vient de prouver sa supériorité au tir de l'arc. A côté du but où sont fichées plusieurs flèches, se tient Iole. Le vieil Eurytos, avec un de ses fils, court vers le héros ; Iphitos et un de ses frères gisent à terre.

HERAKLÈS ET OMPHALE.

LA VENTE D'HERAKLÈS. Se conformant aux ordres de la Pythie, Heraklès, en expiation du meurtre d'Iphitos, s'embarque pour l'Asie. Il y est vendu comme esclave par Hermès suivant les uns, par ses compagnons de voyage d'après les autres. Le prix de la vente, trois talents, fut remis à Eurytos, mais celui-ci ne voulut pas l'accepter.

C'est par une femme, Omphale, reine de Lydie, fille de Iardanos et veuve de Tmolos, qu'Heraklès fut acheté. Ce mythe est devenu très populaire, mais ce qu'on en connaît généralement le mieux, c'est la partie la plus récente, où l'on voit Heraklès, complètement soumis aux volontés d'Omphale, menant une vie efféminée, en opposition frappante avec son existence antérieure. Les écrivains latins se complurent à mettre en relief cet aspect particulier de la servitude d'Heraklès, tandis que dans les sources grecques nous voyons le héros s'illustrer par de nouveaux exploits pendant son séjour en Lydie.

HERAKLÈS ET LES CERCOPES. Une des principales tâches d'Heraklès au service d'Omphale, fut de débarrasser la contrée sur laquelle elle régnait des brigands qui l'infestaient. Les Cercopes, qui, d'après certains auteurs, vivaient près des Thermopyles, suivant d'autres près d'Ephèse, étaient des nains fripons et voleurs. Un jour que le héros fatigué s'était endormi au bord de la route, les Cercopes voulurent lui prendre ses armes. Héraklès se réveillant, s'empara des nains et les emporta suspendus, la tête en bas, à une branche d'arbre posée sur son épaule. Cette posture incommode n'empêche pas les Cercopes de donner cours à leur humeur joyeuse. Le héros amusé les remet en liberté. Une autre version dit qu'il tua l'un d'eux et apporta le second à Omphale.

Clavier suppose qu'on donnait le nom de Cercopes à ceux qui « soit par force, soit par adresse, cherchaient à vivre aux dépens des autres. Les premiers qui portèrent ce nom furent sans doute les enfants de Theia et de l'Océan. Ils habitaient quelques îles voisines de la Sicile. Zeus les changea en singes pour les punir de l'avoir trompé et l'on donna le nom de Pithécuses aux îles qu'ils habitaient. Zeus les aurait pris à sa solde lorsqu'il voulut faire la guerre à Kronos pour le détrôner ; lorsqu'ils eurent reçu leur paiement, ils se moquèrenr de lui, ne voulurent plus marcher et ce fut pour les punir que Zeus les changea en singes. Dans un poème comique, les Cercopes sont dépeints de la façon suivante : ils sont menteurs, fourbes, trompeurs et commettent

des actions incroyables ; ils parcourent tous les pays pour chercher à tromper quelqu'un et sont toujours errants. »

HERAKLÈS ET SYLEUS.

Nous possédons plusieurs versions de cet épisode. Syleus forçait les passants à travailler dans un vignoble. Il voulut obliger Heraklès à faire de même, mais le héros, après avoir déraciné tous les ceps de vigne, tua Syleus ainsi que sa fille



Heraklès et les Cercopes. Amphore archaïque.

Xenodiké. Dans une comédie satyrique, Euripide nous montre Heraklès vendu comme esclave, non à Omphale, mais à Syleus. Il est chargé par son maître de travailler à la vigne, mais après avoir arraché les ceps, il les rapporte sur son dos dans l'habitation de Syleus. Immolant le plus beau taureau du troupeau, Heraklès force l'entrée de la cave, ouvre le meilleur tonneau, dresse une table avec les portes de la maison et se fait servir par Syleus qu'il oblige à lui apporter des fruits et des gâteaux. Après quoi, il inonde tout le domaine sous les flots d'un fleuve dont il a détourné le cours.

Un autre écrivain, Conon, raconte de la façon suivante l'aventure d'Heraklès et de Syleus. « Syleus et son frère Dikaios, tous les deux fils de Poseidon, habitaient le mont Pelion

dans la Thessalie. Dikaios était très juste et par cela digne de son nom. Syleus, au contraire, était très méchant et il fut tué par Heraklès, qui étant ensuite venu loger chez Dikaios, devint amoureux de la fille de Syleus et l'épousa. Heraklès ayant été obligé de partir, elle tomba, durant son absence, malade d'amour et de chagrin, et elle mourut. Heraklès revint au moment où on allait brûler son corps, et il fut si affligé de sa mort, qu'il voulut se jeter dans le bûcher, mais ses amis l'en empêchèrent. »

HERAKLÈS ET LITYERSÈS. Fils naturel de Midas, roi de Phrygie, Lityersès, grand mangeur et fort buveur, forçait les passants à moissonner sur ses riches domaines. A la fin de la journée, il les tuait, leur coupait la tête, enveloppait de gerbes leur corps, qu'il précipitait dans les flots du Méandre. Pour son malheur, il rencontra sur son chemin Heraklès qui lui infligea le même supplice qu'il avait fait subir à ses victimes. On fit sur lui une chanson qui était celle des moissonneurs.



Atlas. Naples. Musée national.
(Phot. Alinari. Florence.)

HERAKLÈS DANS L'INTIMITÉ D'OMPHALE. Certains auteurs se sont attachés à représenter Heraklès devenu amoureux d'Omphale, menant avec elle une existence efféminée, peu digne de son passé. Ils le montrent couché aux pieds de sa maîtresse, ou filant la laine. Le héros va jusqu'à revêtir des habits de femme, ce qui a permis à Ovide de raconter dans ses *Fastes*, l'aventure suivante :

« Un jour, le jeune héros de Tirynthe accompagnait les pas de sa maîtresse ; Faune les aperçut du haut d'une colline et embrasé aussitôt de mille feux : « Adieu, nymphes des montagnes, s'écria-t-il, adieu ; désormais voici celle que je veux aimer. » La belle Méonienne marchait, laissant flotter sur ses épaules sa chevelure parfumée ; une agrafe d'or brillait à son sein, une ombrelle dorée, que supportait la main puissante d'Hercule, défendait son visage des rayons brûlants du soleil. Ils arrivent au Tmolus tout planté de vignes, forêts de Bacchus, au moment où l'humide Hesperus attelle ses coursiers noirs. Une grotte les reçoit, toute lambrissée de tuf et de pierre ponce vive ; à l'entrée murmurait un ruisseau. Tandis que les esclaves préparent le repas et le vin, Omphale veut revêtir Alcide de sa propre parure. Elle lui donne

sa tunique légère, teinte de la pourpre africaine, elle lui donne la délicate bandelette qui, naguère, lui servait de ceinture ; mais celle-ci ne peut suffire à entourer le corps d'Hercule ; déjà aussi il a brisé le lien de sa tunique pour ouvrir un passage à ses robustes mains ; ses larges pieds sont emprisonnés dans une étroite chaussure. Omphale à son tour saisit la lourde massue, la dépouille du lion et les traits les moins pesants que renferme le carquois. Ainsi travestis, ils se mettent à table, puis se livrent au sommeil, reposant l'un près de l'autre dans des lits séparés. Pourquoi ? Ils se préparaient à offrir le lendemain, au point du jour, un sacrifice à l'inventeur de la vigne, et pour cela ils devaient être purs tous deux. On était au milieu de la nuit ; que n'ose pas l'amour dans son délire ? Faune, à travers les ténèbres, s'avance vers l'antre frais et voyant les esclaves ensevelis dans l'ivresse et le sommeil, il espère que les maîtres ne dormiront pas moins profondément. Il entre, adultère audacieux et porte ses pas çà et là ; ses mains prudentes les précèdent et interrogent tout sans bruit. Il arrive au lit désiré ; il en a touché les étoffes ; jusqu'ici tout semble sourire à ses projets ; mais sa main rencontre le poil hérissé du lion de Némée ; il frémit, il s'arrête et recule saisi de frayeur ; ainsi tremble le voyageur à l'aspect du serpent qu'il allait fouler aux pieds. Il sent au lit voisin de doux et fins tissus ; il ne se laisse pas prendre à ces apparences trompeuses ; il monte et se place sur le devant de la couche ; la raideur et la dureté de sa corne ne seraient que de faibles emblèmes de la violence de ses désirs. Cependant, il commence à soulever légèrement la tunique ; les jambe qu'elle recouvre sont velues et toutes hérissées d'un poil rude. Il veut aller plus loin ; le héros de Tirynthe le repousse du coude ; il tombe avec bruit. La reine appelle ses femmes, demande des flambeaux, et les flambeaux qu'on apporte à l'instant éclairent la scène. Le dieu gémit tout meurtri de sa lourde chute et lève à peine de terre ses membres froissés. Alcide et tous rient du malheur de Faune ; la Lydienne aussi rit de la confusion de son amant. C'est depuis cette



Heraklès et Omphale.
Sculpture antique. Naples. Musée national. (Phot. Alinari, Florence.)

époque que le dieu ne peut plus sentir les vêtements perfides qui ont été cause de son erreur ; il veut qu'on se présente nu à ses autels. »

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Heraklès et les Cercopes. — Cet épisode est retracé sur des vases corinthiens archaïques, sur l'une des plus anciennes métopes de Sélinonte, ainsi que sur des vases attiques à figures noires et à figures rouges.



Heraklès, Athéna, Dionysos et Apollon. Amphore.

Heraklès et Syleus. — Plusieurs vases anciens nous montrent Heraklès en train d'arracher la vigne de Syleus, ou ce dernier s'avançant, la menace à la bouche, contre le héros qui va l'abattre d'un coup de pioche. Sur une autre peinture de vase, on voit Xenodiké, la fille de Syleus, emporter à la dérobée la massue et la peau de lion du héros, croyant ainsi l'empêcher de se défendre.

Heraklès et Omphale. — Nous ne possédons aucune représentation figurée de cet épisode dans l'art grec archaïque ou classique. C'est seulement à partir d'Alexandre que les artistes s'inspirèrent de ce sujet. Plutarque décrit deux peintures sur l'une desquelles on voyait Omphale dérobant à Heraklès la massue et la peau du lion, tandis que l'autre représentait le héros auquel les esclaves de la reine de Lydie tressaient les cheveux.

C'est surtout par des peintures murales de Pompéi que sont parvenues jusqu'à nous des représentations d'Heraklès asservi aux caprices d'Omphale. Tantôt le héros, en vêtements féminins, est en train de filer la quenouille, tantôt, en proie à l'ivresse, il est étendu entouré d'amours

qui cherchent à lui dérober sa massue ou jouent avec son carquois. Une des peintures murales les plus caractéristiques est celle où l'on voit Heraklès, habillé en femme, s'appuyant à gauche sur Priape, tandis qu'à sa droite se tient Omphale avec la massue et la peau de lion.

On possède également un certain nombre d'œuvres de statuaires de l'époque hellénistique et romaine représentant soit un groupe d'Heraklès et d'Omphale, soit l'un ou l'autre de ces deux personnages seul. Les mêmes sujets ont été traités sur des bas-reliefs et se retrouvent encore sur un certain nombre de gemmes et de monnaies.

HERAKLÈS A PYLOS, A LACÉDÉMONE ET A TÉGÉE.

HERAKLÈS ET PEREIKLYMENOS.

On a déjà vu plus haut que Neleus, roi de Pylos, avait refusé de purifier Heraklès du meurtre d'Iphitos. Considérant ce refus comme une grave offense, Heraklès marcha contre les Pyliens. Son principal adversaire fut l'un des douze fils de Neleus, Pereiklymenos, qui tenait de son grand-père, Poseidon, la faculté de se métamorphoser à son gré. Pour lutter contre Heraklès, il se transforme en lion, en serpent et finalement en abeille. C'est sous cette dernière forme qu'il fut tué par Heraklès, conseillé par Athéna. Neleus périt avec tous ses fils, à l'exception du plus jeune, Nestor, qui « était élevé chez les Géréniens ». Les dieux avaient pris part à la lutte, divisés en deux camps : dans l'un, Hera et son fils Arès, Hadès, Poseidon, Apollon ; dans l'autre, Zeus et Athéna. Hadès fut blessé par Heraklès et c'est sans doute à cet épisode qu'il est fait allusion dans le passage de l'Iliade où il est dit : « Hera souffrit lorsque le fils d'Amphitryon lui plongea (à Hadès) dans le sein une flèche à triple pointe ; aussitôt elle fut en proie à d'intolérables douleurs. »

HERAKLÈS ET HIPPOCOON.

Le roi de Sparte, Hippocoon, père de douze fils, s'était attiré la colère d'Heraklès pour être venu au secours de Neleus et en outre par le meurtre d'Oisnos, fils de Likymnios, oncle d'un héros. « Celui-ci, dit Apollodore d'Athènes, étant à regarder le palais d'Hippocoon, un chien molosse en sortit et s'élança contre lui ; il lui jeta une pierre dont il le toucha. Alors les fils d'Hippocoon accoururent et lui donnèrent tant de coups de bâton qu'il en mourut. Voulant donc venger ce meurtre, il leva une armée pour marcher contre Lacédémone et, en passant par l'Arcadie, il pria Cepheus de l'accompagner avec ses vingt fils. Cepheus, craignant que les Arcadiens ne profitassent de son absence pour attaquer Tégée, ne voulut pas y aller. Heraklès donna alors à Stérope, fille de Cepheus, une boucle de cheveux de la Gorgone qu'il avait reçue d'Athena ; cette boucle était dans une urne. Il lui dit que si une armée se présentait, elle la mettrait en fuite en la lui montrant trois fois de dessus les murs, observant de ne pas la regarder elle-même. Alors Cepheus le suivit avec ses fils qui furent tous tués avec lui dans le combat, ainsi qu'Iphiclos, frère d'Heraklès.

Heraklès cependant ayant tué Hippocoon et ses fils, prit la ville et y ramena Tyndare auquel il la donna. »

Suivant une autre version, Heraklès ne triompha pas aussi facilement de ses adversaires. Au cours d'une première attaque, il aurait même été blessé à la hanche et, guéri par Asklépios, lui aurait, d'après Pausanias, élevé un temple à Sparte. Il revint ensuite à la tête d'une nombreuse armée et anéantit ses ennemis.



Heraklès dans l'Hadès. Amphore tyrrhénienne.

HERAKLÈS ET AUGÉ. TÉLÈPHE.

Au passage d'Heraklès à Tégée, dont il entraîna les habitants dans son expédition contre Hippocoon, se rattache son aventure avec Augé, fille du roi Aleos et de Neaira. Un oracle ayant prédit à Aleos que ses fils périraient de la main d'un descendant de sa fille, il l'avait vouée au culte d'Athéna, en la menaçant de mort si elle avait des relations avec un homme. Or, Heraklès étant tombé amoureux d'Augé, lui fit violence soit dans le temple même de la déesse, au service de laquelle elle était consacrée, soit près d'une source voisine. Apollodore d'Athènes dit qu'après avoir accouché en secret, Augé exposa son enfant dans l'enceinte du sanctuaire d'Athéna. « La peste ravageant le pays, Aleos fit des perquisitions dans cette enceinte et y trouva l'enfant qu'il fit exposer sur le mont Parthénios. Mais les dieux en prirent soin, car une biche qui venait de mettre bas lui donna la mamelle et des

bergers, l'ayant trouvé, l'appelèrent Télèphe. Aleos donna Augé à Nauplios, fils de Poseidon, pour la vendre hors du pays et celui-ci la donna à Teuthras, roi de Teuthranie, qui en fit son épouse. »

Nous possédons plusieurs variantes de cette légende. D'après l'une, Aleos s'étant aperçu de la grossesse de sa fille, la remit entre les mains d'un matelot, Nauplios, avec mission de la jeter dans la mer. En route, Augé mit au monde, sur le mont Parthénios, un enfant qui reçut le nom de Télèphe et que Nauplios transporta avec sa mère en Mysie où il les donna au roi Teuthras.



Heraklès dans l'Olympe. Amphore tyrrhénienne.

On racontait aussi qu'Aleos avait fait enfermer sa fille et le nouveau-né dans un coffre qui, jeté à la mer, vint aborder en Mysie. Teuthras les recueillit, épousa Augé et adopta Télèphe auquel, d'après un autre auteur, il donna la main de sa fille Agriope. Enfin, une légende popularisée par une tragédie voulait que Teuthras, au lieu d'épouser Augé, en eut fait sa fille adoptive. Télèphe qui, dans ce récit, est supposé avoir été élevé en Arcadie et ne pas connaître sa mère, a consulté l'oracle pour savoir à qui il doit le jour. La Pythie lui ordonne de se rendre en Mysie. Il y arrive au moment ou Teuthras se voit menacé d'être dépossédé de son royaume par Idas, fils d'Aphareus. Le roi implore le secours de Télèphe, lui promettant en récompense la main de sa fille adoptive Augé. L'ennemi est vaincu, Teuthras tient sa promesse et Télèphe est sur le point de commettre



(Phot. Alinari. Florence).

HERAKLÈS ET TELÈPHE

Sculpture antique. Rome. Musée du Vatican.

à son insu un inceste. Mais Augé ne veut pas se donner à un mortel. Pour se défendre contre les entreprises de Télèphe, elle le menace d'un glaive. Un serpent d'une taille gigantesque l'effraye. Sur le point de succomber sous les coups de son agresseur, Augé invoque Heraklès. Télèphe reconnait alors sa mère et la ramène dans son pays natal.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Les légendes relatives aux expéditions d'Heraklès contre Pylos et Lacédémone n'ont été l'objet d'aucune figuration artistique. Par contre, les aventures d'Augé et de Télèphe n'ont pas moins attiré l'attention des peintres et des sculpteurs que celle des poètes. Une frise de Pergame retraçait toute la légende de Télèphe. D'autre part, nous possédons trois peintures murales de Pompéi représentant Heraklès en train de séduire Augé. L'allaitement de Télèphe par une biche avait également été traité par les peintres et les sculpteurs. Enfin, plusieurs statues montrent Heraklès portant Télèphe, enfant, sur son bras gauche.

HERAKLÈS DANS L'ILE DE COS.

HERAKLÈS ET CHALCIOPÉE.

Nous avons déjà raconté plus haut l'expédition d'Heraklès contre Troie et la destruction de cette ville. Un passage de l'Iliade nous apprend qu'au retour de cette entreprise, Heraklès et ses compagnons eurent à subir une violente tempête suscitée par Hera. Hypnos ou le Sommeil, sollicité par la reine de l'Olympe d'endormir son époux, lui refuse d'abord ce service en lui disant : « Je suis devenu sage depuis ce que tu m'as fait faire jadis, le jour où ton magnanime fils (Heraklès) voguait des rivages d'Ilion, après avoir détruit la ville des Troyens. Doucement répandu autour du dieu qui porte l'égide, j'endormis sa prudence, tandis que dans ton cœur tu préparais à son fils mille maux. Bientôt tu excitas contre lui la violence des tempêtes ; tu le poussas loin de ses amis dans l'ile populeuse de Cos ». Zeus lui-même rappelle cet épisode dans un autre chant de l'Iliade, où il reproche à son épouse d'avoir livré Heraklès à la fureur des tempêtes : « Tu l'avais lancé sur la mer inépuisable, tu l'avais jeté sur la plage de l'ile populeuse de Cos, et tu méditais sa perte ; mais je le tirai de ce lieu d'exil et je le ramenai dans Argos éprouvé par de longs travaux ».

Tous ses compagnons ayant péri, Heraklès aborda seul dans l'ile de Cos, dont les habitants, les Méropes, le prenant pour un pirate, essayèrent de le repousser à coups de pierres. Leur roi, Eurypylos, fils de Poseidon et d'Astyapalé, périt dans la lutte avec tous ses fils, mais l'un de ses compagnons, Chalcodoon, blessa Heraklès et le força à fuir. Vainqueur de ses ennemis, le héros épousa Chalciopée, fille d'Eurypylos dont il eut un fils qui reçut le nom de Thessalos. Plutarque nous a laissé de cette aventure un récit dans lequel il introduit des

détails un peu différents. « Heraklès revenant de Troie avec six vaisseaux, fut surpris par la tempête qui détruisit toute son escadre, à l'exception du navire qu'il montait qui fut jeté par les vents sur le promontoire Lacter, et il ne sauva du naufrage que ses hommes et ses armes. Ayant rencontré un troupeau, il demanda à l'acheter. Antagoras, berger de ce troupeau, plein de confiance en ses forces, lui proposa de lutter avec lui et lui promit un mouton s'il était vainqueur. Heraklès accepta le défi, mais le combat s'étant engagé, les Méropes vinrent au secours d'Antagoras et les Grecs à celui d'Heraklès. Comme ces derniers étaient en petit nombre, ils se virent bientôt forcés de prendre la fuite et Heraklès se réfugia chez une femme Thrace où il prit un vêtement féminin pour mieux se cacher. Ayant ensuite vaincu les Méropes, il se purifia et épousa Chalciopée ».

HERAKLÈS ET L'EXPÉDITION DES ARGONAUTES.

RÉCIT D'APOLLONIUS DE RHODES.

Suivant plusieurs auteurs anciens, Heraklès aurait pris part à l'expédition des Argonautes et ce serait même lui qui aurait construit le vaisseau Argo. On allait même jusqu'à faire de lui le chef de l'entreprise, tandis que d'après d'autres auteurs, il se serait séparé de ses compagnons à Aphetae sur la côte de Thessalie, ou encore à Cyzique, à Kios, à Héraklée du Pont. L'auteur des *Argonautiques*, Apollonius de Rhodes, nous raconte de la façon suivante la participation d'Heraklès à la fameuse expédition :

« Heraklès, l'invincible Heraklès, ne daigna pas lui-même de se rendre aux vœux de Jason. Il revenait alors d'Arcadie, d'où il avait rapporté sur ses larges épaules le fameux sanglier d'Erymanthe, qu'il avait exposé tout vivant et chargé de liens aux yeux des habitants de Mycènes. C'était de lui-même et sans l'ordre d'Eurysthée qu'Heraklès marchait à cette expédition. Son fidèle Hylas l'accompagnait, Hylas en qui brillait la fleur de la première jeunesse, qui portait l'arc et les flèches du héros ».

Quand Jason, séduit par l'amour d'Hypsipyle, reine de Lemnos, semble vouloir s'attarder infiniment dans cette ile, c'est Heraklès qui, « ayant rassemblé les Argonautes hors de la ville » leur reproche dans les termes suivants, leur mollesse : « Compagnons, avons-nous donc été chassés de notre patrie comme des meurtriers, ou sommes-nous venus ici chercher des femmes au mépris de nos citoyennes, et avons-nous enfin décidé d'y fixer notre demeure ? Sera-ce en restant si longtemps attachés à des étrangères que nous acquerrons la gloire à laquelle nous aspirons ? Attendez-vous qu'un dieu sensible à nos vœux nous apporte ici la Toison d'or pour prix de notre oisiveté ? Croyez-moi, retournons tous dans notre patrie et laissons notre chef passer au gré de ses désirs tout le jour dans les bras d'Hypsipyle. Qu'il remplisse Lemnos de sa postérité et qu'il rende par cet exploit son nom immortel ».

Arrivés dans la Propontide, les Argonautes vont se trouver en face de redoutables ennemis,

des géants « dont la seule vue inspire l'étonnement et l'effroi. Chacun d'eux fait mouvoir avec facilité six bras d'une force prodigieuse, dont deux sont suspendus à leurs épaules et quatre sont attachés à leurs larges flancs ». Descendus des montagnes, « ils entreprirent de combler avec d'énormes pierres l'entrée du port, dans l'espoir d'y prendre le vaisseau comme on prend dans une fosse un animal féroce. Mais Heraklès qui était resté heureusement avec quelques-uns des plus jeunes, ayant bandé son arc, en renversa d'abord plusieurs sur le sable ; les autres,



Le rapt du trépied. Hydrie archaïque.

saisissant aussitôt des quartiers de rocher, les lancèrent contre lui et commencèrent un combat que l'implacable Hera réservait depuis longtemps pour être un des travaux d'Heraklès ». Une fois encore, le fils d'Alcmène triomphe de ses ennemis.

Apollonius de Rhodes nous raconte alors qu'un soir où Heraklès, au milieu de ses compagnons accablés de fatigue, « faisait seul avancer le vaisseau, par de violentes secousses » sa rame fut brisée par la « violence des flots ». Lorsque les Argonautes eurent abordé chez les Mysiens, Heraklès « dirigea ses pas vers une forêt voisine où, après avoir erré longtemps, il découvrit un sapin peu chargé de branches et dont la grosseur et la hauteur n'excédaient point celles d'un peuplier. Aussitôt, il jette par terre son arc et son carquois, se dépouille de sa peau de lion, et de sa massue, frappe à coups redoublés le pied de l'arbre. Sûr de ses forces, il saisit ensuite à deux mains le bas du tronc, y appuie sa large épaule, et du premier effort l'enlève avec toutes ses racines et la terre qui y était attachée ».

C'est ici que se place l'aventure d'Hylas, le compagnon d'Heraklès, entraîné par une nymphe amoureuse au fond des ondes et que nous avons racontée dans un chapitre précédent (voir Tome Ier, page 285). On vient annoncer la funeste nouvelle à Heraklès. « Enflammé de colère, il jette aussitôt le sapin qu'il portait et suit en courant le chemin qui se présentait à lui. Comme un taureau, piqué par un taon, s'échappe du pâturage, et, fuyant loin des bergers et du troupeau, s'arrête quelquefois, lève sa tête altière, et pressé par la douleur, pousse d'effroyables mugissements, ainsi Heraklès, emporté par sa fureur, tantôt court avec rapidité, et tantôt suspendant sa course, répète avec des cris le nom de son cher Hylas ».



Heraklès chez les Eurytos. Paris. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon).

Pendant qu'Heraklès était à terre, les Argonautes profitent d'un vent propice pour mettre à la voile. Mais bientôt une dispute s'élève entre eux au sujet de cet abandon d'Heraklès. On va même en venir aux mains, quand Glaucos « interprète des volontés du sage Nérée » sortant tout à coup du sein de la mer, éleva au-dessus des flots sa tête couverte de cheveux blancs et saisissant le gouvernail d'une main vigoureuse : « Pourquoi, s'écria-t-il, voulez-vous, contre les décrets de Zeus, emmener le valeureux Heraklès en Colchide ? Soumis dans Argos aux ordres de l'impitoyable Eurysthée, il doit accomplir douze travaux et monter ensuite au rang des immortels. Il ne lui en reste plus qu'à achever qu'un petit nombre ; cessez donc de souhaiter davantage sa présence ». L'auteur des Argonautiques ajoute : « Heraklès se rendit peu après aux ordres d'Eurysthée ; mais avant son départ, il menaça de ravager la Mysie si

on ne lui rendait Hylas ou vivant ou privé de vie. Les Mysiens lui promirent avec serment de le chercher sans relâche, et les principaux d'entre eux lui donnèrent leurs enfants en otage. Aujourd'hui même, les habitants de Kios recherchent encore Hylas et entretiennent une étroite alliance avec la ville de Trachis, dans laquelle Heraklès transporta les enfants qui lui furent alors livrés ».

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES. Un cratère ancien, qu'on suppose inspiré d'un tableau de Micon, représente Heraklès sur le point de mettre à la voile avec les Argonautes. On connaît également deux amphores où l'on voit Heraklès immolant un bélier en présence d'Athéna et des guerriers et qui ont peut-être trait au même épisode.

HERAKLÈS CHEZ LES DRYOPES, LES MALIENS ET LES DORIENS.

HERAKLÈS ET THEIODAMAS. Les Dryopes étaient une peuplade qui habitait sur les pentes du mont Oeta depuis trois générations, quand Heraklès vint à passer dans leur pays. Dépourvu de vivres, le héros en demanda à Theiodamas qu'il rencontra conduisant une charrue attelée de deux bœufs. Sur son refus, Heraklès s'empara d'un des animaux, l'immola et le mangea avec ses compagnons de route. Theiodamas courut jusqu'à la ville voisine dont les habitants prirent les armes et vinrent attaquer Heraklès. La lutte fut chaude ; l'épouse d'Heraklès, Déjanire, dut elle-même y prendre part et fut, dit-on, blessée à la poitrine. Finalement, la victoire resta au héros, Theiodamas fut tué et son fils Hylas emmené par le vainqueur. Les Dryopes durent quitter le pays et allèrent s'établir dans le Péloponèse.

HERAKLÈS ET KEYX. Dans sa guerre contre les Dryopes, Heraklès eut pour alliés les Maliens, dont le roi Keyx lui témoigna toujours la plus grande amitié. Le héros résida à plusieurs reprises à Trachis, ville des Maliens, dont on lui attribuait même la fondation. Il assista au mariage d'un des enfants de Keyx, et c'est à Trachies que Déjanire mit au monde deux de ses fils, Gleneus et Hodites. Keyx devint maître du territoire d'où furent chassés les Dryopes, et les Maliens prêtèrent encore assistance à Heraklès dans son expédition contre Oechalie, dont il a été déjà question.

L'une des filles de Keyx, Themisthonoè, avait eu d'Arès le fameux brigand Kyknos qui fut tué par Heraklès, dans les conditions rapportées plus haut. Keyx enterra le corps de son gendre, mais sur l'ordre d'Apollon le tombeau de Kyknos fut emporté par un débordement du fleuve Anauros.

HERAKLÈS ET AIGIMIOS.

Aigimios était fils de Doros, l'ancêtre éponyme des Doriens. Attaqué par les Lapithes, le roi des Doriens appela à son secours Heraklès. Celui-ci accourt, tue Coronos, chef des Lapithes, et chasse au loin ces dangereux voisins. En reconnaissance de ce bienfait, Aigimios partagea son royaume entre Hyllos, fils d'Heraklès, et ses deux propres fils Dymas et Pamphylos. Ces trois personnages furent les ancêtres des tribus doriennes des Hylléens, des Dimanes et des Pamphyles.

HERAKLÈS ET AMYNTOR.

Roi d'Ormenion et prétendant descendre de Zeus, Amyntor voulut s'opposer au passage d'Heraklès sur son territoire. Nous ne savons rien sur les circonstances de la lutte qui s'engagea, si ce n'est qu'Amyntor paya de la vie sa malencontreuse résistance aux désirs du héros.



Heraklès et Acheloos. Stamnos à figures rouges.

HERAKLÈS ET DÉJANIRE. NESSOS. LA MORT DU HÉROS.

HERAKLÈS ET AMYNTOR.

Il a déjà été question dans le chapitre relatif à Dionysos d'un personnage portant le nom d'Oineus, qui régnait en Etolie et sur le territoire duquel eut lieu la fameuse chasse au sanglier de Calydon. Ce monstre avait été envoyé par Artémis, irritée de ce qu'elle avait été oubliée dans un sacrifice offert aux dieux. Oineus avait épousé Altheia, fille de Thestios, dont il eut quatre fils, Meléagre, Toxeus, Thryeus, Klymène, et deux filles, Gorge et Déjanire. On disait aussi que cette dernière était née des rapports d'Altheia avec Dionysos. C'était une jeune fille intrépide, aux allures viriles, qui avait appris l'usage des armes et la conduite des chars de guerre. On a vu plus haut qu'elle combattit aux côtés d'Heraklès dans sa lutte contre les Dryopes et qu'elle fut même blessée à la poitrine.

Déjanire fut demandée en mariage par le fleuve-dieu Acheloos, fils d'Océan et de Tethys. La jeune fille tremblait devant cette union et vit avec joie un nouveau prétendant à sa main se mettre sur les rangs. C'était Heraklès. Une légende raconte qu'au cours de sa descente aux enfers pour en ramener Cerbère, le fils de Zeus et d'Alcmène ayant rencontré Meléagre, le frère de Déjanire, celui-ci lui avait demandé d'épouser sa sœur. Acheloos ne céda pas de bon gré la place à son rival. Une lutte terrible s'engagea. Le fleuve-dieu possédait la faculté de se métamorphoser à son gré et ne se fit pas faute d'y recourir en combattant contre Heraklès.

Il prit la forme d'un taureau et le héros ayant brisé une de ses cornes, il s'avoua vaincu. Pour rentrer en possession de cette corne, Acheloos donna à Heraklès celle de la chèvre Amalthée, la fameuse corne d'abondance dont il a déjà été question au début de cet ouvrage.

HERAKLÈS ET LE CENTAURE NESSOS.

Après son mariage avec Déjanire, Heraklès séjourna quelque temps à Calydon. C'est là que naquit leur premier enfant, Hyllos. Le héros prêta main-forte aux Calydoniens dans une expédition contre les Thesprotes. « Ayant pris Ephyre dont Phylas était roi, il s'unit avec Astyoché, fille de ce roi, et en eut un fils nommé Tlepolème » (Apollodore d'Athènes). Revenu à Calydon, Heraklès dut quitter cette ville à la suite d'un meurtre involontaire. Eunomos, un jeune parent d'Oineus, chargé de servir à table, versa par mégarde, sur les mains d'Heraklès, de l'eau destinée au lavage des pieds. Le héros, furieux, lui allongea un coup de poing si violent que le malheureux en mourut. Oineus pardonna ce crime involontaire à son gendre, mais celui-ci n'accepta pas cette absolution et se condamna lui-même à l'exil.



Heraklès et le centaure Nessos. Groupe en marbre. Florence. Galerie des Offices. (Photo. Brogi).

Quittant Calydon avec Déjanire et Hyllos, Heraklès se mit en route pour Trachis. En cours de route, il arriva au bord du fleuve Euenos, d'un passage difficile. Là s'était établi le centaure Nessos, échappé au massacre de ses congénères par Heraklès dans l'antre de Pholos. Il faisait traverser le fleuve aux voyageurs, moyennant une redevance, et prétendait que les dieux lui avaient confié ce poste à cause de son équité. Passant lui-même le fleuve à la nage, Heraklès chargea Nessos de transporter Déjanire sur l'autre rive. Durant la traversée, le centaure voulut faire violence à l'épouse d'Heraklès. « Elle se mit à crier, dit Apollodore d'Athènes, et Heraklès perça Nessos d'une flèche dans le cœur, au moment où il sortait de l'eau. Nessos se sentant près de mourir, appela Déjanire et lui dit que si elle voulait avoir un philtre puissant pour se faire aimer de son époux, elle n'avait qu'à mêler sa semence qui était tombée à terre avec le sang qui avait coulé de sa blessure ». Le récit de Diodore de Sicile concorde presque sur tous les points avec celui d'Apollodore. « Nessos fut

blessé dans le moment même de l'action et la blessure fut si vive qu'il mourut presque sur-le-champ. Mais avant de mourir, il dit à Déjanire qu'il allait lui donner un philtre tel qu'Heraklès ne voudrait plus approcher d'aucune autre femme. Il lui recommanda donc de prendre sa semence, de la mêler avec de l'huile et avec le sang qui découlait de la plaie, et d'en frotter la tunique d'Heraklès ».

LA TUNIQUE EMPOISONNÉE. On a déjà lu plus haut le récit de l'expédition d'Heraklès contre Eurytos, qui avait promis la main de sa fille Iole à celui qui le vaincrait, lui et ses fils, au tir à l'arc. Il refusa à Heraklès la récompense promise et fut mis à mort avec tous les siens, à l'exception d'Iole. Plutarque raconte que la jeune fille, dans son désespoir, s'était jetée du haut des murs de la ville, mais que ses vêtements, en se développant, avaient amorti sa chute. Emmenant Iole avec lui, Heraklès aborda dans l'ile d'Eubée, au promontoire de Cenaeon, où il éleva un autel à Zeus Cénéen. « Voulant lui offrir un sacrifice, il envoya un héraut à Trachis pour lui chercher une robe de fête ». Ce héraut, appelé Lychas eut le malheur de parler à Déjanire de la belle captive emmenée par son époux. En proie à la jalousie et croyant ainsi se débarrasser de la rivalité d'Iole, Déjanire remet à Lychas une tunique blanche frottée du philtre composé suivant les indications du centaure Nessos.

Heraklès revêtit cette tunique et offrit son sacrifice. « Mais lorsque la tunique se fut échauffée, le venin pénétra dans la chair et la fit tomber en pourriture. Heraklès ayant pris Lychas par les pieds, le lança dans la mer d'Eubée ; il voulut arracher la tunique qui tenait à son corps, et les chairs se détachèrent en même temps. »

MORT D'HERAKLÈS. SON APOTHÉOSE. Au milieu des plus horribles souffrances, Heraklès « se fit mettre sur un vaisseau et se fit porter à Trachine. Déjanire apprenant ce qui s'était passé, se pendit. Heraklès ordonna à Hyllos, le plus âgé des fils qu'il avait de Déjanire d'épouser Iole, lorsqu'il serait en âge de se marier ».

D'après Diodore de Sicile, Heraklès envoya à Delphes Licymnios et Iolaos pour consulter l'oracle sur les moyens de mettre fin à son intolérable torture. La Pythie répondit « qu'il fallait le porter sur le mont Oeta avec tout son appareil militaire, élever un bûcher, et laisser le soin du reste à Zeus. »

Dans ses *Trachiniennes*, Sophocle nous montre Heraklès, en proie à d'horribles souffrances, s'exhalant en plaintes amères. « Que de périls, que de rudes travaux ont déjà été imposés à mes bras et à mes épaules ! Jamais pourtant, ni l'épouse de Zeus, ni l'odieux Eurysthée ne m'ont été aussi funestes que la fille d'Oineus, dont la perfidie m'a enveloppé de cette robe fatale, tissée par les Erynies et qui est devenue l'instrument de ma mort. Adhérant à mes flancs, elle a dévoré toutes mes chairs, pénétré jusqu'à mes poumons : déjà elle boit mon sang généreux, et tout mon corps se dissout, enveloppé dans ses filets mystérieux. Et ce que

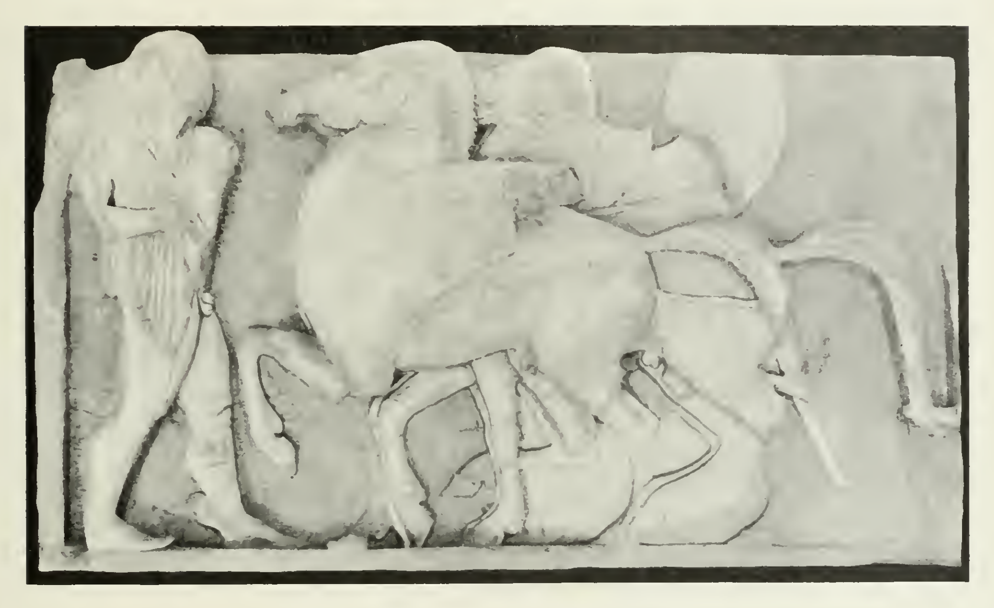


Phot. Roseman .

HERAKLES ARCHER

Par Antoine Bourdelle.

n'ont pu faire ni la lance de mes ennemis, ni l'armée des géants, enfants de la terre, ni la fureur des monstres sauvages, ni les Grecs, ni les barbares, ni les monstres dont j'ai purgé la terre, une femme, un être faible, qui n'a rien de viril, seule et sans le secours du fer, triomphe de moi... Je pleure comme une jeune fille, et personne ne peut dire qu'il m'ait jamais vu réduit à cet état.... Je supportais sans gémir les tourments les plus grands, et maintenant la douleur m'arrache des larmes de femme.... Voyez, regardez tous ce corps déchiré ; voyez



Apothéose d'Heraklès. Fouilles de Delphes. (Phot. Giraudon).

l'état misérable auquel je suis réduit. Ah ! ah ! malheureux que je suis ! Hélas ! hélas ! je suis de nouveau dévoré par ce terrible mal ; de nouveau il pénètre dans ma poitrine, et ce venin cruel ne me laissera aucun repos. O roi des enfers, reçois-moi ; foudre de Zeus, frappe-moi. Souverain du tonnerre, ô mon père, lance sur moi tes traits. Il a repris de nouvelles forces, il bouillonne, il est à son apogée. O mes mains, mes mains ! mes épaules ! mes bras ! est-ce vous qui terrassâtes autrefois cet être si redoutable de la forêt de Némée, ce lion, effroi des bergers, monstre énorme et terrible, et l'hydre de Lerne, et l'armée des centaures, moitié hommes, moitié chevaux, race barbare, insolente, fière de ses forces, et le sanglier d'Erymanthe, et ce Cerbère à trois têtes, monstre infernal issu de l'affreuse Echidna, et ce dragon qui gardait les pommes d'or aux extrémités du monde ? J'ai affronté mille autres dangers, et personne n'a jamais triomphé de moi. Et maintenant, les membres brisés, les chairs déchirées,

je suis en proie à la rage d'un mal inexprimable, moi que l'on dit fils d'une mère illustre et de Zeus, maître des dieux ».

Le héros arrache lui-même sur les pentes de l'Oeta les chênes et les pins qui lui servent à construire un immense bûcher. Ce travail terminé, il demande aux compagnons qui l'ont suivi de mettre le feu au bûcher. Tous s'y refusent. D'après Apollodore d'Athènes, « ce fut Poeas, qui était venu là pour chercher ses troupeaux qui l'alluma et Heraklès lui donna ses flèches pour récompense ». Diodore de Sicile et d'autres auteurs attribuent ce fait non pas à Poeas, mais à son fils Philoctète.



Exploits d'Heraklès et de Thésée. Métopes du Trésor des Athéniens.
Musée de Delphes. (Phot. Giraudon).

Sophocle met dans la bouche d'Heraklès sur le point d'expirer, ces belles paroles : « Allons mon âme, allons ; avant que la maladie ne se réveille, affermis-toi ; mets à ta bouche un frein d'acier, pour arrêter mes cris dans cette épreuve dernière, que je vais subir avec joie, quoique malgré moi ».

Tandis que le bûcher brûlait « Heraklès fut enveloppé d'un nuage et transporté au ciel, au milieu de grands éclats de tonnerre ». La carrière terrestre du héros était terminée. Désormais, il vivra au milieu des dieux, dans l'Olympe. Son implacable ennemie, Hera, se réconcilie avec lui. Elle lui accorde la main de sa fille, Hébé, et de cette union naquirent deux fils, Alexiarès et Anicetos.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Heraklès, Déjanire et Nessos. — D'après Pausanias, l'aventure de Déjanire et du centaure Nessos est représentée sur le trône d'Amyclées. Ce sujet est également retracé sur un certain nombre de vases archaïques. Le centaure qui emporte Déjanire n'est pas, conformément à la légende, transpercé d'une flèche ; les armes dont se sert Heraklès, sont la massue ou l'épée. Sur des vases d'époque postérieure, on voit Déjanire assister en spectatrice au combat. Une peinture murale de Pompéi traite le sujet d'une façon toute différente. Déjanire est debout sur un char attelé de deux chevaux. Heraklès, avec le petit Hyllos sur l'épaule, semble causer avec le centaure qui est agenouillé. Enfin, le Musée de Madrid possède une mosaïque romaine très curieuse, où l'on voit, au milieu d'un paysage, le centaure Nessos s'éloigner au galop en emportant Déjanire qu'il tient entre ses bras, tandis qu'au second plan, Heraklès tend son arc pour lancer une flèche.



Heraklès et Nérée. Amphore archaïque.

La tunique empoisonnée. Heraklès sur l'Oeta. — Strabon parle d'un tableau représentant Heraklès en proie aux horribles souffrances causées par la tunique empoisonnée. Sur un vase peint du British Museum, on voit Déjanire tendant elle-même le fatal vêtement à Heraklès qui porte sur le bras gauche la peau de lion. Enfin, un vase attique de la belle époque nous montre Heraklès offrant, à son arrivée au promontoire de Cenaeon, le sacrifice qui précéda sa mort. Le héros tient à la main la couronne destinée au taureau que lui amène Lichas, et son visage ne trahit aucune impression douloureuse.

Heraklès et Acheloos. — La lutte entre Heraklès et Acheloos est représentée sur des vases attiques du Ve siècle. Le dieu-fleuve a pris la forme d'un taureau à visage humain. Heraklès s'élance sur son adversaire en brandissant la massue.

Apothéose d'Heraklès. — Sur plusieurs vases peints du IVe et du Ve siècle, on voit Heraklès enlevé par une divinité dans un quadrige, tandis que Poeas s'enfuit et que des nymphes éteignent le bûcher. Mais le sujet le plus fréquemment représenté est celui de l'introduction d'Heraklès dans l'Olympe. Il figurait sur le trône d'Amyclées. Une peinture de vase nous montre Heraklès, précédé d'Athéna, s'avançant vers Zeus assis sur son trône. Le héros semble vivement impressionné et prêt à prendre la fuite. Généralement, c'est cependant un cortège

solennel qui se déroule sous nos yeux. En tête vient Hermès, puis c'est Athéna et enfin Heraklès lui-même. D'autres divinités apparaissent également, Artémis, Arès. Derrière le trône de Zeus se dresse Hera, à côté de laquelle on voit Hébé, la future épouse du héros déifié. A l'époque classique, on s'attacha surtout à représenter Heraklès s'avançant vers le trône de son père dans une attitude moins humble. Deux bas-reliefs votifs de la fin du Ve siècle nous montrent la scène du mariage d'Heraklès et d'Hébé. Sur l'un d'eux, c'est Niké qui amène au héros sa fiancée ; sur l'autre, Hébé verse du nectar au nouveau dieu.

LA POSTÉRITÉ D'HERAKLÈS.

UNE NOMBREUSE DESCENDANCE. Apollodore d'Athènes cite les noms des quarante-neuf fils qu'Heraklès eut des filles de Thestios. Aucun d'eux ne joue un rôle dans la mythologie. Il énumère ensuite treize autres descendants du héros. Les plus connus sont les enfants issus du mariage d'Heraklès avec Mégare et dont le nombre varie suivant les auteurs. Apollodore en nomme quatre : Therimachos, Deikoon, Creontiades, Deion. On sait que leur père, dans un accès de folie, les fit périr. On montrait à Thèbes le tombeau de ces infortunés qu'on honorait par un sacrifice et des jeux funéraires. Déjanire donna à Heraklès quatre enfants, Ctésippon, Glenos, Oneites et Hyllos. Ce dernier, qui était l'aîné, est le seul dont on parle. Il épousa Iole, sur le vœu de son père mourant. De l'union d'Heraklès et d'Omphale naquit Agelaos dont prétendait descendre Crésus, roi de Lydie. Chalciopée, fille d'Eurypylos, donna à Heraklès un fils nommé Thessalos. On a lu plus haut la légende de la naissance et des aventures de Telèphe qu'Augé, fille d'Aleos, eut du héros.

Clavier complète cette liste en y ajoutant encore vingt et un noms dont aucun ne mérite de retenir l'attention. D'après Aristote, Heraklès eut soixante-douze enfants, dont une seule fille. Enfin, on a déjà vu que de l'union d'Hébé et d'Heraklès déifié naquirent deux fils, Alexiarès et Anicetos.

LES HERAKLIDES DANS LA MYTHOLOGIE. La plupart des Heraklides ou descendants d'Heraklès, n'ont laissé aucune trace dans la mythologie grecque. Quelques-uns, cependant, jouèrent un rôle important, en particulier les enfants du héros et de Déjanire. Hyllos et ses descendants occupent à ce point de vue une place d'autant plus grande que par eux la mythologie se rattache à l'histoire. On leur attribuait l'invasion du Péloponèse par les Doriens, connue sous le nom de *retour des Heraklides*.

Après la mort d'Heraklès, la haine de celui qui l'avait si longtemps persécuté, c'est-à-dire d'Eurysthée, rejaillit sur ses enfants. Il les obligea à s'enfuir de Tirynthe et à chercher un refuge à Trachis, auprès de leur grand-père. « Eurysthée les ayant redemandés, et menaçant Keyx de

lui déclarer la guerre s'il ne les lui rendait pas, ils eurent peur, quittèrent Trachine et s'enfuirent dans la Grèce, et s'étant mis auprès de l'autel de la pitié en suppliants, ils implorèrent le secours des Athéniens ». Ceux-ci les autorisèrent à s'établir dans ce qu'on appelait la tétrapole attique. Eurysthée demanda aux Athéniens de lui livrer les Heraklides. Sur leur refus, il marcha contre eux. Hyllos et Thésée se mirent à la tête des Heraklides et des Athéniens. D'après un oracle, ils devaient être victorieux si l'un des enfants d'Heraklès consentait à s'offrir volontairement à



Heraklès et Hyllos. Peliké.

la mort. Makario, fille du héros et de Déjanire qui, disait-on, avait travaillé à éteindre le bûcher de son père, assuma ce rôle de victime. Il y avait près de Marathon une fontaine qui portait son nom. Eurysthée fut mis en fuite. Atteint près des rochers skyroniens, il fut tué par Hyllos suivant les uns, par Iolaos d'après les autres. « Hyllos lui coupa la tête et la porta à Alcmène qui lui perça les yeux avec des navettes à faire de la toile ».

Les Heraklides pénètrent en vainqueurs dans le Péloponèse « et en soumettent toutes les villes. Mais à cette époque, la peste ayant ravagé ce pays pendant toute une année, et l'oracle ayant dit qu'ils en étaient la cause, parce qu'ils étaient rentrés avant le temps déterminé par les dieux, ils quittèrent le Péloponèse et allèrent s'établir à Marathon ».

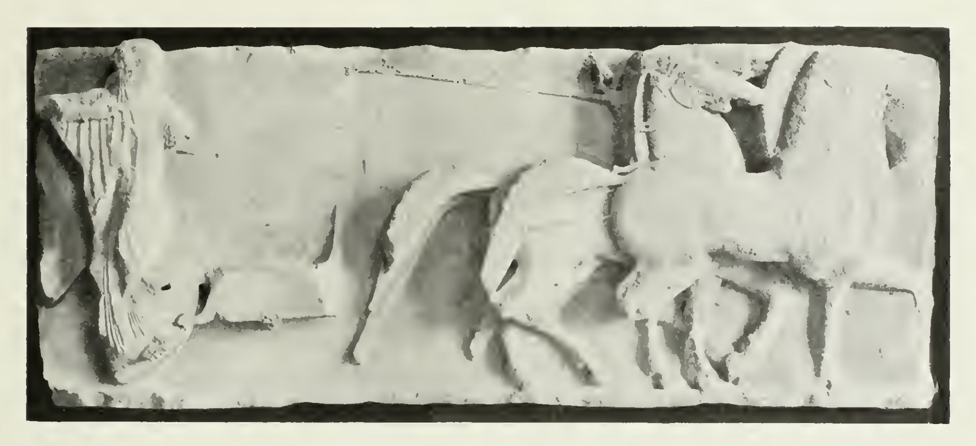
Hyllos consulta alors l'oracle « sur les moyens » qu'il devait employer pour faire rentrer les Heraklides dans le Péloponèse. « Le dieu lui répondit qu'il devait attendre jusqu'aux troisièmes fruits ». Croyant qu'il s'agissait de trois années, Hyllos envahit le territoire ennemi au bout de ce laps de temps. Le successeur d'Eurysthée, Atrée, marcha à la rencontre de son adversaire à la tête d'une forte armée. Hyllos propose à Atrée de vider la querelle par un duel. S'il était vaincu, les Heraklides s'engageaient à renoncer à toute invasion avant cinquante ans. Hyllos est vaincu et tué. Les Heraklides se retirent mais ne tiennent pas les engagements pris par Hyllos, dont le fils, Kleodias et le petit-fils Aristomachos tentent à nouveau d'envahir le Péloponèse. Ils échouent. Les fils d'Aristomachos, Téménos, Aristodemos et Cresphontes, apprennent alors le vrai sens de l'oracle rendu à Hyllos. La Pythie leur dit en effet « qu'ils n'avaient pas saisi le sens de ses oracles ; que par fruits, elle n'avait pas entendu ceux de la terre, mais ceux des hommes, c'est-à-dire la génération, et que par le chemin étroit et humide, elle avait entendu la mer qui est à droite de l'isthme ». Téménos rassembla donc à Naupacte une flotte dont le départ fut retardé par de fâcheux incidents. « Il parut dans le camp un devin qui, inspiré par les dieux, leur débitait des oracles. Ils crurent que c'était un magicien envoyé par les habitants du Péloponèse pour détruire l'armée, et Hippotès, fils de Phylas, fils d'Antiochos, fils d'Heraklès, le tua d'un coup de flèche. Bientôt après les vaisseaux périrent et la flotte fut dispersée ; l'armée de terre, en proie à la famine, se dispersa aussi. Téménos ayant consulté l'oracle, le dieu répondit que la mort du devin était la cause de tous ces malheurs ; qu'il fallait exiler pendant dix ans celui qui l'avait tué et prendre pour chef l'homme aux trois yeux. Ils exilèrent donc Hippotès, et ils cherchaient cet homme aux trois yeux, lorsqu'Oxylos, fils d'Andræmon, se présenta à eux, monté sur un cheval. Il n'avait qu'un œil, ayant perdu l'autre d'un coup de flèche. Un meurtre qu'il avait commis, l'avait fait exiler de son pays ; il s'était retiré dans l'Elide, et l'année de son exil étant expirée, il retournait de là dans l'Etolie. Les Heraklides ayant conjecturé qu'il était celui que l'oracle désignait, le prirent pour leur chef, et ayant joint leurs ennemis, les battirent sur terre et sur mer ».

Maîtres du Péloponèse, les Heraklides décidèrent de déterminer par le sort le partage du territoire entre eux. « Argos formait le premier lot, Lacédémone le second, Messène le troisième. On apporta un vase plein d'eau et il fut décidé que chacun y mettrait sa boule. Téménos et les deux fils d'Aristodemos y mirent des boules de terre. Cresphontes, voulant avoir Messène, y mit une boule de terre pour qu'elle se fondît, et que les deux autres sortissent les premières. Celle de Téménos sortit d'abord, puis celles des fils d'Aristodemos, et Cresphontes eut Messène par ce moyen ».

Apollodore d'Athènes nous raconte encore les faits suivants au sujet des Heraklides établis dans le Péloponèse, après le partage de ce pays en trois parts. « Ils trouvèrent les signes suivants sur les autels où ils avaient sacrifié. Celui auquel Argos échut y trouva une grenouille ; celui qui avait Lacédémone, un dragon, et celui qui avait Messène, un renard. Les

devins consultés là-dessus répondirent que ceux qui y avaient trouvé une grenouille feraient bien de rester chez eux, cet animal n'ayant pas de force lorsqu'il était en marche ; que ceux qui y avaient trouvé un dragon seraient terribles dans leurs entreprises, et que ceux qui y avaient trouvé un renard seraient très rusés ».

Deux des nouveaux maîtres du pays eurent une fin tragique. « Téménos, ne tenant aucun compte d'Agelaos, Eurypyle et Callias, ses fils, s'attacha uniquement à Hyrnétho, sa fille, et à Déïphontes, son époux. Ses fils, irrités de cette préférence, firent marché avec les Titanes



Apothéose d'Heraklès. Frise ouest de la façade du Trésor de Cnide.
Musée de Delphes. (Phot. Giraudon).

pour qu'ils tuassent leur père ; ils le tuèrent effectivement ; néanmoins, l'armée décerna la couronne à Hyrnétho et à Deiphontes. Cresphontes ayant régné peu de temps à Messène, fut tué avec deux de ses enfants. Polyphontès qui était lui-même un des Heraklides, lui succéda et épousa malgré elle Mérope, sa veuve. Il fut aussi tué. Mérope avait, en effet, un troisième fils, nommé Aipytos, qu'elle avait donné à élever à son père ; ce fils, parvenu à l'âge viril, rentra secrètement, tua Polyphontès et recouvra le royaume de son père ».

D'après la légende, la dynastie royale de Macédoine avait, elle aussi pour ancêtre un descendant d'Heraklès, Karanos, fils de Pheidon. On racontait encore qu'Archelaos, fils de Témémos étant venu en Macédoine, y fut d'abord bien accueilli par le roi Kisseus qui, dans la suite voulut attenter à sa vie. Archelaos tua le roi félon, prit la fuite, conduit par une chèvre. A l'endroit où celle-ci s'arrêta, il fonda la ville d'Aigai.

Tlépolème, fils d'Heraklès et d'Astyoché, obligé de s'enfuir d'Argos à la suite d'un meurtre, était venu s'établir dans l'île de Rhodes. Il prit part à la guerre de Troie et après sa mort, ses ossements furent rapportés à Rhodes où on les vénérait.

On a vu plus haut les aventures d'Heraklès dans l'île de Cos. Il y avait épousé Chalciopée dont il eut un fils Thessalos. Celui-ci eut pour descendants Antiphos et Pheidippos qui participèrent avec trente vaisseaux à l'expédition contre Troie. A leur retour, ils furent jetés sur les côtes de l'Epire. Sous la conduite d'un nouveau Thessalos, ils franchirent le Pinde et s'établirent dans la région qui prit le nom de Thessalie.

A Corinthe, l'aristocratie prétendait avoir pour ancêtre Aletes, fils de l'Heraclide Hippotès.

Les rois de Lydie se réclamaient d'une ascendance herakléenne. Agelaos, leur ancêtre, aurait été un fils d'Heraklès et d'Omphale. D'après une autre légende, la dynastie lydienne descendait d'Heraklès et d'une esclave et son dernier rejeton fut le fameux Candaule. Enfin, on racontait également que le héros lydien Tyrrhenos, fils d'Heraklès, avait conduit des colons en Etrurie. Un de ses fils, Hegelaos, avait, disait-on, mis en fuite les ennemis de son aïeul dans le Péloponèse par le seul bruit de sa trompette.

La dynastie des Attalides de Pergame disait descendre de Télèphe, fils d'Heraklès et d'Augé.

Les nombreux fils qu'Heraklès avaient eus des filles de Thestios avaient, d'après une légende, été emmenés en Sardaigne par Iolaos, le fidèle compagnon du grand héros.

ATTRIBUTS ET CULTE D'HERAKLÈS.

LES ARMES D'HERAKLÈS.

D'après Diodore de Sicile, Heraklès aurait reçu ses principales armes des dieux, à une époque assez tardive, après l'institution des Jeux Olympiques par le héros. Héphaistos lui donna une massue et une cuirasse, Hermès une épée, Apollon un arc dont il lui apprit à se servir. De Poseidon il reçut des chevaux, d'Athéna un manteau. D'autres auteurs disent que la massue d'Heraklès était un tronc d'olivier qu'il avait lui-même arraché au pied de l'Hélicon, ou que c'était un cadeau de Dédale, ou bien encore qu'elle était en airain. La peau de lion, impénétrable aux traits, fut de bonne heure un des principaux attributs du héros.

Ces armes personnifient la conception d'Heraklès comme symbole de la force physique qui lui permet de remporter la victoire sur les monstres et les ennemis les plus redoutables. La corne d'abondance nous le présente sous un tout autre aspect. Nous avons raconté plus haut qu'elle était un don du dieu-fleuve Acheloos. Un savant moderne, s'inspirant non pas de textes, mais de représentations figurées, a cru pouvoir établir que la corne d'abondance avait été donnée à Heraklès par le dieu du monde souterrain que le héros avait transporté à travers l'eau, l'Achéron ou l'Océan, jusqu'au monde supérieur. Enfin, ce symbole de la fécondité ne serait, d'après une autre théorie, que la transformation du vase à boire qu'on voit souvent entre les mains d'Heraklès.



HERAKLÈS, DÉJANIRE ET LE CENTAURE NESSOS

D'après le tableau de Charles Antoine Coypel. Paris. Musée du Louvre

Dans le *Bouclier d'Heraklès*, Hésiode nous décrit de la façon suivante l'armure du héros. « Il enlaça à ses jambes les brodequins d'un orichalque splendide, glorieux présent d'Héphaistos ; puis il ceignit sa poitrine de cette belle cuirasse d'or, magnifique chef-d'œuvre que lui donna Athéna, fille de Zeus, lorsque pour la première fois il s'élança vers les combats meurtriers. Ce redoutable guerrier suspendit encore à ses épaules le fer qui repoussait le trépas, et il rejeta derrière lui le carquois profond rempli de flèches horribles, messagères de la mort,

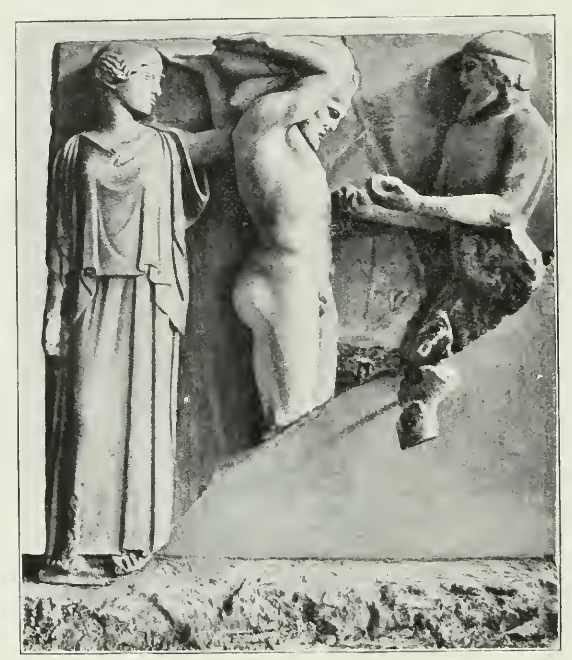


Heraklès devant la porte de l'Olympe Amphore tyrrhénienne.

qui étouffe la voix de ses victimes ; cette mort semblait attachée à leurs pointes trempées de larmes ; polies et longues par le milieu, elles étaient revêtues à leur extrémité des ailes d'un aigle noir. Le héros prit la forte lance armée d'airain et sur sa tête guerrière posa le casque d'acier qui, travaillé avec art, s'ajustait à ses tempes et protégeait le front du divin Heraklès. »

Suit alors la description du bouclier « aux diverses figures, que les flèches d'aucun morte ne purent jamais ni rompre ni traverser, ce bouclier merveilleux tout entier entouré de gypse, orné d'un blanc ivoire, étincelant d'un ambre jaune et d'un or éclatant, garni de lames bleues qui s'y croisaient de toutes parts ». On y voit Eris, Phobos et Deimos, la Moira qui « saisissait tantôt un guerrier vivant qui venait d'être blessé ou un autre qui ne l'était pas

encore, tantôt un cadavre qu'elle traînait par les pieds à travers la bataille ». « Là paraissent encore les têtes de douze serpents hideux, funestes à nommer, et terribles sur la terre pour tous ceux qui osaient attaquer l'enfant de Zeus ; leurs dents s'entrechoquaient avec de longs sifflements tandis que le fils d'Amphitryon combattait. » On voyait encore sur ce merveilleux bouclier le combat des centaures et des Lapithes, puis « le chœur sacré des immortels ; au milieu de ce chœur le fils de Zeus et de Leto tirait de sa lyre d'or des sons ravissants qui perçaient la voûte de l'Olympe, séjour des dieux. Autour de cette céleste assemblée s'élevait en cercle un monceau d'innombrables trésors ; et dans cette lutte divine, les Muses de la Piéride chantaient les premières, comme si elles faisaient entendre une voix harmonieuse. » Persée était également représenté sur le bouclier qu'il « ne touchait pas de ses pieds rapides sans en être très loin ; par un incroyable prodige, il n'y tenait d'aucun côté ». On le voyait aux prises avec les Gorgones. C'était ensuite une bataille entre deux peuples, à laquelle assistaient en spectateurs « les hommes qui avaient atteint la vieillesse ». Les Moires prenaient part au carnage. Comme pendant à cet horrible spectacle, on apercevait sur une autre partie du bouclier « une cité munie de superbes tours et de sept portes d'or attachées à leurs linteaux. Les habitants s'y livraient aux plaisirs et à la danse. Sur un char aux belles roues ils conduisaient une jeune vierge à son époux et de toutes parts retentissaient les chants de l'hyménée. » On voyait les laboureurs occupés aux travaux des champs, ainsi qu'une scène de chasse. « Enfin, l'Océan, qui semblait rempli de flots, coulait de toutes parts autour du superbe bouclier. Des cygnes au vol rapide jouaient à grand bruit au milieu de ces flots ; plusieurs nageaient sur la surface des vagues et les poissons s'agitaient autour d'eux, spectacle surprenant même pour le dieu du tonnerre qui avait commandé à l'adroit Hephaistos cette vaste et solide armure ! »



Heraklès soutenant le ciel. Métope du temple de Zeus à Olympie.

LE CULTE D'HERAKLÈS. On a vu dans le chapitre précédent que les héros grecs étaient l'objet d'un culte plus discret et plus intime que les dieux. A la fois héros et dieu, Heraklès est honoré tantôt au premier, tantôt au second titre, parfois même aux deux, par les mêmes adorateurs. Extrêmement répandu, son culte se retrouve dans le monde hellénique tout entier, en particulier dans les régions où la légende plaçait le théâtre de ses principaux exploits.





Heraklès combattant. Copie de l'œuvre d'Onatas. Bronze antique.
Paris. Bibliothèque Nationale. (Phot. Giraudon.)

Avant d'être lui-même vénéré, Heraklès, d'après la tradition, avait été le ministre du culte de plusieurs divinités. C'est lui qui, à Olympie, avait fondé les jeux les plus célèbres de la Grèce en l'honneur de Zeus, son père, traçant l'enceinte de l'altis où devaient se célébrer ces jeux dont, après son entrée dans l'Olympe, il confia la direction aux Dioscures. Il y avait élevé six autels consacrés aux douze grands dieux. A Phénée, en Arcadie, on attribuait à Heraklès la fondation du temple d'Apollon pythien et on racontait qu'il avait apporté dans cette ville le fameux trépied objet de sa dispute avec le fils de Leto et de Zeus. A Mycalessos, en Béotie, s'élevait un temple de Déméter Mycalessia qui chaque soir, disait-on, était fermé par Heraklès Dactylos.

Les Grecs avaient institué en l'honneur d'Heraklès des jeux et des fêtes connus sous le nom d'Herakleia. Il y en avait un très grand nombre. Malheureusement, les auteurs anciens ne nous rapportent pas grand'chose à ce sujet ; les principales indications que nous possédons proviennent d'inscriptions et sont par suite peu détaillées.

En Attique, les Herakleia les plus célèbres étaient celles de Marathon qui avaient lieu tous les cinq ans. Les prix attribués aux vainqueurs consistaient en phiales d'argent et étaient disputés par des concurrents venus du monde hellénique tout entier. On y célébrait un grand banquet dont l'organisation était, croit-on, confiée au collège des parasites. Des fêtes analogues se célébraient dans le dème de Diomeia, et à Athènes, dans le gymnase du Cynosarges. On suppose aussi qu'il existait un temple d'Heraklès sur l'Acropole et on a émis l'hypothèse que le Théseion ou temple de Thésée était en réalité consacré au fils de Zeus et d'Alcmène.

Les Herakleia de Thèbes, célébrées dans le gymnase d'Iolaos, et par suite appelées aussi Iolaeia, attiraient également un grand concours de peuple. On y exécutait le pentathle, qui comprenait les cinq exercices de la course, de la lutte, du pugilat, du saut, du jet du disque et du palet. Il y avait en outre des courses de chevaux et des concours musicaux auxquels prenait part le collège des artistes dyonisiaques de l'Hellespont et d'Ionie.

Nous ne savons rien au sujet des Herakleia de Thisbé et de Tipha en Béotie, ni de l'Herakleion d'Orchomène. On a encore retrouvé dans la même région des traces du culte d'Heraklès à Coronée, à Acraephiae, à Hyettos, à Oropos. En Mégaride, le héros était honoré à Ægosthène et à Pagae.

A Sicyone, Heraklès était adoré à la fois comme héros et comme dieu. Le second de ces cultes avait été, dit-on, institué par Phaenos, venu de Crète. Les Herakleia y duraient deux jours. La ville possédait un temple d'Heraklès et sur l'agora s'élevait la statue du héros par Scopas.

En aucune partie de la Grèce, le culte d'Heraklès n'était plus répandu qu'en Arcadie. « L'Arcadie, dit M. Victor Bérard, est le pays d'Heraklès ; c'est le lieu d'un grand nombre de ses exploits et ses compagnons ordinaires dans toutes ses entreprises. A en croire les habitants de Phénée, Heraklès avait vécu dans leur ville auprès de sa grand'mère, Laonomé, mère d'Amphitryon, et il y serait revenu plus tard quand Eurysthée l'avait chassé de Tirynthe. C'est en Arcadie que se trouvait le lac Stymphale, le mont Erymanthe, le Pholoé, rendus célèbres par les exploits du héros. La ville de Mantinée possédait un Herakleion. A Mégalopolis, le culte du héros était associé à celui d'Hermès. Ils possédaient un temple commun et des thermes voisins, au lieu dit Hermeion. »

En Messénie, on trouvait un sanctuaire d'Heraklès dans la forteresse d'Ira, et en Triphylie il y en avait un près de la ville de Maestosi. L'Achaïe possédait à Bura un oracle du héros dont il sera question plus loin.

Dans la Grèce du Nord, on a constaté la présence du culte d'Heraklès dans la région

de l'Oeta, en Phocide, en Locride et en Acarnanie. En Macédoine, il se développa surtout à partir du IVe siècle

Un certain nombre des îles grecques pratiquèrent le culte d'Heraklès. On cite parmi elles Thasos, Teos, Tenos, Delos, Lesbos. L'île de Cos était réputée pour ses Herakleia qui duraient plusieurs jours et comprenaient, outre les sacrifices, un repas commun. A cette occasion, les habitants étaient répartis en trois groupes : Hylléens, Dymanes, Pamphyles, dont chacun avait un prêtre particulier.

En Asie Mineure, le culte d'Heraklès était très répandu. Les principales localités où on en a constaté l'existence sont Cymé, Tralles, Iassos. On le retrouve également en Phénicie, à Tyr, ainsi que dans la Grande-Grèce et dans la Sicile.

HERAKLÈS ET LA DIVINATION.

« Heraklès, dit M. Bouché-Leclercq, ne semblait guère destiné au rôle de révélateur. Mais il rachète par les qualités du cœur ce qui lui manque du côté de l'intelligence, et c'est pour continuer d'être utile aux hommes, pour mériter les surnoms d'Alexikakos (tutélaire) et de Soter (sauveur), qu'il s'essaie lui aussi à pénétrer les secrets de l'avenir ou les causes latentes qui déterminent le présent. » On sait comment, ayant emporté le trépied de la Pythie de Delphes qui lui avait refusé ses services, le héros fut empêché de fonder lui-même un oracle et dut rendre à Apollon le précieux objet.



Buste d'Heraklès barbu. Paris. Musée du Louvre (Phot. Giraudon.)

Le principal oracle d'Heraklès se trouvait à Hyettos qui « devait son nom à un Argien qui, ayant tué l'amant de sa femme, était venu chercher asile chez le roi Orchomenos. Ce sanctuaire devait être très ancien, car le symbole qui représentait Heraklès n'était qu'une simple pierre blanche. Nous ne savons rien des rites qui y étaient pratiqués. »

Tout ce qu'on connaît de l'oracle de Thespies, c'est qu'on y était admis, moyennant redevance, durant le mois Démétrios et que le règlement local frappait d'amende quiconque entreprenait de s'y glisser en temps prohibé.

A Boura, en Achaïe, il y avait un oracle d'Heraklès dans une « grotte percée moitié par la

nature et moitié de main d'homme, dans les flancs d'un rocher pyramidal que baigne le fleuve Bouraïkos ; elle renfermait une statue d'Heraklès de proportions assez mesquines. Devant la statue se trouvait une table probablement divisée en compartiments avec cette espèce de dés oblongs qu'on appelait astragales. Le consultant, après avoir fait sa prière, prenait quatre dés et les jetait sur la



Heraklès et Triton. Hydrie archaïque.

table. La signification des coups était inscrite sur un tableau où l'on pouvait lire soi-même la réponse du dieu. »

Un grand nombre de sources de rivières étaient consacrées à Heraklès. On se les représentait généralement comme ayant été découvertes par lui ou ayant jailli du rocher perforé par son bras. On croirait presque qu'il a fondé les oracles hydromantiques, en entendant dire qu'il a entr'ouvert

les montagnes pour en faire sortir « de l'eau émettant une voix articulée », si l'on ne savait que cela signifie, en mauvaise réthorique, des cascades murmurantes. (Bouché-Leclercq.)

HERAKLÈS DANS L'ART.

MULTIPLES REPRÉSENTATIONS.

Une iconographie complète d'Heraklès fournirait amplement la matière de plusieurs volumes. Peintres et sculpteurs se sont depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, complu à représenter le plus grand des héros, soit seul, soit dans l'accomplissement de ses nombreux exploits ou encore dans les aventures qu'on lui prête. Nous avons déjà exposé les principales représentations figurées dont a été l'objet le fils d'Alcmène, à la suite de chacun des mythes étudiés dans les pages précédentes. Il nous reste maintenant à voir comment le type même du héros a été conçu par les artistes aux différentes époques de l'art grec.

ART ARCHAIQUE.

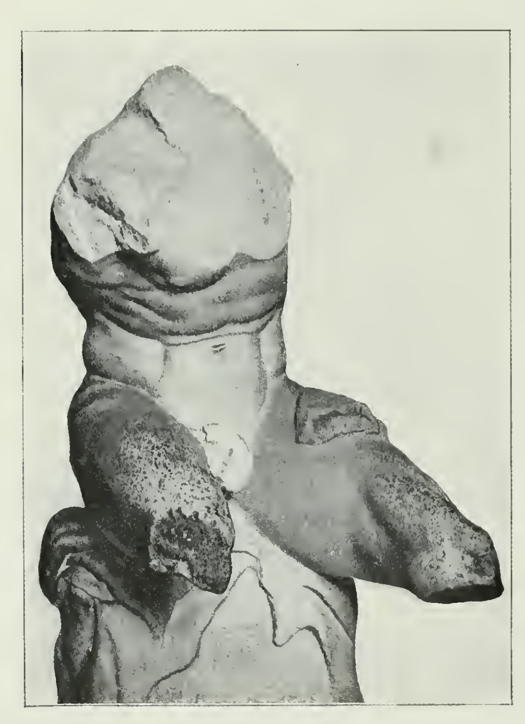
On a longuement discuté la question de savoir si la conception du type d'Heraklès dans l'art archaïque grec était un produit spontané de l'imagination hellénique ou une simple adaptation empruntée à l'Egypte ou bien à la Syrie. L'opinion d'Hérodote d'après laquelle les Grecs auraient pris leur Heraklès aux Egyptiens n'a plus de partisans. Il n'en va pas de même de celle qui prétend ne voir dans les statues primitives de l'Heraklès grec qu'une imitation de représentations de divinités phéniciennes et assyriennes, de Melkarth et de Sandon. Les preuves apportées à l'appui de cette dernière thèse ne semblent pas cependant avoir un caractère irréfutable et en dernière analyse rien ne prouve que les Hellènes furent les tributaires de l'étranger dans la représentation artistique du plus grand de leurs héros.

D'après Pausanias, Heraklès était représenté à Hyettos sous la forme d'une simple pierre brute. Le même auteur nous dit qu'à Thèbes et à Corinthe on conservait des xoana ou statues de bois du héros, attribuées à Dédale, mais n'entre en aucun détail à ce sujet. Nous sommes un peu mieux renseignés sur la statue d'Heraklès conservée à Erythrées, dont on croit avoir retrouvé des reproductions sur des monnaies de l'époque impériale romaine. Debout sur un radeau de bois, cette statue aurait été apportée par les flots de la mer depuis Tyr jusque les côtes de la Grèce. Sur les monnaies qui se seraient inspirées du monument d'Erythrées, Heraklès debout, les jambes rapprochées, tout nu, brandit de la main droite la massue et de la gauche tient une lance. Cette dernière arme ne figure que très rarement parmi les attributs d'Heraklès.

Au contraire, on voit de très bonne heure le héros armé de l'arc et de la massue, mais sans être couvert de la peau de lion. Au début Heraklès apparaît presque toujours complètement nu. C'est le cas des vases corinthiens du VIIe et de la première partie du VIe siècle. Sur des amphores attiques archaïques on voit Heraklès vêtu d'un chiton, avec l'arc et l'épée, mais

sans massue. Celle-ci manque également sur d'autres représentations où le héros nu n'a pour armes que l'arc et l'épée.

Le type de prédilection des statuaires est celui de l'Heraklès en marche. Notre cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale possède une des œuvres les plus remarquables de ce genre, que nous reproduisons. C'est une statuette de bronze connue sous le nom d'Heraklès combattant et datant du VIe siècle. Le héros nu s'apprête à asséner un coup de massue de la main droite ; il ne reste que la partie inférieure de l'arc qu'il tenait de la main gauche. On a voulu y voir une imitation de la statue colossale, haute de dix coudées, qu'Onatas avait exécutée pour les Thasiens. On retrouve également Heraklès en marche, avec la massue et l'arc sur quelques monnaies archaïques, en particulier sur celles de Thèbes.



Torse d'Heraklès par Apollonios d'Athènes.
Rome. Musée du Vatican.

C'est à la fin du VIe et au commencement du Ve siècle qu'on voit apparaître Heraklès avec la peau de lion, en particulier sur les vases attiques. Certains écrivains donnent à cet attribut une origine orientale et le croient par exemple emprunté au dieu égyptien Bès, transformé par l'art phénicien. S'il y a eu emprunt, il n'a en tous cas pas été servile, car ce sont les artistes grecs qui inventèrent le motif de faire servir la tête du lion de coiffure au héros.

Un trait caractéristique des représentations figurées d'Heraklès dans l'art archaïque, c'est la chevelure courte, telle qu'elle sied à un athlète que de trop longs cheveux incommoderaient dans ses mouvements. Il y a cependant quelques exceptions à cette règle, en particulier sur la frise d'Assos et sur un relief de bronze d'Olympie. De même que les cheveux, la barbe est courte dans la plupart des représentations archaïques du héros.

Sur un grand nombre de vases attiques à figures noires et à figures rouges, Heraklès porte une courte tunique recouverte de la peau de lion qui emboîte la tête et est serrée à la taille par une ceinture. Il porte généralement l'épée au côté et a parfois un bouclier. L'arc et la massue



(Phot. Alinari. Florence.)

HÉRAKLÈS AU JARDIN DES HESPÉRIDES

Sculpture antique. Rome. Villa Albani.

sont dans ses mains, le carquois sur son dos. On le voit aussi vêtu de la tunique, mais sans la peau de lion ; le type nu se rencontre également.

Nous avons conservé un certain nombre de figurations d'Heraklès jeune et imberbe remontant aux débuts de l'art archaïque grec. Le monument le plus ancien connu à ce point de vue est un lécythe « protocorinthien ». Sur la frise de Thasos, déjà mentionnée plus haut, le héros est imberbe comme sur un assez grand nombre d'œuvres d'art chypriotes. Citons encore la métope de Sélinonte représentant Heraklès qui emporte les Cercopes suspendus aux deux extrémités d'un bâton, ainsi que la métope du fronton oriental du temple d'Egine.



Buste d'Omphale. Paris. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon.)

PÉRIODE DE TRANSITION DU Vᵉ SIÈCLE.

L'Heraklès barbu se trouve sur les métopes du temple d'Olympie, sur des monnaies de Cyzique, de la Macédoine et de Thèbes, ainsi que sur une tête en marbre du British Museum, copie d'un original datant probablement du Vᵉ siècle. Sur les vases attiques de la même époque, Heraklès est presque exclusivement représenté sans barbe. C'est ainsi qu'on le voit aussi sur une des métopes d'Olympie, sur une tête de marbre conservée au musée de Berlin et sur les frises du temple de Phigalie. Un assez grand nombre de monnaies d'or et d'argent de Thèbes, de Macédoine, de Cyzique, de Chypre, de Bithynie portent une tête d'Heraklès sans barbe. Les plus belles sont celles de Camarina dans l'île de Rhodes.

Au cours de cette période, le type d'Heraklès en marche, brandissant la massue avec l'arc dans l'autre main, nu et imberbe, sans disparaître complètement, cède peu à peu la place à une conception artistique nouvelle. Les artistes s'attachent davantage à représenter le héros tirant de l'arc ou bandant cette arme, mais le type de prédilection est celui d'Heraklès au repos. Il a sa massue sur l'épaule et son bras gauche porte la peau de lion. C'était probablement la pose de l'Heraklès d'Ageladas à Aigion et de l'Heraklès Alexikakos du même sculpteur à Athènes. D'autre part, on croit retrouver un reflet de la conception du type d'Heraklès par l'époque de Phidias sur une gemme où le héros nu, la tête couronnée, imberbe, d'une beauté juvénile, porte sa massue sur l'épaule droite, tandis que de la main gauche il tient l'arc et que la peau de lion est suspendue à son bras. Le même motif, sauf que le héros s'appuie parfois sur sa massue, est

représenté sur plusieurs bas-reliefs et un certain nombre de monnaies. Pline nous parle d'une statue due au ciseau de Polyclète qui rentrait probablement dans la même catégorie.

C'est vers la même époque qu'on voit apparaître Heraklès avec un nouvel attribut : la corne d'abondance qui fait de lui un symbole non pas de la force physique, mais de l'abondance. Une monnaie de bronze d'Athènes nous montre le héros, sous forme d'un hermès, tenant la corne d'abondance dans un de ses bras ; un autre hermès de la villa Ludovisi reproduit le même motif qu'on retrouve encore dans plusieurs terres cuites.



Heraklès jeune. Paris. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon.)

Il faut aussi citer quelques représentations d'Heraklès se reposant de ses fatigues, dont les plus remarquables sont une monnaie d'Abdère et une autre de Cyzique. Enfin, un vase attique nous montre un Heraklès assis, en proie à la tristesse, dédaignant l'offre d'un Silène qui fait l'office d'échanson.

HÉRAKLÈS DANS L'ART GREC AU IVe SIÈCLE.

Cette période se signale par l'abondance extraordinaire de représentations figurées d'Heraklès : statues, peintures de vases, monnaies. De très grands artistes attachent leur nom à des œuvres consacrées au fils de Zeus et d'Alcmène, sans toutefois apporter des modifications très profondes, du moins dans les lignes générales, au type établi par la période précédente.

Heraklès continu à être représenté tantôt barbu, tantôt imberbe, principalement dans l'attitude du repos. Tantôt il s'appuie de la main droite sur la massue reposant sur le sol et tient de la main gauche l'arc, la peau de lion entourant son bras. Ailleurs, la massue pend dans la main droite, est soulevée à moitié ou repose sur l'épaule. Plus rarement, le héros s'appuie sur un pilier. Un des types les plus remarquables est celui dont la statue connue sous le nom d'Hercule Farnèse est une des répliques. Le héros, fatigué, s'appuie à gauche sur la massue, la main droite derrière le dos, la tête penchée. L'exemplaire le plus connu, conservé au musée de Naples, porte le nom du sculpteur Glykon. On suppose que l'original était l'œuvre de Lysippe. Ce sculpteur consacra à plusieurs reprises son talent à la glorification d'Heraklès. On lui devait une statue colossale du héros exécutée pour la ville de Tarente et qui fut plus tard transportée à Rome. Heraklès était

assis sur une corbeille renversée, recouverte de la peau de lion, dans une attitude de tristesse et de fatigue. Lysippe était également l'auteur de l'Heraklès Epitrapezios, ou assis à table, d'une statue en bronze qui se trouvait sur l'agora de Sicyone, d'un Heraklès auquel de petits Eros ont enlevé ses armes. Enfin, il avait représenté pour la ville d'Alyzia, en Arcananie, les douze travaux du héros. Le même sujet avait été traité par Praxitèle à l'Herakleion de Thèbes et l'on croit pouvoir attribuer au même artiste l'idée de représenter Heraklès avec une coupe dans la main droite, tandis qu'il soutient la massue du bras gauche. Parmi les hermès d'Heraklès de cette époque, le plus remarquable est celui de Sparte, en marbre rouge, représentant la partie supérieure du corps du héros enveloppée dans la peau de lion. La tête, d'une très belle expression, est légèrement penchée.

On trouve la tête d'Heraklès reproduite sur un certain nombre de monnaies du IVe siècle, surtout à partir de l'époque d'Alexandre. Cos, Erythrées, Thèbes, Tarente, Camarina, nous en offrent d'intéressants spécimens. Cependant, ce sont principalement les monnaies macédoniennes qui sont fertiles en renseignements sur ce point. Déjà les prédécesseurs immédiats d'Alexandre avaient pris l'habitude de faire reproduire la tête du héros sur l'une des faces des pièces d'or et d'argent. Le grand conquérant généralisa cette méthode pour l'avers des monnaies d'argent et de bronze, mais il n'est pas exact qu'il se soit fait représenter lui-même sous les traits d'Heraklès. Le héros apparaît généralement imberbe, coiffé de la peau de lion, avec une expression de figure énergique.

L'art hellénistique ou gréco-romain n'a rien ajouté d'essentiel au type d'Heraklès, tel qu'il a été constitué par la période précédente. On constate seulement chez certains artistes de cette époque une tendance marquée à représenter le héros dans l'attitude d'un homme ivre, titubant, la massue sur l'épaule, une coupe à la main. Ce sont quelques gemmes romaines et des statuettes de bronze qui nous ont conservé le souvenir de cet Heraklès grotesque.



Heraklès reçu dans l'Olympe. Cratère attique. (Phot. Anderson. Rome).



Thésée reconnu par son père. Bas-relief. Rome. Villa Albani. (Phot. Alinari. Florence.)

CHAPITRE XVIII

LES HÉROS DE L'ATTIQUE

I. — THÉSÉE.

HERAKLÈS est le héros national du monde hellénique tout entier. A côté de lui on trouve dans les Etats grecs une foule de héros, seigneurs de moindre importance et objets d'un culte purement local. Il en est un cependant dont la gloire, à un moment donné, éclipsa presque celle du fils de Zeus et d'Alcmène. C'est Thésée. En des pages frappées au coin du plus pur atticisme, M. Pottier a très bien montré comment les Athéniens, à une certaine époque, essayèrent et parvinrent à faire de Thésée un héros dont la gloire n'avait rien à envier à celle d'Heraklès. « Un dieu collabore à sa naissance ; il tue des monstres redoutables, combat contre les Amazones, a des

aventures amoureuses et va jusqu'à descendre aux enfers d'où, d'ailleurs, il ne revient que grâce à Heraklès. A la force victorieuse, Thésée joint une intelligence supérieure qu'il met au service du principe qui, chez les Athéniens, était au-dessus de tout : la liberté.

« Au fond de Thésée, nous reconnaissons un peu de Solon, un peu de Pisistrate, beaucoup de Thémistocle et même d'Alcibiade. Mais pour former ce fantôme vivant, il a fallu le peuple athénien tout entier, celui qui a hurlé des cris de mort contre les tyrans et contre les Spartiates, qui a voté les réformes de Clisthènes, jeté dans le barathron les envoyés du Grand Roi et combattu à Marathon.

« Thésée a été l'image la plus fidèle de cette nation dont les défauts attirent presque autant que les qualités. S'il y a eu chez lui un peu de cette audace dans la réussite, un peu de cette ambition qui pousse à évincer les autres, sans vouloir du mal, nous ne nous sentons pas la force de lui en tenir rigueur pas plus qu'aux Athéniens, quand ils rusent avec Solon pour reprendre Salamine, avec Pisistrate pour conquérir l'Acropole, avec Thémisthocle pour forcer les Grecs à combattre ou pour reconstruire les Longs Murs, encore et toujours pour être les premiers des Grecs.

« Car il est Athènes elle-même. A travers la légende circule un souffle de jeunesse, de beauté, d'intelligence, disons aussi de légèreté morale et de chance heureuse, où l'on sent vraiment voltiger l'âme de la grande cité. Et quand à la fin du Ve siècle, nous voyons la rude massue dorienne, maniée par Gylippe et Lysandre, réduire en poudre tant de beauté élégante, tant de grâce et d'esprit, l'idée d'Hercule vengé et remis à sa place ne suffit pas à nous consoler. Tant il est vrai que le charme, chez les peuples comme chez les individus, ne dépend pas uniquement de la morale.

« L'empereur Hadrien obéit à un sentiment très juste de la vérité légendaire, parfois supérieure à la vérité historique, lorsque cinq siècles plus tard, il fit graver sur le fronton de l'arc de triomphe élevé au pied de l'Acropole, l'inscription qu'on y lit encore : Ici est Athènes, la ville de Thésée. »

NAISSANCE ET ENFANCE DE THÉSÉE. — SES EXPLOITS. — SA MORT.

UNE DOUBLE PATERNITÉ.

La naissance de Thésée était entourée de légendes sur lesquelles les écrivains les plus anciens ne sont pas toujours d'accord. On lui donnait généralement pour père Egée (Aigeus), né à Mégare dont il était devenu roi. Avec ses frères Pallas, Nisos et Lykos, Egée avait conquis l'Attique ; il avait reçu pour sa part Athènes, et plus tard, il avait chassé Lykos de la Diacrée et de la Tétrapole. Ses deux premières femmes Meta et Chalciopée ne lui donnèrent pas d'enfants. Attribuant cette stérilité à la colère d'Aphrodite Ourania, il introduisit, d'après Pausanias, le culte de cette déesse à Athènes. Craignant en outre de voir sa succession passer aux mains des fils de son frère Pallas, appelés les Pallantides, il consultat l'oracle de Delphes. La Pythie lui répondit qu'il ne devait avoir commerce avec aucune femme avant son retour à Athènes. En passant à Trézène, Egée consulta sur le sens de cet oracle son ami, le sage

roi Pittheus. Celui-ci ayant enivré son hôte, lui fit obtenir les faveurs de sa fille Æthra. Pausanias raconte que la fille de Pittheus subit la même nuit les embrassements de Poseidon. Athéna lui était apparue en songe et lui avait ordonné de se rendre dans la petite île de Sphaira pour offrir un



Thésée et Egée. Terre cuite décorative. Rome. (Phot. Alinari. Florence.)

sacrifice funéraire à Sphairos, l'aurige de Pélops. C'est là qu'Æthra aurait été surprise et violentée par Poseidon. Plutarque, il est vrai, prétend que Pittheus avait inventé cette dernière légende parce que le roi des mers était la principale divinité des Trézéniens.

En quittant Æthra, Egée « lui laissa une épée et des souliers, qu'il cacha sous une grande pierre, assez creuse pour contenir ce dépôt. Il ne communiqua son secret qu'à Æthra seule, et lui recommanda, si elle accouchait d'un fils qui parvenu à l'âge viril fût assez fort pour lever la pierre et prendre ce qu'il y avait déposé, de le lui envoyer avec ces signes de reconnaissance, sans en rien dire à personne, et le plus secrètement possible ; car il craignait les Pallantides, qui, au nombre

de cinquante frères, lui dressaient des embûches, et le méprisaient parce qu'il n'avait point d'enfants ». (Plutarque.)

Æthra mit au monde Thésée à un endroit appelé Genethleion, à proximité de la source d'eau douce Seiné, consacrée à Poseidon, devant un temple d'Arès, sur une route allant de Trézène au port Kelenderis. Non seulement Pittheus ne tint pas rancune à sa fille, mais encore il éleva son enfant, aidé de Konnidas qui, dit-on, l'instruisit dans l'art de la lutte. D'après la légende, Thésée avait sept ans quand Heraklès s'arrêta, en passant à Trézène, chez Pittheus. Tous les autres enfants s'enfuirent à la vue de la peau de lion. Thésée au contraire s'arma d'une hache et s'élança sur ce qu'il croyait être un lion vivant.

Au sortir de l'enfance, le fils d'Æthra alla à Delphes pour y consacrer à Apollon les prémices de sa chevelure. Le lieu où se fit cette cérémonie, prit, suivant Plutarque le nom de Theseia. Le même auteur prétend que cette coutume de se faire couper les cheveux par devant venait de la peuplade des Abantes qui l'avaient adoptée pour offrir moins de prise à leurs adversaires dans les corps à corps.

LES PREMIERS EXPLOITS DE THÉSÉE.

« Lorsque Thésée, dit Plutarque, eut montré qu'à la force du corps, au courage et à la grandeur d'âme, il joignait la sagesse et la prudence, Æthra, le menant au lieu où était la pierre, lui découvrant le secret de sa naissance, lui ordonna de tirer les signes que son père y avait déposés et de se rendre par mer auprès de lui, à Athènes. Thésée leva facilement la pierre ; mais malgré les instances de sa mère et de son aïeul, il refusa de s'embarquer, quoique la route par mer fût la plus sûre. »

On attribuait cette insécurité des grands chemins à ce qu'à cette époque Heraklès se trouvait en Lydie, au service d'Omphale. Le premier adversaire que Thésée rencontra fut Periphètes, surnommé Korynètes (qui combat avec la massue) parce qu'il assommait les voyageurs à coups de massue. Il était fils d'Hephaistos suivant les uns, de Poseidon d'après les autres. Thésée le tua et s'empara de sa massue qu'il porta toujours depuis lors. On suppose que cette légende fut inventée à une époque postérieure pour justifier l'attribution de la massue comme arme principale de Thésée, par analogie avec Heraklès. « Thésée, en portant cette massue, dit Plutarque faisait voir qu'il avait pu la prendre à un autre, mais qu'elle serait imprenable dans ses mains. »

Fait curieux, la plupart des êtres malfaisants qui furent tués par Thésée au cours de son voyage, étaient des fils illégitimes de Poseidon dont la légende fait descendre notre héros lui-même. C'est le cas de Skyron qui obligeait les passants à lui laver les pieds sur un rocher très escarpé et les précipitait dans la mer où ils étaient dévorés par une tortue monstrueuse. Il en va de même de Sinis qui forçait ses victimes à maintenir un arbre ployé jusqu'à terre et qui, en se relevant, les projetait sur le sol où ils étaient écrasés. Fils de Poseidon aussi, ce Procustre qui étendait les voyageurs sur un lit toujours ou trop long ou trop court et qui suivant les cas, coupait les jambes quand elles dépassaient ou les allongeait à coups de marteau lorsque leur longueur était

(Phot. Giraudon).

HERAKLÈS
ET LA BICHE CERYNITE

(Phot. Giraudon).

THÉSÉE ET LE TAUREAU
DE MARATHON

insuffisante. Thésée les mit à mort en leur infligeant le même supplice qu'ils avaient fait subir à leurs victimes. Enfin, Kerkyon, qui forçait les passants à engager avec lui une lutte au cours de laquelle il les tuait, avait également pour père Poseidon. Ayant provoqué Thésée, il succomba et périt sous les coups du fils d'Æthra qui le souleva et l'écrasa contre terre.

Dans l'aventure de Thésée avec Sinis, Plutarque nous montre le jeune héros faisant ses débuts dans la carrière amoureuse. « Sinis avait une fille grande et belle, nommée Périgone, qui, voyant son père mort, avait pris la fuite. Thésée la cherchait de tous côtés, dans un bois épais, rempli d'épines et d'asperges sauvages. Elle adressait la parole à ces plantes avec une simplicité d'enfant,



Thésée et Sinis. Peliké à figures rouges.

comme si elles eussent pu l'entendre ; et les conjurant de la dérober à la vue de Thésée, elle leur promettait avec serment, si elles la sauvaient, de ne jamais les couper ni les brûler. Cependant, Thésée l'appelait à haute voix et lui donnait sa parole qu'il ne lui ferait aucun mal et qu'il la traiterait bien. Rassurée par ses promesses, elle sortit du bois et alla le trouver. Thésée eut d'elle un fils qu'il nomma Ménélippe. Dans la suite, Thésée maria Périgone avec Deioné, fils d'Eurytos, roi d'Œchalie ».

Thésée eut encore à lutter contre un monstre horrible, la laie de Crommyon, appelée Phaia, née d'Echidna et de Typhoeus et qui, d'après certains auteurs, avait elle-même donné naissance au sanglier de Calydon et à celui d'Erymanthe. Elle avait déjà fait un grand nombre de victimes, quand elle fut tuée par Thésée. Plutarque rapporte au sujet de ce monstre : « On a dit aussi que cette Phaia était une femme prostituée qui vivait de brigandage à Crommyon, qu'on lui avait

donné le nom de laie à cause de ses mœurs et du genre de vie qu'elle menait, et que Thésée la fit mourir ».

THÉSÉE A ATHÈNES. Sorti vainqueur de toutes ces luttes, Thésée arriva au bord du Céphise où il fut bienveillamment accueilli par les Phytalides, descendants de Phytalos, qui pratiquaient la culture du figuier et honoraient particulièrement Poseidon. Ils purifièrent Thésée de la souillure de tous les meurtres qu'il avait commis. « Ils le firent avec toutes les cérémonies



Thésée et Procustre. Peliké à figures rouges

usitées dans les expiations. Après avoir sacrifié aux dieux pour se les rendre propices, ils le reçurent dans leur maison et lui firent le meilleur traitement. Personne encore dans son voyage ne lui avait fait accueil ». C'est sur l'autel de Zeus Meilichios, qui se dressait au bord du Céphise, que fut offert le sacrifice expiatoire dont parle Plutarque.

Thésée fit son entrée à Athènes sous les traits d'un jeune homme d'une merveilleuse beauté, à qui ses cheveux bien coiffés, sa longue tunique, donnaient plutôt l'apparence d'un jeune viveur que d'un tueur de monstres. Cela lui valut les railleries d'ouvriers occupés à terminer le fronton du temple d'Apollon Delphinien. Sans dire un mot, Thésée dételle les bœufs d'un char qui se trouvait à proximité et lance le véhicule par dessus la bâtisse. Il se dirige ensuite vers le palais d'Egée auquel un héraut venait d'annoncer l'approche d'un jeune héros, accompagné seulement de deux hommes, et qui, en traversant l'isthme de Corinthe, avait tué Sinis, Skyron, la laie de

Crommyon, Kerykon et Procustre. Il portait une épée à poignée d'ivoire, deux javelots, avec, sur la tête, un casque laconien et était vêtu d'une tunique de pourpre ainsi que d'une chlamyde thessalienne. Ses yeux lançaient des flammes et pourtant tout décelait sa grande jeunesse.

D'après une légende popularisée par un drame d'Euripide, le roi d'Athènes, Egée, était au moment de l'arrivée de Thésée dans cette ville, sous le charme de la magicienne Médée, enfuie de Corinthe. « Elle l'avait séduit, en lui promettant que par des remèdes sûrs, elle lui ferait avoir des enfants. Elle n'eut pas plutôt vu Thésée que, pénétrant ses desseins, elle voulut le prévenir avant qu'Egée eût eu le temps de le reconnaître. Comme les dissensions dont la ville était remplie faisaient tout craindre à un prince affaibli par les années, elle lui persuada d'empoisonner ce jeune homme dans un repas qu'il devait lui donner comme étranger. Thésée fut invité : en arrivant à table, il ne jugea pas à propos de se découvrir tout de suite ; mais, afin de donner à son père un premier moyen de le reconnaître, quand on eut servi, il tira son couteau comme pour couper les viandes, et en même temps, il laissa voir son épée. Egée l'ayant aussitôt reconnu, renverse la coupe où était le poison, fait plusieurs questions à Thésée, et, sur ses réponses, il l'embrasse, convoque à l'heure même l'assemblée du peuple et reconnaît son fils devant les Athéniens qui, informés déjà de ses exploits, le reçurent avec plaisir. On dit que lorsqu'Egée renversa la coupe, le poison tomba en cet endroit du quartier Delphinien qui est aujourd'hui entouré de murailles, et où était alors le palais d'Egée. C'est de là que l'Hermès qui est à la porte orientale du temple s'appelle encore aujourd'hui l'Hermès de la porte d'Egée ». (Plutarque).

Cependant, les Pallantides, neveux d'Egée, ne pouvant se résoudre à voir la succession de leur oncle leur échapper, décident d'attaquer et de tuer l'intrus qui venait leur dérober un héritage auquel ils se croyaient tous les droits. Thésée, mis au courant de leurs projets par un héraut nommé Aleos, tombe sur ses ennemis, en taille en pièces une partie et force l'autre à prendre la fuite.

LE TAUREAU DE MARATHON. On a vu dans le chapitre précédent qu'après avoir capturé le taureau de Crète, Heraklès l'avait amené en Argolide, puis remis en liberté. Le monstre avait pris sa course vers le Nord et finalement était arrivé dans les environs de Marathon qu'il désolait par ses ravages. D'après une légende sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, Egée avait envoyé contre le terrible animal un fils de Minos, Androgée, qui, pendant les Panathénées, était sorti vainqueur de tous les concours organisés à l'occasion de ces fêtes. Androgée avait succombé dans son entreprise. Thésée se met à son tour en campagne. En route, il reçoit l'hospitalité d'une vieille femme nommée Hékalé ou Hékaline, qui promet d'offrir un sacrifice à Zeus si le jeune héros réussissait dans son entreprise. Elle mourut avant le retour de Thésée qui institua, en souvenir d'elle, une fête en l'honneur de Zeus Hékaleios (protecteur d'Hécale).

Sans faire usage de ses armes, Thésée s'empara du taureau, l'amena à Athènes, le promena dit Plutarque, dans la ville et le sacrifia à Apollon Delphinien.

THÉSÉE EN CRÈTE. LE MINOTAURE. ARIANE.

La mort d'Androgée, fils de Minos, devait avoir pour les Athéniens de terribles conséquences. Suivant une version différente de celle qui a été rapportée plus haut, Androgée n'aurait pas été tué par le taureau de Marathon, mais aurait été traîtreusement mis à mort par ses compagnons de route, alors qu'il se rendait à Thèbes. Diodore de Sicile impute le meurtre du jeune homme à Egée lui-même, jaloux de ce qu'il eût entretenu des relations amicales avec les fils de Pallas.

Au moment où on lui apporta la nouvelle de la mort d'Androgée, Minos était en train d'offrir un sacrifice aux Charites, dans l'île de Paros. Il acheva le sacrifice, mais jetant à terre la

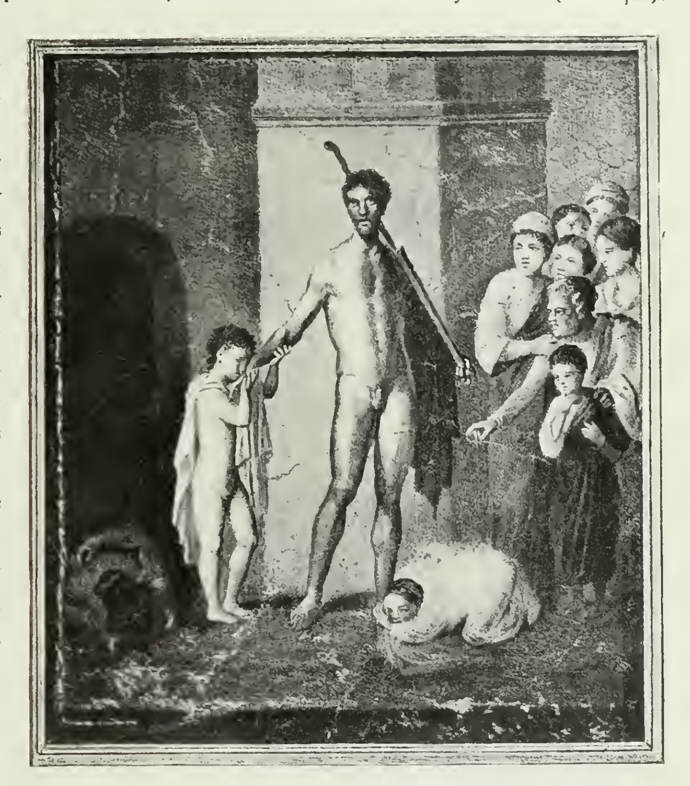


Thésée et le taureau de Marathon. Stamnos à figures rouges.

couronne de fleurs qui ornait sa tête, il ordonna aux joueurs de flûte de se taire, et depuis cette époque, on ne joua plus de cet instrument à Paros quand on sacrifiait aux dieux. Minos équipa ensuite une flotte, mit à la voile, et ayant débarqué, s'empara de la ville de Mégare dont il accusait les habitants d'avoir participé au meurtre de son fils. Il vint ensuite mettre le siège devant Athènes, mais ne put s'emparer de la ville. Zeus, à la justice duquel le roi de Crète fit appel, envoya aux Athéniens la peste et la famine. Pour détourner ces maux, les sujets de Thésée, obéissant à un vieil oracle, immolèrent sur la tombe de Geraistos les filles d'Hyacinthe. Ce sacrifice n'eut aucun résultat. Les Athéniens consultèrent alors l'oracle de Delphes, qui leur enjoignit d'accorder à Minos la compensation qu'il exigerait. Le père d'Androgée demanda qu'on lui livrât chaque année (pendant neuf ans) sept jeunes gens et sept jeunes filles. « Pour rendre le fait plus tragique, la fable ajoute que ces enfants étaient ou dévorés par le Minotaure dans le labyrinthe, ou

condamnés à errer jusqu'à leur mort, dans ce lieu d'où ils ne pouvaient sortir. Mais, suivant Philochore, les Crétois ne convenaient pas de ce fait. Ils disent que le labyrinthe était une prison où l'on n'avait d'autre mal que d'être si bien gardé qu'il était impossible de s'en échapper. Minos, disent-ils, avait institué, en l'honneur de son fils, des combats gymniques, où les vainqueurs recevaient pour prix les enfants qui étaient détenus dans ce labyrinthe ». (Plutarque).

Thésée était à Athènes quand arriva le moment de payer le troisième tribut exigé par Minos. « Il s'offrit volontairement pour aller en Crète, sans tirer au sort. Les Athéniens admirèrent sa grandeur d'âme, et cette popularité leur inspira la plus grande affection pour lui. Egée, au contraire, employa les prières et les instances les plus fortes pour l'en détourner ; mais le voyant inébranlable et inflexible à tout, il désigna les autres enfants par le sort. Cependant, s'il faut en croire Hellanicus, ces enfants n'étaient pas pris ainsi, Minos lui-même venait les choisir, et cette fois il prit Thésée le premier de tous, aux conditions que les Athéniens fourniraient le vaisseau de transport, que les enfants qui s'embarqueraient avec lui n'auraient aucune arme offensive, et qu'à la mort du Minotaure, le tribut cesserait ».



Thésée allant combattre le Minotaure.
Peinture murale de Pompéi.

Avant de s'embarquer, Thésée alla avec ses compagnons d'infortune offrir à Apollon Delphinien le rameau des suppliants, « branche de l'olivier sacré entouré de bandelettes de laine blanche ». Sur l'ordre de l'oracle de Delphes, il prit Aphrodite pour guide et la pria de s'embarquer avec lui. « On ajoute que pendant qu'il lui sacrifiait sur le bord de la mer, une chèvre fut tout à coup changée en bouc, ce qui fit donner à cette déesse le surnom d'*Epitragie* ».

Au cours du voyage, Minos qui, d'après la version d'Hellanicus rapportée plus haut, était allé lui-même chercher à Athènes le tribut convenu, tomba amoureux d'Eriboia, l'une des jeunes



Thésée chez Amphitrite. Vase d'Euphronios. Paris. Musée du Louvre.

filles destinées à la pâture du Minotaure, et fille d'Alkathaos, roi de Mégare. Thésée se pose en protecteur de la jeune fille. Pour excuser son audace, il dit à Minos, fils de Zeus, que lui aussi a

pour père un dieu, Poseidon. Le roi de Crète somme Thésée de prouver la véracité de cette allégation, en allant chercher au fond de la mer un anneau qu'à l'instant même il lance dans les flots. Thésée se jette immédiatement dans la mer. Triton, suivant les uns, ou des dauphins, suivant les autres, soutiennent le jeune héros et l'amènent dans le palais de Poseidon et d'Amphitrite. A l'aspect des Néréides dansant devant le couple divin, Thésée est d'abord saisi d'effroi, mais Amphitrite lui sourit, l'invite à s'approcher d'elle, lui donne un manteau de pourpre et une couronne d'or qu'elle avait jadis reçue d'Aphrodite, en cadeau de noces. Les Néréides rendent au



Thésée et le Minotaure. Amphore de Nola.

jeune homme l'anneau lancé dans la mer par Minos qui, en voyant revenir Thésée avec cet objet, n'ose plus mettre en doute son ascendance divine.

Il sera plus longuement parlé du Minotaure et du labyrinthe dans le chapitre sur les héros d'origine crétoise. Disons seulement que, d'après la légende la plus généralement admise, ce monstre né des amours de Pasiphaé et du taureau de Crète, avait été, sur les ordres de Minos, enfermé dans le fameux labyrinthe construit par Dédale. Il avait un corps d'homme avec une tête de taureau. Suivant une autre tradition, Pasiphaé s'étant énamourée d'un jeune Crétois de l'entourage de Minos, nommé Tauros, en eut un fils qui fut relégué à la campagne, parmi les bergers. Il devint si sauvage que le roi de Crète ordonnâ qu'on s'emparât de sa personne. Mais le Minotaure (ainsi appelé du nom de Minos et de Tauros son père) s'enfuit dans

les montagnes et sema la terreur autour de lui. Une troupe nombreuse fut envoyée contre lui, mais il se cacha dans une grotte profonde, creusée de ses mains. On y jetait les criminels condamnés à mort.

C'est grâce à l'intervention d'Aphrodite qui alluma dans le cœur d'Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, une passion violente pour Thésée, que celui-ci vint facilement à bout du Minotaure. Elle lui donna, dit Plutarque, un peloton de fil et lui enseigna le moyen de se tirer du labyrinthe. Après avoir tué le monstre, le héros s'embarqua sur le champ, emmenant avec lui Ariane et les jeunes enfants qu'il avait amenés en Crète. Le même auteur raconte encore, d'après Philochore « que Minos ayant annoncé des jeux en l'honneur de son fils, tout le monde vit avec la plus grande peine que Tauros triompherait encore de tous ses concurrents. La dureté de son caractère avait rendu sa puissance odieuse aux Crétois, et d'ailleurs, on l'accusait d'un commerce criminel avec la reine Pasiphaé. Aussi Thésée ayant demandé la permission de le combattre, Minos la lui accorda volontiers. Comme c'est l'usage en Crète que les femmes assistent au spectacle, Ariane, qui était présente à ces jeux, fut frappée de la beauté du jeune Athénien et admira sa supériorité sur tous ses rivaux. Minos, charmé des succès de Thésée, ravi surtout de voir Tauros vaincu et livré à la risée publique, rendit à Thésée les jeunes enfants, et remit à la ville d'Athènes le tribut qu'elle payait ».

La destinée d'Ariane a donné naissance à plusieurs légendes, dont quelques-unes semblent avoir été inventées pour laver Thésée de l'accusation d'infidélité envers la fille de Minos. On racontait généralement qu'ayant débarqué dans l'île de Naxos, le héros profita du sommeil de son amante pour s'embarquer sans elle. Dionysos épousa plus tard Ariane qui, d'après une autre version, fut tuée par Artémis ou mit elle-même fin à ses jours.

Plutarque rapporte une autre version qu'il attribue à l'historien Péon, de la ville d'Amathonte. « Thésée, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Chypre, et Ariane qui était grosse, se trouvant fort incommodée par la mer, il la débarqua seule sur le rivage : il retourna au vaisseau pour veiller à sa sûreté, et fut emporté par les vents en pleine mer. Les femmes du pays recueillirent Ariane ; et pour adoucir le chagrin qu'elle avait de se voir abandonnée, elles lui remirent des lettres qu'elles supposaient écrites par Thésée, lui prodiguèrent leur secours dès qu'elle ressentit les douleurs de l'enfantement, et comme elle mourut sans pouvoir accoucher, elles lui rendirent avec soin les derniers devoirs. Thésée arriva pendant les obsèques, et, vivement affligé de sa mort, il laissa aux habitants du pays une somme d'argent pour faire chaque année un sacrifice à Ariane. Il consacra ainsi deux statues à sa mémoire, l'une en argent et l'autre en airain. Dans le sacrifice, un jeune homme, couché dans un lit, imite les mouvements et les cris d'une femme en travail. Les habitants d'Amathonte montrent encore aujourd'hui le tombeau de cette princesse : il est dans un bois sacré qu'on appelle le bois d'Aphrodite Ariane ».



THÉSÉE ET LE MINOTAURE

Sculpture antique. Rome. Villa Albani.

(Phot. Alinari. Florence).

LE RETOUR DE THÉSÉE A ATHÈNES.

Thésée, avant d'arriver à Athènes, s'arrêta dans l'île de Délos. « Là, après avoir fait un sacrifice à Apollon et consacré à Aphrodite une statue qu'Ariane lui avait donnée, il exécuta, avec les jeunes Athéniens qui l'accompagnaient, une danse qui est encore en usage chez les Déliens ; les mouvements et les pas entrelacés qui la composent sont une initiation des tours et des détours du labyrinthe.... Thésée la dansa autour de l'autel qu'on nomme Kératon, parce qu'il n'est fait que de cornes



Ariane abandonnée par Thésée. Bas-relief antique. Rome. Musée du Vatican. Phot. Anderson)

d'animaux, toutes prises du côté gauche. On dit aussi qu'il célébra dans cette île des jeux où, pour la première fois, les vainqueurs reçurent une branche de palmier ».

Le vaisseau qui avait emporté à destination de la Crète, Thésée et les enfants voués au Minotaure, était garni d'une voile noire « pour montrer qu'ils allaient à une mort certaine ». Egée avait remis au pilote « une autre voile blanche, avec ordre de la mettre au retour si son fils était sauvé ; sinon, de revenir avec la voile noire, qui lui apprendrait d'avance son malheur. Simonide dit que la voile qu'Egée donna au pilote n'était pas blanche, mais d'un beau rouge écarlate ; il convient qu'elle devait être un signe qu'ils avaient échappé à la mort ». Or, dans la joie du retour, le pilote oublia de changer la voile, et Egée, à la vue de la voile noire, crut que son fils avait succombé. De désespoir, le malheureux vieillard se précipita du haut d'un rocher et mourut.

Un écrivain de notre époque, M. André Gide, a écrit au sujet de l'oubli de Thésée à changer les voiles de son navire, les curieuses lignes suivantes :

« L'on n'a rien compris au caractère de Thésée, par exemple, si l'on admet que l'audacieux héros

Qui va du dieu des morts déshonorer la couche

a laissé par simple inadvertance la voile noire au vaisseau qui le ramène en Grèce, cette « fatale » voile qui, trompant son père affligé, l'invite à se précipiter dans la mer, grâce à



Thésée et le Minotaure. Amphore attique. Paris. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon.)

quoi Thésée entre en possession de son royaume. Un oubli ? Allons donc ! Il oublie de changer de voile comme il oublie Ariane à Naxos ».

Le même auteur suggère l'idée que le Minotaure, au fond du labyrinthe, ne dévorait pas les victimes qu'on lui jetait, mais « s'en devait former un sérail. Pourquoi ? Oh ! simplement parce que cette carnivoracité je ne la vois héritée ni de Pasiphaé, ni du taureau progéniteur, mais bien un appétit de luxure. Pasiphaé, Ariane, le Minotaure... Quelle famille ! »

Le premier soin de Thésée, en débarquant à Phalère, après s'être acquitté des sacrifices, n'en est pas moins d'envoyer un héraut à son père pour lui annoncer son arrivée. « Le héraut trouva sur son chemin un grand nombre de citoyens qui déploraient la mort du roi ; mais beaucoup d'autres le reçurent, comme il était naturel, avec de grandes démonstrations de joie

et lui présentèrent des couronnes, pour l'heureuse nouvelle qu'il apportait. Il accepta les couronnes, mais au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura son caducée. Il retourna tout de suite au port, mais comme Thésée n'avait pas encore achevé son sacrifice, il se tint en dehors du temple, afin de ne pas le troubler. Quand les libations furent faites, il lui annonça la mort de son père. A cette nouvelle, Thésée et toute sa suite montèrent précipitamment à la ville en gémissant et en poussant de grands cris. De là vient, qu'aujourd'hui encore, dans la fête des Oschophories, on ne couronne pas le héraut, mais seulement son caducée, et qu'après les libations toute l'Assemblée s'écrie : « Eleleu ! Iou ! Iou ! ». Le premier cri est celui des gens qui se hâtent et qui sont dans la joie ; le second marque l'étonnement et le trouble ». (Plutarque).

Proclamé roi d'Athènes, Thésée opéra une série de réformes qui sont du domaine de



Thésée et le Minotaure.
Peinture de vase.

l'histoire et non de la mythologie et auxquelles Fustel de Coulanges a consacré un exposé lumineux dans son admirable *Cité Antique*. On lui attribue également l'institution à Corinthe des jeux ishmiques en l'honneur de Poseidon. Plutarque dit que, d'après certains auteurs, ces jeux étaient consacrés non pas au dieu de la mer, mais à Skyron ou à Sinis, tous deux tués par Thésée, comme on l'a vu plus haut. Il ajoute ensuite : « Quoiqu'il en soit, il ordonna aux Corinthiens de céder les premières places aux Athéniens qui viendraient voir les jeux, et de leur laisser autant de place que pourrait en couvrir la voile du vaisseau sur lequel ils étaient venus ».

THÉSÉE ET LES AMAZONES

Nous trouvons dans les auteurs anciens plusieurs versions relatives à l'expédition de Thésée contre les Amazones. Suivant les uns, le héros athénien aurait accompagné Heraklès, quand pour obéir à l'ordre d'Eurysthée, il alla chercher la ceinture d'Hippolyte, reine des Amazones, et aurait reçu de sa main Antiope, fille, disait-on, d'Arès. D'autres disent que l'expédition de Thésée eut lieu beaucoup plus tard,

et Plutarque raconte, d'après un auteur ancien, qu'Antiope fut enlevée par surprise. « Les Amazones, qui aiment naturellement les hommes, loin de s'enfuir lorsque Thésée débarqua sur leurs côtes, lui envoyèrent des présents d'hospitalité. Il engagea celle qui les lui avait apportés à entrer dans son vaisseau, et il mit aussitôt à la voile ». Au cours de la traversée, un des compagnons de Thésée, nommé Soloon « étant tombé amoureux d'Antiope, ne s'ouvrit de sa passion qu'à un seul de ses camarades, qui sur le champ, alla la déclarer à cette Amazone. Elle rejeta bien loin ses propositions ; mais, d'ailleurs, elle se conduisit avec beaucoup de douceur et de prudence et ne s'en plaignit point à Thésée. Soloon, ayant



Thésée et Hippolyte. Stamnos à figures rouges.

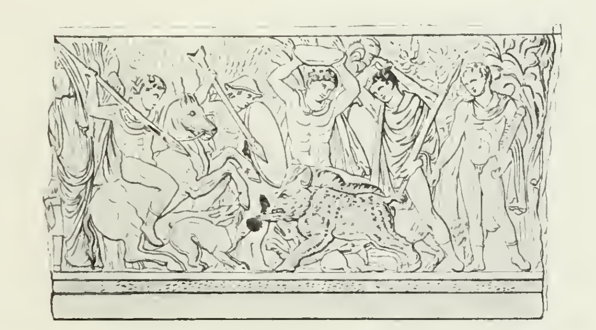
perdu tout espoir, se précipita dans un fleuve et s'y noya. Thésée, instruit de son malheur et de ce qui en avait été la cause, en fut vivement affligé ».

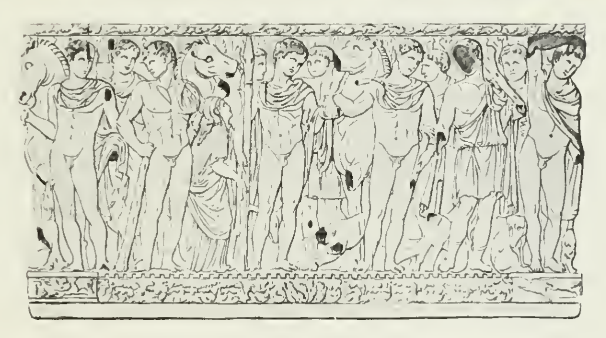
Thésée avait épousé Antiope qui lui donna un fils nommé Hippolyte. La passion que le héros athénien éprouva pour Phèdre, la sœur d'Ariane, causa un soulèvement des Amazones venues à Athènes avec Antiope. Cette version fut, dans la suite, remplacée par une autre, d'après laquelle les Amazones auraient organisé une véritable expédition contre Athènes et seraient venu camper sous les murs de la ville. « Ce ne fut pas, à ce qu'il parait, dit Plutarque, une guerre de femmes, mais une affaire très sérieuse ». Le biographe de Thésée nous donne des détails assez longs sur la lutte qui s'engagea et dura plusieurs mois. Antiope fut tuée en combattant à côté de son époux, par une Amazone nommée Molpadia. Finalement, les Amazones et Thésée signèrent un traité de paix « comme le prouvent soit le lieu même où la paix fut jurée, près du tem-

ple de Thésée, et qui de là fut appelé Orkomosion, c'est-à-dire jurement d'une alliance, soit le sacrifice que l'on fait depuis tous les ans aux mânes de ces femmes, la veille des fêtes des Theseia ».

THÉSÉE ET PHÈDRE. HIPPOLYTE.

Diodore de Sicile raconte que Deucalion, fils et successeur de Minos, voulant contracter une alliance avec les Athéniens, donna sa sœur Phèdre en mariage à Thésée, qui en eut deux fils, Akamas et Demophon. La tragique destinée de la nouvelle épouse du roi d'Athènes a été un des thèmes de prédilection de la dramaturgie antique. Victime d'Aphrodite, elle sent naître dans son cœur une passion coupable pour Hippolyte, fils de Thésée et de l'Amazone Antiope, que son père avait envoyé à Trézène, auprès de son ami, le sage roi Pittheus C'est là que Phèdre vit le jeune homme qui, dans sa farouche chasteté, se consacrait par-dessus tout au culte de la déesse vierge par excellence, Artémis, et se refusait à prêter l'oreille aux invites d'Aphrodite. Eprise de son beau-fils, Phèdre essaye en vain de lui faire partager sa fatale passion. Se voyant repoussée, elle accuse Hippolyte, auprès de son père, d'avoir voulu lui faire violence. Outré d'une pareille infamie, le roi d'Athènes ne doutant pas de la culpabilité de son fils, demande à Poseidon de se faire l'instrument de sa vengeance. Le souverain de la mer s'était engagé à exaucer trois vœux formés par Thésée. L'un de ces vœux sera la mort d'Hippolyte. Un monstre sorti de la mer effraye les chevaux attelés au char conduit par le jeune homme. Ils n'écoutent plus la voix de leur maître qu'ils emportent dans une course effrénée, jusqu'à ce que tombé du char, embarrassé dans les rênes, il expire, le corps en lambeaux. D'après une légende de date postérieure, Artémis avait obtenu d'Asklepios qu'il rappelât à la vie le malheureux beau-fils de Phèdre. Celle-ci, en apprenant la catastrophe, est frappée de démence. Elle révèle elle-même à son mari l'innocence d'Hippolyte et, pour couronner sa tragique carrière, se donne la mort.





Hippolyte et Phèdre. Sarcophage d'Agrigente.

Les habitants de Trézène rendaient à Hippolyte des honneurs presque divins. Diomède lui avait élevé un temple dans cette ville, ainsi qu'une statue, et avait été le premier à lui offrir un sacrifice. On y voyait sa maison, son stade, l'endroit où Phèdre l'avait vu pour la première fois, le tombeau de cette princesse avec le myrthe dont elle avait déchiré les feuilles dans les affres de sa passion. Sur le chemin conduisant à la mer, on montrait un olivier sauvage tortu contre lequel le char d'Hippolyte était venu se heurter pour se renverser ensuite. Ajoutons enfin que les jeunes filles de



Thésée et Hippolyte. Peinture de vase.

Trézène venaient, avant de se marier, consacrer une boucle de cheveux à Hippolyte, symbole de la chasteté.

Plutarque écrit, au sujet de cette dramatique aventure : « Quant aux malheurs que Thésée éprouva à l'occasion de Phèdre et d'Hippolyte, son fils, comme les historiens sont d'accord sur ce point avec les poètes, il faut croire qu'ils sont arrivés comme ceux-ci les racontent ».

THÉSÉE ET PEIRITHOOS.

Le roi des Lapithes, Peirithoos, dont nous aurons l'occasion de parler dans le chapitre relatif aux héros de la Thessalie, ayant entendu vanter la force et le courage de Thésée, célèbres dans toute la Grèce, voulut, nous dit Plutarque, s'en assurer et se mesurer avec lui. Il vint jusqu'à Marathon, enleva un troupeau de bœufs appartenant au roi d'Athènes qui se mit immédiatement en route pour aller châtier le coupable. « Lorsqu'il sut que Thésée venait à lui, bien armé, Peirithoos, loin de prendre

la fuite, revint sur ses pas et alla droit à lui ; mais à peine se furent-ils vus que, frappés réciproquement de leur bonne mine et de leur fermeté, ils ne pensèrent plus à se battre. Peirithoos, tendant le premier la main à Thésée, lui dit d'estimer le dommage qu'il lui avait causé en emmenant ses bœufs, et s'engagea d'en payer le prix. Thésée l'en tint quitte, le pria d'être son ami, et ils se jurèrent une amitié inviolable ».

Cette amitié fraternelle associa les deux héros à des exploits fameux entre tous. D'après certains auteurs, Peirithoos aurait même pris part à l'expédition contre les Amazones. Cependant, c'est à l'occasion de son mariage avec Hippodameia que Peirithoos, suivant la légende la plus généralement admise, eut pour la première fois l'occasion d'éprouver la bienveillance de son ami. Les Centaures, invités aux noces de Peirithoos, se livrèrent à des excès qui amenèrent une rixe, dégénérée en lutte sanglante. Thésée prêta main-forte au roi des Lapithes et l'aida à triompher des Centaures.

LE RAPT D'HÉLÈNE. LA DESCENTE AUX ENFERS.

En leur qualité de bons amis, Thésée et Peirithoos s'étaient engagés à se prêter un concours réciproque dans leurs entreprises amoureuses. On montrait même à Athènes, près du Serapeion, l'endroit où ils avaient conclu leur accord. Leurs visées montaient très haut. Ils n'aspiraient à rien moins qu'à devenir les amants de filles du maître de l'Olympe. Thésée avait jeté son dévolu sur Hélène, née des amours de Zeus et de Léda. Quant à Peirithoos, il avait projeté d'enlever l'épouse du souverain des enfers, Perséphone.

A en croire Plutarque, lorsque les deux héros allèrent à Sparte pour y ravir Hélène, ils n'avaient pas encore décidé auquel des deux appartiendrait cette proie. « Ils convinrent de tirer Hélène au sort, à condition que celui à qui elle serait échue aiderait son compagnon à enlever une autre femme. Le sort la donna à Thésée ». Hélène était alors âgée de sept ans suivant les uns, de dix ans d'après d'autres. Son ravisseur avait atteint la cinquantaine. « Quelques écrivains, pour excuser Thésée d'un si grand crime, disent que ce ne fut pas lui qui l'enleva, mais qu'Idas et Lyncée, ses ravisseurs, la déposèrent entre ses mains et qu'il refusa de la rendre à Castor et à Pollux, lorsqu'ils vinrent la redemander. D'autres vont jusqu'à soutenir que Tyndare lui-même la lui confia, parce qu'il craignait Enarsphoros, fils d'Hippocoon, qui cherchait à l'enlever, quoiqu'elle fût encore dans l'enfance. Mais un récit plus vraisemblable, et appuyé sur un plus grand nombre de témoignages, c'est que Thésée et Peirithoos, étant allés ensemble à Sparte, enlevèrent Hélène pendant qu'elle dansait dans le temple d'Artémis Orthia et prirent aussitôt la fuite ». (Plutarque).

Pausanias raconte qu'après avoir enlevé Hélène, Thésée éleva un temple à Aphrodite Nymphé, entre Trézène et Hermione. Le héros confia la jeune fille à sa mère Æthra, et pour la soustraire aux recherches de ses frères Castor et Pollux, les cacha à Aphnidnae. Les Dioscures bouleversèrent en vain toute l'Attique. Enfin, quelqu'un leur révéla la cachette de leur



Les exploits de Thésée. Kylix. Londres. British Museum.



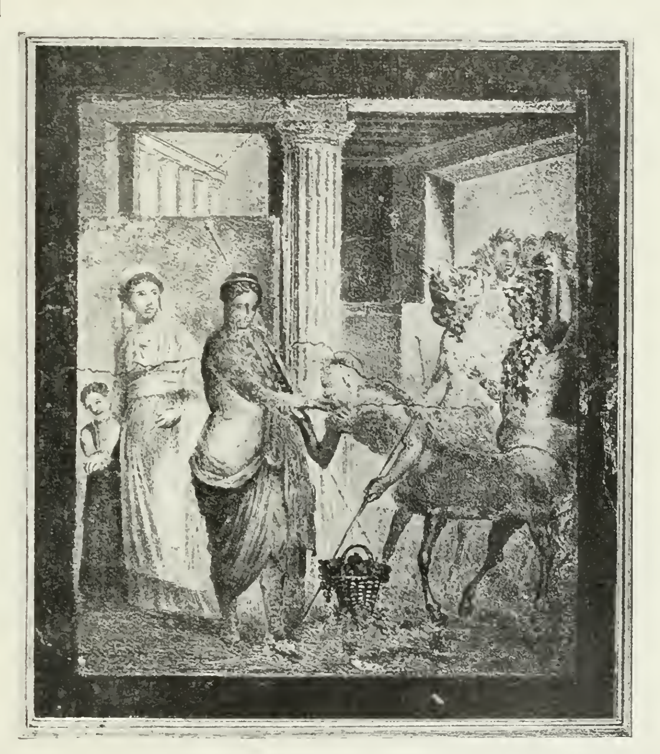
(Phot. Alinari. Florence).

HERAKLÈS PRÉCIPITANT LICHAS DANS LA MER

Rome. Galerie nationale.

sœur ; certains auteurs disent que ce furent les habitants de Décélie, d'autres attribuent ce fait à un nommé Titakos, d'Aphidnae, ou encore à Academos qui donna son nom aux Académies. Castor et Pollux attaquèrent la ville d'Aphidnae, dont le roi Aphidnos se défendit courageusement et blessa même Castor à la cuisse gauche. Mais la victoire resta aux Dioscures qui auraient même profité de l'occasion pour détruire Athènes, la capitale de Thésée.

Pausanias rapporte qu'il existait à Argos un temple qu'Hélène avait élevé à Ilithye, lorsque, ramenée dans cette ville par ses frères, elle avait accouché d'une fille qu'elle donna à élever à Clytemnestre. Il ajoute que suivant plusieurs auteurs, dont il cite les noms, cette fille était Iphigénie.

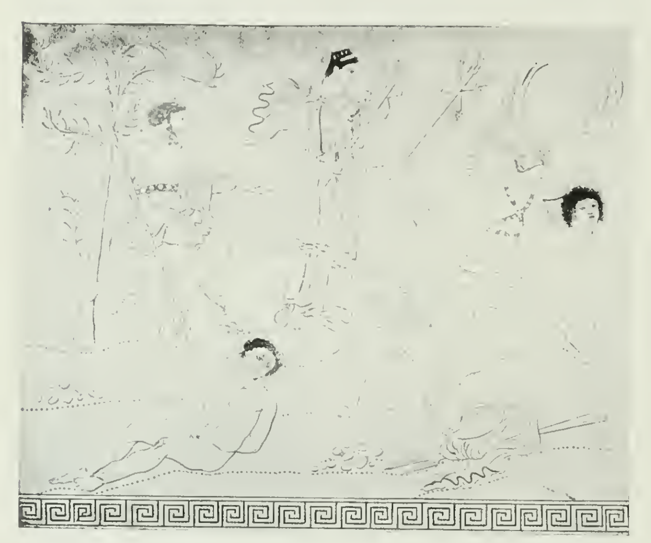


Peirithoos et les Centaures. Peinture murale de Pompéi.

La descente des deux héros dans le royaume d'Hadès eut lieu, soit près de Colone, soit près de Trézène, ou encore d'Hermione. Ils sont d'abord bien accueillis par le dieu du monde souterrain qui les invite à s'asseoir sur un trône auquel, soudain, leurs chairs adhèrent, tandis que des serpents les maintiennent dans leurs replis. Une autre tradition dit qu'il y eut lutte, que Thésée et Peirithoos, obligés de s'enfuir, furent saisis et enchaînés. On a déjà vu dans le chapitre précédent que lorsqu'Heraklès descendit aux Enfers, il délivra Thésée ; il allait en faire autant pour Peirithoos quand la terre se mit à trembler, et devant cette manifestation de la volonté divine, le fils d'Alcmène n'insista pas, abandonnant le compagnon de Thésée à son malheureux sort.

Plutarque transforme la descente des deux héros aux enfers en une expédition en Epire pour y enlever la fille d'Aidoneus (un des surnoms d'Hadès), roi des Molosses, qui avait donné à sa femme le nom de Perséphone, à sa fille le nom de Koré, et à son chien celui de Cerbère.

« Il obligeait ceux qui recherchaient sa fille à se battre contre cet animal, avec promesse de la donner à celui qui l'aurait vaincu. Mais averti que Peirithoos et Thésée venaient pour l'enlever et non pour la demander en mariage, il les fit arrêter, donna sur-le-champ Peirithoos à dévorer à Cerbère, et retint Thésée prisonnier. » L'auteur de la biographie de Thésée ajoute que le roi des Molosses ayant reçu Heraklès à sa cour, lui parla de Thésée et de Peirithoos, lui raconta dans quels desseins ils étaient venus chez lui et la punition qu'il en avait tirée. Heraklès, affligé de la mort honteuse de l'un, et inquiet du danger de l'autre, mais voyant qu'il serait inutile de se plaindre du traitement fait à Peirithoos, demanda comme une grâce la liberté de Thésée. Aidoneus la lui accorda.



Thésée et Peirithoos aux enfers. D'après un vase peint. Musée de Naples.

MORT DE THÉSÉE.

Pendant l'absence de Thésée, il s'était produit, comme on dit aujourd'hui, une réaction contre lui à Athènes. Le principal meneur était Mnestheus, un descendant d'Erechthée, « le premier dit-on, qui ait cherché à flatter la multitude et à gagner ses bonnes grâces par des paroles insinuantes ». Aussi, quand Thésée rentra dans sa capitale, il se trouva en face de telles difficultés que, dégoûté, il résolut de s'expatrier. « Après avoir envoyé ses deux fils dans l'île d'Eubée, auprès d'Elphénor, fils de Chalcodoon, roi des Abantes, qui avait lui-même été obligé de se réfugier dans cette île pour avoir involontairement tué son grand-père Abas, Thésée se rendit au bourg de Gargettos, au lieu qui prit le nom d'Araterion (lieu de prière) et y prononça des malédictions contre ses ingrats concitoyens. Il s'embarqua ensuite pour l'île de Scyros, située en face de l'Eubée, alors au pouvoir de Lycomède, roi des Dolopes, auquel Thétis devait amener Achille pour qu'il le cachât parmi ses filles. Thésée, qui possédait à Scyros quelques biens paternels, comptait trouver un accueil bienveillant auprès de Lycomède. Il en fut tout autrement. Soit qu'il craignît que l'arrivée de cet étranger ne lui créât des difficultés avec ses sujets, ou qu'il ne vint à lui réclamer ses biens, soit qu'il obéit aux instigations de Mnestheus, Lycomède n'eut de cesse qu'il ne se fût débarrassé de son hôte. « Il le mena sur le haut d'une montagne sous le prétexte

de lui montrer de là ses terres, et le précipitant du haut de ses rochers, il le tua. Quelques écrivains ont dit qu'il fit un faux pas en se promenant après souper, selon son usage, et qu'il tomba dans un précipice. »

Enseveli à Scyros, oublié de ses compatriotes, Thésée dût attendre plusieurs siècles avant qu'eût lieu pour lui le « retour des cendres ». C'est seulement après les guerres médiques que



Rapt d'Hélène par Thésée et Peirithoos. Amphore tyrrhénienne.

« les Athéniens ayant consulté l'oracle de Delphes, la Pythie leur ordonna de recueillir les ossements de Thésée, de les placer dans le lieu le plus honorable de la ville et de les garder avec soin. Mais il n'était pas facile de trouver sa sépulture ni d'emporter ses ossements, à cause de la férocité des habitants de l'île, nation barbare qui n'avait aucun commerce avec les autres peuples. Cependant Cimon s'étant rendu dans cette île, se fit un honneur de découvrir ce tombeau. Pendant qu'il faisait sa recherche, il aperçut, dit-on, un aigle qui frappait à coups de bec sur une élévation de terre, et qui s'efforçait de l'ouvrir avec ses serres. Cimon, saisi tout à coup comme d'une inspiration divine, fit fouiller cet endroit ; on y trouva la bière d'un homme de grande taille, avec le fer d'une pique et une épée. Cimon ayant fait charger ces précieux restes sur sa galère, les porta à Athènes. Les Athéniens, ravis de joie, les reçurent au milieu des processions et des sacrifices, et avec autant de pompe que si Thésée lui-même

fût revenu dans leur ville. Ils les placèrent au milieu d'Athènes, près de l'endroit où est maintenant le Gymnase. Ce lieu sert encore d'asile aux esclaves et à tous les citoyens faibles qui craignent l'oppression des grands. C'est un hommage rendu à la mémoire de Thésée, qui, pendant sa vie, avait été le protecteur des opprimés et recevait avec humanité les prières de ceux qui venaient implorer son secours. »

CULTE DE THÉSÉE. — THÉSÉE DANS L'ART GREC.

FÊTES INSTITUÉES PAR THÉSÉE.

Outre l'institution des jeux isthmiques en l'honneur de Poseidon, on attribuait à Thésée celle des Panathénées et de diverses autres fêtes qui jouaient un grand rôle dans la vie religieuse des Athéniens. Il a déjà été question des Panathénées dans un autre chapitre de cet ouvrage (voir Tome I, p. 87-90). Elles étaient précédées par les *Synoikia* au sujet desquelles nous ne possédons pas de grands renseignements. Nous savons seulement qu'on y faisait un sacrifice non sanglant, jusqu'à une certaine époque du moins, devant la statue d'Eirenè (la Paix). Thésée passait aussi pour avoir établi la fête des *Oschophories*, destinées, d'après Plutarque, à commémorer les faits suivants : « On dit que Thésée n'emmena pas en Crète toutes les filles qui étaient tombées au sort ; qu'il prit deux jeunes gens de ses amis qui avaient les traits aussi délicats que des jeunes filles, mais qui étaient pleins de courage et de résolution. Il leur fit prendre souvent des bains chauds, et les tint toujours à l'ombre ; ils se frottaient des huiles les plus propres à adoucir leur peau, à rendre le teint frais, et se parfumaient les cheveux ; il les accoutuma à imiter la voix, les gestes et les démarches de jeunes filles ; il leur en donna les habits et changea si bien leurs manières, qu'il était impossible de soupçonner leur sexe. Ainsi déguisés, il les mélangea parmi les autres jeunes filles, sans que personne ne se doutât de la supercherie. A son retour il ordonna une procession publique à laquelle assitèrent ces jeunes gens habillés en filles, comme le sont aujourd'hui ceux qui portent à cette fête les rameaux sacrés. Elle se célèbre en l'honneur de Dionysos et d'Ariane, en mémoire de ce que la fable en raconte, ou plutôt parce que Thésée et ses compagnons arrivèrent à Athènes pendant la récolte des fruits. Des femmes qu'on appelle Deipnophores (qui apportent le souper), sont associées à la fête et au sacrifice qui l'accompagne ; elles représentent les mères des enfants tombés au sort, lesquelles, au moment de leur départ, leur apportèrent toutes sortes de provisions de bouche. Elles y débitent des fables, de même que ces mères faisaient des contes à leurs enfants, pour les consoler et leur donner du courage. »

LES THESEIA.

Elevé au rang de héros national d'Athènes, champion de la liberté aussi bien contre les ennemis de l'intérieur que contre les barbares asiatiques, Thésée devint de la part de ses compatriotes l'objet d'un véritable culte. « Rien sans Thésée »,

ou encore « c'est un autre Heraklès », ces deux expressions passèrent en proverbe. Quand ses ossements furent rapportés à Athènes, on construisit pour les conserver le *Theseion*, décoré de peintures de Micon représentant les combats des Amazones, la dispute des Centaures, la reconnaissance de Thésée comme fils de Poseidon. Certains archéologues ont cru reconnaître sur l'Acropole les ruines du Theseion, mais cette attribution est fortement contestée.

Les *Channideia* étaient une fête en l'honneur de Channidas, précepteur de Thésée à Trézène, auquel on sacrifiait un bélier. Les *Kybernesia* ou fêtes des pilotes avaient été instituées en l'honneur de Nausitoos à qui fut confié le gouvernail du navire qui transporta Thésée en Crète, et du matelot Phœax. Elles se célébraient dans le port de Phalère, près du temple du héros Salaminien Skiros, dans le sanctuaire d'Athéna-Skira. Quant à la fête des *Pyanepsies* elle commémorait le retour en Attique de Thésée et de ses compagnons qui avaient fait cuire dans la même marmite le reliquat de leurs provisions.

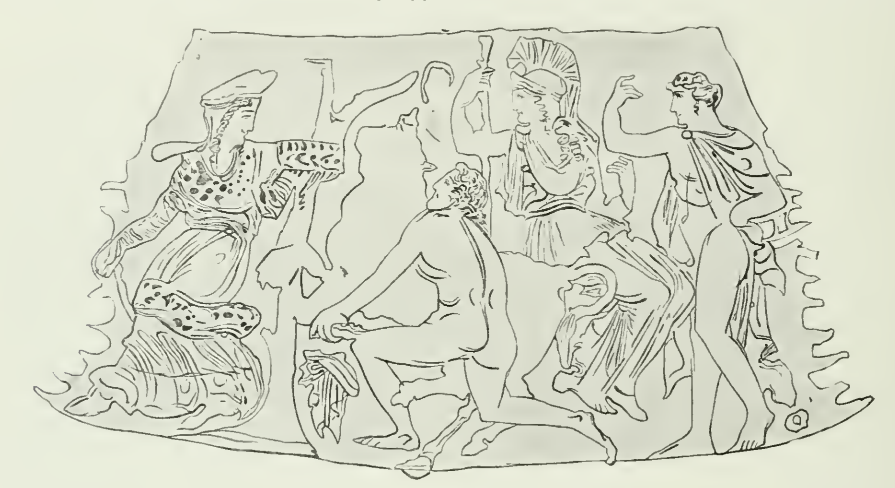


Thésée et Peirithoos aux enfers. Bas-relief en marbre pentélique.

A Thésée lui-même étaient consacrées les *Theseia* et les *Epitaphia*. Les premières de ces fêtes se divisaient en plusieurs parties. C'était d'abord une procession, puis un sacrifice et enfin une distribution de vivres aux indigents. On suppose que des offrandes et des libations étaient, le même jour, offertes à Thésée. Le lendemain matin avaient lieu des exercices militaires, et le soir une course aux flambeaux. Un banquet clôturait la journée. Le concours gymnique avait lieu le troisième jour et comprenait neuf exercices : *dolichos* (course), *stadion* (lutte dans le stade), *diaulos* (course dons le double stade, aller et retour), *palè* (combat), *pygmè* (pugilat), *pancration* (lutte et pugilat), *hoplitès* (combat de soldats lourdement armés), *hoplomachia* (combat avec des armes pesantes), *akontismos* (lancement du javelot). C'étaient surtout les enfants et les éphèbes qui prenaient part aux Theseia, considérées surtout comme une fête de la jeunesse. Le quatrième et dernier jour avait lieu un concours hippique. Enfin, les *Epitaphia* qui suivaient immédiatement les Theseia étaient une fête funéraire où probablement on prononçait l'éloge de Thésée, en même temps que celui des citoyens tombés sur le champ de bataille.

THÉSÉE DANS L'ART.

La vie et les exploits de Thésée ont été dans l'art grec l'objet d'un nombre considérable de représentations figurées. Les peintres de vases attiques en particulier s'ingénièrent à l'envi à célébrer dans leurs œuvres la gloire du héros. Le savant qui connaît le mieux la céramique grecque, M. Pottier, écrit à ce sujet : « Quand on étudie les peintures de vases attiques, on est surpris de voir le changement brusque qui s'opère dans l'imagerie religieuse du VIe et du Ve siècle. Les peintures archaïques, dites à figures noires, reproduisent à satiété les aventures d'Hercule. Dès qu'apparaît le procédé à figures rouges, la popularité du



Thésée et Médée. Pélké. Musée de Pétrograd.

héros diminue à vue d'œil et celle de Thésée croît en sens inverse. Représenté jusqu'alors par un seul sujet, l'aventure de Crète et le meurtre de Minotaure, c'est lui qui maintenant, sous les traits d'un éphèbe imberbe et gracieux, prend la place d'Hercule dans les combats contre le taureau, contre les Centaures, contre les Amazones. Les châtiments infligés aux brigands Skyron, Sinis, Procuste, la capture du taureau de Crète, se substituent aux scènes traditionnelles du lion de Némée, de l'hydre de Lerne, du sanglier d'Erymanthe, du taureau de Crète. » Ce ne sont pas seulement les plus fameux parmi les peintres de vases, Chachrylion, Euphronios et Douris, qui s'attachent à représenter les exploits de Thésée. A son tour la grande peinture, avec Micon et Polygnote aborda le même sujet. Ces deux artistes collaborèrent à la décoration intérieure du Theseion où l'un montra la lutte de Thésée contre les Amazones et les Centaures, l'autre la visite du héros à Amphitrite, l'épouse de Poseidon. Ils peignirent également ensemble le portique du Pœcile où Micon représenta le combat contre les Amazones et plaça Thésée parmi les combattants de la bataille de Marathon. D'autre part les sculpteurs ne restèrent pas en arrière. La décoration extérieure du Theseion était naturellement consacrée

à la représentation des hauts faits de Thésée, qu'on a également retrouvés sur les métopes du *Trésor des Athéniens* à Delphes.

CÉCROPS ET LES CÉCROPIDES. ERECTHTÉE ET ERICHTHONIOS.

CÉCROPS ET LES CÉCROPIDES.

Si Thésée est le plus célèbre des héros de l'Attique, il n'en est pas le plus ancien. D'après Apollodore d'Athènes, il n'aurait été que le neuvième des rois de l'Attique et parmi ses prédécesseurs il y en a plusieurs au sujet desquels les auteurs anciens nous rapportent des légendes souvent contradictoires entre elles.



Statue de Thésée.

C'est particulièrement le cas de Cécrops qui, d'après la tradition, aurait été autochthone du pays qui avant lui s'appelait Acté et auquel il donna le nom de Cécropie. Certains auteurs en font un fils de Gæa. Il était *diphyes* c'est-à-dire d'une double nature, moitié homme, moitié serpent. Nous avons déjà raconté dans d'autres chapitres son intervention dans la dispute entre Athéna et Poseidon au sujet de la possession de l'Attique (voir Tome 1[er], p. 77 et 239). On lui attibuait l'institution à Athènes du culte de Zeus *Hypathos* (dieu suprême), d'Athéna *Polias*, ainsi que l'érection du premier autel à Kronos et à Rhea. Pausanias dit encore que Cécrops remplaça les sacrifices humains en l'honneur de Zeus par des offrandes d'un caractère plus inoffensif, les *polanoi* ou gâteaux en fleur de farine.

Cécrops eut trois filles, Aglauros, Hersé et Pandrosos qui jouent un rôle dans la légende de l'éducation d'Erichthonios. Le nouveau-né, remis par Athéna à Cécrops, avait été confié par ce dernier à ses filles, renfermé dans une corbeille qu'il leur était interdit d'ouvrir. Poussées par la curiosité, Aglauros et Hersé enfreignirent cette défense. D'après une légende, elles furent tuées par un serpent qui sortit de la corbeille ; suivant une autre version, frappées de démence, elles se précipitèrent du haut de l'Acropole.

Les auteurs anciens nous ont transmis au sujet des Cécropides plusieurs légendes dont on retrouve l'écho dans certaines manifestations du culte public à Athènes. Aimée d'Arès, Aglauros en eut un fils, Alcippe, qui fut tué par Hallirothios, fils de Poseidon. Le dieu de la guerre vengea ce meurtre par la mort d'Hallirothios. D'autre part, Pausanias dit qu'Aglauros

ayant accordé ses faveurs à Hermès, Keryx naquit de cette union. Une version popularisée par Ovide, nous présente cependant sous un autre aspect les relations d'Aglauros avec Hermès. Celui-ci s'était épris d'une passion violente pour Hersé. Il demanda à Aglauros de favoriser ses entreprises auprès de sa sœur. Elle y consentit en échange d'une somme d'or considérable, mais obligea néanmoins le dieu à sortir du palais de Cécrops. Athéna cependant, toujours irritée contre Aglauros à cause du méfait dont nous avons parlé plus haut fait naître dans son cœur une jalousie effroyable contre Hersé. Celle-ci essaye d'écarter Hermès quand il revient dans la demeure des Cécropides. Tandis que de son caducée le dieu ouvre « les portes ciselées », « Aglauros veut se lever, mais tous les ressorts qui fléchissent quand nous nous levons, roidis par une invisible pesanteur ne peuvent se mouvoir. Elle s'efforce de se redresser, mais l'invisible jointure de ses genoux refuse de se plier. Comme on voit un cancer incurable étendre ses ravages des membres viciés aux autres membres sains encore, ainsi le froid de la mort, pénétrant par degrés dans le cœur d'Aglauros, ferme en elle les sources de la vie et de la respiration. Elle n'essaya pas de parler ; l'eût-elle essayé, sa voix n'aurait pas trouvé de passage. Déjà la pierre avait pris la place de son cou : son visage s'était durci. Aglauros assise, n'était plus qu'une pierre inanimée. »



Thésée. Paris. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon.)

Il y avait sur la pente de l'Acropole un sanctuaire d'Aglauros où les éphèbes au moment d'entrer dans l'armée venaient prêter serment de fidélité et de dévouement à la patrie. D'après la légende, ce temple aurait été élevé à la suite de la mort d'Aglauros survenue dans des circonstances tout à fait différentes de celles rapportées par Ovide. Une guerre terrible désolait l'Attique. L'oracle consulté répondit que le fléau ne cesserait qu'à condition de l'immolation d'une jeune fille. Aglauros s'offrit pour ce sacrifice, et c'est pourquoi, modèle de dévouement, son souvenir jouait un rôle dans le serment des jeunes Athéniens. Il se retrouvait également dans la cérémonie des *Plynthéries*, dont il a été question à propos d'Athéna.

La légende d'Hersé, sœur d'Aglauros, est moins compliquée. Elle fut aimée d'Hermès dont elle eut Céphale et, suivant d'autres auteurs, Keryx. Elle était l'objet d'un culte spécial



(Phot. Alinari. Florence.)

HERAKLÈS

D'après un bronze doré antique. Rome. Palais des Conservateurs.

au sujet duquel nous ne possédons pas de renseignements et avec lequel la cérémonie des *Arrephoria* (voir Tome Ier, p. 86) semble avoir été en rapport.

La troisième des filles de Cécrops, Pandrosos ne s'était pas associée à l'acte criminel de ses deux sœurs ouvrant la corbeille que leur avait confiée Athéna. Elle possédait sur l'Acropole un sanctuaire, tout près de celui d'Athéna Polias, et c'est dans l'enceinte de ce temple que se trouvait l'olivier sacré planté par la fille de Zeus.

On a émis l'hypothèse que les filles de Cécrops avaient pris à Athènes la place des Charites qui à Eleusis étaient en rapports étroits avec Hermès. D'autre part, Pausanias dit qu'à Athènes on honorait en commun Pandrosos et l'une des Hores, Thallo.



Thésée combattant, trouvé à Vienne. Bibliothèque Nationale. (Phot. Giraudon.)

LA LÉGENDE D'ÉRICHTONIOS. Il a déjà été question ailleurs des rapports entre Athéna et Hephaistos (voir Tome Ier, p. 76). Le dieu du feu avait vainement essayé de porter atteinte à la vertu de la déesse sortie du cerveau de Zeus. De sa tentative avortée, Gæa avait fait naître un enfant qu'elle remit à Athéna. Celle-ci l'éleva à l'insu des autres dieux. On a déjà lu plus haut la légende d'après laquelle les deux filles de Cécrops, Aglauros et Hersé, trahirent la confiance de la déesse et comment elles en furent punies. Suivant une autre version, Erichthonios était fils d'Hephaistos et d'Athis, fille de Cranaos, le second roi d'Athènes, Appolodore d'Athènes.

Selon la tradition communément admise, l'enfant fut élevé dans le temple d'Athéna ; une autre version dit que sous la forme d'un serpent ils se glissa sous le bouclier de la déesse. On le représentait aussi moitié homme, moitié serpent. D'Athéna, il avait reçu deux gouttes du

sang de la Gorgone, dont l'une pouvait donner la vie et l'autre la mort. Adopté par Cécrops, Erichthonios lui succèda dans la souveraineté de l'Attique qu'il n'aurait, d'après une autre source, acquise qu'après en avoir évincé Amphiktyon. De son mariage avec la nymphe Praxithea, Erichthonios eut un fils nommé Pandion, cinquième roi d'Athènes.

On attribuait à Erichthonios différentes inventions qui en faisaient un bienfaiteur de l'humanité. C'est lui qui aurait construit le premier quadrige et introduit la coutume de placer sur ce



Naissance d'Erichthonios D'après un vase peint.

char, à côté de l'aurige, un guerrier chargé de combattre. Il aurait également inventé la monnaie ou tout au moins apporté l'argent en Attique. Enfin, il avait dit-on, élevé des statues à Athéna et organisé en l'honneur de la déesse la fête des Panathénées.

ERECHTHÉE. Il ne semble pas douteux que, dans la légende primitive, Erechthée et Erichthonios n'aient formé qu'un seul et même personnage. C'est seulement dans la suite qu'on établit une distinction entre eux. On fait d'Erechthée un fils tantôt d'Erichthonios, tantôt de Pandion. Certains auteurs admettent même qu'il y eut deux héros du nom d'Erechthées. Diodore de Sicile le fait venir d'Egypte d'où il aurait apporté le blé aux Athéniens, en proie à la famine, et qui le proclamèrent roi. C'est sous son règne que les habitants de la plus

illustre cité de la Grèce, jusque-là appelés Cécropides, auraient pris le nom d'Athéniens. Lui aussi aurait été l'organisateur des Panathénées et on lui attribuait également l'institution des Mystères d'Eleusis.

De son union avec Praxithea, Erechthée eut une nombreuse postérité, Apollodore d'Athènes ne lui attribue que trois fils : Cécrops (second du nom), Pandoros et Metion, et quatre filles, Procris, Creuse, Chthonia et Oreithiya. A ces noms, d'autres auteurs ajoutent ceux d'Alkon, d'Orneus, d'Eupalamos, de Thespios, de Sikyon, comme fils, de Protogeneia, de Pandora, de



Education d'Erichthonios. Bas-relief antique.

Merope, comme filles. Plusieurs d'entre ces dernières sont l'objet de curieuses légendes dont il sera question plus bas.

Sous le règne d'Erechthée éclata une guerre entre les habitants d'Athènes et d'Eleusis. Les Eleusiniens appelèrent à leur secours Eumolpos, fils de Poseidon et de Chione, qui, chassé d'Ethiopie, était venu s'établir en Thrace. A la tête d'une armée recrutée parmi les populations sauvages du nord de la Grèce, Eumolpos envahit l'Attique, sous prétexte que ce pays appartenait à son père Poseidon. Erechthée ayant consulté l'oracle de Delphes, la Pythie lui répondit qu'il sortirait victorieux de la lutte à condition d'immoler une de ses filles avant le combat. Après s'être consulté avec son épouse Praxithea à ce sujet, Erechthée se soumit à cette pénible nécessité. La victime, d'après certains auteurs, fut Chthonia, d'après d'autres, Proscris. On racontait aussi

que les survivantes s'étaient tuées elle-mêmes, ayant, pris l'engagement de suivre le sort de celle qui serait sacrifiée. Une autre version prétend que le sacrifice de l'une des filles d'Erechthée n'aurait eu lieu qu'après la bataille et aurait été exigé par Poseidon en expiation de la mort de son fils Eumolpos. Celui-ci avait été tué par Erechthée lui-même, et son fils Immarados avait également péri dans la bataille. Suivant certains auteurs, Erechthée ne survécut pas au combat ; d'après d'autres il fut grièvement blessé ou encore frappé à coups de trident par Poseidon lui-même, qui le fit disparaître sous terre.

Pausanias raconte qu'à l'issue de cette terrible lutte, les deux partis en présence conclurent la paix. Les Eleusiniens acceptèrent de se soumettre à l'autorité d'Athènes, à condition de garder le droit de célébrer les Mystères.



Naissance d'Erichthonios. Paris. Musée du Louvre.

L'une des filles d'Erechthée, Chthonia, avait épousé son oncle Butos, qui obtint la prêtrise d'Athéna et de Poseidon dans l'Erechtheion et fut l'ancêtre de la famille des Butades et des Eteobutades qui fournissaient les prêtresses d'Athéna Polias. Creuse fut l'une des nombreuses victimes de la passion d'Apollon (voir Tome Ier, p. 108), dont elle eut un fils, Ion, ancêtre des Ioniens, qu'elle ne devait revoir que beaucoup plus tard, après son mariage avec Xuthos. La destinée de Procris ne fut pas moins fertile en aventures, s'il faut en croire Apollodore d'Athènes. Epouse de Céphale, fils de Deion, « ayant reçu de Ptéléon une couronne d'or, elle consentit à lui accorder ses faveurs. Céphale l'ayant surprise, elle s'enfuit vers Minos, qui devint amoureux d'elle et chercha à la séduire. Mais Minos faisait mourir toutes les femmes avec lesquelles il avait des relations, parce que Pasiphaé, voyant qu'il lui faisait souvent des infidélités, lui avait fait prendre un breuvage dont l'effet était tel que lorsqu'il voyait une autre femme, il lançait dans son sein des bêtes venimeuses qui la faisaient périr. Minos avait un chien très léger à la course et un javelot qui ne manquait jamais son coup. Proscrit consentit à le satisfaire pourvu qu'il lui accordât ce chien et ce javelot, et après lui avoir fait prendre une boisson de la racine Circea, pour qu'il ne lui fit point de mal, elle se donna à lui. Bientôt après, craignant la colère de Pasiphaé, elle retourna à Athènes et s'étant réconciliée avec Céphale, elle allait avec lui à la chasse, car il aimait beaucoup cet exercice. Un jour qu'elle poursuivait une biche dans un taillis, Céphale lui tira dessus sans la connaître et la tua. Il fut, à cause de ce meurtre, condamné par l'Aéropage à un exil perpétuel ».

Une autre fille d'Erechthée, Oreithiya, fut enlevée par Borée dans des circonstances qui rappellent le rap de Perséphone par Hadès. Elle était en train de jouer avec ses compagnes au bord de l'Ilissos, cueillant des fleurs et dansant, quand Borée apparut, Il l'enleva et la transporta à travers les airs jusqu'en Thrace. Deux fils, Zetés et Kalais, ainsi que deux filles, Cleopatra et Chioné, naquirent de cette union.

Entre Erichthonios et Erechthée, Apollodore d'Athènes intercale comme cinquième roi d'Athènes, Pandion qui, de son épouse Zeuxippe eut deux filles, Procné et Philomèle, au nom desquelles s'attachent des légendes populaires dans l'Attique. « Etant en guerre avec Labdacos au sujet de ses états, Pandion appela de Thrace, à son secours, Tereus, fils d'Arès. Ayant par son secours terminé la guerre à son gré, il lui donna sa fille Procné. Tereus ayant eut d'elle un fils nommé Itys, devint amoureux de Philomèle et la séduisit, lui faisant croire que Procné, qu'il avait cachée à la campagne, était morte. L'ayant ensuite épousée pour en jouir, il lui coupa la langue. Philomèle alors tissa des lettres sur son manteau, y décrivit ses malheurs, les fit connaître par ce moyen à Procné qui, étant venue chercher sa sœur, tua son propre fils Itys et l'ayant fait cuire, le fit manger à Tereus sans qu'il s'en doutât ; puis elles s'enfuirent promptement toutes les deux. Tereus prit une hache et les poursuivit. Etant arrivées à Daulis, ville de la Phocide, et se voyant sur le point d'être prises, elles prièrent les dieux de les transformer en oiseaux. Procné fut changée en rossignol, Philomèle en hirondelle, Tereus fut aussi métamorphosé et il fut changé en huppe. » (Apollodore d'Athènes.) D'après d'autres auteurs, c'est Philomèle qui devint rossignol. Cette légende présente beaucoup d'analogies avec celle d'Aedon et de Chelidon, racontée dans un chapitre précédent (voir Tome I[er], p. 64).



Naissance d'Erichthonios. Musée Chiaramonti.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Erichthonios. — Nous possédons plusieurs peintures de vases représentant la naisssance d'Erichthonios. L'une d'elle est reproduite à la page 83 du

Tome I[er] de cet ouvrage; une autre à la page 4 du présent volume. Sur aucune des représentations connues, Erichthonios n'a la forme moitié homme, moitié serpent, que certains auteurs lui attribuent.

Erechthée. — On a voulu voir ce personnage sur les frises orientales du Parthénon et du Theseion, mais cette opinion n'est pas admise par la majorité des archéologues. Erechthée figure sur une peinture de vase de Caere où il assiste avec Egée et Pallas à la naissance d'Erichthonios.



Procné et Itys.

Les Cécropides. — Aglauros et Hersé figureraient, elles aussi, sur la frise orientale du Parthénon, d'après certains auteurs. On les retrouve sur plusieurs peintures de vases, soit comme témoins de la naissance d'Erichthonios, soit au moment où elles ouvrent la corbeille qui leur a été confiée et sont surprises par Athéna. Pandrosos apparaît également sur quelques vases.

La légende de l'enlèvement d'Oreithiya par Borée a été représentée sur des peintures de vases datant probablement de la période qui suivit les guerres médiques. Tantôt l'on voit Borée poursuivant sa victime, tantôt il la saisit énergiquement entre ses bras pour l'emporter. La scène du rapt se trouve également sur un socle de statue trouvé à Délos.

Le British Museum possède un vase peint représentant la mort de Procris, et, d'après Pausanias, Polygnote avait fait figurer cette héroïne dans la Lesché des Cnidiens à Delphes. On a d'autre part cru reconnaître Creuse sur plusieurs vases attiques, et elle est identifiée avec certitude sur une œnochoé de Nola. Enfin la légende de Procné, de Philomèle et d'Itys nous est connue par deux peintures de vases et, d'après Pausanias, il y avait sur l'Acropole une statue de Procné par Alcamène.



L'enfance d'Œdipe.

CHAPITRE XIX

LES HÉROS THÉBAINS.

Le nom de la villle de Thèbes, capitale de la Boétie méridionale, a déjà été cité à mainte reprise au cours de cet ouvrage. On y localisait d'importantes légendes comme celles de la séduction de Sémélé et d'Alcmène par Zeus, toutes deux de simples mortelles, dont la première fut la mère de Dionysos, la seconde celle d'Heraklès. La fondation même de Thèbes était l'objet de traditions non moins merveilleuses que celles dont on entourait la naissance de la capitale de l'Attique. Enfin, la cité fut illustrée par des héros d'une popularité incomparable dans la mythologie antique.

I. – LA LÉGENDE DE CADMOS. – SES DESCENDANTS.

ORIGINE DE CADMOS. Les mythographes font remonter l'ascendance de Cadmos jusqu'à Zeus lui-même. De son union avec la malheureuse Io, le maître des dieux avait eu un fils, Epaphos qui naquit sur les bords du Nil. Séduite par Poseidon, Libyé, fille d'Epaphos donna le jour à Bélos qui eut la souveraineté de l'Egypte et a Agénor qui fut roi de Phénicie. Agénor épousa Telephaessa et devint père d'Europe, ainsi que de trois fils : Cadmos, Phoenix et Cilix.

Petite-fille d'Io, Europe fut à son tour victime de la passion du maître de l'Olympe. Nous avons déjà raconté l'histoire de son enlèvement par Zeus qui avait pris la forme d'un taureau. Agénor ordonna à ses trois fils de se mettre à la recherche d'Europe, avec interdiction de rentrer dans ses Etats s'ils ne réussissaient pas dans leur entreprise. Accompagnés de leur mère, Cadmos, Phoenix et Cilix se mettent en route. Les deux derniers ne s'obstinèrent pas longtemps dans leurs investigations. Ne pouvant pas rentrer dans leur pays natal, ils s'établirent dans des régions d'ailleurs assez rapprochées et qui prirent leur nom : Phoenix en Phénicie, Cilix en Cilicie. Seul Cadmos, en compagnie de Telephaessa continua sa route. Il passe successivement à Rhodes, à Thera, à Thasos et arrive en Thrace où meurt sa mère. Enfin, il parvient en Grèce et s'arrête à Delphes pour y consulter l'oracle d'Apollon.

CADMOS ET LE DRAGON. FONDATION DE THÈBES.

La Pythie ordonna à Cadmos de renoncer à chercher sa sœur. Il devra continuer sa marche jusqu'à ce qu'il rencontre une génisse, prendre cet animal pour guide et fonder une ville à l'endroit où il s'arrêtera. Cadmos, dit Ovide, ne tarda pas à rencontrer cette génisse. « Il la suit, et, marchant sur ses traces, il adore dans un silence religieux le dieu qui le conduit. Déjà il avait franchi les eaux du Céphise et les campagnes de Panope : la génisse s'arrête, et, levant vers le ciel son large front orné d'un bois superbe, elle fait retentir l'air de ses mugissements. Puis, tournant ses regards vers ceux qui marchent à sa suite, elle se couche et repose ses flancs sur le tendre gazon. » Le héros s'arrête à son tour, « rend grâce au dieu, baise avec respect cette terre étrangère et salue ces montagnes et ces plaines inconnues ». Son premier soin est d'offrir un sacrifice à Zeus ; puis il ordonne à ses compagnons d'aller chercher l'eau nécessaire aux libations.

A quelque distance de là, une source sortait d'une caverne « entourée d'une épaisse haie d'arbrisseaux et d'osier. » Au moment où les envoyés de Cadmos s'apprêtaient à remplir leurs urnes, ils voient apparaître un horrible dragon, fils d'Arès. « Sa crête à l'éclat de l'or ; la flamme jaillit de ses yeux ; tout son corps est gonflé de venin : il darde sa langue en trois aiguillons, et sa gueule est ornée d'une triple rangée de dents.... Il se plie et replie en mille anneaux et dans ses bonds tortueux, décrit des arc immenses ». Les malheureux compagnons de Cadmos ne tardent pas à périr et quand le héros ne les voyant pas revenir se met à leur recherche, il se trouve à son tour en face du monstre Une lutte terrible s'engage. Cadmos essaye d'abord d'écraser le dragon sous un bloc de rocher. L'animal « reste sans blessure. » Le héros l'attaque alors avec son javelot. Il réussit enfin à enfoncer le fer dans le gosier du monstre, « le presse sans relâche jusqu'à ce qu'il aille se heurter contre un chêne qui l'arrête et que sa tête et l'arbre soient percés du même coup. Le reptile fait courber le chêne sous son poids et gémir ses flancs en les battant de sa



Cadmos, protégé par Athéna, attaque le dragon.
Naples. Musée national. (Phot. Giraudon).

queue. Tandis que le vainqueur contemple l'énormité de son ennemi vaincu, tout à coup une voix se fait entendre ; on ne peut reconnaître d'où elle est partie, mais elle profère ce mots : « Pourquoi, fils d'Agénor, considérer le serpent que tu viens de tuer ? Et toi aussi on te verra un jour sous la forme d'un serpent ».

A ce moment intervient Athéna qui indique à Cadmos la ligne de conduite qu'il devra suivre. « La déesse qui protège le héros Pallas, descendue des plaines éthérées, s'offre à ses regards ; elle lui ordonne de remuer la terre, et d'enfouir dans son sein les dents du serpent, qui seront la semence d'un peuple nouveau. Il obéit : appuyé sur la charrue, il trace des sillons, et, suivant l'ordre de la déesse, sème dans la terre les dents qui doivent enfanter des hommes. Aussitôt, ô prodige incroyable ! la glèbe commence à se mouvoir ; du milieu des sillons surgit d'abord, une forêt de lances ; bientôt, des casques agitent leurs aigrettes éclatantes, ensuite apparaissent des épaules, des bras chargés de traits, et toute une moisson d'hommes couverte de boucliers... Effrayé à la vue de ce nouvel ennemi, Cadmos allait prendre les armes ; « ne les prends pas, s'écrie un des enfants de la terre, et ne vas pas te mêler à cette guerre civile ». A ces mots, il frappe de sa terrible épée le plus proche de ses frères, et tombe lui-même sous les coups d'un javelot lancé de loin. Celu qui l'a livré au trépas ne lui survit pas longtemps, et rend bientôt le souffle qu'il vient de recevoir. Une égale fureur anime tout ce peuple, et dans la guerre qu'ils se livrent, ces frères, qui viennent de naître, s'entretuent les uns les autres. Déjà ces jeunes guerriers, dont le destin a renfermé la vie dans d'étroites limites, frappaient de leurs poitrines palpitantes leur mère ensanglantée ; il n'en restait plus que cinq ; de ce nombre était Echion. Il met bas les armes à la voix de Pallas, et il échange avec ses frères des gages de foi et de paix. Ils devinrent les compagnons des travaux de Cadmos, lorsqu'il voulut accomplir l'oracle d'Apollon en fondant une ville ».

Apollodore d'Athènes cite le nom des cinq géants qui survécurent : Echion, Oudaeos, Chthonios, Hypérénor et Pelor. C'est de ces cinq « Spartes » que descendaient, dit-on, les Thébains. La citadelle construite par Cadmos s'appela la Cadmée.

Pour expier le meurtre du dragon, fils d'Arès, le héros dut se mettre pendant un an au service du dieu de la guerre. Celui-ci ne lui garda cependant pas rancune, puisqu'il consentit à lui accorder la main de sa fille Harmonia, qui avait pour mère Aphrodite. Tous les dieux vinrent assister à ce mariage et Harmonia reçut d'eux de magnifiques présents, entre autres un collier et un peplos. Suivant certains auteurs, le collier, œuvre d'Hephaistos et qui devait être fatal à tous ses propriétaires, fut donné à Harmonia par Athéna, d'après d'autres par Aphrodite. Une troisième version dit qu'il lui fut offert par Cadmos auquel il avait été remis par sa mère Europe, qui le tenait elle-même de Zeus. Sous la conduite d'Apollon, les Muses et les Charites chantèrent au festin célébré en l'honneur des jeunes mariés, et Pausanias raconte qu'on montrait l'endroit où, dans la Cadmée, les Muses avaient fait retentir

leur voix. Le même auteur nous dit que sur le trône d'Amyclées on voyait les dieux apportant leurs présents de noces à Harmonia.

LES FILLES DE CADMOS.

Cadmos et Harmonia eurent cinq enfants, dont un fils, Polydore qui n'a laissé aucune trace dans la légende. Par contre, leurs quatre filles, Ino, Sémélé, Autonoé et Agavé furent les héroïnes d'aventures d'un caractère tragique.

Nous avons déjà raconté l'histoire de Sémélé, séduite par Zeus et victime de la jalousie d'Hera. Celle-ci n'épargna pas davantage Ino qui, mariée avec Athamas, avait reçu d'Hermès Dionysos enfant, avec charge de l'élever comme une fille. La déesse frappa de démence Ino et son époux. Athamas prenant son fils Learchos pour un cerf le tua. Ino s'empara du jeune Melicette et le jeta dans une chaudière bouillante, puis prenant son cadavre dans ses bras, elle se précipita dans la mer. Sous le nom de Leucothea elle devint une divinité de la mer. Un dauphin avait apporté le corps d'Ino et de son fils jusqu'à la côte de l'isthme de Corinthe, et Sisyphe avait institué en leur honneur les jeux isthmiques. Les Mégariens, de leur côté, prétendaient que c'était chez eux qu'avaient été recueillis les cadavres des victimes que les filles de Kleson, fils de Lelex, avaient enterrés. C'est là qu'Ino aurait été appelée Leucothea. Elle possédait à Mégare un heroon où avaient lieu des sacrifices annuels. Pausanias rapporte encore que sur la côte de Laconie, une source était consacrée près d'Epidaure Limera à Ino en qualité de divinité marine douée du don de prophétie et qu'à Brasiai on montrait la grotte dans laquelle la sœur de Sémélé avait soigné Dionysos enfant. Enfin, les Messéniens prétendaient qu'Ino avait abordé, comme déesse, sur la côte de Corone. On retrouve des traces du culte de Leucothea sur un assez grand nombre de points des côtes grecques, en particulier à Rhodes où elle était considérée non comme une fille de Cadmos, mais comme une sœur des Telchines.

Autonoé épousa Aristée. Leur fils Actéon encourut, comme on l'a vu dans une autre partie de cet ouvrage, la colère d'Artémis qui le changea en cerf et le fit dévorer par ses propres chiens. Quant à Agavé, épouse d'Echion, sa destinée ne fut pas moins tragique. On racontait qu'elle avait répandu le bruit que si sa sœur Sémélé avait été frappée de la foudre, c'était pour avoir prétendu qu'elle portait dans son sein le produit des amours de Zeus. Dionysos devait venger sa mère de cette insinuation calomnieuse. Quand il vint à Thèbes où régnait alors Pentheus, fils d'Agavé et d'Echion, il entraîna les Thébaines à une fête orgiastique sur le Cithéron. Pentheus, qui avait voulu assister en cachette à cette cérémonie, fut découvert et mis en pièces par sa propre mère qui l'avait pris pour un animal sauvage. Autonoé avait prêté main-forte à sa sœur pour cette terrible besogne.

Cette série de calamités qui s'abattit sur sa famille inspira, d'après la légende, une profonde horreur à Cadmos pour la ville qu'il avait fondée. Il résolut de s'exiler, et suivant Apollodore d'Athènes, se retira chez les Enchéliens « qui étaient alors en guerre avec les Illyriens :

l'oracle leur ayant prédit la victoire s'ils prenaient Cadmos et Harmonia pour leurs chefs ; ils suivirent ce conseil, leur donnèrent le commandement de leur armée et vainquirent les Illyriens. Cadmos régna sur ces derniers et en eut un fils qu'il appela Illyricos ». Un auteur ancien raconte qu'Agavé avait accompagné ses parents en exil. « L'infortunée Agavé sortit en portant Cadmos, son père, affaibli par l'âge et qui pouvait à peine se soutenir, et elle paraissait fière de son fardeau ». Suivant Hygin, elle aurait même puissamment contribué à la défaite des Illyriens dont le roi, Lycotherses, périt de sa main.

MORT DE CADMOS.

C'est en Illyrie que Cadmos et Harmonia terminèrent leur misérable existence. « Ils furent changés en serpents et les dieux les placèrent aux Champs Elysées ». (Apollodore). Ovide raconte de la façon suivante cet épisode. Il nous montre les deux époux, surchargés de maux et d'années, retraçant à leur mémoire les infortunes de leur famille : « Etait-il donc consacré à un dieu, dit Cadmos, le dragon que je perçai de ma lance, et dont, en m'éloignant de Tyr, j'enfouis les dents au sein de la terre, ouverte pour la première fois à pareilles semences ? Si c'est pour sa vengeance que veille le courroux redoutable des dieux, puissé-je voir s'allonger mes membres comme ceux du serpent. Il dit, et ses membres allongés prennent la forme d'un serpent ; il voit sa peau se durcir et se couvrir d'écailles, et ses flancs noirs se couvrir de tâches d'azur : il tombe sur sa poitrine et rampe ; ses jambes, enchaînées l'une à l'autre, se recourbent insensiblement en un dard flexible et acéré ; il a des bras encore, il les tend à sa compagne laissant couler des pleurs sur son visage qui conserve encore la forme humaine. « Approche, ô mon épouse ! approche, infortunée ! dit-il, tandis qu'il me reste encore quelque chose de moi, touche, prends cette main, puisqu'il me reste une main et que le serpent ne m'enveloppe pas tout entier ». Il veut parler encore, mais tout à coup sa langue se fend et se partage ; il veut parler, mais les paroles lui manquent, et quand il essaie de faire entendre des plaintes, il siffle : c'est la seule voix que lui laisse la nature. Harmonia subit le même sort que son époux. Grâce à la pitié de Zeus, ils furent tous deux transportés aux Champs Elysées ».

CADMOS A SAMOTHRACE, A RHODES, EN THRACE.

D'après Diodore de Sicile, le mariage de Cadmos et d'Harmonia aurait eu lieu, non pas à Thèbes, mais à Samothrace. « Cadmos, fils d'Agénor, arriva chez les Samothraces, fut initié, et épousa Harmonia, fille d'Iasion, et non pas d'Arès, comme le prétendent les mythographes grecs. Ce fut le premier festin de noces auquel les dieux assistèrent. Déméter, éprise d'Iasion, apporta le blé en présent de noces, Hermès la lyre, Athéna son fameux collier, un voile et des flûtes. Electre apporta les instruments avec lesquels on célèbre les mystères de la grande mère des dieux, les cymbales et les tympanons des Orgies. Apollon

joua de la lyre, les Muses de leurs flûtes, et les autres dieux ajoutèrent à la magnificence de ce mariage par des acclamations de joie ». On prétendait à Samothrace qu'Harmonia était une fille de Zeus et de l'Atlantide Electre et qu'elle fut enlevée par Cadmos assisté d'Athéna.

Diodore de Sicile parle également du séjour de Cadmos à Rhodes. « Assailli pendant la traversée par une violente tempête, il avait fait vœu d'élever un temple à Poseidon. Il construisit donc ce temple dans l'île de Rhodes et laissa quelques Phéniciens pour le desservir. Il honora aussi par ses offrandes l'Athéna Lindienne ; parmi ces offrandes se trouve un magnifique bassin d'airain fabriqué à la mode antique. Ce bassin portait une inscription tracée en caractères phéniciens, qu'on dit avoir été primitivement transportée de Phénicie en Grèce ».



Niobé avec la plus jeune de ses filles. Marbre antique. Florence. Galerie des Offices. (Phot. Alinari, Florence).

Lors de son passage en Thrace, Cadmos, d'après certains écrivains, aurait fait exploiter les mines d'or du Mont Pangée et aurait ainsi introduit en Europe l'industrie de l'extraction des minerais, de même que, suivant la légende, ce fut lui qui apporta en Grèce l'alphabet phénicien.

II. AMPHION ET ZETHOS.

LES NIOBIDES. UNE ASCENDANCE ILLUSTRE.

D'après une légende rapportée par un chronographe d'une époque récente, Cadmos n'aurait pas quitté volontairement Thèbes, mais s'en serait fait chasser par deux jeunes gens qui portaient les noms d'Amphion et de Zethos. C'étaient des fils de Zeus et d'Antiope, fille soit du dieu-fleuve Asopos, soit du Thébain Nykteus. Nous avons déjà raconté comment Antiope fut séduite par le maître de l'Olympe que son éclatante beauté avait ébloui. Quand Nykteus apprit la chose, il voulut punir sa fille qui, fuyant la maison paternelle, rencontra sur son chemin Epopeus, roi de Sicyone. Celui-ci lui fit bon accueil et l'épousa. Nykteus mourut de désespoir ou, d'après une autre version, mit lui-même fin à ses jours. Auparavant, cependant, il avait recommandé à son frère Lykos, qui devait lui succéder sur le trône, de poursuivre son œuvre de

vengeance contre Europe. Lykos attaqua les Sicyoniens, tua Epopeus et emmena Antiope, chargée de liens. En chemin, la victime de Zeus mit au monde deux jumeaux sur le Cithéron et les abandonna. Un berger les recueillit et leur donna les noms d'Amphion et de Zethos. Etroitement surveillée par Dircé, épouse de Lykos, Antiope menait une vie misérable, quand un beau jour, grâce sans doute à l'intervention de Zeus, ses chaînes tombèrent d'elles-mêmes. Dans sa fuite, elle arrive à l'endroit où ses fils, parvenus à l'âge d'hommes, vivaient au milieu des bergers. Zethos la prenant pour une esclave fugitive, la repousse malgré ses supplications. Sur ces entrefaites, Dircé venu avec d'autres femmes sur le Cithéron pour célébrer le culte orgiastique de Dionysos, rejoint Antiope, s'empare d'elle et l'entraîne pour la mettre à mort. Le berger qui avait servi de père à Amphion et Zethos leur révèle alors qu'Antiope est leur mère. Les deux frères se mettent aussitôt à la poursuite de Dircé à laquelle ils arrachent leur victime. Ils vengent Antiope en attachant par les cheveux Dircé aux cornes d'un taureau sauvage et jettent son corps dans une fontaine. Lykos fut également tué, d'après Apollodore d'Athènes. Un autre auteur dit qu'il fut épargné, grâce à l'intervention d'Hermès et qu'il abandonna à Amphion la souveraineté de Thèbes. Quant à Antiope, frappée de démence par Dionysos, elle erra de tous côtés, jusqu'au jour où elle rencontra à Tithorea Phokos qui la guérit et l'épousa.

Pausanias et Hygin nous ont transmis des versions un peu différentes au sujet d'Antiope et de la naissance de ses deux fils. D'après l'auteur de la *Description de la Grèce*, Epopeus, venu à Thèbes, avait enlevé Antiope dont le père Nykteus avait marché contre les Sicyoniens pour tirer vengeance de cet outrage. Vaincu et mortellement blessé, il avait chargé son frère Lykos de poursuivre la lutte contre Epopeus. Mais celui-ci, ayant également succombé à ses blessures, et son successeur Lamedon ayant de plein gré livré Antiope, la guerre entre Thébains et Sicyoniens n'avait plus eu de raison d'être. Ce serait en revenant à Thèbes qu'Antiope aurait mis au monde les jumeaux Amphion et Zethos, dans une grotte près d'Eleutherai. Non loin de là, il y avait une source dans laquelle le berger qui avait recueilli les deux enfants les avait baignés. Enfin, d'après Hygin, Antiope était l'épouse d'Epopeus qui l'avait répudiée parce qu'elle l'avait trompé avec Lykos. C'est alors qu'elle fut la victime de la passion de Zeus. Lykos ayant épousé Dircé, celle-ci craignant que son mari n'aimât encore Antiope, la fit enchaîner et jeter en prison. Grâce à l'intervention de Zeus, Antiope put s'enfuir. Elle arriva sur le mont Cithéron où elle accoucha de deux enfants qu'elle abandonna. Ceux-ci furent recueillis et élevés par des bergers qui leur donnèrent les noms d'Amphion et de Zethos.

Les deux frères nous sont représentés avec des caractères tout à fait différents. Zethos, exclusivement adonné à la chasse et à l'élevage, d'une force prodigieuse, était fruste et quelque peu sauvage ; Amphion, au contraire, occupé surtout à chanter et à jouer de la lyre, était d'un naturel tendre et délicat. On le rangeait parmi les chanteurs mythiques, à côté de

Thamyris, Lindos et Orphée. On racontait même qu'il avait reçu la lyre d'Apollon pour avoir élevé le premier autel de ce dieu et qu'il entraînait à sa suite les animaux et les rochers charmés par ses accents.

Si Cadmos avait fondé la Cadmée, c'est-à-dire la citadelle de Thèbes, on attribuait à Amphion et à Zethos la construction des murs de la ville. « Ces deux héros, dit Homère, fondèrent les premiers Thèbes, et l'entourèrent de remparts. Malgré leur vaillance, ils n'eussent pu si elle n'eût eu de fortes tours, habiter la vaste Thèbes ». Tandis que Zethos déployait toute sa force à entasser les blocs énormes destinés aux murs de la cité, Amphion qui, comme le dit Horace « faisait mouvoir les rochers au son de sa lyre, et le charme de ses accents trouvait la pierre obéissante », obtenait sans effort le même résultat. La ville eut sept portes, comme la lyre d'Apollon avait sept cordes et Amphion donna à chacune d'elles le nom d'une de ses filles. Les habitants d'Epidaure prétendaient que les murs de leur cité avaient également été édifiés par Amphion.



Une fille de Niobé. Marbre antique.
Florence. Galerie des Offices. (Phot Alinari. Florence).

Zethos avait épousé Aedon, fille de Pandoreos et n'en avait eu qu'un seul enfant, un fils, nommé Itylos. La femme d'Amphion au contraire, Niobé, dont nous avons déjà parlé à propos d'Artémis, était mère d'une nombreuse famille. Par jalousie, Aedon résolut de tuer l'aîné des fils de Niobé, Amaleus, qui dormait dans la même chambre qu'Itylos. Elle se trompa et mit à mort son propre enfant. Inconsolable, elle implora la pitié des dieux et fut transformée en rossignol. Un passage de l'Odyssée nous parle de « la fille de Pandareos, au verdoyant plumage, qui, quand revient le printemps, chante cachée dans le feuillage le plus sombre, et avec de rapides roulades, répand ses notes sonores. Plaintive, elle pleure encore son fils chéri, son Itylos, né du roi Zethos, que jadis, par une fatale imprudence, elle tua avec l'airain aigu ».

LES ENFANTS DE NIOBÉ.

D'après une très ancienne tradition, Amphion épousa Hippomeduse. La version la plus répandue lui donne comme femme Niobé, fille de Tantale, dont la tragique destinée nous est déjà rapportée dans l'Iliade. Après avoir consenti à rendre

à Priam le corps de son fils Hector, Achille ajoute : « Maintenant, n'oublions pas le repas du soir. La belle Niobé elle-même a songé à prendre de la nourriture, quand, dans ses demeures, ses douze enfants venaient de périr : six filles et six fils florissants de jeunesse, frappés, les vierges par les flèches d'Artémis et les jeunes hommes par l'arc d'argent d'Apollon, courroucé contre Niobé parce qu'elle s'était comparée à la belle Leto, disant : « Elle n'a que deux enfants tandis que j'en ai un grand nombre ». Mais les deux tuèrent le grand nombre. Pendant neuf jours, ceux-ci restèrent étendus, baignés dans leur sang et personne ne les ensevelit ; car le fils de Kronos avait transformé le peuple en pierres. Dans la dixième journée, les dieux célestes leur donnèrent la sépulture. Alors, fatiguée de larmes, la mère se souvint de prendre des aliments. Maintenant, sur l'âpre Sipyle, parmi les rochers des montagnes désertes, où sont, dit-on, les nymphes qui dansent sur les rives de l'Acheloos, Niobé, quoique changée en pierre, ressent encore les douleurs que les dieux lui ont envoyées ».

C'est Ovide qui nous a laissé le récit le plus détaillé de la légende de Niobé ; on y retrouve, avec quelques enjolivements, les principaux traits disséminés dans les œuvres des auteurs anciens. Le poète des *Métamorphoses* nous raconte que « la fille de Tirésias, Manto, qui lisait dans l'avenir, transportée d'une fureur divine, allait un jour, criant dans toutes les rues de la ville : « Thébaines, courez en foule offrir à Latone et à ses deux enfants vos prières et l'encens, symbole de piété ; attachez vos cheveux avec des branches de laurier. Latone vous le commande par ma bouche ». Niobé, survenue sur ces entrefaites, éclate en orgueilleux propos, rappelle son illustre origine qu'elle déclare supérieure à celle de la mère d'Apollon et d'Artémis qui, elle, n'a eu que deux enfants « à peine la septième partie de ceux que mes flancs ont porté, dit-elle... Je suis trop haut pour que l'adversité puisse m'atteindre.... Supposez que de ce peuple d'enfants quelques-uns me soient enlevés, cette perte ne saurait me réduire à deux comme Latone ». Cette dernière, indignée, demande à Artémis et à Apollon de la venger de l'injure qui vient de lui être faite. Ils se mettent immédiatement à l'œuvre. Successivement, tous les fils de Niobé, Ismène, Sipyle, Phédine, Tantale, Alphénor, Damasichton, Ilionée, sont frappés des flèches d'Apollon. Tous succombent sur-le-champ, sauf Ilionée. Amphion se tue de désespoir. Niobé invective son ennemie. « Repais-toi de ma douleur, ô cruelle Latone ; repais-toi de mes larmes, assouvis ton cœur impitoyable ; je meurs sept fois : triomphe, implacable ennemie ! applaudis-toi de cette victoire ! Mais où donc est cette victoire ? Dans mon malheur, je suis encore plus riche que toi dans ta postérité : après tant de funérailles, je l'emporte encore ! ». Elle parle, et déjà la corde a résonné sur l'arc qui se tend avec force. A ce bruit, tous frissonnent d'effroi. Niobé seule n'est point émue ; son audace grandit avec ses malheurs. En habit de deuil et les cheveux épars, ses filles étaient debout, rangées autour des lits funèbres de leurs frères. L'une d'elles veut retirer le fer plongé dans ses entrailles : elle tombe sur son frère et meurt en l'embrassant. Une autre s'efforçait de consoler sa mère



Phot. Giraudon.

CADMOS TUANT LE DRAGON

Cratère. Paris. Musée du Louvre.

infortunée, elle perd tout à coup la voix, et ses membres plient sous les coups d'une main invisible ; elle ne ferme la bouche qu'en exhalant le dernier soupir. Celle-ci tombe mourante en cherchant vainement à fuir, celle-là expire sur le corps de sa sœur, l'une se cache, l'autre paraît toute tremblante. La mort avait déjà fait six victimes, que ses coups avaient diversement frappées. Une seule restait ; sa mère lui fait un rempart de son corps et l'enveloppe de ses vêtements : « Laisse m'en une ; de tant de filles je ne te demande que la plus jeune, la seule qui me reste encore. » Tandis qu'elle prie celle pour qui elle prie expire. Veuve de son époux, veuve de ses fils et de ses filles, Niobé s'assied au milieu de leurs cadavres inanimés. Endurcie par tant de maux, elle demeure immobile. Le vent n'agite plus ses cheveux, le sang ne colore plus son visage, ses yeux sont fixes, ses traits respirent la douleur. Rien ne vit plus en elle ; sa langue se glace dans son palais durci, le mouvement s'arrête dans ses veines. Son cou n'est plus flexible, ses bras ne peuvent plus faire aucun geste, ni ses pieds avancer ; ses entrailles même se pétrifient. Elle pleure pourtant : un violent tourbillon la saisit et la porte dans sa patrie. Là, placée sur le sommet d'une montagne, elle se fond en eau, et des larmes baignent encore le marbre de son corps. »



Un fils de Niobé. Marbre antique.
Florence. Galerie des Offices. (Phot. Alinari. Florence.)

Suivant Apollodore d'Athènes, Niobé, fille de Tantale, avait épousé Amphion de Thèbes et en avait eu quatorze enfants. Ses sept fils s'appelaient Sipylos, Eupinytos, Ismenos, Damasichthon, Agenor, Tantale, Phaedimos. Les noms des sept filles étaient : Ethodia ou Maira, Kleodoxa, Astyoché, Phthia, Pelopia, Ogyia, Astykrateia. Apollodore cite encore le nom de deux autres enfants de Niobé qui échappèrent au massacre : Amphion et Chloris qui plus tard épousa Néleus.

D'après cet auteur, les filles de Niobé sont tuées dans leur maison par Artémis, tandis que les fils succombent sous les flèches d'Apollon sur le Cithéron. Amphion a le même sort ; Niobé revenue auprès de son père, au Sipyle, est, sur sa prière, métamorphosée en un rocher d'où ses larmes coulent jour et nuit. Enfin, Diodore de Sicile fait de Niobé une fille de Tantale et une sœur de Pélops avec lequel elle vient de Lydie en Grèce où elle

épouse Amphion. Ses quatorze enfants tombent sous les coups d'Artémis et d'Apollon, à l'exception de Chloris.

Parmi les versions relatives à Niobé, citons encore celle d'après laquelle la malheureuse mère, après la mort de ses enfants, serait tombée dans un tel état d'abattement qu'elle ne put plus proférer une parole ; ce serait à cause de cela qu'on l'aurait comparée à une pierre. On racontait aussi que quelqu'un ayant élevé sur la tombe des Niobides une statue de leur mère, en pierre, les passants, à la vue de cette statue, auraient dit que c'était Niobé, transformée en pierre. On a même essayé d'expliquer le miracle des larmes en disant qu'un sculpteur avait taillé la statue de Niobé dans la roche du mont Sipyle, et qu'ensuite il avait amené l'eau d'une source voisine, de façon à ce qu'elle suintât par les yeux de la statue.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

La légende de Cadmos. — Nous possédons quelques peintures de vase représentant la lutte de Cadmos contre le dragon, à laquelle assistent un certain nombre de personnages parmi lesquels on distingue principalement Athéna.

Ino-Leucothea. — Pausanias dit qu'Ino et Sémelé étaient représentées avec Dionysos enfant sur le trône d'Amyclées et l'on a conservé trois monnaies de Corinthe représentant Ino qui se jette à la mer avec Mélicerte. On reconnaît encore Leucothea sur une mosaïque monochrome du Vatican, dans un ou deux bronzes anciens, ainsi que sur un assez grand nombre de gemmes.

Aphion et Zethos. — Un beau bas-relief antique conservé au palais Spada, nous montre les deux jumeaux, Zethos sous les traits d'un chasseur, Amphion tenant une lyre à la main. Le fameux groupe du taureau Farnèse représente Amphion et Zethos attachant Dircé aux cornes d'un taureau pour la punir de ses persécutions contre leur mère.

Niobé et les Niobides. — Un vase attique archaïque, conservé au Musée de la petite ville italienne de Corneto représente d'un côté un fils et une fille de Niobé s'efforçant d'arracher à Apollon et à Artémis le corps de l'un de leurs frères qui vient de succomber, et Niobé qui cherche à les protéger en étendant son manteau. D'autre part, on voit Leto contemplant les innocentes victimes de son orgueil offensé. Il existe également d'autres peintures de vase traitant le même sujet. L'une des plus remarquables est celle qui se trouve reproduite à la page 216 du Tome 1er de cet ouvrage. La grande peinture grecque, avec Polygnote et ses élèves, s'était également inspirée de la légende de Niobé. On croit en voir un reflet dans une peinture sur marbre d'Herculanum signée Alexandros. D'après Pausanias, la légende des Niobides figurait sur le trône de Zeus d'Olympie par Phidias et on a conservé un certain nombre de bas-reliefs qui dérivent peut-être de l'œuvre du maître de la sculpture grecque.

En 1583, on mit au jour, près de Rome, un groupe de statues qu'on transporta d'abord dans les jardins de la villa Médicis et qui est aujourd'hui conservé dans la Galerie des Offices, à Florence. Dix au moins de ces statues ont trait à la légende des Niobides. On croit y voir, sinon les originaux, du moins les répliques d'un groupes de statues attribuées

tantôt à Praxitèle, tantôt à Scopas et qui auraient été transportées à Rome, environ trente ans avant l'ère chrétienne par C. Sosius. Ce groupe fut d'abord placé dans le temple d'Apollon Sosianus. Dans les statues de la Galerie des Offices, on a reconnu Niobé, six de ses fils et trois de ses filles. On a essayé de reconstituer l'ensemble du groupe qui devait comprendre seize personnages, d'après la pose de chacun d'entre eux. Après avoir longtemps cru que ces statues avaient servi à décorer un fronton, on a dû renoncer à cette hypothèse, mais celles qui ont été proposées par les archéologues laissent toujours la question en suspens. Il en va de même de l'attribution du groupe transporté par Sosius à Rome, soit à Scopas, soit à Praxitèle. Le grand savant qu'était M. Max Collignon, dans son *Histoire de la Sculpture grecque*, est d'avis qu'il faut laisser de côté l'un et l'autre de ces deux noms, l'œuvre en question étant selon lui de date plus récente.

III. — LA LÉGENDE D'ŒDIPE.

Parmi les légendes enfantées par l'imagination hellénique, il n'en est pas de caractère plus tragique que celle dont Œdipe est le héros. Nous y voyons un homme qui, sous l'empire d'une inexorable fatalité, commet les deux plus grands crimes, les deux plus épouvantables forfaits dont un mortel puisse se rendre coupable : le parricide et l'inceste. Ce mythe a, d'autre part, été popularisé par le génie des plus illustres d'entre les dramaturges grecs. On peut dire sans exagération qu'il n'y a rien de plus beau dans le patrimoine intellectuel de l'humanité que l'Œdipe Roi de Sophocle.

NAISSANCE D'ŒDIPE.

On a déjà vu plus haut qu'à côté de ses trois filles, Ino, Autonoé et Agavé, Cadmos eut un fils, Polydoros, dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il fut le père de Labdacos, qui donna son nom à la dynastie thébaine des Labdacides. Son fils Laios avait dû s'enfuir dans le Péloponèse quand Amphion et Zethos s'étaient emparé de Thèbes. Il était revenu dans sa ville natale après la mort d'Amphion qui ne laissait pas d'enfants. Pendant son séjour auprès de Pélops, Laios s'était épris d'une passion coupable pour le fils de son hôte, Chrysippos, dont, d'après Apollodore d'Athènes « il était devenu amoureux en lui apprenant à conduire un char ».

La malheureuse victime s'était tuée de désespoir. Pelops avait maudit Laios et les effets de cette malédiction, ainsi que, suivant d'autres auteurs, la colère d'Hera, indignée du forfait commis par le fils de Labdacos, devaient entraîner les conséquences les plus effroyables pour la famille des Labdacides. On attribuait également ces malheurs à l'indignation d'Apollon, irrité de ce que Laios, après avoir consulté son oracle, n'avait pas tenu compte des prescriptions de la Pythie.

Marié avec la fille de Menoikeus appelée tantôt Epicaste, tantôt Jocaste, Laios n'ayant pas d'enfants, était allé à Delphes pour y prendre conseil de l'oracle d'Apollon. La réponse fut peu encourageante. Laios devait à tout prix s'abstenir d'avoir un héritier, car celui-ci serait pour sa famille la cause des plus terribles malheurs : il tuerait son père, épouserait sa mère et plongerait toute sa maison dans le deuil et dans le sang. Or, dans une nuit d'orgie, Laios et Epicaste oublient les prédictions de l'oracle. Un enfant naît. Ses parents croient échapper à la fatalité en exposant le nouveau-né sur le mont Cithéron, après lui avoir percé



Euphorbos, portant Œdipe enfant, et Polybos. Amphore à figures rouges.

les pieds avec des pointes d'agrafes ou des aiguilles de fer, ce qui lui valut le nom d'Œdipe (*Oidipous*, qui a les pieds enflés). D'après une autre tradition, l'enflure de pieds qui le fit ainsi appeler provenait des langes dans lesquels il avait été enveloppé. Le hasard voulut que l'enfant ainsi abandonné fût trouvé par des pâtres qui l'apportèrent au roi de Corinthe, Polybos. Celui-ci étant sans enfants, obtint de sa femme Mérope qu'on adoptât Œdipe. Elevé par ceux qu'il croyait ses parents, l'enfant grandit et devint un jeune homme vigoureux, d'une force supérieure à celle de tous ses compagnons. Par jalousie, ceux-ci se moquèrent de lui, disant qu'il n'avait aucun droit au titre de fils de roi. Œdipe demande des explications à Polybos et à Mérope. Devant leur réticence, il se rend à Delphes, dans l'espoir que l'oracle d'Apollon lui aiderait à éclaircir le mystère de sa naissance.

ŒDIPE A DELPHES. LE MEURTRE DE LAIOS.

La réponse de la Pythie déçut Œdipe. Sans lui révéler son origine, elle lui conseilla simplement de ne pas retourner dans sa patrie, parce qu'il y tuerait son père et épouserait sa mère. Se croyant toujours fils de Polybos et de Mérope, Œdipe décide de ne pas rentrer à Corinthe. Il se met donc en route, et arrive au carrefour de deux routes, en Phocide, suivant la tradition la plus généralement admise. Là, il se trouve en présence d'un autre voyageur. C'était Laios. Celui-ci somme Œdipe de lui céder le pas, en le prenant de haut. Le jeune homme refuse d'obéir et est frappé d'un coup d'aiguillon par le cocher de Laios. Suivant une autre tradition, il eut le pied écrasé sous une roue du char de son adversaire ; enfin, un de ses chevaux aurait été tué. Quoiqu'il en soit, Œdipe, transporté de colère, se précipite sur Laios et lui porte un coup mortel, ainsi qu'à son héraut, Polyphontes. Sophocle, d'autre part, dit que Laios était suivi de quatre compagnons, dont un seul, un vieillard, survécut. Ce dernier raconta que leur petite troupe avait été attaquée par une bande de brigands, ne voulant pas avouer qu'un seul homme avait eu raison de Laios et de son cortège.

Tout autre est l'aspect sous lequel Nicolas de Damas nous présente cet événement. Il nous raconte que Laios et son épouse Epicaste se trouvaient sur la route de Delphes quand, près du mont Laphytios ils rencontrèrent Œdipe qui allait chercher des chevaux à Orchomène. Une querelle éclata. Œdipe tua Laios et le héraut qui l'accompagnait. Epicaste put s'échapper et se cacher dans une forêt voisine où les serviteurs d'Œdipe, envoyés à sa poursuite ne réussirent pas à la découvrir. Elle revint ensuite sur ses pas et fit ensevelir le corps de son mari et du héraut à l'endroit même où ils se trouvaient. Quant à Œdipe, il rentra à Corinthe, ramenant avec ses chevaux les mules de Laios dont il fit présent à Polybos. Suivant Apollodore d'Athènes, ce fut Damasistrate, roi de Platées qui donna la sépulture à Laios. Un autre auteur dit qu'Œdipe enterra lui-même ses victimes, en ne prenant que l'épée et le baudrier de Laios. Pausanias raconte que de son temps on voyait encore les tombeaux de Laios et de son serviteur marqués par un entassement de pierres de choix et qu'il y avait à Thèbes des fêtes instituées en l'honneur du père d'Œdipe.

ŒDIPE ET LE SPHINX.

Après le meurtre de Laios, Œdipe arrive aux portes de Thèbes. Sur le mont Phikios qui, d'après Pausanias était près du temple d'Heraklès Hippodetes et de la plaine de Teneros, se trouvait posté un monstre terrible, qui semait la terreur dans tout le pays, le Sphinx. Il avait, disait-on, la tête et la poitrine d'une femme, les pieds et la queue d'un lion (ou encore des griffes de Harpye et une queue acérée de dragon), les ailes d'un aigle. Il était né d'Orthros et d'Echidna, ou encore de Thyphoeus et d'Echidna et avait été envoyé soit par Hera pour tirer vengeance du crime commis par Laios contre Chrysippos, soit par Arès, Dionysos ou encore Hadès.

C'était là l'opinion la plus généralement admise au sujet du Sphinx. On trouve

cependant dans certains écrivains anciens une légende tout à fait différente. L'un deux nous raconte que « Cadmos, arrivant à Thèbes, avait pour femme une amazone nommée Sphinx qui ayant appris que Cadmos avait épousé Harmonia la sœur du dragon, se retira sur le mont Sphingios avec un grand nombre de Thébains, emportant avec elle de grandes richesses et emmenant le chien merveilleusement habile de Cadmos. Là, elle dressait des embûches aux Thébains, et les Thébains appelaient ces embûches *énigmes*. De là les expressions : le Sphinx nous déchire par son énigme, personne ne peut détruire l'énigme.



Œdipe et le Sphinx.

Cadmos promit de grandes richesses à qui tuerait le Sphinx. Œdipe de Corinthe, homme d'une grande valeur militaire, qui possédait un cheval très agile, prit avec lui quelques Thébains, et s'étant rendu de nuit sur la montagne tua le Sphinx. C'est ainsi que la fable s'est formée. »

On racontait aussi que le Sphinx était un chef de pirates qui avait établi son repaire sur le mont Phikios et qu'Œdipe vainquit avec une troupe amenée de Corinthe. « C'était un pirate : on disait que c'était une lionne à cause de ses meurtres, qu'elle avait des ongles de vautour à cause de ses rapines, des ailes d'aigle parce que les brigands qui étaient avec elle couraient de tous côtés et assassinaient les voyageurs. Œdipe le tua après s'être joint à lui avec quelques autres sous prétexte de s'associer à ses brigandages. » De son côté Pausanias dit au sujet du Sphinx : « C'était, dit-on, une fille naturelle de Laios à qui ce prince avait dévoilé l'oracle donné à Cadmos par la Pythie, en ajoutant que les rois seuls le

connaissaient. Laios avait plusieurs fils nés de concubines et la prédiction ne concernait qu'Epicaste et ses fils. Quand donc un des bâtards venait réclamer l'empire, le Sphinx lui disait qu'il devait connaître la réponse donnée à Cadmos puisqu'il était fils de Laios, et comme ils ne pouvaient répondre, il les condamnait à mort comme des imposteurs qui voulaient usurper le pouvoir. Œdipe, inspiré par un songe, eut connaissance de l'oracle et parvint ainsi au trône. »

Citons encore deux autres versions rapportées par des scoliastes d'Euripide. D'après l'un



Œdipe et le Sphinx.

d'eux le Sphinx était la fille d'Ucalégon et la femme de Macareus, habitants du pays. Après la mort d'Ucalégon elle exerça le brigandage sur le mont Phikios, fut séduite et tuée par Œdipe. Le second scoliaste écrit : « Certains pensent que c'était non un monstre, mais une prophétesse qui rendait des oracles peu intelligibles et tuait ceux qui ne la comprenaient pas. »

Quelle était cette énigme posée par le Sphinx ? D'après Apollodore d'Athènes, elle lui avait été inspirée par les Muses et consistait en ces mots : « Quel est l'animal qui n'a qu'une voix et qui d'abord quadrupède, devient successivement bipède et tripède ? » Diodore de Sicile donne de son côté le texte suivant : « Qui est-ce qui est à la fois à deux, à trois et quatre pieds ? » La légende raconte qu'un grand nombre de Thébains, incapables de résoudre l'énigme avaient déjà succombé. La dernière victime du Sphinx était Hemon, fils de Créon « le plus beau et le plus aimable des jeunes gens ». C'est alors qu'Œdipe arrive

et trouve sans peine la réponse. L'animal dont parle le Sphinx c'est l'homme qui naît quadrupède, puisqu'il marche d'abord à quatre pattes ; il est ensuite bipède et dans la vieillesse un bâton est pour lui un troisième pied.

D'après la légende, le Sphinx en voyant l'énigme résolue par Œdipe se tua en se précipitant du haut du rocher sur lequel il était posté. Une autre tradition nous dit que le héros tua le monstre d'un coup de lance.

ŒDIPE ET JOCASTE.

Créon, roi de Thèbes, avait promis sa couronne, ainsi que la main de sa sœur Jocaste, à celui qui délivrerait le pays du Sphinx. Il tint sa parole et Œdipe devint ainsi, à son insu, le mari de sa propre mère. C'était l'inceste ajouté au parricide. Dans l'Odyssée, Homère dit de la mère d'Œdipe : « Cette mère, dans l'ignorance de son esprit, commit une action terrible ; elle épousa son fils après qu'il eût immolé le héros de qui il était né. Les dieux voulurent que ces choses fussent dévoilées : alors Œdipe, par la volonté funeste des immortels, régna sur les Cadméens, souffrant dans la riante Thèbes d'affreuses peines. La reine, vaincue par la douleur, s'en alla chez Hadès, après avoir suspendu à une poutre de son palais un lacet fatal. Elle laissa son fils infortuné en proie aux intolérables tourments que peuvent causer les furies d'une mère. »

Comme on le voit, Homère ne parle pas des enfants qui seraient nés de l'union d'Œdipe et de Jocaste. Plusieurs mythographes prétendent que cette union resta stérile et qu'après la mort de Jocaste, Œdipe épousa Euryganée, dont il eut plusieurs enfants. On a émis l'hypothèse que ce seraient les tragiques qui auraient inventé la légende de la naissance des enfants incestueux d'Œdipe et de Jocaste et des terribles conséquences qui s'en suivirent. La vengeance des dieux s'abat sur Thèbes. La terre ne produit plus rien, les petits des animaux et les enfants des hommes périssent avant de naître dans le sein de leur mère. On consulte l'oracle qui répond que tous ces fléaux sont dûs au meurtre de Laios et ne cesseront qu'avec la punition du coupable. Œdipe interroge le devin Tirésias qui lui révèle l'horrible vérité.

Telle est la version de Sophocle. Un mythographe en donne une autre qui mérite d'être rapportée : « Œdipe ayant été faire des sacrifices sur le Cithéron, cheminait sur son char avec Jocaste. Quand ils furent arrivés au lieu dit *Schiste*, Œdipe reconnaissant l'endroit le signala à Jocaste et lui raconta l'événement (le meurtre de Laios) en lui montrant le baudrier. Celle-ci, vivement émue, resta silencieuse, car elle voyait bien qu'Œdipe était son fils. Puis vint un gardien des chevaux de Sicyone qui raconta tout au prince, comment il l'avait trouvé, recueilli et donné à Mérope ; en même temps il lui montra ses langes et les aiguilles (dont ses pieds avaient été percés) et lui demanda une récompense. Ainsi tout fut découvert et l'on dit qu'après la mort de Jocaste et après s'être crevé les yeux, Œdipe épousa Euryganée qui était vierge, et dont il eut quatre enfants. »



(Phot. Giraudon.)

ŒDIPE ET LE SPHINX

Paris. Musée du Louvre.

D'après la tradition la plus généralement admise, mais non la plus ancienne, la découverte des crimes involontaires d'Œdipe eut de terribles résultats. Jocaste se pendit, Œdipe se creva les yeux et fut chassé de Thèbes. En partant, il maudit ses fils qui ne l'avaient pas défendu. Guidé par sa fille Antigone, il se rend dans l'Attique et meurt près de Colone, dans un bois consacré aux Euménides.

D'autres auteurs anciens nous présentent les choses sous un jour moins tragique. Pour cacher sa honte, Œdipe se serait retiré dans un coin obscur du palais, et s'il maudit ses



Œdipe et le Sphinx.

fils, c'est pour des causes plutôt futiles. Sa colère serait provenue de ce qu'on lui avait servi à manger sur une table d'argent et à boire dans une coupe d'or, ce qui lui rappelait sa splendeur passée et son infortune présente. On racontait aussi que ses fils, qui d'habitude, lui envoyaient pour ses repas un morceau d'épaule de bœuf, lui firent servir un jour, par inadvertance, un morceau de cuisse. Croyant qu'on avait voulu se moquer de sa cécité, Œdipe maudit ses fils et leur souhaita de s'entre-tuer pour la possession du trône.

D'après un passage d'Homère, on célébrait à Thèbes des jeux funèbres en l'honneur d'Œdipe. Faut-il en conclure que les cendres du fils de Laios reposaient en cette ville ?

Certains auteurs disent qu'elles en furent repoussées, ainsi que d'autres villes, parce qu'on craignait qu'elles ne fussent une cause de malheur. Elles auraient enfin trouvé un asile dans la petite ville d'Eteonos, où Œdipe était honoré comme un héros, dans un sanctuaire consacré à Déméter. Encore les habitants d'Eteonos n'avaient-ils consenti à accueillir les restes de celui qui avait délivré les Thébains du Sphinx, qu'après avoir consulté l'oracle. La Pythie avait répondu qu'il fallait laisser Œdipe dormir en paix, puisqu'il avait trouvé le repos auprès de la mère de Perséphone.

IV. — LA POSTÉRITÉ D'ŒDIPE.

LES EFFETS DE LA MALÉDICTION.

On a déjà vu, à propos d'Hippolyte et de Méléagre, l'importance que l'imagination grecque attachait aux conséquences de la malédiction des parents envers leurs enfants. Les suites des imprécations par Œdipe contre ses deux fils Etéocle et Polynice ne furent pas moins terribles, et la fatalité n'épargna pas davantage ses deux filles Antigone et Ismène.

Quel était l'aîné des deux fils d'Œdipe ? Les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur ce sujet. Suivant les uns, c'était Etéocle, d'après les autres Polynice. On raconte que les deux frères avaient conclu une convention d'après laquelle chacun d'eux règnerait à tour de rôle pendant un an à Thèbes. « Quelques-uns disent que Polynice régna le premier, et qu'au bout d'une année, il remit la couronne à son frère. Suivant d'autres, ce fut Etéocle qui eut le premier la couronne et qu'il ne voulut plus s'en dessaisir ». Cette version, rapportée par Apollodore d'Athènes, est la plus généralement admise. Celle d'après laquelle les deux frères auraient procédé à un partage dans lequel Etéocle recevait la couronne et Polynice le peplos et le manteau d'Harmonia, n'a trouvé que peu d'échos.

Obligé de quitter Thèbes, Polynice arriva à Argos où régnait alors Adraste. Accablé de fatigue, il s'endormit sous le porche du palais royal. Il fut dérangé dans son sommeil par un nouveau venu qui le somma de lui faire place. C'était Tydeus, fils d'Œnée, lui aussi chassé de sa patrie. Une querelle éclate entre les deux hommes. Attiré par le bruit, Adraste sort de son palais et sépare les deux adversaires. Un devin lui avait prédit qu'il marierait ses deux filles, l'une à un sanglier, l'autre à un lion. Il voit ces deux animaux représentés sur les boucliers des jeunes gens qui en étaient venus aux mains et dont il décide de faire ses gendres. Polynice épouse Argeia et Tydeus Deïphyle. En même temps, Adraste leur promit de les ramener dans leur patrie. On décida de commencer par faire une expédition contre Thèbes pour y faire rentrer Polynice.

LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES

L'armée, réunie à Argos, fut placée sous les ordres de sept chefs. C'étaient, outre Adraste, Polynice et Tydeus, les Argiens Capanée, Hippomedon et Amphiaraos et l'Arcadien Parthénopée.

En sa qualité de devin, Amphiaraos qui descendait du célèbre Melampos et à qui certains auteurs donnaient pour père Apollon au lieu d'Oiclée, savait qu'aucun des chefs de l'expédition, à l'exception d'Adraste, n'en reviendrait vivant. Aussi, essaya-t-il de détourner ses compagnons de cette entreprise et refusa d'y participer. Apollodore d'Athènes nous raconte comment il y fut finalement contraint. « Polynice étant allé trouver Iphis, fils d'Alector, lui demanda de quelle manière il pourrait déterminer Amphiaraos à prendre part à cette expédition. Iphis lui conseilla de donner le collier d'Harmonia à Eriphyle, femme d'Amphiaraos, et quoique celui-ci lui eût défendu de recevoir aucun présent de Polynice, elle accepta le collier, et Polynice, en le lui donnant, la pria de faire en sorte que son mari vint avec eux. Cela dépendait d'elle, car Amphiaraos, à la suite d'un différend qu'il avait eu avec Adraste avait juré que sur toutes les discussions qui s'élèveraient entre eux, il s'en remettrait à Eriphyle. Lors donc qu'on fut sur le point de partir, Adraste renouvela ses instances, Amphiaraos persistait dans son refus, mais Eriphyle gagnée par le don du collier, le décida à partir. Amphiaraos s'y voyant forcé, ordonna à ses fils, lorsqu'ils seraient grands, de tuer leur mère et de faire une expédition contre Thèbes ».

HYPSIPYLE. LES JEUX NÉMÉENS.

L'armée des sept chefs, avant d'arriver devant la ville de Cadmos, s'arrêta à Némée, où régnait alors Lycurgue. Celui-ci avait eu de sa femme Eurydice un fils nommé Opheltes, que ses parents confièrent aux soins d'Hypsipyle, l'une de leurs esclaves. Les mythographes nous racontent l'étrange destinée d'Hpysipyle. Elle était fille de Thaos, roi de Lesbos. A la suite d'une entente, les femmes de Lesbos tuèrent tous les hommes de l'île. Seul, Thoas échappa au massacre, caché dans une armoire par sa fille. Hypsipyle fut proclamée reine. Lorsque les Argonautes, à leur passage à Lemnos, s'oublièrent un instant dans les bras des sujettes d'Hypsipyle, cette dernière devint l'amante de Jason. Elle institua, en l'honneur des Lemniens, ou de son père Thoas, des jeux funèbres auxquels les Argonautes prirent part. Après le départ de Jason et de ses compagnons, les Lemniennes ayant appris que Thoas n'était pas mort, s'emparèrent de lui et le tuèrent. Elles vendirent ensuite Hypsipyle comme esclave et c'est ainsi que la fille de Thoas entra au service de Lycurgue. C'est alors qu'elle fut rencontrée par les sept chefs qui lui demandèrent de leur indiquer une source. Posant sur l'herbe l'enfant confié à sa garde, Hypsipyle accompagna les guerriers jusqu'à la source la plus proche. Pendant sa courte absence, un immense serpent tua le fils de Lycurgue. A cette nouvelle le roi de Némée veut tuer l'esclave. Il en fut empêché par Tydeus, Adraste et Amphiaraos. Celui-ci dit à ses compagnons « que cet accident était le présage de ce qui devait arriver.

Ils donnèrent à l'enfant le nom d'Archemoros et instituèrent en son honneur les jeux néméens où Adraste remporta le prix de la course à cheval, Etéocle celui de la course à pied. Tydeus fut vainqueur au pugilat, Amphiaraos au saut et au disque, Laodocos au dard, Polynice à la lutte et Parthénopée à l'arc ».



Rhyton en forme de Sphinx. Londres. British Museum.

LA LUTTE DEVANT THÈBES. Avant d'attaquer Thèbes, les Argiens envoient Tydeus réclamer pour Polynice l'héritage d'Œdipe. Homère nous dit qu'il trouva de nombreux fils de Cadmos à table, dans le palais du vaillant Etéocle. « Là, quoique étranger, quoique seul au milieu d'un peuple ennemi, l'intrépide Tydeus ne ressent aucun trouble ; il provoque les Thébains à des épreuves et en toutes il est facilement vainqueur, car Athéna est pour lui une sûre protectrice. Les cavaliers thébains, pleins de dépit, placent sur la route qu'il suit à son retour une embuscade de cinquante guerriers, conduits par deux chefs : Méon, fils

d'Hemon, semblable aux immortels et l'inébranlable Lycophonte. Cependant Tydeus leur fait subir à tous un sort ignominieux et n'en laissa échapper qu'un seul qui revient en sa demeure. Obéissant aux signes des dieux, il renvoya seulement Méon ».

Devant l'échec de la mission de Tydeus, Adraste ordonne l'attaque. Chacun des sept chefs devra se porter devant l'une des sept portes de Thèbes défendues par les plus braves d'entre les Thébains. Comme Etéocle avait demandé à Tirésias par quels moyens il pourrait sortir victorieux de la lutte, le devin lui avait répondu qu'il obtiendrait ce résultat si Menoikeus, fils de Créon, se dévouait en sacrifice à Arès. Le jeune homme ainsi désigné n'hésita pas à faire le sacrifice de sa vie et se tua lui-même devant les portes de la ville. Cela n'empêcha pas les Argiens de mettre en déroute les Thébains venus au devant d'eux. Déjà Capanée, dressant une échelle contre les murs, s'apprêtait à les escalader, quand il fut, dit-on, foudroyé par Zeus.

La lutte se poursuivant sans résultat tangible de part et d'autre, les deux partis décidèrent de s'en remettre pour l'issue fatale à un duel entre Etéocle et Polynice. Le résultat de cette lutte fratricide fut la mort des deux héros qui succombèrent l'un sous les coups de l'autre. Cet incident ne mit cependant pas fin à la guerre. Un combat acharné s'engagea, au cours duquel tous les Argiens, sauf Adraste, périrent. Tydeus, blessé au ventre, étant resté à demi mort, « Athéna apporta un breuvage qu'elle avait demandé à Zeus pour le rendre immortel. Mais Amphiaraos qui lui en voulait parce qu'il avait engagé malgré lui les Argiens à cette guerre, voyant ce qu'Athéna voulait faire, coupa la tête de Menelippos que Tydée, quoique blessé, avait tué, et la lui apporta. Tydeus l'ayant ouverte en dévora la cervelle. La déesse voyant cette action, perdit toute son affection pour lui et se désista du bien qu'elle voulait lui faire ». Amphiaraos, qui avait pris la fuite, était sur le point de périr sous les coups de Périclymène « quand Zeus ouvrant la terre d'un coup de tonnerre, l'engloutit vivant avec son char, ainsi que Bathon, son écuyer, et le rendit immortel ». Adraste seul écchappa au massacre, grâce au cheval divin Arion, né, comme on le sait, de Déméter et de Poseidon.

ANTIGONE. THÉSÉE A THÈBES.

Après la mort d'Etéocle et de Polynice, la dignité royale était passée, à Thèbes, entre les mains de Créon. Celui-ci défendit d'ensevelir les corps des Argiens tombés sur le champ de bataille et fit jeter en pâture aux animaux le cadavre de Polynice accusé de trahison envers sa patrie. La sœur du jeune héros, Antigone, n'en donna pas moins la sépulture à ses restes. D'après une légende, elle aurait porté son corps sur le même bûcher qu'Etéocle. Ovide raconte que la haine des deux frères se manifesta jusqu'en cette occasion. « Dans un sacrifice commun, fait sur le même autel, en l'honneur de deux frères qui s'entr'égorgèrent, on vit la flamme noire, complice de leur inimitié, se partager en deux, comme si elle eût obéi à leurs ordres ». On disait aussi qu'Argeia, l'épouse de Polynice, avait prêté son concours à Antigone. Celle-ci était aimée

d'Hemon, le fils de Créon, mais d'après Euripide, elle aurait repoussé ses avances, disant qu'elle le tuerait le jour même de leurs noces. Une autre légende rapporte qu'Hemon chargé par son père de conduire Antigone au supplice, la cacha chez des bergers et en eut un fils. Celui-ci, devenu grand, fut reconnu par Créon qui rechercha ses parents et les fit périr malgré les prières d'Heraklès.

D'après la version la plus commune, Antigone, sur les ordres de Créon, fut enfermée dans un tombeau où elle mit elle-même fin à ses jours. Quant à Ismène, l'autre fille d'Œdipe, elle avait, disait-on, été tuée par Tydeus. Des quatre enfants que Jocaste avait eus de son fils, aucun ne fut épargné par la fatalité.

Adraste, l'unique survivant des sept chefs argiens, s'était enfui jusqu'à Athènes, où, réfugié près de l'autel de la pitié, il implora qu'on donnât la sépulture à ses compagnons tués à Thèbes. Thésée, à la tête d'une armée, marcha contre la ville de Cadmos, la prit et fit rendre à leurs parents les corps des héros argiens. Evadné, la femme de Capanée, ne voulut pas survivre à son mari et se jeta sur le bûcher dressé pour brûler ses restes.

LES ÉPIGONES. Dix ans après la première expédition contre Thèbes, les Epigones ou descendants des chefs argiens entreprirent une nouvelle campagne pour venger leurs pères vaincus. Ils prirent pour chef Alcméon, fils d'Amphiaraos, que son père avait chargé, comme on l'a vu plus haut, de le venger d'Eriphyle, sa mère qui, séduite par l'offre du collier d'Harmonia, avait obligé son mari à se joindre à une entreprise dont l'issue fatale lui était connue d'avance. Ce fut encore Eriphyle qui détermina Alcméon à accepter le commandement de l'armée argienne. Elle avait reçu de Thersandre, fille de Polynice, le second des présents offerts par les dieux à Harmonia, lors de son mariage, le peplos. Les Thébains furent vaincus. Un seul des Epigones trouva la mort ; ce fut Ægialée, le fils d'Adraste, qui avait été l'unique survivant des sept chefs argiens. Il fut tué par Laodamas, fils d'Etéocle, qui périt à son tour sous les coups d'Alcméon. Thersandre monta sur le trône de Thèbes dont les habitants prirent la fuite. Tirésias mourut près de la fontaine Tilphousa. Sa fille Manto fut envoyée par les vainqueurs à Delphes et consacrée au service d'Apollon.

Alcméon n'avait pas oublié les recommandations de son père. Au retour de l'expédition, il tua sa mère Eriphyle. Poursuivi par les Erynies, il se rendit auprès de Phegeus, qui régnait en Arcadie, fut purifié par lui et épousa sa fille Arsinoé. Il lui fit présent du collier et du peplos d'Harmonia, qui avaient causé la perte de tous ceux qui les avaient possédés. Le séjour d'Alcméon auprès de Phegeus ne fut pas de longue durée. « La terre ayant cessé de donner des fruits à cause de lui, l'oracle lui dit d'aller vers le fleuve Acheloos et de recevoir de lui une ville ». Après de longues pérégrinations, le fils d'Amphiaraos arriva près des sources du fleuve-dieu Acheloos. « S'étant fait purifier par lui, il épousa Callirhoé, sa fille et fonda une ville sur un atterrissement que ce fleuve forma ».

Le collier et le peplos d'Harmonia vont causer de nouveaux malheurs. Callirhoé, brûlant de les avoir, se refuse à Alcméon aussi longtemps qu'il ne l'a pas mise en possession de ces funestes présents. Alcméon se rend auprès de Phegeus auquel il raconte que l'oracle lui a prédit qu'il recouvrerait son bon sens quand il aurait consacré à Apollon le collier et le peplos dont il avait fait cadeau à Arsinoé. Phegeus consent à la restitution, mais ayant appris le vrai motif de la démarche d'Alcméon, il envoie à sa poursuite ses fils qui le tuent. « Arsinoé leur ayant reproché ce meurtre, ils l'enferment dans un coffre et l'ayant portée à Tégée, ils la donnèrent à Agapenor à qui ils firent croire que c'était elle qui avait tué Alcméon ».

Quand Callirhoé apprit le meurtre de son mari, elle supplia Zeus qui l'avait honorée de ses faveurs, de lui accorder « que les enfants qu'elle avait eus d'Alcméon devinssent tout de suite assez grands pour venger la mort de leur père ». Le maître de l'Olympe fit droit à sa requête. Les fils d'Alcméon rencontrent à Tégée les meurtriers de leur père qui allaient porter à Delphes le collier et le peplos, causes de tant de calamités. Ils les tuent et vont ensuite faire subir le même sort à Phegeus et à sa femme. Sur le conseil d'Acheloos, ils allèrent déposer dans le temple d'Apollon, à Delphes, le collier et le peplos d'Harmonia.

On racontait encore, à propos d'Alcméon, qu'il avait eu de Manto, la fille de Tirésias, un fils nommé Amphilochos et une fille du nom de Tésiphone. Ils les avait confiés au roi de Corinthe, Créon. La beauté de Tésiphone excita la jalousie de l'épouse de Créon qui la fit vendre comme esclave. Or, ce fut Alcméon qui, sans la reconnaître, l'acheta. Ce fut seulement à son retour à Corinthe, où il retrouva son fils, qu'il découvrit que Tésiphone était sa fille.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

L'enfance d'Œdipe est figurée sur une coupe ancienne, en deux scènes distinctes. D'un côté, une femme assise tient le petit Œdipe et parle avec une autre femme debout devant elle. La seconde scène nous montre la même femme avec l'enfant dans ses bras, debout au bord de la mer, avec, en face d'elle, Hermès et plus loin une déesse marine assise sur un dauphin. On voit encore Œdipe enfant, assis sur le bras de Phorbas, sur une amphore à figures rouges. Le meurtre de Laios figure sur un sarcophage romain. Mais le côté de la légende qui a le plus attiré l'attention des artistes, c'est Œdipe en face du Sphinx, ou tuant le monstre. Nous possédons sur ce sujet une trentaine de vases peints de différentes époques, des bas-reliefs, des peintures murales et un assez grand nombre de pierres gravées.



Heraklès, Centaure et les Gorgones. Amphore attique. Athènes. Musée national. (Phot. Alinari, Florence).



ŒDIPE EXPLIQUE L'ENIGME

D'après le tableau d'Ingres. Paris. Musée du Louvre.



Peleus apportant Achille enfant dans la demeure de Chiron.

CHAPITRE XX

LES HÉROS DE L'ETOLIE ET DE LA THESSALIE

Les plus connus des héros de l'Etolie sont Méléagre, dont nous avons déjà raconté tout au long les aventures et Tydeus qui, comme on vient de le voir dans le chapitre précédent, fut un des Sept Chefs devant Thèbes. Nous ne reviendrons pas sur ces personnages, pas plus que sur les Centaures et les Lapithes, originaires de la Thessalie. Les principales autres légendes relatives à ce dernier pays sont celles qui ont pour héros Peleus et les Argonautes.

I. — LA LÉGENDE DE PELEUS.

UN DESCENDANT DE ZEUS.

Peleus descendait en ligne droite du maître de l'Olympe. Après avoir enlevé Egine, fille du fleuve Asopos et sœur d'Antiope, Zeus l'avait transportée dans l'île qui prit son nom. Elle lui donna un fils, Æaque et pour que celui-ci ne restât pas seul, les fourmis de l'île furent transformées en hommes. De son mariage avec Endeis, fille de Chiron suivant les uns, de Sciron d'après les autres,

Æaque eut deux fils, Peleus et Télamon. Certains auteurs prétendent que ce dernier n'était lié à Peleus par aucun lien de parenté et qu'il fut simplement son ami.

On racontait encore que s'étant épris de la Neréide Psamathé, Æaque l'avait poursuivie de ses assiduités Pour lui échapper, elle s'était métamorphosée en phoque, mais le fils de Zeus n'en était pas moins arrivé à ses fins. De cette union naquit un troisième fils d'Æaque qui reçut le nom de Phocos.

D'après Apollodore d'Athènes, Æaque était le plus pieux de tous les mortels, et jouissait par suite de la faveur des dieux. Ceux-ci ayant frappé de stérilité tous les champs de la Grèce, les oracles consultés répondirent que le fléau cesserait si Æaque faisait des prières, et cette prédiction se réalisa. A sa mort, le fils d'Egine reçut d'Hadès les clefs du royaume souterrain.

LE MEURTRE DE PHOCOS ET D'EURYTION.

Le dernier des fils d'Æaque l'emportait sur tous les jeunes gens de son âge par son adresse à tous les exercices. Cette supériorité fit naître dans le cœur de Peleus et de Télamon un sentiment d'envie que Pausanias attribue d'autre part à la rancune de leur mère Endeis. Ils décidèrent donc de tuer Phocos. Un jour que les trois jeunes gens s'exerçaient au lancement du disque, Télémon lança son palet dans la direction de Phocos qui, frappé à la tête, mourut sur-le-champ. Pour faire disparaître le corps de la victime, les deux frères le cachèrent dans un bois. Æaque l'y découvrit. Dans sa colère, il chassa Peleus et Télamon hors de l'île d'Egine.

Tandis que Télamon allait s'établir dans l'île voisine de Salamine dont il devint plus tard roi, Peleus se rendit dans la ville thessalienne de Phthia. Il y fut très bien accueilli par Eurytion qui, après l'avoir purifié de son crime, lui donna la main de sa fille Antigone avec le tiers de ses Etats. Les deux héros participèrent à la fameuse chasse au sanglier de Calydon au cours de laquelle le javelot de Peleus dirigé contre la bête sauvage, alla frapper Eurytion qui succomba à sa blessure.

A la suite de ce meurtre involontaire, Peleus dut quitter Phthia. Il se retira à Iolcos, laissant derrière lui sa femme Antigone. Akastos, roi d'Iolcos, loin de repousser le fugitif, lui offrit la plus large hospitalité et le purifia du meurtre d'Eurytion. Cependant Astydameia, épouse d'Akastos, tombe amoureuse du bel étranger. Celui-ci repoussa ses avances, ne voulant pas trahir son hôte. Pour se venger Astydameia envoie à Antigone, femme de Peleus un message lui disant que son infidèle époux va s'unir à Stérope, fille d'Akastos. Dans son désespoir Antigone met fin à ses jours en se pendant. Astydameia va plus loin encore. Elle accuse Peleus d'avoir voulu la séduire, espérant ainsi consommer sa perte.

Se croyant déshonoré, Akastos est résolu à se venger. Mais répugnant à répandre le sang d'un homme qu'il avait purifié, il cherche à se débarrasser de lui par un autre moyen. Le mont Pelion était infesté de bêtes féroces. Akastos y conduit Peleus. « Arrivés là, dit Apollodore d'Athènes, ils se défièrent au sujet de la chasse. Ce défi étant accepté, Peleus

se contentait de couper la langue des bêtes qu'il prenait et les mettait dans son sac. Akastos et ses compagnons ayant ensuite pris ces bêtes, se moquaient de lui, disant qu'il n'avait rien tué. Alors il tira de son sac les langues qu'il y avait mises, et leur dit qu'il avait tué autant de bêtes qu'il y avait de langues. »

Peleus devait ses succès de chasseur à un merveilleux couteau, œuvre d'Hephaistos. Profitant de ce qu'il était endormi, Akastos lui dérobe cette arme, la cache sous un tas de fumier, puis s'éloigne. A son réveil, le héros cherche partout son couteau de chasse.



Peleus et Thétis. Stamnos à figures rouges.

Assailli par les Centaures, il va succomber sous leurs coups, quand Chiron intervient en sa faveur et lui rend en outre l'arme cachée par Akastos.

D'après une autre tradition, Akastos aurait emmené Peleus dans un endroit désert, lui aurait enlevé ses armes et se serait éloigné en lui disant : « Si tu es juste tu seras sauvé. » Les bêtes sauvages se précipitent de tous côtés sur Peleus, qu'elles allaient mettre en pièces, lorsque Hermès vint lui apporter le couteau de chasse fabriqué par Hephaistos, ce qui lui permit de se défendre victorieusement.

Ayant échappé à la mort, Peleus redescend à Iolcos. Il mit à mort Astydameia dont les accusations calomnieuses avaient failli causer sa perte et d'après certains auteurs fit subir le même sort à Akastos.

PELEUS ET THÉTIS.

Descendant de Zeus par Æaque, Peleus fut appelé, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, au grand honneur d'épouser une déesse, la belle Thétis. Celle-ci était l'une des filles du dieu marin Nérée. Sa beauté avait



Peleus et Thétis.

attiré les regards de Zeus et de Poseidon. Un avertissement de Thémis avait fait renoncer les deux fils de Kronos à leur entreprise. De l'union de l'un ou de l'autre avec Thétis devait naître un fils plus puissant que son père et qui inventerait une arme plus redoutable que la foudre et le trident. On attribuait aussi cette prédiction à Prométhée ou aux Moires. Enfin,

d'après certains auteurs, ce serait Thétis qui se serait dérobée aux avances de Zeus, par reconnaissance pour Hera qui l'avait élevée. Le maître de l'Olympe se serait vengé en décidant que Thétis épouserait un simple mortel. Cela n'empêcha pas cette déesse de se ranger du côté de Zeus quand Hera, Hadès et Poseidon essayèrent de renverser son autorité. Elle amena dans l'Olympe le géant Briarée dont l'aspect seul fit rentrer les conspirateurs dans l'obéissance. D'autres divinités eurent également de grandes obligations à Thétis : Hephaistos, précipité du haut de l'Olympe par sa mère, fut recueilli par la fille de Nérée qui offrit également un asile à Dionysos obligé de se jeter à la mer pour échapper au roi de Thrace Lycourgos dans des circonstances que nous avons déjà racontées.

Thétis n'accepta pas de plein gré la mésalliance qui lui était imposée. Elle essaya de se soustraire aux poursuites de Peleus en se métamorphosant de toutes les manières, en bête féroce, en feu, etc.... Sur le conseil de Chiron, Peleus ne lâcha pas sa proie et Thétis fut finalement obligée de s'incliner. Les noces furent célébrées en grande pompe. Tous les dieux y assistèrent. Les Muses chantèrent sous la direction d'Apollon. Peleus reçut de nombreux présents. Outre la lance de frène que lui donna Chiron, les auteurs anciens énumèrent les deux chevaux immortels Balios et Xanthos, cadeau de Poseidon, une épée don d'Hephaistos, une coupe d'or apportée par Aphrodite. On y ajoutait encore un peplos donné par Hera, des flûtes offertes par Athéna, sans oublier une petite boîte de sel, dont les dieux faisaient usage. « Ce sel avait la vertu d'exciter l'appétit et de faire digérer immédiatement tout ce qu'on avait mangé. » C'était un présent de Nérée.

NAISSANCE D'ACHILLE.

D'après la tradition la plus généralement admise, Thétis n'eut de Peleus qu'un seul enfant, un fils qui devint célèbre dans la légende sous le nom d'Achille. « Elle voulait, nous dit Apollodore d'Athènes, le rendre immortel et le mettait toutes les nuits au feu, à l'insu de Peleus, pour consumer ce qu'il tenait de mortel de son père, le frottant d'ambroisie pendant le jour. Peleus l'ayant épiée et ayant vu son enfant qui palpitait dans le feu, jeta un cri. Thétis se voyant contrariée dans son projet, abandonna l'enfant et se retira chez les Néréides. »

Une autre légende raconte que Thétis eut plusieurs enfants de Peleus et qu'au moment de leur naissance elle les jetait dans une chaudière d'eau bouillante pour éprouver s'ils étaient mortels. Au moment où elle allait faire subir le même sort à son septième enfant, Peleus intervint et l'empêcha de mettre son projet à exécution. C'est ainsi qu'Achille échappa à la mort. On connaît enfin la version qui a donné naissance à l'expression du « talon d'Achille ». Pour rendre son fils immortel, Thétis le plongeait dans l'eau du Styx, en le tenant par le talon, seule partie de son corps qui resta vulnérable.

Abandonné par Thétis, Peleus confia son unique enfant au Centaure Chiron qui s'occupa de son éducation. Rien ne fut négligé pour en faire le plus accompli des héros. Non

seulement il fut nourri « d'entrailles de lions et de sangliers et de moelle d'ours » ce qui lui valut une force et un courage indomptables, mais encore on lui enseigna le respect des dieux, la justice, le mépris des biens terrestres, la médecine et la musique. Son nom d'Achille venait, d'après Apollodore d'Athènes de ce que « ses lèvres n'avaient jamais touché les mamelles d'aucune femme, car il se nommait auparavant Ligyron ». Il luttait contre les lions dont il capturait les petits, chassait le sanglier, attrapait à la course les cerfs les plus agiles. Un auteur ancien nous raconte d'autre part que le fils de Peleus ayant imploré la



Peleus et Thétis. Stamnos à figures rouges.

protection de Calliope en lui offrant un sacrifice, celle-ci lui apparut en songe. Elle lui dit que son adresse dépendrait de sa gaieté dans les repas et de sa force d'âme devant la douleur. Il devra sa gloire, non pas à ses chants, mais à ses exploits guerriers qui seront immortalisés par un grand poète.

Quoique retirée auprès de ses sœurs les Néréides, Thétis ne se désintéresse pas complètement de son fils. Elle veille de loin sur lui. Quand elle apprend la prédiction de Calchas, d'après laquelle Troie ne pourrait pas être prise sans le concours d'Achille, elle emploie un stratagème pour l'empêcher de participer à cette expédition qui devait lui être fatale. Elle l'emmène chez Lycomède, roi de Scyros, auquel elle le présente comme une fille. Achille est élevé au milieu des jeunes princesses. Une légende postérieure raconte que, malgré son déguisement, il sut gagner les faveurs de Deidamia l'une des filles de Lycomède, et qu'il en eut un fils connu plus tard sous le nom de Pyrrhos ou de Neoptolemos. On sait d'autre

part que la pieuse supercherie de Thétis n'empêcha pas Achille de suivre sa destinée. Sachant que le jeune héros est caché chez Lycomède, les Grecs envoient auprès du roi de Scyros le plus rusé d'entre eux, Ulysse. Il suffit à celui-ci de faire déposer dans le vestibule du palais une lance et un bouclier pour qu'Achille entendant sonner la trompette guerrière accoure, s'empare des armes mises à sa portée et suive sans difficulté le roi d'Ithaque. Nous reviendrons dans un autre chapitre sur son rôle dans la guerre de Troie.



Education d'Achille. Hydrie archaïque.

LES DERNIERS EXPLOITS DE PELEUS.

Après avoir eu l'occasion de se distinguer par sa valeur et son adresse aux jeux funèbres organisés en l'honneur de Pélias où il lutta, dit-on, avec Atalante, Peleus prit part à la chasse au sanglier de Calydon, ainsi qu'à l'expédition des Argonautes. Il ne joue qu'un rôle assez effacé aux côtés de Jason. Pindare et Euripide le font assister à la première conquête de Troie par Heraklès et il aurait également accompagné le plus grand des héros dans sa campagne contre les Amazones. Il survécut à Achille et mourut à un âge très avancé. D'après une autre légende, Peleus, chassé d'Iolcos par les fils d'Akastos, se retira dans l'île de Cos. Il y fut bien accueilli par Molon, s'y rencontra avec son petit-fils Neoptolemos et y mourut. Suivant Pindare il fut transporté dans l'île des Bienheureux tandis qu'Euripide nous le montre vivant avec Thétis dans la demeure de Nérée.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Un certain nombre de vases peints retracent la légende de Peleus s'efforçant de s'emparer de Thétis, sujet qui figurait déjà sur le coffret de Cypselos. Pausanias nous dit qu'on y voyait le héros assaillant la fille de Nérée des mains de laquelle s'échappait un dragon. Les peintres de vases nous font assister aux différentes métamorphoses de la déesse qui cherche à se dérober aux poursuites de celui que la volonté de Zeus lui a assigné comme époux. Les noces de Thétis et de Peleus auxquelles assistèrent les divinités de l'Olympe, sont représentées sur le célèbre vase François conservé à Florence. D'autre part, l'un des plus grands sculpteurs grecs, Scopas, avait exécuté un groupe dans lequel Thétis figurait avec des Néréides, Achille et Poseidon.

L'enfance et l'éducation d'Achille ont également fait l'objet d'un certain nombre de peintures de vases et se retrouvent sur les peintures murales de Pompéi. Enfin, nous possédons quelques figurations de la lutte de Peleus et d'Atalante pendant les jeux funèbres célébrés en l'honneur de Pélias.

II. — LA LÉGENDE DES ARGONAUTES. JASON ET MÉDÉE.

L'histoire légendaire de l'expédition des Argonautes à la recherche de la Toison d'or constitue un véritable roman, comprenant un certain nombre d'épisodes qui varient suivant les auteurs et suivant les époques. Elle jouissait dans l'antiquité d'une grande popularité qui s'est perpétuée à travers les siècles. Il s'y rattache même un intérêt scientifique, en ce sens que nous y trouvons un certain nombre d'indications au sujet des connaissances géographiques des anciens et de leur développement au cours de l'histoire.

LES CAUSES DE L'EXPÉDITION. LA TOISON D'OR.

D'où provenait la Toison d'or qui joue un si grand rôle dans la légende des Argonautes ? D'un animal merveilleux, un bélier, né des amours d'un dieu avec une mortelle. Ce dieu c'était Poseidon qui épris de Théophane, fille de Bisalte, l'emmena dans une île, qu'il a été impossible d'identifier, pour la soustraire aux nombreux prétendants attirés par son extraordinaire beauté. Sans se décourager, ces prétendants se mettent à la recherche de Théophane et découvrent sa retraite. Ils arrivent dans l'île dont Poseidon avait métamorphosé les habitants en animaux qu'ils se mettent à tuer. Le dieu de la mer après avoir changé ses rivaux en loups, prend lui-même, la forme d'un bélier et s'unit à Théophane, métamorphosée en brebis. Ainsi naquit le bélier à la Toison d'or.

PHRIXOS ET HELLÉ.

Le merveilleux animal va intervenir pour sauver la vie à deux enfants victimes des entreprises criminelles d'une femme. Nous avons déjà parlé, à



(Phot. Giraudon.)

HERAKLES ET LE FLEUVE ACHELOOS

Cratère à figures rouges, Paris. Musée du Louvre.



(Phot. Giraudon.)

PELEUS RASSURANT THÉTIS

Cratère. Paris. Musée du Louvre.

propos de Dionysos, des malheurs d'Athamas et d'Ino, sœur de Sémélé. Avant d'épouser Ino, Athamas avait eu de Néphélé un fils nommé Phrixos et une fille appelée Hellé. Ino, mère elle-même de Learchos et de Mélicerte, résolut de se débarrasser des enfants du premier lit de son mari. « Elle engagea, nous dit Apollodore d'Athènes, les femmes à faire



Les Argonautes sur le vaisseau Argo. Fragment de terre cuite.

griller, à l'insu de leurs époux, les grains qu'on destinait aux semences ; la terre ne recevant plus que des semences grillées, ne donnait plus de récoltes. » Athamas envoie alors consulter l'oracle de Delphes. Ses envoyés, subornés par Ino, rapportent une terrifiante réponse. Le fléau dont souffre le pays ne cessera que si l'on immole Phrixos sur les autels de Zeus. Athamas est contraint par ses sujets affamés à se conformer à la prétendue exigence de l'oracle. Au moment où le sang de Phrixos allait être versé, Néphélé envoie le bélier, né de son union avec Poseidon, qui enlève le jeune homme en même temps que sa sœur Hellé. Tous deux sont transportés à travers les airs. « Lorsqu'ils furent arrivés à la mer qui sépare Sigée de la

Chersonèse, Hellé se laissa tomber dans les eaux et cette mer prit d'elle le nom d'Hellespont. » C'est le détroit des Dardanelles. Quant à Phrixos, poursuivant sa route, il arriva en Colchide. Æetès, roi de ce pays, l'accueillit avec bienveillance et lui donna la main de sa fille, Chalciopée. Après avoir immolé à Zeus Phyxios le bélier qui l'avait transporté jusque là, Phrixos en donna la toison à Æetès. Celui-ci la fit suspendre à un chêne, dans un bois consacré à Arès. La merveilleuse toison fut gardée par un dragon qui ne s'endormait jamais et dont personne n'osait s'approcher.

JASON ET PÉLIAS. La suite de la légende nous transporte dans la ville thessalienne d'Iolcos où régnait alors Pélias, frère de Neleus, et fils de Poseidon et de la belle Tyro (voir Tome Ier, p. 252-253). Celle-ci avait eu de Cretheus, le fondateur d'Iolcos, un fils nommé Æson qui, écarté du pouvoir par Pélias, dont il craignait de voir s'étendre la malveillance à ses enfants, avait fait élever en secret, par le Centaure Chiron, le futur chef de l'expédition des Argonautes, Jason.

Dans la quatrième Pythique, Pindare met dans la bouche même de Jason le récit des conditions dans lesquelles il a été élevé. « Redoutant la férocité de l'orgueilleux usurpateur (Pélias), mes parents, aussitôt ma naissance, affectèrent un grand deuil et feignirent de pleurer ma mort. Les femmes firent retentir le palais de leurs gémissements et, à la faveur de la nuit, seul témoin de leur fraude innocente, je fus enveloppé en secret dans des langes de pourpre et porté au descendant de Kronos, au Centaure Chiron.... Formé à son école, nourri par ses chastes filles, j'arrive de l'antre qu'habitent avec lui Philyre et Chariclo ; j'ai atteint parmi elles ma vingtième année, sans que jamais une action, ni même une parole indigne m'ait déshonoré ».

LA RENCONTRE. D'après la tradition la plus commune, c'est à l'occasion d'un sacrifice offert par Pelias à Poseidon, au bord de la mer, que Jason aurait rencontré le persécuteur de sa famille. Ayant à traverser le fleuve Anauros, il avait enlevé ses sandales, puis, continuant sa route, il avait bien rechaussé son pied droit, mais avait oublié d'en faire autant de l'autre pied. C'est ainsi qu'il se serait présenté devant Pélias. Or, celui-ci ayant fait consulter l'oracle de Delphes au sujet de ce que lui réservait l'avenir en avait obtenu la réponse suivante : « Evite soigneusement la rencontre du mortel qui, étranger et citoyen en même temps, descendra des montagnes, n'ayant qu'une seule chaussure et qui marchant vers l'occident, entrera dans la célèbre Iolcos. » A la vue de Jason, Pélias se rappelle la prédiction de l'oracle. S'adressant au jeune homme il lui demande « ce qu'il ferait, en ayant le pouvoir, s'il lui avait été prédit qu'il serait tué par un de ses concitoyens ». Jason lui répondit qu'il lui ordonnerait d'aller chercher la Toison d'or. Le prenant au mot,

Pélias lui déclara que l'homme désigné par l'oracle c'était lui Jason, et que par conséquent il ne lui restait plus qu'à partir à la conquête de la Toison d'or.

Le récit de Pindare est un peu différent. Il nous montre Jason arrivant à Iolcos. haranguant ses concitoyens, puis se rendant auprès de ses parents. C'est seulement au bout de six jours qu'il va trouver Pélias, auquel il réclame le trône de Cretheus, s'offrant à abandonner à l'usurpateur « les immenses troupeaux de bœufs et de brebis, les vastes



Hellé assise sur le bélier à toison d'or.

champs » dont il s'était emparé. Pélias lui répond dans les termes suivants : « Je ferai ce que vous désirez ; mais déjà la triste vieillesse m'assiège. Vous, au contraire dans toute la fleur de l'âge, vous avez toute la force que donne la vigueur du sang. Mieux que moi vous pouvez apaiser le courroux des dieux infernaux. L'ombre de Phrixos m'ordonne de partir vers le pays où règne Æetès, de ramener ses mânes sur la terre natale et d'enlever la riche toison du bélier sur lequel il traversa les mers pour échapper aux traits impies d'une cruelle marâtre. Tel est l'ordre que son ombre irritée m'a donné en songe : j'ai consulté l'oracle de Castalie pour savoir si je devais l'accomplir, et il m'a répondu qu'il fallait sur-le-champ vous équiper un vaisseau et vous exhorter à partir pour cette

expédition. N'hésitez donc pas, je vous en prie à acquitter ma dette, je m'engage à vous rendre le trône à votre retour et prends à témoin de mes serments le puissant Zeus dont nous descendons l'un et l'autre. »

LES PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION.

Quelle que soit la manière, ordre ou prière, dont Jason reçut la mission d'aller chercher la Toison d'or, nous le voyons s'en charger sans la moindre hésitation. D'après certains auteurs, il aurait en agissant ainsi, obéi à une inspiration d'Hera. L'épouse de Zeus avait une prédilection marquée pour le fils d'Æson, depuis le jour où sous les traits d'une vieille femme, elle lui avait demandé de lui faire traverser un fleuve et avait vu sa requête favorablement accueillie. D'autre part, elle avait conçu une haine farouche contre Pélias qui l'oubliait dans ses sacrifices et professait pour elle un dédain injurieux. La déesse viendra plus d'une fois en aide à son protégé qui sera en outre secondé dans ses entreprises par les divinités de l'intelligence et de l'amour, Athéna et Aphrodite.



Phrixos sur le bélier.

C'est Athéna en effet qui préside à la construction du navire destiné à transporter Jason et ses compagnons en Colchide. Le nom d'Argo donné à ce vaisseau venait, dit-on, d'Argos, l'un des fils de Phrixos, qui en fut le constructeur. Athéna ajusta à la proue une pièce de bois empruntée à un chêne de la forêt sacrée de Dodone, douée à la fois de la parole et de la faculté de prédire l'avenir. Le chantier se trouvait à Pagase, port thessalien à vingt stades d'Iolcos et qui fut le point de départ de l'expédition.

LES ARGONAUTES.

Un grand nombre de personnages illustres répondirent à l'appel lancé par Jason. Ce nombre varie suivant les auteurs. Pindare ne cite que dix Argonautes, Apollodore d'Athènes en nomme quarante-huit, Apollonius de Rhode cinquante-cinq, d'autres soixante-sept, etc.... Le vaisseau Argo avait été construit pour cinquante rameurs, mais il n'y a que vingt-huit noms qu'on retrouve d'une façon à peu près constante dans tous les auteurs anciens. Au premier rang figurent des fils de dieux tels qu'Heraklès,

Castor et Pollux, enfants de Zeus ; Echion, Eurytos, Æthalide, fils d'Hermès ; deux fils de Poseidon, Ancée et Euphémos ; deux d'Arès, Askalephos et Ialmenos ; un d'Apollon, Orphée ; deux de Dionysos, Phlias et Eumedon ; deux de Borée, Calaïs et Zethès. Parmi les simples mortels, on citait à côté de Jason, les devins Amphiaraos et Mopsos, Méléagre, Periclymène, Télamon et Peleus, Idmon, Tiphys qui servit de pilote, et un fils de Pélias, Acaste. A en croire Apollodore d'Athènes, Atalante aurait suivi les Argonautes, mais Apollonius de Rhodes dit que Jason l'empêcha de prendre part à l'expédition, craignant la présence d'une femme parmi tant d'hommes.

Ses compagnons une fois réunis, Jason les invita à choisir un chef. « A ces mots, chacun tourne les yeux vers Heraklès assis au milieu de l'assemblée ; un cri général lui déférait le commandement. Le héros, sans se lever, fit signe de la main et prononça ces paroles : qu'aucun de vous ne songe à m'accorder cet honneur, je ne peux pas l'accepter, ni souffrir qu'aucun de ceux qui sont ici l'accepte. Celui dont le danger nous rassemble aujourd'hui doit seul nous commander. »

Jason est donc désigné comme chef de l'expédition. On tire au sort les places que devront occuper les Argonautes. « Chaque banc contenait deux hommes ; celui du milieu fut d'une commune voix réservé à Heraklès et à Ancée. » Après un sacrifice à Apollon, les héros s'embarquèrent.

LES ARGONAUTES A LEMNOS.

La première escale de l'expédition se fit à Lemnos. Les Argonautes y arrivèrent au moment où cette île était exclusivement peuplée de femmes, les Lemniennes ayant tué leurs maris dans des circonstances relatées plus haut. D'après Apollodore d'Athènes « les Lemniennes ne rendant aucun culte à Aphrodite, la déesse pour se venger donna à toutes une si mauvaise odeur que leurs maris ne pouvant s'en approcher, enlevèrent de la Thrace, qui était voisine des jeunes filles et partagèrent leur lit avec elles ». Les épouses outragées mirent à mort les infidèles. Quand les Argonautes abordèrent, la reine Hypsipyle conseilla à ses compagnes de faire bon accueil aux étrangers. Ceux-ci se laissèrent facilement entraîner, car Aphrodite, « pour complaire à Hephaistos qui voulait voir bientôt son île chérie peuplée de nouveaux habitants, avait fait naître elle-même ce doux désir dans le cœur des héros ». Jason devint l'amant d'Hypsipyle et « chacun de ses compagnons suivit celle que le hasard lui donna pour guide ». Quelques-uns cependant se tinrent à l'écart et parmi eux Heraklès. Voyant que les Argonautes s'attardaient aux délices de ce séjour enchanteur, le fils de Zeus et d'Alcmène, les rappela vertement à la réalité. « Compagnons, leur dit-il, avons-nous donc été chassés de notre patrie comme des meurtriers, ou sommes-nous venus chercher ici des femmes au mépris de nos concitoyennes, et avons-nous décidé d'y fixer notre demeure ? Sera-ce en restant si longtemps attachés à des étrangères que nous acquerrons la gloire à laquelle nous aspirons ?

Attendez-vous qu'un dieu sensible à vos vœux vous apporte ici la Toison d'or pour prix de cette oisiveté ? Croyez-moi, retournons tous dans notre patrie, et laissons notre chef passer au gré de ses désirs tout le jour dans les bras d'Hypsipyle. Qu'il remplisse Lemnos de sa postérité et qu'il rende par cet exploit son nom immortel. »

Ces paroles énergiques (d'autres disent que ce furent les chants d'Orphée) décidèrent les Argonautes à se réembarquer. Hypsipyle eut, dit-on deux fils de Jason et un grand nombre de ses compagnons contribuèrent également à repeupler Lemnos. On racontait même qu'au retour de l'expédition, Médée aurait par jalousie répandu sur l'île un poison dont les effets se faisaient sentir chaque année, à la même époque.



Phrixos traversant l'Hellespont où vient de tomber Hellé.
Peinture murale d'Herculanum.

Après avoir quitté Lemnos, les Argonautes, sur les conseils d'Orphée, s'arrêtèrent à Samothrace pour s'y faire initier aux mystères des Cabires. On montrait les vases d'or qu'ils avaient consacrés lors de leur passage.

LA LÉGENDE DE CYZIQUE. Poursuivant leur route, les Argonautes se seraient, d'après certains auteurs, arrêtés en Troade. C'est à cette occasion qu'Heraklès aurait délivré Hésione. Ils pénétrèrent ensuite dans l'Hellespont et arrivèrent dans le pays des Dolions, dont le roi Cyzique les accueillit avec la plus grande bienveillance. Ils résolurent de faire l'ascension du mont Dindyme, d'où l'on avait une vue très étendue. Pendant cette excursion, des géants « entreprirent de combler avec d'énormes pierres l'entrée du port, espérant y prendre le vaisseau comme on prend dans une fosse un animal féroce ». Heureusement Heraklès resté sur le rivage lutta vaillamment contre ces farouches adversaires que ses compagnons, accourus sur ces entrefaites, l'aidèrent à exterminer.

Une méprise fatale devait amener la mort de Cyzique. Après avoir repris la mer, les Argonautes avaient été rejetés, au milieu de la nuit, sur le territoire des Dolions. Ceux-ci se croyant attaqués prennent les armes. Ils ne peuvent résister aux coups des Argonautes et Cyzique lui-même succombe. Au lever du jour les combattants se reconnurent. Jason et ses compagnons, pénétrés de douleur, firent de solennelles funérailles à Cyzique, dont l'épouse, Clytie, se pendit de désespoir. Les Argonautes étaient depuis douze jours



Sacrifice offert par les Argonautes.

retenus par des vents contraires chez les Dolions, quand le devin Mopsos comprit par le chant d'un alcyon, envoyé par Hera, que Jason devait offrir sur le Dindyme un sacrifice expiatoire à la « mère des dieux ». Le fils d'Æson obéit à cet ordre et supplie la déesse d'apaiser la fureur des vents.

La déesse écouta les vœux qu'on lui adressait, et sa faveur se manifesta par des signes éclatants. « Les arbres se couvrirent subitement de fruits ; la terre fit éclore sous les pas des héros des fleurs sans nombre ; les lions quittèrent leurs cavernes, s'approchèrent d'eux en les caressant de leurs queues, et par un prodige encore plus étonnant, le Dindyme, qu'aucune fontaine n'avait arrosé jusqu'à ce jour, vit tout à coup jaillir de son sommet aride une source abondante, que les habitants de la contrée appellent encore la fontaine de Jason. »

LES ARGONAUTES EN MYSIE ET CHEZ LES BÉBRYCES.

C'est en Mysie qu'Heraklès quitta l'expédition des Argonautes ou plutôt fut abandonné par ses compagnons. Ayant brisé sa rame, il était allé à l'intérieur des terres pour trouver un arbre qui pût lui servir pour en faire une autre. Pendant ce temps, son ami préféré, le jeune Hylas, parti à la recherche d'une source, est entraîné au fond des eaux par une nymphe. Heraklès se met à sa recherche avec Polyphemos. Sans attendre son retour, les Argonautes, sur les conseils de Glaucos, de Calaïs et de Zethès, se réembarquent. Ils arrivent chez les Bébryces dont le roi Amykos, fils de Poseidon, forçait les étrangers à lutter avec lui et les tuait. « Il avait



Jason domptant le taureaux de Colchos.

déjà fait périr ainsi un grand nombre de voyageurs. S'étant présenté auprès du vaisseau, il demanda si quelqu'un voulait se mesurer avec lui. Polydeukès (Pollux) accepta le défi, le tua en le frappant au cou. Les Bébryces s'étant précipités sur lui, les Argonautes prirent leurs armes et les mirent en fuite après en avoir tué un grand nombre. » D'après une autre version, Pollux aurait laissé à Amykos la vie sauve, après lui avoir fait jurer qu'à l'avenir il se montrerait plus humain envers les étrangers.

LA LÉGENDE DE PHINEUS.

A Salmydessos, les Argonautes se trouvèrent en présence de Phineus qui, d'après la version la plus généralement admise, avait été frappé de cécité par Zeus pour avoir dévoilé l'avenir aux hommes. En outre, les Harpyes s'acharnaient contre lui, l'empêchant de manger ou souillant les maigres restes qu'elles lui abandonnaient. Suivant d'autres auteurs, Phineus avait été privé de la vue, pour avoir lui-même fait crever les yeux à ses deux fils, trompé par des accusations mensongères de sa seconde femme. Apollonius de Rhodes nous raconte comment le vieillard aveugle fut délivré des Harpyes par Calaïs et Zethès. En reconnaissance « il enseigna aux Argonautes comment ils devaient gouverner dans leur navigation et les précautions qu'ils devaient prendre contre les roches Symplégades : ces roches s'élevaient de beaucoup au-dessus de la mer et les vents les faisaient heurter l'une contre l'autre de telle manière qu'elles fermaient le passage. Elles



(Phot. Giraudon.

LES ARGONAUTES

Cratère trouvé à Orviéto. Paris. Musée du Louvre.

étaient toujours environnés de brouillards épais, il s'y faisait un bruit épouvantable et il y était impossible même aux oiseaux d'y passer. Phineus conseilla aux Argonautes de lâcher un pigeon à travers ces roches et leur dit que si le pigeon y passait, ils pouvaient y passer, sinon de ne pas tenter le passage. Ils partirent munis de ces instructions, et étant arrivés auprès des roches, ils lâchèrent un pigeon de la proue. Le pigeon ayant pris son vol au travers, les deux rochers en se rejoignant lui emportèrent le bout de la queue. Ils saisirent alors le moment où les rochers s'écartaient de nouveau et y passèrent à force de rames et avec le concours d'Hera. Le bout de leur poupe fut cependant fracassé. A partir de ce moment les Symplégades demeurèrent stables, d'après l'arrêt du destin qu'elles le seraient aussitôt qu'un vaisseau aurait passé au travers. »

LES DERNIÈRES ESCALES.

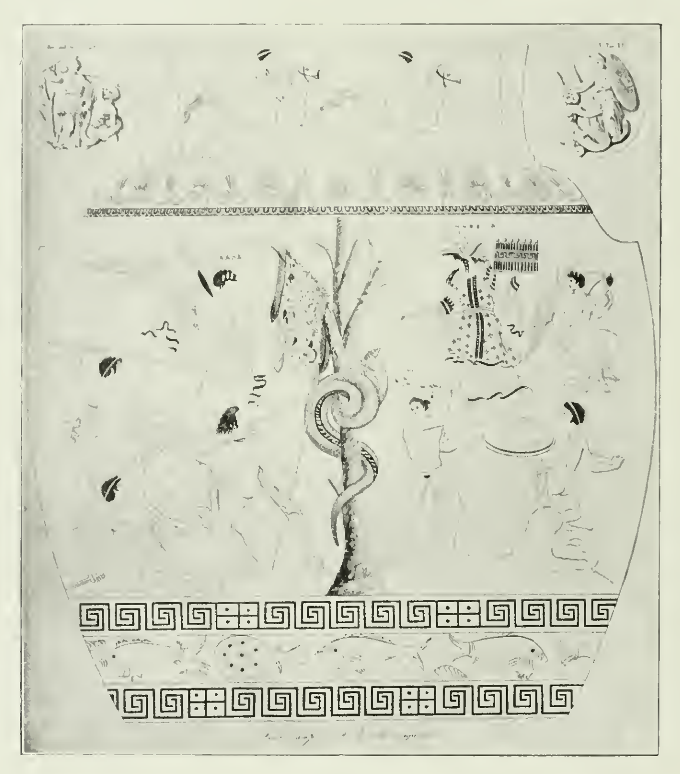
Avant d'arriver en Colchide, les Argonautes s'arrêtèrent encore chez les Mariandyniens, dont le roi Lykos, petit-fils de Tantale leur fit le meilleur accueil. C'est là que mourut Idmon qui savait qu'il ne reviendrait pas en Grèce. Il fut tué par un sanglier. Le pilote Tiphys fut enlevé peu de temps après et remplacé par Ancée.

Obligés d'aborder dans une île consacrée à Arès, les Argonautes se trouvèrent aux prises avec des oiseaux terribles, les Stymphalides, qui lançaient leurs plumes de bronze comme des flèches. Jason et ses compagnons s'en débarrassèrent grâce au bruit produit par leurs armes entrechoquées. C'est dans la même île que les Argonautes rencontrèrent les fils de Phrixos et de Chalciope qui, voulant retourner en Grèce, avaient fait naufrage. Ils servirent de guide à Jason pour le reste du voyage.

L'ARRIVÉE EN COLCHIDE. ÆETÈS.

Le point terminus de l'expédition des Argonautes était la ville d'Æa, en Colchide, que les Grecs plaçaient à l'extrémité orientale du monde, borné selon eux à l'Occident par les colonnes d'Heraklès. D'après la tradition la plus ancienne, on donnait le nom d'Æa à deux iles, habitées l'une par Æetès, l'autre par sa sœur Circé. Plus tard, cette île fut identifiée avec la Colchide qu'on situait sur la côte orientale du pont Euxin, au pied du Caucase. Là régnait Æetès, fils d'Helios et de l'Océanide Perseis, frère de Circé et de Pasiphaé. Il avait à son tour épousé une fille de l'Océan, Idyia, dont il avait eu un fils, Absyrtos et deux filles, Médée et Chalciope. Apollonius de Rhodes nous décrit le palais d'Æetès, avec « sa structure, ses larges portes, les colonnes qui l'environnaient et le balcon de pierre, soutenu de pilastres d'airain, qui régnait en haut de l'édifice. Près de la porte, des vignes touffues élevaient leurs rameaux verdoyants à une hauteur considérable et couvraient de leur ombre quatre fontaines creusées de la main même d'Hephaistos. Le vin et le lait coulaient à grands flots des deux premières ; la troisième fournissait une huile dont l'odeur ressemblait à celle des plus doux parfums ;

et la dernière faisait jaillir une eau merveilleuse qui, toujours chaude au milieu des rigueurs de l'hiver, devenait aussi fraîche que glace pendant l'été. Telles étaient les merveilles dont l'industrieux Hephaistos avait enrichi le palais d'Æetès. Il lui avait encore donné deux taureaux dont les pieds étaient d'airain et dont la bouche fabriquée du même métal, vomissait



Jason et le dragon gardant la Toison d'or Vase de Ruvo.

sans cesse des tourbillons de flammes; enfin, une charrue d'une seule pièce, forgée de l'acier le plus pur. »

JASON CHEZ ÆETÈS. MÉDÉE.

Accompagné de deux de ses compagnons, Télamon et Augias, ainsi que des enfants de Phrixos, Jason se présente devant Æetès. Celui-ci, en proie à une colère terrible, finit par lui promettre de lui permettre d'emporter la Toison d'or, s'il sort vainqueur de l'épreuve qu'il lui propose. « Dans un champ qui porte le nom d'Arès, j'ai deux taureaux, dont les pieds sont d'airain, et dont

la bouche vomit des tourbillons de flammes. Je les attelle moi-même à une charrue, et je leur fais labourer quatre arpents d'un terrain âpre et sauvage. Ce travail terminé, je sème, au lieu des dons de Déméter, les dents d'un horrible dragon, d'où naissent aussitôt des géants armés qui m'environnent de toutes parts. Je les attaque, les renverse, et les fais expirer sous le fer de ma lance. J'ai commencé le matin à atteler mes taureaux, et ma moisson est achevée le soir. » Si Jason veut emporter la Toison d'or, il devra d'abord atteler les taureaux et tuer les géants nés des dents du dragon, le même qui avait été immolé par Cadmos et dont la moitié des dents avait été remise à Æetès par Athéna.

Le chef des Argonautes accepte de tenter l'épreuve. Grâce à l'intervention d'Aphrodite, Médée, fille d'Æetès, en proie à une passion irrésistible pour Jason, lui fournit les moyens de sortir vainqueur de cette terrible entreprise. Elle tire d'une boîte « une liqueur qui porte le nom de Prométhée et dont la vertu est telle que si quelqu'un en répand sur ses membres après avoir offert un sacrifice nocturne à Hécate, tout à coup il devient pendant tout un jour invulnérable au fer, insensible aux ardeurs du feu et acquiert une force et un courage extraordinaires. La plante dont elle est tirée naquit pour la première fois dans la vallée du mont Caucase du sang que distillait de son bec l'aigle cruel qui dévorait le foie du malheureux Prométhée. Sa double tige est surmontée d'une double fleur dont la couleur est semblable à celle du safran de Cilicie. Sa racine offre l'image d'un morceau de chair nouvellement coupée et renferme une liqueur noire, semblable à celle qui découle des chênes sur les montagnes. Médée l'avait exprimée autrefois dans une coquille de la mer Caspienne, après qu'elle se fut purifiée sept fois dans une fontaine et que vêtue de noir, elle eut dans l'horreur des ténèbres invoqué sept fois Brimo. Tandis qu'elle coupait cette racine, la terre mugit et trembla sous ses pas. Prométhée lui-même ressentit une vive douleur au fond de ses entrailles et remplit l'air de ses gémissements. »

En remettant ce charme magique à Jason, Médée lui en enseigne l'usage. « Lorsque mon père aura remis entre vos mains les dents du dragon que vous devez semer dans le champ du dieu Arès, attendez le milieu de la nuit. Alors, revêtu d'habits noirs, et après vous être purifié dans l'eau du fleuve, vous creuserez seul une fosse ronde, dans un lieu écarté. Au lever de l'aurore, vous humecterez le charme que je viens de vous donner, et vous en frotterez non seulement votre corps, mais encore votre épée, votre lance et votre bouclier. Une force surhumaine se répandra aussitôt dans vos membres. Le fer des guerriers s'émoussera contre vous et vous braverez les flammes que vomissent les taureaux. Ce charme puissant ne doit durer qu'un jour ; mais ne craignez rien, et voici un moyen de terminer rapidement le combat. Lorsque après avoir subjugué les taureaux et labouré le champ, vous verrez les fils de la terre sortir en grand nombre des dents que vous aurez semées, jetez alors au milieu d'eux une grosse pierre. Semblables à des chiens qui se disputent une proie, ils se battront à l'entour ; profitez du moment et fondez aussitôt sur eux. »

Jason qui a promis à Médée de l'emmener en Grèce parvient sans peine, grâce au charme que lui a remis la fille d'Æetès, à atteler à la charrue les taureaux qui devaient le mettre en pièces et à labourer la terre dans laquelle il sème les dents du dragon. Les géants qui en naissent succombent l'un après l'autre. « Tels de jeunes arbrisseaux, l'espoir d'un cultivateur, renversés par une pluie violente, inclinent leurs sommets flétris vers la terre. »

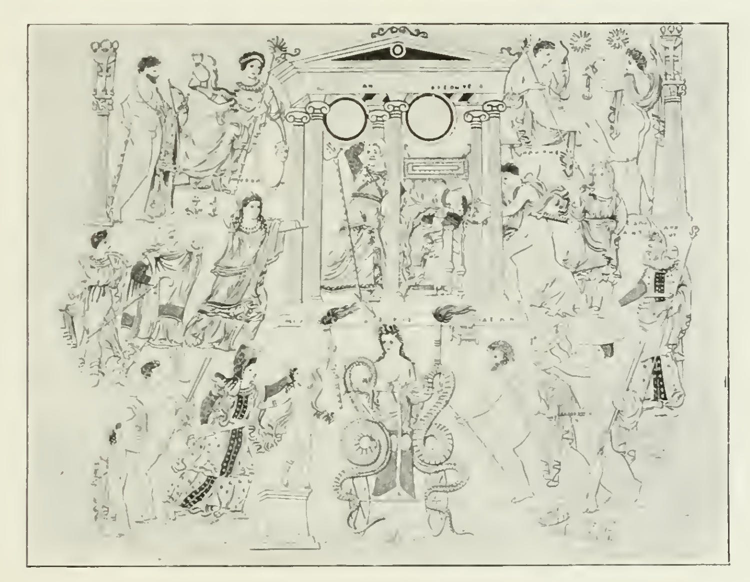


Jason et le dragon.

LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR.

Ce n'était là que la première partie des épreuves imposées par Æetès à Jason. Restait à conquérir la Toison d'or. Le père de Médée ne voulut même pas attendre que Jason eût tenté cette nouvelle entreprise, pour se débarrasser de lui. Il résolut de le tuer la nuit même qui suivit la première victoire du chef des Argonautes. D'après certains auteurs, Aphrodite l'empêcha de mettre ce projet à exécution en lui inspirant un irrésistible désir pour sa femme. Médée aurait pendant ce temps là enlevé la Toison d'or qui se trouvait dans la maison paternelle et se serait enfuie avec Jason. Suivant le récit le plus généralement admis, Médée accompagna Jason jusqu'auprès de l'arbre où était suspendue la toison du bélier qui avait transporté Phrixos et Hellé. Elle endort le dragon préposé à la garde de la précieuse dépouille. « Elle s'avance hardiment vers lui en invoquant la redoutable Hécate et priant doucement Hypnos, le plus secourable de tous les dieux, d'assoupir le monstre. Jason la suit, non

sans effroi ; mais bientôt le dragon dompté par la force du charme, abaisse ses replis menaçants et s'étend en une infinité de cercles, semblable à un flot qui se répand sans bruit sur le rivage. Cependant il lève encore la tête et cherche de tous côtés sa proie en ouvrant une gueule effroyable. Médée, secouant un rameau de genièvre nouvellement coupé, lui répand sur les yeux une liqueur enchantée qui l'endort, sa tête retombe sur la terre et son corps tortueux couvre au loin la forêt. Jason alors, par l'ordre de Médée qui se tenait toujours auprès du monstre et ne cessait de faire agir le charme, enleva la Toison d'or de dessus l'arbre.... Sa grandeur est égale à celle d'un cerf ou d'un jeune bœuf, et



La légende de Médée. Vase de Canosa.

les précieux flocons dont elle est chargée éclairent les pas du jeune héros, qui tantôt la tient entre ses mains, tantôt la laisse pendre de dessus son épaule, et craint sans cesse qu'un dieu ou quelque mortel ne vienne la lui ravir. »

LE RETOUR DES ARGONAUTES. Redoutant les effets de la colère d'Æetès, Jason et ses compagnons s'embarquent sans tarder, emmenant avec eux Médée et son frère Absyrtos. Æetès se met à leur poursuite. Il ne réussit pas à les atteindre, grâce à Médée qui n'hésita pas à tuer son frère Absyrtos, à le dépecer et à jeter à la mer son corps coupé en morceaux. Æetès s'attarda à recueillir puis à donner la sépulture à ces fragments, pendant que les Argonautes continuaient leur fuite. Renonçant à les poursuivre lui-même, il ordonna

à ses sujets de prendre la mer « en les menaçant de leur faire subir la punition qu'il destinait à Médée s'ils revenaient sans elle ».

L'itinéraire du retour des Argonautes varie beaucoup suivant les auteurs et les époques. D'après la version la plus ancienne, ils remontèrent le Phase jusqu'à l'Océan, puis, se dirigeant vers le Sud, ils arrivèrent dans la mer Erythrée et dans la Libye, atteignirent le lac Tritonis et le Nil. Il fallut renoncer à ce trajet lersqu'on eût reconnu que le Phase ne communiquait pas avec l'Océan. On imagina alors de faire revenir les Argonautes par le Tanaïs (Don) qu'ils auraient remonté jusque dans l'Océan septentrional. Naviguant ensuite vers l'Ouest, ils arrivèrent aux colonnes d'Heraklès et pénétrèrent dans la Méditerranée. Enfin, suivant Apollonius de Rhodes, les Argonautes pénétrèrent dans l'Ister (Danube), puis dans l'Eridan (Pô) et arrivèrent ainsi dans l'Adriatique.

LES ARGONAUTES DANS LES MERS OCCIDENTALES.

Dans cette dernière mer, les Argonautes suivent les côtes illyriennes, débarquent chez les Hylléens qui, moyennant le don du trépied, les guident à travers les nombreuses îles qui rendent la navigation difficile en ces parages. Ils passent devant Corcyre la Noire, Melite, Kerossos et Nymphaïa, mais leur navigation vers le Sud se trouve soudain arrêtée par des vents contraires. C'est Zeus qui les a déchaînés pour venger le meurtre d'Absyrtos. Le vaisseau Argo qui, comme on le sait, était doué de la parole, informe les navigateurs qu'ils ne pourront rentrer chez eux qu'après s'être fait purifier par Circé, dans l'île d'Æa qui se trouvait dans la mer Tyrrhénienne. Pour y arriver, les Argonautes remontent l'Eridan, puis le Rhône et se seraient de nouveau égarés vers le Nord, sans l'intervention d'Hera qui les mit dans le bon chemin. Ils redescendirent donc au Sud, et après s'être arrêtés dans les îles Stocchades (îles d'Hyères) et dans l'île d'Etalia (île d'Elbe), arrivent chez Circé qui les purifia du meurtre d'Absyrtos. Cependant lorsque la magicienne a reconnu en Médée sa nièce et appris toutes ses aventures, elle lui ordonne de quitter immédiatement son palais.

Comme Ulysse dans l'Odyssée, les Argonautes passent devant l'île des Sirènes. Celles-ci essayent de les attirer, mais échouent grâce à Orphée qui, par la magnificence de ses chants, retient ses compagnons. Un seul d'entre eux, Butès, se jette à la mer pour aller rejoindre les enchanteresses. Il fut sauvé par Aphrodite qui le transporta à Lilybée, s'unit à lui et en eut un fils nommé Eryx. Quant aux Sirènes, dans leur dépit d'avoir été vaincues par Orphée, elles se précipitèrent dans les flots et furent changées en rochers.

A la prière d'Hera, Thétis et les Néréides facilitèrent aux Argonautes le passage devant les fameux écueils qui portaient les noms de Charybde et de Scylla. Ils contournèrent l'île de Trinacrie (la Sicile) et remontant vers le Nord arrivèrent à Corcyre (Corfou), l'île des Phéaciens où régnait Alcinoos. C'est là qu'une partie des Colchidiens envoyés par Æetès à la poursuite des fugitifs, rencontrèrent Jason et ses compagnons. Ils demandèrent à

Alcinoos qu'on remît entre leurs mains Médée, menaçant d'avoir recours aux armes en cas de refus. Alcinoos demanda à réfléchir avant de prendre une décision. Sa femme Arete auprès de laquelle Médée s'est réfugiée, apprend de lui quelle sera sa réponse aux Colchidiens. Si Médée est encore vierge, elle devra suivre les envoyés de son père ; dans le cas contraire elle demeurera avec Jason. Pendant le sommeil de son époux, Arete fait prévenir Jason. Celui-ci épouse immédiatement Médée, dans la grotte de Makris. Alcinoos



Noces de Jason et de Médée.
Jason et le dragon.

s'incline devant le fait accompli. Les Colchidiens ne voulant pas rentrer chez eux sans Médée, demandent à Alcinoos de les laisser s'établir sur son territoire et le vieux roi y consentit.

Après avoir quitté l'île des Phéaciens, les Argonautes étaient déjà en vue du Péloponèse quand une violente tempête les en éloigna et les rejeta sur les côtes de la Libye. Débarquant sur les bancs de sable de la grande Syrte, ils portèrent pendant douze jours et autant de nuits leur navire sur les épaules jusqu'au lac Tritonis. Ils en sortirent grâce à Triton auquel ils offrirent un trépied.

Une légende différente racontait qu'un autre fils de Poseidon, Eurypylos (identifié d'après d'autres auteurs avec Triton), apparut aux Argonautes, les invita à s'arrêter et, au moment

de leur départ remit à Euphemos une motte de terre. Celle-ci, en tombant dans la mer, devait donner naissance à l'île de Kalliste ou Thera.

Des côtes de la Libye les Argonautes, naviguant vers le Nord, arrivèrent dans l'île de Crète. Ici se place la légende du géant Talos, qui était de la race des hommes d'airain. « Il avait une veine qui le prenait depuis le cou jusqu'au talon et qui était fermée avec un clou d'airain. Il faisait trois fois par jour le tour de l'île pour la garder, et ayant aperçu le vaisseau des Argonautes, il l'éloignait à coups de pierres. Médée le fit périr, les uns disent que ce fut en le rendant frénétique par un breuvage qu'elle lui donna. Suivant d'autres, ayant promis de le rendre immortel, elle lui enleva le clou qui tenait sa veine fermée, et tout son sang s'étant écoulé, il perdit la vie sur-le-champ. Enfin d'autres disent que Poeas le tua en le perçant d'une flèche au talon. » (Apollodore d'Athènes.)



Les filles de Pélias. Vase peint du Musée grégorien.

Après un court séjour dans l'île d'Egine, les Argonautes poursuivant leur navigation vers le Nord, arrivèrent enfin dans le port de Pagasae d'où ils étaient partis, et de là à Iolcos. Leur absence avait duré quatre mois.

JASON ET MÉDÉE A IOLCOS. Jason ne retrouvera pas ses parents à Iolcos. Après le départ des Argonautes, Pélias, persuadé qu'ils ne reviendraient pas, avait décidé de faire périr Æson. Le malheureux vieillard demanda à mettre lui-même fin à ses jours, ce qu'il fit en buvant du sang de taureau. Sa femme se pendit et son dernier enfant, Promachos fut tué. Jason ne vengea pas immédiatement les siens. Il remit à Pélias la Toison d'or, puis se rendit à Corinthe où il consacra solennellement le vaisseau Argo à Poseidon. C'est Médée qui trouva le moyen de tirer vengeance de Pélias. Celui-ci était très vieux. Médée persuade à ses filles qu'elle connaît un moyen infaillible de lui rendre la jeunesse. Pour les convaincre, elle coupe en morceaux un bélier, fait bouillir sa chair,



(Phot. Alinari. Florence.)

BELLÉROPHON ABREUVANT PÉGASE

Bas-relief de l'époque alexandrine. Rome. Palais Spada.

et de la chaudière sort un agneau. Sans hésiter, les filles de Pélias tuent leur père, le dépècent, mettent à cuire ses morceaux, mais le miracle attendu ne se produit pas.

Les habitants d'Iolcos firent à Pélias des funérailles solennelles à l'occasion desquelles on célébra des jeux qu'on trouve représentés sur des peintures de vases. Ayant à leur tête Akastos, fils de Pélias, ils chassèrent Jason et Médée qui se réfugièrent à Corinthe.



Les filles de Pélias. Amphore archaïque.

LES ENFANTS DE MÉDÉE.

Le séjour de Jason et de Médée à Corinthe a donné lieu à différentes versions qu'il n'est pas facile de concilier entre elles. D'après Apollodore d'Athènes, ils y vécurent pendant dix ans. « Mais Créon, roi de Corinthe, ayant promis sa fille Glaucé à Jason, celui-ci répudia Médée pour l'épouser. Alors Médée, invoquant les dieux par lesquels Jason avait juré et se plaignant amèrement de son ingratitude, envoya à la nouvelle mariée un manteau empoisonné. Celle-ci s'en étant revêtue fut consumée avec son père qui avait voulu la secourir. Médée tua ensuite Mermeros et Pheres, les deux enfants qu'elle avait eus de Jason ».

D'après une autre légende, Médée s'attira la reconnaissance des Corinthiens, en proie à une famine. En offrant un sacrifice à Déméter et aux nymphes lemniennes, elle fit cesser le fléau. Zeus, sur ces entrefaites, tomba amoureux de Médée qui repoussa ses avances pour ne pas encourir la colère d'Hera. En reconnaissance, la déesse lui promit l'immortalité pour ses enfants qui, après leur mort, furent honorés par les Corinthiens. On racontait encore que

ces enfants auraient péri au cours des essais faits par Médée pour les rendre immortels. D'autre part, on attribuait leur meurtre aux Corinthiens. Ne voulant pas être gouvernés par une étrangère, les habitants de Corinthe avaient chassé Médée qui, avant de s'enfuir, avait mis ses enfants dans le temple d'Hera, les plaçant sous la protection de la déesse. Les Corinthiens ne les en avaient pas moins égorgés. A la suite d'une peste qui s'abattit ensuite sur la ville, on consulta l'oracle. La Pythie répondit qu'il fallait apaiser la colère d'Hera en instituant des fêtes en l'honneur des enfants de Médée. Sept jeunes garçons et sept jeunes filles, appartenant aux premières familles de la cité, la tête rasée et vêtus de noir, offraient des sacrifices à la déesse en souvenir du forfait accompli sur la personne des enfants de Médée.



Vengeance de Médée. Bas-relief d'un sarcophage. Paris Musée du Louvre.

Dans sa tragédie intitulée *Médée*, Euripide suit dans ses grandes lignes la version d'Apollodore d'Athènes rapportée plus haut. C'est par jalousie que Médée voyant Jason épouser la fille du roi Créon, fit périr celle-ci à l'aide d'une tunique empoisonnée et tua ensuite ses propres enfants. On disait qu'Euripide avait reçu cinq talents des Corinthiens pour imaginer cette fable et les laver ainsi de l'accusation qui faisait d'eux les meurtriers des enfants de Médée.

MÉDÉE A ATHÈNES. LA FIN DE JASON.

Chassée de Corinthe, Médée se réfugie à Athènes où régnait alors Ægée. Le vieux roi s'éprend de l'étrangère, l'épouse et en a un fils, Medos. Sur ces entrefaites, Thésée qui jusqu'alors avait vécu loin de son père, se rend auprès de lui. Médée veut le faire empoisonner, mais Ægée reconnaît à temps son fils et empêche ainsi l'accomplissement de ce nouveau crime. Il chasse l'intruse qui, d'après la version la plus commune, retourne en Colchide, accompagnée de Medos. Son père Æetès avait été dépossédé du pouvoir par son propre frère, Persès. Celui-ci est tué par Medos et Æetès remonte sur le trône.

On racontait de différentes manières la mort de Jason. Sur le conseil de Médée, il serait allé se reposer à l'arrière du vaisseau Argo et aurait été tué par la chute d'une

pièce de charpente. D'après un autre auteur, il aurait mis fin lui-même à ses jours, dans un accès de désespoir. Enfin, on disait encore que, rajeuni par Médée, Jason aurait accompagné la magicienne en Colchide et l'aurait aidée à replacer Æetès sur son trône. Comme on le voit, les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur la façon dont se termina la carrière de celui qui, dans l'antiquité, passait pour le plus ancien des navigateurs.



Médée et ses enfants. Groupe conservé au Musée d'Arles.

REPRÉSENTATIONS FIGURÉES. Les différents épisodes de la légende des Argonautes ont été l'objet de représentations artistiques dont un certain nombre nous ont été conservées. En ce qui concerne l'enlèvement de Phrixos et de Hellé, on le retrouve sur plusieurs vases, sur des peintures murales, des mosaïques, des monnaies, etc. (en tout dix-neuf représentations). On croit généralement reconnaître la construction du vaisseau Argo sur un bas-relief en terre cuite du British Museum, bien qu'il puisse tout aussi bien s'agir de la construction du vaisseau de Danaos ou du premier navire en général. La ciste, dite de Ficorini, représente sur ses différents côtés l'épisode des Argonautes chez les Bébryces.

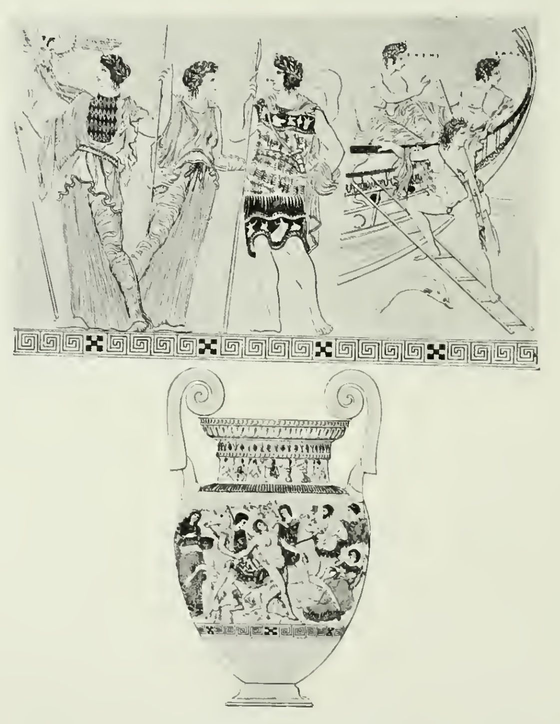
On y voit le pilote Typhis au gouvernail, des Argonautes en train de puiser de l'eau, Pollux attachant à un laurier Cyzique vaincu, et près de lui Athéna. Un vase de Ruvo nous montre les Argonautes chez Phineus ; ils ont quitté leur navire caché derrière les rochers pour aller chercher de l'eau et se baigner.

De la légende des Stymphalides, nous ne connaissons qu'une seule représentation. L'arrivée de Jason chez Æetès, la lutte du héros contre le dragon gardien de la Toison d'or, figurent sur plusieurs peintures de vases anciens, en particulier sur un vase de Ruvo ; l'attelage des taureaux d'Æetès sur un bas-relief en marbre conservé au Musée du Louvre. Enfin, sur une amphore de Naples, on voit la lutte des Argonautes contre Talos et la défaite du géant.

Comment les artistes de l'antiquité ont-ils conçu le type de Jason ? Pindare nous le représente « sous les dehors d'un guerrier formidable. Il porte des armes dans la main ;

un double vêtement le couvre : une tunique magnésienne qui dessine les belles formes de ses membres nerveux, et par-dessus une peau de léopard qui le garantit du froid et des pluies. Sa superbe chevelure n'était point tombée sous le tranchant du fer, elle flottait négligemment sur ses épaules ». D'après Pausanias, le héros figurait sur le coffret de Cypselos, d'une part avec Médée, d'autre part en train de lutter avec Peleus aux jeux funèbres célébrés en l'honneur de Pélias. Une statue conservée au Louvre représente Jason d'après certains savants et Hermès d'après d'autres. L'identification de notre héros avec les personnages d'un certain nombre de vases peints est également très discutée. Enfin, Jason figure dans la plupart des épisodes dont nous avons parlé plus haut.

La même incertitude règne au sujet des représentations artistiques de Médée. Les principales scènes où l'on croit reconnaître la fameuse magicienne, sont l'enlèvement de la Toison d'or, l'épreuve du bélier destiné à convaincre les filles de Pélias de l'efficacité du moyen de rajeunir leur père, proposé par Médée, le meurtre des enfants à Corinthe, Médée à Athènes, etc...



La mort de Talos. Vase de Ruvo.



Sisyphe aux Enfers.

CHAPITRE XXI

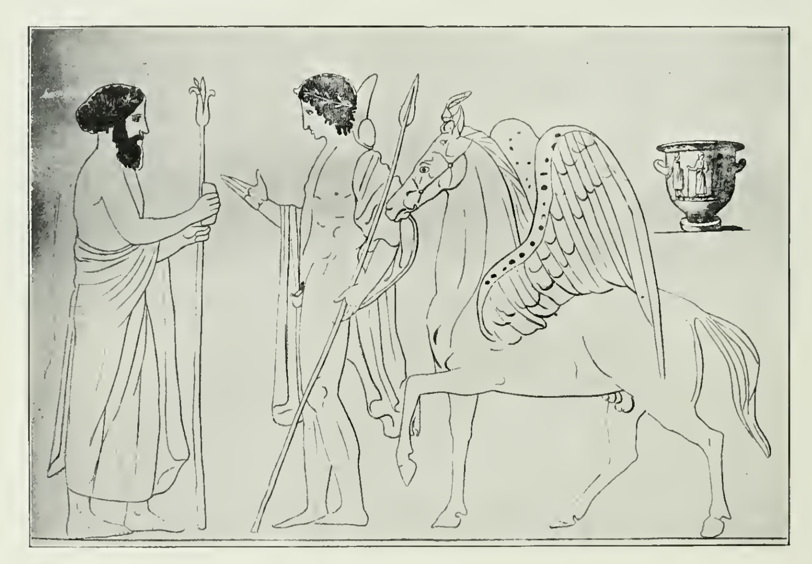
LES HÉROS CORINTHIENS. - SISYPHE. - BELLÉROPHON

PLACÉE sur l'isthme qui joint l'Attique au Péloponèse, assise entre la mer Ionienne et la mer Egée, avec ses deux ports, l'un sur le golfe de Corinthe, l'autre sur le golfe Saronique, l'antique cité d'Ephyre, plus tard appelée Corinthe, atteignit de bonne heure à un degré extraordinaire de prospérité. A côté du culte d'Aphrodite qui avait là un caractère tout spécial, les habitants de l'isthme pratiquaient surtout celui du dieu de la mer, Poseidon. Leurs principaux héros, Sisyphe, Glaucos et Bellérophon se rapprochent à des degrés divers du frère de Zeus, quand ils ne se confondent pas avec lui, comme c'est le cas de Glaucos, tandis que Bellérophon est parfois considéré comme son fils.

LA LÉGENDE DE SISYPHE.

Il est peu de légendes plus populaires que celle de Sisyphe et de son rocher. Fils d'Æolos, frère d'Athamas, de Salmoneus et de Cretheus,

époux de Mérope, fille d'Atlas, Sisyphe avait, suivant certains auteurs, fondé la ville d'Ephyre, plus tard Corinthe, tandis que d'autres lui attribuaient seulement la construction de la citadelle de l'Acrocorinthe. C'était d'après Homère, « le plus rusé des hommes » et le poète de l'Odyssée décrit de la façon suivante le supplice de Sisyphe : « accablé de terribles souffrances, il soulève des deux bras une énorme roche et la roule avec de pénibles efforts jusqu'aux sommets d'un mont ; lorsqu'il est prêt d'atteindre la crête, Crataïs elle-même le repousse et fait retomber la roche dans la plaine. Soudain, il tend ses muscles



Bellérophon et Iobate.

et recommence son labeur ; la sueur ruisselle de son corps et la poussière vole au-dessus de sa tête ».

Homère ne nous dit pas pour quel motif Sisyphe avait encouru un si terrible châtiment. L'explication nous en est donnée par Phérécyde. Il s'agit d'une vengeance de Zeus. Celui-ci ayant enlevé Egine, fille du fleuve Asopos, avait traversé Corinthe en emportant sa proie. Sisyphe l'avait aperçu et avait révélé le nom du ravisseur à Asopos, à condition qu'il ferait jaillir une source sur l'Acrocorinthe dépourvue d'eau. Aussitôt Zeus chargea le dieu de la mort, Thanotos, de s'emparer de Sisyphe. Celui-ci, qui était sur ses gardes, réussit à maîtriser Thanatos et à l'enchaîner. Il s'en suivit que personne ne mourait plus sur terre. Arès délivra le dieu de la mort qui entraîna Sisyphe dans le royaume d'Hadès. Mais « le plus rusé des hommes » réussit à s'en évader. Il avait ordonné à sa femme Mérope, de ne lui rendre aucun des honneurs accordés aux morts. Par d'habiles discours, il obtint

d'Hadès et de Perséphone l'autorisation de remonter à la surface pour punir Mérope de sa négligence, promettant de redescendre aussitôt dans les régions souterraines. Mais il n'a cure de cette promesse et continue à vivre à Corinthe, jusqu'à un âge très avancé. Quand il fut définitivement descendu aux enfers, il fut condamné à rouler perpétuellement un rocher, ce qui l'empêchait de remonter sur terre.

Citons une autre légende d'après laquelle Asopos, ayant appris par Sisyphe le nom du suborneur de sa fille, se mit à sa poursuite. Pour lui échapper, Zeus se changea en pierre et transforma Egine en l'île qui prit son nom. Pour punir Sisyphe, le maître de l'Olympe le condamna à porter dans les enfers une pierre aussi grosse que celle en laquelle il s'était métamorphosé.

On donnait encore d'autres preuves de l'habileté de Sisyphe. Il triompha d'Autolykos, fils, disait-on, d'Apollon, et passé maître en fourberie. Voleur de troupeaux, Autolykos rendait méconnaissables les animaux ainsi dérobés en changeant la couleur de leur pelage. Le roi d'Ithaque, Laerte, fit appel au concours de Sisyphe pour rentrer en possession de ses bœufs volés par Autolykos. Sisyphe imprima une marque sous le sabot des bestiaux de Laerte, ce qui lui permit facilement de couvrir de confusion Autolykos. On racontait même qu'Antikleia, femme de Laerte, avait accordé ses faveurs à Sisyphe qui serait ainsi devenu le véritable père d'Ulysse. Par là s'expliquerait le caractère rusé de l'un des plus célèbres parmi les héros homériques.

On attribuait à Sisyphe l'institution des jeux isthmiques fondés en l'honneur de Mélicerte, fils d'Athamas ; suivant un autre auteur, il se contenta de faire passer Mélicerte à la place de Poseidon auquel ces jeux avaient été primitivement dédiés.

GLAUCOS. Le rôle de Glaucos, fils de Sisyphe, est assez effacé dans la légende à côté de celui de son père. Sa destinée rappelle celle de Diomède. Comme celui-ci, il était grand amateur de chevaux qu'il nourrissait, disait-on, de chair humaine, croyant ainsi accroître leur vigueur. Cela ne l'empêcha pas d'être vaincu d'abord dans les courses de chars des jeux olympiques, et une seconde fois aux jeux funèbres organisés en l'honneur de Pélias. Jeté à bas de son char, il fut dévoré par ses juments. Celles-ci étaient devenues subitement furieuses, soit pour avoir mangé une plante magique qui poussait près de Potniai, soit pour avoir bu l'eau d'une source sacrée qui se trouvait dans les mêmes parages. On attribuait aussi la mort de Glaucos à la colère d'Aphrodite dont il méprisait le culte ou qui voulut le punir de ce qu'il privait ses juments du contact avec les étalons. Enfin, on disait encore que ces juments, habituées à la chair humaine et en étant privées, se jetèrent sur leur maître et le mirent en pièces.

Une légende locale racontait que Glaucos, étant venu à Sparte, y eut des relations avec Panteidya, la future épouse de Thyestos et devint ainsi le père de Léda.

On confond souvent Glaucos, fils de Sisyphe, avec un dieu marin du même nom, dont nous avons parlé dans le chapitre sur Poseidon. De lui aussi on disait qu'ayant trouvé une source dont l'eau conférait l'immortalité, il s'y baigna et devint immortel. Il l'annonça partout, mais personne ne voulut le croire. De désespoir, il se jeta à la mer, d'où, depuis cette époque, il sort chaque année pour semer l'épouvante sur les côtes et parmi les navigateurs. Il y a évidemment là une confusion avec Glaucos, dieu marin.



Mythe de Bellérophon. Athènes. Musée National. (Phot. Giraudon).

LE MYTHE DE BELLÉROPHON. Fils de Glaucos, petit-fils de Sisyphe, Bellérophon avait, d'après d'autres auteurs, Poseidon pour père. On lui attribuait deux exploits fameux : il dompta le cheval Pégase et tua la Chimère.

Obligé de quitter Corinthe pour avoir tué un de ses frères, Bellérophon se rendit auprès de Proitos, roi de Tirynthe, qui le purifia. Sa beauté enflamma Anteia (appelée par d'autres Stheneboïa), épouse de Proitos. Bellérophon repoussa ces avances. « Ne pouvant le séduire, dit Homère, elle recourut à la calomnie. Meurs, ô Proitos, dit-elle, ou fais mourir Bellérophon ; il a voulu me contraindre à souiller ta couche. Le roi fut saisi de fureur à ce discours. Il se fit un scrupule de l'immoler lui-même, mais il l'envoya dans la Lycie avec des signes funestes, scellés avec soin, tracés sur des tablettes, pour perdre ce héros et il lui enjoignit de les présenter à son beau-père, dans l'espoir qu'il le ferait mourir. Bellérophon part accompagné des dieux. Lorsqu'il arrive aux bords du Xanthe qui arrose la



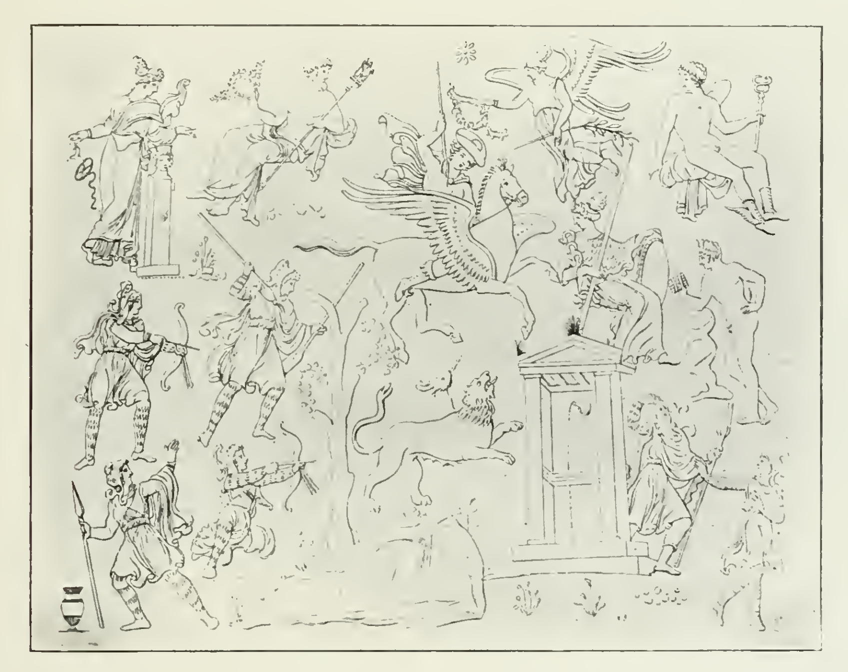
(Phot. Alinari, Florence).

VENUS

D'après le tableau de Giorgione.

Lycie, le prince de ces contrées, le reçoit avec des honneurs distingués. Neuf jours se passent en festins ; le sang de neuf taureaux coule, mais à la dixième aurore, il interroge son hôte et lui demande à voir les signes qu'il lui apportait de la part de son gendre ».

Iobates (ainsi s'appelait le beau-père de Proitos) répugne à tuer lui-même celui qu'il vient de fêter comme le plus brillant des hôtes. Pour s'en débarrasser, il le charge d'une entreprise où il laissera sûrement la vie. Il lui ordonne d'aller combattre un monstre terrible



Bellérophon et la Chimère. Vase de Ruvo

qui désolait la Lycie, la Chimère. Cet être fabuleux qui, d'après Homère, avait été élevé par Amisodaros, roi de Carie, était, suivant Hésiode, né de l'accouplement de deux autres monstres, Typhoeus et Echidna. « Elle avait, dit le poète de la Théogonie, trois têtes : l'une d'un lion terrible, la seconde d'une chèvre, la troisième d'un redoutable dragon. Elle avait le devant du corps d'un lion, le derrière d'un dragon, le milieu d'une chèvre qui vomissait le feu ». Homère, de son côté, écrit de la Chimère : « A sa tête de lion était uni un corps de chèvre qui se terminait en dragon ; elle vomissait de son souffle terrible des torrents d'une brûlante flamme ».

LA VICTOIRE DE BELLÉROPHON. PÉGASE.

Homère dit simplement que Bellérophon triompha de la Chimère « se fiant aux prodiges des dieux ». D'après la légende, le fils de Glaucos dut sa victoire au fait qu'il était monté sur Pégase, le cheval divin, né de l'union de Poseidon et de la Méduse, comme on le verra à propos de Persée. Pindare nous raconte, dans une de ses *Olympiques*, comment Bellérophon réussit à s'emparer du fameux coursier, tandis qu'il s'abreuvait dans la fontaine de Pirène.

« Bellérophon brûlait du désir de dompter Pégase qui devait le jour à l'une des Gorgones aux cheveux hérissés de serpents, mais ses efforts furent inutiles jusqu'au jour où la chaste Pallas lui apporta un frein enrichi de rênes d'or.



Bellérophon et Pégase.

« Réveillé en sursaut d'un sommeil profond, il la voit apparaître à ses yeux et l'entend prononcer ces paroles : « Tu dors, roi descendant d'Eole ! Prends ce frein, seul capable de rendre les coursiers dociles ; après l'avoir offert à Poseidon, ton père, immole un taureau à ce dieu si habile à dompter les coursiers ».

« La déesse à la noire égide ne lui en dit pas davantage au milieu du silence de la nuit. Bellérophon se lève aussitôt et saisissant le frein merveilleux, le porte au fils de Cœramos, le devin de ces contrées. Il lui raconte la vision qu'il a eue ; comment, docile à ses oracles, il s'est endormi pendant la nuit sur l'autel de la déesse, et comment cette fille du dieu à qui la foudre sert de lance lui a donné elle-même ce frein d'or sous lequel doit plier Pégase. Le devin lui ordonne d'obéir sans retard à ce songe et d'élever un autel à Athéna Hippia, après avoir immolé un taureau au dieu qui, de ses ondes, environne la terre.

« Tressaillant d'allégresse, l'intrépide Bollérophon saisit le cheval ailé ; tel qu'un breuvage calmant, le frein dont il presse sa bouche modère sa fougue impétueuse. Alors, s'élançant sur son dos, Bellérophon, revêtu de ses armes, le dresse au combat en se jouant ».

Monté sur Pégase, Bellérophon tua la Chimère. D'après une légende, il enfonça dans la gueule du monstre un épieu garni de plomb qui fondit sous l'action des flammes vomies par la Chimère et causa sa mort.

Ne se tenant pas pour battu, Iobates imposa à Bellérophon d'autres tâches non moins périlleuses que la première. Il l'envoya combattre les Solymes qui furent vaincus, puis lui fit entreprendre une expédition contre les Amazones, d'où le héros revint triomphant. Enfin, réunissant les plus braves de ses sujets, Iobates les place en embuscade, avec mission

de tuer Bellérophon. Celui-ci extermine la troupe. Alors, Iobates s'incline devant le destin. Après avoir montré à Bellérophon la lettre de Proitos, il lui donne la main de sa fille Philonoé et une partie de son royaume. Le héros devenait ainsi le beau-frère de celui qui l'avait envoyé à la mort.

On racontait que, revenu à Corinthe, Bellérophon se vengea cruellement de Stheneboïa qui l'avait si indignement calomnié auprès de Proitos. Feignant de l'aimer réellement, il lui



Bellérophon et la Chimère.

proposa de l'enlever, la fit monter avec lui sur Pégase et la précipita dans la mer. D'après un autre auteur, Stheneboïa se serait tuée elle-même en apprenant les succès de Bellérophon.

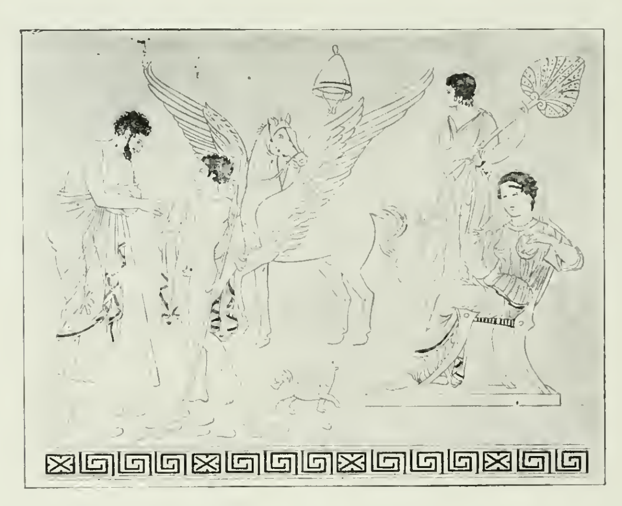
Jusque-là favorisé des dieux, Bellérophon s'attira leur colère sur la fin de sa vie. Homère nous le montre errant tout seul dans les champs Aléens. On attribuait sa disgrâce à ce qu'enorgueilli par ses exploits, il avait voulu monter dans l'Olympe. Un taon envoyé par Zeus, piqua Pégase qui précipita son cavalier dans le vide, tandis que lui-même allait séjourner dans la demeure céleste. Paralysé par sa chute, ou, suivant d'autres, frappé de cécité, le vainqueur de la Chimère termina misérablement ses jours. Deux de ses enfants l'avaient précédé dans la tombe. Isandros, son fils, avait été tué dans la guerre contre les Solymes. La fille du héros, Laodomeia, après avoir été séduite par Zeus, dont elle eut Sarpédon, fut, jeune encore, tuée par « Artémis irritée », dit Homère.

A Corinthe et en Lycie, Bellérophon était l'objet d'un véritable culte. Pausanias nous

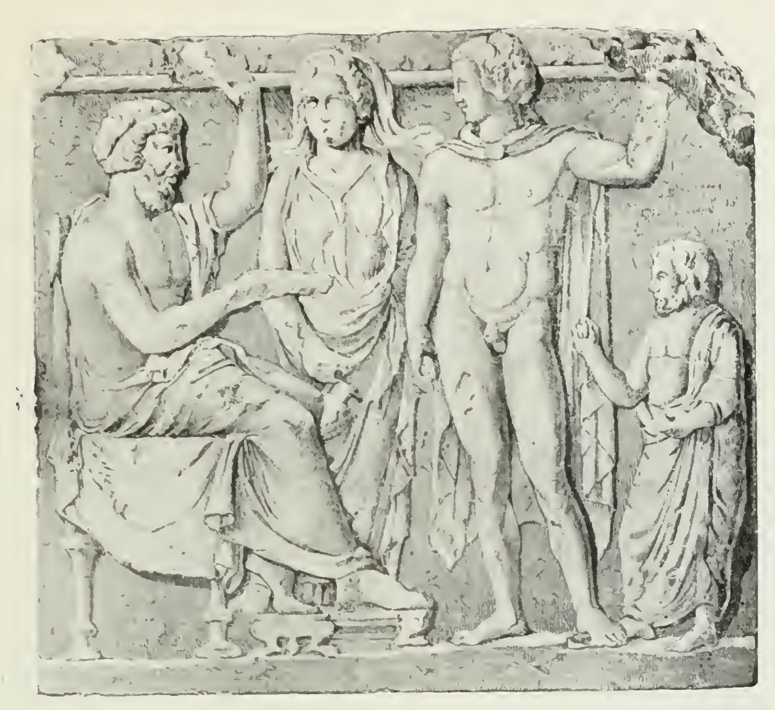
dit qu'une enceinte lui était consacrée dans le bois de Kraneion. Dans la ville même, on lui avait élevé une statue équestre ; du sabot de Pégase coulait une source.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Polygnote avait représenté le supplice de Sisyphe dans la Lesché de Delphes. Nous avons, d'autre part, conservé un certain nombre de peintures de vases où l'on voit Sisyphe, généralement nu, s'efforçant péniblement de rouler un énorme bloc de pierre du haut d'une pente. — Les différents épisodes de la légende de Bellérophon ont fait l'objet d'un grand nombre d'œuvres d'art antiques. L'une des plus remarquables est le beau bas-relief que nous reproduisons comme hors-texte et qui nous montre le héros en train d'abreuver Pégase. La lutte contre la Chimère figurait sur le trône d'Apollon à Amyclées, et sur celui d'Asklépios à Epidaure. On retrouve la même scène sur quelques peintures de vases, ainsi que sur un bas-relief en terre cuite de Melos. La représentation la plus connue de la Chimère est un bronze ancien conservé à Florence.



Bellérophon recevant le fatal message.



Zeus, Asklépios et Hygieia. Bas-relief grec.

CHAPITRE XXII

LES HÉROS DU PÉLOPONÈSE

I. — EPIDAURE ET LA LÉGENDE D'ASKLÉPIOS.

DIEU OU HÉROS ?

Asklépios doit-il être rangé dans la catégorie des dieux ou dans celle des héros ? Question très discutée, encore à l'heure actuelle. Les deux opinions ont leurs partisans faisant valoir des arguments qui semblent donner raison aux uns et aux autres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aux époques les plus reculées, Asklépios se présente sous la figure d'un simple héros qui meurt sous les coups de Zeus irrité contre lui. D'autre part, le culte de plus en plus étendu dont ce même Asklépios devint l'objet

dans le monde grec tout entier, dépasse de beaucoup les honneurs rendus aux héros en général et lui donne figure de divinité. Enfin, les légendes relatives à sa naissance, placée en un certain nombre d'endroits très divers, ne sont pas faites pour apporter la lumière sur cette question, l'une des plus intéressantes de la mythologie grecque.

LA NAISSANCE D'ASKLÉPIOS.

D'après la tradition la plus généralement admise, Asklépios était fils d'Apollon et de Coronis, fille du thessalien Phlégyas. Dans l'une de ses *Pythiques*, Pindare, aux yeux duquel Asklépios semble n'être qu'un héros, raconte de la façon suivante l'histoire de ce personnage :



Asklépios et Hygieia.

« Asklépios eut pour mère la fille de Phlegyas, riche en beaux coursiers. Atteinte par les traits dorés d'Artémis, qui servait le courroux d'Apollon, cette jeune beauté descendit hélas ! de la couche nuptiale dans la sombre demeure d'Hadès avant d'avoir reçu les secours de la chaste Ilithye, tant est redoutable la colère des enfants de Zeus.

« Au mépris du dieu à la blonde chevelure, à qui elle s'était unie à l'insu de son père, et entraînée par l'égarement de son cœur, la nymphe téméraire consentit à d'autres nœuds, quoiqu'elle portât déjà dans ses flancs le germe pur et sans tache de l'immortel qui l'avait aimée. Sans attendre ni le festin nuptial, ni les chants de l'hyménée, que font entendre le soir, au milieu des plaisirs et des jeux, les vierges compagnes de la nouvelle épouse, elle se prostitua à un amour étranger, par un aveuglement, hélas ! trop commun. Car telle est la folie des pauvres humains que souvent ils conçoivent un mépris insensé pour les biens dont ils peuvent jouir, et ne soupirent qu'après ceux dont ils sont éloignés, attachant à des avantages chimériques un espoir qui ne peut s'accomplir.

« Ainsi la belle Coronis, en partageant sa couche avec un étranger venu de l'Arcadie, attira sur sa tête les plus effroyables malheurs ; car son crime ne put échapper aux yeux de celui qui éclaire le monde : du fond du sanctuaire où fument sans cesse les entrailles des victimes, le dieu qui règne à Pytho voit l'infidélité de Coronis. A peine Phoibos a-t-il connu l'abus qu'Ischys, fils d'Elatos, a fait des droits de l'hospitalité et la perfidie de sa

jeune complice, qu'il charge sa sœur du soin de sa vengeance. Elle vole, enflammée de courroux, sur les bords du lac Bœbias, à Lakareia qu'habitait l'infidèle. Un autre dieu,



Asklépios et sa fille Hygieia. Athènes. Musée national. (Phot. Giraudon).

maitre de ses sens, avait entraîné Coronis à sa perte ; ses concitoyens y furent enveloppés ; ils périrent par le fléau d'une cruelle épidémie.

« Déjà les parents de la nymphe avaient élevé le bûcher, déjà les feux ardents d'Héphaistos

voltigeaient autour du corps gisant : « Non, s'écrie Apollon, non, je ne laisserai pas périr le fruit de mon amour victime du forfait de sa coupable mère !.... ». Il dit, et d'un pas, il arrive au bûcher. Soudain la flamme tremblante se divise ; alors le dieu retire des flancs inanimés de Coronis son fils vivant encore ; il le porte au Centaure de Magnésie, pour qu'il lui enseigne l'art de guérir les maux infinis qui affligent l'humanité. Bientôt, vers le célèbre disciple se pressent en foule les malades ; celui que dévorait un ulcère spontané, celui qu'avait blessé une pierre ou un coup de lance, celui qui était en proie au feu brûlant ou au froid mortel de la fièvre, venait chercher auprès de lui un remède à ses douleurs. Il guérissait les uns par le secret de ses enchantements, les autres par des breuvages adoucissants, plusieurs par un baume salutaire répandu sur les plaies, d'autres enfin par les incisions douloureuses d'un acier tranchant.

« Mais hélas! que ne peut l'appât du gain sur le cœur même du sage! Séduit par l'or qu'une main libérale lui présente, le fils de Coronis ose arracher à la mort un héros qu'elle venait d'immoler. A l'instant, le fils de Kronos, d'une main rapide, saisissant sa foudre vengeresse, frappe au cœur les deux victimes et les précipite dans le noir séjour ».

D'après la légende messénienne, la mère d'Asklépios était non pas Coronis, mais Arsinoé, fille de Leucippe, roi de Messénie.

Pour expliquer la naissance d'Asklépios sur leur territoire, les Epidauriens racontaient que Phlegyas était venu dans le Péloponèse, accompagné de sa fille Coronis qui portait déjà dans son sein le fruit de ses relations avec Apollon. Ayant accouché, elle exposa son enfant sur le mont Myrtion. Le nouveau-né fut nourri par une chèvre et gardé par un chien, dont le maître, un berger nommé Aresthanas, découvrit un jour la retraite du fils d'Asklépios. Il voulut l'emporter, mais la tête de l'enfant s'illumina d'un éclat divin qui frappa le berger d'effroi.

CAUSES DE LA MORT D'ASKLÉPIOS.

Elevé par le centaure Chiron, qui lui enseigna non seulement la chasse, mais encore la médecine, Asklépios, dit Apollodore d'Athènes, « étant devenu habile dans l'art de la chirurgie à laquelle il s'était longtemps exercé, empêchait non seulement beaucoup de gens de mourir, mais en ressuscitait même qui étaient déjà morts. Ayant reçu d'Athéna le sang qui avait coulé des veines de la Gorgone, il se servait de celui des veines du côté gauche pour faire périr les hommes, et de celui du côté droit pour les guérir ; ce fut par ce moyen qu'il ressuscita des morts ».

Voici ce que raconte, à ce sujet, Sextus Empiricus, qui vivait au IIIe siècle après J.-C. :

« Les historiens disent qu'Asklépios, le créateur de notre art, fut frappé de la foudre, mais ils ne sont pas d'accord sur ce qui en fut la cause. Stésichore, dans son *Eriphyle*, dit que ce fut pour avoir ressuscité quelques-uns de ceux qui avaient été tués devant Thèbes ; Polyanthès, dans son *Traité de l'Origine des Asklépiades*, que ce fut pour avoir guéri



(Phot. Braun.)

LÉDA ET LE CYGNE

D'après le tableau du Corrège. Musée de Berlin.

les filles de Proitos qu'Hera irritée avait rendues folles. Suivant Panyasis, ce fut pour avoir rendu la vie à Tyndare. Staphylus, dans son ouvrage l'*Arcadie*, dit que ce fut parce qu'il avait guéri Hippolyte, lorsqu'il fut renversé de dessus son char en fuyant de Trézène, comme le racontent les tragiques, Phylarque, dans son neuvième livre, que ce fut parce qu'il avait rendu la vue aux fils de Phineus qui en avaient été privés par leur père ; Asklépios fit cette cure pour complaire à Cléopâtre, leur mère, qui était fille d'Erechtheus. Enfin, Télésarque disait, dans son histoire d'Argos, que c'était pour avoir entrepris de ressusciter Orion. Phérécyde, cité par le scoliaste d'Euripde, dit que Zeus le foudroya parce qu'il ressuscitait ceux qui mouraient à Delphes. Enfin, suivant Diodore de Sicile, ce fut pour satisfaire Hadès qui s'était plaint à Zeus de ce qu'Asklépios empêchait les hommes de mourir ».



Buste d'Asklépios. Athènes. Musée national. (Phot. Giraudon).

Quelle que soit la cause de la mort d'Asklépios, ce qui semble admis par tous les auteurs anciens, c'est qu'il fut foudroyé par Zeus. On ajoute qu'Apollon, irrité de la mort de son fils, tua les Cyclopes qui avaient donné la foudre au maître de l'Olympe. Suivant Apollodore, Asklépios reçut les honneurs de l'apothéose en même temps qu'Heraklès, cinquante-trois ans avant la guerre de Troie.

LA POSTÉRITÉ D'ASKLÉPIOS.

On ne prête à Asklépios aucune de ces aventures amoureuses si fréquentes dans le monde des dieux et des héros grecs. Les auteurs anciens ne sont même pas d'accord sur le nom de son épouse. Celle qui est la plus fréquemment nommée, c'est Hépione, fille de Mérops. On cite encore Aglaia, Hippone, Lampetie, Xanthe. Les plus connus des enfants d'Asklépios sont sa fille Hygieia et ses deux fils Machaon et Podaleirios. D'autres, tels qu'Aiglé, Akeso, Alexenor, Ianiskos, Panakeia, Telesphoros, n'ont laissé qu'une trace fugitive dans la légende.

MACHAON ET PODALEIRIOS.

Les deux fils d'Asklépios, Machaon et Podaleirios nous sont connus par leur participation à la guerre de Troie. « Ceux de Trikka, dit l'Iliade, de l'âpre Ithome, ceux d'Œchalie où régna jadis Eurytos, obéissent aux deux fils d'Asklépios,

médecins renommés, Podaleirios et Machaon. Trente vastes navires les ont suivis ». Dans un autre passage, Homère nous montre Agamemnon demandant qu'on appelle « le guerrier Machaon,



Asklépios. Copie de la statue chryséléphantine faite par Thrasymède. Athènes. Musée national (Phot. Giraudon).

fils d'Asklépios, irréprochable médecin, afin qu'il visite la blessure qu'un habile archer des rangs troyens ou lyciens vient de faire à Ménélas.... Le fils d'Asklépios arrache le trait du baudrier ; les pointes recourbées, en rebroussant, se brisent ; il détache ensuite le baudrier et au-dessous la cuirasse, puis la ceinture que des forgerons ont fabriquée avec soin. Dès qu'il a

examiné la plaie, il en suce le sang, puis il y répand avec adresse les baumes adoucissants dont jadis Chiron, plein de bienveillance, enseigna le secret à son père ». Blessé lui-même à l'épaule, par Pâris, d'une flèche à trois pointes, Machaon est emporté loin du combat par Nestor, sur les conseils d'Idomeneus, auquel le poète prête ce discours : « O Nestor, fils de Peleus, honneur de la Grèce, monte sur ton char, hâte-toi, emmène Machaon ; conduis-le rapidement vers la flotte ; un médecin vaut à lui seul plusieurs combattants ; il sait retirer les traits des blessures et calmer par des baumes adoucissants les sombres douleurs ». On racontait aussi que Machaon avait été au nombre des guerriers grecs enfermés dans le cheval de bois dont l'introduction dans Troie amena la chute de cette ville. C'est lui qui réussit à guérir la cruelle blessure dont souffrait Philoctète, en enlevant la chair en putréfaction, en lavant la plaie avec du vin et en y apposant des plantes dont Chiron lui avait enseigné les vertus. D'après la légende, Machaon aurait été tué par Eurypylos. Ses ossements furent rapportés à Gerenia par Nestor. De son mariage avec Antikleia, il avait eu deux fils, Gargasos et Nicomaque. Ce dernier était l'ancêtre d'Aristote, suivant le dire du grand philosophe.

Le rôle de Podaleirios est plus modeste que celui de son frère. Nous savons seulement qu'il était occupé à soigner des blessés quand Machaon fut tué. Sa douleur fut si grande qu'on eut beaucoup de peine à l'arracher au tombeau fraternel et qu'il voulut même mettre fin à ses jours. Pausanias raconte qu'en retournant en Grèce, Podaleirios fut poussé par des vents contraires sur les côtes de la Carie et s'établit dans la ville de Syrnos. Mentionnons encore une autre légende d'après laquelle notre héros ayant échoué sur le littoral de la Carie, fut sauvé par un berger qui le mena auprès de son maître, le roi Damaithos. Celui-ci avait une fille qui s'était grièvement blessée en tombant d'un toit. Podaleirios la guérit, obtint sa main, ainsi qu'une partie du royaume de Damaithos. Il fonda la ville de Syrnos, ainsi appelée du nom de son épouse, et celle de Bybassos, du nom du berger qui l'avait secouru. Enfin, les habitants de Cos prétendaient que les deux fils d'Asklépios étaient venus s'établir dans leur île, et il y avait un sanctuaire de Podaleirios dans le voisinage du promontoire de Garganon, au pied du mont Drion.

HYGIEIA. Parmi les filles d'Asklépios, celle qui joue le rôle le plus important, c'est Hygieia, la déesse de la santé qui, d'après l'opinion généralement admise, n'est que la personnification d'une idée abstraite. D'autre part, le fait que le vocable même d'Hygieia se trouve associé au nom d'autres divinités, en particulier d'Athéna, donne à penser que cette déesse n'a d'abord eu aucun caractère individuel et que c'est petit à petit seulement qu'elle est sortie du domaine de l'abstraction pour revêtir une forme concrète. Son culte, associé à celui d'Asklépios, s'étendit de plus en plus. Originaire, croit-on, de Titané (territoire de Sicyone), il prit un grand développement à Athènes du V[e] siècle avant J.-C. et se retrouve également à Corinthe, Epidaure, Tégée, Mégalopolis, Mantinée, etc.., dans les îles de Cos

et de Paros, à Pergame ainsi que dans la Grande-Grèce. Définitivement considérée comme la fille d'Asklépios, Hygieia a, comme lui, pour principal attribut le serpent. Comme on le verra plus loin, elle a été l'objet d'un assez grand nombre de représentations figurées dont plusieurs nous ont été conservées

LE CULTE D'ASKLÉPIOS.

On a retrouvé la trace de plus de trois cents Asklépieions ou sanctuaires d'Asklépios sur les points les plus divers du monde hellénique. Il semble bien établi qu'avant de devenir le dieu de la médecine, le fils d'Apollon fut considéré comme une divinité ayant surtout des propriétés mantiques, c'est-à-dire la faculté de rendre des oracles. C'est, d'ailleurs, sous forme d'oracles qu'Asklépios continuera à donner les préceptes qui servaient à guérir les nombreux fidèles venant implorer de lui la guérison de leurs maladies. N'est-ce pas d'ailleurs Hippocrate qui a écrit : « La médecine et la divination sont sœurs germaines, car ces deux sciences ont un même père, Apollon ». M. Bouché-Leclercq a dit avec raison : « De même qu'Apollon est le prophète de Zeus, la voix dont le gouverneur du monde se sert pour annoncer aux hommes les arrêts du destin et les règles du devoir, de même Asklépios est le délégué d'Apollon, son auxiliaire dans l'œuvre de la révélation, mais il ne lui abandonne que le soin plus vulgaire de guérir les maux du corps ».



Hygieia. Rome. Collection Giustiniani.

Quels étaient les procédés de la révélation médicale qui se pratiquaient dans les temples d'Asklépios ? Il faut distinguer entre cette révélation proprement dite et ce qu'on pourrait appeler un service de consultations médicales, exercé par une catégorie spéciale d'individus, les Asklépiades qui prétendaient descendre d'Asklépios par ses deux fils Machaon et Podaleirios. C'était une véritable corporation dont les membres se disaient « les dépositaires d'une science traditionnelle qui faisait partie de leur héritage de famille et qu'ils juraient de ne pas révéler aux profanes ». Mais, devant la multiplication des Asklepieions, le rôle de la révélation médicale augmenta de plus en plus, tandis que la part réservée aux Asklépiades s'amoindrissait d'autant. Pour ne pas perdre leur clientèle, ils durent céder au courant d'opinion qui demandait l'intervention directe d'Asklépios, soit sous forme de songes, soit sous forme d'apparitions où l'on voyait le dieu lui-même soignant et guérissant en personne les malades. Ces procédés ne manquèrent pas d'éveiller les railleries des sceptiques. Nous en trouvons un écho dans le passage suivant du *Plutus* d'Aristophane : « Le dieu fit le tour du temple, examinant tous les

malades avec gravité. Puis un esclave place devant lui un petit mortier de pierre, un pilon et un coffret... Il se mit d'abord à piler un onguent pour Néoclide ; il jeta dans un mortier trois têtes d'ail de Ténos qu'il écrasa en y ajoutant du suc de silphium et de l'oignon marin, puis délayant le tout avec du vinaigre de Spette, il en frotta les paupières du patient, et il les retournait pour le faire souffrir davantage. Lui, criant et hurlant, s'élance et veut s'enfuir, mais le dieu lui dit en riant : reste assis avec ton onguent, je ne veux pas que tu ailles faire tes sermons dans l'assemblée. Après cela, il s'assit près de Plotos et d'abord lui toucha la tête, puis ayant pris un linge propre, il lui essuya tout le tour des paupières et Panakeia (fille d'Asklépios) lui couvrit la tête et le visage d'un voile écarlate. Le dieu siffla et deux serpents d'une taille prodigieuse s'élancèrent du fond du temple. S'étant glissés sous le voile écarlate, ils lui léchèrent, je pense, les paupières, et en moins de temps que tu n'en mettrais à vider dix cotyles de vin, Plotos s'étant levé, voyait clair. Moi, je battis des mains de plaisir et j'éveillai mon maître. Aussitôt, le dieu disparut dans le temple avec les serpents ».



Asklépios jeune. Rome. Musée du Vatican.

Si l'on prenait à la lettre l'ironie d'Aristophane, on ne manquerait pas d'en conclure que les Asklépiades étaient de simples charlatans, et c'est là l'opinion d'un certain nombre de savants. On n'en a pas moins dit avec raison : « l'origine de la médecine chez les Grecs était religieuse, les temples d'Asklépios furent les premiers hôpitaux et ses prêtres les premiers médecins ». Beaucoup de ces sanctuaires étaient établis en des endroits salubres, sur des sommets assez élevés, entourés de bois, et quelques-uns se trouvaient au voisinage de sources minérales. On pourrait presque les comparer à nos sanatoria.

Avant de pénétrer dans l'Asklepieion, il fallait se purifier par un bain, accompagné de frictions, d'onctions ou de fumigations. Pour épargner aux malades la vue de spectacles attristants, on interdisait l'accès du temple d'Epidaure aux moribonds ou aux femmes prêtes d'accoucher. Puis, on procédait à un sacrifice en l'honneur d'Asklépios. L'animal le plus souvent immolé était un coq, mais on trouve aussi parmi les victimes le porc et la chèvre. A Athènes, on offrait au dieu des pains, des figues sèches, et l'on brûlait sur l'autel un gâteau de pur froment. Les prêtres lisaient des prières que répétaient les assistants.

Sous la conduite d'un prêtre, les malades visitaient ensuite le temple. Quelques-uns de ces sanctuaires, comme celui d'Epidaure par exemple, étaient remplis d'ex-voto, dont beaucoup

en métaux précieux, et représentant généralement la partie du corps humain guérie dans le sanctuaire. Enfin, après avoir été soumis à une diète plus ou moins rigoureuse, on était admis, vers le soir, à coucher dans le temple ou plutôt dans une chapelle attenante. Durant cette incubation qui avait d'autant plus de prix qu'on était couché plus près de la statue d'Asklépios, on attendait que le dieu vous envoyât un songe vous indiquant la nature du remède à employer. La nuit venue, on éteignait toutes les lampes et on recommandait aux malades de ne s'effrayer de rien et de ne pas souffler mot, quel que fût le bruit qui frappât les oreilles. Si le rêve attendu ne se présentait pas, on pouvait renouveler l'expérience plusieurs nuits de suite. A partir d'une certaine époque, on amplifia même ce procédé. A la place des malades, c'étaient des prêtres, « des songeurs attitrés » qui couchaient dans le temple. Leurs rêves, tout conventionnels, prescrivaient les remèdes qu'un examen préalable des malades indiquait comme appropriés à leur maladie. Enfin, il y avait ce qu'on pourrait appeler le grand jeu, l'intervention directe d'Asklépios qui apparaissait en personne. Un prêtre, vêtu comme le dieu, porteur de ses attributs, accompagné d'animaux divers, escorté parfois de personnages de la famille d'Asklépios, parcourait le temple, examinait et palpait les malades, allait même jusqu'à leur adresser la parole pour leur indiquer le remède à employer. S'il y avait là jonglerie, c'était simplement pour procurer aux malades de prétendus songes, mais la science médicale des Asklépiades était basée « sur une tradition séculaire, orale et écrite ». Comme on l'a fait remarquer, les prêtres d'Asklépios avaient tout intérêt à obtenir le plus de guérisons possible et ils avaient à leur disposition toute une série de préceptes d'un caractère exempt de tout charlatanisme. L'hygiène y joue un grand rôle. Les exercices corporels étaient très recommandés. On cite l'exemple d'un habitant de Nicomaque devenu tellement obèse qu'il était incapable de faire le moindre mouvement. Asklépios lui ordonna de se livrer à jeun à une gymnastique violente, et il guérit. Pour les maladies mentales, on prescrivait les distractions et à cet effet l'Asklepieion d'Epidaure contenait un théâtre.

Les Asklépiades s'abstenaient en général des opérations chirurgicales et se contentaient de donner à ce sujet des avis. On ne peut guère ajouter foi au récit suivant d'un écrivain grec du IIIe siècle, Elien. « Une femme étant atteinte d'un tœnia dont les plus habiles médecins n'avaient pu la guérir, vint à Epidaure consulter Asklépios. Le dieu étant absent, les prêtres prétendant le remplacer, firent coucher cette femme dans le lieu même où Asklépios avait coutume d'opérer ses cures. Alors, ils lui coupèrent la tête et l'un des opérateurs introduisant la main dans le ventre, en retira le ver qui était d'une merveilleuse grosseur. Voulant ensuite remettre la tête en place, ils n'y purent parvenir : c'est alors qu'arriva Asklépios qui, blâmant la conduite des imprudents, remit lui-même la tête sur le tronc et renvoya la femme en parfaite santé ».

En résumé, les Asklépiades pratiquaient une médecine « sérieuse et rationnelle, entourée d'une auréole de merveilleux pour produire plus d'effet ». Comme le dit M. Bouché-Leclercq

« il s'était formé dans ces dispensaires à l'ombre de la religion, une tradition médicale. Les archives sacerdotales conservaient la mention des remèdes prescrits et l'habitude prise par les clients de consacrer en ex-voto l'image de la partie malade avait transformé les Asklepieions en musées pathologiques. La foi prenait facilement son parti des insuccès. On avait le choix entre deux explications toutes deux excellentes. Il y avait des maladies que le dieu ne pouvait pas et d'autres qu'il ne voulait pas guérir. Depuis qu'il avait été averti par la foudre de Zeus que nul ne devait troubler l'ordre des destins, Asklépios se gardait de sauver les malades dont l'heure était venue, autant que de ressusciter les morts. Il abandonnait également ceux qui devaient leurs maux à leurs vices et qui étaient à un titre quelconque indignes de commisération ».



Asklépios. Collection Hope.

Pausanias nous raconte une anecdote qui nous montre, qu'à l'occasion, les prêtres d'Asklépios ne manquaient pas d'esprit. Un certain Phalysios de Naupacte avait envoyé à Epidaure la poétesse Anytè consulter à sa place Asklépios au sujet d'une grave maladie des yeux dont il était atteint. La consultante reçut du dieu une lettre qu'elle devait remettre à son client. Celui-ci l'ouvrit et retrouva soudainement le plein usage de ses yeux pour lire qu'il devait payer deux mille statères d'or à la messagère. Il s'exécuta sans regimber.

Ce qui, finalement, jeta le discrédit sur les Asklépiades, c'est qu'ils allèrent trop loin. La prétention d'opérer des cures miraculeuses, comme par exemple de rendre la vue à des aveugles, leur valut les railleries des gens de bon sens et le septicisme ne tarda pas à remplacer la confiance. Il faut ajouter à cela la concurrence d'autres divinités qui se mirent, elles aussi, à donner les consultations. Tout cela devait se terminer par le triomphe définitif de la médecine laïque opposée à la médecine sacerdotale.

PRINCIPAUX SANCTUAIRES.

Le plus célèbre des Asklepieions, mais non le plus ancien, fut celui d'Epidaure. Nous avons déjà mentionné plus haut les légendes qui s'y rattachaient. Pour leur donner plus de crédit, les Epidauriens firent appel à l'oracle de Delphes. La Pythie, consultée, répondit qu'Asklépios était bien épidaurien par sa mère. Le temple ne s'élevait pas dans la ville même, mais à deux heures de marche, aux pieds du mont Trithion. « La libéralité des fidèles guéris par le dieu avait transformé la vallée en un jardin splendide. Les chapelles, les autels, les statues, les stèles votives attestaient les miracles opérés et donnaient raison à toutes les espérances. Polyclète y bâtit un théâtre et au pied de la grande terrasse

on avait aménagé un stade destiné à la célébration des fêtes d'Asklépios. Dans le temple même, on voyait la statue chryséléphantine du dieu, œuvre de Thrasymède de Paros. Attenant à l'édifice était le lieu où dormaient les consultants dans l'attente des songes envoyés par le dieu ».

Epidaure eut un grand nombre de filiales, parmi lesquelles il faut surtout citer celles d'Athènes, de Cos et de Pergame. Nous connaissons la date exacte de l'introduction du culte d'Asklépios à Athènes : 421 av. J.-C. « Jusqu'à la fin du Ve siècle, dit M. Foucart, les Athéniens n'eurent pas une divinité spéciale pour la médecine. En cas de besoin, ils s'adressaient aux dieux ordinaires qui avaient naturellement le pouvoir de guérir, ou à quelques personnages divins de second ordre : c'était le Héros Médecin, figure bien pâle et qui n'avait ni histoire, ni même un nom propre ; c'était un disciple de Chiron, Alcon, dont Sophocle fut le prêtre. Pendant longtemps, on se contenta de ces protecteurs de rang secondaire. Mais la peste de 431 fit sentir leur insuffisance, et sitôt que la paix de Nicias rouvrit les routes du Péloponèse, la république s'adressa au dieu d'Epidaure. Les guérisons miraculeuses dont les récits étaient gravés dans son temple avaient répandu au loin sa réputation, et déjà, de toutes les parties du monde grec, on venait le consulter et l'implorer. Asklépios ne repoussa pas la demande des Athéniens et il se rendit dans leur ville ; mais n'y possédant pas encore de sanctuaire, le dieu reçut l'hospitalité dans la maison de Sophocle. Le poète lui éleva un autel et plus tard, composa en son honneur un péan que l'on chantait encore au temps de Philostrate ». Des inscriptions trouvées dans l'Asklépieion d'Athènes nous révèlent que l'honneur d'avoir élevé le premier un temple et consacré un autel à Asklépios et à sa famille était revendiqué par un certain Télémachos d'Archanae. « Par le récit d'un témoin, nous apprenons qu'Asklépios vint à Athènes en l'année 421 ; qu'il fit venir d'Epidaure sa famille, au-devant de laquelle Télémachos se rendit ; que le hiéron fut achevé en 420 ; puis, année par année, tous les faits relatifs au temple : le procès avec les Kéryces pour la propriété du terrain, les embellissements apportés à la demeure du dieu, enfin en 413 la plantation qui acheva la décoration du Témenos ». L'instauration du culte d'Asklépios fut commémorée par la fête des *Epidauria*, incorporée plus tard dans la célébration des Mystères d'Eleusis et dont il a été question dans le chapitre relatif à Déméter.

L'Asklépieion de Cos, situé dans un faubourg de la ville, était réputé par sa magnificence et contenait des œuvres d'art célèbres, entre autres l'Aphrodite Anadyomène du peintre Apelle. On sait, d'autre part, que le plus grand médecin de l'antiquité, Hippocrate, naquit à Cos et était de la famille des Asklépiades. L'anecdote suivant laquelle, après avoir copié les tablettes votives du sanctuaire d'Asklépios, il aurait mis le feu à ce temple et se serait enfui, ne repose sur aucun fondement sérieux.

Hors de Grèce, l'Asklépieion le plus fameux était celui de Pergame dont la fondation, due à un certain Archias, guéri à Epidaure, remonte à une époque assez récente. C'est à



DANAÉ.

D'après la lithographie de Girieud.

Pergame que naquit un autre grand médecin de l'antiquité, Galien qui vécut au second siècle de notre ère.

On célébrait en l'honneur d'Asklépios, des fêtes, les *Asklépieia*, dont les plus fameuses étaient celles d'Epidaure qui revenaient tous les cinq ans. Nous savons seulement qu'après une procession, avaient lieu des concours gymniques et musicaux. Des cérémonies du même genre se célébraient à Athènes, à Cos, à Pergame, à Lampsaque, etc. Les médecins athéniens offraient deux fois par an un sacrifice à Asklépios qui en recevait encore un au nom du peuple athénien tout entier.



Asklépios. Collection Blundell.

ATTRIBUTS D'ASKLÉPIOS. Grâce aux représentations artistiques assez nombreuses d'Asklépios qui nous sont parvenues, nous pouvons nous faire une idée des attributs de ce dieu. Parmi les arbres qui lui étaient consacrés, il faut citer surtout le cyprès, le pin, l'olivier. Comme animaux, on connaît le chien, la chèvre, le coq et surtout le serpent. D'après la légende, Asklépios avait lui-même élevé cet animal sur le Pélion et on entretenait soigneusement des serpents dans le temple du dieu. Ceux d'Epidaure étaient inoffensifs, tandis qu'ailleurs et surtout à une époque ultérieure, on avait introduit des espèces assez dangereuses. On prit aussi l'habitude de représenter le serpent enroulé autour du bâton d'Asklépios ; ce fut le symbole proprement dit du dieu médecin, qu'on voit aussi parfois tenant à la main un rouleau ou une tablette.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES. D'après Pausanias, le monument artistique le plus ancien consacré à Asklépios était une sorte d'idole, enveloppée d'habits, qui se trouvait dans le temple de Titané. Le même auteur cite un groupe de bronze, consacré à Olympie dans la première moitié du Ve siècle, par Smikythos de Regium, œuvre de Dionysos d'Argos, et où figuraient Asklépios ainsi que sa fille Hygieia. A l'époque classique, plusieurs grands artistes consacrèrent leur talent à représenter Asklépios. Le sanctuaire de Sicyone possédait une statue chryséléphantine du dieu, due au ciseau de Calamis, avec le sceptre dans une main, une pomme de pin dans l'autre. Nous avons déjà parlé de la statue d'Asklépios par Thrasymède, qui s'élevait dans le temple d'Epidaure ; elle était également chryséléphantine. Le dieu, barbu, était représenté assis sur un trône, tenant un bâton d'une main, un serpent de l'autre. Nous ne savons rien des

œuvres exécutées en l'honneur d'Asklépios par Myron, Phidias et Polyclète, artistes auxquels il faut ajouter Scopas, Alcamène et Céphisodote.

Parmi les monuments conservés, il faut distinguer les statues, les bustes et les bas-reliefs. Asklépios nous apparaît généralement sous l'aspect d'un homme mûr, barbu, à la chevelure abondante, avec un visage doux et grave, vêtu d'un simple himation qui laisse la poitrine à découvert. Parfois, il s'appuie du bras droit sur son bâton, tandis que le bras gauche disparaît sous le manteau. C'est le cas de la statue conservée au musée de Naples, de celle du Latran et d'autres encore. Un autre type nous représente Asklépios ne tenant de la main droite qu'un court bâton. Ailleurs, c'est de l'aisselle gauche que le dieu se repose sur son long bâton. Enfin, une statuette en bronze du musée de Berlin nous montre un Asklépios pensif, s'appuyant de la main gauche sur le bâton autour duquel s'enroule un serpent.

Au nombre des bustes d'Asklépios, il faut en première ligne citer celui du Louvre, puis ceux du Musée Palatin et de Melos. Enfin, sur de nombreux bas-reliefs votifs, Asklépios est représenté tantôt debout, tantôt accoudé sur un lit, en compagnie d'autres personnages dont le principal est sa fille Hygieia. Celle-ci est très fréquemment associée à son père, non seulement sur les bas-reliefs, mais encore dans les principaux groupes de statuaire dont il a été question plus haut : idole de Titané, groupes d'Olympie, de Tégée, de Mégare. Sur les bas-reliefs votifs, dont plusieurs ont été découverts à une époque assez récente, Hygieia est généralement représentée debout, sous les traits d'une jeune fille, la tête inclinée tantôt à droite, tantôt à gauche. Quelques statues nous la montrent avec le serpent enroulé autour du corps.

La numismatique est d'un secours précieux pour l'étude des représentations figurées d'Asklépios et nous permet de nous faire une idée de quelques-uns des monuments les plus importants disparus à jamais.

II. — LES LÉGENDES HÉROÏQUES DE L'ARGOLIDE.

LES DANAIDES. PERSÉE. PÉLOPS. LES ATRIDES. INACHOS. PHORONEUS. IO.

De même que l'Attique était considérée comme le domaine particulier d'Athéna, l'Argolide avait été attribuée à Hera qui s'en était également vu disputer la souveraineté par Poseidon. La solution du litige avair été remise entre les mains d'un tribunal composé d'Inachos, de Phoroneus, de Céphisos et d'Astérion. Inachos, d'après la légende, était un fils de l'Océan et de Téthys. On plaçait sa source tantôt au mont Lyrkeion, à quelque distance d'Argos, tantôt dans l'Artémision, en Arcadie. Suivant une troisième version, il naissait dans la Grèce septentrionale, dans la montagne du Pinde. Après avoir mélangé ses eaux à l'Acheloos, il disparaissait dans la mer pour réapparaître au-delà de l'isthme de Corinthe, dans le Péloponèse. Pausanias raconte que

pour punir Inachos de ce qu'il s'était prononcé en faveur d'Hera, Poseidon avait desséché son lit et l'avait privé d'eau en été.

De son union avec la nymphe Melia, Inachos eut plusieurs enfants parmi lesquels Phoroneus et Io. Phoroneus était considéré comme l'ancêtre de la race pélasgique. Il avait rassemblé les premiers hommes habitant le Péloponèse et contribué au développement de leur civilisation en leur enseignant l'usage du feu qui leur servit à la fois à honorer les dieux par des sacrifices et à accroître leur bien-être. Au temps de Pausanias, on montrait encore à Argos le



Hermès tuant Argos qui surveille la vache Io.

tombeau de Phoroneus, ainsi que celui de sa femme Kedo. Dans le temple d'Apollon Lykios, on entretenait le feu en l'honneur du fils d'Inachos.

A propos des aventures amoureuses de Zeus, nous avons déjà parlé d'Io, la fille d'Inachos, victime de l'implacable jalousie d'Hera. On racontait que c'était une fille de Pan et de la nymphe Echo, nommée Lynx, qui avait fait naître dans le cœur du maître de l'Olympe une passion irrésistible pour Io, par l'absorption d'une plante magique. Lynx aurait été métamorphosée par Hera en pierre ou en oiseau. D'après Eschyle, Io, à la suite d'un rêve, se serait rendue près des marais de Lerne où Zeus assouvit sur elle son désir. Elle raconta la chose à son père Inachos qui envoya consulter les oracles de Delphes et de Dodone pour être éclairé sur la conduite à tenir. Les oracles lui enjoignirent de chasser sa fille, s'il ne voulait pas être frappé de la foudre. Inachos se soumit à cet ordre cruel. D'autre part, Zeus pour soustraire Io aux persécutions de sa vindicative épouse, la transforma en vache. Il fut obligé d'abandonner Io ainsi métamorphosée à Hera qui en confia la garde à Argos. Celui-ci l'attacha près de Mycène à un arbre qu'on montrait encore, disait-on, à l'époque historique. Dans l'Eneide, Virgile nous dit que sur le bouclier d'Or on voyait « Io, les cornes dressées, déjà couverte, déjà

génisse, Argos son gardien, et Inachos, son père, épanchant un fleuve d'une urne ciselée avec art ». On sait qu'Hermès, envoyé par Zeus, tua le farouche gardien d'Io qu'Hera métamorphosa en paon ; on dit encore que la déesse orna la queue de cet animal des yeux innombrables d'Argos. Continuellement en proie aux piqûres d'un taon, Io fuit sans répit, traverse la mer, depuis lors appelée Ionienne et le détroit qui d'elle prit le nom de Bosphore. Elle arrive dans la région où Prométhée, qui subit son cruel supplice, lui annonce la suite de ses tribulations et lui révèle sa destinée. Enfin, la fille d'Inachos atteint l'Egypte. En la touchant de la main, Zeus lui rend sa forme première et elle donne naissance à Epaphos. Sur l'ordre d'Hera, les Curètes enlèvent le nouveau-né à sa mère et s'attirent ainsi la colère de Zeus qui les fait périr. Io court de tous côtés à la recherche de son enfant et finit par



Les Danaïdes. D'après un vase peint. Musée de Palerme.

le retrouver en Syrie. Revenu en Egypte, Epaphos épousa Memphis, fille du Nil, fonda la ville de Memphis et eut trois filles Libyè, Lysianassa et Thèbes. Quant à Io, elle devint, d'après Apollodore d'Athènes, la femme du roi d'Egypte Télégonos. Il y a évidemment là une confusion avec les légendes égyptiennes d'Isis et d'Apis.

DANAOS ET LES DANAIDES.

L'une des filles d'Epaphos, Libyè, victime de l'amour de Poseidon, donna naissance à deux fils, Bélos et Agénor. Bélos épousa une fille du Nil, Anchiroè, et en eut Ægyptos et Danaos. Tous deux firent souche d'une nombreuse postérité. On attribuait au premier cinquante fils, au second cinquante filles. Danaos avait reçu de son père la souveraineté de la Libye, mais soit à la suite d'un oracle, soit par crainte des fils d'Ægyptos, il se décida à s'expatrier. Sur les conseils d'Athéna, il construisit, dit-on, le premier navire à cinquante rames et s'y embarqua avec sa famille. Après une escale à Rhodes, où il éleva une statue à Athéna Lindia, Danaos arriva à Argos dont le roi Gelanor lui céda son trône. Suivant Pausanias, les choses ne se passèrent pas aussi simplement. Danaos et Gelanor se disputent le pouvoir, sans pouvoir parvenir à s'entendre. On remet alors la décision au lendemain. Au lever du jour se produit un prodige. Un loup

attaque un troupeau au pâturage devant les murs d'Argos. Il tue le taureau de ce troupeau. Les habitants d'Argos s'écrient que ce prodige milite en faveur de Danaos qu'ils comparent au loup victorieux. Convaincu que ce loup a été envoyé par Apollon, Danaos consacra un sanctuaire à ce dieu.

Ici se place la légende d'Amymone que nous avons rapportée dans le chapitre consacré à Poseidon. Celui-ci, irrité contre Inachos de ce qu'il avait fait attribuer l'Argolide à Hera, désolait le pays par une sécheresse prolongée. Amymone, l'une des filles de Danaos, étant à la recherche d'une source, lança contre un cerf un trait qui atteignit un satyre endormi. Le blessé s'étant réveillé voulut faire violence à la jeune fille. Celle-ci dut son salut à l'intervention de Poseidon qui, après avoir abusé d'elle, fit jaillir, d'un coup de trident, les sources de Lerne.

Cependant, les fils d'Ægyptos arrivent à leur tour en Argolide et demandent à Danaos la main de ses filles. Danaos hésite et finalement consent. On célèbre l'hyménée des cinquante couples, mais la nuit nuptiale est ensanglantée par un crime affreux. Sur l'ordre de leur père, dont elles ont reçu un poignard, les filles de Danaos massacrent leurs jeunes époux. Une seule d'entre elles, Hypermnestra, épargna son maître, Lyndeus, qui n'avait pas voulu user immédiatement de ses droits de mari. Son père la fit mettre en prison. Les autres filles de Danaos jetèrent les têtes de leurs victimes dans le lac de Lerne et ensevelirent leurs corps devant la ville d'Argos. Zeus ordonna à Athéna et à Hermès de les purifier de leur crime. D'après une autre version, les Danaïdes restèrent au contraire chargées du poids de leur forfait. Pour leur trouver des époux, Danaos institua des concours de courses, dont les vainqueurs obtinrent pour prix la main d'une des filles du roi. Elles devinrent, par ces unions les mères d'une race nouvelle, celle des Danaens, qui supplantèrent les Pélasges. D'après la tradition, ce fut après leur mort que les Danaïdes expièrent le crime qu'elles avaient commis en assassinant les fils d'Ægyptos. Elles furent condamnées, aux enfers, à verser sans cesse de l'eau dans un vase sans fond. De là, l'expression si connue, de « tonneau des Danaïdes ».

LES PROITIDES. Moins connue que celle des Danaïdes, la légende des Proitides, ou filles de Proitos, n'en est pas moins une des plus curieuses du Péloponèse. Hypermnestra, la seule des filles de Danaos qui avait épargné son époux Lyndeus, fut mère d'Abas, douzième roi d'Argos d'après la légende. De son mariage avec Aglaia, Abas eut plusieurs enfants, entre autres deux jumeaux, Akrisios et Proitos. Leur inimitié éclata avant leur naissance, car ils se querellaient déjà dans le sein de leur mère. Quand ils furent en état de porter les armes, ils se disputèrent la succession de leur père. Un combat sanglant eut lieu dans la plaine qui s'étend entre Argos et Tirynthe. Les adversaires y firent, pour la première fois, usage du bouclier comme arme défensive. La lutte restant indécise, les deux frères conclurent un accord. Akrisios conserva la souveraineté d'Argos, Proitos eut le territoire de Tirynthe et la région côtière. Les Cyclopes fortifièrent pour lui la citadelle de Tirynthe

dont les blocs énormes ne semblaient avoir pu être entassés que par des géants. Une version différente nous a été transmise par Apollodore d'Athènes. D'après lui, la victoire resta à Akrisios qui expulsa son frère de l'Argolide. Proitos se rendit en Lycie et y fut bien accueilli par le roi Iobates dont il épousa la fille Anteia ou Stheneboia. Revenu en Grèce à la tête d'une armée, il obligea son frère à partager avec lui la succession paternelle. On a vu dans le chapitre précédent l'aventure de Stheneboia et de Bellérophon.

Proitos eut trois filles, Lysippe, Iphianassa et Iphinoe. Arrivées à l'âge de la puberté, elles furent soudain frappées d'un mal étrange où des écrivains modernes ont cru reconnaître les phénomènes de l'épilepsie. S'échappant de la maison paternelle, elles parcoururent en désordre l'Argolide, l'Arcadie et le Péloponèse tout entier, recherchant de préférence les endroits déserts. Le devin Melampos offrit à Proitos de guérir ses filles, contre l'abandon du tiers de son royaume. Proitos refuse de souscrire à ces conditions qu'il trouve exorbitantes. Le mal auquel les Proitides étaient en proie s'aggrave et gagne toutes les femmes qui quittent leurs demeures après avoir tué leurs enfants. Proitos implore de nouveau le secours de Melampos. Le devin, non seulement maintient ses anciennes exigences, mais réclame en outre un second tiers du royaume pour son frère Bias. Proitos s'incline. A la tête d'une troupe de jeunes gens, Melampos se met à la poursuite des Proitides qu'il atteint près de Sicyone. L'aînée, Iphinoe, meurt. Les deux autres recouvrent la raison et épousent, l'une Melampos, l'autre Bias.

D'où venait la maladie dont souffrirent les Proitides ? Nous nous trouvons ici en présence de trois versions différentes, mettant chacune en cause une intervention divine. Dans l'un des cas, ce serait Dionysos qui aurait provoqué l'égarement des Proitides, analogue à celui des Minyades d'Orchomène, devant la résistance opposée à l'adoption de son culte. Une autre légende fait intervenir Aphrodite. Outrée de la répulsion professée à l'égard des hommes par les Proitides, la déesse de l'amour les frappe d'un mal qui couvre leur peau de taches blanches et fait tomber leurs cheveux. Rejetant tout vêtement, elles errent à travers les campagnes. Melampos les guérit en leur faisant prendre un bain dans le fleuve Anigros dont les eaux auraient, depuis cette époque, conservé une odeur désagréable. Enfin, d'après la dernière version, c'est l'irritation d'Hera qui aurait causé le malheur des filles de Proitos. Elles avaient tourné en dérision la pauvreté du temple de la déesse comparée à la richesse du palais de leur père. Ou bien, elles prétendaient être plus belles que l'épouse de Zeus, et chargées de veiller à l'entretien de son temple, elles avaient dérobé, pour s'en parer, l'or de la statue d'Hera. Frappées d'égarement, les Proitides, se croyant des vaches, s'étaient répandues dans les pâturages en imitant le cri de ces animaux. Melampos leur rendit la raison, en apaisant d'abord la déesse, puis en mélangeant un remède à l'eau d'une source qu'il leur fit boire.

AKRISIOS ET DANAÉ. NAISSANCE DE PERSÉE.

Akrisios, frère de Proitos, avait épousé Eurydiké, fille de Lakedaimon. De ce mariage était née une fille, Danaé. Or, Akrisios désirait vivement avoir un fils pour lui transmettre son trône. Il consulta l'oracle de Delphes dont la réponse le plongea dans le désespoir. Non seulement la joie d'être à nouveau père lui était refusée, mais encore il était menacé de périr de la main de l'enfant que devait mettre au monde sa fille Danaé. Pour prévenir ce malheur, Akrisios fait enfermer Danaé dans une chambre souterraine, en airain, en compagnie de sa nourrice. On sait déjà comment Zeus, sous forme de pluie d'or, déjoua les précautions d'Akrisios. Pendant plusieurs années, Danaé réussit à cacher à son père l'existence de l'enfant né de ses relations avec le maître de l'Olympe. Mais un jour (il était alors dans sa troisième ou quatrième année), le fils de Danaé se livra à des ébats si bruyants qu'Akrisios les entendit. Danaé et sa nourrice sont extraites de leur retraite, la malheureuse servante immédiatement mise à mort et sa maîtresse soumise de déclarer le nom de son suborneur. Devant l'autel de Zeus Herkeois, elle déclare que le père de son enfant n'est autre que le roi des dieux. Akrisios refuse de le croire. Danaé et son fils sont enfermés dans un coffre qui est ensuite jeté à la mer. Les flots l'apportent sur les rivages de l'île de Seriphos, où il est recueilli par le frère du roi de ces parages, Diktys. Celui-ci ouvre le coffre et emmène chez lui Danaé et son fils Persée.



Akrisios faisant enfermer dans un coffre Danaé et son enfant.

LES DIFFÉRENTS ÉPISODES DE LA LÉGENDE DE PERSÉE. LA TÊTE DE LA GORGONE.

Elevé dans l'île de Seriphos, Persée s'attire l'inimitié du roi Polydektès qui, épris d'une passion irrésistible pour Danaé, cherche à se débarrasser d'un témoin gênant. Il feint de vouloir épouser Hippodameia, fille d'Oinomaos. A cette occasion, il organise un banquet auquel il convie les principaux chefs du pays, ainsi que Persée. On demande au roi quel cadeau il désire recevoir. « Un cheval » répond-il. Tous les invités acquiescent. D'après la légende, Persée aurait ajouté qu'il apporterait à Polydektès la tête de la Gorgone s'il le voulait. Le lendemain, les convives de la veille amènent chacun un cheval à leur hôte. Quand arrive le tour de Persée, Polydektès refuse son présent. Il lui faut la tête de la Gorgone, promise

par le jeune homme. Sa mère servira d'otage jusqu'à ce qu'il ait tenu son engagement.

Il a déjà été question de la Gorgone ou Méduse à propos d'Athéna (voir Tome Ier, p. 78), déesse à laquelle certains auteurs anciens attribuent la mise à mort du monstre. C'était une des trois filles de Phorkys et de Kéto. Hésiode nous parle des « Gorgones qui habitent au-delà de l'illustre Océan, aux extrémités de la terre, près de la Nuit, avec les Hespérides à la voix éclatante. C'est Sthéno, Euryale, Méduse qui souffrit des maux si cruels. Méduse était mortelle, tandis que ses sœurs n'étaient sujettes ni à la vieillesse, ni à la mort. Elle seule cependant reçut, sur une molle prairie, parmi les fleurs du printemps, les embrassements du dieu à la chevelure azurée. Poseidon ». La Méduse était représentée comme un être horrible, au visage grimaçant de rage, avec des cheveux d'airain entrelacés de serpents, le nez aplati, la bouche garnie de dents de porc d'une blancheur éblouissante, et deux grands yeux ronds qui lançaient des éclairs. Elle jetait des cris terribles et effrayants. Quiconque tombait sous son regard était pétrifié. Armée de bras d'airain, elle possédait, en outre, des ailes. Sa peau et ses vêtements étaient noirs.



Persée et la Méduse.
Métope du temple de Sélinonte. (Phot. Alinari, Florence).

Tel était le monstre dont Persée s'était imprudemment engagé à rapporter la tête. Un auteur ancien nous le montre en proie au plus profond découragement, méditant tristement sur les récifs de l'île de Seriphos. C'est alors qu'Hermès lui apparaît et lui demande la cause de son chagrin. Le jeune héros s'ouvre au messager de Zeus qui lui promet son assistance ainsi que celle d'Athéna. Il lui enseigne les moyens d'atteindre son but. Persée devra d'abord se rendre auprès des Grées, filles de Phorkys et de Kéto, comme les Gorgones. On les appelait, dit Hésiode, les belles Grées, « à cause des cheveux blancs qui, dès leur naissance, ombragèrent leur front ». Le poète de la Théogonie n'en cite que deux « Pephrédo au riche voile, Enyo au voile doré ». D'autres auteurs en nomment une troisième, Deiro. A elles trois, elles ne possédaient qu'une seule dent et un seul œil dont elles se servaient à tour de rôle. Persée s'en empare au moment où l'une des Grées les passait à sa sœur. Il ne consent à restituer cet œil et cette dent que si les Grées lui indiquent la route conduisant chez les



(Phot. Alinari, Florence.)

TÊTE DE PERSÉE

Sculpture antique. Rome. Musée communal.

Nymphes qui possèdent les trois objets indispensables à sa victoire sur la Méduse : la coiffure d'Hadès qui rend invisible, des sandales ailées et une besace. Le marché est conclu. Persée en possession des objets en question, auxquels Hermès ajoute une harpè d'acier, arrive dans



Persée et Andromède. Amphore à figures rouges.

les régions lointaines où vivaient les Gorgones. Profitant de leur sommeil, il s'approche de la Méduse. Athéna guide son bras, et pour ne pas être pétrifié par le regard du monstre, il détourne la tête, se servant d'un bouclier d'airain comme de miroir. D'un coup de sa harpè il tranche le chef de la Méduse et l'enfouit dans sa besace. Puis il s'enfuit, tandis que les deux sœurs de la Méduse essaient en vain de le rejoindre, car la coiffure d'Hadès le rend invisible. A ce moment même a lieu un nouveau prodige : du tronc de la Méduse décapitée « s'élancèrent le grand Chrysaor et le cheval Pégase », produits de son accouplement avec

Poseidon. Le rôle de Pégase « le cheval ailé » dans la mythologie, a été exposé à propos de Bellérophon. Quant à Chrysaor qui devait son nom à l'épée d'or qu'il portait entre les mains, nous savons seulement par Hésiode que « prenant son vol loin de la terre féconde, il alla se joindre aux immortels : il habite le palais de Zeus et au prudent Zeus il apporte la foudre ». La Théogonie ajoute : « De Callirhoé, fille de l'Océan, Chrysaor eut Géryon, aux cent têtes. »

PERSÉE ET ANDROMÈDE.

Sur le chemin du retour, Persée arriva en Ethiopie. Ce pays était désolé par un monstre affreux, envoyé par Poseidon qui vengeait ainsi l'affront fait à ses filles les Néréides, par Kassipeia, femme du roi Cepheus. Celle-ci s'était vantée d'être plus belle que les Néréides. Cepheus envoya consulter l'oracle de Zeus Ammon. Réponse terrible : le monstre ne cesserait ses ravages que si on lui donnait à dévorer Andromède, la fille du roi. Cepheus est obligé de faire attacher la malheureuse victime sur un rocher. C'est alors que survient Persée. Le héros promet à Cepheus de tuer le monstre et de délivrer Andromède, à condition qu'on lui accorde la main de la jeune fille. Cepheus accepte et aussitôt Persée remplit ses engagements. D'après une légende rapportée par Hygin, l'oncle d'Andromède, Phineus, fiancé à la jeune fille, veut s'opposer à un mariage avec Persée. Le héros pétrifie ce prétendant en lui présentant la tête de la Méduse. Andromède suivit son époux en Grèce et lui donna six enfants. L'aîné, Perses, qui naquit en Ethiopie, y resta et aurait été l'ancêtre du peuple connu sous le nom de Perses. Les autres qui virent le jour à Mycènes s'appelèrent Alkaios, Sthenelos, Heleios, Mestor, Elecktryon, Gorgophone.

LE RETOUR DE PERSÉE.

Pendant l'absence du héros, Polydektès avait poursuivi de ses instances et de ses menaces Danaé qui, pour lui échapper, s'était réfugiée aux pieds des autels, suivie de Diktys. Persée convoqua Polydektès et ses partisans dans le palais du roi. Il leur présenta la tête de la Gorgone ; tous furent pétrifiés. Le trône de Seriphos échut à Diktys, en récompense de sa bienveillance à l'égard de Danaé et de son fils. Après avoir donné à Hermès la coiffure d'Hadès, les sandales ailées et la besace, instruments de la victoire, Persée remit à Athéna la tête de la Gorgone qui dès lors figura sur le bouclier de la déesse.

Accompagné de Danaé et d'Andromède, le héros se dirige vers Argos. Akrisios s'en était enfui pour s'établir chez les Pélasges de Thessalie, à Larissa. Persée s'y rendit à son tour animé des meilleures intentions envers son grand-père. Il réussit à le persuader de rentrer dans sa patrie. Sur ces entrefaites, on célébra des jeux funèbres en l'honneur de Teuthamidas, père du roi de Larissa. Persée y prit part. Son disque vint frapper Akrisios qui mourut de cette blessure. Ainsi s'accomplit l'oracle auquel le père de Danaé avait en vain essayé de se soustraire.

Désolé de ce meurtre involontaire, Persée se refusa à monter sur le trône d'Akrisios.

Il obtint de Mégapenthes, fils de Proitos, l'échange de la souveraineté de Tirynthe et de Mycène contre celle d'Argos. Nous avons déjà énuméré plus haut ses descendants. L'un d'eux, Alkaios, fut le père d'Amphitryon dont l'épouse, Alcmène, devait donner le jour à Heraklès.

TANTALE ET PÉLOPS. Le héros éponyme du Péloponèse, c'est-à-dire celui auquel la presqu'île devait son nom, était, disait-on, Pélops, fils de Tantale. A ce dernier se rattache une des légendes les plus populaires de la mythologie : le souvenir du supplice de Tantale s'est perpétué à travers les âges et est, aujourd'hui encore, une locution proverbiale fréquemment employée.

On donnait pour père à Tantale tantôt Zeus lui-même, tantôt Tmolos. Ce nom est celui d'une montagne de la Phrygie, d'où se détache le Sipyle, au pied duquel s'étend la riche vallée de l'Hermos. C'est sur cette région que régnait Tantale, dont le royaume s'étendait de l'autre côté jusqu'au mont Ida. Il avait épousé selon les uns Dioné, fille d'Atlas, selon les autres Euryanassa, fille du Pactole. Parmi ses enfants on cite surtout Pélops et Niobé ; on a déjà lu plus haut la tragique histoire de la mère des Niobides.



Persée tenant à la main la tête de la Gorgone. D'après un vase peint.

Tantale possédait d'innombrables richesses. Favorisé des dieux, il était admis à leur table et à leurs réunions. L'excès de son bonheur l'amena à commettre un certain nombre d'actes qui causèrent sa perte. Très bavard, il ne sut pas garder pour lui les secrets que la fréquentation des dieux lui avait fait connaître. Il déroba aux banquets célestes le nectar et l'ambroisie pour les faire goûter à ses compagnons ordinaires. Ayant obtenu de Zeus la promesse de voir exaucer n'importe quel souhait, il demanda à jouir d'une vie semblable à celle des dieux. On l'accusait encore du rapt de Ganymède généralement attribué à Zeus lui-même, et d'avoir nié la divinité du Soleil qui, disait-il, n'était qu'une masse ignée. Il s'était également rendu coupable du crime de parjure. Pandareos ayant dérobé dans un temple de Zeus un chien en or, l'avait donné à garder à Tantale. Quand Hermès vint lui réclamer

cet animal, le roi lydien jura qu'il ne l'avait pas. Mais, le forfait le plus épouvantable de Tantale, ce fut d'inviter à sa table les dieux et de leur servir le corps de son propre fils Pélops qu'il avait dépecé et fait bouillir. Saisis d'horreur, les dieux ne touchèrent pas aux mets qu'on leur présentait. Seule, Déméter, l'esprit ailleurs, mangea distraitement un morceau de chair qui venait de l'épaule de Pélops. Sur l'ordre de Zeus, Hermès rendit la vie à Pélops qui fut pourvu d'une épaule en ivoire.

Un pareil crime ne pouvait rester impuni. Nous possédons plusieurs versions sur le genre de châtiment infligé à Tantale. Dans un passage de l'Odyssée, d'ailleurs suspect d'interpo-



Persée pétrifie Phineus et ses compagnons en leur montrant la tête de la Méduse.
D'après Caracci et ses élèves. Rome, Palais Farnèse. (Phot. Alinari, Florence).

lation, Ulysse racontant sa descente aux enfers dit : « Mes yeux aperçoivent Tantale, plongé jusqu'au menton dans les flots d'un lac où il endure de terribles souffrances. Tourmenté par la soif, il ne lui est point accordé de puiser de quoi boire. Dès que le vieillard se penche pour se désaltérer, l'onde soudain fuit et s'abîme ; il n'apparaît sous ses pieds qu'une terre noire que les dieux ont desséchée. Cependant, des arbres au front superbe laissent pendre, jusque sur sa tête, des poires, des grenades, des pommes, de douces figues et de vertes olives. Dès que le vieillard étend les mains pour les saisir, le vent les enlève jusqu'aux sombres nuées. »

On représentait aussi Tantale, éternellement menacé par un rocher suspendu sur sa tête et ainsi empêché de toucher aux mets servis sur la table des dieux, ou encore flottant entre ciel et terre, toujours sur le point d'être écrasé par le même rocher. Une autre légende racontait qu'à la suite du parjure commis par Tantale à propos du chien en or que lui avait confié Pandareos, Zeus avait précipité sur lui le mont Sipyle sous lequel il était enseveli.

PÉLOPS EN GRÈCE.

D'après une tradition rapportée par Diodore de Sicile, Tantale chassé de la Lydie à cause de ses forfaits, était venu en Grèce en compagnie de son fils Pélops. Celui-ci arriva en Elide, à Pise, où régnait alors un fils d'Arès, Oinomaos dont nous avons déjà parlé précédemment (Voir, Tome Ier, p. 172). Menacé par un oracle de périr de la main de son gendre, Oinomaos avait trouvé un moyen de se débarrasser des prétendants à la main de sa fille Hippodameia. Il leur imposait comme épreuve une course de char, sur un parcours s'étendant entre l'autel de Zeus à Olympie et celui de Poseidon à Corinthe. Pendant qu'Oinomaos lui-même offrait un sacrifice à Héphaistos, le prétendant s'élançait sur la route. Il ne tardait pas à être rejoint par le père d'Hippodameia, dont le char attelé de deux chevaux rapides, Psylla et Harpina, don d'Arès, était conduit par Myrtilos, fils d'Hermès. Le vaincu était impitoyablement massacré. Treize prétendants avaient déjà succombé quand Pélops se présenta à son tour. D'après Pindare, le fils de Tantale invoque l'assistance de Poseidon qui lui fait présent d'un char doré et de chevaux ailés et lui permet de vaincre Oinomaos. Mais la légende la plus généralement admise présente les faits d'une autre manière. C'est à l'amour dont s'éprend pour lui Hippodameia que Pélops doit son triomphe. La jeune fille gagne à sa cause Myrtilos, le cocher de son père, dont elle était aimée. On disait même que Pélops s'était engagé par serment à autoriser Hippodameia à accorder une nuit d'amour à Myrtilos. Celui-ci enleva la clavette du moyeu d'une des roues du char d'Oinomaos qui fut précipité en bas de son véhicule, et embarrassé dans les rênes, traîné par ses chevaux, ne tarda pas à expirer. Avant de mourir il maudit Myrtilos et souhaite qu'il tombe sous les coups mêmes de Pélops.

La fin de Myrtilos était racontée de différentes manières. Suivant les uns, Pélops le tua sur-le-champ. D'autres disent qu'il l'épargna d'abord à la prière d'Hippodameia, mais qu'ensuite il le précipita du haut d'un rocher dans la mer parce qu'il avait essayé d'embrasser la fille d'Oinomaos. D'après une autre version, Hippodameia, éprise de Myrtilos, s'était offerte à lui un jour que Pélops s'était éloigné pour aller chercher de l'eau. Le jeune homme refuse ses avances. Alors Hippodameia renverse les rôles ; elle accuse Myrtilos d'avoir voulu lui faire violence en l'absence de Pélops qui, se croyant outragé dans son honneur, n'hésite pas à immoler celui auquel il devait sa victoire. De quelque manière qu'il ait été perpétré, ce meurtre fut, avec les forfaits de Tantale, une des causes des malheurs qui s'abattirent sur la descendance de Pélops.

On attribuait à Pélops la consécration à Zeus des jeux Olympiques, déjà célébrés par ses prédécesseurs. Pausanias nous dit qu'à Olympie Pélops jouissait parmi les héros du même rang que Zeus parmi les dieux. Son culte aurait été institué par Heraklès qui était son descendant à la quatrième génération et lui consacra un autel. Dans l'*altis* d'Olympie, il y avait un édifice spécial, le *Polopeion*, avec des statues et des ex-voto. Sur son tombeau, on immolait chaque année un bélier noir, dont le cou était attribué au sacrificateur, tandis qu'il

était interdit de goûter à la chair de la victime à quiconque voulait entrer dans le temple. Le Pelopeion contenait également la tombe du héros, sur laquelle des éphèbes péloponésiens venaient chaque année se frapper de verges, pour l'arroser de leur sang en guise d'offrande

D'après Pausanias, les ossements de Pélops étaient conservés dans un coffre d'airain placé dans un petit édicule voisin du temple d'Artémis Kordaka. C'est là qu'on serait venu les chercher pour obéir à un oracle qui faisait dépendre de la présence de ces reliques la prise de



Persée et la Méduse. Peinture de vase.

Troie. Au dire de Pausanias, il ne se serait, en l'occasion, agi que de l'épaule de Pélops, qui fut transportée devant Ilion. Le navire qui la rapportait s'échoua, pendant le voyage de retour sur les côtes de l'Eubée. Longtemps après, un pêcheur nommé Damarmenos, trouva, un jour, dans son filet l'omoplate de Pélops. Il consulta au sujet de sa trouvaille l'oracle de Delphes qui lui conseilla de la rapporter aux habitants de l'Elide, alors en proie à une peste terrible. Le fléau cessa aussitôt. Damarmenos et ses descendants furent chargés de la garde du précieux débris qui avait d'ailleurs disparu à l'époque de Pausanias.

LES PÉLOPIDES. ATRÉE. THYESTE.

On attribuait à Pélops et à Hippodameia six fils, dont les deux plus connus dans la légende sont Atrée et Thyeste. D'autre part, Pélops avait eu d'une nymphe un fils nommé Chrysippos contre lequel Hippodameia et ses enfants ne tardèrent pas à se liguer. Il fut tué par Atrée et Thyeste qui jetèrent son corps dans

un puits. On racontait même que devant les hésitations de ses fils, Hippodameia tua elle-même Chrysippos avec l'épée de Laios, alors l'hôte de Pélops. Elle laissa l'arme dans la blessure, espérant ainsi détourner les soupçons sur autrui. Mais, avant de mourir, Chrysippos trouva encore la force de tout révéler à son père, qui chassa la coupable. Suivant la tradition ordinaire, Pélops appela les malédictions divines sur Atrée et Thyeste, meurtriers de Chrysippos. Ce dernier est encore le sujet d'une légende différente. Laios, chassé de Thèbes par Amphion et Zethos, vint à la cour de Pélops. Il s'éprit d'une passion contre nature pour Chrysippos et l'enleva. Cela lui valut la malédiction de Pélops, cause des tragiques malheurs qui fondirent sur lui et son entourage.

Chassés par leur père, Atrée et Thyeste se réfugièrent à Makestos en Triphylie d'après une version, à Midea près de Tirynthe suivant l'autre. A la mort de Pélops, ils rentrent en Elide, et Atrée, en sa qualité d'aîné, monte sur le trône. Il possédait en outre, comme symbole du pouvoir, un agneau à la toison d'or, présent d'Hermès, qui, par là, avait voulu faire naître entre les deux frères une rivalité dangereuse pour venger la mort de Myrtilos. Thyeste médite de s'emparer de l'animal merveilleux, et pour arriver à ses fins, séduit Aerope, femme de son frère et petite fille de Minos. Possesseur de « l'agneau d'or », il convoque le peuple et revendique la souveraineté. Ce forfait indigne les dieux eux-mêmes. Zeus manifeste sa colère en ordonnant à Hélios, à Eos et aux astres de changer leur cours. Hermès explique la cause de ce bouleversement à Atrée qui précipite sa femme Aerope dans la mer et chasse Thyeste. Les écrivains anciens ont accumulé les détails les plus tragiques pour faire ressortir, dans toute son horreur, le caractère de la haine réciproque qui animait les deux frères. Ils nous racontent que Thyeste avait emmené en exil avec lui un fils d'Atrée, qu'il éleva comme son propre enfant. Plus tard, il le charge d'aller tuer Atrée, mais celui-ci, sur ses gardes, massacre son agresseur, ne se doutant pas que c'était son propre fils. Thyeste se rend à son tour auprès de son frère, auquel il se présente comme un suppliant. Atrée feint de l'accueillir avec bienveillance et, pour fêter la réconciliation, l'invite à un banquet. Quand le repas est terminé, il fait apporter une corbeille qu'on découvre devant Thyeste : elle contient les mains et les pieds des deux fils du malheureux, Tantale et Plisthènes, dont la chair, coupée en morceaux, avait été servie sur la table.



Les Gorgones. D'après un vase peint.

A tous ces crimes il manquait l'inceste. Une légende d'où Sophocle avait tiré un drame,

nous raconte comment Thyeste, arrivé à Sicyone, fit violence, sans savoir qui elle était, à sa propre fille Pélopeia, prêtresse d'Athéna. La jeune fille était précisément en train d'offrir un sacrifice à la déesse. Pour ne pas l'effaroucher, Thyeste se cache derrière un arbre. Pélopeia ayant taché son vêtement du sang de la victime sacrifiée sur l'autel, sort du temple et se rend près d'un ruisseau voisin pour y laver sa robe. A ce moment, Thyeste, la tête voilée se précipite sur elle et lui fait violence. Au cours de la lutte, Pélopeia a réussi à s'emparer de l'épée de Thyeste et va la cacher sous le socle de la statue d'Athéna. Le suborneur quitte Sicyone où Atrée, pour obéir, dit-on à un oracle, arrive peu de temps après. Il aperçoit Pélopeia, demande sa main et l'épouse. Ayant mis au monde l'enfant qu'elle avait conçu de son propre père, Pélopeia l'expose. Le nouveau-né recueilli par des bergers est apporté à Atrée qui, loin de le repousser, l'élève avec tendresse. Il reçut le nom d'Ægisthe. Dans la suite, Thyeste étant venu à Delphes pour y consulter l'oracle, tomba entre les mains d'Agamemnon et de Ménélas, fils d'Atrée, qui le jetèrent en prison. Atrée décide de faire périr son frère et il charge de l'exécution de la sentence le jeune Ægisthe qu'il croit son fils. Thyeste reconnaît entre les mains d'Ægisthe l'épée que lui avait jadis dérobée Pelopeia. Il supplie le jeune homme d'appeler sa mère et leur révèle à tous deux la vérité. De désespoir, Pélopeia se tue avec la fatale épée qui sert ensuite à Ægisthe à massacrer Atrée en train de sacrifier au bord de la mer. Rétabli sur le trône, Thyeste gouverna, assisté d'Ægisthe.



Méduse Ludovisi.



PERSÉE DÉLIVRANT ANDROMÈDE

D'après le tableau de Coypel. Paris. Musée du Louvre.

Une autre version fait d'Ægisthe le troisième fils de Thyeste. Il suit son père en exil et revient plus tard à Mycènes. Pendant qu'Agamemnon est sous les murs de Troie, Ægisthe réussit à séduire sa femme Clytemnestre. Lorsque le chef des Grecs rentre à son foyer, il tombe sous les coups de son épouse et de son amant. Mais ceux-ci expieront ce crime. L'instrument de la vengeance, ce sera Oreste, le fils même de Clytemnestre. Rien n'a pu soustraire les



Persée en face d'une déesse à tête d'animal. Amphore archaïque.

descendants de Pélops aux effets de la colère divine qui s'est appesantie sur eux de la façon la plus tragique.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Mythe d'Io. — La légende d'Io était, d'après Pausanias, représentée sur le trône d'Apollon à Amyclée, et il existait sur l'Acropole une statue de la fille d'Inachos, par Deinomenès. Les figurations conservées (principalement des peintures de vase et des peintures murales) ont trait à la séduction d'Io par Zeus, à la surveillance et à la mort d'Argos, à l'arrivée en Egypte.

Les Danaïdes. — Nous possédons un bas-relief et plusieurs peintures de vase où l'on voit les filles de Danaos en train de verser de l'eau dans un grand vase. On a également voulu voir les Danaïdes dans des statues de nymphes ou de jeunes filles portant des urnes, mais ces attributions sont fort incertaines.

Danaé et Persée. — Un vase de la collection Campana représente, d'une part, Danaé recevant la pluie d'or, de l'autre Akrisios faisant enfermer dans un coffre sa fille avec son petit enfant. On possède également une peinture de vase où l'on voit les deux naufragés abordant dans l'île de Seriphos. Dans la légende proprement dite de Persée, l'épisode qui a le plus

inspiré les artistes, c'est la mise à mort de la Méduse et la poursuite du héros par les deux autres Gorgones. Quelques vases peints nous montrent Pégase et parfois Chrysaor s'échappant du cou de la Méduse. Sur une métope de Sélinonte, Persée nous apparaît tranchant la tête du monstre qui tient entre ses bras un petit cheval ailé. D'après Pausanias, la décollation de la Méduse figurait sur le trône d'Amyclée ; elle se trouvait également sur le trône d'Asklépios à Epidaure. Citons encore le sarcophage de Golgos et une plaque en terre cuite estampée trouvée à Melos.



Deux Gorgones.
Persée et Athéna Vase peint trouvé à Égine.

La visite de Persée aux nymphes pour l'obtention des objets nécessaires à la réussite de son entreprise (besace, sandales ailées, coiffure d'Hadès), avait été traitée par le sculpteur Gitiadas dans le temple d'Athéna Chalkioikos à Sparte. Nous la retrouvons sur une amphore à figures noires d'origine chalcidienne. Quant à l'épisode des Grées, on n'en a jusqu'ici retrouvé que deux représentations sur des vases peints.

La délivrance d'Andromède par Persée, d'abord rarement traitée par les peintres de vases, fut plus fréquemment représentée dans la suite. Le même sujet se retrouve sur plusieurs bas-reliefs dont le plus expressif est celui du Musée du Capitole. On en a rapproché la statue conservée au Musée de Hanovre.

Sur l'Acropole d'Athènes se dressait, nous dit Pausanias, une statue de Persée par Myron ; nous en possédons deux répliques, les têtes qui se trouvent à Londres et à Rome. D'autre part, on a retiré de la mer, près de Cérigotto, une grande statue en bronze, où l'on

croit reconnaître le fils de Danaé. Enfin, un certain nombre de pierres gravées et de monnaies nous permettent de nous rendre compte de quelle manière les artistes grecs avaient conçu et représenté le type de Persée.

Tantale. — Le supplice de Tantale figurait dans la Lesché des Cnidiens à Delphes, par le peintre Polygnote. On ne retrouve ce sujet, dont les artistes grecs semblent s'être très peu inspirés, que sur un vase à figures rouges conservé au Musée de Munich et sur un sarcophage du Vatican.

Pélops. Hippodomeia. Oinomaos. — L'épisode le plus fréquemment représenté est la course de chars qui décida de la victoire de Pélops sur Oinomaos. Il figurait sur le coffre de Cypsélos et était brodé sur le vêtement de Jason, décrit par Apollonius de Rhodes. Les monuments conservés retracent les différentes phases de la lutte, les préparatifs, la course elle-même, son issue. Outre une frise du fronton oriental du temple de Zeus à Olympie, il faut citer plusieurs peintures de vases, des bas-reliefs et des monnaies.



Léda et le cygne. Venise. Musée Saint-Marc.

III. — HÉROS LACONIENS ET MESSÉNIENS.

Les habitants de la Laconie et de la Messénie expliquaient les origines les plus lointaines de leur histoire par des légendes où figurent des personnages dont quelques-uns sont devenus très populaires dans la mythologie grecque. La Laconie s'était d'abord appelée Lelegie, nom qu'elle devait à Lelex, son premier roi, ancêtre autochthone de toute la race. Il eut deux fils, Myles et Polykaon. Le premier succéda à son père, tandis que le second, qui avait épousé Messène, fille de Triopas, alla s'établir dans une région voisine qui prit le nom de Messénie. Myles laissa à son tour le trône à Eurotas, qui n'ayant pas de postérité mâle, transmit son royaume à l'époux de sa fille Sparta, Lacédémon. Celui-ci avait une origine illustre, étant né de l'union de Zeus et de Taygète, fille d'Atlas. C'est lui qui donna son nom à Lacédémone.

Cette histoire légendaire se poursuit à travers plusieurs générations sans présenter grand intérêt. C'est ainsi qu'on ne sait rien de Perieres, arrière petit-fils de Lacédémon, si ce n'est

qu'il fut le père de Tyndare, d'Aphareus, d'Ikarios et de Leucippe, avec lesquels nous entrons dans le domaine des légendes héroïques de la Laconie et de la Messénie.

TYNDARE ET LÉDA. Obligé de s'enfuir de Lacédémone, Tyndare s'était réfugié auprès du roi d'Etolie, Thestios, dont il avait épousé la fille Léda. Si l'on en croit un auteur ancien, le véritable père de Léda était Glaucos, fils de Sisyphe qui, étant venu à Lacédémone, avait eu des relations avec Panteidyia qui, peu de temps après, épousa Thestios.



Persée et la Méduse. Vase peint de la collection Durand.

Quoiqu'il en soit, la beauté de Léda attira l'attention de Zeus. Nous avons déjà raconté, dans un autre chapitre, comment le maître de l'Olympe pour arriver à ses fins se transforma en cygne. « Tyndare, dit Apollodore d'Athènes, ayant eu commerce avec Léda la même nuit, elle eut de Zeus Pollux et Hélène et de Tyndare Castor. Quelques écrivains disent qu'Hélène était fille de Zeus et de Némésis qui, ayant pris toutes sortes de formes pour se soustraire aux poursuites de Zeus, se changea enfin en oie. Zeus prit alors la forme d'un cygne, jouit d'elle, et elle accoucha d'un œuf. Un berger ayant trouvé cet œuf dans les bois, le porta à Léda qui l'enferma dans une armoire ; le terme étant arrivé, Hélène en sortit et Léda l'éleva comme sa propre fille ».

Suivant la tradition la plus généralement admise, Léda accoucha d'un œuf, d'où sortirent les deux frères jumeaux Castor et Pollux ainsi qu'Hélène. On plaçait le lieu de naissance de Castor et de Pollux, soit à Amyclée, soit sur le mont Taygète, soit encore dans une

petite île voisine de Pephnos. Une légende disait qu'Hermès aurait apporté de ce dernier endroit les nouveaux-nés à Pellane où ils furent élevés.

LES DIOSCURES DANS LA LÉGENDE

Parfois appelés Tyndarides, c'est-à-dire fils de Tyndare, Castor et Pollux sont plus connus sous le nom de Dioscures ou fils de Zeus. Ils comptent parmi les plus célèbres des héros de la mythologie grecque et, comme Heraklès, ils furent divinisés. Le culte dont ils étaient l'objet, était, comme on le verra plus loin, répandu dans le monde hellénique tout entier. Castor avait la réputation d'un dompteur de chevaux sans rival, Pollux celle d'un pugiliste extraordinaire. Mais c'est surtout au point de vue moral que les deux frères étaient proposés comme exemple. Les Grecs voyaient en eux l'idéal du courage et de la noblesse. Protecteurs du bon droit, les Dioscures répondaient à l'appel qu'on leur adressait dans les dangers les plus graves et avaient mérité le nom de héros sauveurs.



Méduse Rondanini.

Le premier exploit de Castor et de Pollùx fut l'expédition qu'ils entreprirent pour ramener leur sœur Hélène enlevée par Thésée et Peirithoos. On a déjà lu dans un chapitre précédent les détails de cette légende. Les deux frères profitèrent de leur passage à Athènes pour se faire initier aux Mystères.

Le rôle des Dioscures dans la conquête de la Toison d'or par Jason fut très important. Ils sauvèrent le navire Argo, au moment où il allait périr sur les côtes de la Thrace. Deux étoiles qu'on put croire détachées du ciel vinrent se poser sur les têtes des héros. Aussitôt, la tempête se calma comme par enchantement et la mer devint tranquille comme un lac. On ajoutait que le lendemain, Glaucos, accompagnant le navire à la nage, avait annoncé aux Dioscures qu'ils seraient appelés désormais dieux sauveurs et qu'on les adorerait partout comme protecteurs des marins et des navires. Ce serait depuis cette époque que chaque fois que les matelots voyaient des étoiles apparaître sur leur navire, courir le long des voiles ou se poser au sommet des mâts, ils reconnaissaient la présence protectrice des Dioscures.

Deux autres épisodes de l'expédition des Argonautes mettent en scène Castor et Pollux : la lutte contre Amykos, roi des Bébryces et contre le géant Talos qui défendait aux étrangers d'aborder dans l'île de Crète. Il en a déjà été question précédemment.

Les Dioscures figurent également parmi les héros qui prirent part à la fameuse chasse du sanglier de Calydon. Ils participèrent aussi à la lutte des dieux contre les géants, combattirent

et vainquirent les Hippokoondites qui avaient chassé Tyndare de Sparte. Ces dernières légendes ne nous sont, en général, connues que par les représentations artistiques dont elles ont été l'objet.

LES DIOSCURES ET LES APHARIDES. IDAS ET LYNCÉE.

Aphareus, frère de Tyndare, avait eu d'Arenè deux fils, Idas et Lyncée (Lynkeus) dont le premier était, d'après Homère, le plus fort des mortels, tandis que le second était doué d'une acuité de vision qui lui permettait de voir à travers les objets opaques et la terre elle-même. Nous avons déjà vu à propos d'Apollon comment Idas s'était vu préféré par Marpessa au fils de Zeus et de Leto. Quoiqu'unis aux Dioscures par d'étroits liens de parenté, les deux frères entrèrent en lutte avec eux, dans des circonstances qui nous sont rapportées de différentes manières par les auteurs anciens.

Suivant Apollodore d'Athènes, la querelle aurait eu pour cause la mauvaise foi des Apharides dans le partage d'un butin fait en commun. « Les Dioscures enlevèrent des bœufs d'Arcadie avec Idas et Lyncée, et chargèrent Idas d'en faire le partage. Celui-ci ayant divisé un bœuf en quatre parties égales, dit que la moitié du butin serait à celui qui le premier aurait mangé sa portion, et l'autre moitié à celui qui l'aurait mangée ensuite. A peine eût-il dit cela qu'il avala sa part et ensuite celle de son frère. Ils emmenèrent ensuite tout le butin à Messène. Alors les Dioscures entrèrent dans la Messénie, reprirent ce butin, et beaucoup d'autres choses avec, et se postèrent sous un chêne pour attendre Idas et Lyncée au passage. Lyncée ayant aperçu Castor le montra à Idas qui le tua. Pollux s'étant mis à leur poursuite tua Lyncée en lui dardant sa lance ; il poursuivit ensuite Idas qui lui jeta une pierre à la tête et le renversa sans connaissance. Zeus alors foudroya Idas et enleva Pollux au ciel ».

Le fond du récit de Pindare est le même que celui d'Apollodore d'Athènes, mais en diffère cependant sur quelques points. La cause de la lutte entre les Apharides et les Dioscures est le rapt des génisses d'Idas par Castor. Lyncée, qui avait vu la chose du haut du Taygète, accourt auprès de son frère et tous deux assaillent Castor qui succombe sous leurs coups. Pour venger ce meurtre, Pollux attaque à son tour les Apharides qui prennent la fuite. « Ils s'arrêtent cependant près du tombeau de leur père. Là, saisissant une statue de marbre poli, ils la lancent contre la poitrine de Pollux. Le héros, loin de reculer, n'est même pas ébranlé d'un tel choc : alors, saisissant promptement un javelot, il fond sur Lyncée et le lui enfonce dans le flanc. Au même instant, Zeus lance sur Idas sa foudre vengeresse, et dans un tourbillon de flamme et de fumée consumme les restes des deux frères. Cependant le généreux fils de Tyndare accourt auprès de Castor. Il l'arrose de ses larmes et dans l'excès de sa douleur s'écrie : « Fils de Kronos, ô mon père ! quel sera le terme de ma douleur ? Fais-moi mourir avec mon frère ; quel charme peut avoir la vie pour celui qui a perdu ce qu'il a de plus cher ? ».

« Ainsi Pollux exhalait ses regrets amers. Soudain Zeus se présente à lui : « Tu es

mon fils, lui dit-il ; ton frère est né d'un mortel que l'hymen fit entrer après moi dans le lit de ta mère. Je laisse cependant deux partis à ton choix : consens ou à partager la demeure des dieux avec Athéna et Arès à la lance sanglante, exempt de la mort et des ennuis de la vieillesse, ou, par amour pour ton frère à t'associer à sa mortelle destinée, passant tour à tour comme lui la moitié de ta vie dans la nuit du tombeau et l'autre moitié dans le palais resplendissant de l'Olympe. Ainsi parla Zeus, et Pollux ne balance point. Aussitôt Castor au casque d'airain ouvre de nouveau les yeux à la lumière, et sa voix commence à se faire entendre ».



Masque de Méduse trouvé sur l'Acropole d'Athènes.
(Phot. Giraudon).

D'après une autre version, ce qui amena la querelle tragique entre les Dioscures et les Apharides, ce ne fut pas une vulgaire question de bétail dérobé. Il s'agit d'un fait beaucoup plus grave. Idas et Lyncée avaient été fiancés aux deux filles de leur oncle Leucippe (Leukippos). Ce dernier, séduit par les riches présents des Dioscures, leur permit d'emmener Phoibe et Hilaireia dont il avait promis la main aux Apharides. En apprenant cette nouvelle, Idas et Lyncée se mettent immédiatement à la poursuite des deux ravisseurs qu'ils ne tardent pas à atteindre. Lyncée essaye en vain de la persuasion. A la fin, il proposa de terminer la querelle par un duel entre lui et Castor. Pollux et Idas y assisteront en spectateurs. Sa proposition est acceptée. Théocrite nous décrit de la façon suivante les péripéties de la lutte qui s'engagea :

Les deux aînés quittent aussitôt l'armure qui couvrent leurs épaules. Le frère d'Idas s'avance vers le lieu du combat en frappant de sa lance les bords de son bouclier ; l'intrépide Castor brandit la sienne ; les panaches se balancent au gré des vents. D'abord, les deux rivaux se mesurent des yeux, chacun cherche le défaut de la cuirasse de son ennemi ; mais la pointe de leurs lances frappant l'impénétrable bouclier, se brise avant d'avoir fait aucune blessure. Soudain, altérés de sang, tous les deux, sans donner de trêve à leur fureur, tirent leurs épées. Castor tombe à coups redoublés sur le large bouclier et le casque à aigrette de son rival. Lyncée, au regard perçant, frappe aussi avec rage sur le bouclier du fils de Zeus et du tranchant de son épée fait voler au loin son rouge panache. Déjà, il dirige la pointe

de son épée contre son genou gauche ; mais Castor retire le pied et lui mutile les doigts. Lyncée, blessé, laisse tomber son arme et s'enfuit au tombeau de son père, d'où le brave Idas, assis tristement, contemplait le combat des deux cousins. Le fils de Tyndare s'élance auprès de lui, l'atteint et lui plonge dans le sein sa formidable épée. L'humide acier déchire les entrailles de Lyncée ; il chancelle, tombe, et le sommeil de la mort presse ses paupières.

« Déjà Idas arrache la colonne qui s'élève sur le tombeau d'Aphareus ; il va la lancer



Pélops et Hippodemeia. Vase apulien.

contre le meurtrier de son frère, mais Zeus veille sur les jours de son fils : le marbre échappe des mains d'Idas que dévore aussitôt la foudre du roi des cieux ».

On racontait encore que les Dioscures avaient enlevé les filles de Leucippe, le jour même où on célébra leurs noces avec Idas et Lyncée. A peine eurent-ils aperçu les jeunes filles qu'épris pour elles d'une passion irrésistible et sans tenir compte des liens de parenté qui les unissaient aux Apharides, ils s'emparèrent de Phoibe et d'Hilaireia et s'enfuirent avec elles. Idas et Lyncée se mettent à leur poursuite. D'après Hygin, Castor tua Lyncée, mais succomba à son tour sous les coups d'Idas qu'il voulait empêcher d'ensevelir son frère. Pollux accouru, immole Idas, et après avoir rendu les honneurs funèbres à Castor, obtient de Zeus de partager avec lui la vie et la mort.

Enfin, une troisième version est tout simplement une combinaison des deux premières que nous venons d'exposer. On y voit figurer à la fois le rapt du troupeau et l'enlèvement des Leucippides. Castor et Pollux auraient arraché les jeunes filles à leur foyer pour n'avoir point de présents à faire à leur père. Idas et Lyncée leur ayant reproché leur avarice, les Dioscures volèrent les troupeaux des Apharides et en firent cadeau à leur beau-père. Ainsi naquit le conflit qui se termina par la mort de Castor d'un côté, celle d'Idas et de Lyncée de l'autre.



(Phot. Giraudon.)

PERSÉE ET LES GORGONES

Cratère. Paris. Musée du Louvre.

Suivant Pausanias, ce fut quarante ans après la mort des Apharides que les Dioscures furent élevés au rang des dieux. Plus tard, ils furent placés parmi les astres. « C'est Eudoxe, disciple de Platon, dit un écrivain moderne, qui le premier donna aux Dioscures une place dans le tableau très simple et d'ailleurs très inexact qu'il fit du ciel étoilé. Depuis cette époque, la constellation zodiacale dans laquelle le soleil entre le 20 mai et dont il sort le 20 juin s'appela la constellation des Gémeaux. Cette constellation représentée sur toutes les sphères par un couple étroitement uni et placé entre le Taureau et le Cancer se compose de dix-neuf étoiles disséminées sur toutes les parties du corps des deux jumeaux. Deux d'entres elles qui brillent, l'une dans la tête la plus orientale, l'autre dans la tête la plus occidentale des Gémeaux sont de première et de seconde grandeur. C'est à elles qu'on a donné le nom de Castor et de Pollux. »

LE CULTE DES DIOSCURES.

Les Grecs adoraient les Dioscures non pas en tant que héros, mais en tant que dieux. Ils les invoquaient au milieu des dangers, particulièrement dans le tumulte des batailles où leur apparition causa plus d'une fois la déroute de l'ennemi. De là l'épithète de sauveurs qui se retrouve dans plusieurs textes. Mais c'est surtout comme protecteurs des marins que les Dioscures jouaient un rôle. Le passage suivant d'un hymne homérique ne laisse aucun doute à ce sujet : « Quand les noires tempêtes soulèvent les flots furieux, alors que debout sur la proue les hommes adressent des prières et immolent des agneaux blancs aux fils divins de Zeus ; aussitôt ceux-ci calmeront les vagues de la mer écumante, et la traversée s'achèvera paisible et sûre. » On a déjà lu plus haut comment le vaisseau des Argonautes fut sauvé grâce aux Dioscures. A en croire Plutarque, ceux-ci apparurent sous forme de deux étoiles à l'arrière du vaisseau de Lysandre pendant la guerre du Péloponèse. Enfin, tout le monde a entendu parler de ce phénomène qui se manifeste par des décharges électriques où l'on voit apparaître des aigrettes lumineuses, en particulier au sommet des mâts des navires et qui est connu sous le nom de feu de Saint-Elme (Elme, corruption d'Hélène). Les Grecs l'attribuaient aux Dioscures qui, comme divinités protectrices de la navigation, se confondirent peu à peu avec les Cabires.

Comme on l'a vu plus haut, les Dioscures étaient originaires de la Laconie ; c'est là que l'on trouve les traces les plus anciennes de leur culte. D'après Pindare, c'est à Therapnae que les deux frères séjournaient sous terre et ils y possédaient un sanctuaire où ils étaient probablement honorés en même temps qu'Arès, dont ils avaient, disait-on, rapporté l'image de la Colchide. A Sparte se trouvait le tombeau de Castor avec un sanctuaire, ainsi qu'une source consacrée à Pollux et son hiéroon. On y montrait également la maison des deux héros. Pausanias raconte qu'ils y étaient apparus un jour sous l'aspect d'étrangers venant de Cyrène et qu'ils s'en étaient emparés malgré la résistance du propriétaire, le Spartiate Phormion. Les Dioscures partageaient encore à Sparte un temple avec les Charites, et avaient des autels communs avec Zeus et Athéna sur

le marché. La Messénie se réclamait d'un culte des Dioscures non moins ancien que celui dont les honoraient les Spartiates. Des statuettes d'airain étaient consacrées aux deux héros, en plein air, au bord de la mer, dans la petite île où la légende messénienne plaçait leur naissance. On racontait que les Messéniens s'étaient attiré l'hostilité des Dioscures, parce que deux d'entre eux avaient attaqué les Spartiates en se donnant les dehors de Castor et de Pollux. La ville d'Argos possédait un sanctuaire des deux frères, avec leurs statues, celles de leurs épouses et leurs fils par les sculpteurs Dipoinos et Skyllis. Le culte des Dioscures se retrouve également en Arcadie, en particulier à Mantinée où ils avaient un temple.



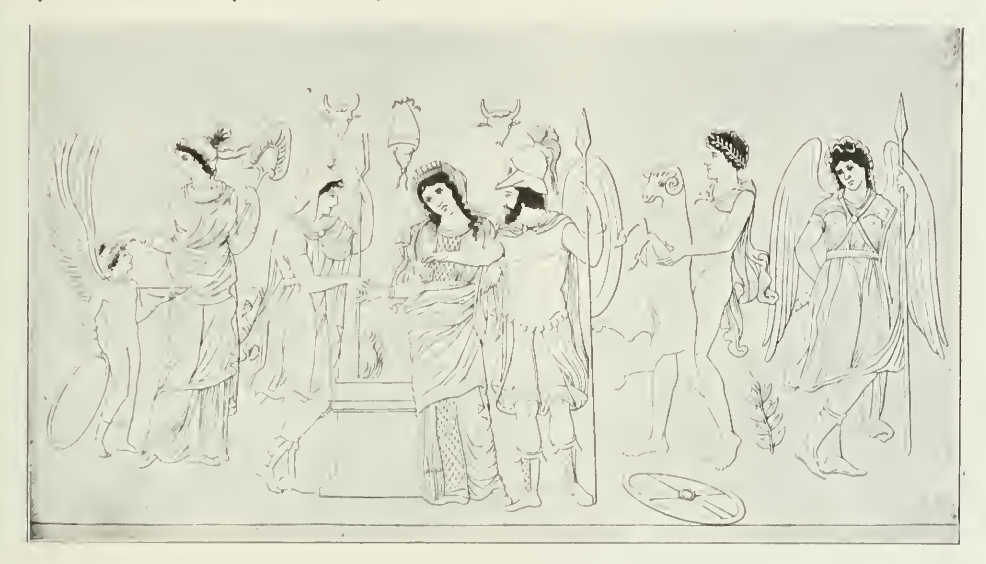
Chute d'Oinomaos.

On a vu plus haut que les deux héros étaient venus en Attique pour y chercher leur sœur Hélène enlevée par Thésée. C'est de cette époque que datait, disait-on, l'introduction de leur culte dans ce pays par Mnestheus. Dans le temple qui leur était consacré à Athènes, on trouvait leurs statues et celles de leurs fils ainsi que des peintures attribuées à Polygnote et à Micon (Enlèvement des Leucipides, Expédition des Argonautes). On a trouvé des traces du culte des Dioscures dans les îles de Cythère et de Corcyre, en Grande Grèce dans la Cyrénaïque sans compter les lieux où ils se confondaient avec les Cabires.

Parmi les attributs et les symboles des Dioscures il faut avant tout citer le cheval. On les représentait montés sur des coursiers blancs. Comme protecteurs de la navigation, les deux héros avaient pour attributs des étoiles, surtout à partir du Ve siècle. A dater d'une certaine époque, Castor et Pollux sont constamment coiffés du *pilos*, bonnet conique.

LA LÉGENDE D'HÉLÈNE.

Nous avons déjà cité plus haut le passage d'Apollodore relatif à la naissance d'Hélène, d'après lequel la sœur des Dioscures était la fille soit de Zeus et de Léda, soit du même dieu et de Némésis. L'auteur des *Chants cypriaques* qui nous rapporte cette seconde version parlant d'Hélène « cette merveille humaine », dit que « Némésis l'avait eue jadis de Zeus, le souverain des dieux, qui avait usé de violence envers elle : car elle avait pris la fuite et la pudeur l'avait empêchée de se rendre aux désirs du fils de Kronos. Elle prit donc la fuite à travers les terres et l'immensité des mers ; mais le dieu qui était fortement épris d'elle, la poursuivit tantôt à travers les flots de la mer orageuse dans



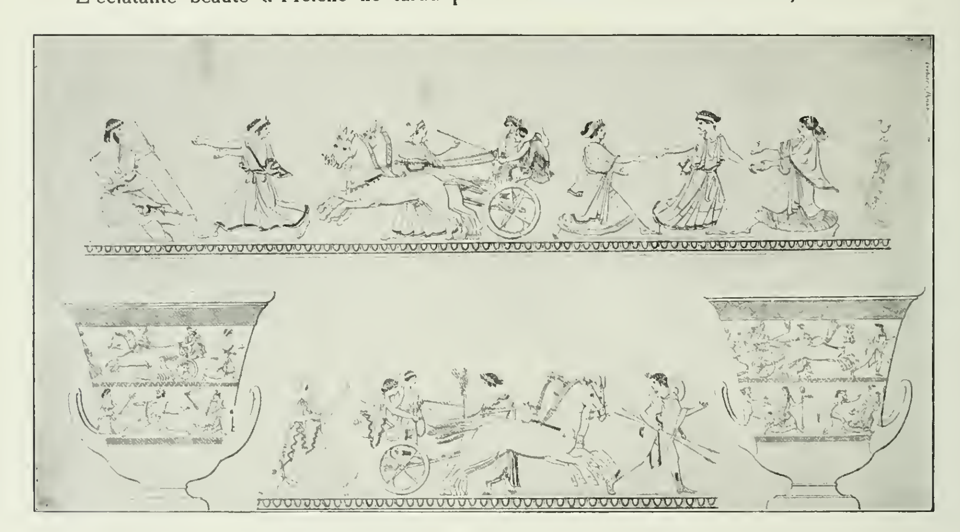
Pélops et Oinomaos. Vase de Ruvo.

lesquels elle s'était plongée, transformée en poisson, tantôt sur le continent car elle prit toutes sortes de formes pour lui échapper. » A côté de la légende suivant laquelle Némésis s'était finalement changée en oie, il faut citer aussi celle qui nous montre Zeus métamorphosé en cygne, faisant prendre à Aphrodite la forme d'un aigle. Pour échapper à ses serres, le cygne se réfugie dans les bras de Némésis. Celle-ci s'endort et Zeus profite de son sommeil pour assouvir sa passion. L'œuf d'où devait sortir Hélène est tantôt remis par un berger à Tyndare qui le donne à Léda, tantôt jeté dans le sein de cette héroïne par Hermès, tantôt tombe simplement du ciel. Mentionnons aussi la légende, beaucoup moins répandue, qui donnait à Hélène pour parents l'Océan et Téthis.

Dans sa *Vie de Thésée*, Plutarque dit que ce héros, quoique déjà âgé de cinquante ans, enleva Hélène « qui n'était pas encore nubile » pendant qu'elle dansait dans le temple

d'Artémis Ortia à Sparte. Suivant Hellanicus la jeune fille n'était alors âgée que de sept ans, tandis que Diodore de Sicile dit qu'elle était dans sa onzième année. On a déjà vu comment les Dioscures se mirent en campagne pour retrouver leur sœur qu'ils ramenèrent à Sparte. Malgré son jeune âge, Hélène aurait eu de Thésée une fille. Pausanias écrit en effet qu'on montrait à Argos un temple qu'Hélène avait élevé à Ilithye, parce qu'elle avait mis au monde dans cette ville une fille qu'elle donna à élever à sa sœur Clytemnestre. D'après certains auteurs, cette fille était Iphigénie.

L'éclatante beauté d'Hélène ne tarda pas à lui valoir d'être recherchée par tout ce que



L'enlèvement des Leucippides. Vase de la collection Coghill.

la Grèce comptait d'illustre. « Les souverains de la Grèce, dit Apollodore, se rendirent tous à Sparte pour disputer sa main. » D'après le même auteur, les prétendants étaient au nombre de vingt-neuf dont il nous donne les noms parmi lesquels nous citerons Ulysse, Ajax, deux fils d'Arès, Askalaphos et Ialmenos, deux fils d'Asklépios, Podalierios et Machaon, enfin Philoctète, Patrocle et Ménélas.

« Tyndare voyant cette foule de prétendants, craignait, s'il en choisissait un, que tous les autres ne se soulevassent contre lui. Ulysse lui dit que s'il voulait lui faire obtenir Pénélope en mariage, il lui indiquerait un moyen qui préviendrait toute dissension. Tyndare ayant promis de l'aider, Ulysse lui conseilla de faire prêter à tous les prétendants le serment de défendre celui qui serait choisi contre tous ceux qui l'offenseraient au sujet de son mariage. Tyndare, ayant fait prêter ce serment choisit Ménélas pour époux de sa fille. » Suivant une

autre version ce serait Hélène qui aurait librement désigné comme l'élu de son cœur le fils d'Atrée.

HÉLÈNE ET PÂRIS.

A la mort de Tyndare, Ménélas hérita de son royaume qui comprenait la Laconie et une partie de la Messénie. Il n'eut d'Hélène qu'une fille, Hermione, d'après la tradition popularisée par Homère, mais d'autres auteurs lui attribuent un fils nommé Nicostrate. Les deux époux menaient une heureuse existence, quand arriva à Lacédémone un jeune étranger, Pâris, fils de Priam, roi de Troie.

La naissance de Pâris était entourée de légendes. Avant de le mettre au monde, sa mère Hécube avait rêvé qu'elle accouchait d'un brandon enflammé d'où sortaient de nombreux serpents. Les devins consultés dirent qu'il fallait mettre à mort l'enfant qui naîtrait d'Hécube. Le nouveau-né fut donc remis à des serviteurs qui, au lieu de le tuer, se contentèrent de l'exposer. Trouvé par des bergers, l'enfant reçut d'eux le nom de Priam et grandit au milieu des troupeaux. Un jour, des envoyés de Priam vinrent chercher un taureau qui devait être attribué au vainqueur d'une lutte organisée pour commémorer la mort de Pâris. Celui-ci aimant beaucoup l'animal qui fut choisi, le suivit à la cour de Priam, prit part à la lutte et l'emporta sur tous ses concurrents. L'un de ceux-ci, Deiphobos, frère de Pâris tire son épée contre le vainqueur qui sauta sur l'autel de Zeus Herkeios. Sa sœur Cassandre le reconnaît et il est admis dans sa famille. D'après une autre version. le nouveau-né, exposé sur le mont Ida fut nourri pendant cinq jours par une ourse puis recueilli et élevé par l'esclave chargé par Hécube de le faire disparaître. Il se distingua par sa force et son courage, ce qui lui valut le nom d'Alexandre, et finit par être reconnu par ses parents.

Nous ne reviendrons pas sur l'épisode si connu où l'on voit Pâris élevé par les dieux au rang d'arbitre entre Héra, Athéna et Aphrodite qui se disputaient le prix de la beauté. On sait que le beau berger se prononça en faveur de la déesse de l'amour qui lui promit la possession de la plus belle des femmes, Hélène.

Bientôt Pâris s'embarque pour la Grèce. Il est bien accueilli à Sparte par Ménélas lui-même qui peu de temps après quitte la ville pour se rendre en Crète. Dans son petit poème, l'*Enlèvement d'Hélène*, Colluthos nous décrit la première entrevue de la femme de Ménélas et du fils de Priam. « Après qu'elle se fut arrêtée un moment sur la porte pour considérer cet étranger, elle l'attira dans l'intérieur du palais, où elle lui ordonna de s'asseoir. Elle ne se lassait point de le regarder. D'abord elle le prit pour le fils d'Aphrodite, pour cet enfant aux tresses dorées qui veille au bonheur des amants.... Plus d'une fois séduite par les grâces enchanteresses de son nouvel hôte, elle crut avoir devant ses yeux le dieu des vendanges. » Elle lui demande qui il est et d'où il vient. Pâris satisfait à sa demande et ajoute qu'ayant décerné à Aphrodite le prix de la beauté, il a reçu de la déesse la promesse d'une épouse charmante. « Hélène est son nom et la déesse est sa sœur. C'est pour elle que j'ai bravé les flots et que je viens ici serrer

des nœuds qu'Aphrodite me dit elle-même de former. Ne me rebute pas et ne dédaigne pas mon amour. » Hélène, incapable de résister à la passion qui s'est emparée d'elle répond à son hôte : « Partons et conduis-moi à Troie ; je consens à t'y suivre puisque la déesse des Amours le veut ainsi. Je crains peu la fureur de Ménélas, lorsqu'il apprendra que je me suis réfugiée dans Ilion. » Dès le lendemain matin, les deux amants s'enfuyaient, non sans emporter de nombreux objets précieux dérobés dans le palais de Ménélas. Après un premier arrêt dans la petite ville de Cranae, ils s'embarquent, mais des vents contraires les obligent d'aborder à Sidon, et suivant certains auteurs en Egypte. Hérodote avait rapporté de ce pays une légende d'après laquelle les



Les Dioscures à Delphes. D'après un vase peint.

serviteurs des fugitifs s'étant échappés, avaient raconté aux habitants des bords du Nil l'aventure d'Hélène et de Pâris. Le gouverneur de la province, Thomis, informé de ces bruits, en fit part au roi Protée, qui ordonna de faire comparaître devant lui, à Memphis les deux amants. Hélène fut retenue en Egypte pour être rendue plus tard à son époux légitime, Ménélas, tandis que Pâris rentrait à Troie en n'emportant qu'un *eidolon*, c'est-à-dire un simulacre de la fille de Léda. On ajoutait même que, en proie aux poursuites de Thomis, Hélène s'en était ouverte à la femme du gouverneur, Polydamnace, qui la fit exposer dans l'île de Pharos où pullulaient des serpents dangereux. Elle lui avait donné une plante dont l'odeur écartait les reptiles, plante qui prit le nom d'*hélénion*. Citons encore la version d'après laquelle le fils de Protée, Theoklymenos, ayant succédé à son père, serait tombé amoureux d'Hélène qui repoussa ses

avances. Elle s'enfuit auprès du tombeau de Protée et c'est là que Ménélas, revenant de Troie, l'aurait rencontrée.

Suivant la version la plus populaire, Pâris emmena Hélène à Troie. Cependant, fidèles au serment prêté à Tyndare, les chefs grecs s'assemblent pour venger l'injure faite à Ménélas. Ce dernier accompagné d'Ulysse, vient à Troie pour réclamer son épouse. Il est éconduit. La flotte grecque assemblée à Aulis, sous le commandement d'Agamemnon, transporte l'armée en Asie, sous les murs de Troie. On propose de vider le différend par un duel entre Ménélas et Pâris. Hélène sera la récompense du vainqueur. Les deux rivaux en viennent aux mains ; l'avantage reste à Ménélas, mais l'intervention d'Aphrodite sauve Pâris de la défaite et de la mort. Dans l'Iliade, le fils de Priam nous apparaît tantôt comme un homme plutôt dénué de bravoure, fuyant volontiers les combats, tantôt comme un vaillant guerrier qui accomplit de nombreux exploits. Quant à Hélène, elle semble parfois être partagée entre le regret de son ancienne patrie et son amour pour Pâris. Lorsque celui-ci succombe à la blessure que lui a faite Philoctète, Hélène devient l'épouse de Deiphobos, un autre fils de Priam. Mais les destins s'accomplissent : Troie est prise par les Grecs, Deiphobos périt sous les coups de Ménélas qu'Hélène suit docilement. Avant de rentrer à Sparte, les époux reconciliés errent pendant huit ans ; on les trouve en Egypte, en Libye, en Crète.

On racontait de différentes manières la mort d'Hélène. Une légende rhodienne, rapportée par Pausanias, disait qu'après la mort de Ménélas, les fils de celui-ci, Nicostrate et Megapenthes, avaient chassé de Sparte la fille de Léda. Elle s'était réfugiée dans l'île de Rhodes, auprès de son amie Polyxo, dont le mari était mort devant Troie. Par esprit de vengeance, Polyxo, un jour qu'Hélène se baignait, envoya auprès d'elle deux de ses servantes déguisées en Erinyes. Saisie de frayeur, Hélène alla se pendre aux branches d'un arbre.

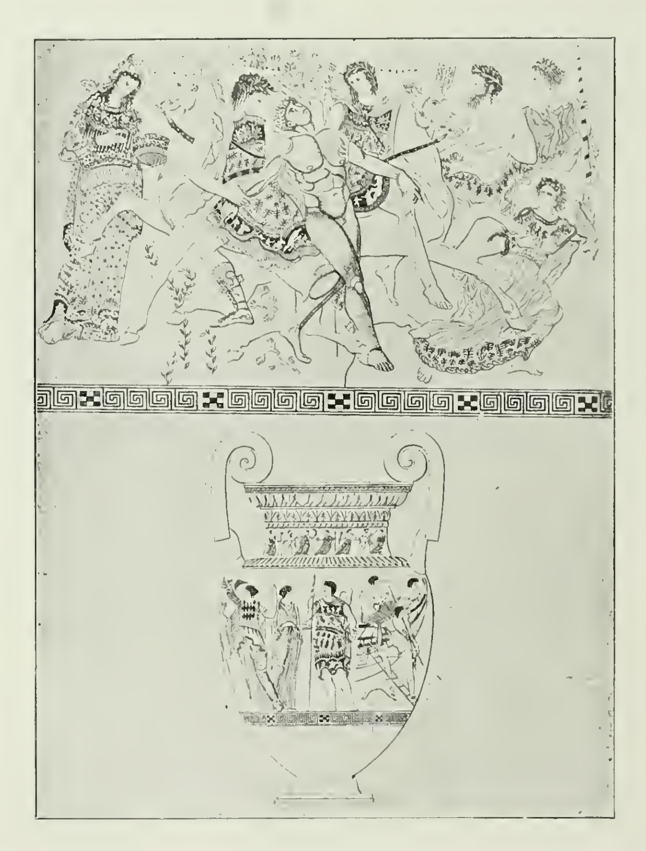
Suivant d'autres traditions, Hélène aurait vécu éternellement dans l'île des Bienheureux, en compagnie de Ménélas. On ajoute même qu'elle y aurait été enlevée par Kinyras, mais que les fugitifs furent rapidement rejoints. Enfin, une dernière tradition unissait Hélène à Achille dans l'île de Leuké dont l'accès était interdit aux mortels. Ils auraient eu un fils, Euphorion, qui avait des ailes. Zeus s'en éprit, mais, repoussé, se vengea en la frappant de la foudre dans l'île de Melos.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hélène était en plusieurs endroits de la Grèce l'objet d'un véritable culte. C'était principalement le cas à Sparte et à Therapnae. Le sanctuaire de cette dernière ville avait été, d'après Hérodote, témoin d'une miraculeuse intervention d'Hélène. Désolée d'avoir une petite fille laide et contrefaite, une femme de la ville envoya la nourrice dans le temple consacré à Hélène pour demander à celle-ci de rendre son enfant moins repoussant. Un jour qu'elle sortait du sanctuaire, avec l'enfant sur les bras, la nourrice se trouva en face d'une femme qui, ayant demandé à voir la petite fille, lui caressa la tête. Aussitôt, la laideur disparut et il n'y eut pas de plus bel enfant dans toute la région.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Les Dioscures. — D'après Pausanias, les Dioscures figuraient sur le coffre de Cypselos et le trône d'Amyclée. Les sujets le plus fréquemment traités par les peintres de vases sont l'enlèvement de Leucippides et le combat contre le géant Talos. Parmi les statues des Dioscures qui nous ont été conservées, il faut citer un bronze du British Museum, les deux colosses du Monte Cavallo à Rome et un marbre du Musée du Louvre.

Hélène. — Les principaux épisodes de la légende d'Hélène représentés, soit sur des peintures de vases, soit sur des bas-reliefs, sont le rapt de la fille de Léda par Thésée et Peirithoos, son mariage avec Ménélas, l'arrivée de Pâris à Sparte et sa fuite avec Hélène, le retour de l'épouse infidèle dans sa patrie après la chute de Troie, etc.



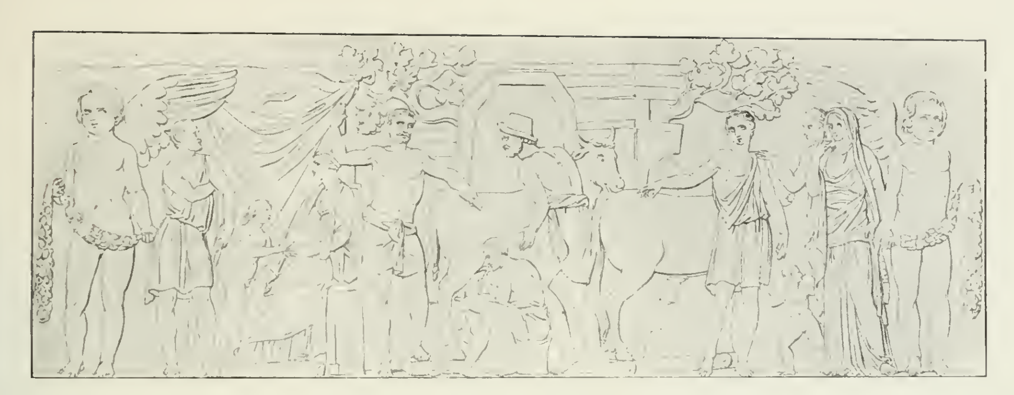
Mort de Talos.



Phot. Alinari, Florence)

PERSÉE DÉLIVRANT ANDROMÈDE

Rome. Musée du Capitole.



Dédale et Pasiphaé.

CHAPITRE XXIII

LES LÉGENDES DE LA CRÈTE. --- MINOS, RHADAMANTE, DÉDALE.

« Au milieu des sombres flots de la mer est l'île de Crète, terre fertile et riante ; des hommes nombreux, infinis, habitent ses quatre-vingt-dix cités où leurs langages divers se confondent. Des Achéens se mêlent avec les Crétois indigènes au cœur altier, avec les Cydoniens, les Doriens en trois tribus et les divins Pelasges. Sur eux tous, dans la grande ville de Cnossos, régna Minos qui passait chaque neuvième année à s'entretenir avec le grand Zeus ».

Ainsi s'exprime Ulysse au XXIe chant de l'Odyssée. Or, cette île de Crète qui occupe dans la mythologie grecque une place importante par ses légendes, nous avons appris, par des découvertes ne datant pas de plus de vingt-cinq ans, qu'elle avait été le centre d'une civilisation remontant bien au-delà de l'époque homérique. Nous savons maintenant que la période mycénienne, inconnue avant les découvertes de Schliemann, a été elle-même précédée d'une période crétoise ou minoenne qu'on place entre le vingtième et le quinzième siècle avant J.-C. On a retrouvé à Cnossos les ruines du palais même de ce Minos, personnage à la fois légendaire et historique, et M. Ed. Pottier a pu écrire avec raison : « La Crète a été le grand foyer de la civilisation mycénienne ».

Un écrivain grec contemporain, M. Svoronos, définit de la manière suivante le rôle de la Crète et de ses habitants dans la plus haute antiquité.

« C'est en Crète que, dès l'époque dite de Minos, des représentants de presque toutes les tribus de la race hellénique se rassemblèrent en un peuple pour fonder le premier état grec, état grand, fort et maître des mers, des îles et des côtes environnantes. C'est là que l'esprit hellénique s'est trouvé pour la première fois libre et en tranquillité dans un pays très riche, sous un climat d'une beauté incomparable, c'est là que, en pleine possession de ses facultés, il put commencer à se montrer et à donner l'essor aux nobles qualités qui étaient destinées à étonner le monde par leur grandeur et leur noblesse. Mettant à profit les éléments les plus divers qu'il empruntait aux civilisations des grands peuples préexistants, surtout ceux d'Egypte et d'Asie dont la Crète était voisine, il créa le premier état, la première religion et le premier art, de caractère et d'esprit hellénique : c'est en Crète, dit-on, que Zeus et les plus importants des dieux de l'Olympe grec sont nés ; c'est en Crète que Zeus dicta, par la bouche de Minos, à son peuple, les premières lois ; c'est enfin en Crète que travailla Daedalos, le réformateur de l'art, celui qui fit faire les premiers pas vers la perfection ».

LA LÉGENDE DE MINOS. C'est dans l'île de Crète que Zeus, comme on le sait, fut élevé à l'insu de son père Kronos. C'est là aussi qu'il aborda, lorsque, transformé en taureau, il enleva la belle Europe sur les côtes de Syrie. Du maître de l'Olympe, Europe eut trois fils, Minos, Rhadamante, Sarpédon. Ils furent adoptés et élevés par Asterios, roi crétois, qui épousa leur mère. « Arrivés à l'âge viril, dit Apollodore d'Athènes, ils se brouillèrent au sujet d'un jeune homme nommé Miletos, fils d'Apollon et d'Areia. Sarpédon était celui que le jeune homme préférait. Minos prit les armes, les vainquit et les força à s'enfuir ».

A la mort d'Asterios, Minos revendiqua sa succession. Comme les Crétois ne semblaient pas disposés à la lui accorder « il dit que les dieux la lui avaient donnée, et pour le prouver, il ajouta qu'il obtiendrait d'eux ce qu'il demanderait. Faisant un sacrifice à Poseidon, il le pria de faire sortir de la mer un taureau, promettant de le lui sacrifier. Poseidon ayant envoyé un taureau d'une grande beauté, Minos obtint la couronne, mais il mit le taureau dans ses pâturages et en sacrifia un autre ».

MINOS ET PASIPHAÉ. Ce manque de parole devait avoir pour Minos les plus terribles conséquences. Il avait épousé Pasiphaé, fille d'Hélios et de Perseis ou Perse, sœur d'Æetès et de Circé. Pasiphaé s'éprend d'une irrésistible passion pour le taureau que Minos n'avait pas voulu sacrifier. Elle était victime d'Aphrodite, soit parce qu'elle négligeait cette déesse, soit que celle-ci voulût se venger sur elle d'Hélios qui avait révélé à Héphaistos ses

relations avec Arès. Virgile et Ovide nous montrent l'épouse de Minos en proie au désir insensé qui l'assaille. Apollodore nous raconte comment Pasiphaé arriva à assouvir son horrible passion. « Dédale construisit une vache de bois, creuse en dedans, qu'il mit sur des roulettes, il y ajouta la peau d'une vache fraîchement écorchée, et l'ayant placée dans un endroit où le taureau avait coutume de paître, il y fit entrer Pasiphaé. Le taureau étant venu, la couvrit comme si c'eût été une vache véritable ; elle en eut Asterios, nommé le Minotaure, qui avait la tête d'un taureau et le corps d'un homme ».

Il a déjà été question du Minotaure à propos de Thésée qui réussit à vaincre ce monstre, grâce à l'assistance d'Ariane, fille de Minos. Celui-ci, qu'on représente comme le plus dépravé des hommes avait, par ses infidélités, allumé une haine implacable dans le cœur de Pasiphaé. « Elle lui avait fait prendre un breuvage dont l'effet était tel que lorsqu'il voyait une autre femme, il lançait dans son sein des bêtes venimeuses qui la faisaient périr ». Cela dura jusqu'au jour où Procris, l'amante de Céphale, vint en Crète. Minos s'éprend d'elle, mais elle lui résiste, et ne consent à s'abandonner que contre le don d'un chien léger à la course et d'un javelot qui ne manquait jamais son but. Pour échapper à la mort, Procris fit prendre à Minos « une boisson de la racine Circea ». D'après une autre version, elle utilisa l'organe génital d'une chèvre, grâce auquel Minos fut débarrassé de son épouvantable infirmité.

On donnait comme enfants à Minos et à Pasiphaé, quatre fils, Androgée, Deucalion, Glaucos et Catreus, ainsi que quatre filles, Akalle, Ariane, Phèdre, Xénodiké. On connaît déjà la tragique destinée d'Ariane et de Phèdre. Quant à Androgée, sa mort donna naissance à la légende d'après laquelle les Athéniens étaient obligés d'envoyer chaque année en Crète sept jeunes filles et sept jeunes garçons destinés à être dévorés par le Minotaure.

Venu à Athènes pour assister aux Panathénées, le fils de Minos avait vaincu tous ses concurrents dans les différents jeux célébrés à cette occasion. Son triomphe avait excité la jalousie des Athéniens dont le roi Egée envoya Androgée combattre le taureau de Marathon. Il fut tué. D'après une autre légende, il succomba dans une embuscade alors qu'il se rendait à Thèbes pour y participer aux fêtes données en l'honneur de Laios. La nouvelle de sa mort parvint à Minos, alors qu'il était en train de sacrifier aux Charites dans l'île de Paros. Le roi de Crète termina son sacrifice, mais il arracha la couronne de fleurs qui ornait sa tête et fit taire les joueurs de flûte. Depuis lors, la musique fut proscrite des sacrifices offerts aux dieux à Paros.

Pour venger la mort de son fils, Minos équipa une flotte et débarqua en Grèce. Avant de mettre le siège devant Athènes, il attaqua les Mégariens qui avaient à leur tête leur roi Nisos, fils de Pandion. Ce Nisos avait sur le milieu du crâne un cheveu couleur de pourpre « à la conservation duquel sa vie était attachée ». Mais il avait aussi une fille, nommée Scylla, qui s'éprit d'une folle passion pour Minos. Afin de hâter la victoire du roi de Crète, Scylla coupa le cheveu fatal. Nisos mourut, la ville de Mégare fut prise. Scylla qui s'attendait à recueillir le

prix de sa trahison, fut cruellement punie. Minos l'attacha à la proue de son navire au moment de continuer sa route sur mer, ou, d'après une autre version, la fit précipiter dans la mer. On racontait aussi que la malheureuse s'était d'elle-même jetée dans les flots pour se raccrocher à l'arrière du navire qui emportait Minos. Les vagues avaient rejeté son cadavre sur la côte, aux environs d'Hermione, et les oiseaux de la mer l'avaient dévoré.

Après la prise de Mégare, Minos vint assiéger Athènes. Le siège traîna en longueur. Le fils d'Europe fit alors appel à Zeus, son père, et le « pria de le venger des Athéniens. La ville ayant été affligée de la peste et de la famine, les Athéniens, d'après un ancien oracle, sacrifièrent d'abord sur le tombeau du Cyclope Geraestos, Antheide, Ægleide, Lytaea et Orthaea, filles d'Hyacinthe. Ce sacrifice ne leur ayant procuré aucun soulagement, ils consultèrent l'oracle sur le moyen de remédier à leurs maux. Le dieu leur dit de donner à Minos la satisfaction qu'il exigerait ».

On sait déjà la nature du tribut que Minos infligea aux Athéniens et comment Thésée mit fin à cette horrible servitude. Le fameux labyrinthe dans lequel, d'après la légende, était enfermé le Minotaure, a été retrouvé par M. Evans, au cours des fouilles qu'il a entreprises à Cnossos. « Il n'y a, entre le labyrinthe égyptien et celui de Crète qu'une analogie de nom qui a sans doute engendré quelque confusion entre les deux monuments dès l'antiquité. La racine du labyrinthe égyptien paraît avoir été *Lope-ro-hount*, ce qui signifie : le temple du lac ; le labyrinthe crétois vient de *labrus* qui, en langue carienne, signifie hache ; c'est le sanctuaire de la hache ». (E. Pottier).

DÉDALE ET ICARE. On attribuait la construction du labyrinthe à Dédale, fils de l'Athénien Eupalamos. Pour expliquer sa présence en Crète, on racontait qu'ayant enseigné son art à Talos, fils de sa sœur Perdix, le maître avait craint d'être dépassé par l'élève. « Talos, dit Apollodore d'Athènes, ayant trouvé la mâchoire d'un serpent, s'en était servi pour scier du bois, ce qui l'avait conduit à l'invention de la scie ». Un jour que l'oncle et le neveu se trouvaient sur le sommet de l'Acropole, Dédale précipita Talos dans le vide. On retrouva le cadavre du jeune homme dont la mère se pendit de désespoir. Traduit devant l'Aéropage, Dédale fut condamné au banissement et se réfugia en Crète.

Bien accueilli par Minos, au service duquel il mit sa science d'architecte pour la construction du labyrinthe, Dédale s'attira ensuite l'inimitié du roi de Crète par sa complaisance envers Pasiphaé. Comme on l'a vu plus haut, ce fut grâce à lui que l'épouse de Minos put assouvir sa passion pour le beau taureau, présent de Poseidon. Suivant une autre légende, la cause de la disgrâce de Dédale fut due à ce qu'il fournit à Ariane le peloton de fil grâce auquel Thésée ne s'égara pas dans le labyrinthe. Quoiqu'il en soit, il fut à son tour enfermé avec son fils Icare qu'il avait eu d'une esclave de Minos nommée Nausikrate, dans la prison qu'il avait construite pour le Minotaure. Il s'en échappa par la voie des airs en fabriquant

des ailes pour lui et Icare. Ce dernier, « se laissant emporter au plaisir d'un vol audacieux », oublie les recommandations de son père, s'approche trop près du soleil dont les rayons



Chute d'Icare. Peinture murale de Pompéi.

« amolissent la cire parfumée et fondent les liens de ses ailes ». Il est précipité dans la mer qui prit de lui le nom de mer Icarienne et s'y noya.

Après la mort d'Icare, Dédale séjourna d'abord à Cumes où il construisit un temple en l'honneur d'Apollon, consacrant à ce dieu les ailes qui lui avaient servi à s'enfuir de Crète. De là, il passa en Sicile. Il gagna la faveur de Kokalos, roi de Kamikos, en construisant les

Kolymbethra, c'est-à-dire l'émissaire du fleuve Alabon, ainsi que les murailles d'Agrigente. Ici, comme l'a fait remarquer M. Collignon, Dédale fit surtout œuvre d'architecte. Cependant Minos arrive à son tour en Sicile. Il se dit à la recherche d'un artiste capable de faire passer un fil à travers les circonvolutions d'un coquillage. Kokalos promet de résoudre le problème, et grâce à Dédale arrive à fixer ce fil à une abeille vivante. Aussitôt, Minos reconnait la présence de Dédale dans le pays et somme Kokalos de lui livrer le fugitif. Le roi de Kamikos feint d'accéder à cette requête. Auparavant cependant, il veut offrir un banquet à Minos. Celui-ci est invité à prendre un bain préparé par les filles de son hôte. Mais l'eau en est si bouillante que le roi de Crète succombe.

Plutarque nous a transmis, au sujet de ces faits, un récit qu'il qualifie lui-même d'aussi singulier que peu vraisemblable. « Il y avait en Grèce un décret commun à tous les peuples, qui défendait de mettre en mer aucun vaisseau monté de plus de cinq hommes : on n'exceptait de cette mesure que le seul Jason, commandant du navire Argo, chargé de courir les mers pour les purger de pirates. Dédale s'étant enfui de Crète à Athènes, Minos, contre les dispositions de ce décret, le poursuivit avec de grands vaisseaux, et fut jeté par la tempête sur les côtes de Sicile où il mourut. Son fils Deucalion, irrité contre les Athéniens, les envoya sommer de lui livrer Dédale, avec menace, s'ils le refusaient, de faire mourir les jeunes gens qu'on avait donnés en otage à Minos. Thésée répondit avec douceur à ces envoyés ; il allégua que Dédale était son cousin, comme fils de Mérope, fille d'Erechtée. Cependant, il fit construire secrètement une nombreuse flotte. Dès que tous les vaisseaux furent prêts, il mit à la voile avec Dédale et tous les compagnons de sa fuite qui lui servaient de guides. Les Crétois n'en eurent pas le moindre soupçon ; ils crurent, en voyant sa flotte, que c'étaient des vaisseaux amis. Thésée se saisit du port sans résistance, et ayant aussitôt débarqué, il va surprendre la ville de Cnosse. Il livre, aux portes mêmes du labyrinthe, un combat sanglant, où il taille en pièces les troupes de Deucalion et le tue lui-même ».

LES INVENTIONS DE DÉDALE.

On attribuait à Dédale l'invention des instruments indispensables au travail du bois, la scie, la hache, le fil à plomb, la tarière, et on faisait de lui à la fois le premier des sculpteurs et le premier des architectes.

Comme sculpteur, Dédale passait pour l'auteur d'un *choros* de marbre exécuté pour Ariane, « sans doute un chœur de danse, composé de figures en ronde bosse ou en relief », qu'on conservait à Cnossos, en Crète. Homère nous en parle dans la description du bouclier qu'Héphaistos, à la prière de Thétis, forge pour Achille. Dédale avait également fabriqué un siège, un *déphros*, qui figurait dans le trésor d'Athéna Polias, à Athènes. Dans sa classique *Histoire de la sculpture grecque*, M. Max Collignon écrit : « On faisait surtout honneur à Dédale de nombreux *xoana* (statues en bois), à propos desquels Pausanias ne manque pas de citer son nom. Dans plusieurs temples, dans l'Héracleion de Thèbes, dans le sanctuaire de Trophonios à Lébadée, les

exégètes montraient des statues de Dédale ; il y en avait à Pise, à Corinthe, en Messénie, dans les villes crétoises d'Olous et de Cnossos, et jusqu'en Carie. On voyait encore à Délos, au temps de Pausanias, un petit *xoanon* d'Artémis, à base tétragonale, devenu manchot avec le temps : c'était une œuvre du maître crétois.

« Ces statues de bois existaient bien réellement, et les textes nous renseignent sur l'aspect qu'elles offraient. Bien gauches, bien raides encore, elles paraissaient ridicules aux Grecs de l'époque classique. Platon dit que si un sculpteur grec de son temps en avait fait de pareilles, il eût été bafoué, et c'est sans doute devant une idole de ce genre que le Métapontin Parmeniskos, au dire d'Athénée, oublia son serment de ne plus rire, et pourtant, malgré leur apparence étrange, elles avaient une sorte de majesté hiératique, et même, suivant Pausanias, quelque chose de divin.





La chute d'Icare. Peinture murale de Pompéi.

« Il est à noter que dans le nombre se trouvaient plusieurs statues viriles, comme le *xoanon* d'Heraklès à Corinthe qui était nu. Or, à travers le vague des descriptions, nous entrevoyons certains traits qui permettent de restituer ce type. Les statues dédaliques avaient les yeux ouverts, les bras collés aux flancs, les jambes séparées ; un pied porté en avant, elles semblaient marcher. Les écrivains anciens mettent une insistance singulière à relever ce détail, et l'imagination hellénique brodait sur ce thème une foule d'historiettes ; on attachait les statues de Dédale pour les empêcher de s'enfuir ; une nuit, Heraklès avait lapidé une de ces statues, croyant avoir devant lui un adversaire de chair et d'os.

« De tous ces témoignages, il résulte que le type dont on attribuait l'invention à Dédale, était celui de l'homme nu, debout, avançant une jambe comme pour marcher, les bras

tombant raides, serrés contre le corps. C'est évidemment là comme le dernier terme d'une série de progrès qui font d'abord sortir du *xoanon* primitif une figure virile, immobile, ayant encore les jambes rapprochées ; bientôt, par un nouvel effort et sous l'influence d'actions que nous étudierons plus loin, la rigidité de l'attitude s'assouplit, une jambe se détache, et ainsi se constitue un type canonique auquel la sculpture naissante va longtemps rester fidèle ».

Par une fiction qui ne tient aucun compte de la chronologie, on rattachait à Dédale des artistes qui en réalité vécurent beaucoup plus tard. On disait que Simmias d'Athènes, l'auteur de l'antique statue, que Dionysos Morychos était son frère, Endoios son disciple, les sculpteurs crétois Dispoinos et Skyllis ses élèves ou ses fils. Enfin, Encheir, le plus ancien des peintres, aurait été son frère.

RHADAMANTE ET SARPÉDON. La personnalité de Minos éclipse, dans la légende, celle de ses deux frères Rhadamante et Sarpédon. Le premier était considéré comme le représentant par excellence de l'idée d'équité et de justice. C'était lui qui avait établi les bases et les règles d'après lesquelles devaient être jugés les crimes et les délits. On lui attribuait également la loi du talion, appelée loi de Rhadamante et qui, d'après Aristote, se serait résumée en ces mots : « Il est juste qu'on souffre ce qu'on fait souffrir aux autres ». C'est cette loi qu'Heraklès aurait invoquée après le meurtre de Linos, parce que, dit Apollodore d'Athènes, « elle excuse celui qui en tue un autre en repoussant la force par la force ».

D'après Platon, « Rhadamante était un homme vertueux, puisqu'il fut un disciple de Minos. C'est ce qui l'a fait appeler l'excellent juge. Minos l'établit comme gardien des lois dans l'intérieur de la ville ». Ce rôle restreint n'est pas conforme à la tradition la plus ancienne qui nous montre Rhadamante « donnant des lois aux îles ». Diodore de Sicile raconte, en effet, que jaloux de la réputation que Rhadamante s'était acquise par ses jugements, Minos l'avait envoyé dans des îles lointaines. Rhadamante n'avait pas tardé à y établir son autorité, qu'il avait même étendue sur une grande partie de la côte asiatique. Finalement, on le voit encore en Eubée et en Béotie. D'après la légende, il avait épousé à Oechalie Alcmène, mère d'Heraklès et veuve d'Amphitryon. Une autre tradition, d'origine thébaine, présentait ce dernier épisode sous un aspect différent. Retirée à Thèbes, Alcmène y mourut. Au moment où on allait l'ensevelir, les dieux firent enlever son corps par Hermès qui la transporta aux Champs-Elysées où elle épousa Rhadamante. Celui-ci, sa vie terrestre terminée, continuait, en effet, dans la région réservée aux héros aimés des dieux, son office de juge à côté de Minos et d'Æaque.

Le troisième fils de Zeus et d'Europe, Sarpédon, fut, comme on l'a déjà vu plus haut, obligé de quitter la Crète, pour avoir été préféré à Minos par Miletos, auquel on attribuait la fondation de la ville de Miles. D'après Hérodote, les deux frères s'étaient disputé la souveraineté de la Crète. « Minos eut l'avantage et Sarpédon fut chassé avec tous ceux de



(Phot. Alinari. Florence).

UN DIOSCURE

Sculpture antique. Florence. Palais Orlandini.

son parti. Ceux-ci passèrent dans la Milyade, canton de l'Asie ; car le pays qu'habitent aujourd'hui les Lyciens s'appelait autrefois Milyadie et les Myliens portaient alors le nom de Solymes. Tant que Sarpédon régna sur eux, on les appela les Termiles, nom qu'ils avaient apporté dans le pays et que leurs voisins leur donnent encore actuellement. Mais Likos, fils de Pandione, ayant aussi été chassé d'Athènes par son frère Egée et s'étant réfugié auprès de Sarpédon, ces peuples s'appelèrent avec le temps Lyciens, du nom de ce prince. Ils suivent en partie les lois de Crète et en partie celles de Carie ».

Apollodore d'Athènes nous dit que Zeus fit vivre Sarpédon trois âges d'hommes. Aussi l'a-t-on confondu avec un autre héros du même nom, fils de Zeus et de Laodomia, fille de Bellérophon, qui combattit dans les rangs des Troyens. On sait que le maître de l'Olympe fit de vains efforts pour soustraire Sarpédon à la mort, obligé de s'incliner lui-même devant une puissance supérieure, celle des Parques ou Moiras.

LE GÉANT TALOS.

D'après Platon, à côté de Rhadamante, « gardien des lois dans l'intérieur de la ville, Minos confia la même charge à Talos pour les autres parties de la Crète. Celui-ci, en effet, parcourait trois fois par an les bourgs de la Crète pour y surveiller l'exécution des lois. Il les portait partout avec lui, gravées sur des tables d'airain, ce qui l'a fait appeler l'homme d'airain ». C'est en effet sous cet aspect qu'il nous apparaît dans la légende. Apollodore d'Athènes nous dit que c'était un des produits de l'atelier d'Héphaistos qui en avait fait présent à Minos pour qu'il surveillât l'île de Crète. Talos n'aurait eu qu'une seule veine qui descendait de la nuque au talon, où un clou d'airain empêchait le sang de s'écouler. On le disait aussi fils de Kres, lui-même né de Zeus et d'une nymphe, qui avait caché dans un antre du mont Dyktè le dernier né de Kronos et de Rhea. D'après cette dernière version, Talos aurait été le grand-père de Rhadamante. Enfin, ce géant passait encore pour un survivant des hommes de l'âge d'airain.

Quoiqu'il en soit de cette généalogie, Talos était, d'après la légende, doué d'une mobilité extraordinaire, qui lui permettait de se transporter rapidement sur tous les points de l'île de Crète. Il était même, disait-on, ailé. Il écartait à coups de pierre les étrangers qui voulaient débarquer dans le royaume de Minos. Suivant une autre tradition, ceux qui avaient réussi à aborder, étaient saisis par Talos qui, au préalable, avait rougi dans le feu sa poitrine sur laquelle il serrait ses malheureuses victimes. Nous avons déjà raconté précédemment comment il périt, lorsque les Argonautes, à leur retour en Colchide, s'arrêtèrent en Crète.

MINOS LÉGISLATEUR.

Platon nous dit que les meilleures lois venaient de la Crète et qu'elles avaient pour auteur Minos, interprète de Zeus lui-même. Rappelant le passage dans lequel Homère écrit que « Minos régna neuf ans dans le commerce de Zeus », il ajoute : « Voilà quel éloge Homère fait en peu de mots de Minos, et cet éloge est tel

que jamais ce poète n'en a donné un pareil à un autre de ses héros ». Dans cet endroit, comme dans beaucoup d'autres, Homère nous montre en Zeus un véritable maître dans l'art d'enseignement et nous fait admirer cet art. Car il assure que pendant neuf ans, Minos entendit Zeus, et alla s'instruire auprès de lui comme chez un sophiste. Et Homère n'ayant attribué cette fortune d'être instruit par Zeus lui-même à aucun autre héros qu'à Minos, c'est un



La chute d'Icare. Marbre de Rodin. Paris. Musée Rodin.

éloge bien digne d'exciter notre attention. Et dans la descente aux enfers, dans l'Odyssée, ce n'est pas Rhadamante, c'est Minos qu'il représente jugeant, un sceptre d'or à la main ; et non seulement il ne fait pas de Rhadamante un juge aux enfers, mais nulle part il ne l'admet à l'entretien de Zeus. En effet, être fils de Zeus, et le seul que ce dieu ait instruit lui-même n'est-ce pas le comble de l'éloge ? En effet, ce vers

Il régna neuf ans dans le commerce du grand Zeus

signifie que Minos reçut des leçons de Zeus ; car un commerce, c'est un entretien, et commercer avec quelqu'un, c'est l'entendre. Minos fréquenta donc pendant neuf ans l'antre de

Zeus, pour s'instruire et enseigner ensuite aux autres ce que le dieu lui avait appris. Il y en a qui, par ces mots « le commerce de Zeus », veulent entendre une société de table et de jeux. Mais la meilleure preuve qu'ils se trompent, c'est que, Grecs et Barbares, tous les peuples, se livrent aux plaisirs de la table et à tous ces divertissements où le vin tient tant de place, tous excepté les Crétois et les Lacédémoniens, disciples des Crétois.

« Cette familiarité avec Zeus consistait, comme je l'ai dit, dans des entretiens dont le but était l'enseignement de la sagesse. Minos donna donc à ses concitoyens ces lois qui firent dans tous les temps le bonheur de la Crète, et qui font celui de Lacédémone depuis qu'elle les observe comme des préceptes divins ».

MINOS ET L'EMPIRE DE LA MER.

Le grand historien grec Thucydide voyait dans Minos, non pas un personnage mythique, mais un souverain crétois ayant réellement existé. « Minos est le plus ancien roi dont nous entendions dire qu'il avait créé une marine. Il étendit son empire sur la plus grande partie de la mer que nous appelons grecque aujourd'hui ; il domina sur les Cyclades, colonisa le premier la plupart de ces îles, après avoir chassé les Cariens et y établit pour chef ses propres fils ; comme de juste, il réprima autant qu'il put la piraterie sur mer, afin que les tributs fussent payés à lui ». Dans un autre passage, le même écrivain nous dit encore : « Quand la marine de Minos fut organisée, les relations maritimes devinrent plus faciles, car il avait expulsé des îles les bandes qui les infestaient et il avait établi des colons dans la plupart d'entre elles. Dès lors, les habitants des côtes, ayant des possessions mieux assurées, s'établirent d'une façon plus ferme et quelques-uns devenus de plus en plus riches, s'environnèrent de murailles. Les plus faibles, cédant à leurs intérêts, acceptèrent la domination des plus forts ; les puissants profitèrent de leurs richesses pour asservir les villes les plus faibles. Cette situation durait encore lorsque plus tard on fit la guerre de Troie ».

DUALITÉ DU PERSONNAGE DE MINOS.

Comment concilier la tradition qui fait de Minos le plus remarquable des législateurs, le fondateur de l'hégémonie maritime de la Crète, avec celle qui lui attribue les aventures les plus scandaleuses ? Dans le dialogue de Platon, dont nous avons déjà cité des passages, Socrate, auquel son interlocuteur demande : « D'où vient cette tradition si généralement répandue que Minos était un homme farouche et cruel », lui répond : « Cela vient, mon cher ami, de ce que, si tu es sage, tu dois bien prendre garde, toi et tous ceux qui ont quelque soin de leur gloire, d'avoir un poète quel qu'il soit pour ennemi, car les poètes ont une grande influence sur l'opinion quand ils distribuent aux hommes le blâme ou l'éloge : et Minos a commis une grave faute en faisant la guerre à une ville comme la nôtre, remplie de gens habiles dans tous les arts, et surtout de poètes et d'auteurs tragiques. L'origine de la tragédie, chez nous, remonte très haut, non seulement, comme on le croit généralement, à Thespis et à Phrynichos, mais si tu veux y faire attention, tu en trouveras des traces dans

des temps bien plus reculés. La tragédie est, de tous les poèmes, celui qui plaît le plus au peuple et touche le mieux les cœurs. En produisant Minos sur notre scène, nous nous sommes vengés de ces tributs qu'il nous forçait de lui payer. Mais une preuve évidente qu'il était réellement vertueux, juste, et comme nous l'avons dit, excellent législateur, c'est que ses lois sont restées inébranlables, parce qu'il avait découvert les véritables principes du gouvernement des Etats ».

Les légendes monstrueuses répandues au VIe siècle sur le compte de Minos, n'ont donc eu d'autre but, comme l'écrit M. Pottier, que de favoriser l'essor du patriotisme athénien.

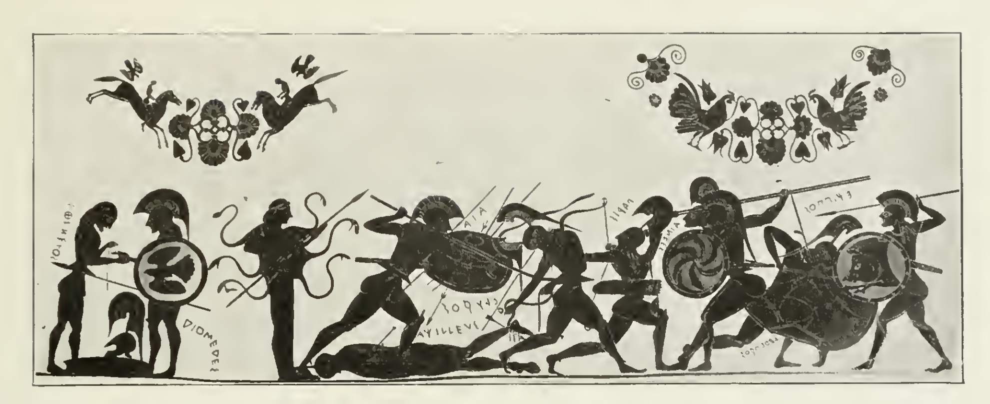
REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Minos. — Dans son ouvrage, *Numismatique de la Crète ancienne*, M. Svoronos a cru reconnaître la tête de Minos sur un certain nombre de pièces de monnaie des villes de Cnossos, Gortyne, Phaistos et Hierapytna. Sur un petit nombre de vases grecs, on voit le roi de Crète dans ses fonctions de juge aux enfers. Il figure également dans certaines représentations du mythe du Minotaure, soit sur des bas-reliefs de sarcophages, soit sur des urnes funéraires étrusques et sur de très rares peintures de vases.

Pasiphaé. — Le mythe de Pasiphaé et du taureau a fait l'objet d'un assez grand nombre de représentations dans la peinture et la sculpture antiques. Ce sont, d'abord, six peintures murales trouvées à Pompéi, plusieurs bas-reliefs, dont un certain nombre étrusques et en particulier un sarcophage conservé au Louvre. Par contre, aucun vase peint représentant cet épisode ne nous est parvenu.

Dédale. — Ce personnage figure dans la plupart des bas-reliefs relatifs au mythe de Pasiphaé, à côté de la vache en bois qu'il a fabriquée pour la femme de Minos, ainsi que sur plusieurs peintures murales de Pompéi retraçant le même épisode. Des urnes funéraires étrusques nous montrent les différentes péripéties du drame : Minos, éclatant de fureur à la vue de la vache de bois et faisant enchaîner Dédale en vue du supplice. Un bas-relief et un vase peint nous font assister à la fabrication des ailes par Dédale. Enfin, des peintures murales pompéiennes représentant la chute d'Icare, tandis que son père continue à voler dans les airs.

Le géant Talos. — Ce personnage apparaît sur des monnaies de la ville crétoise de Phaistos, où il est figuré ailé. Une amphore apulienne de Ruvo retrace la mort du héros, en présence des Dioscures et de Médée, dont le charme magique l'a fait succomber.



Combat autour du corps d'Achille. Amphore tyrrhénienne.

CHAPITRE XXIV

LES TYPES LÉGENDAIRES DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE.

Dans son intéressant ouvrage intitulé *Les Héros et les Héroïnes d'Homère*, M. Chaignet écrit très judicieusement : « Si on a pu dire qu'Homère avec Hésiode a donné aux Grecs leur religion et leurs dieux, combien a-t-on plus raison de dire qu'il leur a donné leurs héros. L'idée même du héros est une idée poétique, une fiction. Le monde héroïque est un monde de poésie, créé par la poésie et ne vivant que par elle. C'est précisément parce qu'ils n'ont pas vécu, qu'ils vivent encore et vivront éternellement. La poésie est plus philosophique que l'histoire et les héros qu'elle crée sont immortels.

« La plupart des héros d'Homère, comme il convient à la poésie épique, ne sont que des esquisses d'un dessin sans doute ferme et précis, mais ils n'ont ni une figure ni une forme absolument détachées de l'ensemble auquel ils appartiennent. Ce sont comme des bas-reliefs, des personnages d'une frise qui n'ont toute leur valeur que dans le groupe ».

Les héros popularisés par l'Iliade et l'Odyssée sont nombreux, tant du côté des Grecs que chez leurs adversaires, les Troyens. Il n'entre cependant pas dans le cadre de cet ouvrage de les étudier un à un, car cela nous mènerait beaucoup trop loin. Une nomenclature détaillée deviendrait fastidieuse et entraînerait à des répétitions. Il est beaucoup plus intéressant de relire

l'œuvre d'Homère où l'on voit se dérouler les aventures souvent prodigieuses de tous ces personnages. Nous nous contenterons donc de présenter ici les deux principaux des héros homériques, ceux qui occupent le premier plan, Achille et Ulysse.

LA LÉGENDE D'ACHILLE.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES.

Voici comment M. Chaignet caractérise le fils de Thétis et de Peleus : « Achille est le plus jeune, le plus beau, le plus brave, le plus fort, le plus glorieux des héros d'Homère. Le poète lui a donné les qualités les plus hautes et les plus nobles de l'âme : c'est la loyauté même ; c'est un ennemi généreux et l'ami le plus tendre et le plus passionné ; il aime la gloire, et dans le libre choix de sa destinée que les dieux lui ont laissé, il préfère sans hésiter une vie courte mais glorieuse, à une existence longue et obscure. Enfin, il doit mourir jeune, et ce pressentiment de sa fin prochaine jette sur sa personne cette sympathie mélancolique qu'inspirent mutuellement aux hommes la fragilité tragique et l'éphémère durée de toutes les grandeurs humaines. Mais Achille porte dans son âme deux faiblesses qui portent atteinte à sa grandeur héroïque et diminuent l'admiration que son caractère nous inspire : non seulement il est irascible, et les emportements de sa colère ne connaissent ni borne ni mesure ; mais son âme est pleine d'un orgueil si immense, que même en reconnaissant les fautes où son orgueil l'entraîne, il ne veut pas céder, il ne veut pas revenir sur les paroles et les menaces imprudentes qui lui sont échappées ; ni la raison, ni le patriotisme, ni la confraternité militaire, ni la pitié, ne peuvent pénétrer dans cette âme, dont l'égoïsme inconscient ramène toujours tout à soi, et les événements seuls, c'est-à-dire la destinée, peuvent, en se succédant et en le frappant, lui rendre les vertus humaines qu'il avait méconnues, et lui montrer la mesure de sa force propre et la vanité de ses résolutions inflexibles et extrêmes ».



Achille jouant de la lyre.

Ce qui frappe surtout dans Achille, c'est que tout en lui est excessif. Sa haine pour Agamemnon ne le cède en violence qu'à celle qu'il éprouve pour Hector qui a tué Patrocle.

Il s'acharne sur son ennemi terrassé et immole de sa propre main, auprès du bûcher de son ami, douze jeunes Troyens faits prisonniers. Le même emportement se traduit dans son amitié pour Patrocle, dont la mort le laisse inconsolable et lui arrache des cris de douleur presque surhumains. Son abattement devant les cruautés du destin provoque en lui des crises de larmes, de même que son amour-propre froissé lui fait proférer les plus terribles menaces.

NAISSANCE ET ENFANCE D'ACHILLE.

L'essentiel sur ce point a déjà été dit dans un chapitre précédent, à propos de la légende de Peleus et de Thétis, les parents d'Achille. Rappelons seulement que, suivant la version la plus généralement admise, Thétis ayant quitté son époux pour retourner auprès de Nérée, son père, Achille fut confié aux soins du centaure Chiron et élevé sur le mont Pélion. Il y vit un jour arriver Heraklès et, nous dit Ovide, ne pouvant commander à sa curiosité, il osa toucher les longs poils de la fameuse peau de lion, dont la vue seule inspirait la frayeur. Quand Chiron, en laissant tomber sur un de ses pieds l'une des flèches d'Heraklès, s'est fait une blessure inguérissable « Achille, les yeux baignés de larmes, se tient auprès de lui comme auprès d'un père ; il ne pleurerait pas autrement si Peleus devait mourir. Souvent, d'une main affectueuse, il presse la main du malade, et le maître recueille les douces prémices de ce cœur qu'il a formé. Souvent, Achille l'embrasse ; souvent il dit au vieillard couché sur son lit de douleur : Vivez, ô mon père chéri, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure ».

D'après plusieurs passages de l'Iliade, Thétis n'aurait pas laissé à des mains étrangères l'éducation de son fils. Elle s'écrie elle-même : « Hélas ! ce fils si beau, si brave, ce héros le plus illustre des héros, à peine a-t-il grandi, semblable à un arbuste, à peine l'ai-je élevé, comme une tendre fleur dans un terrain fertile, que je l'ai envoyé sur des navires, aux champs d'Ilion, pour combattre les Troyens ; et je ne l'accueillerai point de retour en sa patrie, dans la demeure de Peleus ». Nous avons déjà rapporté la légende qui nous montre Thétis essayant d'empêcher Achille de participer à la guerre de Troie en le cachant à Scyros parmi les filles de Lycomède. On sait comment Ulysse déjoua ce stratagème. Dans Homère, au contraire, nous voyons Peleus envoyant volontairement son fils à l'armée des Grecs, sous la conduite de Phoinix, dans la bouche duquel le poète place ces paroles : « C'est avec toi que le vénérable Peleus m'a fait partir, le jour où, de Phthie il t'envoya près d'Agamemnon jeune encore, ignorant la guerre inexorable et les luttes de l'agora, où se signalent encore les héros. Ton père, à cause de cela, m'a fait partir pour que je t'enseignasse ces choses, et que tu devinsses un orateur et un guerrier ».

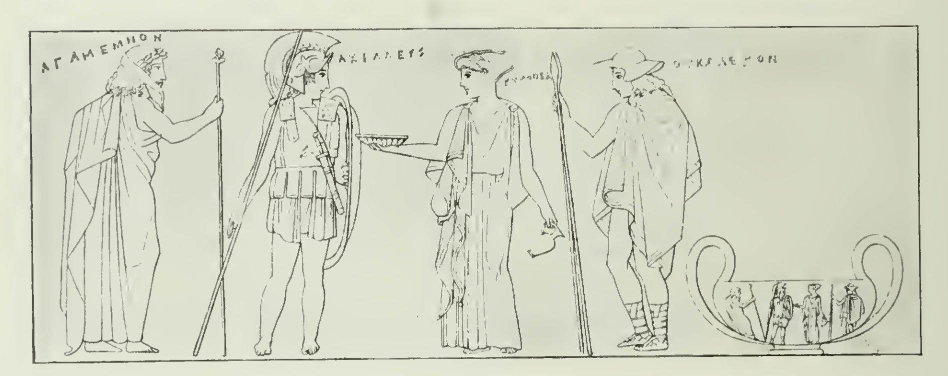
PREMIERS EXPLOITS D'ACHILLE.

A en croire Pausanias, Achille aurait été au nombre des prétendants à la main d'Hélène et serait venu à la cour de Tyndare. Un autre récit rapporté par Plutarque et qui, d'après cet auteur lui-même, n'a aucune

vraisemblance, nous rapporte que « Pâris ayant été battu par Achille et par Patrocle près du fleuve Sperchios, en Thessalie, Hector s'empara de la ville de Trézène et la livra au pillage ». On racontait encore que Poimandros de Tanagra refusant de participer à l'expédition de Troie, Achille était venu l'assiéger et avait enlevé sa mère, Stratonice. Il serait également venu dans l'île de Scyros pour tirer vengeance de Lycomède, meurtrier de Thésée, hôte de Peleus. Les deux adversaires s'étaient réconciliés et Lycomède avait donné à Achille la main de sa fille Deidameia.

L'EXPÉDITION CONTRE TROIE.

A la légende suivant laquelle Thétis aurait essayé de soustraire Achille à sa destinée en le cachant dans l'île de Scyros, s'en oppose une autre



Départ d'Achille.

tout à fait différente. Lorsque l'armée grecque se fut rassemblée à Aulis, Thétis ramena son fils à Phthia et lui remit des armes telles qu'aucun héros avant lui n'en avait portées. Le jeune homme reçut également deux chevaux immortels, Balios et Xanthos, dont Poseidon avait fait cadeau à ses parents, à l'occasion de leur mariage. Thétis lui adjoignit, en outre, un esclave, nommé Mnemon, chargé de le mettre en garde contre une action qui devait entraîner sa mort, à savoir le meurtre d'un fils d'Apollon. C'est ici qu'apparaît également Patrocle, fils de Menoitos, dont l'amitié pour Achille devint proverbiale. Homère fait dire par Menoitos à Patrocle : « Mon fils, Achille l'emporte sur toi par la naissance, mais tu comptes plus d'années. Il est d'une force supérieure à la tienne, mais tu peux lui parler raison ; inspire-le, sois son guide. Il t'obéira, pourvu que tu lui donnes de bons conseils ».

Avant le départ de son fils, Peleus voue la chevelure d'Achille au dieu-fleuve Sperchios, s'il revient indemne de la guerre. Le jeune héros, d'autre part, est déjà fixé sur sa destinée, car il dit lui-même, dans l'Iliade : « Thétis, ma mère aux pieds d'argent, m'a montré deux chemins ouverts par le sort pour me conduire au terme de la vie : si je reste aux champs



(Phot. Alinari. Florence).

UN FILS DE NIOBÉ.

Sculpture antique.

troyens, si je combats autour d'Ilion, c'en est fait de mon retour et j'acquiers une gloire éternelle. Si je retourne dans ma douce patrie, c'en est fait de ma gloire, mais je dois jouir d'une heureuse vieillesse, longtemps hors de l'atteinte des traits de la mort. »

La flotte grecque à laquelle Achille a amené cinquante vaisseaux fait voile vers la Troade, mais aborde en Mysie, dans la Teuthranie. Se croyant dans le royaume de Priam, les Hellènes mettent tout à feu et à sang. Le roi de Teuthranie, Telephos, oppose une résistance énergique, mais est blessé par Achille. Or, d'après un oracle sa blessure ne pouvait être guérie que par la lance qui l'avait faite. Comme la flotte grecque avait été rejetée sur les côtes helléniques par une violente tempête, ce serait à Argos que Telephos aurait retrouvé Achille qui le guérit en saupoudrant sa blessure avec la rouille du fer de sa lance. De là l'expression de la lance d'Achille guérissant les blessures qu'elle a faites. Telephos promit aux Grecs de leur servir de guide dans leur expédition contre Troie.



La colère d'Achille.

LA SECONDE EXPÉDITION.

Au bout de huit ans, les Grecs se rassemblent une seconde fois à Aulis. Des vents contraires s'opposent longtemps à leur départ. C'est ici que se place la légende du sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon. Achille y joue un rôle en ce qu'on s'est servi de son nom pour attirer la jeune fille sous prétexte de la lui donner en mariage. Euripide nous montre même le jeune héros, prévenu par Clytemnestre de ce qui se trame, voulant s'opposer à l'immolation d'Iphigénie et menacé, de ce fait, d'être lapidé par l'armée.

A Ténedos où les Grecs, conduits par Telephos, ont débarqué, Achille poursuit Hemithea, sœur du roi du pays, Tenes. Celui-ci veut protéger la jeune fille, mais est tué par Achille. Or, Tenes était un fils d'Apollon. Se souvenant de la prédiction de sa mère, Achille met à mort Mnemon, l'esclave qui ne l'avait pas averti qu'il se trouvait en présence d'un fils du frère d'Artémis. Thétis avait également averti Achille que le premier des Grecs qui débarquerait devant Troie serait tué. Ce fut Protesilaos qui succomba sous les coups d'Hector. Achille saute à son tour à terre, et à cet endroit jaillit une source. Il rencontre un adversaire redoutable dans la personne de Kyknos, fils d'Arès selon les uns, de Poseidon,

suivant les autres, et qui passait pour invulnérable, sauf à la tête. La terrible lance d'Achille n'a aucune prise sur lui. Le héros saisit alors son glaive dont il porte à son ennemi des coups à la tête et sur les tempes, de façon à l'étourdir. Kyknos, en reculant, trébuche contre une pierre. Achille se jette sur lui, l'étrangle avec la courroie de son casque et le dépouille de son couvre-chef.

Comme les Troyens se tenaient sur la défensive, l'armée grecque perdant patience demande à rentrer dans ses foyers. Achille l'en détourne. En attendant l'heure des combats décisifs, il entreprend de petites expéditions contre les villes voisines. Il va enlever les troupeaux d'Enée, tuant Mestor, l'un des fils de Priam, mais rendant la liberté à ses frères Isos et Antiphon contre rançon. Poursuivant Enée qui s'est réfugié à Lyrnesos, Achille vient mettre le



Patrocle entouré de Nestor, Antilochos et Thétis.

siège devant cette ville. C'est pendant ce siège que l'un des compagnons d'Achille, le sage Palamède, aurait été rappelé par Agamemnon à l'instigation d'Ulysse et mis à mort sous prétexte qu'il aspirait à évincer le roi d'Argos du commandement suprême. Malgré la défense d'Agamemnon, Achille ensevelit son ami, aidé dans cette besogne par Ajax. Après la prise de Lyrnesos, le fils de Peleus assiégea Pedasos qui s'appelait alors Monenia. Au moment où il allait s'éloigner de cette ville, une jeune fille nommée Pedasa, amoureuse du héros, lui lança une pomme sur laquelle figuraient de précieux renseignements. Les habitants, y était-il dit, privés d'eau, étaient à bout de forces et ne tarderaient pas à se rendre si Achille prolongeait le siège. C'est ce qui arriva en effet, et c'est pour ce motif que la ville aurait prit le nom de Pedasos. Une légende du même genre nous montre Achille devenant maître de la ville de Methymna, dans l'île de Lesbos grâce à la trahison de Peisidiké, fille du roi. Celle-ci envoie sa nourrice auprès du fils de Peleus et s'engage à lui livrer la ville s'il consent à l'épouser. Achille accepte le marché, mais Methymna prise, il fait lapider la malheureuse Peisidiké. A Lesbos, Achille tua par mégarde Trambelos, fils de Télamon qui poursuivait une femme de

l'île. Quand il s'aperçut de sa méprise, sa douleur ne connut pas de bornes et il rendit les honneurs suprêmes à sa victime.

Au cours de ces différentes expéditions, Achille, d'après la légende, conquit onze villes sur le continent et douze dans les îles. On le faisait remonter jusqu'à Abydos et Sestos, sur les rives de l'Hellespont, et, à en croire certains auteurs, il aurait même pénétré en Scythie.

ACHILLE ET PENTHÉSILÉE. De même qu'Heraklès et Thésée, Achille, d'après la légende, entre en lutte avec les Amazones. Celles-ci sous la conduite de leur reine Penthésilée, fille d'Arès, marchent au secours des Troyens. D'abord victorieuse, Penthésilée tombe sous les coups d'Achille qui, frappé de sa beauté, est ému d'une pitié confinant à l'amour. Ce



Combat autour du corps de Patrocle.

sentiment lui attire les railleries de Thersite, dont Homère, dans l'Iliade nous trace le portrait suivant. « Expert en paroles inconvenantes, sans mesure, partout il cherche témérairement querelle aux rois, sans souci de la bienveillance et pour exciter la risée des Grecs. C'est le plus vil des Grecs qui sont venus devant Ilion. Il est cagneux, il boîte ; ses épaules voûtées se rejoignent sur sa poitrine, et sa tête pointue est couverte à peine de quelques rares cheveux. Sa haine poursuit surtout le fils de Peleus et le noble Ulysse ; sans cesse il les outrage. » Ses propos excitent au plus haut point la colère d'Achille qui, d'un formidable coup de poing, l'étend mort à ses pieds. Toute l'armée applaudit à ce geste, sauf Diomède, parent de Thersite, qui se lance sur Achille le glaive levé, mais dont la vengeance se borne à précipiter dans les eaux du Scamandre le corps de la belle Amazone. Des légendes postérieures enjolivent ce récit. L'une nous dit qu'Achille aima Penthésilée et eut d'elle un fils nommé Kaystros. D'après une autre, c'est l'Amazone qui tua Achille qui, ressuscité par Zeus à la prière de Thétis, fit tomber Penthésilée sous ses coups. Enfin, Quintus de Smyrne raconte que les Amazones firent une expédition contre l'ile de Leuké, où Thétis avait déposé les cendres d'Achille. Le spectre du héros étant apparu, les chevaux des Amazones, pris de frayeur, se cabrèrent et foulèrent à leurs pieds les farouches guerrières.

ACHILLE ET MEMNON. Fils d'Eos (l'Aurore) et de Tithon, Memnon, roi des Ethiopiens, vint lui aussi, au secours des Troyens. Il eut le malheur de tuer Antilochos, fils de Nestor, celui de ses compagnons qu'après Patrocle Achille chérissait le plus. C'est en se

portant au secours de son père qu'Antilochos trouva la mort. Achille vengea son compagnon en tuant à son tour Memnon. C'est en vain qu'Eos implora la pitié de Zeus pour que son fils ne pérît point. La balance pencha en faveur d'Achille. Du moins la malheureuse mère obtint-elle d'emporter le corps de Memnon pour lequel elle obtint l'immortalité.

ACHILLE DANS L'ILIADE.

On sait que l'Iliade met en scène la colère d'Achille qui, irrité de l'affront dont il a été l'objet de la part d'Agamemnon, se retire dans son camp et abandonne les Grecs aux coups des Troyens. Il reste insensible aux prières de ses compagnons d'armes et ne consent à réapparaître sur le champ de bataille qu'après la mort de Patrocle tombé sous les coups d'Hector. Celui-ci est protégé par Apollon, tandis qu'Athéna se tient aux côtés d'Achille. Zeus lui-même, ne cache pas sa prédilection pour le héros troyen quand il s'écrie : « Mes regards, près des murs d'Ilion, suivent un héros qui m'est cher et que l'on poursuit avec ardeur. Mon cœur gémit pour Hector, qui tant de fois sur le mont Ida ou au sommet de la ville, a brûlé pour moi la chair des taureaux. » Il demande aux autres divinités de réfléchir et de déciner si Hector sera sauvé de la mort ou s'il devra succomber « sous la main du fils de Peleus ». Les deux adversaires en viennent aux mains. « Déjà, pour la quatrième fois, ils reviennent près des fontaines lorsque le père des dieux et des hommes déploie les balances d'or et y pose deux sorts du long sommeil et de la mort : celui d'Achille et celui du fils de Priam, et les soulève en tenant le milieu. Le jour fatal d'Hector l'emporte et descend jusque chez Hadès ; alors Apollon l'abandonne. » C'est en vain que le fils de Priam propose



Les adieux d'Hector. Amphore de Nola.

à son adversaire un pacte d'après lequel le corps du vaincu sera rendu aux siens. Achille ne lui répond que par des outrages et, quand il l'a tué, il traite son cadavre d'une telle manière que les dieux même s'émeuvent. Zeus intervient alors. Conduit par Hermès, Priam se rend auprès d'Achille. Il parvient à émouvoir le fils de Thétis, dans une scène dont on a dit avec raison : « Rien de plus beau ne s'est jamais vu, rien de plus beau ne se verra jamais. »

LA MORT D'ACHILLE. Avant de mourir. Hector, d'après Homère, avait dit à Achille : « Ton sein renferme un cœur de fer ; songe maintenant que j'aurai causé contre toi la colère des dieux, le jour où Pâris et Apollon, malgré ta vaillance, te feront périr aux portes Scées. » Cette prédiction ne devait pas tarder à se réaliser dans des circonstances qui ne nous sont pas rapportées de la même manière par le différents auteurs parlant de cet épisode. La version la plus connue dit, qu'ulcéré par la mort d'Antilochos, Achille entraîna les Grecs contre les Troyens et remplit le lit des deux fleuves, le Simoïs et le Scamandre, de cadavres ennemis. Les Troyens prennent la fuite, poursuivis par Achille jusqu'aux portes de la ville. A ce moment Apollon, descendu du ciel sous la forme d'un guerrier à l'aspect redoutable, avertit Achile de s'en tenir là, mais le jeune héros ne l'écoute pas et continue son attaque. Le dieu lui décoche une flèche qui le frappe au talon et lui fait une blessure mortelle. Suivant une autre version, ce ne serait pas devant les portes Scées, mais dans le sanctuaire d'Apollon thymbréen, qu'Achille aurait succombé sous les flèches du dieu. On disait aussi que l'auteur de sa mort était Pâris dont la flèche aurait été guidée par Apollon. Enfin, certains auteurs font jouer un rôle dans la mort d'Achille à Polyxène, fille de Priam. Là encore, nous nous trouvons en face de plusieurs versions différentes. Dans l'une d'elles, Achille, amoureux de Polyxène, n'aurait pas hésité à offrir la paix et même son alliance au roi des Troyens en échange de la main de sa fille. Pour décider de la chose, on fixe une entrevue dans le temple d'Apollon thymbréen, et c'est là qu'Achille est traitreusement tué par Pâris. Après la mort du héros, Polyxène qui avait répondu à la flamme d'Achille, s'enfuit dans le camp des Grecs et se donna la mort sur le tombeau du fils de Peleus.

Un combat terrible s'engage entre les Grecs et les Troyens pour la possession du corps d'Achille. Il faut l'intervention de Zeus qui envoie une tempête pour mettre fin à la lutte. Les Grecs emportent le cadavre du héros. Thétis, accompagnée des Néréïdes, vient pleurer son fils qui, après dix-sept jours seulement, est porté sur le bûcher qui doit le consumer. Ses cendres sont recueillies dans une urne d'or, cadeau d'Héphaistos. « Au-dessus de l'urne, la sainte armée des vaillants Grecs élève une irréprochable tombe au sommet d'un promontoire, sur les bords du vaste Hellespont. »

D'après une version posthomérique, Thétis enleva le corps de son fils et l'emporta dans l'île de Leuké, située, croyait-on, dans le Pont Euxin, à l'embouchure du fleuve que nous appelons le Danube. D'autres auteurs disent qu'Achille continua à vivre dans l'île des

Bienheureux ou aux Champs-Elysées, deux noms différents pour désigner le même endroit. Pindare nous dit que le héros siégeait à côté de Rhadamante. « C'est dans ces lieux qu'habitent Cadmos et Peleus ; c'est là, qu'admis par les prières de sa mère, habite aussi l'invincible Achille, dont le bras immola Hector, ce rempart inexpugnable de Troie et terrassa Kyknos l'Ethiopien fils d'Eos. » Suivant Quintus de Smyrne, Poseidon, pour mettre un terme aux plaintes de Thétis, serait sorti de la mer et aurait dit à la mère inconsolable que son fils serait un jour admis parmi les dieux, de même que Dionysos et Heraklès. En attendant, il séjournerait dans une île et recevrait des honneurs divins de la part des habitants des régions avoisinantes.



Achille et Hector. Stamnos à figures rouges.

Durant son séjour dans l'île de Leuké, Achille, d'après la légende, eut comme épouses Médée, Iphignie et Hélène. Il se livrait là aux mêmes occupations qu'avant sa mort : exercices guerriers, chants sur la lyre, entrecoupés de festins. Les navigateurs qui abordaient de jour dans cette île, entendaient souvent un bruit d'armes, mais ne voyaient rien. La nuit, leurs oreilles étaient frappées par des chants. On racontait aussi qu'Achille apparaissait fréquemment dans la plaine de Troie et qu'il aimait à s'entretenir avec ceux qu'il rencontrait. Enfin, le héros serai apparu plusieurs fois à son fils Neoptolème, et aurait pris part, en 560, à la bataille que les Locriens et les Crotoniates se livrèrent sur les bords du fleuve Sagra.

CULTE D'ACHILLE. Le fils de Thétis fut l'objet d'un culte dans un certain nombre de localités, aussi bien en Grèce que sur les côtes du Pont-Euxin. Le sanctuaire qui nous est le mieux connu est celui de l'île de Leuké, où le héros avait été, après sa mort,

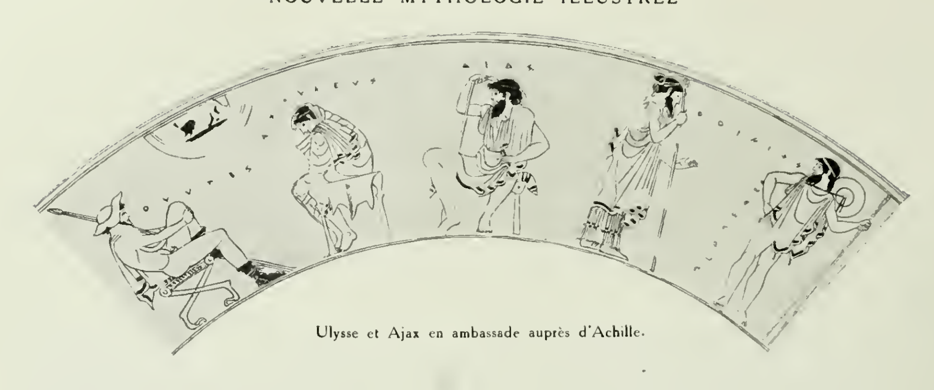
transporté par sa mère. Il ne s'y trouvait pas d'habitants, mais de grands troupeaux de chèvres, amenées là et laissées en liberté par les adorateurs d'Achille. Les voyageurs jetés par la tempête sur les côtes de l'île, y déposaient de l'argent en demandant si la chèvre qu'ils avaient choisie parmi celles qui erraient à travers la campagne était agréée par le héros. Si la somme offerte ne paraissait pas suffisante on l'augmentait jusqu'à ce que la victime choisie vînt s'offrir d'elle-même. Il était interdit de s'établir à demeure dans l'île, dont l'accès même était défendu aux femmes. Un grand temple, avec des autels y étaient consacré à Achille. Il contenait une statue du héros et un tombeau. C'étaient des oiseaux de mer qui, disait-on, servaient de gardiens du sanctuaire. Chaque matin, ils s'envolaient vers la mer, plongeaient dans les flots leurs ailes, dont ils balayaient le parquet du temple.

Parmi les îles où Achille était l'objet d'un culte, on citait encore celle d'Astypalea, l'une des Sporades, et celle d'Achillea, près de Samos. Sur le promontoire de Sigée, à l'entrée de l'Hellespont, s'élevait également un temple d'Achille. Dans la Grèce continentale, le héros était honoré par les Thessaliens, les Epirotes et surtout par les Spartiates qui lui rendaient des honneurs divins. Pausanias nous dit qu'à Sparte il y avait un temple d'Achille dont les portes ne devaient jamais être ouvertes et que les éphèbes qui se préparaient à lutter à la course, offraient un sacrifice au fils de Thétis.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

D'après la conception d'Homère, Achille était le plus beau et le plus vaillant des Grecs qui prirent part à l'expédition contre Troie. De grande taille, les yeux étincelants, d'une vitesse prodigieuse à la course, il était doué d'une voix extrêmement puissante, suffisante à jeter la terreur et l'effroi dans les rangs ennemis. C'est sous les traits d'un jeune homme aux formes à la fois élégantes et bien développées, que les sculpteurs grecs ont dû représenter le fils de Thétis et de Peleus. Il a dû exister un grand nombre de statues de notre héros, puisque, d'après Pline, il y en avait toute une catégorie qu'on appelait *Achilleae*, éphèbes nus, tenant à la main une lance. Parmi celles de ces statues indiquées par les auteurs anciens, il faut mentionner celles attribuées à Lykios, à Scopas, qui figuraient dans des groupes, une autre due au ciseau de Silanion, celle du temple d'Astarté à Hiérapolis et du sanctuaire de Sigée dont on ne connaît pas les auteurs. Aucun des monuments conservés, et quelquefois considérés comme des statues d'Achille, n'est d'attribution certaine : c'est le cas de l'Arès Ludovisi et de l'Achille Borghèse qui se trouve au musée du Louvre.

Sur les peintures de vases se trouvent représentés la plupart des épisodes ayant trait à la légende d'Achille, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. On y voit par exemple Thétis plongeant le nouveau-né dans les eaux du Styx, l'éducation d'Achille par Chiron, son séjour à Scyros parmi les filles de Lycomède, les scènes de la légende de Troilos, la mort d'Hector, celle de Penthésilée, etc....


Ulysse et Ajax en ambassade auprès d'Achille.

LA LÉGENDE D'ULYSSE.

A côté d'Achille, le héros qui dans l'œuvre d'Homère occupe la plus grande place, c'est Odysseus, dont le nom signifiait, dit-on, celui qui éprouve la rancune des dieux, le rancunier, mais qui est plus connu sous l'appellation latine d'Ulixes ou d'Ulysses, dont nous avons fait Ulysse. Voici le portrait que, dans ses *Héros et Héroïnes d'Homère*, M. Chaignet trace de ce personnage : « Le caractère d'Ulysse n'est pas l'opposé de celui d'Achille : il en est le pendant ; il est comme celui-ci un représentant de l'idéal héroïque, tel que l'avaient conçu les Grecs et partant un représentant de la Grèce elle-même ; il complète, il achève le type de l'humanité noble, dont il est et se sait un des plus nobles exemplaires. On peut dire qu'Ulysse représente plus complètement qu'aucun autre héros les qualités, les vertus et aussi les défauts de sa race et de son pays, dont Achille n'exprime qu'une face et un côté plus particuliers. Ce n'est pas l'homme du premier mouvement, de la sensibilité passionnée et incapable de s'imposer une mesure, de la passion furieuse et impuissante à se maîtriser. La qualité dominante, la vertu caractéristique et distinctive du héros, qui en fait une figure à part et une nature originale, c'est au contraire la force d'âme maîtresse d'elle-même, la puissance de volonté qui soumet à la mesure, non seulement les mouvements du cœur, mais même les mouvements instinctifs et les mouvements reflexes de la vie physique.... Lorsqu'il le faut, et lorsqu'il le veut, il a une telle puissance sur lui-même qu'il ordonne à ses yeux de ne pas pleurer, à sa langue de ne pas parler, à son cœur de ne pas battre, à sa poitrine de ne pas se soulever. La raison règle, chez lui, même les mouvements de la respiration et les mouvements du sang.

« Cette possession de lui-même s'unit à un second trait de son caractère, qui le distingue entre tous les autres héros d'Homère, mais qui, pour nous du moins, diminue un peu la sympathie pour lui.

« C'est un homme qui compte, pour réussir dans les difficultés de la vie comme dans



(Phot. Alinari. Florence.)

PASIPHAE ET DEDALE

Bas-relief de style alexandrin. Rome. Palais Spada.

celles de la guerre, encore plus sur les forces de l'intelligence que sur celles du corps ; prudent, circonspect, toujours de bon conseil, fertile en ressources, fécond en expédients, en ruses et artifices ingénieux, il sait tirer parti des hommes comme des choses ; il a, sous tous ces rapports, une supériorité reconnue, une vraie renommée. Le mensonge et l'astuce ne lui répugnent pas quand il est utile ou nécessaire de s'en servir.... Mais, il ne faudrait pas être injuste envers Ulysse en voulant être exact. Ulysse n'est pas faux, n'est pas perfide ; il ne ment pas pour mentir ; il ne trompe pas pour tromper. Il est soupçonneux, défiant, parce qu'il a beaucoup vu les hommes, qu'il les connaît par expérience, et il prend ses précautions pour n'être pas lui-même trompé. Car, au fond, Ulysse est un idéal de la vie morale, en même temps qu'un représentant de toutes les qualités de sa race. C'est le type, non pas le plus sympathique, le plus noble, mais le plus complet du héros grec ».

LES ASCENDANTS D'ULYSSE.

Suivant Homère, Ulysse était fils de Laerte et d'Antikleia. Une légende posthomérique disait que son grand-père paternel, Arkeisios était né de l'union de Zeus et d'Euryodeia, ce qui, par conséquent, donnait à notre héros une ascendance divine. Sa mère, Antikleia, fille d'Autolykos, surprise par une averse, l'avait mis au monde sur le mont Neriton, dans l'île d'Ithaque. On racontait aussi qu'Autolykos ayant dérobé des troupeaux à Sisyphe, celui-ci était venu les lui réclamer, et avait profité de la circonstance pour porter atteinte à la vertu d'Antikleia, déjà fiancée à Laerte. Le mariage n'en eut pas moins lieu, et, d'après cette légende, Ulysse, considéré comme le fils de Laerte, aurait, en réalité, été celui de Sisyphe.

Nous ne savons pas grand'chose au sujet de la jeunesse et de l'enfance d'Ulysse. Séjournant chez son grand-père maternel, Autolykos, il prit part à une chasse sur le mont Parnasse. Il s'élança tout seul à la poursuite d'un sanglier qu'il tua, non sans en avoir reçu un coup de boutoir qui lui fit au genou une profonde blessure. C'est grâce à la cicatrice laissée par cette blessure qu'Euryclée reconnaîtra plus tard Ulysse, revenu à Ithaque après une absence de vingt ans. Envoyé par son père à Messène pour y réclamer une compensation du rapt d'un troupeau, Ulysse y fit la rencontre d'Iphitos, fils d'Eurytos. Les deux jeunes gens se lièrent d'amitié et firent échange de cadeaux. Iphitos donna à Ulysse un arc et un carquois que son père tenait d'Apollon. Ulysse fit présent à son compagnon d'un glaive et d'une lance. Le fils de Laerte se rendit également à Ephyra, où il demanda du poison pour ses flèches à Ilos, qui, par crainte des dieux, repoussa sa requête. Ulysse fut plus heureux à ce point de vue auprès d'Anchialos, roi de Taphos.

MARIAGE D'ULYSSE.

Devenu roi d'Ithaque, du vivant même de son père, qui lui a cédé le pouvoir, Ulysse épousa Pénélope, fille d'Ikarios. On a déjà vu précédemment qu'il s'était mis sur les rangs parmi les prétendants à la main d'Hélène. C'était lui qui

avait proposé que tous les princes grecs qui briguaient la faveur de devenir le gendre de Tyndare, uniraient leurs efforts si jamais l'heureux élu était menacé dans son honneur. Ulysse s'était ainsi concilié la bienveillance de Tyndare, qui plaida sa cause auprès de son frère Ikarios, pour qu'il accordât la main de sa fille Pénélope au fils de Laerte. Ikarios organisa une course entre les prétendants. Ulysse est vainqueur. Son beau-père cherche cependant à le retenir à Sparte, et sur son refus, essaye de faire renoncer Pénélope à suivre son époux. Elle



Les diverses scènes du voyage d'Ulysse.

n'y consent pas et s'enfuit avec Ulysse. Ikarios se met à la poursuite des fugitifs. Pénélope, sommée de se prononcer, déclare qu'elle est décidée à suivre son mari, qui finalement l'emmène. De leur union naquit Télémaque.

ULYSSE A TROIE.

Quand Hélène eût été enlevée par Pâris, Ménélas et son frère Agamemnon rappelèrent leur engagement aux anciens prétendants de la fille de Tyndare. D'après une tradition posthomérique, Ulysse aurait d'abord fait la sourde oreille. On racontait même qu'il avait simulé la folie, mais que Palamède, envoyé par les Grecs, déjoua sa ruse. Quand celui-ci arriva à Ithaque, il trouva Ulysse en train de labourer avec

un bœuf et un cheval, ou bien encore semant du sel, Palamède ayant pris le fils même d'Ulysse, le jeune Télémaque, le plaça devant la charrue. Suivant une autre tradition, il aurait menacé l'enfant de son glaive. Un devin, nommé Halitherses, avait prédit à Ulysse « qu'il endurerait bien des maux ; qu'après avoir perdu ses compagnons, méconnaissable pour tous, il reviendrait en sa demeure dans la vingtième année ». Suivant la version homérique, ce fut sur les instances d'Agamemnon et de Ménélas que le roi d'Ithaque se décida à prendre part à l'expédition, et il aurait lui-même parcouru toute la Grèce pour entraîner les autres princes à suivre son exemple. Accompagné de Nestor, il alla à Phtia et obtint de Peleus qu'il laissât partir Achille.



Ulysse venant chercher Achille à Scyros. Mosaique. Musée de Lyon.

Avant d'attaquer Ilion, les Grecs avaient décidé de réclamer d'abord aux Troyens la restitution d'Hélène. Ulysse fut chargé de cette mission avec Ménélas. L'Iliade fait allusion à ce fait. Anténor dit à Hélène : « Déjà le noble Ulysse est venu dans Ilion, à cause de toi, député par les Grecs avec Ménélas.... Lorsqu'ils se mêlaient aux Troyens assemblés, debout, Ménélas surpassait le roi d'Ithaque par la largeur de ses épaules ; assis, Ulysse avait plus de majesté. S'ils prenaient la parole et soutenaient leurs avis, Ménélas s'exprimait brièvement et d'une voix sonore ; jamais, il n'était prodigue de mots ; et, quoique le plus jeune, il ne s'écartait point du sujet. Mais lorsque le prudent Ulysse s'était levé, il tenait les yeux baissés, fixés à terre, n'inclinant son sceptre ni en avant ni en arrière, demeurant immobile comme un adolescent inexpérimenté ». Ce rôle de négociateur, Ulysse le remplira plus d'une fois au cours du siège de Troie. Il cherchera toujours à aplanir les différends qui s'élèveront entre les principaux des chefs grecs. Quand ceux-ci, sur la proposition d'Agamemnon sont tous décidés à lever le siège de Troie, c'est Ulysse qui les en détourne. De même, lorsque les deux partis ont décidé de vider leur querelle par un combat singulier entre Pâris et Ménélas, Ulysse

est chargé avec Hector de mesurer l'espace. « Ensuite, ils jettent les sorts dans un casque, pour désigner qui, le premier, lancera sa longue javeline ». Enfin, Ulysse est au nombre de ceux qui essayent en vain de faire revenir Achille sur la décision qu'il a prise de ne plus prendre part à la bataille. Nous trouvons dans Homère le discours adressé par le roi d'Ithaque au fils de Thétis. Il lui montre le danger qui menace les Grecs, lui rappelle les exhortations de Peleus, et enfin, insiste longuement sur les compensations que lui accordera Agamemnon.



Ulysse et ses compagnons chez Polyphème. Amphore tyrrhénienne.

Mais Achille reste inébranlable et toute l'éloquence d'Ulysse ne lui attire qu'une réponse pleine de dédain et de raillerie.

Tous les moyens sont bons au fils de Laerte et, au besoin, il recourt à un procédé qui semble peu digne d'un héros, à l'espionnage. Dans l'Odyssée, Hélène raconte comment Ulysse s'est introduit dans Troie. « Il se fait à lui-même d'ignobles meurtrissures ; il jette autour de ses épaules de vils lambeaux et s'introduit dans la ville de Priam, déguisé en mendiant, bien différent de ce qu'il est auprès de la flotte des Grecs. C'est ainsi qu'il pénètre au milieu des Troyens ; personne ne soupçonne sa présence. Moi seule, malgré son déguisement, je le reconnais et je l'interroge ; il a d'abord l'art d'éluder mes questions. Cependant, lorsque je l'ai

conduit au bain, lorsque je l'ai parfumé d'huile et recouvert de vêtements, je m'engage, par un serment terrible, à ne point le signaler au peuple de Priam avant qu'il soit arrivé aux vaisseaux et aux tentes. Alors il me dévoile les desseins des Grecs ; puis, de son long glaive d'airain, il immole une foule de citoyens d'Ilion et retourne parmi les Argiens, leur portant nombreuses informations, tandis que les Troyens poussent des cris perçants ».

C'est encore la prudence d'Ulysse qui empêche les héros grecs, en fermésdans le fameux cheval de bois introduit dans les murs de Troie, d'être pris à leur propre piège. Hélène est venue auprès de la « caverneuse machine », dont elle fait trois fois le tour. Elle « appelle les chefs Argiens en imitant la voix de leurs épouses ». Ménélas et Diomède veulent sortir de leur retraite ou répondre à Hélène. Ulysse les en empêche et quand un autre héros, Anticlos, s'apprête à parler, le roi d'Ithaque « lui presse les mâchoires », sauvant ainsi les Grecs d'un désastre.



Ulysse consultant Tirésias.

D'autre part, Ulysse donne maint exemple d'une bravoure à toute épreuve. Il rabroue vertement Agamemnon qui propose aux chefs grecs de se réembarquer secrètement pendant la nuit. « As-tu donc véritablement la pensée de fuir loin de la grande ville des Troyens, pour laquelle nous avons déjà tant souffert ? Ah ! garde le silence, de peur que d'autres, parmi les Grecs, n'entendent ces mots qu'un homme, sachant ce qu'il convient de dire, un roi portant sceptre, un chef d'armée ayant sous ses ordres autant qu'il y a d'Archéens soumis à ton pouvoir, n'aurait pas laissé sortir de sa bouche ».

Dans le combat terrible où Diomède est blessé par Pâris, Ulysse accourt au secours de son compagnon et se place devant lui. « Il bondit, la pique au poing », et fait autour de lui un horrible carnage. Blessé, il est à un moment donné, « entouré de Troyens qui le pressent tous à la fois.... Pendant que le héros, en promenant sa javeline, éloigne le

moment fatal, Ajax avec son bouclier haut comme une tour, se place à côté de lui. A l'instant, les Troyens s'enfuient pêle-mêle ; et Ménélas, prenant dans ses bras le roi d'Ithaque l'entraîne hors de la mêlée, tandis qu'un serviteur fait approcher le char d'Atride. » Enfin, Ulysse est au nombre des sept chefs grecs qui répondent à la provocation d'Hector, invitant ses adversaires à choisir l'un d'entre eux pour venir se mesurer avec lui. On sait que le sort désigna Ajax et que les deux héros, après avoir fait preuve d'une égale bravoure, renoncèrent finalement à pousser l'aventure jusqu'au bout.

Après la mort d'Achille, c'est Ulysse qui obtient ses armes. Il va chercher à Scyros Néoptolème, le jeune fils d'Achille. Lors de la prise de Troie, le roi d'Ithaque se signala par sa bravoure. Il tue Deiphobos qu'Hélène avait épousé après la mort de Pâris, et c'est lui qui ramène à Ménélas la fille de Tyndare.

LES AVENTURES D'ULYSSE APRÈS LA PRISE DE TROIE.

Après la prise et la destruction de Troie, Ulysse s'embarqua en même temps que Ménélas et prit le chemin du retour. Sur les instances d'Agamemnon, il n'alla cependant pas plus loin que Tenedos et ramena ses vaisseaux auprès de Troie. Lorsqu'il s'éloigna pour la seconde fois de ces parages, il dut, au bout de peu de temps, aborder sur les côtes de Thrace. Il s'empara de la ville d'Ismaros qui appartenait à la peuplade des Kikones. Un prêtre d'Apollon, Maron, lui fit présent d'une outre remplie d'un vin délicieux. Mais les Kikones assaillent Ulysse pendant la nuit et tuent soixante-douze de ses compagnons. Le roi d'Ithaque remet à la voile. Après une traversée de douze jours, au cours de laquelle il a pu apercevoir les côtes de la Grèce, près du cap Malée, mais a été rejeté plus au sud, vers l'île de Cythère, Ulysse arrive dans le pays des Lotophages. D'après les géographes anciens, ceux-ci habitaient dans une île de la petite Syrte et qui ne serait autre que l'île de Djerba. Ils se nourrissaient de la fleur du lotos qui enlève, à ceux qui le goûtent, le souvenir de leur patrie. Trois des compagnons d'Ulysse, envoyés à la découverte durent être ramenés de force, après avoir absorbé la plante enchanteresse.

Ulysse fait ensuite escale à l'île aux Chèvres. Il y trouve des provisions en abondance, mais, entraîné par la curiosité, il laisse là onze de ses vaisseaux, s'embarque avec douze de ses compagnons et aborda dans le pays des Cyclopes, qui, d'après M. Victor Bérard, était situé entre Cumes et Naples. Ici se place l'aventure d'Ulysse et du géant Polyphème. Quatre des compagnons du roi d'Ithaque sont égorgés par le géant qu'Ulysse enivre avec du vin dont Maron lui a fait présent à Ismaros. On sait comment, après avoir crevé l'unique œil du Cyclope, Ulysse parvient à lui échapper. Mais il s'attira ainsi la colère de Poseidon, père de Polyphème, et ne devait pas tarder à éprouver les effets de ce courroux. Une heureuse navigation lui permet d'abord d'arriver jusqu'à l'île d'Aiolié (Stromboli, d'après M. Victor Bérard), où il est pendant un mois l'hôte d'Aiolos, maître des vents. Ulysse en reçoit une outre « formée de la dépouille d'un bœuf de neuf ans », où sont enchaînées les tumultueuses

tempêtes et qui est attachée avec un câble d'argent « de peur que le moindre souffle s'en échappe ». Déjà, on est en vue d'Ithaque, quand les compagnons d'Ulysse, profitant du sommeil de leur maître, ouvrent l'outre qu'ils croient remplie de richesses. Aussitôt, des vents furieux s'en échappent. Ils repoussent Ulysse jusque vers l'île d'Aiolié, dont le maître refuse de recevoir ces étrangers qu'il croit maudits des dieux. Une nouvelle navigation de six jours amène le roi d'Ithaque chez les Lestrygons (au détroit de Bonifacio, d'après M. Victor Bérard), géants anthropophages. Onze des navires, avec leurs équipages, sont écrasés sous les blocs de pierre lancés par les Lestrygons. Seul, le vaisseau d'Ulysse échappe à la catastrophe. Les survivants réussissent à reprendre la mer et arrivent dans l'île d'Aiaiè (Monte-Circeo, près de Terracine, d'après M. Victor Bérard), domaine de la magicienne Circé. Une partie de la troupe est envoyée à la découverte, sous les ordres d'Eurylochos. Ce dernier seul échappe aux enchantements de Circé qui transforme ses compagnons en porcs. Il vient apprendre ce triste événement à Ulysse, auquel Hermès rend courage. Le dieu lui remet une plante qui le préservera de la magicienne. « Sa racine est noire et sa fleur blanche comme du lait. Les dieux l'appellent la moly ; il est difficile aux humains de l'arracher, mais les dieux peuvent toutes choses. » Grâce à ce talisman, Ulysse obtient de Circé qu'elle rende à ses compagnons leur forme première. Pendant une année entière, le roi d'Ithaque s'oublie auprès de la magicienne. Quand ses compagnons le rappellent à la réalité, Circé ne cherche pas à le retenir. « Vous ne resterez pas malgré moi dans ma demeure, lui dit-elle ; mais il faut avant tout que vous fassiez un autre voyage, et que vous alliez au palais d'Hadès et de l'inexorable Perséphone, pour consulter l'âme du Thébain Tirésias, devin privé de la vue, dont l'esprit a conservé sa force. Il est le seul à qui Perséphone, quoique mort, ait accordé la science et la pensée ; les autres ne sont que des ombres qui voltigent ».



Ulysse et Circé.

Terrifié, Ulysse obéit aux ordres de Circé et suit les prescriptions qu'elle lui donne. Il arrive aux rivages extrêmes de l'Océan, dans le pays des Cimmériens, à l'entrée du royaume des ombres. Là, dit-il, dans le récit qu'Homère place dans sa bouche, « je creuse une fosse

d'une coudée en tous sens, et j'y fais pour tous les morts, des libations. Lorsque, par mes prières et par mes vœux, j'ai imploré l'essain des morts, je saisis les victimes, je les égorge au-dessus de la fosse où ruisselle un sang noir. Alors, accourent en foule et sortent des flots de l'Erèbe les âmes de ceux qui ne sont plus... La pâle terreur me saisit ; j'anime le zèle de mes compagnons, je leur ordonne d'enlever la dépouille des victimes dont l'airain a tranché la vie, de les brûler, et d'adresser des prières aux dieux, surtout au puissant Hadès et à l'inexorable Perséphone. Cependant, assis devant la fosse, le glaive à la main, je ne permets pas aux têtes sans force des morts de s'approcher du sang avant que j'aie interrogé Tirésias ».

Le devin annonce à Ulysse que malgré la colère de Poseidon, ses compagnons et lui rentreront à Ithaque, si, dans l'île de Thrinakie, ils ne touchent pas aux troupeaux d'Hélios. « Si tu y touches, je te prédis la perte de ton navire et de tes compagnons. Seul, si toutefois tu t'échappes, tu rentreras tard et misérablement dans ta patrie, sur un navire étranger, ayant perdu tous les tiens, et, en ta demeure, tu trouveras encore des afflictions : des hommes superbes dévorant tes richesses, prétendant à l'hymen de ta divine épouse, et lui offrant des présents. Mais à ton arrivée, tu puniras leur violence ; ensuite, lorsque dans ton palais tu auras immolé les prétendants, soit par ruse, soit ouvertement, le glaive à la main, tu partiras encore, jusqu'à ce que tu parviennes chez des peuples ignorants des choses de la mer, ne mêlant point de sel à leurs aliments, ne sachant ce que c'est qu'un navire aux flancs coloriés, ni une rame, aile d'un navire. Je vais t'indiquer un signe manifeste, et ces peuples ne te seront pas cachés : tu rencontreras un autre voyageur qui croira que sur ton épaule tu portes un fléau. A ce moment, tu planteras ta rame en terre et tu sacrifieras solennellement à Poseidon un bélier, un verrat et un taureau. Retourne alors à Ithaque, et immole, selon leur rang, à tous les dieux qui habitent le vaste ciel, de saintes hécatombes. Pour toi, hors de la mer, une douce mort viendra, et t'enlèvera, accablé d'une douce vieillesse, entouré de peuples opulents ».

Quand Tirésias a disparu, Ulysse entre en conversation avec Antikleia sa mère, qui lui apprend tout ce qui s'est passé à Ithaque avant qu'elle ne soit morte de chagrin. Un grand nombre d'héroïnes, Tyro, Antiope, Alcmène, Mégare, Jocaste, Léda, Phèdre, défilent sous les yeux du fils de Laerte. Il s'entretient également avec ceux de ses glorieux compagnons du siège de Troie qui sont morts : Agamemnon, Achille, Ajax, qui même dans l'Hadès ne renonce pas à sa rancune. Ulysse aperçoit encore Minos, Tantale, Sisyphe, puis Heraklès qui le reconnaît aussitôt. A la fin, « la foule des morts devint si tumultueuse » que la terreur saisit Ulysse. Il tremble « que du fond des enfers, l'inexorable Perséphone ne lui envoie la formidable tête de la monstrueuse Gorgone », et il se réembarque précipitamment avec ses compagnons.

Revenu dans l'ile d'Aiaiè, Ulysse reçoit de Circé des conseils qui lui permettent d'échapper aux appels des Sirènes (voir Tome Ier, p. 279), de franchir les Planktes et les tourbillons de Charybde. Il est moins heureux en passant devant Scylla où six de ses compa-





(Phot. Giraudon.)

NIKÉ AILÉE

Vase de Nicosthènes. Paris. Musée du Louvre

gnons sont happés par le monstre. Il débarque à Thrinakie (Messine, d'après M. Victor Bérard), où profitant de son sommeil, Eurylochos et les derniers survivants immolent les plus beaux bœufs d'Hélios. Celui-ci se plaint à Zeus. Une terrible tempête s'abat sur les coupables ; leur navire est fracassé et tous périssent. Seul, Ulysse échappe à la mort, cramponné à une épave qui le ballotte pendant neuf jours sur la mer. Enfin, il aborde à l'île d'Ogygie, (île de Perejil, près de Ceuta, d'après M. Victor Bérard), domaine de la nymphe Calypso, où il ne passe pas moins de sept années, et qui voudrait le retenir éternellement à ses côtés en lui promettant l'immortalité et une perpétuelle jeunesse. Mais les dieux eux-mêmes ordonnent à la nymphe de ne pas s'opposer au départ d'Ulysse pour lequel elle construit un radeau. Au bout de dix-sept jours de navigation, Ulysse arrive en face de l'île de Skhéria, (Corfou, d'après M. Victor Bérard), habitée par les Phéaciens. A ce moment, Poseidon déchaîne une nouvelle tempête. Le radeau d'Ulysse chavire. Précipité dans les flots, le héros, grâce à la bandelette d'Ino Leucothea, parvint à se soutenir pendant trois jours sur l'eau. Il réussit à aborder sur le territoire des Phéaciens. Ici se place l'un des plus délicieux épisodes de l'Odyssée, celui de Nausicaa, fille du roi des Phéaciens. Ses parents accueillent le naufragé avec la plus grande bienveillance, lui font raconter ses aventures. Une embarcation merveilleuse est frêtée. Ulysse y monte, en compagnie de matelots Phéaciens qui, mettant à profit son sommeil, le déposent sur le rivage d'Ithaque, puis s'éloignent à toutes rames.

LE RETOUR D'ULYSSE. LA MORT DES PRÉTENDANTS.

Après vingt ans d'absence, Ulysse est enfin de retour dans sa patrie. Il ne reconnaît pas tout d'abord ces lieux où s'est écoulée la première partie de sa vie, « car Athéna les a enveloppés de brouillard, pour qu'il demeure lui-même inconnu, et qu'elle l'informe de toutes choses. Elle ne veut point que son épouse, que ses amis, que ses concitoyens apprennent son retour avant qu'il ait puni l'insolence des prétendants. Tout apparaît donc au roi sous une autre forme ; les chemins, le port, les hauts rochers, les arbres verdoyants. » Athéna l'aborde « sous la figure d'un jeune homme qui paît des brebis ». Ulysse veut d'abord se faire passer pour un Crétois, mais la déesse déjoue sa ruse, se fait elle-même reconnaître et lui indique quelle ligne de conduite il devra suivre. Sous les traits d'un « vil mendiant » Ulysse se rend chez Eumée « pâtre divin, le plus diligent des serviteurs qu'il a jadis achetés et qui veillent sur ces domaines ». Accueilli avec la plus grande bienveillance, le fils de Laerte ne se fait pas reconnaître. Mais, quand son fils Télémaque arrive chez Eumée, Ulysse « frappé de la baguette d'or » d'Athéna, reprend un instant sa forme véritable. Tous deux se concertent pour tirer vengeance des prétendants. Ils se séparent le lendemain matin. Ulysse, de nouveau déguisé en mendiant, se rend dans la ville en compagnie d'Eumée. Ses haillons lui valent d'être maltraité en route par le berger Melantheus. Tandis qu'à l'entrée du palais, Ulysse s'entretient avec Eumée, « un chien languissamment étendu lève la tête et les oreilles : c'est Argos, le chien du patient

Ulysse, qui le nourrit lui-même et n'en jouit point, car il partit pour la sainte Ilion. Les jeunes chasseurs le lançaient jadis à la poursuite des lièvres, des cerfs et des chèvres sauvages ; maintenant, en l'absence du roi, il est couché sans soins sur l'amas de fumier que l'on répand devant les portes, avant que les serviteurs d'Ulysse en engraissent son vaste verger. Ainsi, Argos gît honteusement ; la vermine le dévore. Lorsqu'il sent l'approche du héros, il remue la queue et laisse tomber ses deux oreilles ; mais il n'a plus la force de s'élancer au-devant de son maître ».

Introduit dans le palais, Ulysse, qui ne veut pas encore se dévoiler aux yeux de



Ulysse et Nausicaa. Amphore de Nola.

Pénélope, se présente à elle aussi, comme un Crétois du nom d'Aithion. Sa vieille nourrice, Euryclée, chargée de lui donner un bain, reconnaît son maître à la cicatrice de sa blessure que, jeune encore, il avait reçu en chassant le sanglier chez son grand-père Autylokos. « Soudain, elle laisse échapper le pied qu'elle soutient ; la jambe tombe dans le bassin et le renverse, l'airain retentit, l'eau s'épanche toute entière. Euryclée sent ses esprits transportés à la fois de joie et de douleur ; ses yeux se gonflent de larmes, sa voix est entrecoupée de sanglots. Elle saisit le menton du héros et s'écrie : « Tu es Ulysse, mon cher fils, et je ne t'ai point reconnu avant que mes mains aient touché ton corps tout entier ! ». Elle veut immédiatement avertir Pénélope, mais Ulysse l'en empêche. C'est qu'il veut d'abord tirer vengeance des prétendants qui n'épargnent pas leurs railleries à celui qu'ils prennent pour un inoffensif mendiant. En attendant, le roi d'Ithaque cherche à consoler « la prudente » Pénélope et à lui faire

entrevoir la fin de ses tourments par l'interprétation d'un songe qu'elle vient d'avoir. Il l'encourage, quand elle lui annonce que le lendemain même, elle va soumettre à une épreuve décisive les prétendants, pour savoir auquel d'entre eux elle accordera sa main. « Je veux, dès maintenant, proposer l'épreuve des haches qu'il (Ulysse) dressait à la file dans son palais, comme les étais d'une carène. Il y en a douze, et de loin, il les traversait d'une flèche. Je vais inviter les prétendants à faire cette épreuve ; celui qui, de ses mains, tendra le plus facilement l'arc et dont le trait traversera les douze haches, je le suivrai ; je m'éloignerai de cette maison nuptiale, de ce palais superbe où règne l'abondance, et dont je me souviendrai toute ma vie, même dans mes songes ». Et Ulysse lui répond : « Ne tarde pas à proposer cette épreuve dans la salle du festin. Le fils de Laerte sera de retour en son palais avant que ces jeunes hommes, tirant l'arc poli, tendent le nerf et lancent un trait qui traverse le fer ».



Euryclée lavant les pieds à Ulysse.
Bas-relief antique.

L'épreuve a lieu. Aucun des prétendants n'arrive à tendre l'arc terrible qui avait jadis appartenu à Eurytos. Au milieu des railleries des assistants, Ulysse demande à son tour d'essayer ses forces. « Soudain, de même qu'un homme, habile au chant et à la lyre, tend facilement, autour de la cheville nouvelle, la corde de boyau de brebis qu'il vient d'attacher par les deux bouts, Ulysse tend le grand arc, qui rend un son plein, semblable à un cri d'hirondelle.... Après avoir visé, il lance la flèche à pointe d'airain qui, sans s'écarter du but, traverse rapidement tous les anneaux dont le manche des haches est surmonté. » Alors, Ulysse se dépouillant de ses haillons, se livre, dans la salle du festin d'où il a eu le soin d'éloigner Pénélope, à un terrible carnage. Aidé de Télémaque et d'Eumée, il massacre l'un après l'autre les malheureux prétendants.

L'œuvre de vengeance terminée, Ulysse veut enfin se faire reconnaître par son épouse. Celle-ci, appelée par Euryclée, « s'assied, à la lueur du foyer, en face d'Ulysse, près du mur opposé. Le héros est assis, les yeux baissés, contre une haute colonne ; il attend si sa noble épouse lui adressera la parole, après l'avoir vu de ses yeux. Pénélope, cependant, immobile, garde le silence ; la stupeur s'empare de son âme ; autant de fois elle attache sur

lui ses regards, autant de fois sous ses ignobles haillons, elle méconnaît son époux ». Elle ne consent à se rendre à l'évidence qu'après qu'Ulysse lui a décrit comment il a lui-même construit « seul, sans secours », leur lit nuptial.

Un épisode non moins touchant est celui de la rencontre d'Ulysse et de son père Laerte. « Ulysse trouve son père seul, bêchant dans le verger au pied d'un arbre. Il se fait d'abord passer pour originaire d'Alybas où il dit avoir reçu la visite d'Ulysse, mais ne tarde pas à se précipiter dans les bras de son père ».

L'Odyssée nous montre enfin Ulysse se préparant à lutter contre les partisans des prétendants soulevés par Eupithée, père de l'une des victimes du fils de Laerte. Mais seul Eupithée succombera.

LA MORT D'ULYSSE.

Nous avons déjà rapporté plus haut la prédiction de Tirésias, d'après laquelle une douce mort devait enlever Ulysse « hors de la mer », « accablé d'une heureuse vieillesse, entouré de peuples opulents ». Des traditions postérieures, en particulier celle d'Eugammon de Cyrène, dans sa *Telegonie*, nous racontent la fin du héros d'une manière toute différente. Après l'extermination des prétendants et leur ensevelissement, Ulysse va d'abord inspecter ses troupeaux à Elis, puis se rend chez les Thesprotes. Ceux-ci étaient gouvernés par la reine Callidice qu'Ulysse épouse. Toujours protégé par Athéna, le héros conduit les Thesprotes contre les Bryges qui, de leur côté, avaient l'appui d'Arès. Apollon intervient pour rétablir la paix entre les adversaires. A la mort de Callidice, Ulysse remet le pouvoir à Polypoitès, fils de cette reine. Lui-même rentre à Ithaque. C'est alors qu'arrive dans cette île, Telegonos, fils d'Ulysse et de Circé, qui s'est mis à la recherche de son père. Il dévaste tout sur son passage. Ulysse accourt, mais tombe, frappé d'un coup de la lance de Telegonos, dont la pointe était formée de l'aiguillon d'une raie. L'auteur de ce parricide involontaire emmène Pénélope auprès de Circé qui la rend immortelle. Télémaque épouse Circé et Telegonos s'unit à Pénélope.

Une tradition, mise en œuvre par Eschyle, faisait mourir Ulysse d'une manière encore plus étrange. Un héron laissa tomber un os de raie sur la tête du héros qui en mourut.

En certains endroits, Ulysse était l'objet d'un véritable culte. Il avait un heroon à Sparte, un oracle à Eurytane, en Etolie, et recevait des honneurs divins à Trampya en Epire. On conservait sa chlamyde et sa cuirasse dans le temple d'Apollon à Sicyone.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Les principaux épisodes de la carrière d'Ulysse ont été traités par de nombreux artistes grecs. Les peintres Parrhasios et Euphranor avaient représenté la scène où Ulysse simule la folie pour ne pas se joindre à l'expédition contre Troie et est démasqué par Palamède. A Polygnote et Athenion on devait des tableaux où l'on voyait Ulysse découvrant Achille parmi les filles de Lycomède. De grands sculpteurs comme Onatas avaient exécuté des statues d'Ulysse, et les peintres de vases nous ont laissé un certain nombre de figurations relatives aux aventures de notre héros.

CHAPITRE XXV

ADAPTATION DES PRINCIPALES DIVINITÉS GRECQUES A LA MYTHOLOGIE ROMAINE

CHEZ les Grecs, la religion et la mythologie se confondent, pour ainsi dire. Il n'en va pas de même chez les Romains, dont la religion est aussi peu mythologique que possible, du moins dans ses traits essentiels. Le point de départ est le même chez les deux peuples : observation des phénomènes de la nature, traduite en conceptions de l'esprit et présentée sous forme de personnifications de ces phénomènes. Polythéisme et anthropomorphisme se retrouvent de part et d'autre. « Mais, tandis que l'abstraction qui est à la base de toute religion, essayait partout de s'élever à des conceptions plus vastes et plus larges, et de pénétrer plus profondément dans l'essence des choses, les formes de la foi romaine demeuraient ou se réduisaient à un niveau singulièrement humble de conception et de compréhension. Tandis que le Grec s'empresse de répandre toute notion importante en une variété infinie de groupes figurés, et réunit autour d'elle un cycle de légendes et d'inventions, chez les Romains, l'idée fondamentale reste dans sa nudité et sa sécheresse originaire. La religion romaine n'a rien à mettre en parallèle, pas même de loin, avec la religion d'Apollon aux conceptions morales éclatantes, à la divine ivresse de Bacchus, aux cultes chthoniens et mystiques, avec leurs profondes et mystérieuses idées. » (Mommsen). Les populations de l'Italie n'eurent jamais avec leurs grandes divinités ces rapports intimes qui rapprochaient les Grecs de leurs dieux, enclins aux mêmes passions et aux mêmes faiblesses. On retrouve déjà là le caractère pratique et positif qui est le trait distinctif de la civilisation romaine. Le *do ut des*, le « donnant donnant » est la caractéristique de la religion romaine, où « les dieux se trouvent en face de l'homme comme un créancier devant son débiteur ». Plaute a exprimé cette vérité en disant : « Celui qui s'est rendu les dieux propices fait toujours de bons profits. »

Cette pauvreté de la mythologie romaine explique pourquoi les peuples de l'Italie n'eurent pas d'épopée nationale et pourquoi on ne trouve chez eux rien d'analogue à l'Iliade ou à l'Odyssée ni à la Théogonie attribuée à Hésiode. D'où aussi le développement insignifiant des arts en Italie.

Quel fut l'apport de chacun des peuples qui habitaient l'Italie, dans la constitution du Panthéon romain ? On sait que l'établissement de l'hégémonie romaine sur la péninsule tout entière, fut l'œuvre de plusieurs siècles. Latins, Volsques, Sabins, Ombriens, Samnites, etc., vécurent longtemps à l'état indépendant, et quand ils furent soumis par les Romains, ils ne renoncèrent pas à leurs institutions religieuses ni à leurs dieux. Mais ceux qui contribuèrent le plus à enrichir la religion romaine, ce furent d'un côté les Etrusques, de l'autre les Grecs qui avaient

colonisé la Sicile et l'Italie méridionale. A vrai dire, les Etrusques avaient depuis longtemps subi l'influence de la civilisation grecque, mais ils n'en apportèrent pas moins aux Romains leurs pratiques religieuses et leurs croyances qui se distinguent par leur caractère triste et décourageant. C'est par eux que s'introduisit à Rome la divination, c'est-à-dire l'interprétation des signes et des présages. Quant à l'infiltration des idées grecques, dont le point de départ fut l'Italie méridionale, connue sous le nom de Grande Grèce, elle aboutit finalement à l'établissement d'un Panthéon calqué sur celui des Hellènes.

D'après Varron, ce fut seulement sous Tarquin l'Ancien que fut construit à Rome le premier temple, celui de Jupiter Capitolin où, à côté de ce dieu, siégeaient Junon et Minerve. Au milieu du VIe siècle, on constate la présence d'un certain nombre d'autres dieux ou déesses, tels que Mars ou Quirinus, Faunus, Janus, Vesta. Vers le commencement du second siècle avant notre ère, s'accomplit l'identification des dieux grecs avec les dieux romains. Rome a alors ses douze grands dieux comme la Grèce. Ils sont énumérés dans ces deux vers d'Ennius :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jovis, Neptunus, Volcanus, Apollo.

A vrai dire, ce ne furent pas les Romains qui adaptèrent leur mythologie propre à la mythologie grecque, mais ce fut plutôt l'inverse qui se produisit. « Les naïves croyances du premier âge de Rome ne pouvaient convenir plus longtemps aux maîtres du monde. Comment la mythologie latine, œuvre d'une époque d'ignorance et de foi bornée comme l'horizon du peuple qui l'avait créée, sans réponse aux questions d'un ordre relevé, ne se serait-elle pas effacée devant la mythologie grecque, que la libre imagination du peuple n'avait cessé, pendant des siècles, de transformer et d'enrichir, que les poètes avaient coordonnée et où les philosophes prétendaient découvrir les symboles des vérités les plus hautes et les plus abstraites ? Les arts, la poésie, le théâtre, en s'introduisant à Rome, y apportèrent les dieux de la Grèce. Bientôt l'éducation des riches romains, dirigée par des étrangers, devint toute grecque ; tout concourut à faire tomber en oubli, avec une rapidité incroyable, chez les Romains des classes élevées, la religion nationale. » (Bréal). Le procédé consista à conserver la plupart des anciens dieux qui virent leurs modestes attributions remplacées par celles dont ils jouissaient dans la mythologie grecque. « Il arriva que des dieux d'un ordre tout à fait secondaire se trouvèrent tout à coup placés au premier rang pour représenter quelque grande divinité de la Grèce. Un obscur génie qui présidait à l'abondance des biens de la table, Liber, fut mis en possession de l'histoire de Bacchus, et réunit dans sa personne le Dionysos thébain, le Bacchus de l'Asie Mineure et celui de l'Inde. Qu'on juge de tous les tours de force qu'il fallut pour faire entrer dans le cadre étroit de la religion romaine la mythologie complexe et savante des Grecs ». (Bréal).

LE PANTHÉON ROMAIN.

LA TRIADE CAPITOLINE. JUPITER.

Nous avons déjà parlé de la tradition d'après laquelle le premier temple construit à Rome, sous les Tarquins, aurait été consacré à trois divinités : Jupiter, Junon et Minerve. Ce n'étaient pas les dieux les plus anciens de l'Italie, et avant d'être assimilés par les Romains à Zeus, Hera et Athéna, ils avaient déjà subi un travail d'adaptation de la part des Etrusques. Ce n'est qu'à la longue que Jupiter ou Jovis supplanta comme dieu principal d'autres divinités comme Mars ou Janus. Cependant, on trouve trace de son culte, dès une époque très ancienne, chez la plupart des populations de l'Italie tout entière, avec des attributions variables, qui se traduisent par les épithètes accolées à son nom.

Le temple construit sur la colline du Capitole se divisait en trois sanctuaires dont celui du milieu était consacré à Jupiter. D'après Pline l'Ancien, on y voyait une statue du dieu en terre cuite, due au Veien Vulca. Jupiter était représenté assis, tenant la foudre et le sceptre. Seul, il avait un autel sur lequel on venait faire des sacrifices, ainsi qu'un trésor. On l'appelait *Optimus Maximus*, le plus grand et le meilleur des dieux.

C'est en l'honneur de Jupiter qu'avaient lieu les *Ludi romani* ou *magni*, dont on attribuait l'institution à Tarquin l'Ancien. Sans jamais atteindre à l'éclat des Panathénées, les *Ludi romani* n'en attiraient pas moins un grand concours de peuple et leur durée, qui n'avait d'abord été que d'une journée, finit par se prolonger pendant plus de deux semaines.

Le culte de Jupiter Optimus Maximus a finalement absorbé celui de tous les autres dieux également connus sous le nom de Jupiter. Le dieu fut assimilé au Zeus des Grecs et considéré comme la divinité suprême du monde.

JUNON.

La seconde divinité de la triade Capitoline, c'est Junon, dont le culte se retrouve chez la plupart des peuples de l'Italie ancienne et remonte à la plus haute antiquité. Son assimilation à l'Hera grecque a été d'autant plus facile que les deux déesses possédaient des attributs communs dont on constate l'existence bien avant que la civilisation grecque eût fait sentir son influence en Italie. Nous avons dit qu'Hera était avant tout la déesse protectrice de la femme. « Elle protège en elle la jeune fille, la fiancée, la femme mariée. Sa sollicitude ne quitte pas la femme un seul instant ; elle la suit jusque dans les détails les plus intimes de sa vie physiologique. » Il en va de même chez les Romains. La *Juno Lucina* est chez eux la déesse de la menstruation et de l'accouchement, et comme on l'a dit, la « sage-femme divine, associée à toutes les préoccupations, à toutes les épreuves de la femme enceinte ».

En sa qualité de *Pronuba*, Junon préside aux mariages et ses différentes fonctions à ce point de vue la font appeler *Domiduca* ou *Iterduca* (celle qui mène la fiancée de la maison de ses parents à la demeure de son futur époux) ; *Unxia* (celle qui frotte de parfums la porte des jeunes mariés) ; *Cinxia* (celle qui, près du lit nuptial, dénoue la ceinture de la vierge).

Le mariage sacré, *l'ieros gamos* de Jupiter et de Junon, était personnifié par celui du *Flamen Dialis* préposé au culte de Jupiter et de la *Flaminica*, prêtresse de Junon. Le Flamen Dialis ne pouvait pas divorcer, et il lui était interdit de passer la nuit en dehors de la demeure commune. Si sa femme venait à mourir, il devait aussitôt renoncer à ses fonctions. Quant à la Flaminica, elle était tenue de porter toujours le costume de la fiancée le jour de son mariage : sa tête était recouverte d'un voile rouge (flammeum), et dans les cheveux elle portait des bandelettes auxquelles était fixée une branche de grenadier.

Junon était encore appelée *Populonia*, *Sospita*, *Caprotina*, *Martialis*, *Moneta*, *Regina*, etc..., épithètes qui, pour la plupart, ont trait à son caractère de protectrice de la femme et du mariage.

MINERVE. On n'a pas encore élucidé le problème de l'origine du culte de Minerve et de son introduction à Rome. D'après Varron, les Romains auraient emprunté ce culte aux Sabins, mais cette affirmation ne repose pas sur des faits certains. Chez les Etrusques, au contraire, on trouve à une époque très reculée une déesse désignée sous le nom de *Menerva*. « Il n'est pas douteux, dit M. Bréal, que les Etrusques l'ont de bonne heure identifiée avec l'Athéna grecque. Sur un miroir, nous la voyons sortir de la tête de Zeus ; ailleurs, elle est associée à Persée ou à Heraklès ; ou bien encore, elle figure dans le jugement de Pâris. Elle porte la lance et le casque, comme sur la statue de Phidias ». Cependant les Romains prétendaient que le culte de Minerve n'était pas originaire de l'Etrurie. Les Etrusques l'auraient reçu des habitants de la ville de Faléries, située au nord de Rome, qui l'auraient également transmis aux Romains.

Au début, Minerve est avant tout chez les Romains la protectrice du commeree et de l'industrie. Peu à peu, par suite de son identification avec l'Athéna grecque, ses attributions se développent. C'est l'Etat tout entier qu'elle protège, mais elle n'en reste pas moins de préférence la divinité des artisans et des commerçants.

APOLLON. Les habitants de l'Italie antique n'avaient aucune divinité susceptible d'être comparée à Apollon. Le culte de ce dieu à Rome est une importation directe de provenance grecque, par l'intermédiaire de la ville de Cumes. Celle-ci avait été fondée dans l'Italie méridionale, sur le golfe de Naples, au IXme siècle avant J.-C., par des Grecs. Elle possédait un temple d'Apollon dont on attribuait l'institution à Dédale. Là, résidait une prophétesse, la Sibylle. Un ouvrage faussement attribué à Aristote dit à ce sujet : « On montre à Cumes une chambre souterraine où habitait la Sibylle de Cumes qui y rendait des oracles ; on raconte que, née à une époque très reculée et restée vierge, elle y résida durant de longues années. Les unes la prenaient pour la Sibylle d'Erythrées ; d'autres, qui habitent l'Italie, la considèrent comme étant de Cumes ; d'autres encore l'appelaient *Melankraera*. C'est de Cumes que, d'après la légende, seraient venus les livres sybillins, recueils d'oracles,



(Phot. Bulloz).

PROMÉTHÉE.

D'après le tableau de Gustave Moreau. Paris. Musée Gustave Moreau.

auxquels on n'avait recours que dans des circonstances exceptionnelles. On racontait qu'une vieille femme était venue offrir à Tarquin les livres en question qui comprenaient d'abord neuf volumes. Tarquin lui ayant refusé le prix qu'elle demandait, elle en avait d'abord détruit trois, puis trois autres, et ne lui avait cédé les trois derniers qu'au prix exigé dès le début pour le tout. D'autre part, les Romains prirent de très bonne heure l'habitude de consulter l'oracle d'Apollon à Delphes.

DIANE. De très bonne heure identifiée avec l'Artémis grecque, la Diane italique n'en était pas moins une divinité dont le culte remontait à une très haute antiquité. En dehors de Rome où, d'après Varron, le roi Tatius transporta le culte de la Diane des Sabins, on retrouve cette déesse en Campanie sous le nom de *Diana Tifatina* et sur plusieurs points du Latium. Un des sanctuaires les plus fameux était celui de Diane d'Aricie, tout près du lac de Nemi. D'abord simple divinité des bois, Diane acquit successivement toutes les attributions de l'Artémis hellénique.

MERCURE. C'est en 475 avant J.-C. que, d'après la tradition, fut fondé à Rome le premier temple de Mercure. Il est possible que le culte de ce dieu ait existé en Italie avant cette époque, mais nous ne possédons à ce sujet aucun témoignage historique. De même, il est fort probable que les Etrusques ont de bonne heure appris à connaître l'Hermès grec et que, par leur intermédiaire, cette divinité a fait son entrée à Rome. Mais ce sont surtout les colonies grecques de la Sicile et de l'Italie méridionale qui ont contribué au développement à Rome du culte de Mercure, d'abord presque exclusivement considéré comme le dieu du Commerce.

Finalement le Mercure romain se confond avec l'Hermès hellénique. Sa mère Maïa est une simple mortelle, mais lui-même acquiert l'immortalité pour avoir bu au sein de Junon. Cyllène est tantôt sa nourrice, tantôt sa grand'mère. On le considère comme l'ancêtre des Arcadiens et on lui attribue une nombreuse postérité. Parmi ses fils on cite Aithalidus, Autolycus, Cephalis, Daphnis, Echion, Evandros, Eurytus, Hermaphroditus, Myrtilos, Orion et Pan. C'est Mercure qui a institué les sacrifices aux dieux. Intermédiaire entre les dieux célestes et les divinités souterraines, il est comme chez les Grecs le dieu psychopompe, c'est-à-dire celui qui conduit les âmes des trépassés. Il devient également le dieu de l'éloquence, l'inventeur de la lyre, préside aux exercices de la palestre. En sa qualité de divinité des troupeaux, il a inventé la tonte des moutons ainsi que le tissage de la laine.

MARS. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le dieu de la guerre ait joué un rôle particulièrement important chez les Romains dont l'histoire n'est qu'une longue suite de conquêtes. Son culte remonte en Italie à une très haute antiquité et se retrouve chez les populations de l'Etrurie aussi bien que chez les Ombriens, les Sabins, les

Osques et les habitants du Latium. Au début cependant, ce n'était pas une divinité spécialement guerrière. « Il portait, dit M. Bréal, des surnoms se rattachant à l'agriculture : *Martius Silvanus*, *Martius Campestris*, *Custos*, *Rusticus*. C'est aussi comme dieu de l'agriculture qu'il a donné son nom au premier mois du printemps. »

Cette conception de Mars comme dieu de l'agriculture céda peu à peu la place à celle qui en fit le dieu des batailles. Comment se produisit cette évolution ? Elle s'explique par les transformations que subit, au cours des temps, Rome elle-même devenue, de cité agricole, puissance militaire de premier ordre.

A la personne de Mars se rattachent un certain nombre de mythes relatifs à sa naissance, à son mariage, à sa postérité. D'après une légende rapportée par Ovide, Mars aurait été engendré par Junon, sans le concours de Jupiter, par le simple contact d'une fleur merveilleuse de la plaine d'Olenos. D'autre part on trouve mention dans plusieurs auteurs d'une déesse *Nerio* qui aurait été l'épouse du dieu de la guerre et qui a été identifiée tantôt avec Minerve, tantôt avec Vénus. Elle se confond également avec Bellone, qui passe tantôt pour l'épouse, tantôt pour la sœur du dieu de la guerre. Enfin, on avait imaginé de faire de Mars le séducteur de Rhea Silvia et par suite le père de Romulus et de Remus. Le dieu de la guerre aurait ainsi eu pour fils le fondateur même de Rome. Faunus, plus spécialement dieu des troupeaux, était également considéré comme fils de Mars.

VÉNUS. La divinité latine connue sous le nom de Vénus, et dont le culte semble remonter à une haute antiquité, n'était pas à l'origine ce qu'elle devint plus tard sous l'influence des conceptions helléniques. Ce fut d'abord, et pendant longtemps, une modeste déesse des champs et des jardins. Comme l'a dit M. Salomon Reinach : « Vénus simple abstraction marquant le désir — son nom manque dans les listes anciennes des divinités latines — fut tirée de son obscurité, quand il fallut trouver un pendant à l'Aphrodite grecque, dont la légende d'Enée devait faire l'ancêtre des Romains. » Ce fut par l'intermédiaire de la Sicile et de l'Etrurie que le culte de la déesse hellénique se répandit en Italie. Nous avons déjà parlé du sanctuaire d'Aphrodite sur le mont Eryx (voir Tome Ier, p. 205). C'est à la déesse adorée en cet endroit que fut élevé à Rome, en 215 avant J.-C. le premier temple dont l'histoire fasse mention et trente-quatre ans après on lui en consacrait un second. Comme à Corinthe et en Sicile, les courtisanes semblent avoir joué à Rome un certain rôle dans le culte de Vénus. Unie à Mars, la déesse de l'amour finit, sous le nom de *Venus Genetrix*, par devenir une des divinités les plus importantes du Panthéon romain et nous avons déjà cité le passage dans lequel Lucrèce célèbre magnifiquement celle qu'il appelle « volupté des hommes et des dieux ». Elle devint une déesse dynastique et nationale quand fut admise la légende, chantée dans un hymne homérique, d'après laquelle des relations de la déesse avec un simple mortel, Anchise, naquit Enée dont Virgile fit le héros national des Latins.

NEPTUNE. Nous ne savons pour ainsi dire rien sur la personnalité de ce dieu avant son assimilation avec le Poseidon hellénique. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à l'origine il n'a pas été une divinité de la mer. C'est en 399 avant J.-C. que le dieu grec fait sa première apparition à Rome sous le nom de Neptune, et il semble admis que ce fut par l'intermédiaire de la ville de Tarente qu'eut lieu cette pénétration. Son culte se développa au fur et à mesure que Rome devint une puissance maritime et se répandit surtout dans les régions littorales.

VULCAIN. Sous le nom de *Volcanus* on voit apparaître en Italie une divinité qui fut plus tard identifiée avec l'Héphaistos hellénique, mais dont les attributions primitives étaient notablement différentes de celles du dieu grec. Au lieu de présider à l'activité souterraine, il commande à l'éclair et à la foudre. Par suite, il est aussi le dieu des incendies allumés par la foudre. De même, par sa chaleur fécondante, il influe sur la végétation et il joue un rôle dans la guerre par son action dévastatrice. Enfin, il est surtout le dieu du foyer, rôle dans lequel il est associé à Vesta dont il devint dans la suite l'époux.

On donnait comme fils à Vulcain, Cæculus, fondateur de Préneste « né, dit Virgile, parmi les pâtres et trouvé dans un foyer, comme l'ont cru tous les âges ». D'après la légende, sa mère, assise auprès du foyer, l'avait conçu d'une étincelle tombée dans son sein, puis, l'ayant mis au monde, l'avait exposé. Recueilli par des jeunes filles qui allaient puiser de l'eau, le nouveau-né fut élevé par ses oncles dont il partagea d'abord la vie de brigandages. Plus tard, avec un certain nombre de ses compagnons, Cæculus fonda la ville de Préneste et convoqua les peuples avoisinants aux jeux qu'il institua. Il revendiqua alors son ascendance divine et, devant l'incrédulité des assistants, il demanda à Vulcain de lui donner une preuve de son assertion. Aussitôt toute la foule est entourée de flammes qui ne s'éteignent que sur l'ordre de Cæculus. Un autre fils de Vulcain était, d'après la légende, le roi Servius Tullius.

C'est sous l'influence hellénique et par l'intermédiaire de l'Etrurie que le caractère primitif du Vulcain italique se transforma. Comme Héphaistos, Vulcain fut non pas le dieu qui lance la foudre, mais celui qui la fabrique. Il devient le divin forgeron qui se livre à sa besogne dans les régions volcaniques de l'Italie méridionale où le centre de son activité se trouvait dans l'Etna et les îles Lapari.

VESTA. Le culte de cette déesse occupait une place particulièrement importante dans la religion romaine. Comme on l'a dit, c'était une divinité non du feu en soi, mais du feu déterminé par les conditions de la vie sédentaire et de la religion. Déesse du foyer national et public aussi bien que du foyer domestique, du feu intérieur, de la Terre même, elle joue à Rome un rôle supérieur à celui d'Hestia en Grèce. Elle ne se transforma pas sous l'influence de la civilisation hellénique. « Il se produisit même, un phénomène assez

rare dans l'histoire des deux religions : c'est que celle de la Vesta réagit sur celle d'Hestia dans les pays grecs.... En Grèce, elle continue, il est vrai, à présider dans les Prytanées d'un grand nombre de cités ; mais elle est de moins en moins l'objet d'un culte domestique. A Rome, dans le même temps, elle est au sanctuaire du Forum, entourée d'une telle vénération en tant que divinité nationale, elle tient une si grande place dans la religion domestique avec les Pénates et les Lares, et surtout elle prend du fait de ses ministres féminins dans la maison des Vestales, vierges et peu s'en faut recluses, une signification de si attrayant mystère, que devant l'opinion du monde civilisé elle éclipse l'Hestia grecque, demeurée abstraite et par là même indifférente à la pitié des foules. » (Hildt).

CÉRÈS. Le culte de cette déesse est un emprunt direct fait à la religion et à la mythologie de la Grèce ; Cérès n'est pas autre chose que la Déméter hellénique. C'est par l'intermédiaire de la Campanie qu'eut lieu cette introduction. En 496 avant J.-C., à la suite d'une grande disette, on consulta les livres sybillins. Ceux-ci ordonnèrent d'élever un temple à *Ceres*, *Liber* et *Libera*, noms qui correspondent à ceux de Déméter, Dionysos et Koré. Consacré trois ans après, ce temple fut construit dans un style purement grec ; de même le culte qu'on y célébra n'eut absolument rien de romain. La langue qu'on y employait était celle de la Grèce et les prêtresses devaient être originaires de la Grande Grèce. Enfin, les fonctions et les attributions de la Cérès romaine furent identiques à celle de Déméter.

La fille de Déméter grecque, Perséphone, épouse d'Hadès, n'occupa jamais qu'une place relativement modeste dans la religion romaine. Son culte public ne fut introduit à Rome qu'en 249 avant J.-C. Elle prit le nom de Proserpine, simple adaptation latine de Perséphone. On plaçait le lieu de son enlèvement par Pluton à Enna, en Sicile.

LIBER-BACCHUS. Le Dionysos grec fut, à un moment donné, identifié par les Romains avec une divinité italique d'origine très ancienne, dont les attributions et le caractère primitifs étaient d'ailleurs très différents. Ce dieu portait le nom de Liber, dont on a essayé d'expliquer l'étymologie de plusieurs manières, sans arriver à un résultat satisfaisant. Quant au nom de Bacchus, emprunté du grec *Bacchos*, il demeura toujours un nom littéraire et poétique, tandis que dans la langue populaire on continua à se servir de l'appellation ancienne de Liber.

Celui-ci était à l'origine un dieu de la fécondité, comme le prouvent certaines cérémonies de son culte. L'une d'elles était la fête des *Liberalia*. Ce jour-là, des vieilles femmes, couronnées de lierre, parcouraient les rues, vendant des gâteaux faits avec de la farine, du miel et de l'huile. Chacune d'elles avait un petit autel, sur lequel elle posait comme une offrande, un morceau de gâteau qu'elle venait de vendre. Chaque famille prenait son repas, devant la maison, en plein air.

L'assimilation totale du culte de Liber et de celui du Dionysos grec ne se produisit qu'à la fin du IVe ou au début du Ve siècle, dans des circonstances qui nous sont rapportées tout au long dans Tite-Live. C'est par l'intermédiaire de la Campanie que s'opéra l'introduction du culte orgiastique de Dionysos. Au début, les *Bacchanalia*, comme on les appela, ne furent que des fêtes nocturnes, célébrées trois fois par an et auxquelles les femmes seules étaient admises. Mais ces cérémonies ne tardèrent pas à dégénérer en assemblées secrètes, où les deux sexes se livraient aux pires excès.

A la suite des révélations faites par une affranchie, le consul Postumius entreprit, en 86 avant J.-C., une enquête dont les résultats décidèrent le Sénat à instituer un grand procès. Le nombre des accusés ne monta pas à moins de sept mille et de nombreuses condamnations capitales furent prononcées. Un sénatus-consulte interdit sous les peines les plus sévères la célébration des Bacchanales sur tout le territoire romain.

SATURNE KRONOS.

Une divinité très populaire parmi les Romains ce fut Saturne qui dans la suite fut identifié avec le Kronos des Grecs. Son culte remonte à une très haute antiquité, mais, comme beaucoup d'autres dieux de l'Italie, eut à l'origine un caractère essentiellement agricole. Sous l'influence de la mythologie grecque, il devint le roi de l'âge d'or. Chassé de l'Olympe par Jupiter, Saturne s'était réfugié dans la contrée qui devait étendre son empire sur le monde entier connu des anciens.

Au culte de Saturne se rattachaient les fêtes des Saturnales qui se célébraient vers la mi-décembre et dont la durée finit par se prolonger durant une semaine entière. Les Romains n'attachaient pas du tout au mot de Saturnales le sens qu'on lui donne communément aujourd'hui, quand on entend par là des fêtes où la licence se donne un libre cours. Elles débutaient par un sacrifice, après lequel tout le monde se répandait dans les rues au cri de : *Io Saturnalia ! bona Saturnalia !* Tertullien nous raconte que pendant les Saturnales les Romains prenaient leur bain de bonne heure le matin afin de pouvoir s'asseoir durant de longues heures à la table des banquets. On se mettait à son aise ; les distinctions entre les classes sociales s'effaçaient ; plus de maîtres ni d'esclaves, les premiers allant jusqu'à servir les seconds à table et ceux-ci étant autorisés à pratiquer les jeux de hasard. On se faisait réciproquement toutes sortes de cadeaux. Les écoles chômaient ainsi que les tribunaux, les opérations militaires étaient suspendues partout. Pendant quelque temps on se croyait revenu à cet âge d'or dont Saturne, d'après la tradition avait été le roi. Il va cependant sans dire que c'est seulement à la longue que les Saturnales prirent ce caractère. A l'origine elles ne furent sans doute que des fêtes agricoles, célébrées en automne, au moment des semailles.

LE HÉROS HERCULE.

On a vu le rôle considérable joué par les héros dans la mythologie grecque. Chez les Romains les demi-dieux occupent une place beaucoup

moins importante. « Il ne paraît pas, dit M. Bréal, que l'Italie ait jamais eu de héros au sens grec du mot ; l'esprit à la fois net et abstrait du Romain ne lui a pas permis de créer des êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes. Sans doute, il connaît des génies d'un ordre plus ou moins élevé qui président aux actions humaines et interviennent dans la vie ; il sacrifie aux mânes de ses ancêtres qui, après leur mort, ont pris place parmi les dieux ; mais des demi-dieux comme Thésée, Persée, Heraklès, tenant à la fois du ciel et de la terre, on n'en voit pas dans la mythologie latine. »

Avant de se confondre avec l'Heraklès grec, le personnage qui à Rome fut connu sous le nom d'Hercule était un simple dieu champêtre de la Sabine et du Latium, un génie domestique veillant sur l'enclos et la maison. Par sa nature et son rôle, il se rapproche du dieu Terminus et de la déesse Flora, et plus encore des dieux Pénates. On l'invoque parmi les *Semones*, c'est-à-dire les génies, à côté de Cérès, de Palès, de Flora ; il porte les surnoms de *Rusticus*, de *Domesticus*, de *Genialis* d'*Agrestis ;* sur son autel qu'il partage avec Silvanus, on offre des prémices des champs, du troupeau, de la vigne.

Comme la plupart des autres divinités, c'est par l'intermédiaire de l'Etrurie et des colonies grecques de l'Italie méridionale que l'Heraklès grec pénétra dans le centre de la péninsule. Nous avons déjà raconté comment le fils de Zeus et d'Alcmène après avoir vaincu le géant Geryon avait traversé l'Italie et était arrivé aux bords du Tibre. Il y rencontra un « monstre demi-homme, l'effroyable Cacus ». Virgile nous a laissé le récit de la lutte qui se termine par le triomphe d'Heraklès.

CONCLUSION. De cette brève esquisse de la mythologie romaine, il ressort nettement que celle-ci perdit insensiblement tout caractère original sous l'influence de la civilisation grecque. L'assimilation fut si complète que, comme le dit M. Bréal « au temps de César, les hommes les plus instruits ne connaissaient plus l'ancienne religion. Cicéron, parlant de Varron, dit que ses écrits ont rendu leur patrie aux Romains qui s'y trouvaient comme étrangers. Mais Varron lui-même était fort empêché d'expliquer tous les dieux dont les noms, conservés par le peuple ou le rituel, étaient arrivés jusqu'à lui. Il établit toute une classe de dieux qu'il appelle *incertains*, et il aime mieux effacer tout ce qu'il a dit des dieux certains que de garantir ce qu'il va dire des autres. Un peu plus tard, Virgile, si curieux pourtant des antiquités de sa patrie, accepte de bonne foi toute les inventions qui avaient cours, et, au lieu d'écrire, comme il croyait le faire, le poème des origines romaines, il a consommé le mélange des traditions et consacré cette victoire morale, dont parle Horace, de la Grèce sur ses vainqueurs. »



Index Alphabétique



Table des Matières contenues dans le tome second

CHAPITRE XIV. — LES DIVINITÉS DE LA TERRE

CHAPITRE XV. — LES DIVINITÉS SECONDAIRES
LE CORTÈGE DES OLYMPIENS. LES DIVINITÉS DES ASTRES

CHAPITRE XVI. — LES HÉROS

CHAPITRE XVII. — HERAKLÈS

CHAPITRE XVIII. — LES HÉROS DE L'ATTIQUE

CHAPITRE XIX. — LES HÉROS THÉBAINS

CHAPITRE XX. — LES HÉROS DE L'ETOLIE ET DE LA THESSALIE

CHAPITRE XXI. — LES HÉROS CORINTHIENS. — SISYPHE. — BELLÉROPHON

CHAPITRE XXII. — LES HÉROS DU PÉLOPONÈSE

CHAPITRE XXIII. — LES LÉGENDES DE LA CRÈTE. — MINOS, RHADAMANTE, DÉDALE

CHAPITRE XXIV. — LES TYPES LÉGENDAIRES DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE

CHAPITRE XXV. — ADAPTATION DES PRINCIPALES DIVINITÉS GRECQUES A LA MYTHOLOGIE ROMAINE



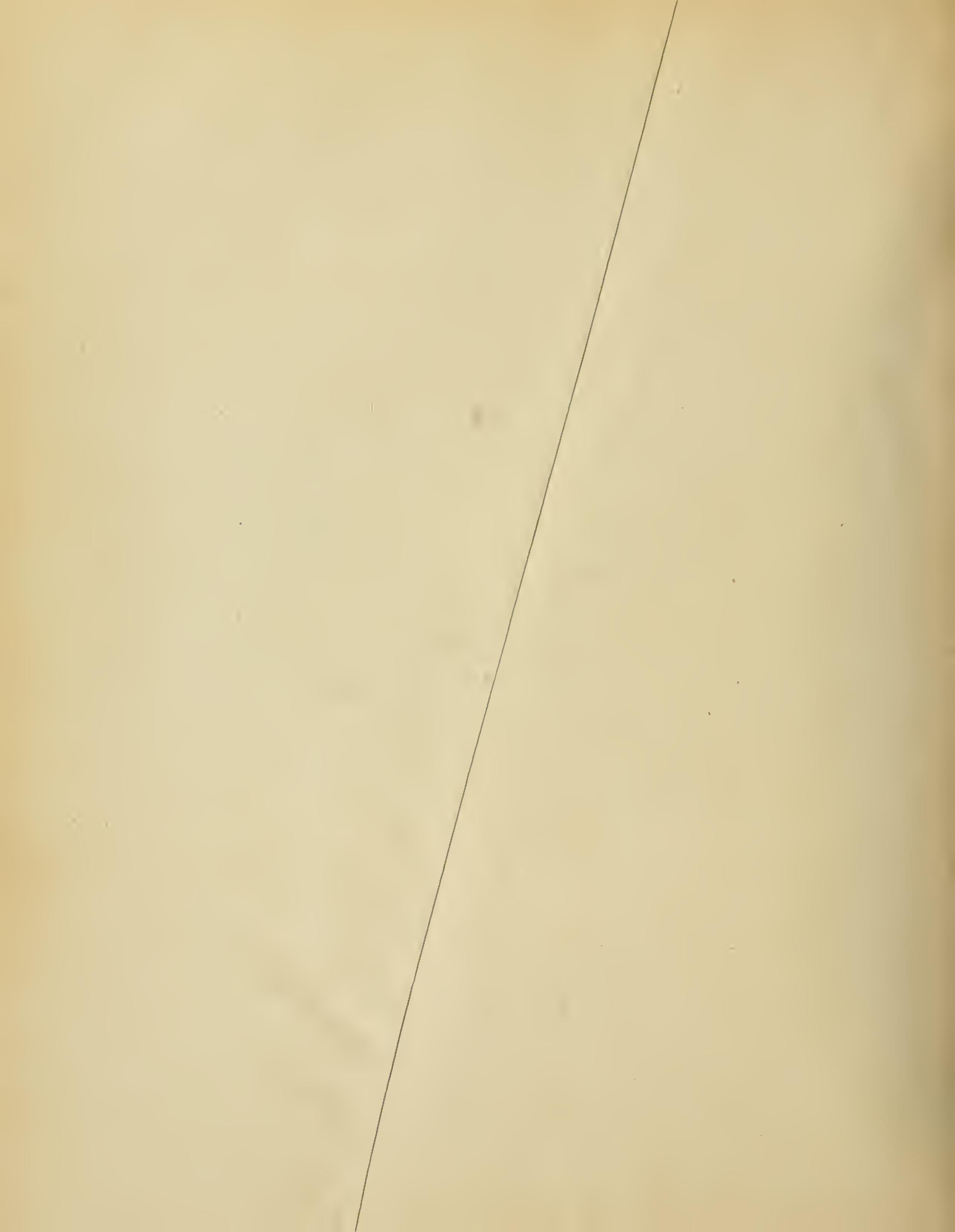
Table des gravures contenues dans le texte



Table des planches hors texte



IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE
Compiègne (Oise)




ΑΡΤΕΜΙΣ


ΔΕΜΗΤΗΡ

